

École des Hautes Études en Sciences Sociales

École Doctorale 286

Centre Européen de Sociologie et de Sciences Politiques

Doctorat

Sociologie

GASPARD FONTBONNE

Les philosophes et le réel

Enquête sur les reconversions intellectuelles des philosophes

(1968-1985)

Thèse dirigée par : Louis PINTO

Date de soutenance : le 11/12/2017

Rapporteurs :

Monsieur Dominique MERLLIE, Professeur émérite en sociologie à l'université Paris 8

Monsieur Henri PEYRONNIE, Professeur émérite en sciences de l'éducation à l'université de Caen

Jury :

Monsieur Jérôme DEAUVEAU, Professeur de sociologie à l'ENS Jourdan

Madame Francine MUEL-DREYFUS, Directrice d'études honoraire en sociologie à l'EHESS

Madame Emmanuelle PICARD, Maître de conférence en histoire contemporaine à l'ENS de Lyon

Monsieur Charles SOULIE, Maître de conférence en sociologie à l'université Paris 8

Remerciements :

Je tiens avant tout à remercier l'ensemble des membres de ma famille qui m'ont constamment soutenu durant la réalisation de cette recherche, ma mère, tout particulièrement, pour ses relectures et corrections, et mon frère pour toutes ces discussions autour de nos travaux respectifs.

Mes pensées vont bien entendu aux membres de l'atelier doctorants régulièrement organisé par Louis Pinto (Glauber, Inès, Boris, Marie-Amélie) qui m'ont permis de mettre fréquemment à l'épreuve la progression de ce travail. Je remercie Louis Pinto de m'avoir fait confiance en acceptant de diriger cette thèse, ses relectures et ses remarques m'ont permis de progresser et d'éviter certaines erreurs.

Enfin, une pensée particulière va à tous mes proches qui n'ont cessé d'être présents durant cette longue aventure qui n'aura été qu'une petite parenthèse comparée à certaines amitiés qui durent depuis maintenant 25 ans. Ce travail leur appartient.

Résumé :

En France, la philosophie compte parmi les principales disciplines à partir desquelles les sciences de l'homme se sont constituées en suivant un processus de spécialisation. Domaine prestigieux, panoramique et anciennement implanté dans l'espace savant, il s'agissait du secteur le mieux à même de produire un certain nombre de « transfuges » intellectuels participant à la construction de nouvelles disciplines (sociologie, anthropologie, psychologie, psychanalyse). Dans une perspective réflexive portant sur les conditions d'émergence et d'autonomisation des disciplines, il était utile d'entreprendre une enquête vouée à éclaircir les principes de ce trait de l'histoire intellectuelle du pays qu'est la fréquence des reconversions des philosophes en direction d'autres régions de l'espace savant et à en mesurer les effets. La période allant de la fin des années 60 à celle des années 70 ayant, du fait des transformations qu'a connu le champ universitaire, un intérêt particulier et constituait un terrain d'enquête privilégié.

L'enquête réalisée, croisant données rassemblées à partir d'entretiens biographiques, analyses de trajectoires et éléments d'histoire sociale des disciplines conduisait à nuancer un tableau quelque peu idéalisé présentant les philosophes comme les intellectuels les mieux disposés à « se moquer » de leur formation d'origine, pour s'investir dans de nouvelles tâches savantes. C'est qu'il existait, du fait de la relative indétermination des frontières séparant les différentes régions de l'espace intellectuel étudié, divers degrés d'identification possibles aux disciplines d'accueil. La diversité des pratiques et des trajectoires conduisant à souligner la coexistence d'éléments de rupture et de continuité liés au caractère progressif de tout ajustement entre position et disposition et à l'indétermination de la définition de certaines positions comme aux façons de les occuper. Tout changement de position institutionnelle n'équivalait pas nécessairement à une transformation nette et sans retour des pratiques intellectuelles. Ainsi, nos résultats d'enquête conduisaient à se déprendre de l'idée que l'orientation vers une discipline empirique s'identifiait nécessairement à une mise à distance critique de la philosophie.

Mots clefs : philosophie, reconversion, sociologie des intellectuels, espace des disciplines, réflexivité, socio-analyse

Les philosophes et le réel
Enquête sur les reconversions intellectuelles des philosophes
(1968-1985)

A quoi mène la philosophie ?

Quel avenir envisager lorsqu'on a réalisé des études de philosophie ? La réponse ne va pas de soi. A l'étudiant philosophe, on voudrait sans doute associer l'image d'un personnage contemplatif, plus à son aise dans le ciel des idées qu'au contact d'une vie sociale ordinaire qu'il fuit pour mieux se consacrer à des méditations que les urgences du monde ne viendront guère troubler. Seulement animés par la quête désintéressée de la vérité, philosophes professionnels et apprentis auraient voué leur existence au commentaire studieux des grandes œuvres et aux valeurs universelles de l'intellect. Ainsi, leur milieu naturel se limiterait aux salles de cours, aux bibliothèques et aux chaires universitaires. Mais face à la diversité des usages sociaux dont cette discipline est aujourd'hui l'objet, on serait bien vite conduit à nuancer de tels propos. En effet, il semble que depuis un certain nombre d'années, nos penseurs aient pris quelques libertés.

L'apparition récente de philosophes ayant acquis un statut de vedettes médiatiques, les carrières politiques envisagées par certains, les reconversions opérées par d'autres en direction des sciences humaines, la mise à disposition du lecteur d'ouvrages à caractère « philosophique » traitant de thèmes extrêmement divers (science, arts, politique, histoire, religions, actualité...) ou la notoriété acquise par une personnalité publique comme Michel Onfray, sont autant de signes qui conduiraient plutôt à prêter à la philosophie la qualité de « mener à tout », voire de « s'adresser à tout le monde ». Celle-ci lui procurant, dans le même temps, l'image d'une discipline aux contours flous dont il serait bien difficile de définir une bonne fois pour toutes les objets, les frontières, les méthodes ou, plus simplement, les débouchés professionnels qu'elle permet d'envisager.

Comment valoriser un capital intellectuel particulier ? Quels éléments ont pu conduire une

discipline savante à prendre des formes aussi diverses ? Quels avènements possibles s'ouvrent aux individus engagés dans l'étude de la philosophie ? Ceux-ci sont-ils limités par l'univers académique ou donnent-ils à voir une forte hétérogénéité ? A travers ces divers questionnements il nous a paru possible d'éclairer certains aspects de la circulation des biens savants dans la France contemporaine et de contribuer à une problématique plus générale portant sur les lois d'acquisition et de valorisation de cette forme particulière de capital intellectuel qu'est le capital théorique.

1-Pourquoi la philosophie ?

Il faudrait sans doute commencer par justifier le choix de se pencher sur le cas particulier de la philosophie. Il n'était en effet pas évident de choisir cette dernière discipline plutôt qu'une autre. Au-delà des éléments liés à notre propre trajectoire que l'on évoquera plus loin, trois données témoignant de la place particulière qu'elle occupe, en France, dans l'univers savant ont commandé cette orientation. Premièrement, le statut de « philosophe » semble procurer à ceux qui s'en revendiquent des profits symboliques non négligeables. Plus légitimes pour « penser » des phénomènes que l'historien, le psychologue ou le sociologue ne peuvent que « décrire », les philosophes jouiraient d'un savoir totalisant permettant de se hisser à la hauteur des enjeux de leur époque¹. Du succès rencontré par de nouvelles instances de production culturelle comme « l'Université Populaire » de Michel Onfray ou « l'Université de tous les savoirs » d'Yves Michaud, à la notoriété médiatique rapidement acquise par des personnalités comme Bernard Henri Lévy ou André Glucksmann à la fin des années 70 en passant par le statut de point de repère intellectuel conquis en leur temps par des auteurs comme Sartre, Foucault, Althusser, Deleuze ou Derrida, on trouvera dans son histoire, comme dans son actualité, de multiples signes de sa souveraineté. Mais cette position relativement prestigieuse s'accompagne d'une caractéristique qui pourrait apparaître comme une faiblesse. Un tel statut se trouve aujourd'hui combiné à des activités si diverses qu'il semble bien difficile de se faire une opinion à propos d'une question relativement simple : qui est philosophe et qui ne l'est pas ? Seconde raison pour laquelle notre recherche portera sur cette discipline.

L'époque de l'enseignant charismatique professant devant une classe médusée semble bien loin tant l'identité du « philosophe » est en effet indéterminée. Que l'on songe à la carrière politique de Luc

¹ De ce point de vue, un ouvrage comme « *Qu'appelle-t-on penser ?* » de HEIDEGGER livre une version idéal-typique du philosophe comme « penseur ». Figure s'opposant à celle du scientifique, a priori exclu du domaine légitime de la « pensée ».

Ferry, au style d'intervention publique inauguré par les « nouveaux philosophes » ou au statut d'éclectique vulgarisateur à l'aura nationale d'un Michel Onfray, on aura quelques difficultés à distinguer ce qui fait d'eux des philosophes, des journalistes, des militants de diverses causes politiques ou de simples phénomènes médiatiques. Pourtant, les uns et les autres revendiquent la production d'un discours « philosophique ». Dans le même temps, une telle identité se trouve accaparée par des individus aux propriétés sociales et intellectuelles tout à fait hétérogènes. Philosophes-journalistes, journalistes-philosophes, essayistes, philosophes amateurs ou simples penseurs du temps présent, chacun y va de son propos philosophique et l'on désespérera de trouver les points communs autorisant à les désigner par un terme unique². Ainsi, une telle identité serait le corollaire d'un certain nomadisme intellectuel. C'est le troisième aspect de la discipline qui a commandé notre choix.

En étudiant les philosophes, l'observateur a en effet le sentiment d'avoir à faire à une catégorie de savants porteurs d'une certaine prédisposition à transgresser les frontières. Celle-ci se manifestant de différentes façons selon les époques. Premièrement, il est fréquent de les voir prendre position à propos des disciplines voisines. Psychanalyse, sociologie, histoire, anthropologie, rares sont les régions du champ intellectuel que les philosophes n'ont scrutées. Qu'ils en proposent une « généalogie » ou une « herméneutique », comme Michel Henry (*Généalogie de la psychanalyse*) et Paul Ricoeur (*De l'interprétation*), à propos de la psychanalyse, une « archéologie » à la façon de Michel Foucault (*Les mots et les choses*), les condamnent comme Luc Ferry et Alain Renaut fustigeant les sciences sociales, leur caractère « déterministe » et leur « relativisme » (*La pensée* 68) ou engagent avec elles un dialogue houleux, à l'image de Sartre croisant le fer avec Lévi-Strauss³, les philosophes apparaissent comme des hommes de débat dont aucune frontière ne viendrait freiner les ardeurs⁴. La philosophie entendant, de longue date, « *se tenir en rapport avec le non-philosophique, voire l'antiphilosophique, avec les pratiques et les savoirs, empiriques ou non, qui constituent son autre* »⁵, selon une formule de Jacques Derrida.

² Situation qui put susciter une telle réaction de la part de Georges CANGUILHEM : « *Dans les derniers jours de janvier, la lecture du journal Le Monde m'a rendu perplexe. L'auteur d'un article plus prétentieux que convaincant était annoncé comme « philosophe et écrivain ». Quelques jours plus tard c'est d'un « écrivain-philosophe » qu'il s'agissait. Cette insistance à souligner le côté écrivain d'un philosophe est, je crois, le symptôme de l'ambition propre aux journalistes d'être tenus eux-mêmes pour des écrivains. Dans le même temps le même journal annonçait la publication d'un ouvrage, Les entreprises ont-elles une âme ?, dont l'auteur, professeur de philosophie dans un lycée parisien, était également présenté comme directeur d'une société de consultation pour les entreprises. Interrogé quelques jours après, au cours d'une émission Apostrophes (comme le furent autrefois Raymond Aron ou Michel Foucault), le dit philosophe-directeur général a pu déclarer qu'il n'y avait pas, pour lui, de différence entre « séjourner chez Michelin » et « séjourner » chez Kant. Le Canard enchaîné lui-même n'en est pas revenu... »*

³ Claude LEVI-STRAUSS, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962

⁴ Les échanges de ce type n'ayant d'ailleurs pas disparu, un philosophe contemporain comme Vincent DESCOMBES discutant, par exemple, les thèses de LEVI-STRAUSS dans *Les institutions du sens*, Paris, Minuit, 1996

⁵ Jacques. DERRIDA, *Marges de la philosophie*, Paris : Éditions de Minuit, 1972

De plus, celle-ci apparaît comme un savoir dont la possession autorise de nombreux métissages savants. Depuis quelques années, le fait d'être philosophe n'empêche pas de se revendiquer psychanalyste, anthropologue, historien voire mathématicien. Ainsi, un autre signe de sa suprématie et de sa vocation totalisante viendrait autant de sa capacité à dialoguer avec chacun que des croisements qu'elle autorise avec divers types d'activités savantes, que l'on pense à un auteur des années 60 comme Henri Lefebvre (1901-1991), philosophe et professeur de sociologie à l'université de Strasbourg puis à Nanterre, ou d'aujourd'hui comme Alain Badiou qui, malgré une identité de penseur politiquement subversif, ne semble pas rechigner à se présenter comme mathématicien⁶. Enfin, on ne peut qu'être attentif au fait qu'un nombre important d'individus, issus de différentes générations, ayant acquis une formation philosophique se sont « reconvertis » en direction d'autres disciplines. Qu'ils soient devenus anthropologues à l'image de Claude Lévi-Strauss, Maurice Godelier et Emmanuel Terray, sociologues comme Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron et Raymond Boudon, psychanalystes comme Jean Laplanche, Didier Anzieu, Daniel Lagache ou encore Jean Bertrand Pontalis, on comptera un nombre assez significatif d'agents qui, après avoir acquis une formation philosophique approfondie, se sont investis dans des disciplines nouvelles.

Intrinsèquement allergique aux frontières rigides et aux carcans idéologiques, le philosophe serait donc l'homme de la subversion, de la transgression des frontières intellectuelles et du bouleversement des hiérarchies⁷. A l'aise en politique ou sur un plateau de télévision, habile à penser la société, l'Histoire, les sciences et l'Esprit, pédagogue, rhéteur et érudit, il se sent partout chez lui comme semble le revendiquer Jacques Rancière :

« La philosophie est une activité qui déplace les compétences et les frontières : elle met en question le savoir des gouvernants, des sociologues, des journalistes, et tente de traverser ces champs clos. Surtout sans jouer les experts⁸ ! »

Ainsi, l'histoire récente de la discipline semble faite de bifurcations, de transformations et de reconversions qu'une vie entière ne suffirait pas à étudier dans leur ensemble. Que l'on s'en félicite ou qu'on la déplore, une chose demeure certaine, des études de philosophie ne mènent pas systématiquement devant les rangs d'une classe de terminale ou au commentaire scrupuleux des auteurs classiques⁹.

⁶ Identité notamment affirmée dans « *Le concept de modèle* » et plus récemment actualisée dans « *Éloge des mathématiques* ». Pour une lecture critique de la philosophie des mathématiques d'Alain Badiou, voir Revue Zilsel numéro 1, Éditions du Croquant, Janvier 2017

⁷ Un auteur comme Michel FOUCAULT n'hésitant pas à s'auto-attribuer un caractère foncièrement « inclassable » dans *Dits et Écrits, vol.II 1976-1988, Polémique, Politique et Problématisation* », Paris, Gallimard, p. 1412

⁸ Jacques RANCIÈRE, « *La parole n'est pas plus morale que les images* », Télérama, 15/12/2008

⁹ Sur les devenirs professionnels des étudiants en philosophie on se reportera à l'étude de Charles SOULIE, *Profession*

2-Les reconversions des philosophes :

Une telle situation trouverait sans doute différentes explications de sens commun. On alléguera qu'il est dans la définition même de la philosophie de disserter sur des objets divers et que c'est en vertu d'une position éminente qu'elle offre à ceux qui en maîtrisent le langage et les méthodes, la possibilité de s'aventurer sur de multiples terrains. En effet, ce n'est pas d'hier que les philosophes renvoient l'image d'intellectuels au savoir universel en mesure de penser tout type problèmes. Les questions ici posées ne paraissant neuves qu'à ceux qui n'ont rien lu ou tout oublié.

En parcourant « *La République* » de Platon, le « *Discours de la méthode* » de Descartes, les trois critiques de Kant, la « *Monadologie* » de Leibniz, « *Le Capital* » de Marx on désespérera de trouver un sujet sur lequel un philosophe ne se soit penché. Ainsi, bien naïf serait celui qui s'étonne de voir nos penseurs contemporains donner toutes les apparences de l'éclectisme puisqu'ils héritent d'une histoire millénaire procurant à quelques élus, les privilèges du savoir totalisant¹⁰. L'aspirant philosophe, une fois couronné par la « reine des disciplines » et en pleine possession de quelques œuvres classiques, serait donc intellectuellement armé pour « penser » l'art, la politique, l'esprit, les sciences, l'air du temps et, pourquoi pas, formuler des vérités fondamentales à leur propos. Une telle explication reviendrait à attribuer à la philosophie une qualité particulière : celle de constituer un point de départ propice à entreprendre tout type de carrière.

Ainsi, sa situation actuelle et son histoire posent un problème particulier à l'observateur. Celui-ci tendrait sans doute à tenir pour une intuition de sens commun l'idée que la philosophie « mène à tout » mais il trouvera à sa disposition de nombreux exemples venant la confirmer. Difficile donc, de trancher ou d'envisager des réponses univoques. Une chose demeure certaine toutefois : la spéculation ou la simple lecture des textes n'offriront pas beaucoup d'éléments susceptibles d'être éclairants. Une enquête empirique combinant analyses d'œuvres, histoire sociale de la discipline et analyses de trajectoire paraissant mieux à même de fournir, sinon des réponses ou des résultats définitifs, au moins quelques éclaircissements.

Une telle option se heurte bien entendu au caractère très éclaté de l'objet « philosophie » esquissé plus haut et demande de déterminer un angle d'attaque précis. Différentes solutions étaient ouvertes à l'enquêteur. On pouvait envisager l'étude des diverses activités, savantes ou non, auxquelles la

philosophe Genèse 26 avril 1997

¹⁰ Un auteur comme Jean-Paul SARTRE ayant incarné à n'en pas douter, de la façon la plus exemplaire, la figure du philosophe comme « intellectuel total », voir Anna BOSCHETTI, *Sartre et les Temps Modernes*, Paris, Minuit, 1985

philosophie se trouve aujourd'hui associée. En examinant, par exemple, les récents phénomènes de médiatisation dont elle est l'objet il s'agirait d'étudier l'évolution des relations entre discours à prétentions savantes, médias de masse, instances de diffusion culturelles et grand public¹¹. Mais une telle entreprise paraissait s'exposer à des difficultés à la mesure de la notoriété des individus exigeant d'être étudiés. En effet, il ne semble pas simple de parvenir à récolter des informations autres que celles publiquement partagées, et donc sans grand intérêt dans le cadre d'une enquête, à propos de personnalités comme Luc Ferry, Raphaël Enthoven ou encore Michel Onfray. Une autre solution reviendrait à se pencher sur la place de la discipline dans l'univers des sciences humaines et de ses transformations. Toutefois, l'existence de travaux assez conséquents fait que, dans cet univers déjà bien balisé, il n'était pas certain de délimiter une problématique nouvelle qui n'ait déjà été envisagée par d'autres. En effet, des premières analyses de Pierre Bourdieu relatives à l'œuvre de Heidegger, parues sous forme d'article dans la revue *Actes de la Recherche en Sciences sociales* en 1975 puis d'ouvrage en 1988 (*L'ontologie politique de Martin Heidegger*), aux publications d'Anna Boschetti (*Sartre et les Temps Modernes*, 1985), Charles Soulié (*Anatomie du goût philosophique*, 1995, *Profession philosophe*, 1997) Jean-Louis Fabiani (*Les philosophes de la République*, 1988, *Qu'est-ce qu'un philosophe français ?* 2010), José-Luis Moreno-Pestana (*En devenant Foucault*, 2006) ou Louis Pinto (*La vocation et le métier de philosophe*, 2007, *La théorie souveraine*, 2009), la philosophie est un objet d'investigation possible que les sociologues sont loin d'avoir négligé.

Ceux-ci fournissent des données importantes s'agissant de son histoire comme des croyances et des dispositions qui s'engendrent dans cet univers social. Leur caractère assez massif exigeait, pour éviter de tomber dans la redite, d'éclairer un point sur lequel le lecteur manquerait d'information. Dans cette perspective, il nous a semblé qu'une question particulière demeurait encore peu explorée alors qu'elle offrait un vaste champ d'investigation potentiel ainsi qu'une certaine profondeur historique : celle des carrières envisagées par les diplômés en philosophie en dehors de cette discipline. En effet, si l'on peut affirmer qu'une partie des agents s'étant investis dans de telles études n'a pas embrassé une carrière ordinaire de professeur, qu'en a-t-il été de leurs avenir intellectuel et professionnel ? Cette question n'a pas encore fait, à notre connaissance, l'objet d'une étude spécifique et se trouve directement liée aux problématiques évoquées plus haut. L'approfondir permettant, à condition de mobiliser les savoirs acquis par les auteurs cités et de proposer une enquête nouvelle, d'envisager certaines réponses.

¹¹ Une enquête comme celle réalisée par Boris ATTENCOURT explorant une voie de ce type, *La visibilité intellectuelle : institutions, producteurs et publics*. Thèse de doctorat en sociologie sous la direction de Louis Pinto, EHESS

3-Quelques hypothèses de départ :

Avant de s'engager dans une telle investigation, une connaissance, même parcellaire, du champ intellectuel permettait d'élaborer plusieurs hypothèses. On a évoqué plus haut les reconversions opérées par des figures célèbres en direction de l'anthropologie, de la sociologie et de la psychanalyse. Celles-ci concernaient des auteurs nés dans le premier tiers du vingtième siècle. Si le lecteur contemporain est moins informé au sujet d'individus plus jeunes, il serait fâcheux d'en conclure à la disparition de tels phénomènes de reconversions intellectuelles. Des données locales permettaient même de supposer que, dans l'ombre de savants plus célèbres, des philosophes ont, à l'image de ces aînés, franchi quelques frontières bien que l'on manque d'informations à leur sujet. Jacques Alain Miller, psychanalyste né en 1944 ayant occupé une place importante au sein du mouvement lacanien¹² a d'abord réalisé des études de philosophie, de même que l'anthropologue Philippe Descola¹³ (1949-...) ou le sociologue Pierre Michel Menger (1953-...). On aurait sans doute tort de considérer qu'ils sont les seuls de leur génération à présenter de telles trajectoires.

Il nous a donc semblé très probable qu'un travail d'enquête permettrait de mettre en lumière d'autres parcours assez comparables, que l'on songe à des bifurcations en direction de nouvelles disciplines, mais aussi de nouvelles professions. En effet, une formation en philosophie, en tant qu'elle exige, et sans doute qu'elle améliore, un certain nombre de savoir-faire valorisables dans d'autres univers professionnels (rédaction, mise en ordre de ses idées, maniement des concepts, aisance à l'oral) a des chances de procurer certains atouts pour qui envisage un nouveau métier. Avant de commencer notre enquête, le seul cas de reconversion professionnelle dont nous avions connaissance était celui de Michel Field, présentateur de télévision titulaire d'un capes. Son profil avait toutefois quelque chose de signifiant. En effet, comment ne pas penser à l'éloquence du philosophe de formation en observant cet orateur assez habile dans le maniement des idées et dans l'animation des débats ? Ainsi, une première intuition a guidé l'orientation de nos travaux : dans l'histoire récente de la discipline philosophique, certains phénomènes de reconversion étaient susceptibles d'être étudiés. Toutefois, leur nombre, leurs fréquences en fonction des périodes, et les conditions sociales dans lesquelles elles ont eu lieu demeuraient assez obscures.

A ce point de départ très général, se sont vite ajoutés des questionnements. Ceux-ci se fondaient

¹² Sur ce point, voir Elisabeth ROUDINESCO, *Histoire de la psychanalyse en France*, Tome 1, Paris : Broché, 2009

¹³ Philippe DESCOLA, *La composition des Mondes*, Flammarion, 2014

sur les témoignages de certaines figures des sciences sociales relatifs à leur propre trajectoire. En effet, qu'il s'agisse de Durkheim, Lévi-Strauss, Aron ou Bourdieu, le lecteur dispose de textes à caractère autobiographique et réflexif riches d'enseignement s'agissant de leur rapport à la philosophie. En dépit des nettes différences séparant ces personnalités issues de générations différentes, des points communs venaient les rapprocher. Le premier étant lié à l'affirmation d'une relative insatisfaction à l'égard de cette formation.

Lévi-Strauss évoque, dans « *Triste Tropic* », la lassitude avec laquelle il se livrait, étudiant, à l'exercice scolaire de la dissertation, et tourne en dérision ses aspects artificiels :

« Là j'ai commencé à apprendre que tout problème, grave ou futile, peut-être liquidé par l'application d'une méthode, toujours identique, qui consiste à opposer deux vues traditionnelles de la question ; à introduire la première par la justification du sens commun, puis à les détruire au moyen de la seconde ; enfin à les renvoyer dos à dos grâce à une troisième qui révèle le caractère également partiel des deux autres, ramenés par des artifices de vocabulaire aux aspects complémentaires d'une même réalité : forme et fond, contenant et contenu, être et paraître, continu et discontinu, essence et existence. Ces exercices deviennent vite verbaux, fondés sur un art du calembour qui prend la place de la réflexion ; les assonances entre les termes, les homophonies et les ambiguïtés fournissant progressivement la matière de ces coups de théâtre spéculatifs à l'ingéniosité desquels se reconnaissent les bons travaux philosophiques¹⁴.

De la même façon, Raymond Aron déplorait qu'au sortir de l'agrégation, il savait commenter des textes mais ne connaissait pas grand-chose au monde qui l'entourait¹⁵. Bourdieu, dans une logique assez proche, n'a pas ménagé ses critiques à l'égard de la *posture scolastique* imposée par la position du philosophe¹⁶ et soulignait l'ennui avec lequel il se pliait aux épreuves imposées par des institutions comme les classes préparatoires ou l'École Normale Supérieure. Si, dans le cas de Durkheim, on ne dispose pas de témoignage personnel à propos de son vécu d'étudiant en philosophie, il est certain que son programme d'objectivation des catégories de pensée en usage dans l'exercice dissertatif proposé dans « La dissertation de philosophie »¹⁷ était animé par la volonté de dévoiler l'ancrage scolaire d'une discipline qui se présente volontiers comme l'apprentissage du « penser par soi-même ». Travail critique, et précurseur, qu'un individu pleinement satisfait de l'enseignement proposé et identifié à ses professeurs n'aurait sans doute pas produit. Ainsi, ces quatre auteurs pouvaient, de par leurs critiques à l'égard de l'aspect scolaire et sans doute abstrait de la discipline, se trouver rapprochés¹⁸.

¹⁴ Claude LEVI-STRAUSS, *Tristes Tropiques*, Plon, Terre Humaine, 1955

¹⁵ Raymond ARON, *Le spectateur engagé*, Paris, Juillard, 1981

¹⁶ Pierre BOURDIEU, *Choses Dites*, Paris, Éditions de Minuit, 1987, *Méditations pascaliennes*, Paris : Éditions de Minuit, 1997

¹⁷ Émile DURKHEIM, *L'enseignement philosophique et la dissertation de philosophie*, dans *Textes* Paris, Éditions de Minuit, 1975

¹⁸ Moins connus que ces derniers, un anthropologue comme Jacques SOUSTELLE, de formation philosophique formulait dans « Les quatre soleils », une critique analogue en déclarant avoir préféré « la réalité concrète de la

Mais que faire de ces cas célèbres ? S'ils n'autorisaient, bien entendu, aucune conclusion générale, ils rendaient toutefois possible de définir quelques pistes de réflexion¹⁹. Trois au moins auront par la suite un rôle structurant. La première porte sur le statut à attribuer aux propriétés des agents qui ne sont pas strictement liées à la possession d'un capital savant dans leur choix de s'éloigner de la philosophie, et notamment de leurs dispositions sociales liées à leurs origines familiales, la seconde sur la question spécifique des études de philosophie comme formation intellectuelle structurante et du rôle qu'il faudrait leur attribuer dans les divers phénomènes de reconversions étudiés et la troisième sur les choix d'orientation opérés par les agents et du sens qu'il faudrait leur attribuer.

On serait, dans un premier temps, tenté de trouver dans les propriétés sociales des auteurs cités des éléments ne les prédisposant guère à se reconnaître dans la figure idéal-typique du normalien philosophe, maniant avec brio quelques grandes idées²⁰. Durkheim, fils de rabbin, reçu à l'école normale supérieure à une époque où la population juive souffrait encore de certaines discriminations au sein des instances intellectuelles et politiques²¹. Claude Lévi-Strauss, d'origine juive également, a quant à lui directement subi les conséquences des lois anti-juifs durant l'occupation²². Bourdieu associait volontiers à ses origines familiales modestes une certaine impatience face au « mood existentialiste »²³ comme à la rhétorique heideggerienne en vogue durant ses années d'étude et des dispositions sociales ayant favorisé son investissement dans des travaux de terrain en Kabylie²⁴. Tous trois avaient sans doute, en leur temps, des raisons de ne pas se sentir complètement à leur aise au sein du champ intellectuel. Aron, en tant qu'il se distingue d'eux par des origines bourgeoises, incarnerait sans doute un contre-exemple, mais on alléguera qu'il s'en différencie également par une rupture moins nette avec la discipline philosophique, son approche des sciences sociales étant avant tout celle des textes et des théories²⁵. Faudrait-il, pour autant,

pensée humaine à la jonglerie verbale de la philosophie universitaire ». Plon, 1967

¹⁹ Si ces propos pouvaient donner à voir quelques analogies avec ceux tenus par Geoffroy de LAGASNERIE dans son article intitulé « *L'inconscient sociologique* », il nous a semblé que l'opposition, supposée être structurante, proposée par lui entre sciences humaines « masculines » et philosophie « féminine » n'avait pas une valeur explicative très forte et relevait des types de généralisation que l'on voulait justement éviter. L'idée défendue, selon laquelle « l'inconscient sociologique » puisse avoir quelque chose en commun avec un supposé « inconscient méditerranéen » nous semblant par ailleurs constituer un terrain assez glissant.

²⁰ Pour différentes illustrations du « maître » de philosophie, on pourra se référer à Gilbert PONS et Jean-Marc JOUBERT, *Portrait de maîtres*, Broché, 2008. Philippe DESCOLA évoquant par ailleurs la surreprésentation des minorités au sein des Sciences Humaines, *La composition des mondes*, op.cit.. Sur ce point voir aussi John MURRAY CUDDIHY, *The ordeal of Civility*, Beacon Pr, 1987

²¹ Marcel FOURNIER, *Émile Durkheim*, Paris : Fayard, 2007

²² Emmanuelle LOYER, *Lévi-Strauss*, Flammarion, 2015

²³ Pierre BOURDIEU, *Choses Dites*, Paris, Editions de Minuit, 1987

²⁴ Pierre BOURDIEU, *Esquisse pour une auto-analyse*, Cours et Travaux, 2004, *Science de la science et réflexivité*, Raisons d'agir, 2001

²⁵ Ici, on notera bien entendu qu'un tel propos est tributaire des enjeux de définition dont toute discipline est l'objet. La conception, globalement dominante aujourd'hui, de la sociologie comme discipline empirique fondée sur des enquêtes de terrain étant un produit d'une histoire spécifique. Le recours à l'empirie n'ayant pas le même poids à l'époque où Aron écrivait. Le problème des transformations de la définition légitime d'une discipline comme la sociologie étant abordé au Chapitre 2.

attribuer mécaniquement aux propriétés liées à leurs origines sociales le pouvoir d'éloigner les agents de l'abstraction philosophique²⁶ ? En accord avec José Luis Moreno Pestana soulignant qu'« *une trajectoire intellectuelle ne résultant jamais de l'action uniforme d'un ensemble de facteurs sociaux et scolaires* »²⁷, on voudrait nuancer ce point de vue. Une telle affirmation reviendrait en effet à tirer de cas particuliers des conclusions générales et exigerait bien entendu de nombreuses précisions et corrections fondées sur un matériel empirique plus fourni. Notre enquête voudra jouer ce rôle. Celle-ci appelant inévitablement deux questions connexes : l'une portant sur le rôle spécifique de la philosophie et l'autre sur les disciplines ou les métiers envisagés par les agents étudiés.

En effet, en s'appuyant simplement sur les cas évoqués précédemment, on serait tenté d'affirmer que c'est en raison d'un rapport conflictuel à cette discipline qu'ils s'en sont écartés. Propos prêtant le flanc à la critique pour au moins deux types de raisons. Premièrement, quels que soient les griefs formulés à l'égard de leur formation de base, leurs œuvres témoignent d'un héritage philosophique assez marqué et d'une reconnaissance affirmée envers certains « maîtres ». Durkheim situait dans la continuité du projet philosophique kantien son programme sociologique d'objectivation des catégories de pensée portées par les agents²⁸. Lévi-Strauss adhérait, dans les « *Mythologies* », à la définition de la pensée structuraliste comme « kantisme sans sujet transcendantal » proposée par Paul Ricoeur²⁹. Bourdieu a mobilisé dans la plupart de ses travaux les réflexions de phénoménologues comme Husserl, Sartre ou Merleau-Ponty, la philosophie du langage d'Austin ou Wittgenstein et se qualifiait volontiers de « pascalien »³⁰. L'œuvre de Raymond Aron est sans doute plus celle d'un philosophe politique que d'un sociologue comme en témoigne son approche de la pensée de Marx qui est avant tout celle d'un lecteur de textes s'embarrassant assez peu d'enquêtes empiriques. Posture à laquelle s'ajoutait, comme le précise Louis Pinto, la production « *d'une doctrine philosophique de l'histoire qui visait plusieurs cibles : les philosophies de l'histoire dans leurs versions hegeliennes et marxistes, le positivisme des historiens et la sociologie durkheimienne (Durkheim mais aussi Halbwachs et Simiand). Leur orientation commune est l'illusion d'une connaissance absolue, objective et extérieure dénoncée par Nietzsche dans son*

²⁶ A cela s'ajoutent bien entendu les hésitations dont est nécessairement marquée une trajectoire comme l'illustrerait, parmi d'autres, le cas de Bourdieu : « *Tout en me disant que je n'allais à l'ethnologie et à la sociologie, dans les débuts, qu'à titre provisoire, et que, une fois achevé ce travail de pédagogie politique, je reviendrais à la philosophie.* » *Esquisse pour une auto-analyse*, op.cit. p.57

²⁷ Voir José Luis MORENO PESTANA, *En devenant Foucault*, Éditions du Croquant, 2006

²⁸ Émile DURKHEIM, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 2003

²⁹ « *Nous reconnaissons parfaitement cet aspect de notre tentative sous la plume de M. Ricoeur lorsqu'il la qualifie avec raison de « kantisme sans sujet transcendantal ».* » *Mythologies T.I Le cru et le cuit*, Paris, Plon, 1964

³⁰ Pierre BOURDIEU, *Méditations pascaliennes*, op. cit. On notera bien entendu que, comme le souligne Jean Louis FABIANI « *Bourdieu n'a pas inventé le concept d'habitus. Il est l'héritier d'une grande tradition qui s'ouvre avec la philosophie antique* ». *Un structuralisme héroïque*, Paris, Seuil, 2016, p.65

Inactuelle sur la connaissance historique, « la croyance que l'activité de recherche objective et de contemplation pure épuise la vocation de l'homme³¹ ».

Reconvertis aux sciences sociales certes, ces auteurs demeureraient toutefois les héritiers de quelques classiques. Ainsi, difficile de savoir si, dans leur cas, la détention d'un savoir philosophique a constitué un obstacle à surmonter, une porte ouverte sur d'autres secteurs savants ou une formation intellectuelle si structurante qu'on peut en déceler les traces dans des travaux empiriques et, a priori, « non philosophiques ». A ces objections, on ajoutera bien entendu que les auteurs évoqués n'ont pas été les seuls à manifester un rapport conflictuel à la discipline philosophique à travers des textes critiques ou des pamphlets, que l'on songe aux « *Chiens de Garde* » (1932) de Nizan, aux violentes polémiques engagées par Politzer contre Bergson (« *Le bergsonisme, une mystification philosophique* », 1929) ou à la célèbre « *Trahison des clercs* » (1927) de Julien Benda. Trois exemples illustrant, s'il en était besoin, qu'un rapport houleux aux figures dominant la pensée d'une époque ne conduit pas systématiquement à se tourner vers les sciences humaines et sociales.³²

Ces questionnements sont légitimes dans le cas de reconversions en direction d'autres régions savantes, mais elles le sont tout autant si l'on songe aux reconversions professionnelles opérées par certains. En effet, pour ceux qui ont envisagé d'exercer des professions n'appartenant pas strictement au champ académique, quel a été le rôle de cette formation ? Est-ce une page tournée ? A-t-elle ouvert quelques portes ? Quels savoirs ont été mobilisés et faudrait-il nécessairement les lier à des études de philosophie ? Ces questions demanderont de s'interroger sur le statut de la détention d'un capital philosophique et de ses modes de reconversion.

Enfin, on voulait se pencher sur les choix opérés par les agents étudiés. Avant d'entamer nos travaux de recherche, toutes les suppositions étaient possibles s'agissant des orientations choisies par les philosophes. Les individus ayant acquis des diplômes de philosophie sont-ils plus portés par la suite vers certaines disciplines en particulier ? Trouvera-t-on un nombre important de sociologues, d'anthropologues et de psychanalystes ou n'est-ce qu'une représentation biaisée provoquée par la notoriété de certaines figures intellectuelles ? N'existe-t-il pas des façons de continuer à faire de la philosophie par d'autres moyens ? Certaines disciplines savantes ou certains métiers sont-ils plus disposés que d'autres à recevoir des philosophes de formation ? Ces questions appelaient une investigation et posaient, au passage, des problèmes d'ordre plus général sur les

³¹ Louis PINTO, *Un héritage devenu projet : La philosophie sociale de Sartre*, Revue d'Histoire des Sciences Humaines, 2008, num 18, p. 224

³² Comme le précise Louis PINTO « *L'hétérodoxie manifestée par certains prétendants a pu masquer leur adhésion profonde aux valeurs de la discipline philosophique* » ibid. Sur l'attitude de Nizan et Politzer à l'encontre de leurs maîtres, voir Anna BOSCHETTI op.cit.

phénomènes sociaux que l'on désigne par le terme de « reconversion ».

Il était en effet probable que, derrière ce mot, se cachent des réalités très diverses. En comparant des changements d'orientation opérés par différents agents, que l'on considère leurs études ou leur métier, on avait toutes les chances d'examiner des phénomènes très diversifiés³³. Il serait possible, dans un premier temps, d'établir une distinction entre les individus ayant simplement changé de discipline et ceux qui ont envisagé l'exercice d'un métier éloigné du champ intellectuel. On voudrait sans doute fonder cette distinction sur les divers degrés de rupture avec la philosophie impliqués, en tenant pour acquis que les disciplines savantes seront nécessairement les plus propices à la conservation de certains « acquis philosophiques ». Ainsi, le philosophe en devenant psychologue, psychanalyste, sociologue ou anthropologue resterait plus celui qu'il a été qu'en devenant agriculteur, ministre ou dirigeant d'une entreprise. Mais saurait-on établir une telle frontière sans s'interroger sur la façon pertinente d'évaluer, selon les individus, la réalité des distances prises avec la philosophie ? Que faudrait-il penser si l'on était conduit à comparer un psychanalyste tout entier tourné vers le travail clinique, ne lisant plus une ligne de philosophie et un patron dont la bibliothèque déborde de livres de philosophes ? L'un exerce une profession « savante » et l'autre non, cette situation ne préjugeant toutefois en rien du rapport entretenu à la discipline. De même, en se concentrant plus particulièrement sur la question des reconversions en direction d'autres secteurs savants, faudrait-il partir du principe que certaines disciplines sont plus « proches » de la philosophie que d'autres ? La sociologie, par les investigations empiriques qu'elle exige voudrait sans doute s'en séparer, mais que penser des propos théoriques, voire prophétiques, tenus par certains concernant la « fin des sociétés », les « individus contemporains » et autres « retours du sujet »³⁴ ? Ceux-ci puisent manifestement dans un lexique philosophique et ne sont pas sans évoquer une certaine « volonté de philosopher »³⁵ qui n'a pas vocation à systématiquement s'effacer dès lors que les individus se revendiquent sociologue, anthropologue, ou autre. Ainsi, on aurait tort de considérer que les multiples types de reconversion que l'on a entrepris d'étudier puissent donner à voir un visage unique et notre recherche demandera d'éclaircir un point particulier : à quelles conditions peut-on considérer qu'un individu a « rompu », ou non, avec la philosophie et quels critères pertinents permettent de l'affirmer ?³⁶

³³ Sur la logique spécifique de chaque espace social, voir Pierre BOURDIEU, *Choses Dites*, op.cit.

³⁴ Alain TOURAINE, *La fin des sociétés*, Claude CALAME (dir.) *Identités de l'individu contemporain* Textuel, coll. La discorde, 2008. Xavier MOLENAT (coll.) *L'individu contemporain*, Éditions Sciences Humaines, 2006

³⁵ Formule empruntée par un enquêté à son propre propos lors d'un entretien biographique.

³⁶ Voir infra *Nos choix méthodologiques et leurs évolutions* p.98

4-Où s'arrête et où commence la philosophie ?

Parmi nos questionnements initiaux, il est en effet apparu que le problème de la délimitation entre « philosophe » et « non-philosophe », et, par conséquent, des usages possibles du terme de « reconversion » soulevaient plusieurs difficultés liées à la coexistence de définitions concurrentes des pratiques liées à un même univers savant. Celles-ci ne faisant que s'accroître tandis que nous progressions dans nos investigations. Le fait que l'objet savant « philosophie » désigne des réalités diverses et donne à voir de fortes modifications selon l'époque considérée compliquait la possibilité de s'entendre sur ce que pourrait être une « rupture » avec cette discipline. Fallait-il, pour ce faire, uniquement s'appuyer sur les standards scolaires qui la structurent ? Était-il possible de définir des « dispositions » philosophiques, des « styles » ou des manières de faire qui permettent de distinguer le philosophe du non philosophe ? Le philosophe est-il, comme le voulait Deleuze, un « producteur de concepts »³⁷ ? La philosophie est-elle au contraire, selon la conception d'un auteur comme Wittgenstein reprise par la tradition dite « analytique », essentiellement une activité de clarification³⁸ ? Le « philosophe » est-il nécessairement un professeur ? Faut-il refuser cette identité aux penseurs médiatiques d'aujourd'hui ?

Ces questions exigeaient une approche de la notion de « discipline » qui sache éviter deux écueils. Le premier en se fondant sur un certain légitimisme, fournirait une définition stricte et définitive de l'activité philosophique, en s'appuyant uniquement sur sa version scolaire. Est philosophe, avant tout celui qui enseigne, dans un établissement, l'histoire de la philosophie et la technique dissertative. Cette définition pouvant également englober les auteurs d'ouvrages philosophiques qui en France, sont professeurs dans l'immense majorité des cas. En proposant cette étroite délimitation, une telle vision permettrait de reconnaître ceux qui ont rompu avec ce type d'activité : n'est plus philosophe celui qui n'enseigne plus ou qui ne produit pas d'ouvrages philosophiques. Cette version « légitimiste » présente bien entendu le défaut de ne pas prendre en compte la diversité des manières actuelles de philosopher et des types d'activités sociales auxquelles elles sont associées. On serait donc tenté de lui opposer une version relativisant toutes normes possibles. Chacun aurait sa manière et son droit de philosopher, renvoyant par là même, toute tentative de définir des critères clairs à la relativité d'un point de vue particulier. Une telle conception exclurait par conséquent de parler de « reconversion » puisque cette notion implique que quelque chose a changé dans l'activité

³⁷ Gilles DELEUZE, Félix GUATTARI, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Éditions de Minuit, 1991

³⁸ Ludwig WITTGENSTEIN, *Recherches philosophiques*, Gallimard, 2005

des agents. Au relativiste on rétorquera que Durkheim, Lévi-Strauss et Bourdieu, ont fait autre chose que de la philosophie.

Bref, dans notre approche, il fallait retourner contre elle-même un questionnement traditionnellement élaboré par la philosophie : *où commence et où s'arrête-t-elle ?* En effet, il semblait que cette question, qui fera penser à celle d'Aristote se demandant à partir de combien de fuyards rassemblés une armée en fuite reforme un contingent³⁹, avait rarement été posée aux philosophes. A partir de quand peut-on considérer qu'un individu *fait* de la philosophie ? Quels critères permettent de distinguer le « philosophe » du « non-philosophe » ? Au fond, le projet d'étudier des *reconversions intellectuelles* ne serait-il pas, par avance, voué à l'échec à une époque où règnent le dialogue, l'interdisciplinarité et les échanges intellectuels, nationaux aussi bien qu'internationaux. Face à ce type de problèmes, on pouvait s'appuyer sur les acquis de différentes traditions de pensée, de la sociologie des intellectuels à l'histoire et l'épistémologie des sciences-s'étant déjà confrontées à la question des *frontières* entre disciplines et de leur définition.

La majeure partie des travaux d'un sociologue comme Jean Michel Berthelot, philosophe de formation, se présente comme une réflexion sur les disciplines. Sans tomber dans un relativisme radical, celui-ci rappelait, dans « *L'emprise du vrai* », l'importance des « normes collectives » associées à tout univers disciplinaire et proposait des outils intellectuels destinés à rompre avec les deux grandes voies que proposent habituellement l'histoire, la sociologie et la philosophie des sciences. D'un côté, une solution « internaliste » vouée à saisir les fondements rationnels des doctrines. Dans cette perspective, comme le soulignent Maia Fansten, Romain Pudal et Bruno Auerbach⁴⁰, les disciplines renverraient « à une distribution à visée encyclopédique des domaines de savoirs, qui tendraient à épouser l'ordre de la nature cartographiée dans ses moindres phénomènes, et à une division fonctionnelle du travail savant au sein d'un « système des sciences » unifié ». De l'autre, une voie « externaliste » et « constructiviste » qui, selon les termes des mêmes auteurs, tend à « réduire les dispositifs de connaissance à des constructions historiques et sociales contingentes ».

En rupture avec ces deux approches, la sociologie de cet auteur se présente comme une réflexion sur le « socle » commun des disciplines mais souligne les difficultés qu'il y a à établir des critères ultimes de démarcation entre chacune, sans toutefois dissoudre cette notion⁴¹. Chez lui en effet, s'il faut faire le deuil des découpages stricts par « *domaines de réalité, langages d'analyse, arsenal conceptuel, programmes de recherche, intérêts pratiques de connaissance ou même méthode* », on

³⁹ ARISTOTE, *Seconds analytiques*, Paris, Vrin, 1995

⁴⁰ Jean Michel BERTHELOT, *Itinéraire d'un philosophe en sociologie*, Paris, PUF, 2011

⁴¹ Ibid.

ne peut toutefois en appeler à la disparition des disciplines elles-mêmes. C'est qu'elles conservent un rôle structurant dans l'espace savant, tout s'y passant comme si « *le fond analytique et terminologique commun, les divers langages transversaux, les programmes et les techniques d'analyse n'étaient pratiquement non seulement accessibles, mais assimilables, appropriables, qu'à partir d'une mise en forme disciplinaire préalable et exemplaire* »⁴². En d'autres termes, on a peu de chance de se débarrasser facilement des disciplines, vision confirmée par les récents travaux de Johan Heilbron et Yves Gingras.

Ces derniers montrent que les discours récents sur « l'interdisciplinarité » relèvent plus de l'incantation que de la description d'une réalité tant les « *disciplines représentent une structure institutionnelle incontournable* ». Mises en place au XIX^{ème} siècle, celles-ci, « *se définissent par l'existence d'un capital collectif de méthodes et de concept spécialisés dont la maîtrise constitue le droit d'entrée tacite ou implicite dans le champ. Elles produisent des habitus disciplinaires spécifiques, c'est à dire des systèmes de schèmes de perception et d'appréciation incorporés qui sont constitutifs de styles plus ou moins distinctifs* »⁴³. Partant, on avait de bonnes raisons de considérer que la recherche entreprise n'allait pas nécessairement conduire au constat désarmant de l'interdisciplinarité, de l'ouverture des frontières et, à terme, de la « fin » des disciplines. Elle constituait même l'occasion d'éclairer d'une façon particulière leur histoire, leur mode de structuration et de hiérarchisation.

En effet, s'il apparaissait qu'on ne pouvait mettre de côté les « disciplines » et leur rôle structurant dans l'espace savant, il fallait tout autant prendre en compte les hiérarchies existantes au sein de cet espace. Sur ce point, une entreprise de sociologie des intellectuels, fondée notamment sur la notion de *champ*, comme celle proposée par Bourdieu offrait des outils d'analyse pertinents. Également animée par le projet de dépasser l'alternative traditionnellement établie entre « internalisme » et « externalisme », la sociologie des sciences, et, plus généralement, des biens culturels, proposée par cet auteur met l'accent sur le rôle des hiérarchies savantes dans la structuration d'un espace relativement autonome comme le champ intellectuel. Bref, l'espace des disciplines doit être compris comme un univers, non seulement structuré par des traditions, des schèmes de pensée et des styles distinctifs, mais aussi par des *rapports de force* spécifiques.

Compris comme un « *espace structuré de pratiques* », le champ intellectuel est un lieu d'interaction entre des agents luttant pour la définition légitime de ses frontières et de sa définition. Dans cette logique, il était possible de concevoir chaque discipline comme un sous-espace d'une unité plus vaste et ayant, selon la définition qu'en propose Odile Piriou, acquis une certaine

⁴² Ibid. p 177

⁴³ Johan HEILBRON Yves GINGRAS, *La résilience des disciplines*, Actes de la recherche en sciences sociales, 2015, numéro 210

autonomie :

« L'acceptation que nous donnons au terme discipline est celle d'une branche de connaissances ou de savoirs, ayant acquis une reconnaissance institutionnelle et universitaire et ayant gagné son autonomie par rapport à des branches de savoirs plus anciennes⁴⁴. »

Ainsi, par le terme de « reconversion intellectuelle » on entendra le passage d'une discipline à une autre, chacune étant comprise comme un univers ayant ses particularités, et occupant, selon une définition du champ intellectuel comme *champ de force*, une position dans un espace hiérarchisé. Prendre pour point de départ la philosophie exigeant, bien entendu, d'être attentif à cet aspect.

Si, comme on l'a dit plus haut, il fait peu de doute que, dans l'espace des sciences humaines, la philosophie occupe une position de prestige et à plus forte raison dans la période que l'on s'apprêtait à étudier, choisir comme angle d'attaque la thématique des *reconversions intellectuelles* conduisait inévitablement à certaines questions liées aux hiérarchies entre disciplines. En tant qu'il pouvait être considérés comme des agents occupant une position relativement dominante dans l'espace savant, fallait-il comprendre l'orientation de tout philosophe vers une autre discipline comme un *déclassement* ? Fallait-il considérer que tout *reconverti* était un individu n'ayant pas « réussi » à faire la carrière de philosophe dont il rêvait, sans plus s'interroger sur les multiples modes selon lesquels une telle expérience pouvait être « vécue » ? Autant d'interrogations qui exigeaient de déconstruire quelques prénotions⁴⁵.

5) Une mise en question de nos « prénotions » :

L'enquête envisagée pouvait ainsi constituer une entreprise de socio-analyse relative aux rapports heureux ou malheureux des agents aux institutions et à la philosophie, à leurs principes et à leurs effets sur leur trajectoire. Un tel travail, s'inscrivant dans la lignée des travaux d' Anna Boschetti, José Luis Moreno Pestana ou Louis Pinto, consacrés à des auteurs comme Sartre, Bourdieu, Derrida et Foucault, pouvait se présenter comme un de leurs prolongements possibles voué à en mobiliser les acquis. S'agissant des auteurs cités, ceux-ci tendent à montrer comment la formation d'un *habitus* marquée par des conditions particulières a pu impliquer un rapport singulier à la culture, à

⁴⁴ Odile PIRIOU, *Que deviennent les diplômés de sociologie ?* Socio-logos <http://socio-logos.revues.org/1622>

⁴⁵ Sur le nécessaire travail de déconstruction en sociologie, voir Émile DURKHEIM, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 2013

la philosophie et au système d'enseignement qui a pu les porter à se détourner du conformisme académique, incarné notamment par l'histoire de la philosophie, pour revendiquer, inventer une posture intellectuelle plus personnelle. A ce propos, il faut préciser que notre point de vue a connu quelques inflexions au cours de nos investigations.

En effet, sans doute influencé par une expérience personnelle qu'il faudra relater, par des témoignages d'auteurs célèbres et par des lectures qui ont bien vite éprouvé leurs limites, nous étions, dans une première phase de recherche, nécessairement marquée par quelques tâtonnements, guidé par une intuition de sens commun qu'il a fallu déconstruire : dans notre esprit, une reconversion intellectuelle pouvait difficilement trouver pour principe autre chose qu'une déception. Ainsi, on avait, dans un premier temps, l'intention un peu naïve de dévoiler ce qui, au sein de la discipline philosophique, de sa pratique scolaire et de son incarnation universitaire, pouvait produire quelques désillusions⁴⁶. Et sur ce point, il faut préciser que nous ne manquions pas d'arguments.

C'est qu'il était possible d'envisager divers cas de situations de désenchantement associés au décalage existant entre les représentations que l'on se fait volontiers d'une discipline supposée prestigieuse et sa réalité objective. On songeait par exemple à l'expérience du philosophe normalien, individu « brillant » et couronné, auquel on attribue la modeste tâche de préparer des lycéens, provinciaux la plupart du temps, au baccalauréat, relatée sur le mode de l'*absurdité* par Sartre dans « *La Nausée* ». Mais on avait aussi en tête les différents récits de « bons élèves » découvrant, un peu cois, la réalité prosaïque d'un univers savant, de ses luttes internes, et de ces rapports de forces qui l'éloignent quelque peu de la « république des idées » que chacun est en droit d'imaginer au vu des représentations idéalisées que le système scolaire contribue à imposer.

Bref, en partant à la recherche de philosophes reconvertis on pensait surtout avoir affaire à des individus « déçus » ou « lassés ». A cette approche intuitive qui n'était pas entièrement erronée bien entendu, puisqu'elle concernait certaines trajectoires, s'en ajoutait une seconde, qui souffrait des mêmes défauts : en étudiant des phénomènes de reconversions intellectuelles, on pensait observer autant de cas de « mises en question » de la position de la philosophie dans l'espace des sciences humaines. En effet, comme on l'a souligné plus haut, les philosophes reconvertis les plus connus furent assez critiques au sujet de leur discipline d'origine. Leurs reconversions s'accompagnant bien souvent d'une « relativisation » de la position attribuée à la philosophie dans l'espace savant. Ainsi, si l'on était d'abord guidé par un schème de pensée identifiant reconversion intellectuelle et *subversion* des hiérarchies savantes, celui-ci s'est bien vite trouvé contredit par la réalité des faits.

⁴⁶ En d'autres termes, on était guidé par la volonté de dévoiler « ce qui ne va pas en philosophie », avec l'espoir de surtout récolter des témoignages critiques, comme le voudrait sans doute une telle intuition de Erving GOFFMAN : « *Tout rôle a ses défroqués pour raconter ce qui ne va pas dans le monastère* » *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit, 1996

Bref, face au constat qu'il existait des philosophes très heureux ayant malgré tout choisi de s'investir dans une discipline différente, et des reconversions qui, loin de déstabiliser l'assise intellectuelle de la philosophie venaient au contraire la soutenir, on a réalisé que, malgré notre intérêt pour cette problématique particulière, nous étions doté d'une *théorie de l'action* un peu simpliste.

Ayant pourtant disserté assez longuement à propos de « structures », de « conscience » « d'incorporation des normes » et de « sens pratique »⁴⁷ durant nos études, une chose assez simple nous avait échappée et s'était en quelque sorte rappelée d'elle-même à notre esprit tant le matériel empirique accumulé plaidait en sa faveur : les actions des agents étudiés étaient la plupart du temps dotées d'une ambiguïté objective qu'il fallait intégrer à notre recherche. Que fallait-il penser de ces philosophes heureux décidant tout de même de s'engager dans une nouvelle voie ? De ces convertis restant malgré tout dominés par leur discipline d'origine ? De ces changements de position institutionnelle ne s'accompagnant pas d'une modification notable du rapport au travail intellectuel ? Etc... C'est que l'espace savant s'apparentait à un univers doté d'une relative ambiguïté vouant les agents que l'on étudiait à une existence paradoxale⁴⁸, faite de coups doubles, de double « je » et parfois de mensonge à soi-même. Ainsi, en étudiant des intellectuels, individus voués à l'ambiguïté, on était également voué à prendre pour objet la « double-vérité » dont leur pratique était porteuse⁴⁹.

C'est dire aussi qu'il fallait faire le deuil d'une délimitation confortable séparant les individus ayant « vraiment » rompu avec la philosophie de ceux qui n'ont accompli qu'une « fausse rupture » et prendre acte du fait que nous nous engageons dans l'étude d'un univers fait de jeu, de double-jeu, de stratégies de rupture, qui avaient de grandes chances de mettre en doute les oppositions binaires et les symétries simplistes qui n'ont pas de réalité ailleurs que dans l'esprit de l'enquêteur mal informé ou superficiel. Ainsi, il faut préciser que le dépassement de ces objets *préconstruits*, s'est accompli tandis que nous nous confrontions à la population délimitée. La période qu'a pu inaugurer en France l'année 1968 revêtant à nos yeux un intérêt particulier pour les raisons que l'on va maintenant expliciter.

⁴⁷ Voir infra, « *Parenthèse Réflexive numéro 2* », p.375

⁴⁸ Pour une analyse de l'intellectuel comme individu « paradoxal », on se référera à Pierre BOURDIEU, *Les règles de l'art*, Paris, Minuit, 1992

⁴⁹ Voir Louis PINTO, *Bourdieu et la théorie du monde social*, Paris, Seuil, 1998

6-Délimiter une période et une population :

Les bouleversements politiques et sociaux qui caractérisent le milieu et la fin des années 60 sont contemporains d'une transformation notable de « l'air du temps »⁵⁰ intellectuel dont les philosophes semblent avoir été les premiers concernés⁵¹. Comme le souligne Anna Boschetti :

« L'évolution des rapports de force et des orientations au sein de l'espace intellectuel français dans une conjoncture particulière comme Mai 68 confirme de manière significative l'hypothèse générale suivant laquelle une crise sociale et politique n'est pas sans affecter l'état du champ intellectuel, mais, lorsque, ce dernier détient un degré élevé d'autonomie, les déterminations externes se manifestent indirectement, en se retraduisant selon une logique interne au fonctionnement du champ⁵². »

Tandis que la société connaissait des modifications profondes, bons nombre de discours savants en faisaient tout autant. Qu'ils répondent aux exigences de politisation qu'engendrait une telle période, mettent en cause, sous l'emblème des penseurs du « soupçon », Marx, Nietzsche et Freud⁵³, l'orthodoxie académique ou qu'ils envisagent des relations renouvelées aux différentes sciences humaines en plein progrès, les philosophes semblent avoir été les premiers à modifier leurs façons de parler, d'écrire et de penser⁵⁴. Mais malgré l'abondance des données disponibles à ce sujet, un point aveugle subsistait.

En effet, sans doute dissimulés par l'aura de figures incontournables comme Foucault, Deleuze, Althusser ou Derrida, les philosophes « ordinaires », étudiants, jeunes diplômés ou professeurs de lycée, ont peu attiré l'attention sur eux. Notre intention n'était pas d'ajouter au « Mai 68 » des étudiants et des ouvriers, celui des philosophes qui aurait ses particularités mais d'aborder quelques points encore peu éclairés de l'histoire sociale de la discipline et de ses acteurs. Les audaces

⁵⁰ A la notion « d'air du temps », qui tendrait à faire passer l'effet pour la cause, on préférera par la suite, celle « d'espace des possibles ».

⁵¹ Un observateur savant de cette période décrivant, dans un de ses ouvrages, une telle situation en ces termes « *La révolte était soudain à l'ordre du jour chez les intellectuels eux-mêmes, nous descendions dans la rue, beaucoup découvraient que les ouvriers existaient, qu'ils étaient une force et pas seulement un concept dans les livres, que nous avions appris à penser en ignorant la moitié de l'humanité, que nous pouvions leur parler et qu'ils avaient des choses à nous dire* » Bernard SICHERE, *Le moment lacanien*, Grasset, 1983p 35.

⁵² Anna BOSCHETTI, *Du réalisme au post-modernisme*, CNRS, 2014

⁵³ Michel FOUCAULT, *Nietzsche, Marx, Freud*, Cahiers de Royaumont T. VI Paris Éditions de Minuit, 1967

⁵⁴ Comme le précise Louis PINTO : « *C'est au cours des années 60 que s'est affirmée de plus en plus ouvertement la volonté de se libérer de la tradition. Avant même que n'ait commencé à fleurir la vogue philosophique du « structuralisme », le livre de Gilles Deleuze sur Nietzsche, publié en 1962, a contribué à mettre en cause quelques uns des pré-supposés de la raison académique : le perspectivisme s'y voyait opposé aux fondements absolus (le sujet, la raison), la volonté de puissance aux valeurs d'objectivité, l'aristocratie à l'universalisme, le jeu à la piété...* » *L'inconscient scolaire des philosophes*, Actes de la recherche en sciences sociales, 2000, numéro 135, p.48

intellectuelles autorisées par une époque où tout semblait possible n'ont-elles concerné qu'une poignée de « grands auteurs » ou ont-elles également eu des effets sur la « masse » des philosophes ? Ont-elles été limitées au domaine de la pure « théorie » ou se sont-elles également concrétisées par des trajectoires atypiques ? « L'air du temps philosophique » était-il propice à l'innovation, à la prise de risque et à la transgression des frontières ou est-ce une représentation qu'il faudrait corriger ? Un travail d'investigation centré sur les reconversions opérées par les diplômés en philosophie pouvait ainsi permettre d'envisager quelques réponses aux questions que soulève Olivier Orain dans l'introduction d'un numéro de la Revue d'Histoire des Sciences Humaines consacré aux « années 68 des sciences humaines et sociales » :

A l'exception de travaux confidentiels ou lacunaires, rares sont les tentatives qui ont essayé de documenter minutieusement la question des incidences de 1968 en posant des questions simples mais précises-quoi ? où ? comment?-appliquées à des champs délimités pour lesquels un travail empirique est réalisable. Dans son impulsion initiale, cela revenait à œuvrer au croisement de deux champs historiques disjoints- « 68 » et « l'histoire des SHS »-qui ont connu un beau développement durant les dernières décennies⁵⁵.

Plusieurs hypothèses fondées sur les propriétés de la période en question pouvaient être proposées. Un premier élément concernait directement notre problématique. Celui-ci a trait aux multiples mises en cause dont la philosophie, sous sa forme académique, a été l'objet. En effet, les « institutions », l'État et les forces conservatrices n'ont pas été les seules cibles des penseurs subversifs de l'époque. Un certain rationalisme, installé sur le plan institutionnel et peu en phase politiquement avec les mobilisations, incarné par des figures comme Guérault ou Alquié, l'humanisme inspiré par la morale kantienne ou le personnalisme d'un Paul Ricoeur⁵⁶ (dont on connaît les déboires suite à sa nomination comme doyen de l'université de Nanterre en 69)⁵⁷ apparaissaient comme les gardiens d'un certain subjectivisme moralisateur accordé à un ordre des choses qu'il fallait bouleverser au nom des tâches révolutionnaires du moment. De plus, des figures identifiées comme subversives furent contestées « sur leur gauche » et, au maître à penser du structuralisme, on reprocha son incapacité à penser le changement historique :

« Levi Strauss, Althusser, Lacan, Barthes et Greimas, qui sont à ce moment-là les plus exposés,

⁵⁵ Olivier ORAIN, *Une fertilisation paradoxale*, Revue d'Histoire des Sciences Humaines, 2015, numéro 26

⁵⁶ On notera que, lecteur assidu de l'œuvre de Freud, Paul Ricoeur était en phase avec son époque. Mais son approche était, comme le suggère Roudinesco, à contre courant des lectures en termes structuralistes : « Ricoeur propose donc une interprétation de l'inconscient freudien qui va en sens contraire, non seulement de la relève lacanienne, mais de l'ensemble de l'avancée structuraliste des années 1960-1965. Pour le philosophe herméneute, la découverte freudienne relève d'une phénoménologie qui n'est pas de la conscience. » ROUDINESCO, *Histoire de la psychanalyse en France* » *op.cit.* p 399

⁵⁷ Sur les réserves exprimées par la revue Esprit pendant mai 68, Michael Scott CHRISTOFFERSON, *Les intellectuels contre la gauche*, Agone, 2014

du fait qu'ils cherchent à poursuivre leurs cours et séminaires, sont traités de mandarins et contestés pendant leurs leçons. Levi-Strauss voit dans cet événement la confirmation de son pessimisme concernant le devenir historique. Greimas et Barthes, affrontés à l'hostilité de leur public, qui les empêche de parler, sont gravement affectés par cette expérience. Barthes va jusqu'à s'exiler temporairement, en acceptant d'aller enseigner à Rabat⁵⁸. »

Ainsi, dans ces années, il était clair que la place du philosophe, et du savant, n'était pas en Sorbonne ou dans une salle de classe mais, comme pourrait l'illustrer le cas de Robert Linhart, normalien établi en usine, auprès des opprimés, des « travailleurs » et des manifestants⁵⁹. Cette conception en vogue dans ces années, qui incitait plus les philosophes à « changer le monde » qu'à l'interpréter, a-t-elle eu des effets sur les trajectoires des agents ? La réponse n'allait pas de soi mais on pouvait supposer qu'en cette époque qui n'inclinait guère au conformisme, on avait des chances de voir certains agents s'écarter d'une carrière ordinaire de professeur.

Deux autres propriétés du champ intellectuel dans cette période permettaient d'élaborer des hypothèses de départ : l'évolution de la démographie universitaire et la nouvelle place occupée par les sciences humaines dans l'univers savant, et plus particulièrement au sein des avant-gardes philosophiques. La première s'est manifestée par l'augmentation du nombre de postes dans le supérieur et par la transformation de leur définition. Ces deux phénomènes associés ont fait que l'accès à une position universitaire s'est vu libérée de certaines contraintes propres à « l'ordre des successions » caractérisant l'université des décennies précédentes⁶⁰. Ces modifications de la population enseignante avaient des chances de produire quelques effets sur les aspirations et les espérances subjectives des jeunes philosophes. Ainsi, on avait de bonnes raisons de supposer que le relatif relâchement de certaines contraintes institutionnelles rendait possible l'apparition de trajectoires intellectuelles atypiques susceptibles d'être étudiées. A cela s'ajoute un phénomène que souligne Louis Pinto dans « La théorie souveraine » : « *Au sein des avant-gardes intellectuelles apparues dans certains secteurs de l'Université au cours des années 60, l'un des effets les plus visibles de Mai 68 a été un changement d'attitude envers la théorie, la science, les sciences de l'homme* »⁶¹.

En effet, que l'on songe aux contenus des enseignements de la nouvelle université « expérimentale » de Vincennes⁶², de la presse intellectuelle et militante (Libération, L'Idiot

⁵⁸ Voir Anna BOSCHETTI, *Du réalisme au post-modernisme*, Paris, CNRS, 2014.

⁵⁹ Expérience relatée dans son ouvrage autobiographique « *L'établi* » et dans celui de sa fille « *Quand mon père s'est tu* ». Comme le souligne Michael Scott CHRISTOFFERSON : « *Après 1968 il faut trouver une nouvelle manière d'être avec les masses en refusant un pouvoir particulier, en ayant la même souveraineté que n'importe quel membre des masses, mais pas plus. Idéalement, l'intellectuel doit devenir un établi* » op.cit.

⁶⁰ Voir Pierre BOURDIEU, *Homo Academicus*, Paris, Minuit, 1984

⁶¹ Louis PINTO, *La théorie souveraine*, op.cit.

⁶² Comme le précise Anna BOSCHETTI, « *l'université expérimentale ouverte à la rentrée universitaire 1968-1969, avec la mission de renouveler l'enseignement et la recherche dans le domaine des humanités, est la preuve la plus éclatante de la pénétration au sein de l'université de positions qu'on relie de quelque manière au structuralisme* » op.cit. Sur ce

international, Actuel...) ou d'une maison d'édition comme 10/18, une place tout à fait importante a été faite, sans doute à la faveur de l'humeur anti-académique de cette période, à des disciplines nouvelles et innovantes comme la psychanalyse, la linguistique ou l'anthropologie à travers des auteurs comme Lacan, Lévi-Strauss, Barthes ou Freud. La parution en 1966 du premier numéro des *Cahiers pour l'analyse* illustrant cette convergence, le nom de cette revue ayant été choisi par Jacques Alain Miller « par référence au « pour » des « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse » et du « Pour » Marx. Le mot « analyse » étant retenu à cause de Condillac d'une part et de la psychanalyse de l'autre » d'après Elisabeth Roudinesco⁶³

Dans cette période propice au mélange des genres, l'« ouverture » sur divers secteurs savants dont les philosophes ont fait preuve paraissait constituer un élément assez déterminant, comme en témoignent les postures d'auteurs comme Foucault, Deleuze ou Derrida qui, selon Anna Boschetti, « n'abandonnent jamais, à l'instar d'Althusser leur statut et leur image de philosophe mais défient plus ostensiblement les définitions disciplinaires⁶⁴ ». Restait à vérifier si un tel contexte a pu constituer un facteur incitant des agents à « franchir le pas » et à s'investir dans de nouvelles disciplines, ou de nouvelles pratiques intellectuelles.⁶⁵

Pour ces raisons, la période qui s'ouvre à la fin des années 60 apparaissait comme un terrain propice à envisager une investigation. Restait à circonscrire une population suffisamment vaste pour donner à voir quelques régularités et fournir certains résultats tout en n'excédant pas les possibilités d'un seul enquêteur. En effet, sans plus de précisions, difficile de savoir si le terme de « philosophe » désigne un étudiant en licence, un candidat aux concours, un professeur de lycée, un agrégé, un certifié, un professeur d'université ou l'auteur d'une œuvre personnelle. Tous ces individus sont susceptibles de se voir classés dans une même catégorie mais on admettra aisément qu'entre un étudiant de première année de licence et l'auteur de « *l'Archéologie du savoir* », il y a un monde. Il était donc entendu que notre enquête ne pouvait s'étendre des agents ayant, à un moment donné de leur parcours, évolué dans une UFR de philosophie jusqu'aux auteurs les plus célèbres. Ainsi, une propriété de la discipline que souligne Jean Louis Fabiani a eu un rôle déterminant dans la délimitation de notre objet d'étude, la place prépondérante occupée par les concours de l'enseignement :

« La formation des philosophes français est consubstantiellement liée à la préparation à

point, voir aussi Charles SOULIE (dir.) *Un mythe à détruire ? Origines et destin du centre universitaire expérimentale de Vincennes*, Paris, Presse Universitaire de Vincennes, 2012

⁶³ Elisabeth ROUDINESCO, *Histoire de la psychanalyse en France*, op.cit.

⁶⁴ Anna BOSCHETTI, *Du réalisme au post-modernisme*, op.cit.

⁶⁵ A ces éléments, s'ajoutait une dimension plus « stratégique ». S'engager dans l'examen de trajectoires d'agents formés dans cette période revenait à s'adresser à des interlocuteurs aujourd'hui en fin de carrière ou en retraite, et ainsi, a priori plus disposés à « lâcher leurs coups ».

l'enseignement secondaire : le concours de l'agrégation des lycées est le centre de l'activité pédagogique ; la grande leçon d'agrégation, qui est au cœur des épreuves orales, est censée s'adresser à un public de lycéens. La préparation à l'agrégation puis au capes à partir de 1948, demeure l'objectif central de l'enseignement supérieur, bien plus que les études doctorales, qui ne font pas l'objet d'un cursus spécialisé en France. On peut dire sans exagération que l'univers de la philosophie universitaire est très largement resté organisé depuis les débuts de la Troisième République autour de la classe de philosophie, parce que la reproduction du corps des professeurs de l'enseignement secondaire reste la grande affaire de l'ensemble du dispositif et parce que l'agrégation reste, comme dans d'autres disciplines, en particulier l'histoire, mais sans doute à un plus haut degré, une condition quasi nécessaire d'accession à un emploi dans l'enseignement supérieur ou dans la recherche⁶⁶. »

Ces épreuves constituent par ailleurs une frontière contribuant à séparer, dans les esprits comme dans les institutions, « philosophes » et « non-philosophes ». La maîtrise des auteurs classiques (Platon, Aristote, Descartes, Kant, Hegel...) qu'ils exigent, la place centrale occupée par l'histoire de la philosophie dans les épreuves écrites, le rôle prépondérant de l'exercice de la dissertation dont les aspirants doivent parfaitement posséder les normes, l'aisance à l'oral dont il faut faire preuve en prononçant, face au jury, une « leçon », tous ces éléments contribuent à modeler le personnage du philosophe. En France, on désespérera de trouver une figure importante de la philosophie qui ne se soit pliée à cet exercice, à l'image de Sartre, Canguilhem, Merleau-Ponty, Derrida, Althusser, Foucault ou Deleuze. « *Que nul n'entre ici s'il n'est agrégé* » semble être gravé aux portes du champ philosophique. Un tel poids a bien entendu des conséquences subjectives. Qui voudrait se revendiquer philosophe sans avoir franchi une telle frontière rencontrera quelques difficultés à se faire reconnaître comme tel, et il sera sans doute soupçonné d'imposture⁶⁷. Ils exigent par ailleurs, de la part des apprentis, une érudition sans faille, décourageant toute innovation qui ne soit précédée de la fréquentation assidue des classiques. Ainsi, en France, difficile d'oser s'aventurer devant une classe de terminale, ou mieux, d'envisager la rédaction d'une œuvre personnelle sans avoir, dans un premier temps, fait ses preuves dans le cadre des concours. Dans cette logique, Deleuze attribuait à l'histoire de la philosophie un rôle en quelque sorte, « castrateur » :

« Je suis d'une génération, une des dernières générations qu'on a plus ou moins assassinée avec l'histoire de la philosophie. L'histoire de la philosophie exerce en philosophie une fonction répressive évidente, c'est l'œdipe proprement philosophique : Tu ne vas quand même pas parler en ton nom tant que tu n'auras pas lu ceci et cela, et cela sur ceci, et ceci sur cela⁶⁸. »

Si, comme le suggère cette citation, les générations suivantes, ont sans doute moins été

⁶⁶ Jean Louis FABIANI, *Qu'est ce qu'un philosophe français ?*, Paris, EHESS, 2010

⁶⁷ Une récente polémique portant sur le statut d'agrégé de philosophie que le grand rabbin de France Gilles Bernheim aurait apparemment usurpé témoigne, d'une certaine façon, de la valeur symbolique qui lui est associée et sur les périls qu'encourent ceux qui voudraient illégitimement se l'approprier. Voir article « Le Monde » 5 avril 2013

⁶⁸ Voir Louis PINTO, *La théorie souveraine*, op.cit.

« assassinées » par l'histoire de la philosophie, il demeure qu'elle conserve indiscutablement un rôle sélectif au sein des concours⁶⁹.

A ces contraintes subjectives qui s'imposent aux agents s'ajoutent des limites objectives. En effet, l'obtention du statut de certifié ou d'agrégé constitue une condition d'accès à l'enseignement, qu'il s'agisse du secondaire ou du supérieur. Et l'activité d'enseignement, en tant qu'elle offre une assise institutionnelle déterminante, constitue en France une part prépondérante du capital académique indispensable à qui veut être reconnu comme « philosophe ». Une carrière classique exige ainsi de réussir les concours de l'enseignement, d'exercer en lycée, et, selon les ambitions et les ressources des individus, de rédiger une thèse pour éventuellement accéder à l'université et devenir le spécialiste reconnu d'un auteur ou, pourquoi pas, produire une œuvre personnelle⁷⁰. Scénario quasi inconcevable sans avoir franchi la barrière des concours. Par conséquent, en considérant le champ philosophique comme une région du champ intellectuel dotée d'une relative autonomie dont l'intégration implique de payer quelques « droits d'entrée »⁷¹, il est difficile de mettre de côté leur rôle dans la délimitation des frontières de cet univers social particulier. On avait donc de bonnes raisons de centrer notre enquête sur les lauréats des concours de l'enseignement. Choix qui s'expliquait également par l'attachement à la discipline qu'on pouvait leur prêter.

En effet, en examinant, par exemple, les parcours d'étudiants en licence on s'exposait à enquêter sur des agents dont le rapport à la discipline était assez distancié. De multiples raisons peuvent conduire à réaliser des études de philosophie, que l'on envisage de passer des concours exigeant un niveau licence ou que l'on souhaite simplement satisfaire une certaine curiosité intellectuelle. Difficile donc de parler de « reconversion » à propos d'individus dont les attaches à la discipline avaient toutes les chances de présenter une grande hétérogénéité. Au vu des efforts à fournir pour se présenter dans de bonnes conditions face au jury du capes ou de l'agrégation, on était en droit de prêter, a priori, un attachement plus important aux candidats des concours, et, à plus forte raison, aux individus reçus. Bref, le terme de « reconversion » nous paraissait plus propice à désigner la trajectoire d'un individu reçu à l'agrégation de philosophie pour devenir anthropologue par la suite que celle d'un licencié n'ayant pas exploré cette voie plus profondément. Pour ces raisons, notre enquête sera centrée sur les trajectoires d'agents ayant été, dans un premier temps, reçus au capes ou à l'agrégation de philosophie pour ensuite envisager une carrière extérieure à cette discipline.

⁶⁹ Situation fréquemment confirmée par des témoignages d'enquêtés affirmant avoir été rebutés par la trop grande place accordée à l'histoire de la philosophie au sein des épreuves.

⁷⁰ Sur ce point, voir Louis PINTO, *La vocation et le métier de philosophe*, Liber, 2007

⁷¹ Sur cette notion, on pourra se référer à l'ouvrage coordonné par Gérard MAUGER, *Droits d'entrée, modalités et conditions d'accès aux univers artistiques*. Éditions de la MSH, 2007

7-Théorie souveraine ou discipline en crise ?

Un premier examen des reconversions des philosophes de la génération étudiée fit apparaître des propriétés particulières, que l'on examinera plus en détail par la suite, mais qui méritaient d'être signalées ici dans le but de clarifier la problématique élaborée. Il s'avérait que l'on pouvait, dans un premier temps, distinguer deux « types » principaux de trajectoires : les reconversions « professionnelles » et les reconversions « intellectuelles », les premières impliquant un passage à une profession « non-savante » et les secondes un changement de discipline. Pour les raisons explicitées plus haut, notre étude sera orientée sur ces dernières, mais, pour les situer dans un espace des possibles plus vastes, on a également esquissé certaines propriétés des précédentes.⁷²

S'agissant du type de reconversion qui nous occupe, la première donnée qu'il fallait souligner était liée au caractère « empirique » des disciplines d'accueil. En effet, il ne fait pas de doute que, dans l'espace des sciences humaines, la position dominante de la philosophie étant en partie liée à sa dimension théorique, ceci d'autant plus dans la période examinée, toute reconversion avait des chances d'être marquée par un passage au travail empirique. Comme on le montrera plus en détail par la suite, les différents secteurs savants ayant accueilli des philosophes de formation (sciences de l'éducation, sociologie, anthropologie, psychanalyse) sont marqués par un nécessaire recours à l'empirie. Malgré les ambiguïtés de certains parcours, les degrés d'éloignement possibles et les multiples modes de conservation d'un capital philosophique accumulé, comme des dispositions associées, les disciplines d'accueil se distinguaient donc de la philosophie par une propriété : celle de penser *le réel*. L'arrivée de philosophes de formation ayant fortement contribué à en dessiner les contours, comme le précise Charles Soulié :

« Généralement les disciplines nouvelles sont créées par des transfuges aux trajectoires plus ou moins atypiques, provenant de disciplines anciennes et n'y trouvant pas les conditions nécessaires à leur épanouissement, que ce soit au plan intellectuel ou de leur carrière. Par exemple la licence de psychologie est créée avec la participation de Daniel Lagache, un normalien agrégé de philosophie. Celle de sociologie sous l'impulsion de Raymond Aron, condisciple de Daniel Lagache à l'Ecole Normale et lui aussi agrégé de philosophie. Mais on pourrait aussi penser au cas de l'archéologie, histoire de l'art qui s'émancipera notamment de la tutelle de l'histoire. Historiquement donc sociologie, psychologie, mais on pourrait aussi penser au cas de l'anthropologie, sont des spécialités de la philosophie qui s'émanciperont-avec plus ou moins de peine- de la tutelle de leur discipline mère. Et c'est ce qui explique qu'en France, nombre de leurs fondateurs soit de formation philosophique. Ce qui ne sera pas sans effet sur le type de sociologie, anthropologie, produite à l'époque et notamment leur ambition théorique et le rapport plus ou moins conflictuel ou complexé, c'est selon, de leurs membres avec leur

⁷² Voir infra, *Données morphologiques*, p60

discipline mère⁷³. »

C'est dire, dans un premier temps, que les reconversions étudiées n'allaient pas sans produire des *effets* sur l'espace des disciplines universitaires. Ensuite, comparés aux lauréats de deux secteurs également structurés par le système des concours, l'Histoire et les Lettres, les trajectoires des philosophes de formation se caractérisaient par un trait distinctif : un taux assez largement supérieur de reconversions en direction d'autres disciplines⁷⁴. Les agents formés au sein des deux secteurs sur lesquels on a fondé notre comparaison donnant à voir beaucoup moins de reconversions intellectuelles. Dans cette période donc, un investissement en philosophie donnait accès à des possibles intellectuels relativement vastes.

Fallait-il nécessairement comprendre ces phénomènes comme un signe indiscutable de la souveraineté d'une discipline ? Face au nombre relativement élevé de philosophes s'investissant dans un nouveau secteur, fallait-il voir là un symptôme supplémentaire de sa position éminente dans les hiérarchies savantes ou, tout au contraire, le signe d'une entrée en crise ? Au fond, que penser d'une discipline que l'on quitte avec une relative fréquence ? Le fait de voir des philosophes transgresser les frontières savantes est-il un signe particulier de leur élection ou la preuve qu'ils furent autant à avoir éprouvé les limites de leur discipline d'origine ? Autant de questions que l'on souhaitera élucider dans cette recherche et engageant une problématique double : comment expliquer les processus de reconversions intellectuelles observés, et quels enseignements pourrait-on en tirer à propos de l'espace savant étudié si l'on se penche sur les effets des trajectoires d'un certain nombre de transfuges ? Entreprise qui trouvait, en partie, son origine dans la trajectoire du sujet de la recherche comme on va le souligner à présent.

⁷³ Charles SOULIE, *Des humanités à l'économie de la connaissance*, op.cit.

⁷⁴ Voir partie infra Données morphologiques, p. 94 Cet acquis nous ayant incité à insister dans ce sens

Parenthèse réflexive
Naissance d'un projet de recherche

*« On fait de la science-et surtout de la sociologie-
contre sa formation autant qu'avec sa formation »*

Pierre Bourdieu, Leçon sur la leçon

Pour introduire un travail où l'on se propose d'étudier ces détenteurs d'un capital intellectuel spécifique que sont les philosophes et de se pencher sur la question particulière de leurs reconversions intellectuelles, il était en effet utile de préciser « qui parle ». Une telle option, qui, sans plus d'explication, avait toutes les chances d'apparaître tout à fait narcissique, pouvait constituer un remède contre cette forme particulière d'illusion scolastique qui conduit à considérer le travail intellectuel comme une activité délivrée de tout ancrage social⁷⁵. A l'encontre de cette vision des choses, nous prendrons au sérieux les acquis de la sociologie contemporaine qui ont rendu indispensable à ceux qui souhaitent rendre intelligibles la production des discours savants, l'étude de leurs conditions sociales d'apparition. Ceci en accord avec le propos de Luc Boltanski :

« Un habitus scientifique n'est jamais en effet totalement autonome par rapport à l'habitus de classe qui lui préexiste et sur lequel il se construit, en sorte qu'une œuvre scientifique enferme toujours, comme une œuvre littéraire, la trace de la trajectoire sociale de son producteur⁷⁶ »

Le sociologue, loin d'être animé par une quelconque volonté de « réduction » considère les agents qu'il étudie pour ce qu'ils sont, des hommes ayant des intérêts, des pulsions et des goûts qui orientent leurs choix dans un espace des possibles qui leur préexiste, et sur lequel ils exercent des effets. Par conséquent, il ne saurait se considérer différemment. La recherche présente offrant, moins que toute autre, l'occasion de faire une exception à ce simple principe de réflexivité puisque son objet correspond, en bien des points, au vécu de son auteur. Ici, en effet, c'est un ex-étudiant en philosophie, ayant fait le choix de s'orienter vers la sociologie, qui se propose d'approcher les

⁷⁵ Voir Pierre BOURDIEU, *Méditations pascaliennes*, Liber, 1997, *Le Sens Pratique*, Paris, Minuit, 1980

⁷⁶ Luc BOLTANSKI, *Erving Goffman et le temps du soupçon*, Information sur les sciences sociales, 1973, numéro 12, p 127

raisons qui ont conduit d'autres philosophes à abandonner cette discipline pour se tourner vers une autre. Bref, un « converti » étudie des conversions.⁷⁷

Ainsi, au cours de notre recherche, nous avons été, bien souvent, renvoyé à nos propres choix et à nos propres dispositions qui, tout en apparaissant de plus en plus compréhensibles pouvaient également être mobilisés comme principes d'explication⁷⁸. Non pas que tous les agents rencontrés aient des profils analogues-on verra par la suite que la population étudiée donne à voir une certaine hétérogénéité-ou que nous nous soyons reconnu systématiquement dans leurs trajectoires. Toutefois, il demeure que les raisons qui nous ont conduit à quitter la philosophie proprement dite, tout en la prenant comme objet de recherche, sont souvent apparues plus claires une fois comparées à des choix équivalents faits par des personnes différentes à des époques différentes. Et c'est, corrélativement, en revenant sur notre propre rapport à cette discipline que nous avons, dans certains cas, pu trouver des clefs pour rendre intelligibles les choix des agents.

Objectiver le sujet de l'objectivation, ne revient donc pas à se laisser séduire par les plaisirs futiles de « l'introspection » mais permet, au contraire, de tenir à distance les multiples biais que peut produire la posture scolastique qu'occupe le chercheur, en tant qu'il pense les actions des autres, sans être lui-même en train d'agir. En revenant sur nos propres actions, on est bien vite conduit à constater qu'elles ne sont ni celles d'un agent calculateur, ni celles d'un automate prédéterminé. Ainsi, il est utile d'effectuer un bref détour biographique qui se voudra le plus utile à la clarification du type de question que l'on souhaite poser et le moins narcissique possible.⁷⁹

1-L'étonnement philosophique :

Peu porté, dans un premier temps, à entreprendre des études longues, c'est dans les rayons du centre de documentation d'un institut de formation de travailleurs sociaux de province, que nous avons découvert les sciences sociales et la philosophie. Diplômé de cette école en 2009 à l'âge de

⁷⁷ Ainsi, on ne pouvait que souscrire au propos de Gérard MAUGER qui souligne que l'existence d'une sociologie de la philosophie est étroitement liée à l'existence de philosophes « reconvertis ». Avant propos de « *En devenant Foucault* » op.cit.

⁷⁸ On précisera au passage que, pour la rédaction de ces lignes, on a trouvé quelques ressources dans les récits rassemblés par Gérard MAUGER dans le recueil intitulé « *Rencontres avec Bourdieu* », Éditions du Croquant, 2005

⁷⁹ A propos de l'anthropologie réflexive pratiquée par Pierre Bourdieu, Jacques Bouveresse souligne que : « *La réflexivité scientifique qui est ainsi exercée est une chose que, pour des raisons que l'on comprend aisément, il tient particulièrement à distinguer à la fois de la réflexivité narcissique de l'anthropologie post-moderne et de la réflexivité égologique de la phénoménologie* » Jacques BOUVERESSE, *La connaissance de soi et la science*, Actes de la recherche en sciences sociales, 2003, numéro 150, p.59

21 ans et ayant accumulé quelques lectures, la possession d'une qualification directement valable sur le marché de l'emploi rendait moins insolite qu'auparavant l'idée de s'engager dans des études stimulantes intellectuellement quoiqu'incertaines sur le plan des débouchés professionnels. De plus, nous avons eu la chance d'être accepté en troisième année de licence de philosophie grâce à un dossier d'équivalence. Autant attiré par cette dernière que par la sociologie, ce choix s'explique en partie par une conjoncture locale, l'université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand ne proposait pas de licence de sociologie, mais aussi par un certain intérêt pour le mode de réflexion « philosophique » ou, du moins, ce qui apparaissait comme tel à l'époque. La complexité des textes de certains auteurs classiques (Kant, Husserl ou Nietzsche) exerçait, autant qu'on s'en souvienne, une certaine fascination et apparaissaient moins comme des ressources pour « apprendre à penser » que comme des défis intellectuels dont il fallait surmonter les difficultés. C'est dire que l'on n'était pas tant porté par le projet de devenir ou de « faire » le philosophe que de comprendre la philosophie. Ainsi, bien que les différentes tentatives de la sociologie critique pour rendre intelligible les mécanismes de domination qui structurent le monde social nous aient passionné et entrent en cohérence avec des dispositions militantes situées à gauche, le choix qui s'imposa fut finalement de se former à la lecture et à l'écriture philosophique.

Durant cette année de licence, alors que l'on découvrait le monde de l'université, les libertés qu'il offre et certains de ses aspects surprenants, les choses sont devenues plus claires, et des « goûts philosophiques » sont nés. En effet, tandis que le caractère très métaphorique du mode d'expression nietzschéen nous posait quelques problèmes, entraînant des résultats moyens aux examens, l'épistémologie, l'histoire des sciences et l'approche du kantisme proposées par une enseignante comme Élisabeth Schwartz (identifiée comme une disciple de Jules Vuillemin), quoiqu'exposées sans un grand dynamisme, avaient un caractère captivant et une certaine clarté qui auraient pu nous inciter à continuer dans cette voie.

Cependant, il semblait dommage de s'éloigner définitivement de la sociologie et les sources « philosophiques » des œuvres de bon nombre d'auteurs classiques de cette discipline, de Durkheim à Bourdieu, avec lesquelles on cherchait à se familiariser, ne nous avait pas échappé. La question qui en revanche ne se posait pas pour nous à l'époque était celle de la compétence particulière des philosophes pour discuter du travail des sociologues. Congédiée pour laisser place à l'enthousiasme du débutant, la question des délimitations disciplinaires n'avait pas de réalité bien tangible. On s'est donc adressé à Alain Petit, directeur du département ayant de solides connaissances en philosophie contemporaine bien que spécialiste de la pensée antique, pour réaliser une maîtrise sur la théorie de l'action du sociologue. Celui-ci, s'avéra assez encourageant, malgré un travail de direction relativement distant (fidèle en cela au détachement du philosophe à l'égard des questions de

pédagogie ordinaire), en indiquant qu'aucun travail de ce type n'avait encore été réalisé au département et qu'il y avait un chantier à entreprendre. Par ailleurs, ce mémoire semblait pouvoir cumuler deux avantages : d'une part améliorer notre connaissance d'un auteur dont le mode d'expression apparaissait relativement ardu, d'autre part clarifier son rapport aux philosophes dont il semblait proche comme Merleau-Ponty, Leibniz ou Wittgenstein.

L'œuvre de ce dernier constituant sans aucun doute la découverte la plus déterminante de cette année de travail. En effet, tandis que nous tentions de démêler la question du rapport du sociologue au structuralisme de Lévi-Strauss et à la philosophie de Sartre (figures ayant un poids non négligeable dans un ouvrage comme « *Le Sens Pratique* ») il est apparu que l'auteur des « *Recherches philosophiques* » était incontournable et qu'il fallait s'attarder sur ses textes (ce qui nous a, au passage, conduit à lire les auteurs de la tradition analytique comme Donald Davidson, John Searle, Saul Kripke, Gilbert Ryle et bien sûr Russell qui nous ont passionné sans pour autant être mobilisés directement). Ce travail se serait avéré impossible sans les contributions d'un de ses grands interprètes français, Jacques Bouveresse, et de lecteurs et traducteurs comme Christiane Chauviré, Sandra Laugier, François Schmitz ou Jocelyn Benoit pour ne citer que ceux dont nous avions connaissance à l'époque.

Ce mémoire rédigé et soutenu, conscient que le marché local offrait relativement peu de perspectives s'agissant des thèmes sur lesquels on s'attardait, c'est assez logiquement que l'on s'est adressé à Sandra Laugier pour réaliser un M2 ayant vocation à approfondir nos questionnements précédents et dont l'intitulé fut le suivant : « *L'immanence du sujet : l'héritage wittgensteinien dans l'œuvre de Pierre Bourdieu* ». Ici, il faut indiquer que, malgré une certaine motivation liée au fait de « monter à Paris » et un appétit philosophique nourri par l'idée d'être inscrit dans une université prestigieuse comme la Sorbonne, institution en mesure de proposer un panel de cours incomparablement plus vaste qu'un département de province, un doute subsistait sur la nature de ce projet de recherche.

2-Douter :

Ayant acquis une certaine familiarité avec les textes de la tradition sociologique et la production actuelle, il était impossible de ne pas saisir les limites imposées par la connaissance purement « théorique » d'une discipline orientée vers la recherche empirique. Ainsi, bien que décidé à produire un travail sérieux, les effets potentiellement déréalisant d'une telle étude ne nous échappaient pas, tout comme l'impossibilité d'apprendre à « faire » de la sociologie entre les murs d'un département de philosophie. Par ailleurs, n'étions-nous pas en train de nous perdre dans une

entreprise quelque peu scolastique, biais typique du genre d'exercices proposés par la philosophie, faisant dialoguer des textes avec d'autres textes sans contact avec la réalité et, en cela, un peu vains ? De plus, la position d'étudiant en philosophie apparaissait de moins en moins ajustée à nos affinités pour au moins deux raisons principales.

Évoluant dans cette discipline depuis deux ans et toujours animé par l'idée que le travail intellectuel pouvait constituer une ressource pour élaborer un discours critique à l'égard du monde qui nous entoure, la capacité de la philosophie, telle qu'elle est produite en France, à remplir cette fonction se trouvait, à nos yeux, de plus en plus mise en question. Attentif aux différentes publications disponibles, les deux composantes qui ont aujourd'hui un rôle structurant ne représentaient pas des secteurs particulièrement attirants. La philosophie « grand public » portée par différentes figures à la visibilité médiatique complètement disproportionnée par rapport à leurs compétences réelles était bien entendu un contre modèle total, mais son opposé, le secteur des publications spécialisées et érudites, suscitait quelques questionnements malgré notre estime pour les chercheurs les plus compétents, notamment dans le secteur de la philosophie analytique, dont on a suivi les cours avec intérêt. L'histoire de la philosophie quoique portée par des personnalités fort érudites dont on a suivi certains séminaires avec curiosité, était quant à elle, bien peu palpitante et la philosophie politique apparaissait déconnectée des réalités de terrain⁸⁰.

A cette première raison, s'en ajoutait une autre, certes moins académique mais pesant tout autant. Ayant côtoyé, écouté, voire dialogué avec un certain nombre d'enseignants dont on ne doutait pas des compétences, leur relatif détachement à l'égard du monde social et, bien souvent, leurs prises de position politiques peu convaincantes⁸¹, quand elle n'étaient pas conservatrices, n'avaient fait apparaître aucun d'entre eux, sinon comme un modèle à suivre, au moins comme porteur d'un discours susceptible de nous éclairer sur autre chose que leur domaine de spécialité. Une telle situation provoqua certaines hésitations sur le plan intellectuel et, si l'on peut dire, existentiel. Trois possibilités s'offraient à nous au cours de l'année : entreprendre de réaliser une thèse de philosophie, passer les concours de l'enseignement ou « sauter le pas » et envisager la réalisation d'une thèse de sociologie.

La première trouva un début de concrétisation assez timide alors que l'œuvre de Wittgenstein apparaissait de plus en plus accessible. Autant passionné par ses textes les plus importants que fasciné par un personnage à la trajectoire assez unique en son genre, celui-ci apparaissait comme le penseur le plus captivant. Restait à trouver une problématique particulière à développer. Intrigué par

⁸⁰ Réalité dont on avait une connaissance pratique du fait de différents engagements politiques et syndicaux que l'on évoquera plus loin, voir infra « *Parenthèse réflexive numéro 2* » p. 375

⁸¹ Cette année d'étude à Paris fut l'occasion pour nous de découvrir l'éthique du « Care » qui, encore aujourd'hui, nous laisse songeur.

certaines frontières établies entre phénoménologie et philosophie analytique (recouvertes par la division un peu artificielle entre philosophies analytique et « continentale ») et ayant eu l'occasion de réfléchir à ses considérations sur la question de l'expérience subjective, il semblait possible de formuler un projet sur ce qui apparaît, à un moment donné de ses réflexions, comme un « projet phénoménologique ». Cette possibilité constituant un développement potentiel de nos réflexions du moment. Celles-ci auraient également pu trouver un approfondissement tout en maintenant un contact avec les sciences sociales. Ainsi, avec une conviction légèrement égratignée par les questionnements que l'on vient d'évoquer, on a rédigé quelques pages portant sur la question de l'incorporation des normes dans la sociologie de Bourdieu et, plus particulièrement, du rôle de Wittgenstein et Merleau-Ponty dans l'élaboration de sa conception du corps.

Ces projets un peu incertains avaient pour point commun de se cantonner au secteur de la « théorie » et, pour le second, de proposer un discours sur les sciences sociales ne mobilisant pas de données empiriques ; entreprise que l'on jugeait, non pas inutile, mais de moins en moins féconde. De plus, la réalisation d'une thèse de philosophie commençait à apparaître comme une perspective marquée par une nécessité un peu angoissante : celle de ne vivre et de ne réfléchir qu'avec des textes pendant au moins trois ans, ce qui n'est pas un détail. Autrement dit, on avait peur de s'ennuyer. A cela s'ajoutait bien sûr quelques doutes sur le fait d'envisager une carrière universitaire en philosophie par le biais d'une thèse sans avoir de capital académique particulièrement fort, n'étant ni normalien ni agrégé, et sur celui de trouver quelqu'un dont les travaux étaient suffisamment en phase avec nos préoccupations et la personnalité susceptible de rendre possible une collaboration de plusieurs années, ce qui n'est pas une mince affaire quand on connaît les relations parfois difficiles entre doctorants et directeurs⁸²

Ainsi, l'idée de passer les concours de l'enseignement en philosophie prit de l'importance, mais différents obstacles se profilèrent. Ayant focalisé notre attention sur la philosophie contemporaine et les sciences humaines, certaines lacunes au sujet des œuvres canoniques occupant systématiquement une place centrale dans ce type d'épreuve ne faisaient aucun doute. Par ailleurs, la perspective de tenir le rôle de « prof de philo », sans représenter un avenir qu'il s'agissait de fuir à tout prix, ne semblait pas spécialement ajustée à nos propres dispositions⁸³. De plus, cela revenait à mettre de côté la sociologie pour une période indéterminée, et peut-être renoncer à en faire un

⁸² Problématiques auxquelles s'ajoutait l'aspect inquiétant des réponses très évasives formulées par notre directrice lorsqu'on commençait à évoquer la réalisation d'une thèse ou l'obtention d'un contrat doctoral. Attitude que l'on avait, à l'époque, la naïveté de trouver un peu en décalage avec la radicalité des positions de Wittgenstein sur le plan des questions éthiques

⁸³ A cela s'ajoutait la réalité du marché de la préparation aux concours, offrant beaucoup plus de chances aux candidats inscrits dans des universités parisiennes, tandis que le fait de résider à Paris commençait, sur le plan financier, à devenir difficile à tenir.

jour. C'est ce qui nous a conduit à réfléchir à la réalisation d'une thèse de sociologie dont la délimitation s'est imposée pour les raisons suivantes.

3-Choisir :

Depuis un certain temps, attentif aux études sociologiques relatives à la philosophie (on avait lu et relu « *L'ontologie politique de Martin Heidegger* »⁸⁴) les travaux de chercheurs comme Anna Boschetti, Jean-Louis Fabiani ou Louis Pinto ne nous étaient pas étrangers. Détenteur d'un petit « capital philosophique », faire de la sociologie de la philosophie semblait concevable car on se sentait maintenant capable de comprendre le langage des indigènes. Par ailleurs, cela permettait de rompre avec une certaine distance théorique en se confrontant à la recherche empirique et l'idée de se transformer en enquêteur avait quelque chose de plus enthousiasmant que de dissenter éternellement sur des auteurs, aussi intéressants soient-ils.

Ce faisant, l'idée d'amorcer quelque chose comme une « reconversion intellectuelle » a germé et, confronté en pratique à ce problème, on en est venu à se demander si cette question ne méritait pas, justement, d'être étudiée en profondeur. Conscient d'accomplir un geste qui n'avait pas grand-chose d'original car bien d'autres avant nous l'avaient réalisé, on s'est demandé si cet aspect un peu décevant de la discipline n'avait pas quelque chose de signifiant et si le fait d'explorer les multiples façons, dont on n'avait à l'époque qu'une connaissance extrêmement superficielle, de se trouver déçu par elle⁸⁵ ne permettrait pas de formuler un discours recoupant certaines des questions traditionnelles que pose la sociologie. En effet, nous nous trouvions face à des problématiques assez classiques relatives à l'évolution et à la disparition des croyances des individus⁸⁶, à leurs pulsions savantes et, plus généralement, aux ressorts qui commandent leurs actions. Avec ceci de particulier que nous étions en train de les poser à notre propre sujet. Restait à concrétiser un projet, dont la formulation n'avait à l'époque pas la même clarté, bien entendu, et à trouver une personne susceptible d'accepter un encadrement.

C'est dans ce contexte que l'on a pris contact, alors que la rédaction de notre M2 prenait fin, avec notre actuel directeur de thèse en lui faisant préalablement parvenir ce travail qui s'achevait⁸⁷. Cette

⁸⁴ Travail qui présentait à nos yeux le mérite de s'affronter à la question des opinions politiques de Heidegger, problématique quelque peu refoulée par les philosophes dont on avait connaissance.

⁸⁵ En effectuant notre recherche, on s'est bien vite rendu compte, comme on l'a souligné plus haut, que tous les reconvertis n'étaient pas des « déçus » et que les principes qui ont conduit certains à quitter la philosophie sont bien plus complexes, mais c'est de cette façon que l'on tendait à formuler les choses à l'époque.

⁸⁶ Le cas de la perte de la croyance en la philosophie n'a pas encore fait l'objet de vastes recherches. Toutefois, de telles situations peuvent se trouver explorées dans le cas des croyances politiques comme dans l'ouvrage de Bernard PUDAL *Un monde défait*, Éditions du Croquant, 2009

⁸⁷ On précisera ici que cette décision n'était pas celle d'un individu isolé puisqu'elle résulta également des incitations de notre ami Christian de Clermont-Ferrand qui, régulièrement, nous conseillait « *d'aller voir Pinto* ».

rencontre a eu quelque chose de déterminant, au sens ordinaire où elle a contribué à tracer la direction qu'a prise notre trajectoire. N'étant pas très assuré des orientations de recherche qui allaient se dégager d'une telle rencontre qui eut lieu dans un endroit jusque-là inconnu, le site Pouchet, on n'avait pas complètement abandonné les différents projets mêlant philosophie et sociologie évoqués plus haut. Ce dont on se doutait se confirma bien vite : aux yeux d'un sociologue ce type d'exercice n'est pas inintéressant mais il vaut mieux trouver un terrain, une population à étudier. Premier point déterminant qui fut suivi d'un autre. Notre interlocuteur ayant lu le M2 envoyé, il nous indiqua qu'un tel travail pouvait se voir publier sous une forme résumée⁸⁸. Déclaration tout à fait encourageante quand on est débutant et que tout reste à construire. Enfin, et c'est, autant qu'on s'en souvienne, la troisième chose qui rendit cette rencontre importante, on se trouva convié à un atelier doctorant qui devait avoir lieu quelques semaines plus tard. Ce fut l'occasion pour nous d'entrer dans la « cuisine » de la sociologie, de rencontrer d'autres jeunes chercheurs aux travaux en cours et d'échanger avec eux sur notre projet, ce qui n'est pas non plus sans importance, puisqu'on se sentait encouragé et porté par un groupe, à la différence de l'univers philosophique au sein duquel on s'était senti, jusque-là, un peu seul. Restait à se mettre au travail.

Une théorie de l'action mise en pratique

Tout travail de recherche est tributaire des instruments intellectuels dont dispose le sujet de la recherche. Capital incorporé, le capital savant délimite les « moyens du bord » à partir desquels un enquêteur pourra construire un objet et définit les catégories qui commanderont son approche. Pour échapper à l'objectivisme souverain comme au relativisme il est nécessaire d'effectuer un travail d'objectivation des instruments de pensée dont on dispose.⁸⁹

⁸⁸ Voir *Regards sociologiques* numéro 47 à paraître

⁸⁹ Ceux-ci n'étant pas exactement les mêmes au début et à la fin d'une recherche, on a souligné les inflexions connues par nos travaux dans une partie spécifique, voir *Nos choix méthodologiques et leurs évolutions* p.34

1) Outils sociologiques :

Notre enquête a principalement porté sur des trajectoires d'agents. A un tel objet, se trouvaient associés différents problèmes exigeant de se munir d'outils intellectuels spécifiques et d'explicitier l'approche choisie. Ici, on voudrait montrer qu'elle pouvait notamment s'inspirer des concepts forgés dans le cadre de la théorie des champs proposée par Pierre Bourdieu. On voulait d'abord éviter deux écueils opposés : considérer les individus comme des agents calculateurs uniquement guidés par la recherche de leurs intérêts ou proposer une version idéalisée de leurs parcours et de leurs choix en ne leur prêtant d'autres intentions que la recherche désintéressée du « vrai », comme on serait sans doute tenté de le faire au sujet des intellectuels. Entre ces deux extrémités, l'une quelque peu « cynique » et l'autre idéaliste, on voulait reconstituer la « *logique pratique* » orientant les comportements des agents, projet qui s'inscrivait dans la continuité de nos préoccupations précédentes, matérialisées par deux mémoires de philosophie-et constituait une occasion privilégiée pour confronter des considérations « théoriques » à un objet empirique. C'est en effet, comme on vient de le souligner, après avoir réalisé deux travaux au sein desquels la question de l'*action* occupait une place prépondérante que l'on s'est engagé dans la recherche présente. Ainsi, tandis que l'on cherchait à corriger les différents *biais scolastiques* qui nous semblaient inhérents à ces exercices, les outils sociologiques forgés par l'auteur dont il était question s'avéraient particulièrement bien accordés à une entreprise de *sociologie des intellectuels*, ceci à différents niveaux.

Destinés, entre autres, à élucider des problèmes relatifs aux *intérêts* des agents à agir comme ils le font⁹⁰, ces instruments de pensée soutiennent une tentative pour dépasser l'alternative de « l'intérêt » et du « désintéressement » à travers l'élaboration d'une conception particulière de la *pratique*. En effet, que l'on songe à des ouvrages comme « *La Distinction* », « *Le sens pratique* » ou « *Esquisse pour une théorie de la pratique* », il est régulièrement souligné qu'un des projets qui a commandé leur rédaction était de construire une *économie des pratiques* susceptible de prendre en compte les intérêts spécifiques associés à un investissement au sein d'univers culturels habituellement présentés comme dominés par le règne du désintéressement, sans toutefois universaliser le cas des échanges « économiques », au sens strict du terme. C'est que les biens culturels peuvent être considérés comme des objets relevant d'une économie particulière dont les concepts de *capital*

⁹⁰ Pierre BOURDIEU, *Une action désintéressée est-elle possible ?*, Raison Pratique, Paris, Minuit, 1994

culturel ou d'*intérêts symboliques* marqués par une volonté de connecter des univers de pensée habituellement séparés, sont destinés à saisir la logique.

« C'est dans ces luttes entre adversaires objectivement complices que s'engendre la valeur de la culture ou, ce qui revient au même, la croyance dans la valeur de la culture, l'intérêt pour la culture, l'intérêt de la culture- qui ne vont pas de soi, bien que ce soit un des effets du jeu que de faire croire à l'innéité du désir et du plaisir de jouer. La barbarie c'est de demander à quoi sert la culture ; d'admettre l'hypothèse que la culture puisse être dépourvue d'intérêt intrinsèque, et que l'intérêt pour la culture ne soit pas une propriété de nature (...), mais un simple artefact social, une forme particulière et particulièrement approuvée de fétichisme ; c'est de poser la question de l'intérêt des activités que l'on dit désintéressées, parce qu'elles n'offrent aucun intérêt intrinsèque et d'introduire ainsi la question de l'intérêt du désintéressement.⁹¹ »

Une telle conception de la sociologie, comprise comme l'élaboration d'une économie des pratiques a trouvé des prolongements dans l'analyse d'univers sociaux aussi différents que la haute couture, la littérature, la politique ou le sport. L'un de ses fondements, la notion de *champ*, pouvait offrir quelques ressources pour la recherche envisagée. Si l'on examine son histoire, on constate en effet que son élaboration est d'abord liée à une entreprise de sociologie des intellectuels et relève plus particulièrement du domaine littéraire et artistique. Plus tardive que celle d'*habitus*, elle s'est, comme nous l'indique le sociologue, « *dégagée de la rencontre entre les recherches en sociologie de l'art que je commençais dans mon séminaire à l'Ecole Normale, vers 1960, et le commentaire du chapitre consacré à la sociologie religieuse dans *Wirtschaft und Gesellschaft** » et constituait ainsi un outil intellectuel destiné à rendre intelligible, non seulement les trajectoires des agents, mais aussi la production de leurs œuvres :

« A moins de la soustraire à l'explication rationnelle, comme ceux qui y voient l'expression d'un pur projet ou le terme d'une dialectique interne de l'histoire de la littérature, l'œuvre ne saurait être considérée que comme le résultat d'une stratégie : le créateur est voué, comme tout autre individu, à des improvisations réglées face à un univers de potentialités objectives qui s'imposent à lui »

Ainsi, la notion de champ peut être envisagée selon une approche double. Dans une première perspective, que l'on pourrait qualifier d'« objectiviste », celui-ci se présente comme un espace structuré orientant les pratiques des agents. Mais selon une seconde définition, plus orientée sur le « point de vue » des agents, le champ peut être décrit comme un univers où les actions des agents sont autant de « coups » dans un jeu impliquant la mise en œuvre de certaines stratégies :

⁹¹ Pierre BOURDIEU, *La Distinction*, Paris, Minuit, 1979

« Tout champ peut être décrit comme une configuration de relations objectives entre des positions occupées par des individus ou des institutions. Chaque position est définie par « le capital spécifique » détenu (et, plus précisément, par le volume et la structure des différentes espèces de capitaux détenus). La structure du champ est définie par les écarts entre les positions et les relations objectives entre positions (domination, subordination, équivalence). Cette première définition peut être précisée en utilisant la métaphore du « jeu » (ces « jeux sérieux des hommes », dont parle Pascal), étant entendu que, à la différence d'un jeu, un champ n'est pas le produit d'une création délibérée et qu'il n'est pas organisé par des règles codifiées. Un jeu (comme un champ) suppose l'existence de joueurs pris au jeu, investis dans le jeu, qui croient que le jeu vaut la peine d'être joué »

Ainsi, notre recherche se proposait de rendre intelligible des trajectoires d'agents au sein d'un univers relativement autonome. Projet qui nous plaçait face à différentes difficultés, la première étant liée à la temporalité des parcours en question. En effet, en tentant de rendre intelligibles des phénomènes de reconversions intellectuelles, c'est autant de processus *s'inscrivant dans le temps* auxquels on se trouvait confronté. Si l'ensemble des parcours examinés se caractérisaient par une discipline de départ et une discipline d'arrivée, deux problèmes principaux restaient posés. Le premier étant lié aux transformations de l'espace au sein duquel ont évolué les agents. Espace à plusieurs dimensions, l'univers examiné devait également être considéré comme un espace en transformation. Que devaient les trajectoires des agents aux progrès et à l'autonomisation des sciences humaines ? Quelles modifications particulières ont rendu possible le passage d'une discipline à une autre ? Fallait-il mettre l'accent sur des changements « internes » à la philosophie ou sur des propriétés plus générales du champ ? Les « choix » de carrières examinés étaient-ils liés à des stratégies individuelles ou aux bouleversements du contexte intellectuel, fallait-il seulement distinguer les deux ? Fallait-il chercher à définir des « moments » manifestant une rupture avec la philosophie ?

Ensuite, il fallait prendre en compte les différentes positions possibles occupées par les agents. Si l'on pouvait, la plupart du temps, définir leur position de départ et leur position d'arrivée, le passage de l'une à l'autre était rarement linéaire. Loin d'être le produit d'une stratégie consciente ou « préméditée » chaque carrière devait être considérée comme le cheminement progressif, non pas d'une conscience transparente à elle-même, mais d'un agent guidé par un « sens pratique » immergé au sein d'un univers enfermant certaines potentialités s'affirmant progressivement.

C'était dire, simplement, que l'on n'étudiait pas le même individu selon les différents moments de son parcours (scolarité, passage des concours, premières périodes d'enseignement...), les expériences accumulées (réussite ou échec aux concours, rang de classements, militantisme,...) les différents choix opérés (sujets de mémoire, orientation dans les études,...) les multiples destins possibles

refermés et ceux qui s'ouvraient à lui. Bref, chaque choix opéré n'était pas celui d'une conscience sans histoire mais celui d'un agent comptant, parmi ses propriétés sociales, ses expériences « vécues », ses refus, ses orientations et ses renoncements précédents. Si au sein de la population étudiée on pouvait difficilement espérer trouver deux individus ayant, en tout point, opéré les mêmes choix, on a toutefois pu montrer qu'il existait des groupes de trajectoires analogues et que l'ensemble des membres de notre échantillon était uni par certaines expériences, celle d'une génération tout d'abord, formée à la philosophie à la fin des années 60, dans un état particulier du champ.

2) L'espace des possibles philosophiques à la fin des années 60 :

Ainsi, il fallait, dans un premier temps, construire la structure de « l'espace des possibles » intellectuels au sein duquel se sont formées les dispositions savantes des agents dont on a examiné les parcours. Celui-ci constituant la « *structure de relations objectives qui détermine la forme que peuvent prendre les interactions et la représentation que peuvent en avoir ceux qui s'y trouvent engagés* ». Démarche indispensable mais provisoire qui, « *traitant les faits sociaux comme des choses, réifie ce qu'elle décrit* », a vocation à être complétée par la description « *des positions sociales qui se présentent à l'observateur comme des places juxtaposées, qui sont inséparablement des emplacements stratégiques, des places à défendre à conquérir dans un champ de luttes* »⁹².

Pour ce faire on pouvait s'appuyer sur trois types de sources : des témoignages issus de notre propre enquête, des textes à caractères biographiques, des ouvrages et articles relatifs à la période étudiée. Les données ne manquaient pas puisqu'on pouvait mobiliser un nombre assez conséquent d'entretiens (n=55), des interviews d'auteurs, des textes réflexifs ou autobiographiques et, bien entendu, une vaste littérature relevant de divers horizons disciplinaires (sociologie, sciences politiques, histoire contemporaine) mais aussi du journalisme. Une telle entreprise, indispensable au vu de nos choix méthodologiques, exigeait d'explicitier son objectif et appelait des précisions.

En se proposant de construire l'espace intellectuel et social au sein duquel des apprentis philosophes sont entrés au début de leurs études, on se donnait un double objectif. Il s'agissait de saisir les propriétés du champ ayant contribué à forger leurs dispositions savantes tout en envisageant de tirer quelques enseignements des choix d'orientations effectués par eux au sein d'un espace hiérarchisé. C'est que l'univers intellectuel examiné n'avait rien d'une structure rigide s'imposant aux in-

⁹² Pierre BOURDIEU, *La distinction*, op.cit.

dividus de façon monolithique, bien qu'il contribuât à définir et délimiter leurs attentes, comme leurs orientations intellectuelles. De plus, il fallait prendre en compte ce que l'examen de cet espace devait à la perception située des agents. Perçu par des individus y occupant une position particulière, le champ intellectuel, malgré des propriétés constantes, n'a pas la même apparence selon le lieu à partir duquel il est appréhendé, le point de vue de l'observateur, ses propriétés sociales et les hiérarchies incorporées par lui sous la forme d'un *sens pratique*. Ainsi, tenter de construire les *habitus* particuliers des agents étudiés, exigeait de mettre en lumière les propriétés de l'univers qui les a formés tout en prenant en compte les propriétés du point de vue à travers lequel ce dernier est perçu. Produit de la structure, l'*habitus* est aussi un point de vue sur la structure. Ce point appelant deux remarques.

Premièrement, les agents étudiés ne pouvaient être considérés comme de « purs » produits de l'espace intellectuel au sein duquel ils se trouvaient intégrés. C'est qu'ils étaient nécessairement porteurs de dispositions formées dans des univers diversifiés (familiaux, scolaires, culturels, politiques...) contribuant à définir leur perception de l'univers en question. Loin de se réduire à un lieu de circulation des « idées », l'espace intellectuel est un espace social incarné par des agents (auteurs, professeurs, pairs, etc...) et par des institutions (universités, classes préparatoires, grandes écoles), exerçant des effets plus ou moins contraignants selon les ressources détenues par chacun. Ainsi, c'est munis de différentes propriétés qui ne relèvent pas seulement de la sphère savante que les agents étudiés sont situés dans l'espace examiné.

Ensuite, au vu de notre objet d'étude, des propriétés des trajectoires choisies et des limites associées à une enquête individuelle, on a été conduit à centrer notre examen sur une région particulière de l'espace savant : l'univers philosophique « parisien » dans cette période. Trois raisons ont conduit à cette option. Ayant choisi de centrer notre enquête sur les philosophes ayant été reçus aux concours de l'enseignement, ceux-ci ont, dans leur grande majorité, préparé ces épreuves au sein d'universités ou de grandes écoles parisiennes⁹³. Paris concentrant les lieux où s'engageaient la plupart des débats savants de l'époque ; l'état des problématiques philosophiques de cette période et des courants de pensée associés étant perceptible à travers leur présence au sein de la capitale. Enfin, s'engager dans un examen de l'espace philosophique « national », aurait impliqué une enquête très vaste excédant nos seuls moyens. Ainsi, si certains agents ont été formés et ont réalisé leur carrière en province, cette particularité et ses effets, seront signalés dans l'examen de leur trajectoire. On soulignera au passage que la philosophie « parisienne » pouvait constituer un point de repère et d'attache pour des individus « provinciaux » qui étaient, comme on le verra, rarement coupés de Pa-

⁹³ Entre 5 et 26 par année, voir infra p.49

ris. Il s'agira ici de décrire les problématiques, les débats et les principaux courants de pensée, bref l'état particulier du champ, qui, dans une période donnée, a contribué à définir et délimiter « l'air du temps » philosophique auquel de jeunes apprentis se sont trouvés confrontés.

La première donnée à souligner serait sans doute la perte d'influence d'une philosophie associée à la figure intellectuelle ayant dominé la période suivant la libération, celle de Sartre, au profit d'un « paradigme » nouveau aux présupposés théoriques globalement opposés : le structuralisme⁹⁴. Comme l'a en effet montré Anna Boschetti dans « *Sartre et Les Temps Modernes* », l'auteur de « *L'Être et le Néant* » est parvenu, dans la période d'après-guerre, à atteindre une audience assez inédite dans l'histoire intellectuelle française et à intervenir dans des univers aussi divers que la littérature, le théâtre, la critique littéraire, la philosophie et, bien entendu, la politique. Les années 60 marquant une entrée en crise d'un tel modèle de « l'intellectuel total » et une montée en puissance des sciences humaines :

« Une série d'indices atteste que l'état du champ intellectuel s'est redéfini, et qu'il y a mise en question du modèle existentialiste. Il devient impossible autour de 1960 d'ignorer la centralité assumée par les sciences humaines et leur poids dans la transformation de la légitimité intellectuelle. (...) On peut dater de 1958 le début de la vogue du structuralisme, avec la publication d'Anthropologie structurale. Les nouvelles vedettes qui émergent dans le champ philosophique (Barthes publie en 1957 « *Mythologies* », « *Histoire de la folie* » de Foucault paraît en 1961) se réclament elles aussi de l'approche structuraliste dans ses traits les plus voyants⁹⁵. »

Ainsi, à l'encontre de l'humeur philosophique d'après-guerre, marquée par la domination de l'œuvre de Sartre et des « trois H » (Hegel, Husserl, Heidegger), les années 60 apparaissent comme celles où s'affirme la « mort du sujet », mot d'ordre intellectuel d'une époque marquée par la convergence entre « penseurs du soupçon » (Marx, Nietzsche, Freud) et disciplines disposées à affirmer la prééminence des structures objectives, de « l'Histoire » et de « l'Inconscient » sur une subjectivité reléguée au rang d'épiphénomène :

« Nous pouvons voir dans l'évolution récente de la philosophie en France le passage de la génération des « trois H » comme on disait après 1945, à la génération des trois « maîtres du soupçon », comme on dira en 1960. Les trois H sont Hegel, Husserl, Heidegger, et les trois maîtres du soupçon sont Marx, Nietzsche et Freud. Ce n'est pas dire que les hegelien ou les husserliens aient brusquement disparu de la scène en 1960. Mais ceux qui persistent à se réclamer des trois

⁹⁴ Opposition du structuralisme comme pensée « objectiviste » au « subjectivisme » de Sartre, voir Pierre BOURDIEU, *Le sens pratique*, op.cit.

⁹⁵ Anna BOSCHETTI, *Du réalisme au post-modernisme*, op.cit. Sur la crise de l'existentialisme et la figure de Sartre, voir aussi Pierre BOURDIEU *Méditations Pascaliennes*, op.cit.

H ou de l'un d'entre eux après cette date seront les premiers à admettre que leur position n'est pas dominante. Ce fait leur impose d'ailleurs, dans la discussion, de tenir compte de la doxa commune en prévenant d'avance les objections qui pourraient leur être faites au nom de la nouvelle trinité⁹⁶ ».

A cette « nouvelle trinité » dont parle Descombes, s'associait donc les progrès de disciplines mettant en avant les « structures » avec, comme le souligne Pascal Engel, une discipline de référence : la linguistique⁹⁷.

« Le credo officiel du structuralisme était que les sciences sociales ne peuvent devenir scientifiques qu'en prenant modèle sur une discipline qui, comme la linguistique, s'occupe de structures objectives indépendantes de la manière dont les sujets humains et les individus concrets pensent, et donc pour laquelle les propriétés psychologiques des agents sont de peu d'importance ou illusoire au regard des « causes structurales réelles » de leurs actions. (...) Le marxisme althusserien nous apprendait que les idéologies sont par définition des causes non mentales des actions et des pensées des agents, inaccessibles aux individus qui en subissaient les effets⁹⁸. »

Mais malgré l'entrée en « crise » d'une philosophie de l'engagement comme celle de Sartre, la période étudiée se distingue par une propriété mise en lumière dans de nombreux ouvrages et confirmée par les entretiens biographiques réalisés : la forte politisation de la jeunesse étudiante. Si le milieu des années 60 correspondait à une période de progressive dépolitisation du monde intellectuel, principalement liée à une mise en question de la politique du PCF, les contestations de Mai 68 enregistrent, selon l'expression de Michael Scott Christofferson, un « *retour prudent du projet révolutionnaire* »⁹⁹ au sein des avant-gardes savantes. Les doutes naissant sur l'avenir de l'URSS, les prises de position du PCF lors d'événements comme la guerre d'Algérie ou l'écrasement de la révolution hongroise de 1956¹⁰⁰ ayant contribué à éloigner bons nombres d'intellectuels de la gauche politique, ou de la politique tout court¹⁰¹-un auteur comme Castoriadis n'hésitant pas, à 1967, à prophétiser le dépérissement de l'activité politique dans les pays industrialisés¹⁰²- il est assez clair que ce mouvement marqua un renouveau de la politisation chez les élites intellectuelles du pays. Comme le suggère l'auteur des « *Intellectuels contre la gauche* » :

⁹⁶ Vincent DESCOMBES, *Le même et l'autre*, Paris, Minuit, 1979

⁹⁷ Comme le montre Charles SOULIE dans son article *Des humanités à l'économie de la connaissance*, la linguistique constitue une discipline « pilote » dans les années 60. Voir *Vincennes, un mythe à détruire ?* op.cit.

⁹⁸ Pascal ENGEL, *Philosophie et psychologie*, Paris, Gallimard, 1996

⁹⁹ Michael Scott CHRISTOFFERSON, *Les intellectuels contre la gauche*, op.cit.

¹⁰⁰ Sur les effets de 1956 dans le champ intellectuel, voir CHRISTOFFERSON *ibid.*

¹⁰¹ Sur le retrait progressif de MERLEAU-PONTY de la politique et ses désaccords avec SARTRE, voir BOSCHETTI, op.cit., et Maurice MERLEAU-PONTY *Œuvres complètes*, Gallimard, 2010

¹⁰² Michael Scott CHRISTOFFERSON op. cit

Cet optimisme révolutionnaire se traduit par une bouffée de militantisme qui souffle sur toute la gauche. La question du sujet révolutionnaire ayant été repensée en des termes nouveaux, l'analyse des possibilités révolutionnaires de la situation politique prend désormais un ton populiste¹⁰³.

Il faut donc voir que l'inversion du rapport de force intellectuel en faveur d'une pensée moins propice à la célébration du « sujet » que la philosophie sartrienne n'a pas eu d'effets directs sur l'investissement politique de cette génération et ses espoirs de changements. Paradoxe apparent, l'arrivée en force de la pensée « structurale » dans le champ des sciences humaines était contemporaine de grandes aspirations à un changement de société. Ainsi, s'il fallait esquisser un « portrait-type » de l'apprenti philosophe de l'époque, il s'agirait d'un jeune individu engagé politiquement, conscient de la nécessité de se doter d'outils intellectuels pour « penser son temps » et sensible aux progrès comme à la diffusion des sciences humaines. L'un de nos interlocuteurs décrivant une telle situation en ces termes :

« A l'époque on faisait presque tous de la politique. Moi je suivais les AG du département de philo. Bon, et puis les AG de l'ensemble de la faculté. Il s'agissait de repenser le statut de l'université française, j'étais constamment dans les AG, dans les mouvements, les actions. Dans tout ce mouvement de remise en cause, de refondation, l'avenir nous semblait ouvert, ça me semblait être un moment fabuleux, une possibilité de dire tout ce qu'on veut, de remettre en cause tout, et ce sentiment que l'avenir était vraiment ouvert. On ne connaissait pas la crise, il n'y avait pas de chômage, il n'y avait rien, et on avait le sentiment que, armés de bons outils intellectuels on pouvait changer le monde. La philo, de ce point de vue là, c'était non seulement le souci de se confronter, aux grands auteurs, aux grandes doctrines, Hegel, Nietzsche, mais c'était aussi la possibilité pour nous de penser les choses autrement, de ne pas rester enfermés dans l'existant. »

Bref, comme l'écrit Philippe Descola dans « *La composition des Mondes* », le bagage intellectuel d'un jeune homme de cette époque « *était complètement hybride, d'une très grande diversité, même si le marxisme avait une importance prédominante, du fait du projet politique de réforme, voire de révolution, que nous avions tous.* ¹⁰⁴ ». Le caractère « hybride » des connaissances accumulées par les apprentis philosophes de cette génération étant en effet lié à leur inclusion au sein d'un espace de débat excédant les seules problématiques scolaires imposées par les institutions, l'engagement politique apparaissant, pour beaucoup d'apprentis et de savants, comme le prolongement logique de l'engagement intellectuel. Le Parti Communiste et ses plus de 400 000 adhérents exerçait toujours une

¹⁰³ Ibid

¹⁰⁴ Philippe DESCOLA *La composition des mondes*, op.cit.

domination assez écrasante mais devait compter sur la concurrence de différents courants d'extrême gauche actifs « sur le terrain » et intellectuellement. En effet, si la contestation du PCF « sur sa gauche » est loin d'être une particularité de cette période, le mouvement de Mai voit apparaître une nette inflexion de cette ligne, un renforcement de l'extrême gauche anti-stalinienne et un durcissement des critiques de bon nombre d'intellectuels à son égard, à commencer par celles de Sartre lui-même.

Pour celui qui se vivait jusque là comme un « compagnon de route », ces années marquent une évolution de son engagement politique, de ses positions vis à vis du PCF et de l'Union soviétique. Selon Christoffersson, « *si ses espoirs de libéralisation de l'Union soviétique avaient disparu après l'arrestation des écrivains soviétique Iouli Daniel et Andréi Siniavski en 1965, il avait continué jusqu'en 1967 à défendre l'idée que l'URSS, contrairement aux démocraties occidentales, avait seulement besoin d'être réformée et qu'une révolution n'y était pas nécessaire. Mais après l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes du pacte de Varsovie (que Sartre et Beauvoir considèrent comme un « crime de guerre »), le philosophe prône une nouvelle attitude face à l'union soviétique. Selon lui, il ne suffit plus que « la gauche proteste, s'indigne, blâme ou regrette ». La protestation ne peut plus se limiter au terrain déontologique et il faut que la critique s'attaque au régime lui-même, parce que c'est le système et non les dirigeants qui est responsable de ses échecs. En Bref, « après le mois d'août 1968, il faut abandonner à son propos, la planque du moralisme et l'illusion réformiste* »¹⁰⁵. Évolution qui le conduira à se rapprocher des « gauchistes » et notamment de la Gauche Prolétarienne.

Il est par ailleurs notable que, pour un auteur comme Foucault qui, depuis sa rupture avec le PCF en 1953, n'avait pas renoué avec l'engagement politique, la fin des années 60 correspond à un retour au militantisme avec, notamment, la fondation du Groupe d'Information sur les Prisons (GIP). Sa trajectoire « *convergeant avec celle de Sartre*¹⁰⁶ ». Enseignant en Tunisie au moment des événements, il expliquera plus tard, dans ses « *Dits et Écrits* », que ces derniers ravivèrent son intérêt en politisant des problèmes qui l'intéressaient depuis longtemps « *la psychiatrie, l'internement, la médicalisation d'une population* »¹⁰⁷. Ainsi, il fondera par la suite, en 1970, avec son compagnon Daniel Defert, le GIP, et en restera un des principaux animateurs. Les activités de ce groupement, sans s'inscrire en faux vis-à-vis de l'orthodoxie marxiste, manifestaient toutefois un décalage évident vis-

¹⁰⁵ Michael Scott CHRISTOFFERSSON , op.cit.

¹⁰⁶ Ibid. p 149

¹⁰⁷ Michel FOUCAULT, *Dits et Écrits vol 2*, p 254 Pour une analyse détaillée du rapport de Foucault à la période voir Didier ERIBON, *Foucault et ses contemporains*, Fayard, 1994

à-vis de ses thématiques traditionnelles en portant son intérêt et son action sur des catégories dominées a priori exclues d'une vision du « prolétariat » comme sujet de la révolution.

Bref, si le PCF demeurait l'organisation dominante à gauche, il devait compter sur la concurrence, et sur les critiques du « gauchisme » et de nouvelles formes de militantisme, progressant dans les rangs des intellectuels. Comme le soulignait le sociologue Olivier Schwartz, apprenti philosophe à l'Ecole Normale Supérieure et militant communiste dans ces années, lors d'un entretien biographique :

« On passait du temps à écrire, et à déconstruire les positions de l'adversaire, si vous voulez, de la même manière que les théologiens de l'Église ont passé beaucoup de temps à tenter de résoudre les contradictions dans lesquelles ils se trouvaient. Nous, surtout les gens du PC, il nous fallait une sacrée activité intellectuelle pour résoudre toutes sortes de problèmes. On avait à la fois sur le dos toutes les critiques qui nous étaient faites par l'extrême gauche, et qui nous remuaient bien sûr; c'est-à-dire, pas de remise en cause réelle de l'ordre bourgeois, parti communiste légaliste, réformiste. On lisait les tracts et les positions des uns et des autres, je crois qu'ils étaient moins nombreux que ce qu'on s'imaginait, mais enfin, une partie des élèves de l'école suivait ce que les uns et les autres disaient. On y passait nos journées, comme les jeunes de cité qui tiennent les murs, on tenait les murs de l'école. On croisait, un gars de l'extrême gauche, et puis tout de suite « Ouais, qu'est-ce que vous avez encore écrit c'est incroyable ! »

Dans un tel contexte, la philosophie, comme capital théorique, pouvait ainsi se trouver mobilisée au sein d'univers distincts mais étroitement connectés : discipline universitaire auréolée de prestige, il s'agissait d'une formation intellectuelle précieuse pour qui envisageait une carrière savante, voie royale vers la compréhension des auteurs ayant un statut de référence au sein d'univers militants (Marx et Hegel en particulier) le type de ressource qu'elle incarnait constituait un capital utilisable dans les conflits politiques de l'époque marquée par un haut degré de référence historique et théorique¹⁰⁸. De plus, les études de philosophie ne manquaient pas d'offrir une ouverture sur d'autres univers disciplinaires. Discipline « panoramique » vouée à discuter, voire à établir, les fondements de la « connaissance »¹⁰⁹, elle engageait nécessairement les apprentis philosophes sur la voie du débat d'idées et de la confrontation avec d'autres secteurs savants. C'est dire que l'espace des possibles intellectuels qui leur était ouvert excédait les frontières des problématiques proprement « philosophiques », ces dernières donnant à voir quelque chose comme une « double inclusion » : au sein d'un espace de conflits politiques comme des débats concernant les sciences humaines.

¹⁰⁸ Sur les références historiques dans les moments de changements, voir Reinhart KOSELLECK, *Le futur passé*, EHESS, 1990

¹⁰⁹ Louis PINTO, *La théorie souveraine*, op.cit.

Inséré dans un horizon intellectuel et politique ne se limitant pas à ses frontières strictement académiques, le champ philosophique conservait toutefois une relative autonomie, des structures propres et une inclusion scolaire particulière, les possibles de l'époque étant délimités par des pôles aux orientations divergentes. On pourrait en situer un premier, animé par des intentions de subversion politique et de bouleversement des frontières. Incarné par des auteurs comme Foucault, Deleuze ou Althusser ayant acquis une certaine notoriété les installant dans le paysage intellectuel sans avoir encore atteint un statut de penseurs incontournables¹¹⁰, cet espace venait offrir une voie alternative à l'orthodoxie académique, incarnée par l'histoire de la philosophie, et pouvait s'inscrire dans la continuité des affinités politiques de certains aspirants.

Ensuite, il était envisageable de s'orienter vers une spécialité plus scolaire comme l'histoire de la philosophie dont on a souligné le poids dans les épreuves des concours. Sous espace globalement déterminé par des exigences académiques et orienté sur l'étude des auteurs classiques (Platon, Descartes, Leibniz, Kant...), il était incarné par des professeurs comme Martial Guérault, Alexis Philonenko ou Yvon Belaval dont les travaux et les interventions n'excédaient guère leur domaine de spécialité. La phénoménologie de Husserl et Heidegger bénéficiait d'une certaine implantation et autorisait des croisements divers, voire contradictoires, avec des réflexions sur le marxisme (Desanti) ou des considérations empreintes des convictions religieuses des interprètes (Lévinas, Ricoeur).

Enfin, il fallait préciser que, si l'espace particulier de la philosophie était balisé par des institutions et des courants de pensée, ces derniers étaient portés par des professeurs apparaissant parfois, en raison de traits de personnalités particuliers, comme des « figures » marquantes. Plus qu'un enseignant ordinaire voué à transmettre un corpus de connaissances, le « professeur de philosophie » était bien souvent décrit comme un personnage enthousiasmant et charismatique. Si l'évocation de certains enseignants ayant marqué cette période était vouée à compléter la description de la structure du champ, cette démarche se destinait également à rendre possible une analyse des affinités intellectuelles des agents, des sympathies, des admirations et des phénomènes d'identification dont on pouvait saisir les traces à travers des hommages rendus et des passages d'entretiens. Démarche destinée à se départir d'une vision intellectualisée de l'orientation savante des agents étudiés, « *l'identi-*

¹¹⁰ En évoquant son expérience d'étudiant dans « *Rencontres avec Bourdieu* » Louis PINTO décrit cette situation ainsi : « Pour le jeune apprenti que j'étais, poursuivant ses études à la fin des années 60, semblait s'imposer la nécessité d'avoir à choisir entre l'orthodoxie académique et une avant-garde placée sous les emblèmes de la science (du structuralisme, de l'épistémologie). Or j'ignorais plus ou moins les célébrités de la Sorbonne. Mes pairs étaient surtout occupés avec les lectures prestigieuses que l'époque offrait aux khâgneux et normaliens, Hegel et Heidegger bientôt éclipsés par Althusser, Deleuze, Foucault et Lacan dont la gloire ne cessait de croître en ce milieu des années 60. Époque de grande théorie. »

fication à un philosophe étant avant tout une identification à sa personnalité intellectuelle et sociale » comme le suggère José Luis Moreno Pestana.

Figures importantes de la philosophie des sciences française, des professeurs comme Georges Canguilhem ou Jean Toussaint Desanti se distinguaient par quelques traits de personnalités ayant marqué bon nombre d'étudiants, l'un par un engagement total dans ses travaux de recherche comme dans ses enseignement et une façon d'aborder les échanges d'idées parfois fort rugueuse, l'autre par une aisance à l'oral et un relatif détachement à l'égard des contraintes institutionnelles qui ne manquait pas de fasciner ses auditeurs. Si Georges Canguilhem apparaissait, en quelque sorte, comme l'incarnation de la rigueur philosophique, un professeur comme Desanti renvoyait quant à lui toutes les apparences du détachement, de l'aisance et de la virtuosité intellectuelle.

L'univers des khâgnes était quant à lui le lieu d'exercice de personnalités charismatiques comme Serge Boucheron, Jean Louis Poirier ou André Pessel, autant de figures idéales typiques du « grand » professeur de philosophie, orateur érudit sachant initier ses apprentis aux auteurs importants et les guider dans les sinuosités des textes classiques. Lieu élitiste et propice à divers types d'identifications, il était par ailleurs balisé par deux professeurs portant chacun une orientation possible de la phénoménologie : Jean Beaufret, spécialiste de Heidegger et André Lécivain pour qui cette région de la philosophie était associée à une réflexion sur les sciences.

Les classes préparatoires orientaient leurs élèves sur la préparation de l'entrée au sein des grandes écoles. Dans la plus prestigieuse, l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm les candidats aux concours de l'agrégation étaient préparés par deux répétiteurs, Jacques Derrida et Louis Althusser, deux penseurs de leur temps pour qui les hommages, écrits ou oraux, ne manquent pas. Le premier pour l'originalité d'une pensée qui donnera lieu à une œuvre personnelle abondante et le second, bien que lié au parti communiste et identifié comme une figure importante du marxisme, pour ses qualités de pédagogues et sa parfaite maîtrise des exercices scolaires imposées par l'agrégation.

*

Au terme d'un tel exercice d'objectivation, partiel bien entendu, on pouvait résumer quelques propriétés de l'espace intellectuel au sein duquel les apprentis philosophes de cette génération eurent à faire leurs premiers « choix » d'orientation. D'abord, la forte influence de structures politiques promptes à octroyer à de jeunes intellectuels un rôle de « dirigeant » ou de « théoricien ». A cet as-

pect s'ajoutaient les nombreuses interactions entre disciplines. La philosophie, dans la continuité de sa vocation universalisante et législatrice, entretenant des liens avec des secteurs en vue dans cette période (anthropologie structurale, psychanalyse, linguistique, sociologie), sans être toutefois « noyée » dans un espace de débat où toute frontière se trouverait effacée. C'est que le champ philosophique conservait une relative autonomie, des débats et des orientations spécifiques incorporées au sein d'institutions prestigieuses (Sorbonne, Collège de France, École des Hautes Études, Grandes Écoles, etc...) et incarnées par des professeurs parfois fort charismatiques, comme pouvait en témoigner la tonalité des différents hommages évoqués ; la production du discours philosophique étant étroitement associée au « personnage » du philosophe

L'examen des trajectoires des diplômés de cette génération s'est divisé en plusieurs étapes. On a, dans un premier temps, contacté le ministère de l'éducation en demandant d'obtenir des données relatives aux individus reçus aux concours de l'enseignement en philosophie dans la période suivant l'année 1968. Une fois mis en contact avec la personne ayant accès à ces sources, Damien Darfeuil, celui-ci a, sans difficulté, accepté de faire parvenir à notre domicile les listes de l'ensemble des agrégés et certifiés appartenant à cette décennie¹¹¹. Après un délai relativement bref, seulement quatre semaines, on recevait les documents en question, et l'on pouvait opérer les comptages et les comparaisons suivants.

3) Agrégés et certifiés de philosophie d'une génération (1968-1979)

Avant de présenter nos résultats d'enquête, de se pencher sur la question spécifique des reconversions intellectuelles et de justifier les orientations de notre investigation, il était nécessaire de donner une vue d'ensemble du corps des diplômés en philosophie dans cette période. Les parcours sur lesquels nous nous attarderons n'ayant de sens que par rapport au flux général d'individus porteurs de propriétés homogènes, il fallait indiquer les données récoltées sur eux. Dans cette première partie, on présentera donc nos principales données quantitatives s'agissant des candidats reçus à l'agrégation et au capes de philosophie entre 1968 et 1979 (candidats par année, féminisation, nombre de normaliens, etc...). Le choix de s'arrêter à l'année 1979, produit de l'acquisition progressive de certains résultats durant l'enquête, s'expliquant pour trois raisons principales. Premièrement, le nombre de postes ouverts aux concours, ne cessant de diminuer à

¹¹¹ Ici, on ne saurait insister suffisamment sur le caractère précieux de la mise à disposition de telles données sans lesquelles notre recherche n'aurait pas été possible.

partir de l'année 1975 (70 agrégés et 65 certifiés) pour atteindre son plus bas lors des années 1978-1979 (40 agrégés et 38 certifiés puis 20 agrégés 20 certifiés), on avait quelques raisons de considérer qu'elles inauguraient une période particulière. A cela s'ajoutait la modification du contexte politique et intellectuel qui s'ouvre à la fin des années 70 et, enfin, une observation faite lors de notre investigation : la proportion plus faible qu'auparavant de reconversions intellectuelles et professionnelles opérées par les philosophes à partir de ces années. On reviendra plus en détail sur ces trois phénomènes dans un chapitre particulier, les liens qui semblent les unir et les interprétations que l'on peut en proposer¹¹². Ici, il fallait simplement les évoquer en raison de leur rôle dans l'exposition. C'est donc sur la décennie suivant l'année 68 que notre regard se portera pour l'instant¹¹³.

Les listes mises à notre disposition nous ont permis de dénombrer 1959 lauréats des concours de l'enseignement. Ce résultats comportant nécessairement quelques excédants puisque certains agents ont obtenu les deux concours la même année ou durant deux années différentes (N=186).

Tableau 1 : L'ensemble des lauréats

	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	Tot
Pop globale	274	239	245	244	179	169	158	135	110	90	76	40	<u>1959</u>

a) Les agrégés de philosophie :

Entre 1968 et 1979, 872 personnes ont été reçues au concours de l'agrégation . 87 ont obtenu les deux concours et 116 agrégés avaient déjà obtenu le capes précédemment.

Tableau 2 : Les agrégés

¹¹² Voir infra Chapitre 5

¹¹³ Si, dans le but de proposer des données comparatives, on a également tenté d'accéder aux listes des lauréats des années précédentes, celles-ci n'étaient pas à la disposition de notre interlocuteur. On a donc entrepris de s'adresser aux archives nationales, démarche qui s'avéra infructueuse. Au jour d'aujourd'hui on ignore encore si ces données sont accessibles.

	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	Tot
Agrégés	82	88	78	68	56	61	59	51	50	36	30	10	669
Agrégés+ certifiés	3	4	11	9	11	7	12	11	3	7	4	5	87
Agrégés déjà certifiés ¹¹⁴	6	12	14	19	14	11	7	8	7	7	6	5	116
Tot	91	104	103	96	81	79	78	70	60	50	40	20	872

Cette population est faiblement féminisée, elle est composée à 64,9% d'hommes (566) et à 35,1 % de femmes (306)¹¹⁵. Elle compte par ailleurs 153 normaliens (Ulm/St-Cloud), soit 17,5% de la population et 69 normaliennes (Sèvres/Fontenay/Jourdan), soit 7,9%. 53 candidats, soit 6 % de cette population, sont passés par les IPES (Institut de Préparation aux Enseignements de Second degré). Créés en 1957 pour répondre aux besoins croissants d'enseignants en lycée et supprimés en 1979, ces instituts rassemblaient des étudiants rémunérés préparant les concours de l'enseignement.

b) Les certifiés :

La population des certifiés est plus étendue (n=1089) mais présente un taux de féminisation analogue. Elle compte 61,8% d'hommes (n=673) et 38,2% de femmes (n=416). 103 normaliens Ulm, 111 normaliens St Cloud et 312 Ipesiens ont obtenu le capes de philosophie dans ces années. Soit, respectivement 9,5 %, 10,2 % et 28,7 % de la population des certifiés. Ainsi, les IPES apparaissent comme une voie d'accès privilégiée à la certification, non à l'agrégation. 101 titulaires du capes ont obtenu l'agrégation dans les années suivantes.

¹¹⁴ Ceux-ci ont pu obtenir le capes avant 1968, ce qui explique la différence avec la troisième ligne du tableau 3 (N=15)

¹¹⁵ On notera ici bien entendu la faible féminisation de cette discipline, donnée qui aura, on le verra, son rôle dans les processus de reconversion étudiés.

Tableau 3 : Les certifiés

	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	Tot
certifiés	163	115	112	122	79	76	63	52	45	30	29	15	901
Agrégés+ certifiés	3	4	11	9	11	7	12	11	3	7	4	5	87
Certifiés Agrégés dans les années suivante s ¹¹⁶	17	16	19	17	8	7	5	2	2	3	5	0	101
Tot	183	135	142	148	98	90	80	65	50	40	38	20	1089

Ainsi, en évitant de comptabiliser plusieurs fois les mêmes individus, on obtient la population suivante (N=1773)

Tableau 4 :

	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	Tot
Populat ion globale	254	219	215	218	160	155	141	122	105	80	69	35	1773

Sur l'ensemble de cette population, certains agents n'ont pas pratiqué le métier de professeur, d'autres l'ont fait un temps pour ensuite se tourner vers une autre profession, savante ou non, et quelques uns ont combiné enseignement et pratique de la philosophie avec un engagement dans une autre discipline ou dans différentes activités (politiques, religieuses, artistiques, etc...). On a ainsi pu repérer un nombre non négligeable de trajectoires atypiques, de reconversions intellectuelles et

¹¹⁶ Ici, on a considéré les passages de l'agrégation jusqu'à 1979.

bifurcations professionnelles. Bien qu'elles donnent à voir une certaine hétérogénéité, on a toutefois trouvé des secteurs prédominants et regroupé des parcours analogues.

L'examen de leurs propriétés offrait un éclairage particulier sur la notion même de « reconversion ». En effet, une discipline donnant, comme on l'a vu, toutes les apparences de « l'ouverture », aux sciences humaines et à la politique, ne préparait-elle pas, au fond, bon nombre d'apprentis à un investissement au sein de secteurs nouveaux ? Par conséquent, l'idée d'identifier toute reconversion à une « rupture » perdait de son crédit, de même que le dualisme un peu simpliste entre « rupture » et « continuité ».

4) L'essor des sciences humaines et sociales :

La période étudiée correspond à un moment d'expansion des sciences humaines et sociales au sein du champ intellectuel. Celle-ci se manifeste, comme le souligne Alain Drouard par une augmentation du nombre des centres de recherche, de revues offertes au public et des postes ouverts aux enseignants. La diffusion des sciences humaines, par ailleurs encouragée par l'essor de la collection « Livre de poches » suscitera ainsi l'adhésion d'un public nouveau :

Alors qu'au milieu des années 50 la France ne comptait pas plus d'une vingtaine de centres de recherche en sciences sociales et humaines, leur nombre atteint plus de 300 en 1966-dont 130 dans le secteur de l'enseignement regroupant plus de 5 chercheurs et 67 comptant plus de 10 chercheurs. Au total, la recherche en sciences humaines et sociales correspondait en 1966 à l'activité de 170 centres regroupant plus de 5 chercheurs.

D'une manière générale, l'essor des sciences sociales frappe par son ampleur de nombreux observateurs. En 1965, l'Académie des sciences morales et politiques entend Jean Stoetzel présenter une communication consacrée à la sociologie dans laquelle il donnait les chiffres suivants attestant les progrès accomplis en quelques années : « *Une centaine d'enseignants dans les Facultés des Lettres et autant à l'extérieur, trois cents chercheurs responsables dont un tiers au CNRS, au total un personnel, en comptant les auxiliaires de toute nature, qui ne doit pas être inférieur à 3000 personnes. A Paris, une trentaine d'instituts s'occupent de recherches sociologiques dont 18 qui en font leur activité exclusive* ».

L'essor institutionnel implique l'organisation progressive du champ intellectuel. Au risque de simplifier, on insistera sur quelques faits majeurs. Tout d'abord la production-de plus en plus spécialisée-suscite l'apparition à la fois de nouvelles revues et d'un nouveau public. Pour ne prendre que quelques exemples en économie et en sociologie, sont nées en 1960 la Revue Française de Sociologie, les Archives Européennes de sociologie, Sociologie du Travail, Etudes Rurales ; en 1961 Communication ; en 1964, Epistémologie sociologique ; en 1967, L'Homme et la société, Recherche d'économie et de sociologie rurale ; en 1969 les Annales de l'INSEE.

Par ailleurs, les sciences sociales recrutent un nouveau public de lecteurs principalement au sein de la population étudiante. Comment oublier que la croissance des effectifs universitaire

particulièrement forte au cours des années 60 est surtout le fait des étudiants des Facultés de Droit et de Sciences Économiques ainsi que des facultés des Lettres et Sciences Humaines (53,5% du total des étudiants des Facultés en 1964/1965 et 56% en 1969/70).

Comment oublier aussi que la diffusion des ouvrages de sciences sociales et humaines va être facilitée dans ce milieu par l'essor à la même époque des collections de livres de poche. À côté du Livre de Poche qui réédite depuis plusieurs années déjà principalement les classiques de la littérature, de nouvelles collections très ouvertes aux sciences sociales et humaines voient le jour : « Idées », « 10/18 » sont créées en 1962, puis « Méditations » sans oublier « Que sais-je » déjà plus ancien. Quoi qu'il en soit, les tirages attestent la vogue des sciences sociales. Entre 1962 et 1967, le tirage de l'Introduction à la psychanalyse dépasse 165 000 exemplaires alors qu'il n'en n'avait pas atteint 30 000 dans les 30 années précédentes. Le Cours de linguistique Générale, paru en 1928 et qui avait connu un tirage de 15 000 en trente ans, est tiré à 10 000 exemplaires par an au cours de cette période. Tout le monde connaît le succès remporté par les Dix-huit leçons sur la société industrielle de Raymond Aron dans la Collection Idées, ou Tristes Tropiques de Claude Lévi-Strauss en 10/18.

Partie de l'enseignement relayée par la presse les collections de poche et les revues, la diffusion des sciences sociales et humaines dans le champ social progresse également grâce aux médias, qui commencent alors à présenter les spécialistes comme des « experts » susceptibles d'établir des diagnostics et de prescrire des thérapies sociales¹¹⁷.

Diffusion massive d'ouvrages, nouvelles institutions, apparition d'un nouveau public, tout indique que la décennie étudiée a constitué une période d'essor pour les sciences humaines et sociales. Mais celle-ci n'a pas impacté de la même façon l'ensemble des secteurs étudiants. Les philosophes se distinguant par une plus forte propension à opérer des « reconversions », point qui a retenu notre attention et exigeait de construire cette notion.

5) Les reconversions : objet problématique pour la sociologie ?

Dans l'introduction d'un ouvrage collectif paru en 2009 (« *Bifurcations : Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement* »), on peut lire que certains faits sociaux (reconversions professionnelles, ruptures et accidents biographiques, etc...) posent, du fait de leur caractère « imprévisible », des problèmes particuliers aux sciences humaines. En tant qu'« événements » venant déstabiliser la reproduction des structures sociales, ceux-ci demanderaient aux chercheurs de rompre avec certaines habitudes de pensée, tournées vers la compréhension de la stabilité de l'ordre social, pour examiner des moments de « crise ».

« Comment rendre compte d'une crise politique ou d'un accident biographique ? Une conversion religieuse peut-elle s'analyser avec les mêmes outils qu'une maladie, un divorce ou

¹¹⁷ Alain DROUARD, *Réflexion sur une chronologie*, Revue française de sociologie, 1982, Volume 23, p.55

une reconversion professionnelle ? Les sciences sociales ont des difficultés pour donner du sens à des situations d'imprévisibilités, de rupture de parcours, de contingence et d'événement, pourtant bien présentes, par leurs fréquences et par leurs effets au sein des réalités qu'elles étudient. L'origine de ce livre réside dans un questionnement partagé sur les notions d'incertitudes, d'événements, de bifurcations. La sociologie française en particulier propose peu de ressources théoriques pour analyser des changements brusques et imprévisibles, des ruptures de sens ou des bifurcations¹¹⁸ »

Si les auteurs soulignent, sans doute à juste titre, que les types de phénomènes sociaux évoqués n'occupent pas une place très importante dans le corpus sociologique français, on voulait toutefois apporter quelques nuances aux conclusions proposées s'agissant des outils intellectuels qu'il s'agirait d'exploiter pour les étudier. Ceux-ci, du fait du rôle prépondérant de l'héritage durkheimien dans le paysage intellectuel national, conduiraient nécessairement le chercheur contemporain à envisager une rupture avec un auteur fondateur :

« Nous reviendrons succinctement sur les contextes nationaux de constitution de la discipline, car il nous semble que le rejet explicite de la contingence et des événements est plus marqué dans la tradition française, et en particulier évidemment dans la filiation durkheimienne.

« Si nous nous sommes tant interrogés sur les événements et les bifurcations, c'est qu'il nous semblait que la sociologie leur faisait bien peu de place dans ses débats théoriques alors même que dans leurs recherches empiriques, les sociologues s'y trouvaient confrontés en permanence. Recherchant surtout les causalités, les effets des structures, les régularités et les processus continus, la sociologie a longtemps disposé de peu de concepts et d'outils susceptibles d'aider à l'analyse de changements plus brusques et imprévisibles qui impliqueraient de donner du sens à des situations de rupture de parcours, de contingence et d'événement, contre lesquelles elle s'est en grande partie construite »

« Impensé » de la sociologie, le « changement » est par conséquent présenté comme une découverte tardive, longtemps refoulé en France, tandis qu'il fut plus précocement affronté de l'autre côté de l'Atlantique.

« Et puis, subrepticement, la question de l'événement est revenue. Les sociologues français ont redécouvert les approches biographiques et la dimension longitudinale des phénomènes sociaux, puis la notion de carrière des courants interactionnistes américains et celle associée de « turning point ». L'idée que quelque chose se joue dans la dynamique des événements biographiques est apparue plus clairement. Le temps a pris une épaisseur nouvelle et ses effets ont été étudiés plus précisément. Les méthodes longitudinales, qui le déroulent réellement au lieu de l'aplatir, de le considérer en rétrospection ou de le projeter en avant ont connu un développement important. (...) Le terme de « bifurcation » est apparu pour désigner des configurations dans lesquelles des événements contingents, des perturbations légères peuvent être la source de réorientations importantes dans les trajectoires individuelles ou les processus collectifs. Le regain d'intérêt pour les événements entretient des rapports complexes avec les perspectives structurelles, qui les ont souvent niés tout en les intégrant de fait dans leurs analyses¹¹⁹.»

¹¹⁸ Claire BIDART, Marc BESSIN, Michel GROSSETTI, *Bifurcation, les sciences sociales faces aux ruptures et à l'événement*, La découverte, 2010

¹¹⁹ Claire BIDART, Marc BESSIN, Michel GROSSETTI, *Bifurcation, les sciences sociales face aux ruptures et à*

Si les travaux d'un sociologue américain comme Andrew Abbott offrent en effet un éclairage pertinent sur la notion de « trajectoire » ou de « carrière » on voulait toutefois montrer qu'il n'y avait pas à les opposer à ceux d'un auteur comme Bourdieu qui, loin de se limiter à une perspective « objectiviste » ou « déterministe » comme ils tendent à être parfois présentés, étaient au contraire orientés sur l'élaboration d'une théorie de « l'action ». Celle-ci offrant, comme on a voulu le souligner, des outils aussi utiles à la compréhension de la reproduction de l'ordre social qu'aux « bifurcations » que l'on s'apprêtait à étudier.

De plus l'ouvrage en question est marqué par une tendance à identifier « bifurcations » et « ruptures » biographiques. Perspective qui nous semblait difficilement rendre compte des rapports complexes entre ruptures et permanence existant dans la trajectoire de tout producteur savant. Notre approche s'inspirant plutôt d'une démarche comme celle de José Luis Moreno Pestana :

« Les cadres de la pensée d'un sujet ne changent pas d'un jour à l'autre, au hasard d'une conversion intégrale qui transformerait son passé en une simple donnée biographique, incapable d'interroger le sens de ses diverses créations. Un producteur est le résultat d'une histoire dans laquelle les ruptures-intellectuelles, politiques, personnelles-se conjuguent avec les permanences des cadres intellectuels de la pensée, des formes politiques du jugement, des principes personnels de l'abord des problèmes. Cette histoire peut-être divisée en diverses phases : entre certaines d'entre elles peuvent s'esquisser des liens qui relèvent de l'évolution et de la maturation, entre d'autres phases, il y a rupture. De plus, il y a des phases où il se trouve à une bifurcation et obéit, sans interrompre un cheminement qui lui est propre, à des principes de production intellectuelle discordants, antagoniques sur certains points, partiellement complémentaires sur d'autres ¹²⁰».

6)Trajectoires biographiques et « périodes historiques » :

Dans le numéro de « La Revue d'Histoire des Sciences Humaines » évoqué plus haut, Olivier Orain souligne, à juste titre, que :

Interroger les incidences que Mai 68 a pu avoir sur les trajectoires contemporaines ou ultérieures des sciences de l'homme est un pari risqué, car l'établissement d'un lien entre un événement complexe et des mutations disciplinaires qui sont synchrones, ou immédiatement postérieures, n'a rien d'évident. Tout l'enjeu de l'exercice (et sa difficulté) consiste précisément à éviter les pièges du synchronisme et des représentations mythifiantes (en positif ou en négatif) que les acteurs savants ont pu produire dans les années et décennies qui ont suivi¹²¹.

l'événement, op.cit.

¹²⁰ J.L.M. PESTANA, *En devenant foucault*, op.cit.

¹²¹ Olivier ORAIN, *Une fertilisation paradoxale*, Revue d'Histoire des Sciences Humaines, op.cit.

En effet, une partie non négligeable de la masse d'écrits et de discours relatifs à cette période constituent autant d'écrans à sa compréhension tant il s'agit pour leurs auteurs d'en produire une représentation conforme à leurs intérêts, ou à leurs fantasmes. Situation qui incite certes à la prudence mais pas à la démission intellectuelle. Cumulés à d'autres recherches, les acquis de notre enquête pouvaient contribuer à la compréhension de cette décennie.

Dans « *Histoires de lecteurs* », Gérard Mauger, Claude Poliak et Bernard Pudal proposent des instruments d'interprétation qui pouvaient être réinvestis pour au moins deux types de raison : les enquêtes présentés dans cet ouvrage appartiennent à la même génération que celle délimitée ici¹²² et leur objet, comme leur approche, s'avèrent analogues aux nôtres. En effet, les « parcours de lecteurs » examinés dans cette recherche sont autant d'études de trajectoires qui s'étalent sur la décennie 70 et soulèvent les mêmes types de problématiques que les nôtres (relations entre trajectoires biographiques et événements historiques, liens entre trajectoires savantes et parcours militants, impact de Mai 68 et de ses suites sur les trajectoires des agents, transformations du champ intellectuel, etc...)

Si, à la différence de notre approche qui mettait l'accent sur les positions institutionnelles et la production savante, ces auteurs insistent sur la pratique culturelle de la lecture, il n'est pas insolite d'inclure ces deux recherches dans un même projet de sociologie historique portant sur la « génération 68 ». Ainsi, en dépit des éléments qui séparent deux populations, la nôtre essentiellement composée de philosophes ayant réalisé des carrières savantes et celle composant cet ouvrage, moins homogène et majoritairement constituée de lecteurs « profanes », on pouvait cumuler les acquis de ces projets distincts, avec, tout d'abord, la même intention d'aller du particulier au général :

L'échantillon de cette recherche n'est pas-et n'a jamais prétendu être-représentatif au sens statistique du terme. Néanmoins, et bien que limitée à des études de cas choisis pour leur diversité, l'analyse sociologique des relations entre les trajectoires biographiques et les itinéraires que nous avons esquissée a pour ambition d'aller au delà du cas singulier. L'exercice consiste alors, plutôt que de viser une illusoire représentativité, à suggérer, par un raisonnement idéal typique des variations significatives susceptibles d'éclairer certaines des évolutions. Nous tentons de respecter ce faisant, le conseil de méthode qu'énonçait Georges Canguilhem « *le singulier acquiert une valeur scientifique quand il cesse d'être tenu pour une variété spectaculaire et qu'il a accès au statut de variation exemplaire* »¹²³.

De ce point de vue, l'ensemble des trajectoires examinées contribue à mettre en lumière des propriétés générales de la décennie étudiée. A un niveau chronologique d'abord, on pouvait

¹²² Voir Gérard MAUGER, Claude POLIAK, Bernard PUDAL, *Histoires de lecteurs*, Éditions du Croquant, 1999

¹²³ *Histoires de lecteurs*, op.cit.

distinguer deux « temps » structurant cette période :

a- De 1968 au milieu des années 70 :

Dans ce premier moment, les analyses de trajectoires faisaient assez nettement apparaître les connexions existant entre deux univers relativement autonomes, le champ intellectuel et le champ politique. En effet, rares furent les enquêtés qui n'ont été impactés par les événements de Mai 68 et les exigences d'engagement public qu'ils ont entraînés. Ainsi, selon le schème proposée par Albert Hirschman¹²⁴, cette période s'apparente au premier moment d'un cycle où alternent des phases d'engagement public et des périodes de repli sur la vie privée. Pour ce dernier, « *les déceptions et les frustrations, inhérentes au décalage entre les investissements dans l'action publique et les satisfactions qu'on en retire, enclenchent un processus de « privatisation » dont les modalités varient : repli sur le bonheur privé, recherche d'une réalisation professionnelle, déplacement vers d'autres secteurs de la vie politique et culturelle*¹²⁵ ».

De plus, au sein du champ intellectuel, l'espace spécifique de la philosophie manifestait une relative porosité rendant possible un ensemble de trajectoires atypiques. Et c'est, comme on l'a vu, parmi les diplômés entre 1968 et 1974 que se situent les plus fortes proportions de reconversions intellectuelles (n=79 sur ces 6 années). Comme le soulignent les auteurs des « *Histoires de lecteurs* », les sciences humaines bénéficiaient à ce moment là d'un état de « *symbiose avec la phase d'engagement public du cycle hirschmanien* » où se combinent les espérances politiques liées à la puissance des mobilisations sociales, l'ouverture des perspectives de carrière et l'écho du discours des sciences humaines. C'est dire que, pour comprendre ces flux de trajectoires individuelles on ne pouvait se limiter à prendre en compte les origines disciplinaires des agents car elles ne constituaient qu'un aspect particulier d'une logique plus générale où les reconversions étaient autant d'expression d'évolutions politiques et de pulsions sociales plus ou moins sublimées liées à des trajectoires militantes et familiales.

Mais tous les enquêtés n'étaient pas militants et, malgré la fréquence des engagements, les degrés d'investissement et les types de rapports à la politique étaient, on l'a vu, fort variables. Ainsi, aux trajectoires les plus marquées par la logique des événements historiques s'ajoutent celles ayant obéit

¹²⁴ Albert HIRSCHMAN *Bonheur privé action publique*, Fayard, 1983

¹²⁵ *Histoires de lecteurs*, op.cit.

aux logiques plus autonomes du champ intellectuel et de ses modes de socialisation. Ainsi, on retrouvait un des découpages opérés en conclusion des « *Histoires de lecteurs* » :

Ceux-ci pourraient être grossièrement divisés en deux groupes. Ceux, d'abord dont les trajectoires biographiques sont scandées par les transformations structurales qui affectent profondément leurs dispositions, autrement dit ceux pour lesquels les événements biographiques sont le plus fortement marqués par les événements historiques que nous avons retenus. (...)

Le second groupe est constitué de ceux qui sont le moins affectés par ces mutations structurales. Les logiques de la reproduction sociale sont différentes de celles qui prévalent dans le précédent regroupement. Leurs trajectoires biographiques, bien que marquées, soit par les déplacements sociaux impliqués par la reproduction, soit par le vieillissement social, s'inscrivent dans des logiques de reproduction moins contradictoires. Leurs itinéraires se caractérisent, durant la vie active par une stabilisation relative de leur espace lectoral et évoluent généralement sans ruptures brutales, au rythme d'une histoire fondamentalement réglée durant la socialisation¹²⁶.

Pour notre part, on a en effet constaté que certains parcours étaient fondamentalement déterminés par la logique autonome du marché savant et, par conséquent, peu impactés par les événements « extérieurs ». Plus savante que politique, une part non négligeable des agents n'a pas connu les frustrations et les déceptions associées aux engagements publics chronophages des acteurs les plus investis. C'est dans ce second groupe que se situe un nombre important de normaliens agrégés, tout se passant comme si le poids relatif du capital intellectuel accumulé était à la mesure de l'autonomie des trajectoires. S'investir dans ses études, c'était ne pas s'investir ailleurs et sans doute se prémunir contre l'arbitraire des luttes et des rythmes politiques, mais c'était aussi engager une autre forme de dépendance à l'égard du champ intellectuel, obéissant à une temporalité différente.

A ce premier découpage s'en ajoutait ainsi un second, propre à notre recherche, séparant les agents selon leur degré de rupture à l'égard de la posture philosophique. En effet, au delà des distinctions générationnelles, un élément séparait, de façon constante deux grands types de reconversion : celles impliquant l'adhésion, la conversion au *nomos* du secteur de conversion, voire sa production, et celles marquées par un relatif détachement à l'égard du nouveau champ d'appartenance. Celui-ci pouvant être mis en lumière à travers des éléments objectivables¹²⁷ qui constituaient autant de critères relatifs aux *croyances* des agents. La croyance en l'utilité, la nécessité, la légitimité, voire la supériorité du discours « philosophique » pouvant, on le verra, parfaitement survivre au delà des frontières académiques.

¹²⁶ *Histoires de lecteurs*, op.cit.

¹²⁷ Voir infra, « *Nos choix méthodologiques et leurs évolutions* » p.99

b-Du milieu des années 70 au début des années 80 :

Durant cette seconde partie des années 70, différents éléments viennent s'agréger pour peser sur les trajectoires biographiques des agents. D'abord, s'agissant des fractions les plus politisées, et sans doute les plus exposées aux « événements historiques », les « retombées » de Mai 68 et l'entrée en crise d'une partie des organisations « gauchistes » qui a suivi constituèrent une source de désillusions correspondant au second temps du cycle dessiné par Hirschman. De plus, ce mouvement était corrélé à la logique propre de la succession des « âges de la vie » qui, dans le cas de notre enquête, exigeait d'insister sur l'aspect structurant de la barrière des concours. En effet, cette frontière incarnait non seulement la fin de la vie étudiante et des indéterminations relatives aux avenir possibles qu'elle autorise¹²⁸ mais aussi l'entrée dans la vie active et les contraintes qu'elle impose aux enseignants débutants (nomination en province, contraste entre la réalité enseignante et celle des études...). Ainsi, pour les diplômés dans les quatre premières années de cette décennie, il s'agissait d'un âge où s'étaient accumulées quelques années d'expérience d'enseignement, parfois vécues sur le mode de la déception (« *Moi j'avais choisi philo parce que la discipline me plaisait* », « *J'ai été nommé dans un bled improbable dans le Nord, j'ai tout fait pour partir* », etc...), situation incitant à la recherche de secteurs d'investissements nouveaux.

Mais pour les diplômés après 1974-1975, il s'agissait aussi d'une période moins faste. On a en effet constaté que, en seulement cinq ans, les profils de carrières s'étaient transformés (les taux de reconversions diminuant relativement) témoignant sans doute d'un rapport à l'avenir moins optimiste, moins enchanté. Les auteurs des « *Histoires de lecteurs* » ont, à partir de leur propre enquête identifié, le même type de processus :

Vers 1975, concomitamment à l'entrée dans la crise économique, qui va en accroître l'urgence, les acteurs de mai 68 vont emprunter des itinéraires domestiques, professionnels, culturels et idéologiques, caractérisés par de multiples formes d'accommodement dont les qualifications varient et constituent un véritable enjeu des luttes d'interprétation : reclassement, désenchantement, réalisme, conversion progressive au néo-libéralisme, individualisme, etc... Les indicateurs ne manquent pas. (...). Parfois vécues plus ou moins intensément sur un mode critique- « Vers les années 75, il y avait dans les milieux marginaux un terme pour désigner ce qui se passait : la « déprime » ? les lectures vont en effet, accompagner, c'est à dire symboliser, « expliquer », orienter ce retournement de cycle. Il est ainsi pour le moins significatif que l'essayisme des nouveaux philosophes, de 1975 à 1978, ait été à la fois un feu de paille « philosophique » et une composante du travail de deuil de l'engagement politique. Autre

¹²⁸ Comme le souligne Gérard MAUGER, « *On définit « la jeunesse » comme l'âge de la vie où s'opère le double passage de l'école à la vie professionnelle et de la famille d'origine à la formation d'une nouvelle unité familiale, elle peut être décrite comme un état provisoire d'apesanteur et d'indétermination sociale mais aussi comme une période de classements et d'incohérence statutaire* ». *Gauchisme, contre culture et néolibéralisme*, in CRESPA et CURAPP, *L'identité politique*, PUF, 1994, p.206

indicateur, combien symbolique : la fermeture, en 1975, de la librairie La Joie de Lire que François Maspero avait fondée en 1959. Associée dans l'histoire de l'édition aux nombreuses censures qu'elles ont connues depuis leur fondation, Les Éditions Maspero s'arrêtent en 1983 tandis que l'exercice de la censure s'est nettement infléchi depuis 1974. Dernier indicateur enfin de ce basculement du « public » vers le « privé », l'histoire chaotique que connaît l'édition des sciences humaines et sociales depuis la période 1960-1975, qualifiée « d'âge d'or » par Rémy Rieffel, durant lesquelles ces disciplines bénéficiaient de leur symbiose avec la phase d'engagement public du cycle hirschmanien¹²⁹.

Ainsi, en fonction des problématiques élaborées et des sources à disposition, on voulait inscrire cette recherche dans une double perspective : contribuer à une histoire sociale de la « génération 68 » d'une part, à une sociologie de l'espace des disciplines et de ses transformations dans la seconde partie du XXème siècle d'autre part.

Définir et étudier les reconversions des philosophes

A) Qu'appelle-t-on « reconversion intellectuelle » ?

Reconvertir v.t. (A, Dans) Affecter à un nouvel emploi :
On les a reconvertis à l'animation culturelle, dans le multimédia
Se Reconvertir v.pr. Changer d'activité, de profession.

Le petit Larousse illustré, Edition 2012

L'idée d'étudier les reconversions intellectuelles d'une population de philosophes avait toutes les chances d'apparaître comme un projet impossible pour une raison signalée en introduction, le fait de « philosopher » n'a pas de définition précise, si ce n'est celui de discuter de problèmes importants, comme le souligne Jacques Bouveresse citant Ernst Gellner :

« La plupart des philosophes seraient sans doute d'accord avec Gellner pour dire que « *la philosophie est, en gros, la discussion des choses fondamentales, des caractéristiques et des problèmes centraux de l'univers, de la vie, de l'homme, de la société, des sciences.* » Mais, si

¹²⁹ *Histoires de lecteurs*, op.cit.

L'on accepte ce genre de définition, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer explicitement quel genre de formation et de qualification, de techniques, de méthodologie et d'aptitude ou de talent est requis pour donner à quelqu'un une chance raisonnable de parvenir à des résultats intéressants dans une discipline comme la philosophie¹³⁰ ».

La philosophie, discipline sans définition, sans feu ni lieu, renverrait l'enquêteur, soucieux d'établir quelques catégories, à son caractère rétif à toutes les formes de « classement ». Celle-ci n'étant rien d'autre que « l'art de penser », et de penser « la pensée » elle-même, sa vocation première serait de traiter tous types d'objets et de se manifester au sein d'univers multiples. Pourtant, au delà des définitions indigènes et des prétentions à l'ignorance des frontières, demeurerait une réalité tangible sur laquelle on pouvait s'appuyer : la structuration de l'espace intellectuel en « disciplines » relativement autonomes. Comme l'indiquent les auteurs de « Qu'est ce qu'une discipline ? » l'époque contemporaine est marquée par un processus d'autonomisation des domaines de connaissance :

« Le « système des disciplines » s'est substitué au langage d'une organisation des savoirs et des savoir-faire en « spécialités » ou « métiers » pour couvrir l'ensemble « naturel » des sciences et des arts. Dans l'histoire européenne des institutions scientifiques, c'est par un long processus de professionnalisation des activités savantes que se sont ajustées l'institutionnalisation d'une nouvelle signalétique, l'unification des nomenclatures de la communication scientifique et la répartition des savoirs dans une classification qui se voulait raisonnée¹³¹. »

Comprise comme une région de l'espace intellectuel ayant progressivement acquis une certaine autonomie, une discipline constitue un univers de pratiques savantes associées à des objets particuliers. Mais il s'agit aussi d'univers où s'engendrent des croyances et des dispositions qui fondent leur *illusio* spécifique, adhésion minimale sans laquelle le jeu ne vaut pas la peine d'être joué. Elles peuvent également être comprises comme des sous-espaces où circulent un certain nombre de capitaux différenciés (capital social entendu comme ensemble de relations et de réseaux d'interconnaissance, capital académique comme ensemble de titres scolaires et de savoirs accumulés). Ainsi, par le terme de « reconversion intellectuelle », on désignera le passage d'agents issus de la population délimitée précédemment au sein d'une discipline distincte.

Comme il s'agira de notre objet d'investigation prioritaire, ces types de reconversions apparaîtront en premier. Trois domaines d'accueil sont dominants : les sciences de l'éducation, la sociologie et l'anthropologie. A celles-ci s'ajoute un univers d'investissement que l'on ne pouvait laisser de côté en raison de son poids au sein des flux de trajectoire étudiés : la psychanalyse. Pour les raisons qui suivent, cette dernière incarnait un cas particulier. Il s'agit autant d'une « pratique clinique » que d'une discipline savante et ne montre pas le même type d'implantation universitaire que les

¹³⁰ Jacques BOUVERESSE, *Le philosophe chez les autophages*, Paris, Minit, 1984, p 29

¹³¹ Jean BOUTIER, Jean-Claude PASSERON, Jacques REVEL, *Qu'est ce qu'une discipline ?* EHESS, 2006

précédentes puisqu'elle ne dépend pas d'une section spécifique du CNU. Les psychanalystes donnant à voir un statut d'universitaires étant associés à la section 16 (« Psychologie, psychologie clinique, psychologie sociale »). De plus, le statut de psychanalyste se voit combiné par certains avec un statut de professeur de philosophie. En raison de ce statut particulier, elle demandera un traitement spécifique.

Par son aspect général, une telle approche laissait bien entendu en suspens un certain nombre de problèmes. Le choix de s'investir dans une discipline nouvelle impliquait-il nécessairement une « rupture » ? Comment définir une telle rupture ? A quoi les agents étudiés ont-ils dû renoncer ? Fallait-il seulement se focaliser sur la dimension intellectuelle des trajectoires de chacun ? Existait-il des univers intellectuels donnant à voir une certaine continuité avec la philosophie ? Autant de questions auxquelles il a fallu se confronter et qui se trouvaient posées de façons différentes selon les disciplines d'accueil étudiées, en raison de leur histoire spécifique et de leur relation à la philosophie. Ici, on ne souhaitait pas empiéter sur les détails de l'enquête et sur les réponses apportées pour mettre l'accent sur nos principales données quantitatives et justifier le choix de se centrer sur ces types particuliers de trajectoire.

2) L'espace des trajectoires possibles :

a) Des investissements n'impliquant pas de reconversion :

Les reconversions intellectuelles sur lesquelles on a choisi de centrer notre enquête s'inscrivaient au sein d'un ensemble de trajectoires possibles. Après avoir présenté les flux en direction des principales disciplines d'accueil, il était nécessaire d'en fournir, dans la limite de nos connaissances, une vue d'ensemble. Parmi la diversité des trajectoires, on a distingué trois secteurs d'investissement principaux relevant plus de la pluri-activité que de la reconversion. On examinera premièrement les différents types d'investissements politiques des agents de la génération étudiée. Ensuite, il s'agira de décrire leurs activités et leurs carrières artistiques, et, enfin, leurs activités annexes, liées à des appartenances confessionnelles.

S'il était utile d'évoquer ces trajectoires qui nous informent sur les parcours envisageables par une même génération, on ne pouvait que rarement les classer du côté des « reconversions ». En effet, si certains agents ont tourné le dos à la philosophie pour s'engager dans des carrières politiques au sein de divers partis ou de services de l'État, par le biais du passage du concours de l'ENA notamment, d'autres ont combiné des engagements politiques, d'importance et de durées diverses avec un statut de philosophe. De même s'agissant des artistes. Si l'on a constaté qu'une partie non négligeable de

diplômés a produit une œuvre, qu'elle soit littéraire, musicale, théâtrale, ou qu'elle relève des arts plastiques, elle était majoritairement composée de professeurs de philosophie, les reconversions en direction du domaine des arts offrant difficilement la possibilité d'abandonner son métier. Enfin, s'agissant des activités annexes, qu'elles soient intellectuelles ou militantes, liées à des convictions religieuses, elles étaient quasiment toutes le fait de professeurs. C'était dire que, concernant les investissements au sein de ces univers différenciés, le terme de « reconversion » était rarement opérant. Les investissements au sein d'un nouvel espace disciplinaire apparaissant ainsi les plus propices à l'étude de processus de reconversion.

b) Les reconversions intellectuelles, une propriété distinctive des philosophes :

Grâce à une étude analogue, mais moins détaillée en raison de sa fonction comparative, concernant les agrégés d'Histoire et de Lettres, on a montré que les philosophes se distinguaient par une forte propension à s'investir dans de nouveaux univers savants. En effet, sur la même décennie, les lauréats des concours de ces deux disciplines ne se sont qu'à de rares exceptions près, investis au sein de disciplines distinctes.

Se trouvaient par conséquent posées certaines questions sur l'espace intellectuel examiné. Fallait-il associer ce constat aux propriétés de la philosophie elle-même et conclure, sans plus de nuances, qu'il s'agissait d'une de ses qualités que d'offrir une certaine « ouverture » intellectuelle ? C'était prendre à la lettre un discours indigène assez caractéristique de la doxa de l'univers en question : la philosophie, en tant qu'elle est l'apprentissage du « penser par soi-même », offre nécessairement une ouverture sur d'autres univers de pensée et aurait préparé, en quelque sorte, les diverses bifurcations observées. Moins que des « reconversions », celles-ci s'inscriraient dans la continuité d'une formation « ouverte », panoramique et érudite. Pour se détacher d'une telle vision *doxique* que la discipline tendrait sans doute à renvoyer d'elle-même, fallait-il plutôt souligner sa place dans la hiérarchie des biens symboliques et en tirer quelques conclusions s'agissant des disciplines d'accueil, disposées à recueillir des philosophes plutôt que d'autres intellectuels en raison de la charge symbolique de leur formation d'origine ? Ces questions restaient posées tant qu'on n'avait pas étudié un nombre conséquent de trajectoires et leur inscription dans l'espace des disciplines examinées.

3) L'exemple d'une promotion :

Pour rassembler des données biographiques d'ordre général sur ces philosophes de formation, il

s'est avéré que les données diffusées publiquement et celles disponibles sur internet (appartenance disciplinaire, établissement d'exercice, CV et biographies en ligne, blogs, articles, ouvrages, collaborations à des ouvrages collectifs etc...) offraient, dans une première phase de recherche, une base suffisante pour examiner les aspects généraux des carrières et des trajectoires de chacun, matériel de départ qu'il fallait, bien entendu, lier à une enquête empirique¹³². Mais avant de se focaliser sur les détails de cette enquête et sur les problématiques posées, il était nécessaire de fournir une idée globale de la proportion d'individus n'ayant pas pratiqué, ou abandonné, le métier de professeur de philosophie. Pour ce faire, on pouvait d'abord présenter les résultats détaillés concernant un groupe particulier : les agrégés d'une seule année (1973)

Dans les listes fournies par le ministère, les noms des lauréats des concours étaient organisés par ordre alphabétique, accompagnés de leur classement et du nom de l'établissement, ou de la ville, où ils furent préparés. Dans le cas des agrégés, certains étant déjà certifiés, l'établissement au sein duquel ils enseignaient (lycée ou École Normale d'Instituteurs) apparaissait également sur les listes. A partir de ces données, on a pu examiner la plupart des trajectoires.

Tableau 1, Les types de trajectoires sur une année :

Professeurs de philosophie	Reconversions	Sans information	Total
n=31	n=12	n=8	n=51
59,00%	25,30%	15,70%	100,00%

Sur 51 agrégés d'une année on a dénombré 7 trajectoires susceptibles d'être qualifiées de « reconversions intellectuelles ». Six d'entre elles concernent les secteurs d'accueil dominant qu'il s'agira d'étudier en détail : celles de Jean Pierre Albert, Paul Laurent Assoun, Olivier Schwartz, Michel Fabre et Michel Mirabail, en anthropologie, psychanalyse, sociologie et sciences de l'éducation, soit 11,7% de cet échantillon.

Un lauréat a, quant à lui, effectué une carrière donnant à voir un décalage avec le parcours « classique » du philosophe puisque ses enseignements ont pour intitulé « sciences politiques » : Bernard Manin (4ème). Il a été professeur de philosophie en khâgne et professeur associé à l'université de Chicago, il a réalisé une thèse et une HDR en sciences politiques à l'IEP de Paris et a

¹³² Pour rassembler des données biographiques générales sur les parcours des agents on a également mobilisé un ensemble de données disponibles en ligne grâce notamment aux réseaux Viadeo et LinkedIn, Mais on a aussi pu s'informer en réalisant de courts entretiens téléphoniques grâce à l'annuaire des normaliens et aux sites des pages blanches et des pages jaunes,

été de 1996 à 2000 professeur en sciences politiques à l'université de New York, puis à partir de 2000, professeur à l'IEP de Paris. Le domaine des « sciences politiques » constituant un secteur d'investissement relativement marginal et ses contenus donnant à voir une nette continuité avec la philosophie politique, on ne l'a pas intégré à notre enquête.

Cinq au total donnent à voir des reconversions professionnelles et des trajectoires atypiques : Denis Delbourg (16ème), Bernard Esmein (23ème), Alain Etchegoyen (39ème), Jean Michel Guibert (29ème), Jean Pierre Jonguelet (47ème). Si celles-ci sont assez hétérogènes et auraient exigé une enquête particulière pour envisager quelques conclusions, on ne peut, toutefois, qu'être sensible à leur caractère relativement prestigieux : quels que soient les secteurs envisagés, ils ont quasiment tous occupé, dans des univers différents, des positions de pouvoir.

Denis Delbourg, a, après avoir été reçu à l'agrégation de philosophie, passé le concours de l'ENA pour ensuite devenir ambassadeur de France au Portugal.

Bernard Esmein, après quelques années d'enseignement en lycée, a réalisé une thèse sur les problèmes liés à la « diversité culturelle dans la politique européenne » puis est devenu chargé d'affaire à la direction générale de l'INRA.

Alain Etchegoyen a fondé dans les années 80 un cabinet d'études et de conseil destiné à des entreprises comme Michelin, Danone et Louis Vuitton. Il a été sollicité dans les années 90 par Usino-Sacilor pour en devenir un des administrateurs et en 2003 par Jean Pierre Raffarin pour diriger le Commissariat Général au Plan. Il s'est illustré par la rédaction de nombreux ouvrages portant sur le monde des entreprises, l'économie, le capitalisme et la « philosophie » dont il faudrait les doter.

Jean Michel Guibert a lui aussi passé le concours de l'ENA pour devenir administrateur civil des finances puis directeur régional d'EDF Bretagne et enfin « Délégué Ethique et Déontologie » de ce groupe à partir de 2003.

Jean Pierre Jonguelet a été conseiller au tribunal administratif de Lyon à partir de 1982, commissaire du gouvernement près de la Cour administrative d'appel de Lyon entre 1988 et 1992, puis président du tribunal administratif jusqu'à 2004. Il a ensuite été nommé conseiller d'Etat et est actuellement président de la 9ème sous-section du contentieux au Conseil d'Etat¹³³.

Ainsi, parmi les agents dont la trajectoire se distingue par une rupture avec la profession d'enseignant en philosophie, on pouvait différencier deux types principaux :

- Des reconversions intellectuelles en direction d'une discipline distincte de la philosophie n=7
- Des reconversions professionnelles impliquant l'occupation d'une position de pouvoir n=5

Ces résultats se fondent sur l'examen d'une promotion d'agrégés dont on a ici reproduit le classement. Les noms des agents devenus professeurs de philosophie sont suivis du signe (ph) et ceux sur lesquels on n'a pu obtenir d'information du signe (o). L'appartenance disciplinaire des agents ayant opéré une reconversion intellectuelle est indiquée et les noms des agents ayant opéré une reconversion professionnelle sont suivis du signe (pro).

¹³³ On a rassemblé ces données à partir des notices biographiques regroupées sur le site des Échos : <https://www.lesechos.fr/12/02/2008/LesEchos/20108-058-ECH.htm>

Agrégation masculine 1973 :

7ème Albert Jean Pierre ENS St Cloud (anthropologue, EHESS)
35ème Amiot Didier CPR Rennes (o)
16ème Assoun Paul Laurent ENS St Cloud (psychanalyste, Université Paris 7)
26ème Bachelet Bernard Lycée Roberspierre Arras (ph)
30ème Befve Denis E.N. Douai (ph)
11ème Bernardi Bruno ENS Ulm (ph)
20ème Bessone Bernard Etudiant Paris (ph)
14ème Bezel Jean Lycée Annecy (ph)
3ème Casadebaig Philippe Etudiant Paris (ph)
16ème Catteau Dominique Lycée privé Beauvais (ph)
23ème Commets Joseph Etudiant Toulouse (o)
16ème Denis Delbourg ENS Ulm (pro)
23ème Delord Jean CPR Toulouse (ph)
23ème Diagne Mamoussé Etudiant Bordeaux (ph)
45ème Douailler Stéphane ENS St Cloud (ph)
14ème Dugué Jean Elie Lycée Auxerre (ph)
2ème Dupond Pascal ENS Ulm (ph)
23ème Esmein Bernard ENS St Cloud
39ème Etchegoyen Alain ENS Ulm (pro)
42ème Fabre Michel CPR Montpellier (Sciences de l'éducation, Université de Nantes)
9ème Gauthier Jacques Étudiant Grenoble (o)
26ème Goffi Jean Yves IPES Nanterre (ph)
35ème Griveau Bernard CPR Nantes (o)
6ème Guenancia Pierre ENS St Cloud (ph)
29ème Guibert Jean Michel CPR Paris (pro)
12ème Hedoin Jean Pierre ENS St Cloud (pro)
47ème Jouguelet Jean Pierre Étudiant Paris (pro)
42ème Lacoste Jean ENS Ulm (ph)
47ème Lejeune Jean Claude Lycée Gambetta Troyes (ph)
21ème Lemerrier Jacques Lycée Privé Sées (o)
39ème Lempert Jacques ENS St Cloud (ph)
42ème Mallet Dominique CPR Bordeaux (ph)
4ème Manin Bernard ENS Ulm (IEP Paris)
26ème Melcer Alain Étudiant Paris (ph)
30ème Michel Jean Paul Etudiant Bordeaux (ph)
10ème Mirabail Michel Étudiant Toulouse (Sciences de l'Éducation, IUFM de Toulouse)
5ème Mongin Philippe ENS Ulm (o)
12ème Nguyen Dinh Lan Étudiant Nice (o)
30ème Pons Gilbert Étudiant Toulouse (ph)
47ème Quiniou Yvon CPR Nantes (ph)
35ème Quiot Michel Étudiant Paris (ph)
30ème Sacher René Etudiant Aix (o)
47ème Saint Aubin Gilles ENS Ulm (ph)
1er Schwartz Olivier ENS Ulm (Sociologue, Université Paris Descartes)
8ème Seve Bernard ENS Ulm (ph)
21ème Uriac Robert Lycée Maupertuis St Malo (ph)
16ème Valdinoci Serge Lycée Poincaré Nancy (ph)

41ème Vançon Claude Lycée St Avold (ph)
38ème Vaysse Jean Marie CPR Toulouse (ph)
46ème Wiel Albert Lycée Victor Hugo Constantine (ph)
30ème Zernick Eric Etudiant Paris (ph)

Comme on va à présent le montrer, les propriétés des trajectoires des agents de cette promotion sont représentatives de celle de la première moitié de la décennie et l'on peut noter une évolution à partir de l'année 1974. Deux éléments étant constants durant les 5 premières années : une proportion de diplômés devenant professeurs de philosophie voisinant les 60% et une proportion de reconversions intellectuelles en direction de quatre disciplines (sciences de l'éducation, sociologie, anthropologie, psychanalyse) proche des 10%. Ces proportions tendant à évoluer pour les 5 années suivantes, avec une augmentation du nombre de professeurs de philosophie et une diminution du nombre de reconversions intellectuelles.

Ces proportions, valables pour les agrégés, sont légèrement différentes chez les certifiés, population au sein de laquelle l'orientation en direction du professorat est proche mais les reconversions intellectuelles plus rares. L'évolution du nombre de professeurs de philosophie et de reconversions intellectuelles donnant à voir une évolution analogue à partir de 1974.

4) Les professeurs de philosophie par année :

Si l'on ne pouvait recueillir de données sur la totalité des lauréats des concours, on pouvait toutefois proposer un aperçu des proportions d'agents devenus enseignants de philosophie par année. S'agissant des agrégés masculins, elles avoisinaient généralement les 60% avec un maximum de 71,4% en 1968 et un minimum de 40,9% en 1970, pour un total de 57,9%. Pour les certifiés masculins, la proportion d'enseignants varie entre 47% et 61,5% pour un total de 68%. Ainsi on pouvait noter que les lauréats de l'agrégation embrassaient moins fréquemment que leurs homologues certifiés la carrière enseignante. Phénomène à première vue paradoxal, puisque l'agrégation offre un traitement plus confortable et un nombre d'heures d'enseignements moins important. Mais, comme on le verra par la suite, la population des agrégés se distinguait aussi par des ambitions plus élevées et par une relative insatisfaction face à l'idée d'enseigner en lycée, situation perçue par certains comme une forme de déclassement¹³⁴. Ici, une comparaison prenant en compte les propriétés liées au genre pouvait s'avérer instructive mais, en raison du caractère

¹³⁴ On a en effet, fréquemment recueilli des témoignages de titulaires de l'agrégation soulignant le peu d'estime qu'ils avaient pour les tâches de l'enseignant ordinaire.

parcellaire des données relatives aux lauréates il fallait s'avérer prudent¹³⁵. N'ayant pas pu rassembler de données sur un tiers, voire sur la moitié de certaines promotions, on ne pouvait se risquer à comparer ces flux.

Comme on le montrera plus loin, les taux d'engagement dans la profession d'enseignant demeurent toutefois inférieurs à ceux des diplômés en Histoire et en Lettres modernes dans la même période et indiquent que les philosophes se distinguent par une propension à ne pas se tourner ou à abandonner la profession d'enseignant.

Tableau 2. Agrégation masculine 1968-1973 :

	1968 (n=56)	1969 (n=57)	1970 (n=61)	1971 (n=52)	1972 (n=51)	1973 (n=51)	Tot (n=328)
Ph	40	32	25	32	30	31	190
Part du total %	71,4	56,1	40,9	61,5	58,8	60,7	57,9
(o)	10	9	11	9	7	8	54

Tableau 3. Capes masculin 1968-1973 :

	1968 (n=108)	1969 (n=70)	1970 (n=78)	1971 (n=81)	1972 (n=58)	1973 (n=68)	Tot (n=463)
Ph	61	32	48	48	30	32	315
Part du total %	56,5	45,7	61,5	59,3	51,7	47	68
(o)	34	24	17	12	11	13	111

Tableau 4. Agrégation féminine 1968-1973 :

	1968 (n=35)	1969 (n=47)	1970 (n=42)	1971 (n=44)	1972 (n=30)	1973 (n=22)	Tot (n=220)
Ph	22	20	9	15	17	19	102

¹³⁵ Ici, on précisera que nous avons rencontré plus de difficultés pour rassembler des informations relatives aux diplômées femmes du fait de leurs fréquents changements de noms de famille.

Part du total %	62,8	42,5	21,4	34	56,6	86,3	46,3
(o)	11	12	12	9	7	3	53

Tableau 5. Capes féminin 1968-1973 :

	1968 (n=75)	1969 (n=65)	1970 (n=67)	1971 (n=67)	1972 (n=40)	1973 (n=22)	Tot (n=336)
Ph	19	16	25	34	20	9	123
Part du total %	25,3	24,6	37,3	50,7	50	40,9	36,6
(o)	45	38	27	29	11	10	160

Tableau 6. Agrégation 1974-1978¹³⁶ :

	1974 (n=78)	1975 (n=70)	1976 (n=60)	1977 (n=50)	1978 (n=40)	Tot (n=298)
Ph	52	41	29	28	20	170
Part du total %	66,7	58,6	48,3	56	50	57
(o)	21	17	13	15	10	76

Tableau 7. Capes 1974-1978 :

	1974 (n=80)	1975 (n=65)	1976 (n=50)	1977 (n=40)	1978 (n=38)	Tot (n=273)
Ph	44	48	23	23	17	155
Part du total %	55	73,8	46	57,5	44,7	56,8
(o)	9	9	17	17	11	63

¹³⁶ A partir de 1974, les concours sont mixtes

5)Le marché des biens savants :

Les agents rassemblés ont pu présenter des trajectoires diverses du fait de leur temporalité spécifique. Ils se sont, dans certains cas, investis dans une nouvelle discipline peu de temps après avoir passé les concours et, dans d'autres, ont abandonné l'enseignement de la philosophie après l'avoir pratiqué plusieurs années. On pouvait toutefois les rapprocher du fait de leur investissement complet dans une nouvelle discipline. Ici, l'ensemble des opérations de construction rendues nécessaires par notre enquête empirique (portant notamment sur les effets propres du capital scolaire et académique, des origines sociales, des différentes positions occupées dans l'espace intellectuel) et les analyses complètes des trajectoires n'apparaissent pas encore. Celles-ci seront décrites dans les passages spécifiquement consacrés à notre méthode d'enquête¹³⁷ et mises en œuvre dans la seconde partie de ce travail.

Dans un souci de transparence, on a fait apparaître les noms des agents concernés, aucune information n'excédant les données disponibles publiquement. Comme on se donnait pour projet d'étudier des « carrières », on ne pouvait seulement définir les parcours de chaque agent seulement par un point de départ et un point d'arrivée. Ceux-ci ayant occupé diverses positions dans l'espace social il a fallu reconstruire les différentes étapes des trajectoires étudiées dans le détail. Dans les chapitres constituant la Partie II, on indiquera les données détaillées sur un nombre significatif de trajectoires. Ici, comme il s'agissait seulement d'indiquer le poids relatif de chaque secteur d'accueil, on a indiqué deux données relatives à la *dernière position institutionnelle* occupée : la discipline et l'institution d'appartenance. On a choisi de classer les agents selon la date d'obtention des concours, ceux ayant été reçus au capes et à l'agrégation en même temps apparaissent comme agrégés.

a)Les sciences de l'éducation (section 70 du CNU) :

Constituant une discipline universitaire depuis 1967, les « Sciences de l'Education » se présentent comme « *l'ensemble des disciplines scientifiques qui étudient, dans des perspectives différentes mais complémentaires et coordonnées, les conditions d'existence, de fonctionnement et d'évolution des situations et des faits d'éducation*¹³⁸ », selon une définition proposée par Gaston Mialaret montrant qu'une certaine hétérogénéité est assumée. Moins qu'une discipline en elle-même, les sciences de l'éducation sont le produit de la convergence de plusieurs disciplines. On reviendra sur les principales étapes de la constitution de ce secteur dans un passage particulier (Partie 2 Chapitre 1) et

¹³⁷ Voir infra, Nos choix méthodologiques et leurs évolutions, p 98

¹³⁸ Gaston MIALARET, *Les sciences de l'éducation*, PUF, 1976

l'on montrera qu'il s'agit de l'univers majoritairement investi par les philosophes de la génération étudiée. En tant qu'elles constituent un univers savant relativement peu prestigieux, cette situation apparaissait *a priori* comme un paradoxe que l'on a tenté de résoudre. De plus, il s'agissait du secteur où la tendance des agents à conserver un statut de philosophe était la plus fréquente. Ceci en raison du caractère assez flou séparant « sciences de l'éducation » et « philosophie de l'éducation », mais pas seulement. En effet, cette situation était, comme on tentera de le montrer, en très grande partie due à la position occupée par cette discipline dans l'espace savant, certains de nos enquêtés acceptant difficilement de faire le deuil de leur identité de philosophe au profit d'un simple statut de « pédagogue ». Bref, c'est à la discipline la plus modeste que les philosophes se sont, malgré certaines apparences, le plus difficilement identifiés. Cet état de fait conduit à une situation de décalage que l'on examinera en détail entre un nombre assez élevé de reconversions en direction d'une discipline et un niveau relativement faible d'identification à celle-ci.

Le choix fait ici de se limiter à un classement fondé sur des critères institutionnels montre que la plupart des agents dépendant de la section 70 du CNU ont soit évolué au sein d'une université soit d'une Ecole Normale d'Instituteurs.¹³⁹

Agrégés (N=30)

1968 : Bernard Charlot (Paris 8), Henri Peyronnie (Université de Caen), Michel Rebinguet (E.N. Toulouse), Yveline Fumat (Montpellier 3), Patrice Pelpel (E.N. de Créteil)

1969 : Charles Hadji (Grenoble 2), Anne-Marie Chartier (INRP), Françoise Raffin (INRP), Michel Sonntag (INSA Strasbourg)

1970 : Gérard Mottet (INRP), Anne-Marie Drouin-Hans (Université de Bourgogne)

1971 : Anne-Marie Doly (Université Clermont 2), Christiane Montandon (Université Paris 12), Alain Vergnioux (Université de Caen)

1972 : Marie-Agnès Mahieu (E.N. Rouen), Bernard Jolibert (E.N. de la Réunion)

1973 : Michel Fabre (Université de Nantes), Michel Mirabail (E.N. Toulouse), Martine Kherroubi (Université Paris 12)

1974 : Jocelyne Beguery (Université de Cergy Pontoise), Patrick Dubois (E.N. de Bourgogne)

1975 : Dominique Lucas de Peslouan (E.N. de Nice), Pierre Pastré (Conservatoire National des Arts et Métiers)

1976 : François Jacquet Francillon (Université Lille 3), Vincent Lang (Université de Nantes), Roger Monjo (Université Montpellier 3)

1977 : Nadine Draux (E.N. Centre Val de Loire), Laurence Cornu (Université de Tours)

1978 : Gérard Barthoux (Université de la Polynésie française), Gilles Brougère (Université Paris 13)

Certifiés (N=23)

1968 : Bruno Mattéi (E.N. de Lille), Gérard Bouchet (E.N. de Grenoble), Marie-Josèphe Giletti (INRP)

1969 : Joëlle Delattre Biencourt (Université Lille 3)

1970 : Jacqueline Gautherin (Lyon 2), Marie Claire Chaumeil (E.N. Nantes), Christiane Bonjan Peyron (Université d'Aix Marseille 2)

1971 : Andrée Durning (E.N. Aix en Provence), Marie Agnès Mahieu (E.N. Nantes), Jean Yves Bodergat (Université de Caen), Michel Loonis (Université Lille 1),

1972 : André Robert (Université Lyon 2, Président section 70 CNU)

1973 : Alain Kerlan (Université Lyon 2), Danielle Zay (Université Lille 3), Patrick Baranger (Université Nancy 2), Brigitte Frelat-Kahn (Université de Picardie)

1974 : Jean Grech (E.N. de Créteil), Franck Morandi (Université Bordeaux 4)

1975 : Patrick Rayou (Université Paris 8)

¹³⁹ Les Écoles Normales d'Instituteurs (E.N.), sont devenues IUFM (Institut Universitaire de Formation des Maîtres) en 1989 et ESPE en 2013. Dans notre travail, on utilise le premier terme puisqu'il désignait ces institutions au moment où la plupart des enquêtés ont débuté leur carrière

1976 : Jean Marc Lamarre (Université de Nantes)

1977 : Richard Assuied (E.N. de Cergy Pontoise), André Ouzoulias (Université de Cergy Pontoise)

1978 : Catherine Dorison (Université de Cergy Pontoise)

Dans leur très grande majorité, les professeurs de philosophie ayant, à terme, évolué en sciences de l'éducation, ont d'abord été nommé en Ecole Normale d'Instituteurs pour assurer des enseignements de « Psycho-pédagogie ». Dans les témoignages récoltés, la plupart des individus ont souligné leur ignorance en matière de pédagogie au moment de cette nomination, voire leur désintérêt pour les questions pédagogiques.

« -Ce qui m'intéressait au départ, c'était pas du tout l'éducation. Je me voyais bien en lycée, j'avais même esquissé une thèse. Quand j'ai été nommé en école normale en 75, au début ça ne me disait pas trop, c'était plutôt le temps de trouver un poste en lycée.

-Et si vous ne continuez pas en philo c'est en raison de ce poste en E.N.

-Oui j'ai débarqué en venant de la philo, ne connaissant rien à rien. Je passe 6 mois à me demander sur quelle planète je suis tombé, et progressivement je rencontre des instit' qui me montrent leur classe, qui m'apprennent la pédagogie. C'est ce qu'on appelait des « maîtres d'application », c'était des sortes de conseillers pédagogiques. Progressivement je vais dans les classes, je m'intéresse à la pédagogie, je rencontre des collègues prof d'école normale. Voilà, ça s'est fait petit à petit. »

(Homme, professeur en sciences de l'éducation, Paris)

b)La Sociologie (section 19 du CNU)

D'abord limitée à des institutions marginales comme le Centre d'Etudes Sociologique puis implantée à l'université en 1958 avec la création d'une licence spécifique, la sociologie se différencie d'une discipline comme les sciences de l'éducation par une légitimité intellectuelle plus forte et des ambitions théoriques plus élevées liées, entre autres, à une histoire plus ancienne et à un panthéon d'auteurs prestigieux (Durkheim, Weber, Marx, Elias, etc...). Elle peut toutefois s'en rapprocher en raison d'une implantation tardive à l'université et de la nature de certaines problématiques, une partie non négligeable de la sociologie étant, en France, une sociologie de l'éducation. De plus il s'agit d'une discipline donnant à voir une certaine hétérogénéité, tant au niveau de ses objets que de ses méthodes, la rapprochant de la précédente. Situation conduisant un

auteur comme Andrew Abbott à affirmer qu'il s'agit de la « *discipline la moins précisément définie au sein des sciences sociales* » n'arrivant pas à « *exclure des objets d'étude*¹⁴⁰ » et s'étendant sans cesse à de nouveaux objets. Si, en raison de ce relatif éclatement et de la diversité de ces objets, il est possible pour certains auteurs de revendiquer une double appartenance à la sociologie et à la philosophie, et de réinvestir de multiples façons un capital intellectuel accumulé, elle donne toutefois à voir moins d'ambiguïtés au niveau des carrières examinées.

Agrégés (n=15) :

1968 : Jean Manuel de Queiroz (Université Rennes 2), Etienne Géhin (Université Nancy 2), Dominique Merllie (Université Paris 8)
1969 : Yves Grafmeyer (Université Lyon 2), Lise Demailly (Université Lille 1), Bernard Picon (CNRS)
1970 : Louis Pinto (CNRS), Dominique Martin (Université Lyon 2), Jean Michel Berthelot (Université Paris IV)
1972 : Yvon Lamy (Université de Limoges)
1973 : Olivier Schwartz (Université Paris 5)
1974 : Jean Louis Fabiani (EHESS)
1975 : François Héran (INED), Pierre Michel Menger (Collège de France)
1976 : Béatrice Avakian (École des Mines de Paris)

Certifiés (n=5):

1969 : Dominique Martin (Université Lyon 2)
1973 : Alain Bihl (Université de Franche-Comté)
1975 : Jean Yves Trepos (Université de Metz)
1976 : Jean Pierre Lavaud (Université Lille 3)
1977 : Alban Bouvier (Université d'Aix Marseille)¹⁴¹

La période étudiée correspond à un moment de développement et d'implantation de cette discipline dans l'espace intellectuel.

« -Après l'agrégation je suis resté très proche de quelqu'un qui a été, en Algérie, l'élève de Bourdieu. Ça a été fondamental pour ma conversion progressive vers la socio. Non seulement, j'ai fait une thèse de socio quand j'étais prof de philo dans le secondaire, et j'ai... ensuite candidaté pour un poste d'assistant en fac. Voilà, ça a été décisif... ça a déterminé le fait que je parte de là le plus vite possible. Et je me suis dit, en partant, que je n'allais pas faire de la sociologie pour faire de la philo déguisée. Je voulais faire du travail empirique, c'était presque une espèce de garde fou, à l'époque certains collègues estampillés sociologues étaient des philosophes déguisés, c'est-à-dire qu'en gros ils faisaient de la philo dans de très bonnes conditions, avec moins de risque que s'ils étaient estampillés philosophes à l'université, et ça je ne pouvais pas l'admettre.

-Qui était ce sociologue que vous avez rencontré ?

-C'est un collègue qui est vieux maintenant, il a 80 ans, il a pris sa retraite, il s'appelle Alain Accardo. Je le rencontre par l'intermédiaire d'un ami quand j'étais encore étudiant. »

(Homme, professeur en sociologie, Province)

¹⁴⁰ Didier DEMAZIERE, Morgan JOUVENET, *Andrew Abbott et l'Héritage de l'École de Chicago*, EHESS, 2016

¹⁴¹ Reçu à l'agrégation en 1980

c) L'Anthropologie (section 20 du CNU)

L'anthropologie incarne un secteur de reconversion relativement marginal. Quoiqu'elle bénéficie, dans la période étudiée, de l'aura d'un auteur comme Lévi-Strauss et d'un engouement généralisé pour la pensée « structuraliste », on peut évoquer certains obstacles venant contrarier certaines « vocations » anthropologiques, que l'on songe à l'apparition tardive d'un cursus spécifique ou aux évidentes difficultés d'accès au terrain exigeant, la plupart du temps, de voyager à l'étranger ou dans un département d'Outre Mer. Il était toutefois nécessaire de consacrer une partie spécifique à cette discipline pour au moins deux types de raisons. Constituant un secteur incontournable des sciences humaines, elle incarnait un lieu que les philosophes de l'époque ne pouvaient ignorer. Bénéficiant d'une certaine « hauteur » théorique associée à la profondeur des thématiques abordées (« l'Homme », « l'Autre », « l'Inconscient »...) l'anthropologie a, comme on le verra plus loin, représenté un lieu propice à la réception des élaborations savantes de philosophes reconvertis.

Agrégés (n=6) :

1969 : Michel Tibon-Cornillot (EHESS), Jacques Goldberg (Université Paris 5)

1970 : Marcel Hénaff (Université San Diego)

1973 : Jean Pierre Albert (EHESS)

1975 : André Mary (CNRS)

1976 : Lucien Scubla (Centre de Recherche en Épistémologie Appliquée)

Certifiés (n=5) :

1971 : Francis Affergan (Université Paris 5), Bruno Martinelli (Université d'Aix Marseille ; Alain Pierrot (Université Paris 5)

1973 : Marc Abélès (EHESS)

1974 : Philippe Descola (Collège de France)

Extrait d'entretien :

« Et en fait j'ai assez vite, obliqué vers les sciences humaines. Parce que j'ai fait ma maîtrise, à Paris, j'en ai profité pour m'inscrire à l'école du Louvre et suivre les cours de Lévi Strauss, je commençais à obliquer. Je suivais les cours de philo à la Sorbonne, il y avait par exemple les cours de Ricoeur, sur Husserl, pffff je comprenais pas grand-chose, et je me sentais plus à l'aise avec des cours dont le contenu était plus concret ou plus parlant pour moi. Histoire de l'art histoire des religions, je suivais des cours d'Égyptologie dans lesquels la religion occupait évidemment une place très importante. Bon Lévi Strauss aussi, ça me paraissait être tout à fait nouveau et passionnant. On avait le sentiment à l'époque qu'il allait se passer des choses formidables en

sciences humaines, et ma conviction à l'époque... c'est que la philo allait en être transformée, j'étais convaincu que... le fonctionnement spéculatif de la philo, la grande idée que philosopher c'était penser par soi même, je pensais que ça avait fait son temps... je n'étais pas le seul d'ailleurs, si vous lisez, des gens... même depuis le début du 20^{ème} siècle, il y avait des textes de Piaget, de Lévi Strauss, de Elias... qui disent « bon bah la philo, cette idée qui voudrait qu'en pensant comme ça tout seul on va avancer, bah non c'est faux ».

(Homme, anthropologue, EHESS, Province)

d)La Psychanalyse :

Le cas de la psychanalyse posait un problème particulier car elle se situe à l'intersection de deux univers. Pratique clinique, elle demeure toutefois intégrée au champ intellectuel. Ainsi, elle peut se voir revendiquer un statut de savoir « hybride » comme le soulignent Laurent Danon Boileau et Jean Yves Tamet, coordonnateurs d'un ouvrage récent : « *La psychanalyse considérée comme savoir hybride, mi théorie mi clinique, n'est ni une simple pratique ni une philosophie qui n'avouerait pas son nom*¹⁴² ». Intégrée au champ médical et pratiquée par des médecins psychiatres dans des institutions de soin, elle présente également une implantation à l'université, dans deux établissements : Paris 8 et Paris 7. Elle ne dépend pas d'une section spécifique du CNU puisque les enseignants donnant à voir un statut d'universitaire sont liés à la section 16 « Psychologie, psychologie clinique, psychologie sociale ». De plus, certaines IUFM proposent des enseignements introductifs à la théorie analytique.

Ici, sont donc rassemblés des agents ayant deux types de parcours : des universitaires et des professeurs en IUFM sans enseignements de philosophie et des praticiens indépendants sans activité d'enseignement.

Agrégés (n=12)

1968 : Serge Cottet (Université Paris 8), Claudie Frangne (Université Paris 7)
1969 : Emmanuel Diet (E.N. Lyon), Patrick Guyomard (Université Paris 8), Danièle Levy (ind), Fabienne Biegelman (ind)
1970 : Roland Chemama (ind), Marie Hélène Brousse (ind), Monique Charles (E.N. Lyon)
1971 : Sylvie Dreyfus (ind), Jacques André (Université Paris 7)
1973 : Paul Laurent Assoun (Université Paris 7)

Certifiés (n=6)

1968 : Nicole Scariot-Beaume (E.N. Bordeaux), Edith Berthé (ind)
1970 : Pierre Boismenu (ind)
1973 : Pierre Kahn (ind), Danièle le Dantec (ind),
1976 : Jean Claude Giabicani (ind)

¹⁴² Laurent DANON-BOILEAU, Jean Yves TAMET, *Des psychanalystes en séance*, Gallimard, 2016

A l'instar des deux disciplines précédentes, la psychanalyse était un objet de discussion pour les philosophes comme on le montrera plus en détail dans un chapitre particulier (Partie II Chapitre 4)

«- La psychanalyse était très présente à l'époque, avec Lacan bien sûr, mais pas seulement. Il y avait les « Cahiers pour l'analyse », et c'était aussi lié au marxisme. Moi j'ai entamé une analyse très tôt, je me souviens plus très bien mais dès 66 ou 67, plutôt 67 je pense, dans la perspective de pratiquer un jour, et aussi pour un certain nombre de questions personnelles... Les deux à la fois quoi. Enfin mon orientation a été très vite fixée et décidée d'une certaine façon d'ailleurs je n'ai jamais varié, ça c'était très clair, net et très déterminé. Donc j'ai entamé une analyse assez tôt, je me suis inscrit à l'école freudienne de Lacan, j'étais au département de psychanalyse, et j'ai commencé à pratiquer assez tôt, parce que j'étais jeune, mais comme pas mal de mes camarades pratiquaient dans d'autres champs, dans d'autres domaines, j'ai commencé aussi.

-Et votre premier lieu d'enseignement c'est donc Vincennes

- Oui ça a été Vincennes, ça a été mon premier lieu d'enseignement jusque dans les années 2000. Oui donc j'ai été nommé à Vincennes en 69 et j'y suis resté, jusqu'en 98 ou quelque chose comme ça. J'ai passé une thèse à la demande de Fédida, et je suis devenu professeur de psycho patho à paris 8. »

(Homme, psychanalyste, professeur des université, Paris)

Les philosophes psychanalystes :

Du fait de ce caractère « hybride », la psychanalyse laissait à certains la possibilité de réaliser une carrière « double ». Parallèlement à un métier de professeur de philosophie en lycée, en classe préparatoire, en IUFM ou à l'université, une partie des agents a eu une pratique d'analyste et présente une implantation dans le champ de la psychanalyse.

1968 : François Balmès (Lycée région parisienne), Jacques Ruff (Lycée Gap), Lilyane Bussi Fendler (Lycée Nice)
1969 : Claude Mouchet (E.N. d'Alsace), Monique David-Ménard (Université Paris 7), Annette Laget (ind)
1970 : Jacques Ponnier (Lycée Paris), Sophie Mellor-Picaut (Université Paris 7)
1971 : Patrice Fabrizi (Lycée Nancy), Françoise Coblence (Université de Picardie Jules Verne)
1972 : Alain Juranville (Université de Tours)
1973 : Emmanuel Koerner (Université de Reims)
1974 : Raymond Bénévent (EN. d'Alsace)
1978 : Sabine Prokhoris (ind.), Bertrand Ogilivie (Université Paris 8)

Ainsi, il apparaît que certains universitaires ont occupé différentes positions à l'intersection de la philosophie et de la psychanalyse. A l'instar de Monique David Menard dont on peut ici reproduire les principales données disponibles à propos des différentes étapes de sa trajectoire :

Titres et fonctions actuels :

- Chevalier de l'ordre des Palmes académiques
- Professeur honoraire de Chaires supérieures
- Directrice de recherches à l'Université Paris-Diderot, Ecole doctorale " Recherches en psychanalyse ". Champs de recherche : La pluralité des approches du corps (Biologie/psychopathologie). Psychanalyse et philosophie. Sexualités et genre.
- Membre du directoire du Centre d'études du vivant (Institut des Humanités de Paris, Université Paris-Diderot)
- Directrice académique du Magistère de Psychologie/psychanalyse, Université Diego Portales, Santiago du Chili
- Cofondatrice de la Société internationale psychanalyse/philosophie, avec Charles Shepherdson (SUNY, Albany, N.Y.), Philippe van Haute (Radboud University, Nimègue), et Valdimir Safatle (Université de Sao Paulo).
- Membre du Réseau international des femmes philosophes de l'UNESCO

Formation :

- Formations conjointes de philosophe et de psychanalyste.
- Agrégation de philosophie (1969).
- Docteur en psychopathologie clinique et psychanalyse : " Les métaphores biologiques en psychanalyse ", sous la direction de Pierre Fédida (1978, Université Paris 7).
- Docteur en philosophie : " Délire et raison ", sous la direction de Jean-Marie Beyssade (1990, Université Paris 4/Sorbonne-nouvelle).
- Habilitation à diriger des recherches (1996, Université Paris 7- Denis Diderot)

Fonctions antérieures :

- Professeur de Lettres supérieures (1969-1971) puis de Première supérieure en philosophie (1971-1974) au Lycée classique et moderne de Reims
- Professeur de Chaire supérieure en philosophie (Lycée Lakanal 1974-1989 et Lycée Janson de Sailly 1990-2007)
- Chargée de recherche détachée au CNRS (1985-1987)
- Directrice de programme (1992-1995) puis Vice-présidente du Collège International de Philosophie (1995-1998). Chargée des relations internationales.
- 1999- 2007 : Professeur nommée conjointement, par délégation rectorale, en Première supérieure et à l'Université Paris-Diderot (Paris 7) 2005-2011 : Directrice du Centre d'études du vivant (Institut de la pensée contemporaine, Université Paris-Diderot)
- Membre successivement de l'Ecole Freudienne de Paris (1979-1980), du Centre de Formation et de Recherches Psychanalytiques (1982-1994), et de la Société de Psychanalyse Freudienne (depuis 1994).

Tous les psychanalystes n'ayant pas réalisé une carrière universitaire, d'autres ont conservé une activité de professeur de lycée, celle-ci étant souvent présentée comme l'assurance d'une certaine stabilité professionnelle et financière, l'activité d'analyste n'étant pas suffisamment rémunératrice pour permettre à tous les praticiens de s'y consacrer totalement :

« -Donc vous restez professeur de philosophie combien de temps ?

-Et bien jusqu'à la retraite. J'ai toujours été prof de philo, avec une activité d'analyste à côté. Je n'ai jamais pu, et je n'ai peut-être jamais voulu, faire seulement de la psychanalyse. Et puis il faut avoir suffisamment de patients, il faut connaître du monde. Moi je n'ai jamais été suffisamment implanté dans le milieu. Je suis quelqu'un d'assez périphérique. »

(Homme psychanalyste, professeur de philosophie en lycée, retraité)

Agrégés :

	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	Tot
Sc. Ed.	5	4	2	3	2	3	2	2	3	2	2	0	30
Psy.	2	4	3	2	0	1	0	0	0	0	0	0	12
Soc.	3	3	3	0	1	1	1	2	1	0	0	0	15
Anth.	0	2	0	0	0	1	0	1	1	0	0	0	5
Tot	10	13	8	5	3	6	3	5	5	2	2	0	63
Part du total %	12,1	14,7	10,3	7,4	5,4	9,8	5,1	9,8	10	5,5	6,6	0	9,4

Certifiés :

	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	Tot
Sc. Ed.	3	1	3	4	1	4	2	1	1	2	1	0	23
Psy.	2	0	1	0	0	3	0	0	1	0	0	0	7
Soc.	0	1	0	0	0	1	0	1	1	1	0	0	5
Anth.	0	1	0	2	0	1	1	0	0	0	0	0	5
Tot	5	3	4	6	1	9	3	2	3	3	1	0	40
Part du total %	3,1	2,6	3,6	4,9	1,2	11,8	4,8	3,8	6,6	10	3,4	0	4,4

Totaux, certifiés+agrégés :

	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	Tot
Sc. Ed.	8	5	5	7	3	7	4	3	4	4	3	0	53
Psy.	4	4	4	2	0	4	0	0	1	0	0	0	19
Soc.	3	4	2	0	1	2	1	3	2	1	0	0	19
Anth.	0	3	0	2	0	2	1	1	1	0	0	0	10
Tot	15 (5,9%))	16 (7,3%))	11 (5,1%))	11 (5%))	4 (2,5%))	12 (9,7%))	6 (4,3%))	7 (5,7%))	8 (7,6%))	5 (6,25%))	3 (4,3%))	0	101 (5,7%)

e)Deux secteurs marginaux, psychologie et « sciences politiques » :

Il fallait noter au passage que, dans cette génération, un seul philosophe s'est tourné vers la psychologie. Il s'agit de Jean Michel Petot, reçu en 1970 à l'agrégation, professeur de psychologie clinique à Nanterre¹⁴³. Comme on le soulignera dans un chapitre particulier, il est tout à fait symptomatique de l'atmosphère intellectuelle de l'époque et des hiérarchies savantes incorporées par les philosophes de voir que la psychanalyse constitue un secteur d'investissement bien plus important que la psychologie.

Les « sciences politiques » constituent un dernier secteur d'investissement savant, relativement marginal lui aussi. On a pu comptabiliser neuf philosophes ayant réalisé des carrières dans différents IEP. Il était difficile de distinguer les travaux et les enseignements de ces théoriciens de ceux traditionnellement désignés par le terme de « philosophie politique ». Sans constituer un réel

¹⁴³ Ce point méritait d'être souligné et sera développé au chapitre 4. En effet, le type d'affinités et d'ambitions intellectuelles encouragées par la philosophie ont fait que la plupart des lauréat de la génération étudiée ont embrassé la psychanalyse et non la psychologie, perçue comme une discipline « empiriste », voire « répressive ». Toutefois, la posture savante de cet auteur n'était pas en décalage total vis-à-vis des conversions étudiées en direction de la psychanalyse puisqu'il a occupé un poste de psychologie « clinique », ouverte sur la psychanalyse et ses auteurs.

secteur de reconversion, les évoquer permettait de fournir une vue d'ensemble des trajectoires possibles.

1971 : Lucien Jaume (IEP Paris)
1972 : Elisabeth Guibert (IEP Strasbourg)
1973 : Bernard Manin (IEP Paris)
1974 : Michel Marian (IEP Paris), Philippe Raynaud (IEP Paris)
1975 : Laure Alexandre (IEP Rennes), Claude Birman (IEP Paris)
1978 : Daniel Saadoun (IEP Paris), Gilles Achache (IEP Paris)

Sur un ensemble de 1773 lauréats des concours on a donc pu totaliser, parmi toutes les trajectoires « atypiques », 101 philosophes s'étant orientés vers une discipline nouvelle. La philosophie donnant ainsi à voir une relative porosité avec d'autres régions du champ intellectuelle qui, sans être massive est, comme on le verra plus loin, assez largement supérieure à celle des Lettres ou de l'Histoire. Toutefois, les « infidélités » faites à la philosophie dans son sens le plus strict ne se limitent pas au champ intellectuel, elles concernent aussi des trajectoires extérieures à l'univers académique.

B) La politique et les arts, reconversions, doubles parcours et pluri-activité :

Parmi les raisons qui nous ont conduit à concentrer notre enquête sur les trajectoires désignées comme des « reconversions intellectuelles », il y avait la très forte hétérogénéité des parcours et des investissements extérieurs à l'univers académique que nous allons décrire à présent. Celle-ci nous confrontait à de nombreux problèmes de classification liés à la diversité de trajectoires où se chevauchaient doubles parcours, investissements temporaires, pluri-activité et multi positionnalité. Parmi elles, on pouvait toutefois distinguer deux univers montrant un caractère prédominant : le champ politique et les « mondes de l'art », pour reprendre la formule d'Howard Becker¹⁴⁴. Ici, il s'agira de montrer que les philosophes sont les seuls savants à cumuler des types de trajectoires aussi divers. Si, comme on le verra par la suite, les historiens ont également opéré de fréquentes reconversions politiques, leurs transferts vers d'autres disciplines sont extrêmement rares. Les lettrés s'illustrant, quant à eux, par certains investissements dans le secteur politique et opérant peu de reconversions savantes. Ainsi, il apparaît assez nettement que les philosophes sont les seuls détenteurs d'un capital intellectuel particulier de la période étudiée à s'être orientés et investis au

¹⁴⁴ Howard BECKER, *Les Mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 1988

sein d'univers sociaux aussi hétérogènes.

1) Les trajectoires politiques : militants, élus, énarques et « philosophes engagés » :

Le souci de politisation des philosophes ne date pas d'hier et, si l'on voulait jouer le jeu de la régression historique, il faudrait remonter à l'antiquité pour trouver les premiers signes prouvant qu'ils n'ont jamais cessé de penser la « cité ». La perspective adoptée ici ne sera pas celle d'une vaste rétrospective portant sur « les philosophes et la politique »-une telle problématique ayant déjà donné lieu à une grande quantité d'ouvrages de synthèse-mais de proposer, plus modestement, un aperçu des possibles modes d'investissement politique des agents de la génération étudiée. Ceux-ci héritant d'une histoire intellectuelle où la confrontation au « politique » apparaît, pour la plupart des figures importantes de la philosophie contemporaine, comme un exercice quasi obligé. Que l'on songe à Sartre, Foucault, Lefort, ou encore Marcuse, le fait de proposer quelques considérations sur la situation politique nationale et internationale était étroitement associé à leur identité intellectuelle.

Dans la génération étudiée, le secteur politique représente un univers d'investissement prédominant. Dans la mesure où ces types de carrière n'ont pas eu un rôle central dans notre recherche on ne s'est pas engagé dans une étude détaillée ou une présentation exhaustive. Il était tout de même utile d'indiquer certaines données récoltées à leur propos car elles permettent d'esquisser des aspects pertinents des relations entre champ du pouvoir et champ intellectuel¹⁴⁵. Le caractère assez flou du qualificatif « politique » demandait d'explicitier les critères qui nous ont conduit à rapprocher certains agents et à en séparer d'autres. Du militant temporaire, à l'énarque occupant un poste de haut fonctionnaire en passant par « l'intellectuel organique » ou le « philosophe engagé », la multiplicité des façons d'envisager une carrière politique ou de se confronter au « champ du pouvoir » aurait sans doute exigé une enquête précise et des distinctions fines, mais on a choisi de s'en tenir à des critères assez simples pour ne pas alourdir notre propos.

On pouvait d'abord distinguer un premier groupe rassemblant des agents investis politiquement sans que cet engagement n'ait impliqué une quelconque « professionnalisation » au sein du champ

¹⁴⁵ Une recherche spécifique portant sur cette question pouvant d'ailleurs constituer une extension pertinente de la recherche présente, on y reviendra.

politique. Ce premier type de trajectoire pouvait lui-même se diviser en plusieurs cas possibles selon les modalités d'engagement, leur importance dans le parcours de chacun et leur temporalité. Sympathisants temporaires, dirigeants ou « intellectuels organiques », il fallait différencier les degrés d'investissement que donnaient à voir les agents ayant effectué leurs études dans la période étudiée. On pouvait ainsi s'appuyer sur un grand nombre de témoignages d'enquêtés relatifs à leur propre parcours et allant quasiment tous dans le même sens. Dans les années 70, beaucoup d'étudiants étaient investis politiquement et, parmi les entretiens réalisés, environ les deux tiers, des engagements militants ont été évoqués.

« J'étais gauchiste disons, j'étais pris dans cette envie de changer le monde, à la fois contre l'ordre social et contre la bureaucratie du PC »
(psychanalyste, Paris)

« Je suis resté mao jusqu'au début des années 80. J'étais l'orateur public du PCMLF, et de l'Humanité Rouge. Mais on s'est auto dissout, mais on est resté longtemps, ça a été long. »
(sociologue, province)

« Moi je faisais partie d'un groupe qui était au PC en 67. On est devenu gauchistes en 68, et puis on est redevenus PC « mainstream » à partir de 69. Et quand j'entame ma carrière de prof de philo je suis toujours au PC, je milite beaucoup. Comme la plupart de mes amis et ma femme aussi. Je suis resté jusqu'en 78 inclus. Je quitte le PC début 79, c'était une époque de fermeture, Georges Marchais... Et à cette époque, ça c'est important, je décide de procéder à une destalinisation de ma bibliothèque et de ma pensée »
(anthropologue, Paris)

Déclarations que l'on pouvait rapprocher de celles de quelques figures plus célèbres de la philosophie française montrant que l'investissement dans des études de philosophie était souvent lié à une volonté de se former politiquement. On citera par exemple, les paroles de Jacques d'Hondt, assumant le lien entre ses études de philosophie et son militantisme communiste : *« Mon accès à la philosophie se signale par sa relative précocité, et celle-ci dépend d'un éveil préalable à la passion et à l'activité politique. C'est la politique qui m'a mené adolescent à la philosophie¹⁴⁶. »*

Les témoignages récoltés concernaient des types d'investissements trouvant leurs racines dans la période post-68 qui ont, pour beaucoup, pris fin une fois les études des agents concernés achevées. La plupart des militants, l'ayant été temporairement, leurs engagements n'ont pas survécu à des périodes de reflux comme celle du milieu des années 70 ou du début des années 80 marquées notamment par la crise des multiples organisations du mouvement gauchiste ou par une relative fermeture du PCF. La plupart des enquêtés se décrivaient plus volontiers comme des « compagnons de route » que des dirigeants, on notera toutefois que certains philosophes ont occupé des positions de direction au sein de leurs organisations respectives. A l'instar d'Henri Maler, Denise Avenas ou

¹⁴⁶ Louis PINTO, op.cit.

Alain Brossat, respectivement reçus au capes en 1968, 1969 et 1970 et membres de la direction de la Ligue Communiste ou encore Gilles Susong, reçu à l'agrégation en 1969 et dirigeant maoïste. Mais on pouvait aussi souligner l'existence d'engagements durables de certaines personnalités, ayant eu, parallèlement à leur activité d'enseignant de philosophie, un rôle de dirigeant, voire de « théoricien ».

Daniel Bensaïd (1946-2010), reçu au capes de philosophie en 1970 a été professeur au lycée de Condé sur l'Escaut puis Maître de conférence à l'université Paris 8. Membre fondateur de la Ligue communiste à la fin des années 60, il a été membre de sa direction durant plusieurs années. Figure historique de l'extrême gauche française ses travaux se présentent comme des réflexions théoriques sur le marxisme (« Marx l'intempestif », « Grandeur et misère d'une aventure critique »), la politique et le militantisme (« Éloge de la politique profane », « Le pari mélancolique »). Un de ses auteurs de prédilection fut Walter Benjamin auquel il consacra un ouvrage (« Walter Benjamin, sentinelle messianique »). A la dissolution de la LCR en 2009, il participera à la fondation du NPA (Nouveau Parti Anticapitaliste) et à la rédaction de deux manifestes (« Penser Agir », « Prenons parti pour un socialisme du XXIème siècle »).

Figure, non pas de l'extrême gauche mais du PCF, Georges Gastaud, reçu à l'agrégation en 1971 a été professeur en lycée et en classe préparatoire. Adhérent au PCF dès les années 70, il a occupé plusieurs postes de dirigeant en région parisienne et dans le Nord pas de Calais. Il est, depuis 2004, membre du secrétariat nationale du Pôle de « Renaissance Communiste ». Il a publié de nombreuses tribunes et ouvrages portant sur la théorie marxiste (« Marxisme et Universalisme », « Le marxisme est-il une ontologie? »), le communisme (« Mondialisation capitaliste et projet communiste : cinq essais pour une renaissance », « Communisme, vers quel avenir? »).¹⁴⁷

Enfin, à ces premiers types d'investissements s'inscrivant dans la continuité d'engagements de jeunesse, s'ajoutaient des parcours politiques plus tardifs concernant des individus ayant occupé des postes d'élus. Dans la population étudiée, on a constaté que certains agents, ont, parallèlement à leur activité d'enseignants, occupé des postes au sein de collectivités locales, de municipalités ou dirigé la mairie de villes de petite dimension. Dans les limites des données accumulées, on pouvait évoquer quelques exemples de carrières de ce type :

Monique Ramognino, reçue au capes en 1969 a été conseillère municipale de la mairie d'Angers à partir de 2001 et première adjointe au maire à partir de 2011. Gilles Masure reçu au capes en 1970 a été Conseiller général du canton de Crépy en Valois de 1979 à 1992, puis de 1998 à 2011. Véronique Gensac, reçue au capes en 1975 est maire de Valezan, village de Savoie de 233 habitants depuis 2003. Daniel Payot, reçu à l'agrégation en 1976, professeur à l'Université Marc Boch a été adjoint à la culture du maire de Strasbourg à partir de 2008. Bruno Huisman, reçu au à l'agrégation en 1977 est Maire de Valmondois, commune du Val d'Oise, depuis 1995¹⁴⁸.

¹⁴⁷ Ici, on notera également l'existence d'un engagement plus tardif comme celui d'Henri Pena Ruiz. Reçu à l'agrégation en 1970, professeur en classe préparatoire au lycée Fénelon a été nommé en 2002 membre du Comité national de réflexion et de propositions sur la laïcité à l'école. Il a également fait partie en 2003 des vingt « sages » de la commission sur la laïcité présidée par Bernard Stasi. Il collabore par le biais de tribunes à la revue Franc Maçonnerie magazine. Il a participé en 2005 à Res Publica, Think Tank fondée par Jean Pierre Chevènement et s'est engagé auprès du parti de Gauche de Jean Luc Mélenchon et du Front de gauche à partir de 2009.

¹⁴⁸ Informations rassemblées grâce aux notices biographiques réalisées par leurs institutions d'exercice.

Il fallait évoquer ces trajectoires qui relèvent plus des doubles parcours que des reconversions, les personnes citées ici ayant eu une carrière d'enseignant en philosophie. Mais elles n'épuisent pas les types d'investissements possibles au sein du champ politique, certains étant associés à l'abandon de la profession d'enseignant. Parmi eux, deux types de carrières prédominent. On trouve d'une part des élus locaux dont le parcours est lié à un parti politique particulier et, d'autre part, des agents ayant évolué dans des services de l'État (ministères, ambassades, préfetures...). Dans la génération examinée, 8 au moins ont été, après avoir passé les concours de l'enseignement, élèves de l'École Nationale d'Administration. Sur le site du journal « Les échos », sont référencés les principales étapes des carrières de certains hauts fonctionnaires français passés par l'ENA. Ainsi, on pouvait s'appuyer sur ces notices biographiques, les âges indiqués étant bien entendu, ceux des agents au moment de la rédaction de l'article¹⁴⁹.

Ainsi, le passage du concours de l'ENA constituait un pont reliant champ intellectuel et champ du pouvoir. Sans passer ce concours, certains ont opéré des reconversions d'un autre type au sein du champ politique en occupant des postes d'élus.

Pierre-Yves Colombat, reçu à l'agrégation en 1969 est sénateur du Var depuis 2004, il a été conseiller général du canton de Callas, président de l'association des maires ruraux du Var et maire de Figanière, commune située dans le Var. Serge Monnier, reçu à l'agrégation en 1970, a été député de la première circonscription de Haute Loire de 1995 à 1997 et maire du Puy de 1995 à 2001. Jean Louis Mons, reçu à l'agrégation en 1974 a été conseiller général du canton de Noisy le Sec de 1976 à 2001, président du Conseil Général de Seine St Denis de 1982 à 1985 et maire de Noisy le Sec de 1995 à 2002.

Le poids notable de ces trajectoires s'expliquait en partie par la forte propension des élites cultivées à s'investir dans le champ du pouvoir¹⁵⁰, mais il venait aussi éclairer un aspect de l'évolution du métier de professeur dans le secondaire marqué par une certaine perte de prestige comme voudrait l'illustrer l'extrait d'entretien suivant.

« En lycée, ça ne s'est pas très bien passé pour moi »

A travers cet extrait on pouvait proposer quelques pistes susceptibles d'élucider la fréquence des reconversions en direction du champ du pouvoir en soulignant, notamment, la nécessité affirmée par l'enquête en question de s'éloigner de l'enseignement secondaire, tout en s'engageant dans un

¹⁴⁹ Voir Annexe 1

¹⁵⁰ Dans *Profession philosophe*, Charles Soulié indique que les agents étudiés dans son enquête ayant passé le concours de l'ENA ont les origines sociales les plus élevées.

univers professionnel à la mesure de ses ambitions. En tant qu'il éclaire certains aspects de la dévalorisation symbolique de la profession d'enseignant dans le secondaire, il concerne également l'ensemble des processus de reconversion.

Ancien élève de l'ENS de St Cloud et agrégé de philosophie Mr F. a, tandis qu'il était encore étudiant, hésité à s'écarter de cette voie en s'inscrivant brièvement aux beaux arts puis à science po. Déçu par ses premières expériences d'enseignement peu concluantes en lycée technique et général, il tentera rapidement de prendre ses distances vis à vis d'une profession peu adaptée à ses dispositions. Le passage du concours de l'ENA apparaissant comme une solution possible pour s'engager dans une nouvelle voie professionnelle.

Extrait d'entretien du 07/04/2013

« -Après les concours vous enseignez donc en lycée ?

-Oui, c'était en banlieue, au lycée Berthelot. Au total j'ai fait 4 ans, y compris l'année de stage. Après j'ai été affecté à St Omer dans le Pas de Calais, là la première année s'est bien passée. J'ai une terminale A, je reste deux ans. Alors je vous dit, ça s'est bien passé, sauf que le second trimestre de ma première année d'enseignement j'étais en arrêt maladie. Durant les vacances de Noël j'ai fait une dépression. J'ai vu un psy qui m'a donné un arrêt de travail de trois mois. J'allais mieux. Mais je n'avais pas envie de rester prof de philo. Après ces deux ans je retourne en région parisienne, ma femme attendait un enfant. J'ai obtenu une délégation rectorale sur l'académie de Créteil. J'étais au lycée de Meulin en lycée technique. Ça ne se passait pas très bien. J'étais... je me sentais de moins en moins concentré.

Ce qui me pesait c'était de me dire, « bon il y a le programme, d'une année à l'autre, continuer à traiter les mêmes notions », bon les textes, chaque année j'essayais de trouver une œuvre nouvelle. Mais je trouvais ça extrêmement répétitif, en fait en lycée, ça ne s'est pas très bien passé pour moi. C'est ça qui m'arrêtait, et à l'époque les possibilités d'accéder au supérieur étaient quasiment inexistantes. Le souvenir que j'en ai, c'est que passaient dans le supérieur ceux qui avaient eu un classement de choix au moment de passer l'agreg, ceux là pouvaient trouver un poste un fac, comme assistant. Et autrement les seuls possibles c'était les classes prépas. Et ça ne me faisait pas tellement envie, il fallait y arriver ce qui n'était pas évident. Il fallait réussir son inspection. Et puis c'est la même chose que dans le secondaire, quelque chose d'extrêmement répétitif, qui se répète d'année en année. Et puis ce qui me gênait c'était d'enseigner à des personnes qui au moins pour certaines d'entre elles allaient avoir le même type de parcours que moi-même. Du coup le mécanisme de reproduction m'arrêtait. J'avais bien apprécié ces classes de bts. Où là c'était des gens un peu différents. Je pouvais apporter quelque chose, et puis il y avait un rapport plus direct, plus franc avec les élèves.

-Quand est-ce que vous quittez le secondaire ?

-Alors je continue...j'obtiens une affectation au lycée de Longjumeau. Donc là ça devait être en 1979, et en même temps je m'étais inscrit au cycle préparatoire de l'ENA. Je suis reçu par le centre de préparation du ministère des finances. Pendant trois mois je fais ça régulièrement. Ensuite je laisse tomber. Et quand vient le jour de passer les épreuves, je suis admissible à l'écrit et l'oral se passe bien. Donc je suis admis à suivre le cycle préparatoire à l'ENA. Sur l'année 80-81, l'avantage

c'est qu'on gardait notre traitement de fonctionnaire. Et je prépare l'ENA en voie éco. Et là on est un petit groupe de 8 ou 9 personnes avec lesquelles je m'entendais très bien. Ça a été une année très agréable. Même s'il y avait un aspect bachotage. Mes souvenirs de science po m'aidaient un peu. Dans des disciplines comme le droit, l'éco. On a été, sur les neuf, sept à passer à l'ENA, et deux sont entrées à l'ENSPTT. (...)

Je pense que ce qui me pesait dans l'enseignement c'était comme je vous disais, le caractère répétitif. Seuls les postes en fac permettaient de déboucher sur autre chose, le nombre d'heures de cours était plus limité. Et ça permettait de mener un travail plus en prise avec la recherche. Après je ne savais pas si j'étais vraiment fait pour la recherche. J'avais des doutes. Quelquefois quand je passais beaucoup de temps à lire je saturais. J'avais besoin de faire autre chose. Et en plus je crois que ce qui m'a détourné de cette envie que j'avais parfois c'était le fait de ne pas avoir trouvé de thème de recherche sur lequel m'investir. »

De part sa trajectoire, cet enquêté illustre le type de déception provoqué par le décalage existant entre une formation intellectuelle prestigieuse et parisienne et la réalité moins exaltante de l'enseignement en lycée. Situation contribuant à expliquer la propension des philosophes à s'investir dans de nouveaux univers.

Ainsi, il fallait souligner l'existence de philosophes donnant à voir des identités et des profils marqués par une capacité à intervenir au sein d'espaces multiples. Sans avoir occupé des postes d'élus ou des positions de pouvoir au sein de services de l'Etat, ceux-ci se distinguent toutefois par un statut de personnalités publiques, par des prises de positions politiques temporaires, par la rédaction d'ouvrages portant sur des « questions de société ». Naviguant, en quelque sorte, à la frontière du champ intellectuel et du champ du pouvoir tout en manifestant une certaine visibilité médiatique, ils illustrent la diversité des façons d'exister comme « philosophe engagé ». Présents dans des univers divers (médias de masse, champ intellectuel, champ du pouvoir, parti politique...) sans que leur identité ne soit restreinte par un seul domaine d'activité, ils apparaissaient, non pas comme des personnalités « inclassables », mais cumulant les univers d'intervention. Ceux-ci recoupant les différentes fractions distinguées par Louis Pinto dans « *Le collectif et l'individuel* » :

« Plusieurs fractions peuvent être distinguées. Les intellectuels rattachés au MEDEF, aux commissions officielles de « sages », aux clubs de réflexion préoccupés de « réformes » s'emploient à élaborer un discours de pouvoir directement exploitable dans le cadre de la pensée néolibérale, mélange de considérations savantes ou techniques, de lieux communs réactionnaires (en finir avec l'esprit de la résistance), de stéréotypes journalistiques (le Trou de la Sécu, les déficits publics, les défis de la mondialisation, la modernisation, la lutte des démocraties contre le « terrorisme », ...), de considérations abstraites sur la modernité et l'histoire, de sentences moralisatrices dirigées contre la paresse de ceux qui se reposent sur leurs « acquis » dans un monde de « risque » et « d'incertitude ». On ne comprend que trop bien pourquoi les intellectuels organiques ont inventé une version bourgeoise de l'existentialisme : dépourvu de « protections », chaque individu ne sera que mieux en mesure de se trouver lui-même authentiquement et de prouver ce qu'il vaut, et ainsi, sous l'aiguillon brutal de la nécessité, le clivage entre les entrepreneurs audacieux et les assistés passifs n'apparaîtra que

plus justifié.

Distincts des précédents, les intellectuels médiatiques brodent quant à eux, chacun à sa manière et avec plus ou moins de talent et d'originalité, sur un canevas imposé à travers mille canaux (dont la presse et les réseaux d'interconnaissance) par les contraintes de la demande de biens intellectuels mondains : politiquement conservateurs et désireux de penser de façon noble et élevée, ils ont pour fonction autant de dire quelque chose que de parler d'autre chose, du bonheur, de la famille, du sens de la vie, des craintes et des espoirs de l'homme contemporain dans une société où, quand il n'y a plus de lutte de classe, l'homme se découvre confronté aux problèmes éthiques de la sphère privée ou de la condition humaine.

Enfin, une autre catégorie de producteurs intellectuels, tout en réunissant les apparences de l'authenticité, semble disponible pour répondre à la demande de biens de salut intellectuel. L'accroissement de la population instruite consommatrice de ce type de biens et l'affaiblissement d'instances collectives de contrôle, intellectuelles (l'université) ou politiques (le marxisme, la gauche), favorisent un sentiment exaltant de liberté¹⁵¹ »

Parmi les philosophes liés aux instances de direction du patronat et au monde de l'entreprise on peut évoquer Rosine Lapresle, Alain Etchegoyen et François Ewald¹⁵². Des figures comme Elisabeth Badinter, Blandine Kriegel, Roger Pol Droit, Luc Ferry naviguant quant à elles aux frontières du champ intellectuel, du champ médiatique et du champ politique.

*

Une telle présentation ne prétendait pas à l'exhaustivité, et un tel projet aurait sans doute exigé une analyse précise de nombreux cas et des conditions d'accès aux différentes positions de pouvoir décrites. Toutefois, à travers l'évocation de ces exemples, on voulait donner une idée des « avènements possibles » et des différents rapports à la politique d'une génération de philosophes. Militants temporaires, « intellectuels organiques », énarques, philosophes médiatiques, auteurs soucieux de penser des questions d'actualité ou d'occuper des positions de pouvoir, les diplômés de la génération examinée donnent ainsi à voir une multiplicité d'approches du champ politique. Les « mondes de l'art » constituant également des domaines d'investissement privilégiés mais débouchant, de façon moins fréquente sur une possible « professionnalisation ».

2) Activités et carrières artistiques :

Volontiers investis sur le plan politique, les philosophes français n'ont pas rechigné à vêtir l'habit de « l'artiste ». Considérée par certains comme un outil indispensable pour « penser le monde », voire le changer, une orientation vers la philosophie pouvait également être liée à un goût pour les arts et

¹⁵¹ Louis PINTO, *Le collectif et l'individuel*, Raisons d'Agir, 2009

¹⁵² Pour des éléments relatifs à leur trajectoire biographique, voir Annexe 1

les lettres.

« Ce qui m'a attiré dans la philo ? C'est une bonne question. J'étais attiré à la fois par la littérature et par la philosophie. J'hésitais entre la philo et les lettres. Pourquoi j'ai fait de la philo alors, ça me plaisait, cette manière de découvrir des auteurs, des manières de penser, j'essaye de me remettre dans l'âge que j'avais à l'époque, j'avais découvert la philo par quelques auteurs qui m'avaient beaucoup plu, Bergson, Bachelard. J'ai pas eu d'attitude critique ni réflexive sur ce que je faisais »

(Homme, professeur de lettres, université de province)

Certaines figures de la philosophie française ont par ailleurs évoqué leur fascination pour le modèle de l'écrivain, à l'instar de Claude Lefort : *« Bien avant d'entrer en philosophie, j'étais possédé par un désir : je souhaitais être écrivain (...) comme beaucoup d'autres jeunes gens, qui l'ont pareillement éprouvé, j'ignorais ce que je voulais écrire, mon désir était sans objet, en attente de son objet. La philosophie ne fit que le fixer en le métamorphosant. Renonçant à la littérature, je connus l'attrait d'une écriture qui portait l'empreinte de mes premiers désirs »*, ou encore Jacques Derrida *« Mon intérêt le plus constant, je dirais même avant l'intérêt philosophique, si c'est possible, allait vers la littérature, vers l'écriture dite littéraire¹⁵³ »*. Un auteur comme François Lyotard tendant quant à lui à penser l'activité philosophique selon le modèle de la transgression représentée par l'artiste d'avant-garde : *« Un artiste, un écrivain d'avant garde est dans la situation d'un philosophe : le texte qu'il écrit, l'œuvre qu'il accomplit ne sont pas en principe gouvernés par des règles déjà établies, et il ne peuvent pas être jugés au moyen d'un jugement déterminant, par l'application à ce texte, à cette œuvre, de catégories connues. ¹⁵⁴ »*

Dans l'échantillon examiné, on a constaté qu'une part non négligeable d'individus a exercé une activité artistique, avec une prédominance de la littérature. Les données rassemblées au sujet de ces pratiques exigeaient toutefois de parler de « pluri activité », bien plus que de « reconversion ». C'est qu'on a pu dénombrer une part très limitée de personnes ayant abandonné l'enseignement de la philosophie pour se consacrer pleinement à une activité artistique. Situation qui s'explique par les évidentes difficultés d'accès aux « mondes de l'art » soulignées dans des études comme « L'accès à la vie d'artiste » et « Droits d'entrée » et au caractère bien incertain des carrières artistiques comparées à celles des enseignants du secondaire. Les écrivains, par exemple, ne vivant pas de leur plume dans leur très grande majorité et exerçant une activité professionnelle annexe pour subvenir à leurs besoins¹⁵⁵. A travers un extrait d'entretien réalisé avec François Caillat, professeur de

¹⁵³ Louis PINTO, *La vocation et métier de philosophe*, op.cit.

¹⁵⁴ Jean François LYOTARD, *Réponse à la question, qu'est ce que le post moderne ?*, Galilée, 1988

¹⁵⁵ Sur ce point, voir Bernard LAHIRE, *La condition littéraire*, La Découverte, 2006

philosophie de la génération étudiée devenu cinéaste et documentariste, on illustrera le type de difficultés auxquelles s'exposait un jeune lauréat des concours, par ailleurs dénué de réseaux et de connaissance au sein d'un quelconque milieu artistique, souhaitant abandonner un poste stable d'enseignant en lycée pour s'aventurer dans une carrière certes plus « créative », mais bien plus aléatoire.

Si les reconversions « complètes » au sein d'un univers artistique étaient donc fort rares, on a en revanche constaté que la pratique d'une activité artistique parallèle à un métier de professeur concernait une part non négligeable d'individus. Au sein des catégories cultivées, et des professeurs du secondaire, il ne fait pas de doute que les pratiques des arts (musique, peinture, littérature, théâtre...) en amateur sont assez répandues. Ainsi, on pouvait difficilement évoquer, de façon systématique, les pratiques artistiques de chacun, sans définir plus de critères. De l'amateur ordinaire, au praticien ayant acquis une certaine notoriété ou une formation poussée dans un domaine particulier, les types de pratiques et leurs degrés de perfectionnement variaient fortement selon les individus. De plus, il fallait, comme plus haut, compter avec des trajectoires posant des problèmes de classification en raison des multiples positions occupées par les agents concernés. On a donc été conduit à diviser l'ensemble des trajectoires en deux types principaux : apparaîtront premièrement des professeurs de philosophie exerçant une activité artistique principale, parallèlement à leur métier d'enseignant, puis des agents ayant occupé des positions multiples, tant au sein du champ intellectuel que dans des univers artistiques hétérogènes, celles-ci étant parfois associées à des engagements politiques, elles auraient pu recouper certains des parcours décrits plus haut. Elles exigeaient donc une description des différentes positions occupées.

1) Littérature et arts plastiques :

S'agissant des professeurs¹⁵⁶ exerçant une activité artistique parallèlement à leur métier la littérature et la poésie avaient un caractère dominant : 12 agents ayant publié des romans, des essais ou des recueils de poésie. On l'aura compris, c'était pour des raisons d'accès aux données que l'on pouvait seulement faire apparaître les individus ayant publié une œuvre. Il était en effet difficile d'envisager, sur une population assez vaste, à moins d'y consacrer une enquête particulière, l'examen détaillé et l'objectivation de pratiques littéraires intimes (comme la tenue d'un journal personnel) ou n'ayant

¹⁵⁶ Les agents qui suivent sont tous enseignants en terminale, en classe préparatoire ou à l'université, en activité ou à la retraite.

pas d'aspect publique (comme la rédaction d'un roman ou d'une fiction n'ayant pas été retenus par une maison d'édition). Ici, dans la colonne de gauche, apparaissent les noms des individus concernés (et leur pseudonyme d'auteur quand ils en ont utilisé un) et l'année d'obtention du concours. Dans celle du milieu, on a indiqué, quand elles existent, leurs publications proprement philosophiques et, dans la troisième, leurs publications littéraires (romans, essais, recueils de nouvelles, poésies etc...). Dans le cas d'auteurs dont la production s'avérait assez vaste, on a choisi deux ou trois œuvres exemplaires, pour éviter de surcharger l'exposition.

En raison de l'aspect « littéraire » d'une discipline comme la philosophie, les limites étaient parfois floues, entre ces deux catégories. Pour éviter une certaine confusion entretenue par des œuvres « ambiguës » jouant sur la portée littéraire que l'on peut attribuer à toute œuvre philosophique et à la portée philosophique de toute œuvre littéraire¹⁵⁷, on a opté pour deux critères distinctifs : les auteurs abordés et les maisons d'éditions. Ainsi, on a tenu pour « philosophiques », des travaux portant sur des auteurs appartenant à cette discipline, des thèmes classiquement traités par les philosophes, et/ou, publiés par des maisons d'éditions universitaires.

Professeurs de philosophie et écrivains (n=12)

Nom	Publications philosophiques	Romans, essais, recueils de nouvelles, poésies
Patrick Rödel (1968)		Le livre du cèpe (2005), Le coiffeur du splendide Hôtel (2003) Marguerite et Salomé (2001)
Odile Marcel (1968)		L'amazonie (1981), L'eau qui dort (1982)
Vladimir Biaggi (1968)	Le nihilisme, Nietzsche (1992)	Martigues Le temps retrouvé (1987), Mémoires secrets du major piotr Illitch Béline (1990)
Bernard Dubourg (1969)		25 poèmes (1980), Digest sur Prynne (1984), Oripeau Conquaille (1991), Cinq thèmes avec victimes incognito (1998)
Danielle Bassez (1969)		Aucune chanson n'est douce (1992) Tombeau (1992)
Michel Guérin (1970)	Nietzsche, Socrate héroïque (1975) Le génie du philosophe (1979)	L'homme Déo (1991)
Jean Libis (1970)	Gaston Bachelard, du rêveur	La dormeuse d'ombre (1987), Trop de

¹⁵⁷ Chez un auteur comme Sartre, la littérature pouvant apparaître comme « une autre manière de faire de la philosophie » Louis PINTO, *Un héritage devenu projet*, op.cit.

	ironiste au pédagogue inspiré (1990), Gaston Bachelard ou la solitude inspirée (2007)	jaune sous les acacias (1990), Comme un désir de fin d'été (2000)
Bernard Galland (1971)	Dictionnaire des philosophes (1984)	Mélissa (1978) L'offense (1999) Le Festin de l'ombre (2000)
Michel Jamet (1971)		Dans l'azur nos mains (2010) Haute soit la rive (2006) Le dernier Mot (1999)
Marc Breidel (1973)		Les petites phrases (1999)
Pascal Marignac (1976) (pseudonymes Kââ, Corsélin, Béhémot)		Silhouettes de morts sous la lune blanche (1984), La princesse de crève (1984) Respiration de la haine (1986)
Michel Hass (1976)		La dernière mise à mort (1982)

Trois agents présentent une activité de peintre suffisamment poussée pour avoir donné lieu à différentes expositions. On remarquera que, pour deux d'entre elles, il s'agissait d'une activité temporaire qui s'est fortement développée une fois l'âge de la retraite atteint. Monique Lachenal (1969) : Professeure de philosophie dans le secondaire a pratiqué la peinture en amateur durant toute sa carrière et a suivi une formation poussée une fois à la retraite. Ses travaux ont été exposés à partir de 2015 dans la région de Lyon. Jacqueline Bilheran Gaillard (1970), également professeure de philosophie en lycée, celle-ci a, commencé la peinture sur le tard, après avoir enseigné durant une vingtaine d'année :

« Il y avait toujours cette envie de faire de la peinture. A 40 ans, mon mari m'a offert tout un matériel de peinture, alors j'ai commencé à peindre et j'ai plus pu m'arrêter. Et donc j'ai décidé à 55 ans d'abandonner l'enseignement de la philo, en profitant du fait que j'avais eu 3 enfants et que je pouvais donc partir à la retraite de façon anticipée. C'était pour me donner un peu de temps pour essayer de donner quelque chose de correct en peinture quoi. Ce qui fait que depuis je suis inscrite comme artiste professionnelle à la maison des artistes, et voilà. Du coup je peux vivre ma deuxième vie, celle que j'avais toujours rêvé d'avoir, en toute tranquillité et sans trop d'arrière pensée. Et en ayant l'impression que je rajeunis un peu. »

Ses œuvres ont été exposé à partir de 2005 dans des galeries situées à Colmar, Mulhouse ou La Ciotat, et elle a remporté, dès la première année un prix lors d'une exposition à Tokyo.

Noelle Viard, également professeure de philosophie dans le secondaire a quant à elle commencé à exposer bien plus tôt que les précédentes. Ses premières expositions datent de 1976 et les dernières

en date de 2008. Celle-ci a, parallèlement à sa profession d'enseignante, exposé dans toute la France (Galerie Odile Mauve à Paris, Galerie La Salamandre à Nîmes, Galerie du Petit Sel à Montpellier, etc...) et à l'étranger (Forum fur Kunst à Heidelberg).

Un difficile accès à la vie d'artiste
François Caillat

Aujourd'hui cinéaste d'art et essai François Caillat a produit une œuvre partiellement marquée par la philosophie (« *Julia Kristeva, Etrange étrangère* », « *Foucault contre lui-même* »). Reçu à l'ENS de St Cloud en 1971 et agrégé de philosophie 4 années plus tard, il nous a dit avoir rapidement ressenti un malaise lié à l'occupation d'un poste d'enseignant dans le secondaire. Étant l'un des rares individus de sa génération à avoir abandonné la profession d'enseignant pour tenter de se consacrer pleinement à une activité artistique, cet extrait d'entretien, témoignant d'une trajectoire relativement chaotique, voudrait illustrer la prise de risque que constituait une telle démarche.

-Et vous démissionnez quand de l'éducation nationale ?

-J'ai fait l'année de stage, j'ai eu une année de rab à l'école, ils m'ont laissé une année sans rien faire, ensuite j'ai eu l'année de stage. Au lycée de Montreuil, après l'agrégation. Après je me suis, mis en dispo une année en prétextant que j'avais le fils de ma femme qui était... je sais pas quoi, j'ai dit que je voulais m'en occuper. J'ai fait ça une deuxième année et puis la troisième année comme je commençais à avoir autant d'absence que de présence, si je ne reprenais pas, ça le faisait pas. Donc j'ai démissionné, enfin c'est une démission réciproque j'ai pas envoyé de lettre de démission. J'avais été nommé dans le nord, et là j'ai un peu fui, j'ai dit que je voulais prendre une année, voilà... je pense qu'ils ont senti que de mon côté ça démarrait bof. En fait je crois que je n'étais pas fait pour être prof, je crois que c'était ça le malentendu, j'en porte une grande responsabilité, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas de lien entre les études et le métier, et surtout en philo à vrai dire. J'aurais fait de l'histoire géo j'aurais peut-être été obligé de me dire « Qu'est ce que je vais faire ? Je vais forcément être prof ». En philo, c'était plutôt la position de philosophe ou le goût de la philo. Le goût des études, je voyais pas tellement le rapport avec le fait de me retrouver dans le corps de l'Education Nationale, qui était une autre réalité, la philo dans les 70 c'est quelque chose qui correspond beaucoup à l'air du temps, c'est une manière de vivre.

Donc à l'époque il faut savoir une chose, c'est qu'on était pas prof d'université à 25 ans même si on était agrégé et normalien, c'était 10 ans de purgatoire minimum, moi j'ai été nommé dans un

village improbable dans le nord, 200 habitants. Bon, alors je trouve ça très bien comme métier, mais je ne trouvais pas que c'était pour moi.

-Et que faites vous après avoir démissionné ?

-Je ne fais pas grand-chose. En fait j'avais déjà un peu changé de milieu culturel. Par des hasards nombreux et variés, je me suis retrouvé plutôt à vivre dans des milieux artistiques que je ne connaissais pas auparavant. Donc j'étais entouré de gens qui vivaient un peu différemment, ils n'avaient pas de plan de carrière, ils ne savaient pas ce qu'allait être leur futur, et ils m'ont d'ailleurs beaucoup aidé à prendre cette décision, ils m'ont pas poussé mais mentalement j'étais préparé par ce que je voyais autour de moi : des gens qui finalement n'avaient pas le sens de l'avenir. Le fait d'être fonctionnaire n'avait plus grand sens pour moi.

Ça s'est fait comme ça, c'est à dire que tout en étant prof j'ai commencé à vivre dans d'autres milieux, dans d'autres perspectives, et à un moment donné je me suis aperçu que je n'allais pas dans cette vie, que ce n'était pas pour moi cette vie. J'ai fait une petite tentative quand même, à un moment donné je vivais avec une étrangère, une chilienne en l'occurrence, et je me suis dit « tiens on pourrait vivre en Amérique latine ». Donc j'ai demandé un poste d'attaché culturel que j'aurais pu avoir. On m'a proposé des postes mais pas en Amérique latine, donc je n'y suis pas allé, bon ça c'est un pur hasard. J'ai laissé tomber. Il y a un type aussi qui m'a proposé de monter une maison d'édition, un type âgé qui avait beaucoup d'argent, il s'est dit, « tiens un jeune normalien ». Bon j'y ai cru trois mois. Et puis je me suis dit que j'allais rentrer de nouveau dans un système qui me déplaisait profondément, c'est-à-dire, l'institution le salariat quelque chose de trop réglé pour moi, j'étais trop rebelle pour faire ça, enfin rebelle. Je dis pas ça pour faire le malin, mais rétif on va dire, rebelle au sens rétif, donc le changement s'est fait naturellement, mais à l'époque je ne faisais pas grand-chose.

Avant je me sentais dans une seule chose qui était mon côté intellectuel, c'était important mais je ne le considérais pas comme exclusif, je ne voulais pas développer que ce côté-là de moi, je voulais pas me réduire à ça. Sachant par ailleurs que j'étais venu à la philo un peu par hasard. C'est bien plus tard que je me suis rendu compte que la philo était un truc qui me structurait complètement, y compris aujourd'hui. Mais c'est bien, c'est au sens très intérieur pour le coup, pas au sens d'exercice du métier de prof, et je pense que si j'avais continué la philo, j'aurais essayé non pas d'être prof mais d'écrire des livres, je sais ça fait très prétentieux, mais c'est ça qui aurait pu m'intéresser, faire non pas une œuvre mais travailler dans quelque chose de productif, de créatif. Prof de philo reproduire l'histoire de la philo c'est pas pour moi, ça ne m'intéresse absolument pas.

2) Des agents aux positions et activités multiples :

Comme dans la partie précédente concernant les investissements politiques des philosophes, on a pu constater que les trajectoires de certains individus se caractérisaient par des interventions au sein d'univers multiples. Ceux-ci ne se distinguent pas par la pratique, parallèle à un métier d'enseignant, d'une activité artistique particulière mais par une existence et un investissement au sein d'univers hétérogènes (édition, littérature, théâtre, psychanalyse, politique, université, etc...). Michel Nebenzahl, reçu au à l'agrégation de philosophie en 1968 présente une carrière de ce type¹⁵⁸ :

Michel Nebenzahl. Enseignant de philosophie en lycée (maître auxiliaire) de 1965 à 1968, puis

¹⁵⁸ Pour les autres carrières aux facettes diverses au sein de la génération étudiée, voir annexe 1

titulaire de la chaire d'esthétique pour la préparation au professorat de dessin au Lycée Claude Bernard, il a également été chargé de cours d'Histoire et d'esthétique en école d'architecture. Nommé assistant en philosophie et en esthétique à l'université de Nanterre en 1974, il a ensuite été Maître de conférence de 1985 à 2007. Il se présente comme un auteur ayant à la fois produit des œuvres littéraires, des pièces de théâtre et pratiqué la comédie, tout en s'intéressant à la psychanalyse. Il a traduit l'œuvre de l'écrivain Thomas Bernhard, mis en scène des pièces de théâtre (« Les exaltés », « Molloy Bloom », « La chaise d'après »...) et enseigné l'art dramatique à l'Ecole Nationale d'art dramatique de Chaillot.

Dans un entretien datant du 19 avril 2007 pour une revue étudiante de l'université de Nanterre, La « Pholie », il explique s'être intéressé de près à la psychanalyse et avoir réalisé une analyse personnelle. Intérêt trouvant des résonances dans différentes publications.

« J'ai commencé ma psychanalyse assez tard, j'avais 35 ans — il n'est jamais trop tard — et c'était à travers un moment, effectivement, assez difficile de ma vie personnelle. Je dois dire que cela m'a permis de traverser les choses mais surtout cela m'a permis de voir à quel point la psychanalyse pouvait toucher profond dans le psychisme humain. Faire une psychanalyse, c'est pouvoir vérifier sur soi-même le génie de l'invention freudienne.

Cela a duré combien de temps ? Sept ans suivi de ce qu'on appelle une psychanalyse "didactique", que j'ai faite, de façon non banale, avec François Perrier. J'ai suivi les séminaires d'approche clinique de la psychose à Ste Anne. Je faisais d'autres choses en même temps : je continuais à enseigner et je n'ai jamais interrompu mon enseignement. J'ai travaillé dans des écoles de théâtre nationales, dans des entreprises... Si c'est cela qui vous intéresse plus particulièrement, il faut savoir qu'il n'y avait pas que cette dimension là dans la vie. La psychanalyse m'a été utile partout : dans le théâtre, dans l'entreprise, dans l'enseignement. »

3) Philosophie, théologie et engagement religieux :

Comme le souligne Jacques Bouveresse, il y a dans la philosophie française « *un lien extrêmement étroit qui s'est maintenu entre théologie et philosophie, et qui subsiste à travers des gens comme Jean Luc Marion, par exemple. Le grand philosophe catholique qui est devenu académicien.* » Une part des diplômés de la génération examinée¹⁵⁹ ne faisant pas exception à une tradition intellectuelle consistant à croiser des réflexions philosophiques avec des méditations relevant de la théologie incarnée par des auteurs comme Lachelier, Ricoeur ou encore Lévinas. Bref, « *contre l'idée simple qui assimilerait la philosophie universitaire à un principe de laïcisation continuellement actif dans*

¹⁵⁹ Jacques BOUVERESSE, *Le philosophe et le réel*. Fayard, 1998. On notera toutefois que ces cas avaient quelque chose de marginal dans une période dominée par le militantisme marxiste. Les années 80 marquant toutefois un certain renouveau pour les intellectuels mêlant philosophie et considérations religieuses.

la société française, il faut insister sur la présence insistante de la religion au cœur même de la discipline, des premières années de la République aux dernières décennies du XXème siècle »¹⁶⁰.

A l'instar de la politique la religion est en effet intervenue, pour certains philosophes français, comme une médiation conduisant à des études de philosophie, on citera sur ce point, le témoignage d'un professeur comme Henri Gouhier : « *J'ai consacré mon mémoire d'étude à « la foi et la raison chez Descartes ». Rétrospectivement, je peux dire qu'il y avait un lien entre la philosophie et la religion. Ce sujet, bien que je ne me souviens pas des raisons à l'origine de son choix, m'apparaît aujourd'hui comme le point de départ d'un postulat formulé beaucoup plus tard.* ». A la faveur des croisements possibles entre thèmes phénoménologiques et théologiques, des auteurs comme Jean Louis Vieillard Baron (agrégé en 1969, auteur de « *La religion et la cité* », « *L'idée de Dieu, l'idée de l'âme* »), Jean François Courtine (agrégé en 1970 auteur d'études sur le théologien Francisco Suarez, « *Suarez et le système de la métaphysique* », « *Nature et empire de la loi. Etudes suarezziennes* »), Jean Luc Marion (agrégé en 1971, auteur de « *L'idole et la distance* », « *Sur la théologie blanche de Descartes* », « *Dieu sans l'être* »), et Jean Louis Chrétien (agrégé en 1974, auteur de « *La voie nue : phénoménologie de la promesse* », « *L'appel et la réponse* ») ont par exemple produit une philosophie adossée à des convictions religieuses.

Toutefois, le rapport à la religion des philosophes ne se résumait pas, ou n'impliquait pas nécessairement une inflexion théologique de leur production philosophique. On a effet constaté que, chez certains, le statut de professeur de philosophie était plutôt associé ou combiné à des enseignements de théologie dans des institutions particulières (Institut catholique de Paris, Faculté de théologie de Lyon) et à l'occupation de position de pouvoir au sein d'organisations religieuses « militantes », sans qu'ils aient eu le projet de produire une œuvre philosophique personnelle comme les précédents. Ainsi, sans impliquer de reconversion professionnelle ou intellectuelle, le rapport à la religion des agents pouvait toutefois être associé à certaines activités annexes.

Jean Noël Dumont (1970) Professeur de philosophie en classe préparatoire au lycée St -Marie de Lyon, il a participé en 1999 à la création du « Collège Supérieur de Lyon », institution se présentant comme un « *centre de réflexion et de formation ouvert à tous, s'appuyant sur une pensée exigeante et éducative avec une vraie recherche de sens.* » Il est indiqué, sur le site de cette institution qu'il s'agit d'une « *Association loi 1901 et d'inspiration chrétienne soutenue par la Fondation des Maristes de Puylata, la Fondation St Irénée ainsi que par des sociétés partenaires et des donateurs privés* ». Il est par ailleurs professeur au séminaire St Iréné de Lyon depuis 2010

Catherine Conrad (1971) Professeure en classes préparatoires à Metz, collabore régulièrement, par le biais de cours et de conférences, aux cycles de formation de l'Institut des Sciences Religieuses de Meurthe et Moselle. Celles-ci portent sur des questions morales, des auteurs traditionnels de la théologie médiévale comme St Augustin, et des problématiques classiquement associées au questionnement religieux comme la foi, la création, la Vérité, etc... Dans une notice biographique, on peut lire qu'elle est née « *dans une famille de quatre enfants à forte pratique catholique* », et qu'il s'agit d'une « *filie*

¹⁶⁰ Jean Louis FABIANI, *Les philosophes de la république*, Paris, Minuit, 1988

d'universitaire très tôt happée par le monde des livres, seul divertissement en cette époque de reconstruction. (...) Normalienne à 18 ans, elle a ainsi vécu mai 68 avec beaucoup de distance et d'humour. Aristote était au programme de l'agrégation, ce fut là aussi une vraie rencontre, un tel sens métaphysique allié à un tel sens de l'existence concrète et de la force des vertus. Agrégée de philosophie à 22 ans, très tôt mère de quatre enfants, sa passion fut celle de la transmission dans tous les sens du terme, à ses enfants, à ses étudiants, la passion de la vie¹⁶¹ »

Xavier Lacroix (ag 1975) professeur de philosophie et de théologie morale à l'Université catholique de Lyon depuis 1986, il a été directeur de l'Institut des sciences de la famille de 1986 à 1994, doyen de la faculté de théologie de 1997 à 2003 et a siégé au conseil national de la pastorale familiale de 1987 à 2004.

Hubert Faes (ag 1976) Professeur de philosophie en classes préparatoires au lycée Schweitzer du Raincy il a organisé un séminaire à la faculté de philosophie de l'Institut Catholique de Paris dont il a été le doyen de 2006 à 2009.

*

Ainsi, on pouvait situer l'objet de notre recherche, les reconversions intellectuelles, dans un espace de trajectoires et d'avenirs possibles, et définir certaines de leurs propriétés relatives :

a) Avec les reconversions au sein du champ politique, il s'agit des carrières donnant à voir le plus de reconversion « complètes ». Les deux autres secteurs décrits relevant plus de la plus de la « pluri-activité »¹⁶².

b) Étant plus fréquentes que les reconversions politiques, il s'agit des carrières les plus propices à l'abandon du métier de professeur de philosophie du lycée.

c) En attribuant au champ intellectuel une position dominée par rapport au champ politique mais dominante par rapport au champ artistique, les types de reconversions étudiées occupaient en quelque sorte une position intermédiaire entre ces deux extrêmes.

Si, au sein de la population des diplômés en philosophie, les reconversions intellectuelles avaient donc quelques traits distinctifs, on pouvait également les situer dans un espace intellectuel plus vaste à travers une comparaison avec les diplômés en Histoire et en Lettres. Celle-ci apportant un résultat principal : s'il existe une tendance relativement forte chez les philosophes à s'engager dans des disciplines nouvelles, celle-ci est quasiment absente de ces deux derniers secteurs.

C) Les professeurs d'histoire et de lettres, données comparatives, (1968-1975) :

S'agissant des parcours des lauréats des concours en Histoire et en Lettres, on était confronté à des problèmes de classification analogues aux précédents concernant des agents donnant à voir des carrières doubles et des identités intellectuelles multiples. On a toutefois pu révéler des propriétés

¹⁶¹ <https://www.baglis.tv/intervenants/2208-catherine-conrad.html>

¹⁶² Point que l'on a été conduit à nuancer au cours de notre investigation en raison de la fréquente permanence d'une posture philosophique chez certains agents.

pertinentes à propos de ces deux groupes lorsqu'on les comparait à celles des philosophes. Ici, il n'était pas nécessaire de s'engager dans l'étude détaillée de certaines trajectoires ou de promotions entières, la pertinence des données présentes résidant dans leur valeur comparative. Notre objectif n'étant pas de réaliser une sociologie de ces deux nouveaux groupes d'agents mais de mettre en valeur une propriété distinctive des lauréats des concours de philosophie : leur forte propension à s'investir *au sein de nouvelles disciplines*.

S'agissant des historiens premièrement, ces types de reconversion étaient quasi inexistantes, ceux-ci se distinguaient en revanche par une forte propension à envisager des carrières politiques¹⁶³. Ces dernières étant, plus souvent que celles des philosophes, à situer à droite sur l'échiquier. Les agents reçus aux concours de lettres pouvant, quant à eux s'investir au sein de secteurs comme la linguistique ou les études théâtrales mais les reconversions disciplinaires comparables à celles des diplômés en philosophie étaient bien plus rares. Bref, on voulait insister sur une propriété distinctive des trajectoires des diplômés en philosophie que l'on se proposera d'élucider.

Entre 1968 et 1975, la population totale des agrégés d'Histoire compte 748 agents, de Lettres, 690.

Histoire	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	Tot
Agrégés	75	90	96	104	106	106	96	75	748

Lettres	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	Tot
Agrégés	53	66	76	92	105	105	118	75	690

D'après les données rassemblées, on pouvait d'abord noter que la part de diplômés devenus professeur, voisinant les 80% pour les historiens et 75% pour les lettrés, est supérieure à celle des philosophes :

	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	Tot
Professeurs	63	75	77	86	78	84	68	64	595

¹⁶³ Ce point méritant à n'en pas douter une investigation spécifique et pourrait incarner une perspective de recherche possible.

Part du total	84	83,3	80,2	82,7	73,6	79,2	70,8	85,3	79,5
---------------	----	------	------	------	------	------	------	------	------

	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	Tot
Professeurs	40	45	56	69	78	74	86	57	505
Part du total %	75,5	68,1	73,7	75	74,3	70,5	72,8	76	73,1

Pour les historiens, les secteurs de reconversion les plus prisés relevaient plutôt du secteur politique et du journalisme. Sur l'ensemble des trajectoires de ces sept années, on a dénombré 25 trajectoires de ce type. Elles comptent notamment des personnalités comme Roger Karouchi, Jacques Marseille, ou Alexandre Adler. Ces deux derniers combinant visibilité médiatique et appartenance intellectuelle relativement floue¹⁶⁴. On a pu relever l'existence d'une seule reconversion disciplinaire comparable à celles opérées par les philosophes de la génération étudiée, celle de Jean Louis Derouet, reçu à l'agrégation en 1970 titulaire d'un doctorat de sociologie, spécialiste des questions d'éducation, professeur à l'INRP et à l'ENS.

Les professeurs de lettres ont aussi opéré des reconversions au sein du champ politique, en passant comme leurs homologues philosophes, le concours de l'ENA (N=10) sur la décennie étudiée. De plus, on a pu relever des investissements au sein de disciplines voisines comme la linguistique, les sciences du langage et les études théâtrales (N=15). Toutefois, ils se sont investis beaucoup plus rarement au sein d'autres régions du champ intellectuel.

Histoire	Professeurs	Reconversions ¹⁶⁵	Pas d'information	Total
1968	63	5	7	75
1969	75	5	10	90
1970	77	6	13	96
1971	86	5	13	104
1972	78	7	21	106

¹⁶⁴ Voir Annexe 1

¹⁶⁵ Ici, l'ensemble des types de reconversion sont rassemblés.

1973	84	7	15	106
1974	68	5	23	96
1975	64	4	7	75

Lettres	Professeurs	Reconversions	Pas d'information	Tot
1968	40	4	9	53
1969	45	5	16	66
1970	56	4	16	76
1971	69	5	16	92
1972	78	3	24	105
1973	74	6	25	105
1974	86	5	27	118
1975	57	4	14	75

*

Ensemble, ces données fournissent trois résultats principaux. Au sein de la population des philosophes, les disciplines voisines constituent les secteurs de reconversion les plus fréquemment prisés et, comparées aux autres univers d'investissement possibles, il s'agissait des plus propices à l'abandon du métier de professeur dans le secondaire. Ensuite la fréquence élevée de ces types de bifurcations constitue un de leurs traits distinctifs si on les compare aux diplômés en Histoire et en Lettres. Phénomène assez constant dans l'histoire intellectuelle française, la propension des diplômés en philosophie à s'investir et à participer à la construction de disciplines nouvelles constitue l'objet sur lequel il s'agira maintenant de se pencher plus en détail.

Une telle situation appelait sans doute des types d'explications formulées dans des termes différents. Comme précisé en introduction, des arguments de type intellectualiste viendraient en premier à l'esprit. La philosophie, à la faveur de son aspect panoramique et de ses connexions avec

d'autres univers savants constituerait un point de départ propice à s'investir au sein de disciplines voisines¹⁶⁶. S'il fallait bien entendu intégrer cet aspect, accentué par les propriétés de la période étudiée, on ne saurait en faire un principe unique. Il fallait en effet intégrer dans nos analyses, la dimension « stratégique » des trajectoires savantes, sans nécessairement l'opposer aux éléments précédents. C'est dire que, sans basculer dans une théorie rationaliste quelque peu cynique, on ne pouvait faire l'économie de la prise en compte des intérêts spécifiques associés au déroulement de chaque carrière et de la valeur du capital philosophique sur le marché des biens savants.

A cela s'ajoutait une question qui exigeait de s'engager dans l'examen précis d'un nombre significatif d'études de cas : fallait-il nécessairement considérer que tout transfert disciplinaire équivalait à une rupture nette et définitive avec la philosophie elle-même ? En effet, il ne suffisait pas de constater que certains agents s'étaient éloignés, sur le plan institutionnel, de leur discipline de formation. Encore fallait-il examiner les degrés d'éloignement possibles, établir des critères permettant d'évaluer cet éloignement et, quand cela s'avérait possible, de prendre en compte le rapport entretenu par les agents à leur propre trajectoire. Problématiques autour desquelles on a progressivement construit notre protocole d'enquête.

¹⁶⁶ Cet aspect ayant été fréquemment souligné par les enquêtés eux-mêmes lors des entretiens

III) L'enquête, **nos choix méthodologiques et leurs évolutions**

La sous-population que l'on voulait étudier en détail comptait donc 101 agents¹⁶⁷. Sur cet ensemble, on a pu trouver 71 adresses mail et 19 numéros de téléphone, grâce aux sites internet de différentes universités, à l'annuaire des normaliens et aux sites des pages blanches et des pages jaunes¹⁶⁸. La grande majorité des prises de contact a donc eu lieu par mail, approche qui s'avéra fructueuse puisque, sur l'ensemble des personnes contactées de cette façon, 55 ont accepté notre proposition d'entretien¹⁶⁹. Celle-ci ayant bien entendu ses faiblesses et donnant lieu à quatre cas de figures : des non réponses (n=11), des refus (n=5), des réponses positives immédiates (n=41) et d'autres impliquant quelques précisions et argumentations de notre part (n=14). S'agissant des non réponses, il était parfois difficile de savoir si elles étaient dues à un oubli, une stratégie d'évitement ou une adresse mail qui n'était plus utilisée par notre interlocuteur, ce que l'on a pu parfois corriger en contactant l'établissement d'activité. Les cas relevant de la quatrième situation désignée étaient vraisemblablement liés à une relative méfiance de la part des enquêtés et exigèrent une approche « stratégique » permettant de gagner leur confiance. Dans cette perspective, le choix adopté fut celui de la transparence, comme voudrait l'illustrer cet échange avec une psychanalyste de

¹⁶⁷ Voir données morphologiques, et donc 116 si l'on prenait en compte les professeurs de philosophie ayant une pratique d'analyste.

¹⁶⁸ Les contacts téléphoniques ont été particulièrement utiles dans le cas des psychanalystes dont le numéro de cabinet était disponible dans les pages jaunes.

¹⁶⁹ On notera qu'il s'agit d'un taux de réponse relativement haut.

formation philosophique, enseignante dans une UFR de psychologie de province qui, après s'être informée sur notre identité, a accepté de nous rencontrer. On retranscrit ici l'échange de mail datant du 24/05/2014 :

GF : -Bonjour,

Actuellement en thèse de sociologie à l'EHESS, je réalise une recherche sur la philosophie. Je m'intéresse particulièrement aux relations entre philo et psychanalyse ainsi qu'aux trajectoires des personnes diplômées en philo ayant une pratique d'analyste.

J'aimerais donc pouvoir vous rencontrer pour discuter de votre parcours intellectuel. Seriez-vous disponible pour un entretien dans les semaines ou les mois qui viennent?

Cordialement

NB : -Peut-être... mais qui vous a donné mon adresse mail?

GF : -J'ai trouvé votre mail sur le site internet de X¹⁷⁰

Verriez-vous une date qui vous arrangerait pour un éventuel rdv?

NB-Bonsoir,

Pourquoi ce site-là plutôt qu'un autre? Le site de X ne mentionne pas que je sois philosophe de formation... Quid de cette information? Avant de savoir si j'ai envie de répondre à votre demande j'ai besoin moi aussi d'en savoir un peu plus sur votre parcours intellectuel. Quelle est votre formation? Dans quelle fac? Qu'est-ce qui vous amène à vous intéresser aux liens philosophie/psychanalyse? Qui est votre directeur de thèse ? Dans quel courant sociologique inscrivez-vous votre démarche? Etc...

Vous comprendrez que répondre au type de demande que vous formulez ne fasse pas partie de ce qui m'intéresse en priorité... Bon courage tout de même.

Cordialement

GF -En fait c'est assez simple, je dispose, grâce au ministère de l'éducation, des listes de toutes les personnes qui ont passé le capes et l'agrégation de philo dans la période que j'étudie. En tapant leur nom sur Google notamment, je retrouve certaines personnes, le vôtre m'a conduit sur le site d'aparté et j'ai constaté que vous aviez une pratique d'analyste. Ainsi, je vous ai contactée.

Pour répondre à vos questions dans l'ordre:

-j'ai réalisé des études de philo à Clermont-Ferrand et à Paris I, avec une ouverture importante sur les sciences sociales.

-pour être plus précis, je m'intéresse surtout aux philosophes qui se sont tournés vers: les sciences de l'éducation, la sociologie, l'anthropologie et la psychanalyse.

-mon directeur de thèse est Louis Pinto et je dépends aujourd'hui de l'EHESS

-ainsi je m'inscris dans les courants de recherches sociologiques sur la philo portées par des auteurs comme Charles Soulié, Jean Louis Fabiani, José Luis Moreno Pestana et Louis Pinto.

¹⁷⁰ Il s'agit du site d'une association de psychanalystes d'orientation freudienne à laquelle appartient mon interlocutrice.

N'hésitez pas si vous désirez d'autres précisions sur ma recherche, j'y répondrai volontiers.
cordialement

NB-Bonjour,

Merci de votre réponse, en effet ça paraît assez simple. Je suis allée moi-même sur Google, et j'ai constaté qu'un certain nombre d'informations y étaient librement accessibles. Pour définir un rdv, le mieux serait de me téléphoner. Voici mes n°: 06 XXXXXX ou 05 XXXXXX.

À bientôt,

Moyennant quelques explications analogues à celles illustrées par cet échange on a pu, sur 90 personnes contactées, en rencontrer 50 et réaliser 10 entretiens par téléphone lorsqu'aucune autre solution n'était envisageable, comme dans le cas de Bernard Charlot, auteur ayant évolué en Sciences de l'éducation et résidant depuis plusieurs années au Brésil, et de certains enquêtés résidant dans des villes de provinces excentrées et ne pouvant, ou ne désirant pas, se rendre à Paris. Ainsi, la majeure partie des interviews a eu lieu en région parisienne, et quelques-unes à Lyon, ville facilement accessible pour nous. Occupant une charge d'enseignement à l'Université d'Auvergne de Clermont-Ferrand¹⁷¹, il était possible de se rendre en région parisienne régulièrement, parfois pour quelques jours au cours desquels on pouvait réaliser plusieurs entretiens. Ainsi, on était perçu comme un enseignant débutant dans le milieu de la recherche et ayant fait l'effort de se déplacer. Situation qui pouvait aussi bien engendrer une certaine distance de la part des enquêtés que rendre possible des discussions relâchées ou susciter quelque sympathie chez des individus prompts à se « raconter » s'il s'agissait de soutenir un « jeune collègue ».

1) Les disciplines d'accueil :

Les données accumulées et les résultats acquis furent donc le produit d'une démarche combinant divers modes opératoires (lectures d'ouvrages, recherches en archives, et entretiens biographiques principalement) processus sinueux et cumulatif qu'il était difficile de retranscrire dans l'organisation même du texte sans s'exposer à une certaine confusion. Ainsi, la présentation pour laquelle on a opté devait répondre à une exigence : rester fidèle à la temporalité de l'enquête, tout en présentant une certaine clarté. Une investigation s'étendant sur plusieurs années est nécessairement marquée par des découvertes mais aussi des renoncements et des choix qui sont

¹⁷¹ On a ensuite enseigné la philosophie dans un lycée de la région parisienne.

autant de sacrifices. Le premier, et le plus important du point de vue de la construction du travail présent, fut celui de se pencher sur quatre secteurs savants particuliers ayant « reçu » des philosophes de formation : les sciences de l'éducation, la sociologie, l'anthropologie et la psychanalyse. Avant d'entamer nos investigations, nous ne pouvions guère anticiper leur poids dans les processus de reconversions observés¹⁷². Chacun, par son histoire spécifique, ses relations avec la philosophie son état et son évolution dans la période étudiée engageait des problématiques différentes et éclairait la thématique de la « reconversion » d'une façon particulière. Ainsi, sans sacrifier pour autant l'homogénéité de notre recherche, on a voulu traiter dans des parties séparées l'investissement des philosophes dans ces univers différenciés.

On l'aura compris, une des principales difficultés qui se posaient lorsqu'on tentait d'éclairer ces processus de transfert disciplinaire était liée à la définition de la *position relative* de chaque discipline, par rapport à la philosophie bien entendu, mais aussi dans l'espace intellectuel en général. Problématique qui ne pouvait être traitée comme allant de soi, en considérant, par exemple, que toute orientation « extérieure » à l'espace spécifique de la philosophie, discipline dominante, s'identifiait nécessairement à un « déclassement » intellectuel. C'est que le champ intellectuel est un univers où se côtoient plusieurs principes de hiérarchisation concurrents¹⁷³. Cette situation rendant plus complexe qu'il n'y paraissait la définition des relations entre disciplines et exigeait d'explicitier les critères tenus pour pertinents et les opérations de classifications opérées, bref de montrer les *opérations de construction* qui ont commandé notre enquête. S'agissant de l'examen des disciplines, on pouvait distinguer six types de critères pertinents :

- a) Les indicateurs liés à leur âge relatif. On pouvait retenir deux éléments principaux : la première apparition d'une chaire universitaire et d'une licence spécifique.
- b) Les signes de prestiges liés à leur type d'implantation au sein de l'espace académique, avec, principalement, leur représentation au sein des instances d'enseignement et de recherche (Université, CNRS, EHESS, Collège de France)
- c) Le prestige et la notoriété des auteurs appartenant à la discipline. En dépit des aspects discutables d'une notion comme celle de « grand auteur », on pouvait toutefois relever certains indices de notoriété comme ceux proposés dans *Homo Academicus* : « *appartenance à l'Académie française et mention dans le Larousse, apparition à la télévision, collaboration à*

¹⁷² On notera que notre connaissance de l'espace étudié était, avant l'investigation, principalement livresque. Une enquête empirique s'accompagnant nécessairement d'une forte modification du rapport à l'objet. Sur l'évolution du rapport à l'objet, voir Pierre BOURDIEU Luc BOLTANSKI, *La production de l'idéologie dominante*, Raisons d'Agir, 2008

¹⁷³ Sur ce point, voir Pierre BOURDIEU, *Homo academicus*, op.cit. p23

*des quotidiens, publication en collection de poche, appartenance au comité de rédaction de revues intellectuelles*¹⁷⁴ ».

d) La hauteur théorique revendiquée et la noblesse des objets traités. Le système éducatif français tendant à valoriser les problématiques théoriques et les objets abstraits¹⁷⁵, on pouvait en effet établir une hiérarchie entre disciplines selon leur position dans la division du travail intellectuel. Avec, en haut, le traitement des problèmes relatifs à la « Science », la « Conscience », « l'Être », et en bas celui de thématiques plus modestes (méthode, pédagogie, éducation, etc...)

e) Les types de liens établis avec des instances culturelles extérieures à l'espace académique. On pouvait en effet définir certaines propriétés des disciplines en fonction de leur rayonnement dans des médias et dans la presse intellectuelle¹⁷⁶

f) La valeur des « droits d'entrée » nécessaires à intégrer la discipline. Chaque discipline ayant son mode de recrutement, on pouvait distinguer des indicateurs de leur degré d'homogénéité et d'orthodoxie en fonction du poids des capitaux spécifiques nécessaires à envisager une carrière (capes, agrégation, thèses, publications, etc...)

Si l'on retenait ces indicateurs, la philosophie, renvoyant tous les signes possibles de prestige, occupait une position dominante. Implantée de longue date au sein de l'université française, elle est également représentée dans toutes les institutions d'enseignement et de recherche occupant le sommet de la hiérarchie (Sorbonne, Collège de France, EHESS, CNRS). Elle se caractérise par l'existence d'un panthéon d'auteurs classiques (Platon, Descartes, Kant, etc...) et de contemporains ayant « marqué leur temps » (Sartre, Merleau Ponty, Foucault, Deleuze, etc...). A la discipline philosophique est, globalement, attribué le monopole du traitement d'un certain nombre de problèmes « théoriques » associé à un relatif dédain d'une partie des professionnels pour les problématiques ordinaires de pédagogie¹⁷⁷. Enfin, le mode de recrutement spécifique des enseignants se caractérise par des « droits d'entrée » élevés entraînant une forte homogénéité dans les carrières des philosophes marquée, notamment par une nette continuité entre l'enseignement secondaire et le supérieur¹⁷⁸.

¹⁷⁴ Ibid.

¹⁷⁵ Louis PINTO, *La théorie souveraine* op.cit.

¹⁷⁶ Anna BOSCHETTI, *Du réalisme au post-modernisme*, op.cit.

¹⁷⁷ Comme le précise Louis PINTO : « Selon les porte-parole de la discipline, inspecteurs généraux de l'Education nationale, responsables de l'Association des professeurs de philosophie auteurs de manuels, cette discipline ne ressemble à aucune autre, puisqu'on ne l'apprendre comme une autre et qu'elle échappe à la règle, à la codification, et aux prétentions des « pédagogues » (il faut « apprendre à philosopher » plutôt qu'« apprendre la philosophie ». *L'inconscient scolaire des philosophes*, Actes de la recherche en sciences sociales, 2000, numéro 135, p 48. Voir aussi, Charles SOULIE, *La pédagogie charismatique de Gilles Deleuze*, Actes de la Recherche en Sciences Sociales, 2017, num 216, p.42-63

¹⁷⁸ Voir Pierre BOURDIEU *Homo Academicus*, op.cit.

Selon les mêmes critères, les sciences de l'éducation occupaient quant à elles la position la plus dominée. Récemment implantée, la première chaire de pédagogie a été occupée par un philosophe, Henri Marion, à partir de 1883, auquel succédera Ferdinand Buisson en 1896¹⁷⁹, et la création d'une licence spécifique apparaît tardivement, en 1967. Les sciences de l'éducation sont peu représentées au sein d'institutions prestigieuses et, comme on l'a vu, une part importante des postes d'enseignants fut liée à des institutions, les Écoles Normales d'Instituteurs, devenues IUFM en 1990, et ayant obtenu tardivement, en 2005, un statut universitaire. Par ailleurs, aucun des professeurs ayant contribué à l'implantation de cette discipline dans l'enseignement supérieur (Gaston Mialaret, Jean Château, Maurice Debesse) n'a bénéficié d'une notoriété comparable à celle des philosophes de la même génération. Leurs objets, l'enseignement et la pédagogie, occupent une position dominée dans la hiérarchie des biens savants et, comme on le verra plus en détail (chap 1 partie 2), les carrières des auteurs appartenant à cette jeune discipline se caractérisaient nécessairement par une forte hétérogénéité et des univers d'origine divers (histoire, sociologie, philosophie, etc...). Durant l'enquête, on a recueilli de nombreux témoignages qui furent autant de confirmation du peu d'estime des philosophes à l'égard de cette discipline et des questions pédagogiques en général. («*Ce n'est pas très solide* », «*Ce que font les pédagogues n'est pas très intéressant* » etc...)

Entre ces deux extrêmes on pouvait situer la sociologie et l'anthropologie, disciplines dominées sous certains aspects et dominantes selon d'autres, dont le statut a, par ailleurs, évolué durant la période examinée.

La sociologie donne à voir une implantation récente dans l'espace savant (la première licence de sociologie apparaissant en 1958) et a longtemps occupé une position marginale. Elle compte certainement moins de « classiques » que la philosophie mais des auteurs, français ou étrangers, comme Durkheim, Weber ou Elias ont acquis, après des périodes de relative marginalité liées aux rythmes spécifiques de leur réception, de leur intégration au panthéon des auteurs légitimes et, bien entendu, de leur traduction¹⁸⁰, une notoriété à la hauteur de l'ampleur de leurs écrits. Marquée par le sceau quelque peu dévalorisant, du moins aux yeux des philosophes, de l'empirie, voire du positivisme, elle a pu être réduite à un statut de discipline « descriptive », mal « fondée » et sans ampleur théorique¹⁸¹. Toutefois, son statut a, dans la seconde partie du 20^{ème} siècle et notamment dans la période étudiée, connu de fortes évolutions. La fin des années 60 correspondant, comme on

¹⁷⁹ Voir Dominique OTTAVI, *La pédagogie comme science*, Les sciences de l'éducation, pour l'ère nouvelle, 2006, Vol.39, p.140

¹⁸⁰ Marc JOLY, *Devenir Norbert Elias*, Fayard, 2012

¹⁸¹ On pourrait évoquer sur ce point un tel jugement proposé par Foucault : « *Le vieux réalisme à la Durkheim, pensant la société comme une substance qui s'oppose à l'individu qui, lui aussi, est une sorte de substance intégrée à l'intérieur de la société, ce vieux réalisme me paraît maintenant impensable* ». *Dits et Ecrits*, op.cit.

le verra, à une période d'expansion et de diffusion de la sociologie dans l'espace savant. A l'instar des sciences de l'éducation, il s'agit d'un secteur ayant nécessairement accueilli des agents venus d'horizons aussi divers que l'histoire (Alain Touraine, agrégé d'histoire), les études commerciales (Michel Crozier, diplômé d'HEC), les sciences (Jean Michel Chapoulie, agrégé de mathématiques) et bien entendu, la philosophie (Raymond Aron, Georges Friedmann, Jean Stoetzel, Raymond Boudon, Jean Claude Passeron, Pierre Bourdieu, etc...).

Au même titre que la sociologie, l'anthropologie a connu une implantation tardive au sein du champ intellectuel, la première licence spécifique d'ethnologie apparaissant en 1967 à l'université de Nanterre. Longtemps reléguée à une position marginale, elle a d'abord été intégrée dans des institutions de recherche¹⁸² et absente de l'université. L'élection de Claude Levi Strauss au Collège de France en 1959 constituant une étape importante de l'implantation de cette discipline au sein du champ intellectuel français et d'un processus de légitimation dont la fin des années 60 a constitué un moment incontournable¹⁸³. Comme la sociologie, l'anthropologie présente nécessairement une base empirique, toute étude anthropologique étant a priori fondée sur une enquête ethnographique, ce point tendant à la distinguer d'une discipline spéculative comme la philosophie. Toutefois on a constaté que les discours d'ordre « théorique » occupaient une place prépondérante dans les corpus de textes associés à cette discipline. Discipline empirique certes, l'anthropologie manifestait toutefois une certaine « hauteur » qui la rapprochait quelque peu de la philosophie, situation que l'on a tenté d'élucider au chapitre 3. Enfin, comme dans le cas des deux précédentes, des auteurs venus d'horizons divers se sont engagés en anthropologie : l'histoire (Françoise Héritier, licenciée en histoire-géographie), les lettres (Marc Augé, agrégé de lettres). On a toutefois noté une certaine prédominance des « origines » philosophiques des anthropologues (Claude Levi Strauss, Maurice Godelier, Roger Bastide, Jacques Soustelle, Georges Balandier, Jeanne Favret Saada, Pierre Clastres, Emmanuel Terray). Ainsi, si deux disciplines comme la sociologie et l'anthropologie pouvaient renvoyer certains signes de prestige elles occupaient, sous d'autres aspects, une position dominée.

Malgré sa situation en décalage par rapport aux trois précédentes on pouvait situer la psychanalyse dans cette hiérarchie. Tout d'abord, son implantation tardive et marginale au sein de l'université est en partie liée à ce que Maia Fansten a pu nommer une revendication « d'extra-territorialité »¹⁸⁴. Peu représentée, en effet, dans le champ académique, elle a fait ses premières apparitions dans une institution « avant-gardiste », l'université de Vincennes. Si l'on pouvait interpréter une telle

¹⁸² Voir Brigitte MAZON, *Aux origines de l'École des Hautes Études en sciences sociales*, Le Cerf, 1988

¹⁸³ Voir Robet DELIEGE, *Une histoire de l'anthropologie*, Seuil, 2006 Florence WEBER, *Brève histoire de l'anthropologie*, Seuil, 2015

¹⁸⁴ Maia FANSTEN, *Le divan insoumis. La demande d'extraterritorialité de la psychanalyse française*, Hermann, 2006

situation comme le symptôme d'une position dominée, il fallait toutefois prendre en compte le fait qu'elle était en grande partie liée à la volonté des membres de l'univers analytique de défendre une certaine autonomie¹⁸⁵. S'agissant des auteurs, la psychanalyse bénéficiait, bien entendu de la notoriété d'un penseur comme Freud ayant produit une œuvre vaste et mondialement connue. A cela s'ajoutait la position occupée par un personnage comme Jacques Lacan à la fin des années 60 qui, on le soulignera par la suite, ne manquait pas d'exercer une certaine fascination sur bon nombre d'intellectuels de son temps, les philosophes en particulier. Celle-ci s'expliquait par l'audace de ses considérations théoriques comme par son rôle subversif dans le champ de la psychanalyse (nbp). Ainsi, la psychanalyse, bien qu'orientée vers le travail « clinique » bénéficiait d'un prestige théorique qui manquait, par exemple, à la psychologie, secteur très faiblement investi par les philosophes de cette génération comme on a pu le souligner plus haut. Du fait de sa situation particulière, la psychanalyse ne propose pas de parcours de formation spécifique sanctionné comme les autres disciplines par des diplômes. Ainsi, si la question des « parcours » des psychanalystes n'avait pas une grande pertinence, on pouvait toutefois noter la place prépondérante « d'ex-philosophes » parmi quelques figures célèbres de la psychanalyse française (Pierre Fédida, Didier Anzieu, Jean Laplanche, Jacques Alain Miller, Jean Bertrand Pontalis, Daniel Lagache, François Regnault)

A partir de ces éléments, on pouvait proposer une esquisse d'un système hiérarchique structurant les relations entre disciplines examinées. Si les rapports de force entre univers savants ne pouvaient être, dans notre enquête, laissés de côté, il fallait cependant se départir d'une vision simpliste des relations établies entre eux. A un premier niveau, il fallait voir que, dans la période étudiée, leurs positions relatives manifestaient de fortes évolutions, la sociologie et l'anthropologie en particulier, dont les reconversions des philosophes pouvaient aussi bien constituer une cause qu'un effet. Ainsi, les progrès et les avancées d'une discipline nouvelle pouvaient contribuer à dévaluer la position d'une discipline classique. Ensuite, et malgré l'aspect structurant des relations entre sous espaces savants, il fallait se départir d'une vision unilatérale des trajectoires possibles, le passage à une discipline temporairement, et temporellement dominée pouvant constituer, non pas un déclassement, mais une stratégie de placement. Un déplacement, ayant toutes les apparences d'un déclassement si l'on considérait seulement l'espace disciplinaire, pouvait constituer une progression si l'on considérait l'espace académique en général, comme dans le cas, que l'on développera plus loin, de certains professeurs de philosophie dans le secondaire s'investissant en sciences de l'éducation. Si, sur le plan des rapports entre disciplines, une telle translation se présentait comme

¹⁸⁵ Maia FANSTEN, *ibid*,

un passage d'un univers « noble » à un autre plus modeste, il s'agissait d'un déplacement vers le haut dans les hiérarchies académiques, certains agents passant d'un statut de professeur de lycée à celui d'enseignant dans le supérieur. Enfin, il fallait voir que les trajectoires étudiées n'étaient pas le produit de modifications leur préexistant ou les déterminant, elles étaient également des *facteurs* de changement. Le fait d'attirer des philosophes pouvant contribuer à la légitimation d'une discipline en progression et, pour la philosophie, le fait de voir un certain nombre de lauréats s'écarter de la voie traditionnelle un élément de « crise » lié à la concurrence des sciences humaines. Bref, il fallait préciser que l'univers savant étudié constituait, non pas une structure rigide mais un espace de relations et d'influences réciproques, les évolutions particulières de chaque discipline n'étant jamais sans effet sur les autres.

S'agissant des enquêtés, on pouvait retenir au moins cinq types de critères relatifs à leurs propriétés sociales :

- a) Ceux liés aux origines sociales (profession des parents, milieu d'origine, éducation religieuse) et au genre.
- b) Le capital scolaire (établissements fréquentés, concours général, certifié ou agrégé, rang d'arrivée aux concours, titre de normalien)
- c) Les orientations et les « goûts » intellectuels et philosophiques. On pouvait trouver des données sur ces points à travers les choix de maîtrise et de directeur de thèse, les orientations et affinités intellectuelles liées aux possibles théoriques décrits plus haut (phénoménologie, marxisme, histoire de la philosophie...)
- d) Le rapport à la politique (situation sur l'échiquier politique, prises de positions, investissement ou non au sein d'un parti ou d'un mouvement, temps consacré à cet investissement)¹⁸⁶ Ce point exigeant de prendre en compte les différentes façons d'occuper une même position, « *l'habitus, produit incorporé d'une trajectoire, imposant un certain travail sur les positions occupées, qui permet de transformer, jusqu'à un certain point, leur nature et leur signification*¹⁸⁷ ».
- e) Les différentes positions occupées dans l'espace intellectuel, le capital académique accumulé et la position occupée au sein de la discipline d'arrivée. Ici, on pouvait regrouper ce qui, dans Homo Academicus est désigné par trois types de capitaux distincts : le capital de pouvoir universitaire (appartenance à l'Institut, occupations de positions telles que doyen ou directeur d'UFR...), le capital de pouvoir scientifique (direction d'un organisme de recherche, d'une revue scientifique, enseignement dans une institution d'enseignement et de recherche...), le

¹⁸⁶ Ce point prenant toute son importance dans une période politisée comme celle que l'on étudiait

¹⁸⁷ José Luis Moreno PESTANA, *En devenant Foucault*, op.cit.

capital de prestige scientifique (appartenance à l'Institut, distinctions scientifiques, traductions en langues étrangères...)

Ainsi, il apparaissait que nous étudions, un espace au sein duquel coexistaient des disciplines susceptibles d'être hiérarchisées et circulaient des agents porteurs de propriétés objectivables. Situation qui permettait de proposer et de tester différentes hypothèses. Celle qui viendrait la première à l'esprit portant sur les rapports entre hiérarchie des disciplines et hiérarchies des agents, entre le système d'enseignement et le système des professions¹⁸⁸. S'écarter d'une discipline dominante comme la philosophie était-il le fait d'agents porteurs de propriétés particulières ? Une discipline dominée était-elle prédisposée à recevoir des agents dominés, etc... ? Si, sur l'ensemble de notre échantillon, il était difficile de rassembler la totalité des indicateurs décrits plus haut s'agissant de chaque agent, on pouvait toutefois mettre trois critères systématiquement connus en lien avec la hiérarchie des disciplines : le genre, le type de concours obtenu (capes ou agrégation) et le titre de normalien. Ici, on fait apparaître ces données à propos des philosophes reçus par chaque discipline :

Sciences de l'éducation :

hommes=33 (20 agrégés 13 certifiés)

femmes=20 (10 agrégées 10 certifiées)

normaliens=2 (1 St Cloud, 1 Sèvre)

agrégés=30

certifiés=23

Dans « L'étude et le rouet », Michèle Le Doeuff souligne la position en porte à faux occupée par les femmes au sein de la plus masculine des disciplines des sciences humaines : « *quand on se réfléchit dans le regard d'autrui, être femme et philosophe constitue, entre autres, une double perte : parce que vous êtes femmes, on vous considérera comme moindre philosophe ; parce que vous êtes philosophe, on vous fera savoir, de temps en temps, qu'on vous juge « pas tout à fait femme ». (...) Les femmes qui s'approchent de la philosophie ne sortent pas par là du monde ordinaire, mais elles entrent dans un univers où existe, par de subtiles nuances de réserve ou d'ironie, un certain mode de trans-subjectivité qui peut se décrire simplement : celui (ou celle) qu'elles ont en face d'elles est souvent quelqu'un qui ne croit pas qu'elles puissent prendre la parole¹⁸⁹ »*

En effet, lors des entretiens réalisés avec des femmes, on a fréquemment retenu des discours témoignant d'un certain malaise, comme si la position de « femme philosophe » constituait une contradiction en soi (« *On n'était pas prises au sérieux* », « *Tout le monde admirait les ulmiens alors qu'à Sèvre on était méprisées* », « *J'osais pas prendre la parole* », ...). Premier élément contribuant à

¹⁸⁸ Selon la formule mobilisée dans l'article de Pierre BOURDIEU et Luc BOLTANSKI, *Le titre et le poste*, Actes de la Recherche en sciences sociales, 1975, Vol 1, num 2, p. 95-107

¹⁸⁹ Michèle LE DOEUFF, *L'étude et le rouet*, Seuil, 1989

expliquer le poids relatif des femmes au sein des sciences de l'éducation auquel s'ajoutait l'impacte de la division sexuelle du travail sur la répartition des tâches savantes. Aux hommes sont habituellement réservés la politique, l'engagement public et les questions « théoriques » qui exigent une certaine hauteur de vue¹⁹⁰, aux femmes, l'espace privé, les questions « psychologiques » ou « intimes » et l'éducation des enfants. Ainsi, on pouvait associer à ces deux séries de cause le fait que les femmes « basculent » fréquemment du côté des sciences de l'éducation¹⁹¹.

Sociologie :

hommes=18 (13 agrégés 5 certifiés)

femmes=2 (2 agrégées 0 certifiées)

normaliens=8 (4 Ulm 4 St Cloud)

agrégés=15

certifiés=5

Anthropologie :

hommes=11 (6 agrégés 5 certifiés)

femmes=0

normaliens=3 (0 Ulm 3 St Cloud)

agrégés= 6

certifiés= 5

Une telle présentation, malgré son aspect sommaire permettait d'esquisser quelques pistes de réflexions. Premièrement, si l'on considère les trois disciplines évoquées, il apparaît que la proportion d'agrégés (n=61) est nettement supérieure à celle de certifiés (n=22). Constat qui s'ajoutait, bien entendu, au plus faible nombre de postes ouverts à l'agrégation qu'au capes chaque années, 872 contre 1089, dans la décennie concernée. Ainsi, les agents titulaires d'une agrégation s'avéraient bien plus disposés à opérer une reconversion que les certifiés. Situation qui pouvait aussi bien s'expliquer par la valeur, en partie due à sa rareté, du titre d'agrégé sur le marché des biens savants que par une volonté de ses détenteurs de s'écarter de l'enseignement dans le secondaire, fonction modeste, souvent associée à des déplacements géographiques contraints et présentée comme un « purgatoire », voire une « punition » (« *Donc j'obtiens l'agrégation et là je me trouve nommé dans le Nord, dans un bled perdu où je ne connaissais personne* », « *On avait*

¹⁹⁰ « Les idées générales sont les idées de général » selon une formule de Virginia Woolf que Pierre Bourdieu intègre fréquemment dans ses cours. Voir Pierre BOURDIEU, *Sociologie générale*, Raison d'Agir, 2015

¹⁹¹ On verra au chapitre I, que les propriétés de genre venaient se combiner à d'autres propriétés comme le origines sociales, les affinités politiques...

bossé comme des fous pour avoir l'agrégé, et là on était quasiment sanctionné, il fallait passer minimum 10 ans en lycée ! »). Comme le suggère Jean Louis Fabiani, la formation des philosophes français a toujours été marquée par « *« l'intensité de la formation initiale parisienne suivie d'un détour par des villes de province qui sont autant de lieux de mise à l'épreuve (Le Havre pour Sartre, mais aussi Sens pour Durkheim, Clermont-Ferrand pour Bergson, Bastia pour Edmond Goblot, Amiens puis Orléans pour Gilles Deleuze, Moulins pour Pierre Bourdieu et Le Mans pour Jacques Derrida)»*¹⁹²

Ensuite, il fallait souligner que la répartition des agrégés et des certifiés n'était pas la même au sein de chaque discipline et qu'elle recoupait certains aspects de la hiérarchie disciplinaire proposée plus haut. En effet, si l'on compare les sciences de l'éducation et la sociologie, la différence entre le nombre d'agrégés et de certifiés accueillis varie très nettement. Assez faible dans le cas de la première (30 agrégés pour 23 certifiés) elle devient très importante dans le cas de la sociologie (18 agrégés pour 2 certifiés). Ainsi, on constate que, selon le capital académique détenu, la propension à s'orienter vers telle ou telle discipline n'est pas la même, les détenteurs d'une agrégation se tournant moins volontiers que ceux d'un capes vers une discipline dominée et ces derniers accédant plus difficilement à une discipline comme la sociologie. De même si l'on examinait la proportion de normaliens reçus, relativement faible dans le cas des sciences de l'éducation (2 pour 53 individus au total), elle augmentait dans le cas de la sociologie (8 pour 20 individus) et de l'anthropologie (3 pour 10 individus). Enfin, s'agissant des propriétés sexuelles des agents, l'orientation de nos philosophes confirmait assez nettement la hiérarchie construite. La proportion la plus forte de femmes se trouvant en science de l'éducation (20 femmes pour 33 hommes) contre 18 hommes pour 2 femmes en sociologie et 10 hommes pour aucune femme en anthropologie.

Malgré sa position en décalage, on pouvait situer la psychanalyse dans cette hiérarchie.

Psychanalyse :

homme : 9 (6 agrégés 3 certifiés)

femme : 8 (5 agrégés 3 certifiés)

normaliens : 3 (2 St Cloud 1 Ulm)

agrégés : 11

certifiés : 6

Ces données tendaient à confirmer la hiérarchie proposée et montraient que l'orientation des agents variait avec le volume et la structure des capitaux détenus. Un homme normalien, titulaire d'une

¹⁹² Jean Louis FABIANI, *Qu'est ce qu'un philosophe français ?* op.cit. P 60

agrégation tendant beaucoup plus rarement à s'orienter en sciences de l'éducation qu'en sociologie, et une femme, non normalienne, titulaire d'un capes, ayant plus de chance de s'orienter en sciences de l'éducation qu'en sociologie ou en anthropologie. C'était dire par ailleurs que, sans être des agents calculateurs, les individus étaient loin d'être inconscients des hiérarchies structurant l'espace savant dans lequel ils étaient immergés. N'étant ni de purs produits des « structures », ni guidés par la recherche consciente de leurs intérêts, les agents étudiés étaient toutefois porteurs de certaines dispositions et de catégories de pensées structurées par l'espace au sein duquel ils s'orientaient. Aussi, sans basculer dans un objectivisme déterministe, on devait relever les rapports d'homologie existant entre l'espace des disciplines d'une part, la hiérarchie des titres scolaires détenus par les agents et leurs propriétés sociales d'autre part.

Malgré la nécessité d'exploiter ces quelques données quantitatives, celles-ci ne pouvaient se suffire à elle-même en raison de la diversité des activités auxquelles pouvaient correspondre une même appartenance à une discipline. En effet, comme le soulignaient dans un autre contexte, Pierre Bourdieu et Luc Boltanski, toute recherche se doit d'être attentive aux relations entre « *les mots et les choses, les titres et les postes, le nominal et le réel* »¹⁹³. Que savait-on en constatant qu'un agent avait été recruté dans une discipline nouvelle, si l'on n'examinait pas la réalité *pratique* de son activité ? Au fond, assez peu de chose, et ce, d'autant plus que l'on étudiait une période où chaque discipline, en cours de construction et en voie d'autonomisation donnait à voir une certaine dispersion.

2-Comment définir une « rupture » intellectuelle ?

Dans le récit qu'il propose d'un entretien réalisé en 1980 avec Erving Goffman, Yves Winkin souligne l'agacement manifesté par son interlocuteur à l'écoute du terme « d'interactionnisme symbolique » pour désigner son approche du travail sociologique :

« Goffman insiste sur l'idée qu'il n'y a pas « d'interactionnisme symbolique ». Les étudiants formés par Hugues, Warner, Blumer, ... se considéraient comme des sociologues des professions ou des relations dans l'industrie. Ils ont été appelés « interactionnistes symboliques » par des « gens comme vous » (Goffman s'adresse à moi avec un peu d'irritation dans la voix). « L'interactionnisme symbolique » n'a pas de réalité ; c'est seulement une étiquette qui a réussi à s'imposer. (...) « Ce que vous faites donc ce n'est pas de l'histoire intellectuelle, c'est du tri intellectuel (intellectual pigeonholing) (*J'essaie d'expliquer à Goffman, que je dois, dans un*

¹⁹³ Pierre BOURDIEU Luc BOLTANSKI, *Le titre et le poste*, op.cit.

premier temps, classer une masse de données très disparates en utilisant des expressions commodes comme « interactionnisme symbolique ».) »¹⁹⁴

Exemple illustrant, s'il en était besoin, les risques auxquels s'expose un chercheur usant de catégories discordantes du point de vue de son interlocuteur. En effet, constater que certains agents avaient « quitté » la philosophie pour s'investir dans une nouvelle discipline laissait en suspens bon nombre de questions. Que signifiait un tel « départ » ? Fallait-il nécessairement le réduire à sa dimension institutionnelle ? Se tourner vers une nouvelle discipline n'était-il pas, dans certains cas, le meilleur moyen de continuer à « philosopher » ? N'avait-on pas des chances de rencontrer des agents ayant, sur le tard, effectué un « retour » à la philosophie ? Bref, comment se doter de catégories de pensée susceptibles de nous prémunir contre le même type de « tri intellectuel » un peu factice que dénonce Goffman ?

Autant de questions qui, ajoutées à nos résultats d'enquête, conduisirent vite à abandonner l'idée de proposer une délimitation stricte séparant les parcours examinés : d'un côté se trouveraient les agents ayant « vraiment » rompu avec leur formation d'origine, de l'autre ceux continuant à philosopher d'une autre façon. Mais il ne s'agissait pas pour autant de sacrifier l'hypothèse qu'il puisse exister des degrés d'éloignement à l'égard de la philosophie susceptibles d'être examinés. On pouvait en effet proposer une approche analogue à celle envisagée par Johan Heilbron et Anaïs Bokobza dans leur étude sur l'espace des sciences sociales françaises et de ses frontières. Ceux-ci soulignent à juste titre que *« au lieu de considérer de façon abstraite « disciplinarité » et « transdisciplinarité », comme deux modes de production des savoirs opposés, la question de l'ouverture et de la fermeture des domaines de recherche doit être posée de manière relationnelle et relative, et non dichotomique ou typologique, c'est-à-dire comme une question de degré, variant selon la position de la (sous-)discipline dans l'espace académique et selon la position occupée par différents agents au sein de cet espace. »*¹⁹⁵

Ainsi, on voulait montrer que, plutôt qu'une opposition séparant seulement deux types de trajectoires, il existait, au sein de chaque discipline, un continuum de trajectoires possibles que l'on pouvait situer entre deux pôles. On a constaté d'une part que chez certains enquêtés la rupture avec la philosophie n'avait pas d'autres dimension qu'institutionnelle, un tel jugement n'étant pas le produit de l'imagination du chercheur puisque ces types de situation étaient bien souvent assumés comme tels, des agents produisant des travaux et proposant des enseignements où leur formation philosophique se trouvait totalement réinvestie, d'autres étant pleinement identifiés à une discipline

¹⁹⁴ Erving GOFFMAN, *Les moments et leurs hommes*, Seuil, 2016

¹⁹⁵ Johan HEILBRON, Anaïs BOKOBZA, *Transgresser les frontières en sciences humaines et sociales*, Actes de la Recherche en Sciences Sociales, 2015, num 210, p.128

nouvelle, à ses méthodes et à ses objets. On pouvait illustrer une telle opposition en évoquant deux sociologues de formation philosophique, qui, sur le plan des pratiques de recherche et des publications associées donnent à voir des identités bien différentes : Alban Bouvier et Yves Grafmeyer.

Le premier, certifié en 1977 et agrégé en 1980 est aujourd'hui professeur au département de sociologie de l'Université d'Aix Marseille et membre de l'Institut Jean Nicod. Il a également été directeur du Centre de Recherche Sociologique de l'Université Paris IV. Ses travaux se présentent comme une réflexion théorique sur les sciences sociales (« Philosophie des sciences sociales », « Cognition et sciences sociales », « Sociologie et connaissance ») et sur la philosophie (« L'argumentation philosophique »). Lors d'un entretien réalisé avec lui le 11/03/2015, il insistait sur l'aspect hasardeux de son inscription institutionnelle en tant que sociologue :

« Donc j'ai commencé une thèse inscrit en philo avec Boudon. Et j'avais bien l'intention de continuer en philo. Je me suis de plus en plus intéressé à l'argumentation philosophique. Mon but étant de faire une théorie générale de l'argumentation aussi bien en philo qu'en sciences sociales. J'ai bien été inscrit en philo les deux premières années, avec une carte d'étudiant en philo. Et puis les deux dernières années, puisqu'il fallait qu'on s'inscrive 4 fois si on faisait la thèse en 6 ans. Je me suis retrouvé avec une carte inscrit, en doctorat de sociologie ! En fait c'était mécanique, c'est pas lui qui m'avait inscrit. C'est au niveau de l'institution, de P4, si vous aviez un directeur de thèse qui était en socio, votre thèse elle est forcément en sociologie, sauf si vous demandez une dérogation. Boudon savait certainement tout ça »

Yves Grafmeyer, reçu à l'agrégation en 1969, professeur émérite à l'université de Lyon 2 s'est quant à lui spécialisé en sociologie urbaine (« Sociologie Urbaine », « Les relations sociales autour du logement ») ses terrains d'enquête portant principalement sur la ville de Lyon (« Quand le tout Lyon se compte », « Habiter Lyon »), il a par ailleurs publié un ouvrage sur l'école sociologique de Chicago (« L'école de Chicago : Naissance de l'écologie urbaine »). Lors de l'entretien réalisé avec lui, ce dernier a insisté sur la rupture manifestée par son passage à la sociologie.

« Je dépose un sujet de thèse. Ce qui m'intéressait, c'était quand même la sociologie. Si j'étais sociologue c'était pour faire du terrain. C'était pour faire de la socio empirique, c'était une rupture avec la philo, je ne voulais pas faire de la philosophie sociale, d'ailleurs Alain Touraine nous avait bien expliqué qu'il ne fallait pas confondre, sociologie et philo sociale... La sociologie c'était ni Friedmann ni Gurvitch ni Aron, c'était lui, Bourdieu, Crozier. Voilà c'était les « vrais », et moi effectivement c'était bien ça qui m'intéressait. Bon l'idée était de travailler sur trois types de terrains complètement différents, la question du rapport entre la constitution et la transformation des identités sociales d'une part, les mobilités, sociales géographiques et résidentielles, et le troisième volet c'est les différentes formes de rapport à l'espace, à des contextes locaux, qu'il s'agisse de ville ou de quartier, mais qu'il puisse s'agir aussi de l'espace, géographique institutionnel d'une entreprise en réseau »

Deux exemples permettant, même sans entrer dans les détails de chaque trajectoire, de montrer que, au sein d'une discipline, les degrés d'éloignement possibles à l'égard d'une formation philosophique de base étaient fort variables, de même que les « degrés d'adhésion » à l'univers d'accueil¹⁹⁶. Ces éléments ne constituant pas un trait distinctif de la sociologie lié au caractère éclaté de cette discipline puisqu'il se manifestait au sein des quatre disciplines d'accueil étudiées. En choisissant de cibler quelques éléments pertinents, on pouvait en faire un objet d'analyse. Différents types de critères pouvaient être distingués :

a) L'ensemble des éléments et des indices concernant l'identité intellectuelle des enquêtés objectivés dans leurs « œuvres », leurs textes, leurs enseignements et leurs travaux de recherche. Une investigation sociologique n'ayant pas vocation à s'en tenir à l'élucidation de logiques « externes », liées au contexte et à l'histoire, pour abandonner la logique des œuvres aux membres des univers examinés, il fallait, comme pouvait le proposer l'auteur d'*Homo Academicus* « *mettre en relation les trajectoires correspondant aux principales positions avec l'évolution des productions correspondantes en procédant par exemple à des monographies de cas significatifs* ». A quels auteurs nos enquêtés se référaient-ils principalement ? Quels étaient les penseurs, les chercheurs, les pairs, les textes les plus cités ? Projet qui se heurtait bien entendu aux différents usages possibles d'un même auteur (Merleau-Ponty n'a-t-il pas écrit sur la psychologie ? Un penseur comme Alain ne s'intéressait-il pas à l'éducation ? Problèmes encore plus épineux dans le cas d'un auteur comme Foucault aimant à cultiver une identité « multiple » et par conséquent utilisable par des chercheurs issus d'horizons différents). Ainsi, sans considérer que l'on pouvait séparer a priori des références « purement » philosophiques et d'autres « non-philosophiques » il était toutefois possible de s'appuyer sur l'idée qu'il existait des références intra-disciplinaires et des références extra-disciplinaires, comme le montrent, dans l'article déjà cité, Heilbron et Bokobza.

b) Les éléments relatifs au « style » des textes. En effet, sans forcément exhiber une abondance de citation, l'allure d'un texte ou d'un ouvrage pouvait révéler la permanence de dispositions liées à une formation philosophique par d'autres aspects. Une certaine « hauteur » théorique est-elle revendiquée ? Quelle place est faite à l'empirie ? Est-il structuré par certains schèmes

¹⁹⁶ Point rejoignant le questionnement de Jean Louis FABIANI à propos des degrés d'adhésion possible à un univers spécifique, bien que l'on ne partage pas sa conclusion relative à la « prétention unificatrice » de la théorie des champs : « Bourdieu esquisse ce qui pourrait être un principe de variation entre les champs : les protagonistes contribuent « plus ou moins complètement selon les champs », à la production de la croyance en la valeur des enjeux. Il y aurait donc champ et champ, et certains champs pourraient être caractérisés par un niveau de croyance incomplet, ce qui ouvrirait à une complexification du concept, en modulant le degrés d'adhésion. Le texte s'arrête en chemin, car la prétention unificatrice de la théorie interdit par principe la pluralité des formes de champ ». Un structuralisme héroïque, op.cit.

dissertatifs ? Autant d'indices pouvant nous informer sur les prises de distance, les retours, et les relations possibles à la philosophie. Pour ce faire, on pouvait s'appuyer sur certaines entreprises d'objectivation précédant notre travail, notamment celle proposée dans « La vocation et le métier de philosophe » : « *Le sujet, la thèse et les arguments ont pu paraître dotés d'une pertinence moindre que les signes d'autorité, auteurs cités, labels et emblèmes théoriques, et que le ton, perceptible à travers la désignation à demi-mot des options indignes, l'alternance de vénération et de dédain, toutes ces marques qui indiquent ce qu'il est préférable de penser et d'affirmer*¹⁹⁷ ».

c) Les données portant non pas sur le « style » ou les références des enquêtés mais sur la conception qu'ils pouvaient avoir de leur travail. Un auteur comme Bourdieu, écrivait par exemple, et ce malgré ses critiques à l'égard de la philosophie et l'évidente place accordée aux données empiriques dans ses travaux qu'il n'est pas « *d'activité plus philosophique que l'analyse de la logique spécifique du champ philosophique et des dispositions et des croyances socialement reconnues comme « philosophiques » qui s'y engendrent et s'y accomplissent* »¹⁹⁸. Ici, n'avait-t-on pas affaire à un auteur souhaitant attribuer une « portée » philosophique à une partie de ses travaux sociologiques ? Élément qui incitait à s'interroger sur le rapport des agents à leur production savante.

Toutefois, celui-ci n'était pas systématiquement objectivé dans les œuvres. S'en tenir aux textes en effet, c'était céder à une forme d'illusion scolastique résumant l'identité intellectuelle des agents à l'identité de leurs *écrits*. Une des utilités que l'on pouvait trouver aux entretiens biographiques consistait à recueillir des informations sur ce point. A l'évidence, il fallait prendre en compte les jugements que nos enquêtés ne pouvaient manquer d'émettre sur leur propre travail. Certains assumant une certaine ambiguïté à l'image de l'anthropologue Philippe Descola qui, lors de l'entretien réalisé, nous confiait les propos suivants avec un certain détachement :

« J'avais le désir, au fond, de poursuivre la philo. C'est ce que m'a dit un caïman de St Cloud des années après que je l'ai eu en cours. Je l'avais recroisé, il m'avait dit « Mais quelque part tu fais de la philo d'une autre façon », et c'est peut-être pas faux, autant en France qu'aux Etats Unis il y a des gens qui disent qu'en fait je fais plus de la philo que de l'anthropologie, c'est possible... je ne sais pas »

D'autres revendiquant une mise à distance plus stricte (« *La philo est derrière moi* », « *ça m'arrive d'en lire un peu mais ça ne me sert à rien* », « *Je ne me sens pas philosophe* »...). C'était dire simplement que, sans basculer dans un relativisme total, il fallait toutefois intégrer le point de vue des agents sur eux-mêmes et sur la problématique posée.

¹⁹⁷ Louis PINTO, op.cit.

¹⁹⁸ Pierre BOURDIEU, *Méditation pascalienne*, op.cit.

d) Les types de relations et d'inclusion au sein du champ intellectuel que donnaient à voir les individus questionnés. C'est que les propriétés sociales des individus ne se limitaient pas à leurs travaux et à leur trajectoire « individuelle ». Qui étaient leurs pairs ? Ces derniers étaient-ils tous issus de leur discipline d'accueil ou gardaient-ils des contacts avec des philosophes ? A quels « réseaux » étaient-ils intégrés ? Intervenait-ils dans une institution comme le Collège International de philosophie vraisemblablement animée par le projet de faire converger diverses disciplines ? Dans des médias liés au champ intellectuel comme « Le nouvel Observateur » ou « Le magazine littéraire », qu'en son temps, l'auteur d'*Homo Academicus* décrivait comme « *structuralement intéressés au mélange des genres et au brouillage des différences entre le champ de production restreinte et le champ de grande production* ¹⁹⁹ ». ?

e) Les disciplines d'accueil étant elles-mêmes structurées par différents pôles, se posait la question de la position des agents dans ces espaces spécifiques. Les rapports entre théorie et empirie ayant un rôle structurant dans chaque univers étudié (en science de l'éducation, se côtoient des « pédagogues » et des « philosophes de l'éducation », en sociologie et en anthropologie, des enquêteurs et des théoriciens, et en psychanalyse le travail clinique tendant à se différencier des considérations théoriques) la question de la position spécifique des agents et de leur rapport à l'empirie et à la théorie ayant, on l'aura compris, un rôle déterminant.

3) Organiser une recherche :

En fonction des propriétés et de l'évolution spécifique de chaque discipline d'accueil, les trajectoires étudiées posaient des problèmes différents. Elles renvoyaient à des stratégies différentes et s'inscrivaient dans des logiques institutionnelles diverses. On a donc opté pour un découpage reprenant les quatre principaux flux de trajectoire existants²⁰⁰, sans toutefois sacrifier l'homogénéité de notre recherche. En effet, s'il fallait tenir compte des particularités de chaque type de reconversion et de l'histoire spécifique des univers d'accueil, il fallait garder en vue l'idée de saisir des logiques générales et d'envisager quelques conclusions relatives à l'espace intellectuel étudié.

Les sciences de l'éducation apparaîtront dans un premier temps (Partie II Chapitre 1). Elles constituent, comme on l'a vu, le secteur ayant accueilli la plus grande proportion de philosophes. Constat nous plaçant face à une situation a priori paradoxale puisqu'il s'agit de la discipline

¹⁹⁹ Pierre BOURDIEU, *Homo Academicus*, op.cit.

²⁰⁰ Un tel découpage avait bien entendu quelque chose d'arbitraire mais il avait le mérite d'engendrer un exposé assez clair et pouvait se fonder sur la réalité des découpages institutionnels.

occupant la position la plus dominée des quatre étudiées. Ainsi, dans une première partie, on a voulu porter au jour les causes et les raisons²⁰¹ qui ont pu conduire une partie importante de nos enquêtés à s'orienter vers un secteur peu prestigieux. Pour ce faire, il fallait évoquer les éléments liés au contexte institutionnel et à l'évolution des lieux de recrutement des professeurs de philosophie. Une partie d'entre eux ayant été nommés dans des Ecoles Normales d'Instituteurs pour assurer des enseignements de « psycho-pédagogie », ils ont été conduits à s'interroger sur un certain nombre de questions nouvelles (l'éducation, les pratiques pédagogiques, le développement de l'enfant...) auxquelles leur formation ne les préparait pas. Si cette situation a eu peu d'effet sur les carrières de certains, d'autres ont opéré des bifurcations qu'il s'agissait d'examiner. A celles-ci, selon les modes et les degrés d'éloignement à l'égard de la philosophie qu'elles manifestaient, on pouvait apporter des types d'explications subsumables sous deux catégories principales. Pour une partie des enquêtés, le processus de reconversion s'apparentait à un *ajustement des dispositions à la position institutionnelle*. Ceux-ci, ayant des origines sociales relativement modestes et des propriétés de miraculés scolaires, trouvèrent dans cette discipline nouvelle des objets d'investissement sans doute moins « nobles » que ceux imposés par une carrière classique de philosophe mais plus ajustés à une certaine modestie intellectuelle les portant plutôt à se détourner des « grands problèmes » de la philosophie canonique. Premier type de trajectoire auquel il fallait opposer un second, concernant des auteurs s'étant donné pour projet de produire une « philosophie de l'éducation ». Ces derniers, en raison de l'hétérogénéité des contenus et des méthodes d'une discipline jeune et en construction, purent transférer leurs « savoir-faire » philosophiques au sein d'un univers encore peu déterminé. Aussi, dans cette première partie, on a distingué deux flux de trajectoire principaux et l'on tentera de montrer que, selon les propriétés sociales des agents, le degré d'identification à une discipline dominée et la tendance à abandonner un statut de philosophe variaient assez nettement.

Ensuite, dans les chapitres 2 et 3, on examinera le passage des philosophes à la sociologie et à l'anthropologie, deux disciplines d'implantation récente mais bénéficiant, comme souligné plus haut, de signes de prestiges plus importants que la précédente et donnant à voir une forte expansion dans la période étudiée²⁰²

S'agissant de la première, on a insisté sur les différentes tensions la traversant, celles-ci pouvant être désignées par des couples d'opposition structurants. En effet, si l'on examine son histoire, on

²⁰¹ Sur la question des problèmes associés à la grammaire des « causes » et à celle des « raisons », on pourra se reporter à l'ouvrage de Jacques BOUVERESSE, *Philosophie, mythologie et pseudo science : Wittgenstein lecteur de Freud*, L'Éclat, 1992

²⁰² On pouvait également les rapprocher du fait de l'existence, dans l'histoire intellectuelle nationale, de nombreux recoupements entre ces deux disciplines et de problématiques communes.

constate que la sociologie est traversée par des clivages que l'on pouvait désigner par autant de dualismes. Saisie par la nécessité de se distinguer des spéculations philosophiques, la sociologie a, à partir de Durkheim, affirmé une identité propre par son recours à l'empirie, sans toutefois sacrifier certaines ambitions théoriques. Ensuite, par la nature de ses objets, elle était conduite à proposer un regard critique sur la société, ambition qui pouvait produire quelques tensions avec le projet de s'affirmer comme discipline scientifique. Enfin, concernée de près par les rapports entre « individu » et « société », « objet » et « sujet », « collectif » et « individuel », la sociologie est marquée par la coexistence d'orientations « objectivistes », ou « holistes », et « subjectivistes ». Bref, théorie et empirie, engagement et neutralité, objectivisme et subjectivisme désignent autant de lignes de tension ayant structuré la discipline sociologique. Ainsi, on pouvait, en plus de proposer quelques principes susceptibles d'expliquer l'orientation de philosophes en direction de cette discipline en expansion, s'interroger sur les orientations prises par eux au sein de cet espace particulier. Nos philosophes furent-ils plus attirés par le pôle « théoricien » de la discipline, furent-ils des sociologues en lutte contre le « déterminisme » durkheimien et en cela fidèles à un discours doxique de leur univers d'origine ou un passage à la sociologie impliquait-il nécessairement une « conversion » au travail empirique et un sacrifice de sa « libre pensée » de philosophe ? Les philosophes de formation furent-ils des sociologues « critiques » ou au contraire les défenseurs d'une certaine neutralité sociologique ? La philosophie, discipline fortement politisée dans cette période, portait-elle plutôt vers le pôle critique de la sociologie ou encourageait-elle au contraire une certaine distance à l'égard du politique ? Autant de questions qui conduisaient à interroger les façons possibles, de mettre à distance, de réinvestir, de reconvertir un capital philosophique accumulé.

S'agissant du passage à l'anthropologie on a pu révéler une assez nette continuité entre les discours et les pratiques proposés par cette discipline et ceux des philosophes. Celle-ci constituant vraisemblablement un univers disposé à recevoir, en dépit des fondements empiriques revendiqués, des propos manifestant une certaine hauteur théorique, caractéristiques de l'univers intellectuel d'origine des agents étudiés. Situation qui s'expliquait par des éléments liés à l'histoire de la discipline, aux propriétés de la période étudiée et aux logiques de carrières qui lui sont propres. Sans anticiper sur les développements du chapitre 3, on pouvait dès maintenant souligner trois aspects déterminants. L'anthropologie a manifesté dans son histoire, une assez nette proximité avec le pôle lettré de l'espace intellectuel²⁰³ et la distance, géographique comme culturelle, de ses objets a favorisé la production de discours théoriques. De plus, les carrières de la majorité des anthropologues français ont été marquées par une difficulté à garder un contact prolongé avec le

²⁰³ Sur ce point, Voir Vincent DEBAENE, *L'adieu au Voyage*, Gallimard, 2010

terrain, élément contribuant à un glissement progressif des considérations des anthropologues vers la généralisation théorique.

Si le passage à la pratique de la psychanalyse présentait, comme on l'a dit, des propriétés particulières il était toutefois susceptible d'être intégré à notre enquête (Partie II Chapitre 4). Dans la période étudiée, la psychanalyse avait en effet acquis, au même titre que la plupart des sciences humaines, un statut d'interlocutrice privilégiée pour les philosophes, situation qui ne manqua pas de susciter quelques reconversions. Ainsi, dans ce quatrième chapitre, il s'agira d'étudier les conditions qui ont rendu possibles les passages de philosophes à une pratique nouvelle, située à l'intersection du champ médical et du champ intellectuel. Et l'on montrera que, comme dans le cas des disciplines précédentes, ceux-ci n'impliquait pas nécessairement de sacrifier son savoir ou son identité de philosophe car ils étaient bien souvent marqués par une forte continuité entre univers de départ et univers d'accueil.

Ainsi, malgré la diversité des trajectoires et les particularités des univers étudiés, on pouvait désigner des problématiques constantes. Qu'est ce qui, dans un état donné du rapport entre discipline a pu favoriser certains transferts ? Quels liens pouvait-on établir entre les propriétés sociales des agents et leurs choix d'orientation ? etc... D'une façon plus générale, quelles conclusions pouvait-on tirer de notre étude s'agissant de la position de l'espace relativement autonome de la philosophie dans l'espace savant ? Problématique qui nous a fortement incité à mettre l'accent sur des données comparatives issues d'un examen des trajectoires des agents appartenant à une génération différente, les diplômés à la fin des années 70, dans une configuration bien différente du champ.

Comme dans toute recherche, les résultats d'enquête ont contribué à modifier les problématiques posées et, soucieux de rester fidèle aux réalités observées plutôt qu'à des hypothèses forgées *a priori*, il fallait se « laisser surprendre » par certaines données acquises. La présentation opérée étant le produit de ce choix. En effet, ayant décidé, dans un premier temps, de nous focaliser sur la décennie 70, on ne songeait pas à insister sur la rupture marquée par le début des années 80. C'est que des données particulièrement intéressantes se sont, en quelque sorte, invitées d'elles-mêmes tandis que l'on progressait dans nos investigations. D'abord par curiosité, on a demandé à notre contact au ministère de l'éducation les mêmes listes que celles précédemment fournies, mais à partir de 1980 cette fois, démarche qui a révélé qu'un processus amorcé à la fin des années 70 ne faisait que s'accroître lorsqu'on entrait dans cette nouvelle décennie : l'espace des possibles ouvert aux philosophes semblait se réduire notablement. Sans disparaître bien entendu, les phénomènes de reconversion dont on avait constaté la fréquence se faisaient plus rares et les trajectoires examinées

bien moins disparates. Bref, on constatait qu'une proportion bien plus élevée des diplômés du début des années 80 ne s'éloignait pas de l'enseignement de la philosophie.

Ainsi, entreprendre une comparaison entre les deux périodes s'avérait possible et, potentiellement, riche d'enseignement. Comme il était dans nos préoccupations d'élucider la présence de philosophes reconvertis, on ne pouvait qu'être attentif à une période où ceux-ci tendaient à se faire moins nombreux, voire inexistants si l'on considérait certaines années en particulier et certains secteurs. Quelles propriétés pertinentes de l'espace savant ont pu se trouver modifiées, rendant ainsi plus linéaires qu'auparavant les parcours des philosophes de formation ? Fallait-il seulement s'en tenir à l'examen de propriétés internes à l'espace philosophique ou envisager une approche plus vaste ? Fallait-il supposer qu'il s'agissait de « choix » de carrières différents et s'aventurer dans l'évocation hasardeuse d'un « changement de mentalité » ? Fallait-il mettre l'accent sur des changements dans « l'air du temps » ou ne considérer que des logiques institutionnelles liées aux recrutements universitaires ? Autant de questions que l'on voudrait contribuer à élucider dans la troisième et dernière partie de notre recherche en s'appuyant notamment sur l'idée que la fin des années 70 a été marquée par un « basculement » concernant de près notre problématique et exigeant d'être examiné sous tous ses aspects, tant institutionnels qu'« intellectuels ». Processus n'ayant pas échappé à certains observateurs, à l'instar de Frédéric Worms, auteur soucieux de mettre en lumière les « moments » ayant structuré l'histoire récente de la philosophie française :

« En 1978 paraît un livre qui semble témoigner malgré lui d'un curieux et profond basculement. Au moment même en effet où Vincent Descombes publie « Le même et l'autre », la philosophie qu'il étudie s'apprête à changer d'une manière si inattendue que ce livre ne l'anticipe pas, alors même que son auteur est appelé, par son œuvre ultérieure, à y contribuer. Certes, le livre de Vincent Descombes s'achève sur la description d'une mutation. Mais ce n'est pas celle qu'il décrit, c'en est une autre, qui est en train de se produire, au point de constituer une rupture entre un moment philosophique et un autre. Descombes étudie en effet la façon dont la philosophie des années 60 en France, à partir du structuralisme, se transforme en direction de ce qu'il appelle le « freudo-marxisme » des années 70. Mais ce qui se produit au même moment, presque au même instant, au tournant des années 80, sur un double plan scientifique ou philosophique, et politique, est bien différent. Ce n'est plus un approfondissement, ou une radicalisation des problèmes apparus dans les années 60, mais bien au contraire, leur critique, qui ne va, elle aussi, cesser de s'approfondir ²⁰⁴»

Pour l'heure, notre regard se portera sur la période précédant ce « basculement » qui, comme le suggère un tel extrait ne saurait être limité à sa seule dimension « intellectuelle ».

²⁰⁴ Frédéric WORMS, *La philosophie en France au XXème siècle, moments*, Folio, 2009

4-Les entretiens, pour quelle approche a-t-on opté ?

La réalisation des entretiens biographiques était marqué par des difficultés liées à la nature de la population étudiée. Il était tentant, en premier lieu, de prêter à des intellectuels une lucidité sociologique particulière s'agissant de leur propre parcours. Professionnels du discours, de la présentation de soi et de la « manipulation des biens symboliques », ceux-ci étaient sans doute mieux disposés que d'autres à livrer un discours informé et réflexif sur leur propre trajectoire. L'analyse se livrant elle-même il suffirait de l'enregistrer en renonçant « à opposer aux interprétations des acteurs une interprétation plus forte²⁰⁵ » selon la formule proposée par Luc Boltanski dans « Sociologie critique et sociologie de la critique ». C'était céder à une conception *doxique* du champ intellectuel comme espace où s'exerce le règne indiscuté de la rationalité. L'objectif de notre enquête voulait au contraire contribuer à montrer que, comme tout univers social, le champ intellectuel contenait sa part de contrainte et exerçait des censures propres sur les agents qu'une étude sociologique pouvait dévoiler.

Ensuite, il fallait opérer une seconde opération de construction pour ôter aux récits des agents l'apparence de cohérence globale qu'ils pouvaient présenter. En effet, les conditions de réception du discours des agents les incitaient fortement à présenter leur parcours comme un trajet globalement cohérent conduisant d'un point de départ à un point d'arrivée. Point d'arrivée à partir duquel l'ensemble de la trajectoire était interprétée. Ainsi, l'ensemble des accidents et des phénomènes contingents se trouvaient gommés au profit d'un récit donnant toutes les apparences de la logique et de la nécessité qu'une enquête se vouait justement à déconstruire. Aussi, on ne proposera pas des « récits de vie²⁰⁶ » mais des analyses de trajectoires, notion conçue comme « *série de positions successivement occupées par un même agent (ou un même groupe) dans un espace lui-même en devenir et soumis à d'incessantes transformations²⁰⁷* »

a) Comment se présenter ?

Dans l'enquête envisagée, la plupart des analyses de trajectoires s'appuyaient sur des entretiens

²⁰⁵ Luc BOLTANSKI, *Sociologie critique et sociologie de la critique*, Politix, 1990, numéro 10, p.124

²⁰⁶ Pour une critique du retour au « récit de vie » en sociologie voir Christophe GAUBERT, *Révolution culturelle et production d'un « intellectuel de proposition »* (Pierre Rosanvallon), dans *Reconversions militantes*, TISSOT, GAUBERT, LECHIEN, Pulim, 2005

²⁰⁷ Pierre BOURDIEU, *L'illusion biographique*, Actes de la recherche en sciences sociales, 1986, Volume 62, p. 69

biographiques, complétés, autant que possible, par les données publiquement accessibles (CV, ouvrages, articles, biographies, blogs personnels, etc...). Cet outil d'investigation ayant occupé un poids prépondérant pour deux raisons principales. Comme il s'est avéré qu'une part non négligeable des membres de notre population acceptait sans beaucoup de difficulté l'idée d'une rencontre physique, on a décidé d'exploiter au maximum les potentialités offertes par cette démarche d'enquête. De plus, il s'agissait d'un outil indispensable pour retracer le cheminement des agents les ayant conduits de leur formation de philosophe à leur nouvelle position.

On se présentait donc comme un doctorant de l'EHESS réalisant une thèse sur les philosophes ayant « changé de discipline », formulation choisie pour éviter d'utiliser le terme de « reconversion ». En effet, en raison de sa polysémie, des multiples interprétations que l'on pouvait en faire et de ses « airs de famille » avec le lexique religieux ce terme nous exposait à quelques critiques et l'on courait le risque de se voir prêter des intentions polémiques²⁰⁸. Ainsi, dans l'ensemble de nos mails, comme de nos conversations téléphoniques, on n'a jamais fait usage de ce terme, choix qui ne nous a pas mis infailliblement à l'abri des critiques. En effet, parmi l'ensemble de nos enquêtés deux ont, à notre connaissance, tapé notre nom sur Google et, s'étant rendu sur le site du CSE où apparaissait le titre de notre thèse « Enquête sur les reconversions intellectuelles des philosophes », l'un d'entre eux l'a questionné : « *Bonjour, je suis, sur le principe, d'accord pour vous accorder un entretien, mais il me semble que dans votre thèse, vous parlez de « reconversion » intellectuelle. Qu'entendez-vous par là au juste ?* », ce qui nous incita fortement à limiter l'usage de ce terme²⁰⁹.

Si l'on pouvait, par ailleurs, tirer parti du fait d'étudier les parcours d'agents ayant un statut « d'intellectuels », il exigeait également une certaine prudence dans la récolte des données. Comme on s'adressait à des individus habitués à saisir des problématiques de recherche et n'ayant aucune difficulté à s'adapter à la définition de la situation d'entretien²¹⁰, certains interlocuteurs bienveillants tentèrent de soutenir un enquêteur perçu comme un « *jeune collègue* ». On pense par exemple à Anne Marie Chartier, qui, en plus de nous avoir accordé un entretien fort long nous a conseillé des ouvrages, s'est assurée que nous avions rencontré d'autres personnes de sa génération et nous a fourni plusieurs adresses mails que nous n'avions pas réussi à trouver. Mais tous les entretiens ne furent pas, loin s'en faut, des moments de discussion privilégiés où les enquêtés se livrèrent sincèrement, soucieux d'exhaustivité. Beaucoup de rencontres furent, au contraire, marquées par la nécessité de contourner certaines questions gênantes, de ne révéler que les choses les plus simples à

²⁰⁸ D'autant plus que la sociologie peut être utilisée à contre emploi dans des polémiques propres au champ intellectuel entre des agents aux intérêts divergeant.

²⁰⁹ Voir infra chapitre 4, les critiques formulées par une analyste vis à vis de ce terme.

²¹⁰ On notera ici que dans aucun entretien n'est apparu de mésentente profonde sur la définition de la situation d'enquête.

assumer et de ne jamais présenter leur parcours sous un autre angle que celui du désintéressement.

Ici, on pourrait évoquer, parmi d'autres, le choix pour certains enseignants d'évoluer en École Normale d'Instituteurs. Certains présentant une telle option comme guidée par la volonté d'aller à la rencontre d'un public plus « mûr » et de se pencher sur des problématiques liées à l'éducation, tandis que d'autres soulignaient, non sans humour parfois, la « *bonne planque* » dont il s'agissait, le nombre d'heures d'enseignement moins élevé qu'en lycée et celui, assez faible, de copies qu'ils eurent à corriger. Dans certains cas, que l'on aurait souhaités plus fréquents, on pouvait corriger les dissimulations des uns, par les déclarations des autres. On pense ici, à deux enquêtés de la même génération, s'étant côtoyés en classes préparatoires, l'un ayant eu une carrière plus rapide et confortable que l'autre, ce dernier ne résistant pas au plaisir de nous livrer quelques secrets que son ancien pair ne nous avait pas livrés : « *Ah oui X, bah j'étais avec lui en prépa, il avait bien compris à l'époque, il était déjà dans tous ces réseaux autour de Jean Luc Marion, « Communio » et compagnie. C'était à moitié une agence matrimoniale, plus le placement institutionnel, avec l'Abbé Armogathe qui traînait... X était Opus Dei à l'époque, j'imagine que vous voyez ce que ça veut dire* ». Bref, comme le suggère Erving Goffman dans « La mise en scène de la vie quotidienne », « *quoique l'on puisse s'attendre à trouver un mouvement naturel de va et vient entre le cynisme et la sincérité, on ne peut ignorer l'existence d'une sorte de point intermédiaire où l'on peut se tenir au prix d'une relative lucidité sur soi* »²¹¹

C'est dire qu'on ne pouvait aborder les entretiens avec une méthode rigide et systématique, certaines informations précieuses nous ayant été livrées tandis que nos enquêtés, oubliant progressivement la présence du magnétophone, prenaient un ton plus détendu pour, de temps en temps, se risquer à quelques confidences ou considérations « relâchées », parfois plus riches d'enseignement qu'une heure de discussion générale sur la philosophie, son histoire et sa situation actuelle. Mais si notre choix allait aux entretiens « non directifs » destinés à rendre possible une parole « libérée », quelques thématiques centrales ne pouvaient être mises de côté et l'on orientait la discussion dans leur sens lorsqu'elles n'apparaissaient pas d'elles-mêmes.

b) Les thématiques abordées :

La « phrase d'accroche » choisie pour introduire la plupart des entretiens portait sur le choix de s'orienter vers des études de philosophie (« *Je commence en général par parler de la*

²¹¹ Erving GOFFMAN, *La mise en scène de la vie quotidienne* », op.cit.

scolarité, pourquoi avoir choisi la philo ? », « *Qu'est ce qui a pu vous attirer dans la philo ?* » etc...). Conscient de l'aspect un peu artificiel d'un tel questionnement qui tendait à encourager tous types de reconstructions, il fallait aussi prendre en compte le fait que les choix d'orientations scolaires sont rarement le produit de stratégies conscientes. Ainsi, dans le cas d'enquêtés ayant passé le bac à la fin des années 60, dans une période de plein emploi, et pour lesquels la question des débouchés professionnels ne se posaient pas avec la même urgence qu'aux étudiants d'aujourd'hui, on a fréquemment été confronté à des réponses sans grand intérêt (« *Ça me plaisait* », « *J'étais bon* », « *J'avais eu le coup de foudre en terminale* » etc...). Mais elle a fréquemment été mise en lien avec des données plus importantes pour nous à propos du rapport des enquêtés au système scolaire (affinités « littéraires » ou « scientifiques », élèves « studieux », ou « brillants », identification à un professeur de terminale, perspective de devenir enseignant, rôle des parents dans l'orientation, etc...). En toute logique, les discours portant sur la première phase de leur scolarité, jusqu'à la classe de terminale ou aux premières années dans l'enseignement supérieur, furent suivis d'une description de leur vécu d'étudiant, seconde thématique qu'il fallait approfondir²¹².

Il va en effet de soi, que la période des études, qui prenait en général fin avec le passage des concours, sauf dans le cas des individus ayant accumulé de nouveaux diplômes sur le tard, constituait un sujet incontournable. Lorsque nos interlocuteurs tendaient à passer trop rapidement dessus, nous n'hésitions donc pas à y revenir de diverses façons (« *Je voulais revenir sur la période où vous étiez à la fac, tout à l'heure vous avez parlé d'un prof qui vous impressionnait* », « *Et parmi les courants intellectuels de l'époque, lesquels vous plaisaient le plus ?* » etc...). Ainsi, on souhaitait rassembler des informations sur les « goûts » et « dégoûts » des enquêtés²¹³, les enseignants marquants, les diverses stratégies intellectuelles adoptées, les « avènements possibles » envisagées et, bien entendu, les choix de sujet de maîtrise (anciennement Diplôme d'Étude Supérieur). Ces derniers, sur lesquels on a cherché à s'informer de façon systématique, livrant des informations sur leurs affinités savantes (il n'était pas égal de réaliser un mémoire sur Hume, Aristote ou Heidegger) comme sur les stratégies possibles au sein de l'espace universitaire. Choisir de travailler sur Kant ou Platon étant bien souvent associé à la volonté de se préparer sérieusement aux concours de l'enseignement²¹⁴. Envisager une recherche sur Freud, Gramsci ou Antonin Artaud, impliquant au contraire un rapport plus relâché aux études et à la culture. A travers les choix de directeurs et d'encadrants on accédait à des informations du même type, un auteur comme Alquié

²¹² Comme le souligne Anna BOSCHETTI, la psychanalyse tendant quant à elle à mettre de côté les expériences scolaires, on a insisté sur cet aspect. *Sartre et les Temps Modernes*, op.cit.

²¹³ Voir Charles SOULIE, *Anatomie du Goût philosophique*, Actes de la recherche en sciences sociales, 1995, vol.109, p.3-28

²¹⁴ Charles SOULIE, *Profession Philosophe*, Genèse, 1997, num 26, p.103-122

incarnant une figure sérieuse et érudite et un enseignant comme Lyotard une autre, bien différente, donnant à voir tous les signes de l'innovation, de l'audace théorique et de la transgression. Ces sujets abordés, on ne pouvait toutefois s'en tenir à une vision intellectualisée de la trajectoire d'enquêtés qui n'étaient pas étudiants à « temps complet ». Ainsi, on a cherché à s'informer sur leur vie, leurs pratiques culturelles et, comme la période étudiée l'exigeait, leur niveau et leur mode de politisation.

Il est en effet bien connu que la période qui s'étale du milieu des années 60 à la fin des années 70 a été marquée, plus que toute autre sans doute, par une forte politisation du monde étudiant. Parti communiste, groupuscules gauchistes, maoïstes, trotskystes et anarchistes, syndicats implantés comme l'Unef, mouvements culturels aussi improbables que le situationnisme, le panorama politique brillait par sa diversité et son effervescence. A cela s'ajoutait bien entendu les bouleversements sociaux liés à Mai 68 et des périodes critiques comme la fin de la guerre d'Algérie. Ainsi, c'est la quasi-totalité de nos enquêtés qui furent saisis, à un moment donné de leur parcours par la « question politique ». En s'attardant dessus, on était convaincu de pouvoir récolter des informations sur leurs dispositions et leurs affinités sociales. Un investissement au Parti Communiste n'engageait pas un même rapport à l'autorité, à l'État, à la « théorie » et la fréquentation des mêmes personnes que des activités « anarchistes ». De plus, on voulait s'informer sur l'intensité des engagements, nos interlocuteurs avaient-ils été des « dirigeants », des militants « de base », des « cadres », passaient-ils beaucoup de temps dans des réunions, avaient-ils sacrifié une ou deux années d'étude ? Autant de questions qui, malgré les précautions nécessaires liées aux regrets, aux repentirs et aux reconversions de certains, nous informaient sur leurs aspirations, leur rapport à l'ordre social et au « pouvoir ». Comme on le verra à travers nos études de cas, la plupart des engagements politiques ont pris fin avec la nécessité de passer les concours de l'enseignement et d'entrer dans la vie active, moment sur lequel il fallait aussi se pencher.

C'est que le passage des concours constituait un moment charnière dans le parcours de tout apprenti philosophe. Structurée par la « barrière » du capes et de l'agrégation, une discipline comme la philosophie n'offrait pas beaucoup d'autres débouchés que l'enseignement dans le secondaire ou, pour les plus ambitieux et les plus couronnés, dans le supérieur, moyennant la réalisation d'une thèse. Concours réputés difficiles et exigeant une fréquentation assidue du panthéon des auteurs classiques, leur préparation, comme leur passage, avaient des chances d'être vécus de diverses façons. Nos enquêtés vécurent-ils cette préparation dans l'angoisse, l'isolement studieux, le plaisir d'apprendre, etc... ? Etaient-ils entourés par des proches, des amis, des membres de leur famille ? Le moment des épreuves a-t-il donné lieu à des épisodes dramatiques ? Ont-ils dû s'y reprendre à plusieurs fois pour réussir les concours, étaient-ils focalisés sur l'agrégation ou un capes leur

suffisait-il ? A travers ce rapport à la problématique des concours et ses aspects de « rite de passage », on voulait s'informer sur le rapport entretenu par nos enquêtés à la culture et au système d'enseignement.

Ces thématiques furent discutées de différentes façons selon les propriétés de chaque individu et constituaient la première partie de nos entretiens. Une fois épuisées, et nos interlocuteurs manifestant le sentiment d'avoir « tout dit » à leur propos, on envisageait une seconde discussion, constituée, en règle générale, de cinq parties : une première consacrée à leur rapport au métier d'enseignant en lycée, lorsque celui-ci fut pratiqué, une seconde au « moment » de la reconversion, ses tenants et ses aboutissants, une troisième portant sur les nouvelles positions institutionnelles occupées et les différentes façons de « tourner le dos » à la philosophie, une quatrième consacrée aux objets de recherche, aux collaborations savantes et aux principales publications et, enfin, une tentative de notre part pour rassembler des informations sur leurs origines sociales et la trajectoire de leur famille. Questionnement que l'on a choisi de faire intervenir en fin d'entretien car il pouvait engager une discussion délicate, susceptible de mettre les enquêtés dans de mauvaises dispositions à notre égard (et donc, potentiellement, de « gâcher » le déroulement d'un entretien) et demandant, à notre avis, d'être abordé dans des conditions particulières.

La première phase était, en général, introduite par une question relative au métier de professeur de philosophie (« *Vous avez été prof de philo combien de temps ? Ça vous plaisait ?* », « *Et la position de prof ?* »). Si l'on ne s'attendait pas, bien entendu à atteindre la vérité du vécu d'enseignant de chacun, une expérience déstabilisante, marquée par des problèmes de disciplines ou de mauvais rapports avec des collègues étant, on s'en doute, difficile à évoquer, on a toutefois pu recueillir quelques témoignages désenchantés sur la réalité pratique du métier de professeur dans le secondaire (« *Prof ? J'ai vraiment détesté, les copies, on avait des tonnes de copies, c'était infernal* », « *J'étais normalien, j'avais passé l'agrégation, ce n'était pas pour me retrouver dans une ville perdue de province où je ne connaissais personne* », « *Les élèves ça allait mais la salle des profs, pffffff je sais pas si vous connaissez... l'horreur* »). Parmi nos hypothèses de départ, était incluse l'idée qu'un rapport malheureux au métier d'enseignant pouvait être au principe de diverses tentatives de reconversions, intellectuelles et professionnelles. Ainsi, quand cela fut possible, on s'est attardé sur les périodes d'enseignement de nos enquêtés et leurs différentes propriétés : nombres d'années, vécu difficile ou plaisant, nomination en province, rapport aux élèves et aux collègues etc... Celles-ci donnant assez fréquemment à voir quelques liens avec les bifurcations opérées par eux.

Ainsi, une fois abordée la question de l'enseignement, était en générale évoquée une problématique centrale pour nous : la « phase » de reconversion. Pourquoi nos enquêtés se sont-ils

écartés de la discipline philosophique ? Quelles en étaient les raisons ? Ont-ils dit vrai en l'évoquant ? De quelles ressources sociales et intellectuelles disposaient-ils, à un moment donné, pour le faire ? Toutes ces questions délicates exigeaient une certaine prudence et faisaient partie des plus exposées aux phénomènes de reconstruction, de dissimulation ou, plus simplement, de mensonge. Globalement prédisposés à présenter leur propre trajectoire comme celle d'individus guidés par leurs seuls intérêts savants, rares furent les enquêtés qui apportèrent des réponses pragmatiques et réalistes à nos questions (« *Je voulais fuir le lycée* », « *La philo m'ennuyait* », « *J'étais loin de Paris et je voulais revenir* » etc...). De plus, il était certain que les réseaux de connaissance et le capital social accumulé, ou hérité, avait dans certains cas joué un rôle, point qu'il fut difficile d'aborder sans courir le risque de troubler le déroulement d'une discussion mais que l'on ne pouvait éviter. Ainsi, en fonction du déroulement de la première partie de chaque entretien, du degré de méfiance de chaque enquêté et de leur rapport à une position institutionnelle occupée on a parfois pu soulever des questions de ce type et recevoir quelques réponses (« *Oui, je connaissais X qui connaissait pas mal de monde au CNRS* », « *Sous les conseils de Y j'ai fait une thèse sur Montesquieu* », « *On peut dire que Z m'a bien orienté* » etc...). Parfois plus disposés à les aborder à propos des autres que d'eux-mêmes, on n'oubliait pas que certains enquêtés se connaissaient et pouvaient se juger mutuellement (« *X a été nommé dans le labo de son propre père, c'est donc du piston* », « *X, de toute façon ses parents étaient déjà des universitaires, elle arrivait à l'oral de l'agrég, elle était comme en famille, moi beaucoup moins* ».) Ainsi, il fallait se déprendre des versions potentiellement intellectualisées des principes qui commandèrent chaque reconversion, sans toutefois mettre de côté les affinités théoriques des individus, au risque de sombrer dans une vision cynique ne considérant rien d'autre que les stratégies d'agents calculateurs. L'idée que nos interlocuteurs mirent en œuvre des « stratégies de placement » au sein d'un espace structuré et concurrentiel, marqué par des luttes n'excluait pas, bien entendu, l'importance d'affinités savantes, de goûts et d'intérêts de recherche (« *Je m'intéressais depuis longtemps à la psychanalyse* », « *Les questions pédagogiques m'intéressaient beaucoup plus que les grands auteurs* », « *Avec la sociologie, on était dans le concret, contrairement à la philo* »). Ainsi, sans tomber dans un idéalisme naïf, on voulait toutefois donner sa place à la dimension « savante » des trajectoires de chacun, y compris lorsqu'on abordait leur dernière phase, portant sur les postes occupés et les objets de recherche choisis.

En effet, en raison du choix de notre objet, la grande majorité de nos enquêtés furent des chercheurs et des universitaires. La plupart se distinguait donc par une production savante (articles, ouvrages, organisation de colloques, etc...) et un enseignement particulier. Ici, on ne pouvait mettre de côté des données importantes et accessibles sous prétexte que notre projet consistait à mettre

l'accent sur la question de la « reconversion » et considérer que tout ce qui pouvait se passer « après » ne nous concernait plus. C'est que la question de « l'avant » et de « l'après » reconversion ne pouvait se voir réglée *a priori* par un découpage chronologique binaire : on est philosophe, tant qu'on enseigne la philosophie, on ne l'est plus lorsqu'on enseigne ou étudie autre chose. S'il a fallu établir quelques critères simples sous peine de ne pouvoir effectuer aucun comptage, quitte, comme on l'a souligné ailleurs, à faire certaines violences au réel, il était dommageable de sacrifier toute information portant sur le déroulement long de chaque carrière. On a donc, dans les dernières phases de nos entretiens, posé des questions relatives aux différentes positions occupées, aux collaborations savantes et aux pairs intellectuels. La philosophie, et la première formation savante n'étant jamais très éloignée : que se manifeste une rupture accentuée (« *Je ne suis pas du tout au courant de ce qui se fait en philo* », « *C'est amusant, je ne côtoie aucun philosophe* », « *Vous savez ce qui se fait en philo vous aujourd'hui ?* ») ou, au contraire une certaine proximité (« *De la philo, oui j'en lis beaucoup même si j'en n'écris plus* », « *Parmi les philosophes d'aujourd'hui, il me semble que X est intéressant* », « *X pense le réel* », « *Je travaille souvent avec des philosophes* »). Bref, en fin d'entretien, il s'agissait de récolter des informations sur le déroulement de chaque carrière car elles avaient toutes les chances de nous instruire sur l'identité de nos enquêtés, leurs ressources, sociales ou savantes, et, parfois, d'éclairer certains aspects de l'histoire de l'espace que l'on étudiait. Il s'est en effet avéré, qu'au travers des carrières de chacun on pouvait mettre en lumière des évolutions autrement imperceptibles du champ intellectuel, des rapports de force entre disciplines qui le structuraient et des « possibles intellectuels » (« *Quand j'étais étudiant, on ne connaissait pas trop la philo analytique, c'est venu plus tard* », « *Ce qui aurait pu m'intéresser c'est l'anthropologie, mais à l'époque, il n'y avait pas de licence spécifique* », « *J'aurais dû travailler avec X, mais à l'époque il n'était pas connu du tout* ».)

Une fois close cette dernière phase, il s'agissait pour nous d'aborder une question délicate, celle des origines sociales. On a voulu la situer, lorsque les enquêtés ne l'abordait pas d'eux-mêmes, à la fin des entretiens en raison du caractère « double » de ces expériences sociales. Si en effet, chaque discussion nous informait sur les propriétés des agents, il fallait être attentif à un second « niveau » d'information, celles que nous livraient les enquêtés à travers leur comportement. En effet, comme le suggère Goffman :

« Il faut s'arrêter à un aspect de la réponse des interlocuteurs. Sachant que l'acteur se présente vraisemblablement sous un jour favorable, ses partenaires peuvent faire deux parts dans ce qu'ils perçoivent de lui : une part composée essentiellement d'assertions verbales, que l'acteur peut facilement manipuler à sa guise, et une part constituée surtout d'expressions indirectes qu'il lui est difficile de contrôler. Ses interlocuteurs peuvent donc utiliser les aspects de son comportement expressif tenus pour incontrôlables afin de vérifier la valeur de ce qu'il

communiqué par les aspects contrôlables »²¹⁵

Les enquêtés étaient-ils sympathiques, accueillants, loquaces ou au contraire, distants, mystérieux, froids ? Autant de « petites perceptions » que l'on prenait soin de noter et qui ont déterminé, en situation d'entretien, notre approche de la question des origines familiales. Si celle-ci pouvait être évoquée sans difficulté en présence d'interlocuteurs bienveillants et ouverts à la discussion (« *Mes parents étaient instituteurs* », « *Je ne suis pas issu d'un milieu de profs* » etc...), d'autres, à l'attitude plus problématique exigèrent d'envisager une approche stratégique de notre part. Ainsi, parmi les différentes solutions possibles, on a choisi de l'aborder à travers des questions permettant d'évoquer la famille sans afficher d'intention marquée. Notre choix se portant, par exemple, sur des interrogations relatives à la perception de la philosophie dans l'univers familial : « *Je voulais revenir sur une chose : comment a été perçu le fait de s'engager dans des études de philo, disons, dans votre entourage ?* ». Une telle question permettant, dans le meilleur des cas, d'aborder la profession des parents, et parfois, des aspects de l'histoire familiale : « *Je dois vous dire, mes parents étaient profs, donc ce qui comptait c'était que je fasse des études, après, peu importe la discipline* », « *Ah... ça a été l'occasion d'un conflit, ma mère voulait plutôt que je fasse des études littéraires et mon père des sciences* », « *La philo, c'était une façon d'être à la hauteur des attentes de mes parents* ». Ces types de réponses n'étant pas, bien entendu, systématiques et l'on s'est aussi heurté à des silences gênés ou à des déclarations destinées à évacuer la discussion : « *C'était mon choix à moi* », « *Non ça n'a choqué personne* »... S'il fut parfois possible d'y revenir, on a, comme dans toute enquête, été confronté à des personnes refusant d'évoquer leurs origines sociales, en notant au passage que celles ayant des origines « populaires » les ont spontanément évoquées de la façon la plus fréquente, non sans intention de souligner le mérite qu'ils avaient eu à réussir leurs études. A l'instar d'un de nos enquêtés qui évoqua, dès notre première question la séparation de ses parents et leurs emplois modestes.

Ici, on souhaitait résumer la démarche qui a commandé notre approche des entretiens. Ceux-ci ont, bien entendu, donné à voir des déroulements divers, que l'on pense à leur durée, au niveau d'informations fournies, au rapport des individus à la situation d'enquête et à l'enquêteur lui-même ou à l'ordre d'apparition de chaque question. Mais malgré notre volonté de laisser à chaque personne une certaine liberté de parole, on souhaitait leur donner un cadre fondé sur certaines hypothèses de départ. Cet outil d'investigation posant bien entendu des problèmes liés à l'anonymat des enquêtés.

²¹⁵ Erving GOFFMAN, *La mise en scène de la vie quotidienne*, op.cit.

Le problème de l'anonymat :

La question de l'anonymat des enquêtés s'est posée de façon particulièrement prégnante puisque les choix de présentation possibles demandaient de répondre à une double exigence : respecter la volonté des individus ne souhaitant pas voir apparaître leur nom dans le document final tout en offrant au lecteur un matériel empirique aussi riche que possible. Si notre première intention était d'anonymiser l'ensemble des enquêtés, celle-ci s'est vu corrigée pour au moins deux raisons : certains d'entre eux nous ont signifié qu'il leur était égal de voir apparaître leur identité et, pour les autres, la dissimulation complète des informations susceptibles de les « démasquer » impliquait de sacrifier des données significatives et d'appauvrir considérablement notre matériel (publications, poste occupé...). Rendre anonyme l'ensemble des agents d'une part, trahir la volonté de certains, de l'autre, constituaient deux solutions impossibles entre lesquelles il fallait envisager une « troisième voie ». Ainsi, dans notre enquête, les deux cas coexistent. Certains enquêtés sont anonymes et les informations à leur propos ont été légèrement modifiées tandis que, pour d'autres, l'identité est indiquée, ce qui permettait, par ailleurs, d'exploiter l'ensemble des informations signifiantes à leur sujet.

Du ciel des idées à l'étude des pratiques éducatives

Les professeurs de philosophie et les sciences de l'éducation.

Le cas du passage des philosophes aux sciences de l'éducation posait un problème particulier car il donnait à voir une situation a priori paradoxale. En effet, tandis que, parmi les différents secteurs savants étudiés, celles-ci constituent le plus modeste, tant du point de vue des objets examinés que de sa position institutionnelle, il s'agit d'un des lieux où les lauréats des concours se sont le plus massivement investis. Entre 1968 et 1979, ce n'est pas moins de 53 individus titulaires du capes ou de l'agrégation de philosophie dont la carrière académique a dépendu de la section 70 du CNU. Un tel résultat viendrait sans doute contredire une idée tenue pour acquise s'agissant des philosophes. Ayant atteint, au prix de quelques efforts, le sommet de la hiérarchie des sciences humaines, ils seraient peu disposés à l'abandonner pour se tourner vers des disciplines plus modestes. Ainsi, ce n'est pas sans une certaine surprise que l'on a observé avec quelle fréquence ils se sont engagés dans un secteur n'ayant ni le prestige ni le rayonnement de la philosophie.

Au fur et à mesure que l'on progressait dans nos investigations, cette surprise a peu à peu disparu, laissant place à différentes explications possibles. Deux principaux facteurs pouvaient intervenir et étaient loin d'entrer en contradiction avec une conception de la philosophie comme discipline « souveraine ». Le premier, institutionnel, est lié au recrutement massif de professeurs de

philosophie dans les Écoles Normales d'Instituteurs durant la période étudiée. Nommés, la plupart du temps, sur des postes de « psychopédagogie », ces jeunes professeurs durent assumer des enseignements consacrés à des questions de pédagogie destinés à de futurs instituteurs. Face à cette situation où, comme on le soulignera par la suite en s'appuyant sur différents témoignages, Kant, Descartes et Platon n'étaient pas d'une grande utilité, il fallut improviser, « bricoler » et s'appuyer sur des auteurs offrant un regard plus actuel et des propos moins abstraits sur l'éducation et la pédagogie que les classiques du programme de l'agrégation. Contraints d'enseigner des matières auxquelles, selon les propos que nous a confiés Bernard Charlot « *ils ne connaissaient rien* », ces professeurs durent se faire apprentis et opérer une conversion urgente à la pédagogie. Certains, n'y voyant pas un grand intérêt, réalisèrent tout de même des carrières ordinaires de philosophes, tandis que d'autres en vinrent à fortement infléchir leur trajectoire jusqu'à tourner la page de la philosophie.

Pour le comprendre, il fallait insister sur un second élément, lié à la nature de la discipline en question. En effet, une des propriétés de l'univers académique désigné par le terme « sciences de l'éducation » est sa très forte hétérogénéité, voire son éclatement. A une implantation universitaire tardive, impulsée au milieu des années 60 par des auteurs comme Jean Château, Gaston Mialaret, Maurice Debesse et Olivier Reboul, s'ajoutent différents éléments qui n'ont pas facilité son homogénéisation quant à ses objets, ses méthodes et ses frontières. Produits de la convergence de différents courants de pensée pédagogique, de l'éducation populaire et militante à vocation émancipatrice née des mouvements politiques des années 60 à sa version, plus axée sur la promotion des valeurs morales, prônées par différentes institutions religieuses, les « sciences de l'éducation » présentent tout d'abord une assise idéologique en tension. A cela s'ajoute le foncier éclectisme que donnent à voir leur construction et leur patrimoine intellectuel. Ce sont des disciplines aussi différentes que la psychologie, la psychanalyse, l'histoire, la sociologie et la philosophie qui sont venues s'agglomérer pour leur donner naissance, leur fournissant plus l'aspect d'un univers où viennent collaborer des chercheurs de différents horizons que d'une discipline homogène. Ainsi, plutôt que des professionnels des « sciences de l'éducation » qui s'entendraient sur un certain nombre de principes, d'axiomes et de méthodes, on a constaté qu'il existait des psychologues, des historiens, des sociologues de l'éducation et, bien entendu, des philosophes de l'éducation. C'est dire qu'il était tout à fait possible de rester philosophe en sciences de l'éducation.

On a ainsi pu déceler comme un clivage entre les nécessités pratiques liées aux enseignements que devaient assumer de jeunes professeurs d'École Normale d'une part, et les possibilités de carrière que cette discipline offrait. Les sciences de l'éducation apparaissant comme un cadre suffisamment

flou pour laisser aux philosophes la possibilité de réinvestir des savoirs accumulés, ou de simplement continuer à philosopher en faisant l'économie d'une modification notable de leur rapport au travail savant, l'accueil que leur fit cette discipline perdait alors son aspect mystérieux. Faudrait-il pour autant souscrire à une vision un peu cynique en soutenant que nous n'avions ici affaire qu' à des agents poussés par des logiques de carrière pour qui les questions éducatives étaient relativement secondaires ? En effet, on aurait tôt fait de conclure que, soucieux de conserver leur statut de philosophe, leur investissement dans une discipline nouvelle fut plutôt un moyen qu'une fin.

Ce serait omettre que certains se sont réellement investis dans l'étude d'objets concrets, les pratiques pédagogiques notamment, pour produire autre chose qu'un discours à teneur « philosophique » et ont en effet contribué à dessiner cet espace disciplinaire, sacrifiant par la même occasion leur statut de philosophe. Ainsi, pour rendre compte de la réalité des trajectoires étudiées, il fallait distinguer au moins deux pôles, séparés par leur degré d'éloignement à l'égard de la philosophie, entre lesquels existe un continuum de positions intermédiaires. Le premier s'apparentant à un investissement en direction des questions pédagogiques impliquant une rupture assez nette avec une formation philosophique de base et le second à la conservation d'une posture de philosophe examinant de son regard panoramique un objet : l'éducation.

Face à un tel constat, différentes questions s'imposaient. Comment comprendre que certains se soient investis dans l'étude de problèmes pédagogiques, tournant ainsi le dos à une bonne partie de leurs « acquis » philosophiques, tandis que d'autres ont souhaité rester « philosophes », même de l'éducation. Fallait-il, pour dévoiler le principe de ce clivage, chercher du côté des dispositions des agents ? De leur rapport au système scolaire ? A la philosophie elle-même ? Pour envisager quelques réponses on soulignera, en revenant sur leur histoire, les différentes tensions qui se manifestent au sein des sciences de l'éducation et sur le caractère assez flou de la frontière qui les sépare de la « philosophie de l'éducation », point qui concerne de près notre problématique. Ce travail préalable permettait d'éclairer les trajectoires étudiées qui sont toutes, comme on le verra, concernées par ces distinctions ambiguës. Ainsi, on a différencié deux groupes distincts selon leur degré d'éloignement à l'égard de la philosophie. A ces types de trajectoires, il fallait associer des hypothèses explicatives différentes.

S'agissant des processus de reconversion impliquant un abandon de la philosophie, on montrera que le rapport des agents au système éducatif, associé aux origines sociales et à la trajectoire scolaire était déterminant. Si bien qu'ils pouvaient être interprétés comme autant de tentatives d'ajustement des *dispositions* à la *position* intellectuelle. Ce type d'explication devenait inopérant s'agissant des

agents pour qui les sciences de l'éducation constituèrent moins un univers de pensée ajusté à leurs aspirations savantes qu'un lieu propice à la valorisation et au réinvestissement, plus ou moins couronné de succès, d'un capital philosophique accumulé. Une fois ces distinctions opérées, et acquise l'idée qu'un changement de statut institutionnel n'équivalait pas nécessairement à une reconversion intellectuelle, l'aspect assez massif de l'afflux de philosophes au sein de cette discipline perdait l'étrangeté qu'on était, dans un premier temps, tenté de lui prêter. Il intervenait même, si l'on y pense, comme une confirmation assez ordinaire du caractère souverain de cette discipline comme de sa polymorphie.

*

I) L'émergence d'un nouveau marché :

Ici on voulait, dans un premier temps, mettre en lumière les éléments institutionnels et intellectuels qui prédisposaient une discipline nouvelle à recevoir des philosophes de formation. Constituant plus, dans sa première phase de construction située à la fin des années 60, un regroupement d'agents issus de différentes disciplines qu'une discipline en elle-même, le secteur désigné par le terme « sciences de l'éducation » a représenté un marché nouveau au sein duquel différents capitaux savants pouvaient se trouver valorisés, le capital philosophique notamment. De plus, du fait qu'il revendiquait le traitement d'objets traditionnellement réservés aux philosophes, il tendait à s'inscrire en concurrence avec la philosophie tout en offrant des perspectives de carrières à de nouveaux entrants.

a) Une discipline nouvelle aux problématiques anciennes :

Dans un article de 1951, Fernande Seclet-Riou²¹⁶ souligne l'ancienneté des problématiques liées à « l'éducation des jeunes » et situe avec l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau l'apparition de l'intérêt pour « le point de vue de l'enfant » :

« Si la pédagogie pratique est aussi ancienne que le monde, les « systèmes pédagogiques » sont eux aussi fort anciens. Dès la plus haute antiquité, chez les peuples les plus divers, on voit se manifester le souci de l'éducation des jeunes et le désir d'organiser, de systématiser les moyens jugés propres à obtenir le résultat cherché. Faut-il rappeler, par exemple, la place donnée par Platon à la pédagogie dans sa République ? Mais qu'il s'agisse des pédagogues anciens, des éducateurs chrétiens du Moyen Age, de ceux de la Renaissance comme Rabelais, Érasme, Montaigne, des jansénistes, des jésuites, on voit que l'enfant, en tant que tel, est absent de leurs préoccupations. La même remarque s'applique aux philosophes du XVIIIème et du XIXème qui ont conçu des systèmes éducatifs en fonction de leurs idées philosophiques, sur l'homme ou sur la société. Condillac, Diderot, Helvétius, Kant comme Saint-Simon, Fourier, Proudhon ou Auguste Comte ont eu des idées parfois originales et vigoureusement systématisées sur la pédagogie, mais ils n'ont apporté aucune contribution à la connaissance psychologique de l'enfant. C'est Rousseau qui le premier lança-et d'une manière retentissante- l'idée que l'enfant n'est pas un petit homme, mais un être mentalement différent. Non qu'on puisse voir dans l'Emile un traité de psychologie scientifique. Mais Rousseau eut l'intuition, confirmée par ses souvenirs et ses observations, que la vie mentale des enfants se développe selon des règles qui lui sont propres²¹⁷. »

Sans qu'elles se confondent, l'histoire des idées liées à la pédagogie a fréquemment croisé celle de la philosophie. Dans les années 1880, période de forte mobilisation idéologique autour de l'enseignement, ce sont des philosophes qui se posaient en spécialistes de la pédagogie : Ferdinand Buisson pour l'enseignement primaire, Elie Rabier pour le secondaire et Louis Liard pour l'enseignement supérieur²¹⁸. La première chaire de pédagogie, créée en 1884, est confiée à un philosophe, Henri Marion, qui devient professeur titulaire en 1887. Et si l'on examine la période contemporaine, on constate que les thématiques liées à la pédagogie sont partie intégrante des

²¹⁶ Née le 19 novembre 1898 à Paris, morte le 12 mai 1981 à Saint-Germain-en-Laye ; professeure, inspectrice de l'enseignement primaire ; militante syndicaliste de la FEN-CGT ; militante pédagogique de « l'École nouvelle », secrétaire du GFEN, rapporteur de la commission Langevin-Wallon ; militante de l'UFF et du PCF, membre des comités de rédaction de *La Pensée* et de *L'École et la Nation*. Voir Le Maitron <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article173690>

²¹⁷ Fernande SECLER RIOU, *La psychopédagogie et les réformes de l'enseignement, Enfance*, 1951, Vol.p77

²¹⁸ Jean Louis. FABIANI, *Les philosophes de la république*, op.cit.

programmes scolaires soumis aux apprentis philosophes.²¹⁹

Ainsi, le traitement des thèmes liés à l'éducation a d'abord été un objet dont les philosophes revendiquaient le monopole. Monopole mis en question par le processus d'émergence d'une discipline autonome où l'on peut distinguer certaines dates clefs²²⁰ :

1887	Henri Marion, premier professeur de science de l'éducation en France
1914-1918	Suppression des chaires de science de l'éducation pendant la guerre
1920	Ouverture de l'Institut de pédagogie auprès de la faculté des lettres de la Sorbonne
1964	Première chaire de psychopédagogie strasbourgeoise
1967	Création en France de la discipline universitaire "sciences de l'éducation" qui représentent la 70 ^e section du Conseil National des Universités
1987	Constitution d'un groupe de recherche, le Centre Interuniversitaire de Recherche Interdisciplinaire en Didactique (CRIRID), commun à l'Université Louis Pasteur et à l'Université des Sciences Humaines et Sociales de Strasbourg
1988	Création de la première composante de Sciences de l'Éducation en France : l'Institut des Sciences et des Pratiques d'Éducation et de Formation (ISPEF) de Lyon

Pour sa part, Gaston Mialaret distingue quatre périodes importantes dans ce processus de constitution : de la fin du XIXème à 1914, 1918-1940, 1945-1953, des années 60 à nos jours. Durant les trois premières périodes, les distinctions entre courants de recherche ne sont pas encore très nettes. A la fin du XIXème siècle, les écrits relatifs à la pédagogie qui ne sont pas produits par des philosophes sont associés aux noms d'Alfred Binet (« *Introduction à la psychologie expérimentale* »), Édouard Claparède (« *Psychologie de l'enfant et pédagogie expérimentale* ») mais aussi Émile Durkheim (« *L'évolution pédagogique en France* »). En 1920, après la crise de la première guerre mondiale, naît le premier mouvement « d'Éducation nouvelle » qui tient son congrès à Calais et le premier « Institut de pédagogie » apparaît. Dans les premières années suivant la seconde guerre mondiale, la question de la réforme de l'enseignement est à l'ordre du jour : les mouvements pédagogiques innovants se multiplient (GFEN, mouvement Freinet, Cousinet, Cemea) et la « Commission de réforme de l'enseignement » est créée.

C'est dire que s'il existait, bien avant 1960, un ensemble de courants pédagogiques, ceux-ci

²¹⁹ Ibid

²²⁰ Ici on reproduit le tableau proposé sur le site de l'université de Strasbourg <https://sc-educ.unistra.fr/presentation/histoire-des-sciences-de-leducation/>

n'étaient pas rassemblés au sein d'une même discipline. Cette dernière période ayant donc un rôle clef puisqu'elle enregistre l'institutionnalisation d'un nouveau secteur et la mobilisation de certains universitaires autour du projet de constitution d'une « science » de l'éducation. Quatre auteurs ont eu un rôle fondateur dans ce processus d'implantation : Jean Château, Maurice Debesse, Gaston Mialaret et Olivier Reboul. Leurs trajectoires sociales et leurs écrits, annonçant les intentions qui étaient au principe de cette démarche, illustrent la coexistence précoce d'une orientation empirique et d'une orientation théorique au sein de ce même espace.

Pour les trois premiers, bien que l'affirmation de cette nouvelle discipline doive se faire sur une base empirique engageant, de fait, une logique d'alliance avec des disciplines comme l'histoire, la sociologie ou la psychologie, la distinction entre « sciences de l'éducation », « pédagogie » et « philosophie de l'éducation » n'est pas tout à fait nette. Dans un ouvrage publié en 1964 l'« *Introduction à la pédagogie* » de Gaston Mialaret, un certain nombre de passages à l'aspect programmatique le montrent :

« La réflexion pédagogique s'exerce dans plusieurs domaines et rencontre des préoccupations d'autres spécialistes dont l'activité est à cheval sur plusieurs secteurs. Tout d'abord *philosophique*, la réflexion pédagogique doit expliciter une conception de l'homme, de ses rapports avec le monde matériel et la vie sociale ; discipline essentiellement philosophique, elle constitue, pour beaucoup, le seul domaine de la pédagogie et reste trop souvent séparée de la réalité scolaire dont elle devrait pourtant extraire l'essentiel de ses objets de préoccupation en lui apportant des moyens de se perfectionner²²¹ ».

Aussi, dès les premiers moments de leur fondation institutionnelle, les sciences de l'éducation étaient marquées par une ambiguïté. Tout en manifestant le souci de leur attribuer une portée philosophique, consistant à avancer une « conception de l'homme », et sans doute celui de ne pas sacrifier le capital symbolique associé à une telle posture, ses fondateurs affirment la nécessité de s'appuyer sur un ensemble de savoirs empiriques :

« Dans la mesure où elle doit penser les phénomènes actuels de la vie scolaire, la réflexion pédagogique doit pouvoir les replacer dans le temps et dans l'espace. L'histoire de la pédagogie permet de mieux comprendre l'évolution des idées en matière d'éducation et d'orienter éventuellement la progression des systèmes scolaires. De son côté la pédagogie comparée et l'économie de l'éducation permettent d'étudier d'une façon plus précise les relations d'un système scolaire avec les structures sociales et les conditions technico-économique dont il dépend. Nous touchons là aux relations de la pédagogie avec la sociologie et le développement actuel de la socio-pédagogie doit retenir notre attention. L'étude des instruments mis à la disposition des éducateurs constitue le domaine de la méthodologie pratique générale et spéciale dont les résultats devront être transmis aux futurs éducateurs et qui représente trop

²²¹ Gaston MIALARET, *La psychopédagogie*, PUF, 1964

souvent le seul et mince bagage que possèdent certains de nos débutants. On peut d'ailleurs utiliser, pour l'étude de ces méthodes et de ces techniques, les règles de la méthode scientifique et, sans discuter ici des grands problèmes soulevés par cette question, nous définissons ainsi un des domaines de la pédagogie expérimentale. Il est évident que l'éducateur doit avoir, indépendamment de toutes connaissances théoriques, ce que nous appellerions volontiers le « sens de l'enfant », mais nous savons tous que cette connaissance intuitive, fondamentale, certes, n'est pas suffisante. Et l'éducateur vivant au milieu des enfants et en contact avec d'autres adultes (parents d'élèves et collègues), il n'est pas inutile qu'il possède quelques notions de psychologie générale et de psychosociologie afin de prendre conscience du rôle que joue sa propre personnalité dans l'ensemble de la situation pédagogique²²².

Histoire, psychologie, pédagogie expérimentale, sociologie, autant de secteurs tournés vers l'empirie que Mialaret tient comme des alliés. Mais il cherche également à gagner la reconnaissance des philosophes en manifestant une certaine hauteur de vue qui le distingue d'un positiviste étroit. La posture d'auteurs comme Jean Châteaueu et Maurice Debesse, également disposés à affirmer les avantages d'une démarche « pluridisciplinaire » tout en puisant dans les ressources offertes par la philosophie (Platon, Montaigne, Rousseau...) est analogue.

Le premier, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, a été professeur de psychologie à l'université de Bordeaux entre 1953 et 1973 et directeur de l'Institut d'Etudes psychologiques de Bordeaux. Si ses travaux sont globalement orientés sur la psychologie de l'enfant (« *Le réel et l'imaginaire dans le jeu de l'enfant* », « *Le jeu de l'enfant après trois ans* ») ceux-ci sont également marqués par la volonté de contribuer à constituer une « philosophie de l'éducation » comme en témoignent le dernier de ses textes, publié à titre posthume, « *Prélude à une philosophie de l'éducation* » et ses études relatives à Montaigne et Rousseau²²³. De même s'agissant de Maurice Debesse, professeur de psychopédagogie à l'université de Strasbourg à partir de 1945 puis titulaire de la chaire de psychopédagogie de la Sorbonne à partir de 1957. Ses travaux sont ceux d'un psychologue de l'enfance et de l'adolescence (« *Les étapes de l'éducation* », « *L'adolescence* ») qui n'excluait pas de mobiliser les auteurs de la tradition philosophique comme l'illustrent ses travaux sur l'*activité créatrice* des enfants, fondés sur une appropriation de l'« *Évolution créatrice* » et des « *Données immédiates de la conscience* » de Bergson. Ainsi, avec la fondation des sciences de l'éducation, s'affirme une première ligne de pensée consistant à entretenir un bon voisinage avec les philosophes tout en mobilisant les savoirs empiriques de l'époque.

²²² Ibid.

²²³ Voir Jean CHATEAUEU, *Prélude à une philosophie de l'éducation*, Enfance, Volume 44, 1991

Olivier Reboul a quant à lui porté une orientation différente, vouée à maintenir la position de la philosophie comme discipline surplombante, ne s'embarrassant pas d'observations et d'enquêtes empiriques, au sein même de l'espace des sciences de l'éducation. Agrégé de philosophie, celui-ci fut successivement professeur de philosophie à l'université de Tunis et de Montréal puis titulaire de la chaire de sciences de l'éducation à l'université de Strasbourg. Spécialiste d'Alain (« *L'homme et ses passions d'après Alain* ») ses travaux sont constitués d'études consacrées à des philosophes classiques (« *Kant et le problème du mal* », « *Nietzsche critique de Kant* »), de considérations philosophiques sur l'éducation (« *Qu'est-ce qu'apprendre ? Pour une philosophie de l'enseignement* », « *Les valeurs de l'éducation* ») et d'un ouvrage manifeste, « *La philosophie de l'éducation* », dans lequel il adopte, dès 1971, une posture critique vis-à-vis de la pédagogie à laquelle il restera fidèle tout au long de sa carrière : « *La pédagogie, dès qu'elle s'exalte elle-même est toujours tentée de mépriser les savoirs qu'elle est chargée de communiquer. La pente de toute pédagogie est d'être un dogmatisme quant à la forme, la manière d'éduquer, lié à un relativisme quant au contenu*²²⁴ ». Vouée au relativisme, la pédagogie doit être placée sous le contrôle d'une philosophie détentrice de la formulation légitime de ses « valeurs ». Avec Olivier Reboul, s'affirmait, au sein même de l'espace institutionnel que s'approprient progressivement les sciences de l'éducation, le primat de la pensée philosophique sur la pédagogie.

A travers l'évocation des orientations intellectuelles de ces quatre auteurs, on voulait souligner que le poids de la philosophie dans le champ des idées pédagogiques et des sciences de l'éducation naissantes a un rôle déterminant dans le choix de nommer des professeurs de philosophie en Écoles Normales d'Instituteurs. Cette démarche, impulsée en 1969, soit deux ans après la création du premier cursus universitaire de sciences de l'éducation, a eu des effets déterminants sur les trajectoires des diplômés de cette période. Son initiateur, Joseph Leif, était manifestement attaché à une conception du philosophe comme savant *a priori* plus disposé que d'autres au traitement de problématiques liées à la pédagogie. Agrégé de philosophie, inspecteur général de l'instruction publique, il était l'auteur de différents ouvrages destinés aux futurs pédagogues qu'il souhaitait voir former les jeunes instituteurs (« *Psychologie de l'éducation* », « *Vertus éducatives du désordre* », « *L'imagination créatrice* », « *L'éducation morale et sociale* »).

Au vu des témoignages rassemblés lors des entretiens biographiques réalisés, il existait toutefois un assez net décalage entre les intentions de cette réforme et la réalité des compétences des aspirants philosophes en matière de pédagogie :

²²⁴ Voir Olivier REBOUL, *La philosophie de l'éducation*, Puf, 1971

« On m'a envoyée en École Normale après mon premier stage, sur un poste de « psycho-pédago », je ne savais pas ce que c'était. Je suis tombée des idées philosophiques à former des élèves instit à des idées pédago dont j'ignorais tout puisque, moi, le primaire je ne le connaissais qu'à travers le programme. Moi j'étais incapable de leur apprendre quoi que ce soit. Et j'ai donc découvert l'ouvrage de Gaston Mialaret qui traînait sur les bibliothèques. Donc je suis allée le voir j'ai débarqué dans ce sous-sol à Caen et j'ai rencontré Gaston Mialaret. Ça m'a donné envie de continuer »

(Professeure, sciences de l'éducation, province)

« Je n'y connaissais rien en pédagogie, mais absolument rien. D'ailleurs la pédagogie était à l'époque une option de la licence de philo que je n'avais pas choisie bien entendu, j'étais comme tout le monde avec un peu de mépris pour la pédagogie, c'était mieux de choisir esthétique par exemple, c'était plus noble ! (rire) C'était en 69 j'avais 25 ans, je devais enseigner les sciences de l'éducation et la pédagogie à des gens. Eux savaient des choses sur la pédago, et moi je ne savais rien, donc j'ai commencé avec Platon évidemment, « Platon et l'éducation ». Au bout de 3 semaines il y en a un qui s'est levé, il a dit « Vous êtes bien sympathique mais nous Platon franchement on en a rien à faire » donc j'ai discuté avec eux, on a parlé de la situation, moi je savais analyser des concepts, mais je savais pas trop ce qui se passait dans une classe, sauf comme élève »

(Professeur, sciences de l'éducation, Paris)

Ainsi, la fin des années 60 est marquée par deux phénomènes concomitants : l'affirmation d'un courant de pensée autonome s'émancipant progressivement, et non sans difficultés, d'une de ses disciplines mères, la philosophie, et le recrutement de jeunes lauréats des concours en écoles normales d'instituteurs pour assurer des enseignements de « psycho-pédagogie ». Il est clair que l'investissement de ces enseignants dans des réflexions pédagogiques et les carrières intellectuelles associées ont été surdéterminés par ce processus institutionnel. Secteur aux frontières floues et laissant la possibilité d'inventer, d'innover, il permettait de rompre avec l'enseignement secondaire et d'accéder à des positions plus prestigieuses au sein des hiérarchies institutionnelles sans avoir à se plier aux exigences imposées par une carrière de philosophe universitaire.

b) Une discipline en tension depuis les années 60 :

Le processus de constitution et d'homogénéisation des sciences de l'éducation n'a pas empêché

qu'un certain nombre de tensions internes perdurent. Celles-ci leur donnant tous les aspects d'un « espace de liberté » offrant l'opportunité d'inventer leur position à de nouveaux entrants. Dans un article relatif à l'histoire de la discipline, Jean Houssaye souligne que ces tensions sont en partie liées à la situation de concurrence décrite plus haut. Celle-ci expliquant le caractère assez flou de la distinction entre « philosophe de l'éducation » et « pédagogue » :

« Je ne veux pour ma part qu'esquisser quelques tensions qui parcourent le champ. La première est inscrite dans l'histoire des philosophes de l'éducation. Sont-ils d'abord philosophes ou d'abord en sciences de l'éducation ? Ne seraient-ils pas mieux en philosophie tout compte fait ? La consécration ne serait-elle pas dans la reconnaissance des « vrais » philosophes?(...) La deuxième tourne autour de la pédagogie. Les philosophes ne peuvent plus se prétendre spécialistes de la pédagogie. D'autant que les sciences de l'éducation d'une part se sont emparées de l'objet (au besoin pour le réduire) et que la philosophie d'autre part s'ingénie à en faire son repoussoir (au besoin dans la caricature). Il est donc devenu difficile de se faire à la fois philosophe et pédagogue²²⁵ ».

Toutefois, les tensions qui traversent cet espace disciplinaire ne sont pas systématiquement liées à ses rapports à la philosophie. Il est possible de distinguer d'autres lignes de fracture s'agissant de ses méthodes, des thèmes abordés et de ses orientations idéologiques. Au niveau des méthodes employées, un certain éclectisme, reflétant la diversité des provenances disciplinaires, est assumé. Dans ses frontières, se côtoient des agents revendiquant des approches « historique », « psychologique », « sociologique » ou « philosophique », en fonction des capitaux disciplinaires détenus. Sans proposer une liste exhaustive des thèmes potentiellement traités, on peut toutefois indiquer qu'ils relèvent de l'histoire de l'éducation, de la psychologie de l'enfant, de la philosophie de l'éducation, de la sociologie, de la didactique des sciences ou des langues, ou de sujets moins généraux et souvent reliés à l'actualité comme les politiques éducatives, les réformes de l'enseignement ou la laïcité. Ils croisent également des thèmes liés au travail social, à la formation des adultes et aux politiques dans les quartiers en difficultés. Le secteur « sciences de l'éducation » englobant un large spectre thématique comme en témoigne la diversité des revues²²⁶. Enfin, sur le plan idéologique, les sciences de l'éducation ont mobilisé des acteurs animés par des intentions hétérogènes. De courants militants liés à l'atmosphère politique des années 60 (Célestin Freinet, Ivan Illitch ...) à des auteurs proches d'institutions catholiques²²⁷ elles pouvaient être animées par un

²²⁵ Voir Alain VERGNIUUX, coll. *40 ans de sciences de l'éducation*, op.cit

²²⁶ Voir Annexe 2

²²⁷ Guy Avanzini (1929-...) professeur émérite du département de sciences de l'éducation de Lyon II incarnait le pôle de cette discipline le plus proche du champ religieux. Auteur de nombreux ouvrages sur l'adolescence, la pédagogie (*Le temps de l'adolescence*, *La pédagogie au XXème siècle*, *Histoire de la pédagogie au XVIIème siècle*) et la « pédagogie chrétienne » (*Pédagogie chrétienne, pédagogues chrétiens. Dictionnaire historique de l'éducation*

projet intellectuel « émancipateur » et critique vis à vis des institutions mais aussi par une intention de promotion de valeurs morales. Ainsi, de nombreux éléments contribuaient à ce que les sciences de l'éducation soient, dans un premier temps, perçues comme un « espace de liberté » :

« Au départ, je ne lisais pas de sciences de l'éduc', pour moi ça ne servait à rien. Je considère qu'il y a beaucoup de choses qui ne servent à rien, mais je suis quand même attachée à cette discipline. Imaginons qu'elle n'existe pas, c'est une aire de liberté qui n'existerait pas. Une discipline qui ne ressemble à rien, on peut y faire quelque chose, inventer. En philo on ne peut pas vraiment, c'est pas ouvert, si on n'est pas spécialiste d'un truc on sait pas où se mettre. Donc je ne suis pas du tout en train de dire que je rejette les sciences de l'éduc, que je suis là par défaut, que c'est nul mais que j'y suis quand même, je suis pas dans le mépris de soi. Je trouve que c'est bien, et qu'il faut les défendre comme ça, comme un truc ouvert. »

(Professeure, sciences de l'éducation, Paris)

« Vous voyez, quand j'ai débuté en tant que prof, j'ai continué à lire Platon, un programme de lecture tous les soirs, et puis je m'intéressais à plein de choses que je voyais pour mes cours, en histoire je connaissais de plus en plus de choses. Et à chaque fois que je revenais, bah les élèves eux, ils étaient exactement au même niveau que l'année précédente. Je me disais que je pourrais pas tenir, je pouvais pas revenir constamment à ce qui me paraissait un b à ba, j'avais l'impression d'avoir fait mes preuves comme prof de philo qui passe bien auprès des élèves, puis après comme prof de philo qui se crée une vraie culture philosophique. Le cadre était assez rigide je trouve, la répétition des heures de cours, le fait qu'on ne dispose pas d'une liberté suffisante, qui faisait que je me disais « le lycée c'est plus pour moi quoi », c'est pour ça que je suis parti. Avec les sciences de l'éducation, on pouvait innover. »

(Professeur, sciences de l'éducation, Paris)

c) La présence des philosophes :

Les types de reconversions liées au caractère flou d'un secteur disciplinaire sont caractéristiques de la période étudiée. Sans qu'elles aient totalement rompu avec cet aspect éclectique, un certain nombre d'indicateurs montrent que les sciences de l'éducation ont aujourd'hui atteint un degré d'autonomie et d'homogénéité supérieur à celui de la période étudiée. Dans un article consacré aux

chrétienne d'expression française). Sa carrière est marquée par une proximité constante avec des institutions catholiques et un engagement dans des revues d'éducation chrétienne (Educatio-La revue scientifique de l'éducation chrétienne)

trajectoires des docteurs et doctorants en sciences de l'éducation²²⁸, Véronique Leclercq souligne que, sur un échantillon étudié de 167 doctorants, 80% possèdent au moins un DEA ou un master relevant de cette discipline et qu'une majorité d'entre eux (65%) sont des salariés du secteur médico social. En s'appuyant sur les résultats de cette enquête, il apparaît que le poids de la philosophie est aujourd'hui relativement faible dans les parcours étudiants. Toutefois, ce secteur demeure lié à la philosophie du fait des positions occupées par les agents de la génération étudiée, à l'université notamment²²⁹, mais aussi dans les comités de rédaction de certaines revues.

Organisé autour de 24 revues²³⁰ le champ des réflexions sur la pédagogie demeure assez diversifié. Dans cet espace, les revues, « Le Télémaque » et « Penser l'éducation », respectivement créées en 1995 et 1996 proposent une orientation philosophique comme l'indiquent l'intitulé de leur thématique et la composition de leur rédaction. Ces revues apparaissent comme des lieux privilégiés de rassemblement et de dialogue pour les défenseurs de la « philosophie de l'éducation » :

« La Revue *Le Télémaque* se propose de donner à la philosophie de l'éducation un espace éditorial pour une élaboration théorique qui lui soit propre. Il s'agit de définir un champ de recherche autonome qui permette d'aborder sous des angles nouveaux les questions clés de l'éducation aujourd'hui. Au fil des numéros, le dialogue est incessant entre l'histoire, la sociologie, la psychanalyse, la philosophie politique, la psychologie de l'enfant et les sciences de l'éducation, la littérature et la bonne vieille philosophie classique. »

« La revue *Penser l'éducation* est une revue scientifique internationale à comité de lecture, adossée au laboratoire de l'université de Rouen. Cette revue qui existe depuis 1996, s'inscrit dans le champ spécifique qui croise la philosophie de l'éducation et l'histoire des idées pédagogiques. Traditionnellement, ces deux aspects sont reliés et relèvent de la philosophie de l'éducation. *Penser l'éducation* n'est pas un titre anodin, il porte une injonction et une promesse, en ces temps de mutation, il s'agit de (re)penser l'éducation dans ses principes, ses finalités, ses valeurs, ses pratiques et leurs conséquences, à nouveaux frais. »

Deux revues plus anciennes (créées en 1967, en même temps que le cursus universitaire lié à la discipline) comme « Les sciences de l'éducation, pour l'ère nouvelle » et « La revue française de pédagogie » proposent des analyses à l'orientation moins philosophique, et plus ancrées dans l'espace particulier de la pédagogie. Si, au sein de la rédaction, les philosophes de formation s'y font plus rare, ils conservent un certain poids. Contrairement aux précédentes ces revues sont nées dans

²²⁸ Véronique LECLERQ, *Docteurs et doctorants en sciences de l'éducation : entre trajectoires professionnelles et préoccupations scientifiques*, Recherche et Education, 2008, p.27

²²⁹ Sur l'ensemble des enquêtés, 12 sont maîtres de conférence et 13 professeurs

²³⁰ Voir Annexe 2

une période où les sciences de l'éducation tendaient à affirmer leur identité propre, et non leurs liens organiques avec le secteur de la philosophie :

« La revue internationale *Les Sciences de l'éducation – Pour l'Ère nouvelle* a été créée en 1967 par le professeur Gaston Mialaret qui, la même année, fut un des co-fondateurs de la discipline universitaire des sciences de l'éducation en France. Notre revue doit donc la première partie de son titre au contexte de sa naissance : l'émergence institutionnelle des sciences de l'éducation. La deuxième partie est héritière du titre de la revue internationale créée en 1922 par la Ligue internationale d'éducation nouvelle : *Pour l'Ère nouvelle*. Celle-ci était devenue, au début des années 30, la revue du Groupe français d'éducation nouvelle, dont Henri Wallon puis Gaston Mialaret furent successivement les présidents.

« Depuis 1967, la *Revue française de pédagogie* constitue au sein de l'espace francophone un lieu privilégié de publication et de discussion scientifique pour la recherche en éducation. Elle aborde ces questions dans une perspective large, ouverte à des approches diversifiées et à plusieurs disciplines de référence : psychologie, sociologie, philosophie, histoire, sciences de l'éducation

Le degré d'autonomisation du champ tendant ainsi à se refléter dans l'espace spécifique des revues scientifiques. On pouvait noter, que l'orientation intellectuelle globale des revues était directement corrélé au poids relatif du capital savant détenu par les membres des rédactions des revues. Les agents occupant un poste de philosophie sont désigné par le signe (ph) et les agents occupant un poste de sciences de l'éducation et ayant acquis une formation philosophique (se ph). Au sein de la rédaction de la « Revue française de pédagogie », seulement 2 agents ont réalisé des études de philosophie, mais occupent des postes en sciences de l'éducation. Tandis qu'au sein de la revue « Le Télémaque », 16 agents occupant des postes en sciences de l'éducation viennent d'une formation philosophique et 13 occupent des postes de philosophie²³¹.

<u>Rédaction</u>	<u>Rédaction</u>	<u>Rédaction,</u>	<u>Rédaction,</u>
« Le Télémaque » :	« Penser l'éducation » :	« Les sciences de l'éducation, pour l'ère nouvelle » :	« La revue française de pédagogie » :
N=41	N=44	N=54	N=20
Se ph=16	Se ph=9	Ph se=14	Ph se=2
Ph=13	Ph=1	Ph=0	Ph=0

²³¹ Voir infra Annexe 2. Ici un examen détaillé des parcours de l'ensemble des agents et du poids relatif d'autres disciplines (histoire, psychologie, lettres...) aurait sans doute été instructif. Il pouvait inciter à s'engager dans une enquête comparant les différents modes de conversion des capitaux détenus (quitte-t-on l'histoire comme la philosophie ? Les psychologues ont-ils eu plus de facilité à s'intégrer au sein des sciences de l'éducation?etc...)

Ici, on voulait montrer que, dans la première phase de leur constitution universitaire, les sciences de l'éducation formaient un lieu relativement indéterminé marqué par de nettes différences dans les méthodes employées. Si cette discipline s'est apparemment homogénéisée et autonomisée, elle conserve l'emprunte de ses disciplines mères et en particulier de la philosophie. Situation rendant possible la coexistence, au sein même de cet espace, de « pédagogues » et des « philosophes de l'éducation », ces derniers ayant manifestement un poids non négligeable dans ses orientations intellectuelles. Ce qui conduisait à la question suivante : comment se fait-il que, au sein d'une population d'agents ayant reçu une même formation intellectuelle et acquis un capital académique analogue, certains se soient investis dans ce nouveau secteur en empruntant une voie empirique tandis que d'autres y ont résisté? Comme on le verra, la frontière entre ces deux espaces sociaux, est le lieu d'une lutte de définition, certains auteurs revendiquant une coupure nette entre ces deux régions de l'espace savant, contribuant ainsi à attribuer aux sciences de l'éducation une identité propre et une assise sur les savoirs positifs, tandis que d'autres tendent à nier la séparation entre « sciences » et « philosophie » de l'éducation pour revendiquer une posture de théoricien de la question éducative.

II) Pédagogues ou philosophes de l'éducation ?

A travers l'étude des trajectoires professionnelles d'un échantillon de diplômés en philosophie, les travaux de Charles Soulié ont permis de montrer que la philosophie était l'objet d'usages différenciés selon les propriétés sociales de agents²³². Comme on l'a vu précédemment, la population des philosophes investis au sein de l'espace des sciences de l'éducation se caractérise par une féminisation relativement forte, une sur-représentation des certifiés par rapport aux agrégés et un faible nombre de normaliens. Ici, il s'agira de montrer que, *au sein même d'une discipline*, des différences notables pouvaient également être révélées et rapportées aux propriétés et aux trajectoires sociales d'un ensemble d'agents détenteurs d'un capital philosophique.

²³² Charles SOULIE, *Profession philosophe*, art.cit.

a)Un clivage récurrent :

Lors de l'enquête réalisée, on a constaté que les agents se classaient, eux-mêmes et leurs pairs, au sein de cet espace disciplinaire (« *Je suis plutôt un philosophe de l'éducation* », « *Je suis plus un pédagogue qu'un philosophe* », « *Le travail de X est plus philosophique que le mien* », « *Moi je fais plutôt de l'ingénierie de formation* », etc...). L'ensemble des entretiens biographiques réalisés tendait à montrer que, en plus des multiples nuances liées aux divers rapports possibles à la position occupée, le clivage entre pédagogue et philosophe de l'éducation avait un rôle structurant, et à plus forte raison pour une population de philosophes. Toutefois, on ne pouvait s'en tenir à enregistrer les discours des enquêtés, il était donc nécessaire d'intégrer à notre enquête les éléments relatifs à leur identité intellectuelle objectivés dans leurs publications.

Cette option exigeait de lever certaines difficultés liées à la délimitation de l'objet : quelles publications allait-on retenir et quels aspects fallait-il examiner en priorité ? Selon l'objectif qui était le nôtre, il n'était pas indispensable d'évoquer l'ensemble des écrits de chacun car, même à travers un échantillon d'articles, on pouvait mettre en lumière des différences notables entre auteurs. Celles-ci, particulièrement visibles si l'on considérait le nombre d'occurrences philosophiques, permettaient de distinguer deux groupes de publication : un premier où les différents recours possibles (citations, références, allusions, emprunts conceptuels...) à des auteurs identifiés comme philosophes ont un rôle prépondérant et un autre où ils se font rares, voire absents. C'est dire, au fond, que l'examen des textes permettait d'opposer deux postures possibles : celle du philosophe proposant un discours sur un objet, l'éducation, et celle du pédagogue analysant des pratiques à l'aide d'outils issus d'horizons intellectuels aussi divers que la sociologie, la psychologie, la psychanalyse, l'histoire, et quoique plus rarement, la philosophie.

Au sein de la population délimitée dans ce chapitre, notre examen portera ici sur 12 auteurs ayant accepté de réaliser un entretien biographique et un échantillon de 62 articles. Cette démarche, permettant de croiser des informations relatives à leur trajectoire avec celles portant sur leur production savante, se heurtait toutefois à la nécessité de préserver l'anonymat de certains enquêtés. En effet, si dans toute analyse de trajectoire on pouvait modifier les éléments susceptibles d'identifier les sujets, l'évocation des publications exigeait un effort supplémentaire de « dissimulation ». Sur ce corpus global, on pouvait distinguer 7 types de références :

- 1) Les philosophes classiques (Platon, Aristote, Descartes, Kant, Rousseau...)
- 2) Les philosophes contemporains français et étrangers (Alain Renaut, Hannah Arendt, Michel Foucault,

Richard Rorty, John Dewey,...)

3)Les sociologues (Bourdieu et Passeron, Baudelot et Establet, Luc Boltanski...)

4)Les anthropologues (Lévi-Strauss, Geertz, Van Gennep...)

5)Les psychologues et les psychanalystes (Freud, Lacan, Dolto, Winicott...)

6)Les fondateurs de la pédagogie (Roger Cousinet, Gaston Mialaret, Célestin Freinet,...)

7)Les références intra-disciplinaires²³³.

A travers l'analyse d'un tel échantillon, on voulait mettre en lumière un clivage au sein du groupe des membres de la discipline étudiée issus d'une formation philosophique. Pour certains, les philosophes incarnent des interlocuteurs privilégiés par rapport aux fondateurs de la pédagogie et aux auteurs issus de leur propre discipline. Tandis que, pour d'autres, les références philosophiques pèsent assez peu, pour laisser place à leurs pairs et à des auteurs issus de disciplines empiriques comme la sociologie, la psychologie et l'histoire de l'éducation.

	Références
Enquête 1	2 articles Philosophes classiques : n=18 Philosophes contemporains : n=76 Sociologues : n=9 Anthropologues n=0 Psychologues et psychanalystes n=0 Fondateurs n=1 Référence intra : n=1
Enquête 2	2 articles : Philosophes classiques : n=49 Philosophes contemporains : n=80 Sociologues : n=1 Anthropologues n=2 Psychologues et psychanalystes n=11 Fondateurs n=0 Référence intra : n=0
Enquête 3	5 articles : Philosophes classiques : n=20 Philosophes contemporains : n=79 Sociologues : n=25 Anthropologues n=0 Psychologues et psychanalystes n=0 Fondateurs n=2 Référence intra : n=7
Enquête 4	12 articles Philosophes classiques : n=34 Philosophes contemporains : n=50 Sociologues : n=23 Anthropologues n=10 Psychologues et psychanalystes n=22 Fondateurs n=21 Référence intra : n=10
Enquête 5	5 articles : Philosophes classiques : n=18 Philosophes contemporains : n=53 Sociologues : n=23 Anthropologues n=10 Psychologues et psychanalystes n=15 Fondateurs n=5 Référence intra : n=1

²³³ Par ce terme, on entend les références à d'autres chercheurs et enseignants en sciences de l'éducation

Enquêté 6	8 articles : Philosophes classiques : n=13 Philosophes contemporains : n=29 Sociologues : n=14 Anthropologues n=0 Psychologues et psychanalystes n=24 Fondateurs n=28 Référence intra : n=5
-----------	---

Dans un second groupe, on a rassemblé des agents pour qui les philosophes n'apparaissent pas comme des interlocuteurs privilégiés. La répartition de leur référence se caractérise par un relatif équilibre entre disciplines ou par une faiblesse du référent philosophique.

	Références
enquêté 7	4 articles Sociologie : n=20 Histoire : n=17 Fondateurs : n=10 Psychologues et psychanalystes : n=8 Références intra : n=15 Philo : n=4
enquêté 8	3 articles Sociologie : n=12 Histoire : n=15 Fondateurs : n=9 Psychologues et psychanalystes : n=16 Références intra : n=14 Philo : n=3
Enquêté 9	5 articles Sociologie n=8 Histoire : n=7 Fondateurs : n=5 Psychologues et psychanalystes : n=11 Références intra : n=10 Philo : n=0
Enquêté 10	5 articles Sociologie : n=13 Histoire : n=11 Fondateurs : n=8 Psychologues et psychanalystes : n=13 Références intra : n=20 Philo : n=2
Enquêté 11	5 articles Sociologie : n= Histoire : n= Fondateurs : n=8 Psychologues et psychanalystes : n=13 Références intra : n=20 Philo : n=2
Enquêté 12	6 articles Sociologie : n=13 Histoire : n=11 Fondateurs : n=8 Psychologues et psychanalystes : n=13 Références intra : n=20 Philo : n=2

A partir des données biographiques rassemblées lors des entretiens, on pouvait proposer l'hypothèse selon laquelle une trajectoire en ascension contribuait assez largement au fait d'embrasser les idéaux pédagogiques de cette nouvelle discipline. En effet, c'est au sein du second groupe que l'on a trouvé le plus grand nombre d'agents ayant des propriétés de miraculés scolaires, sans doute les plus disposés à se vivre, sous diverses formes, comme des militants de la démocratisation pédagogique. A partir d'études de cas fondées sur les entretiens réalisés, on voulait montrer que leur investissement scolaire, leurs croyances et leurs dispositions savantes formaient un ensemble relativement cohérent, tout se passant comme si ces agents aux destinées atypiques voulaient rendre accessibles à tous les conditions de leur progression, savante et professionnelle, dans l'espace social.

	<u>Origines sociales/profession des parents</u>	<u>Capital académique</u>
(enquête 1)	Père et mère employés SNCF	-Agrégation philosophie -Thèse philosophie
(enquête 2)	« <i>Bourgeoisie assez désargentée</i> ²³⁴ »	-Normalien ULM -Agrégation philosophie -Thèse de philosophie (non achevée) -Thèse sciences de l'éducation
(enquête 3)	Mère : « <i>Bourgeoisie parisienne</i> » Père : ingénieur des travaux public, puis chef d'entreprise	-Agrégation philosophie -Thèse philosophie
(enquête 4)	Père : directeur d'hôpital Mère : agent administratif	-ENS Fontenay -Capes philosophie -Thèse philosophie
(enquête 5)	Père : cadre dans une banque ²³⁵ Mère : surveillante en hôpital	-Capes philosophie -Thèse philosophie
(enquête 6)	?	-Agrégation philosophie -Thèse philosophie

	<u>Origines sociales/profession des parents</u>	<u>Capital académique</u>
(enquête 7)	Père et mère instituteurs	-Capes philosophie -Thèse sciences de l'éducation
(enquête 8)	Père : artisan modeste Mère : ?	-Capes philo, maîtrise philo Thèse science de l'éducation

²³⁴ Voir entretiens suivants

²³⁵ Il s'agit de Mme D. dans les entretiens suivants.

(enquête 9)	(Parents immigrés italien) Père : dirigeant d'une petite entreprise en maçonnerie Mère : ?	-Capes philosophie -Thèse sciences de l'éducation
(enquête 10)	Père : chauffeur livreur Mère : ?	-Agrégation philosophie -Thèse sciences de l'éducation
(enquête 11)	Père : Ouvrier spécialisé Mère : ?	-Agrégation philosophie -Thèse sciences de l'éducation
(enquête 12)	Père : Ouvrier spécialisé Mère : Mère au foyer	-Agrégation philosophie -Thèse sciences de l'éducation

III) Études de cas :

Durant l'enquête réalisée, tout tendait à montrer que la situation actuelle des sciences de l'éducation et ses rapports à la philosophie étaient connus des membres du groupe étudié. Selon les différentes postures intellectuelles possibles, elle se trouvait décrite comme problématique (« *Parmi nous, certains ne s'intéressent pas vraiment à l'éducation* », « *Je sais très bien que certains méprisent un peu les sciences de l'éducation, et je le déplore* », « *On ne peut pas dire que la pédagogie soit vraiment le souci de chacun* »), positive (« *Heureusement qu'il y a des philosophes dans notre discipline, l'apport de la philosophie est important* », « *Ce serait dommage de rester le nez sur les faits* », « *L'apport de la philosophie est indispensable quand on réfléchit sur l'éducation* ») ou allant simplement de soi (« *Comme les gens viennent d'un peu partout en sciences de l'éduc, les apports sont multiples* », « *On fait un peu ce qu'on veut, donc certains ont plutôt une approche philo* »). C'est dire qu'une enquête sociologique ne présenterait pas beaucoup plus d'intérêt que le témoignage d'un informateur bien documenté si elle ne proposait certaines hypothèses susceptibles d'élucider les

principes qui ont commandé les trajectoires des agents. Ainsi, à travers les études de cas suivantes, il s'agit d'exposer les différents éléments qui ont pu déterminer leurs rapports à la philosophie, à la discipline d'accueil et, au fond, à leur identité intellectuelle.

A travers l'opposition entre « philosophe de l'éducation » et « pédagogue », on voudrait montrer que deux types de *rapport au système éducatif* s'opposent. Pour ce faire, on reviendra sur les principales étapes de la trajectoire de 4 auteurs appartenant aux deux groupes distingués. Dans un premier temps, on montrera que, parmi les individus les plus fortement identifiés aux sciences de l'éducation et ayant pris le plus de distance à l'égard de la spéculation philosophique, il est possible de dévoiler certaines propriétés sociales et expériences biographiques venant les unir. Miraculés scolaires, ces deux auteurs (Charles Hadji, Anne Marie Chartier) sont issus de milieux sociaux modestes, l'école apparaissant comme un facteur d'ascension sociale déterminant. Ainsi, on avait quelques raisons de considérer que, dans leur cas, le processus de reconversion opéré s'apparentait à un ajustement des dispositions à la position. Moins poussés vers la philosophie par « choix » que par leur position de bons élèves, ceux-ci purent l'abandonner sans grands renoncements et se consacrer à des objets tenus, dans la hiérarchie de cet espace particulier, pour moins prestigieux que le commentaire des auteurs du panthéon académique. Démarche à travers laquelle on pouvait saisir les effets d'une certaine modestie, aussi bien sociale qu'intellectuelle, ne les poussant pas vers l'exploration des « grands problèmes » philosophiques et, surtout dans le cas du premier, une volonté de rembourser une dette envers un système auquel ils doivent leur déplacement dans la hiérarchie sociale. Celle-ci se manifestant autant dans les propos tenus lors des entretiens (« *L'école peut-elle être libératrice ? Au fond c'est ça ma question* », « *J'avais la volonté d'étudier les pratiques pédagogiques pour les améliorer* »,...) que dans leurs thématiques de recherches.

De l'autre côté de l'espace décrit, on a trouvé des agents donnant à voir des origines sociales plus élevées pour qui l'attachement premier portait, non pas sur le système éducatif, mais sur la philosophie elle-même. Plus ambitieux, ceux-ci furent, selon toute vraisemblance, animés par la volonté de réaliser une carrière de philosophe, projet que leur investissement dans le secteur des sciences de l'éducation, loin de le contredire, venait au contraire prolonger. Se décrivant volontiers comme des « philosophes de l'éducation » et ne dissimulant pas leur rapport assez distant à l'égard des problèmes ordinaires de pédagogie, il fallait comprendre leur trajectoire comme des processus d'ajustements stratégiques distincts des précédents, fondés sur la possibilité offerte par une discipline en construction de perdurer dans leur « être » de philosophe.

« L'école peut-elle être libératrice ? Au fond c'est ça ma question »

Charles Hadji

Aujourd'hui professeur émérite à l'université de Grenoble, Charles Hadji a successivement enseigné à l'École Normale d'instituteurs des Antilles, à celle de Grenoble puis à l'université de Lyon. Il est identifié, dans le champ des sciences de l'éducation comme un spécialiste de « l'évaluation » (Faut-il avoir peur de l'évaluation ? L'évaluation, règles du jeu). Dans les lignes qui suivent, nous tenterons de comprendre ce qui a pu conduire un jeune lauréat des concours de l'enseignement en philosophie à effectuer une telle carrière. Au vu des données rassemblées sur son parcours à partir d'un entretien réalisé au cours de l'année 2015, on voudrait montrer que sa trajectoire est susceptible d'être interprétée comme un ajustement progressif entre ses dispositions et sa position intellectuelle.

Pour ce faire, il fallait d'abord insister sur ses origines populaires qui ont eu un rôle important sans sous-entendre que ces dernières le prédestinaient à se détourner de la « reine » des disciplines. Il s'agira plutôt de montrer en quoi ses dispositions sociales et ses affinités intellectuelles semblent plus ajustées à un univers de pensée orienté vers l'étude des pratiques pédagogiques ordinaires qu'aux types de questionnements abstraits que la philosophie impose. Ainsi, il était nécessaire de s'attarder sur son rapport à la culture, à la philosophie et à l'enseignement pour révéler quelque chose comme une hyper identification au système scolaire. Ce phénomène d'acculturation, assez fréquent chez les « bons élèves » issus des classes populaires, a pu, d'après nous, le conduire à renoncer à son statut de « philosophe » sans déchirement particulier pour s'orienter vers la recherche en éducation. Il s'agira donc de revenir sur son parcours scolaire en insistant sur ses goûts et ses intérêts philosophiques qui nous ont paru révélateurs de son rapport à la culture.

Puis nous nous attarderons sur sa première expérience d'enseignant, celle-ci s'accompagnant de l'ouverture de nouvelles opportunités de carrières et d'une inflexion de sa trajectoire. Nommé en école normale d'instituteurs au début des années 70, il s'est trouvé, du fait de la réalité de ses enseignements, confronté à des questions de pratiques pédagogiques qui ont fortement contribué à ce qu'il amorce une reconversion. Ainsi, il s'engagera dans la rédaction d'une thèse consacrée à des questions éducatives qu'il réalisera sous la direction de Louis Millet et Georges Pascal, respectivement directeur de l'Institut de Psychologie de l'Université de Grenoble, institution consacrant une place notable à la recherche sur la psychologie de l'enfant, et professeur de

philosophie, spécialiste d'Alain, au sein de la même université.

On voulait souligner les aspects institutionnels et intellectuels de sa rupture avec la philosophie dont on pourrait situer les prémisses avec la rédaction de cette thèse où s'expriment, de manière condensée « l'éthique » et la conception du travail intellectuel qui gouverneront par la suite ses recherches relatives à la pédagogie. Travail portant sur les relations entre « pédagogie et libération », celui-ci fut apparemment motivé par la possibilité d'élaborer des pratiques pédagogiques « émancipatrice » et « démocratique ». A travers ses travaux s'expriment, avec une certaine constance, la reconnaissance envers le système éducatif et la vision du monde d'un transfuge de classe dont l'ascension sociale est très largement liée à son investissement scolaire.

*

Avant d'entamer l'étude de la trajectoire de notre interlocuteur, il fallait évoquer la forme prise par notre premier contact car il fut l'occasion d'une « erreur fructueuse » de notre part. Hésitant à entrer dans le détail de mon travail de recherche, je fis le choix de n'évoquer dans mon mail qu'une thèse « sur la philosophie », terme un peu flou provoquant chez mon interlocuteur une réaction très instructive. Le dialogue commença ainsi :

Contact mail du 19/02/2014 :

Bonjour,

Actuellement en thèse de sociologie à l'ehec j'effectue un travail de recherche sur la philosophie. Comme vous êtes diplômé dans cette discipline et que vous faites partie de la génération que j'étudie j'aimerais pouvoir vous rencontrer pour discuter de votre parcours intellectuel.

Seriez-vous disponible pour un entretien dans les semaines ou les mois qui viennent?

Cordialement

Réponse :

Cher collègue,
je vous donne mon accord de principe
Mais:

1. je ne pense pas être un "philosophe" vraiment représentatif (c'est moi qui souligne)
2. je serais curieux d'en savoir plus sur votre thématique de recherche

Bien cordialement

Un échange aussi succinct ne saurait engendrer de vastes interprétations, il fournit toutefois une information notable sur le rapport de notre interlocuteur à son identité intellectuelle : il ne se considère pas comme philosophe et, à première vue, assume pleinement son appartenance au secteur des sciences de l'éducation.

1) Un miraculé scolaire :

Né en 1942 dans la banlieue de Marseille, Charles Hadji est issu d'un milieu modeste. Son père immigré algérien, né dans une famille pauvre, a exercé toute sa vie la profession de docker à Marseille. Né en 1900, il migré à l'âge de 17 ans pour les besoins de l'armée française durant la première guerre mondiale, il rencontre la future mère de mon interlocuteur quelques années après le conflit, le couple aura quatre enfants. Suite à leur séparation, celle-ci, titulaire d'un certificat d'études, les élève seule. Deux d'entre eux entreprendront des études supérieures : les deux garçons, son frère devenant professeur de mathématiques dans le secondaire. L'une des sœurs, d'abord secrétaire deviendra fonctionnaire internationale à l'ONU, la seconde, employée des postes. Notre interlocuteur appartient donc à une fratrie qui s'est globalement extirpée de sa situation d'origine, exauçant, de ce point de vue, les souhaits d'une mère accordant une grande importance à la réussite scolaire :

« Elle avait toujours une très grande confiance dans ses enfants, et elle pensait qu'il fallait qu'on réussisse à l'école, c'était notre seule voie possible pour réussir dans cette vie. Si on ne réussissait pas à l'école qu'est-ce qu'on pouvait faire ? Même travailler ! Comment ? Où ? On ne peut pas dire qu'elle nous ait poussés mais elle a toujours fait part à l'égard de ses enfants d'une attention absolue... d'une attention confiante, elle était pas capable de suivre ce qu'on faisait, mais elle a toujours accordé une attention bienveillante et confiante, c'est cette attention-là qui me paraît fondamentale dans la réussite ».

Comme en témoigne cet extrait, il n'a pas opposé de résistances particulières à l'idée d'évoquer

des aspects personnels de sa trajectoire. Suite à un accueil chaleureux dans son bureau de l'université Pierre Mendès-France, il entame l'entretien en évoquant, un brin de fierté dans la voix, ses origines sociales. Point notable puisque la question des origines familiales est, d'une manière générale, délicate à aborder lors des entretiens, et ce d'autant plus que l'on s'adresse à des intellectuels. Ici la situation est toute autre, après quelques phrases très brèves sur son passage, comme élève, en école normale d'instituteurs, il oriente la conversation :

« J'ai été moi-même élève d'une école normale d'instituteurs, pourquoi ai-je été élève d'une école normale d'instit ? Parce que je n'aurais rien pu faire d'autre, étant donné ce que faisaient mes parents. Que faisaient mes parents ? D'abord ils étaient séparés, c'est ma mère qui nous a élevés, mon père était docker à Marseille, travailleur immigré. Ma mère était savoyarde de parents suisses, elle est venue chez son père. En Savoie à Aix les bains, moi que pouvais-je espérer ? Intégrer une école normale pour devenir instituteur. Je ne coûtait rien, c'était la seule voie possible, donc j'ai fait l'école normale, comme je n'étais pas le plus mauvais, disons sur le plan des études, on m'a proposé de continuer. »

Le mode de discussion choisi, privilégiant les questions courtes et les réponses factuelles révèlent une personnalité peu disposée à s'exprimer avec emphase, préférant la justesse des informations, et -comme en témoigne la présence d'une des trois célèbres « questions critiques » de Kant, naturellement intégrée à ses propos- imprégnée de culture scolaire. Cet attachement est illustré, dans un premier temps, par son orientation vers une école normale d'instituteurs. Bon élève, ses professeurs l'inciteront à intégrer les IPES pour préparer les concours de l'enseignement dans le secondaire.

C'est dans un de ces instituts que notre auteur opère une première conversion intellectuelle : il s'oriente avec sérieux vers la philosophie, mettant ainsi fin à ses doutes d'adolescent. Du fait de son éloignement des modes philosophiques de son temps, centrées à Paris, il semblait difficile pour lui de se tourner vers autre chose que les auteurs de la tradition classique. Au vu de ces dispositions, l'étude de la composition du capital philosophique détenu à cette époque par Charles Hadji offre peu de surprises. Ne manquant pas une occasion de souligner l'importance qu'il accordait, et qu'il accorde toujours, aux auteurs classiques (Descartes, Kant, Hegel), il avouera également sa méconnaissance des auteurs reconnus comme avant-gardistes au moment de ses études (Foucault, Lyotard, Deleuze, Lacan...).

« -J'ai passé l'école normale où je me suis senti très bien, avec des gens de mon milieu, on était là pour apprendre à devenir enseignant, ça me convenait tout à fait. Je ne me suis jamais dit « il va falloir cravacher pour s'en sortir ». Dès l'école primaire, je voulais être instituteur, c'était ce que je pensais pouvoir et devoir faire, je voyais que ça marchait, que j'y arrivais, en plus ça me plaisait bien. Ensuite, les profs m'ont incité à continuer. Donc j'ai fait une année de préparation à normale sup, une seule année, à Nice. J'ai vite vu que je ne pouvais pas y arriver en un an, et je ne pouvais pas faire deux ans je n'avais pas d'argent ! J'allais en stop à Aix les bains ! Et il existait les concours des IPES, donc je me suis présenté au concours des IPES, il y avait trois places à Grenoble, pour l'académie, j'ai été reçu, et puis j'ai fait les IPES, pourquoi en philo, je pense que c'est ce qui me convenait le mieux.

J'avais rencontré la philo à l'école normale, en classe de philo, c'est assez paradoxal parce que, les 6 premiers mois je ne comprenais pas bien. Alors que bon, je m'en sortais correctement en maths, j'étais correct sans plus, j'étais bon en français, sans une très grande culture. La philo m'a un peu désorienté. On avait un prof un peu curieux, qui passait 4H sur 5 à discuter de politique de choses comme ça. Et la 5ème heure il nous dictait un cours, je crois qu'à Pâques j'ai compris le sens de l'exercice, ce qu'il fallait faire. Et puis après ça a bien allé. Pourquoi la philosophie...(silence). Je pense que c'est ce qui me convenait le mieux, lettres, je n'avais pas la culture qu'ont les gens d'un autre milieu... c'était plus difficile...

« Mais j'ai lu avec beaucoup d'intérêt, j'ai toujours essayé de comprendre ce que je lisais, et c'est fondamental chez les philosophes, donc... on a dû travailler Platon... je trouvais ça intéressant, Descartes, je trouvais ça assez magistral, voilà. Actuellement je relis la « Critique du jugement », à l'occasion d'un chapitre qu'on m'a demandé d'écrire, sur l'évaluation en art, dans les enseignements universitaires, c'est pour des québécois, bah je relis, heu... la Critique du jugement, sur le beau, c'est fondamental, j'ai toujours bien aimé ces philosophes-là, plus Hegel. D'ailleurs c'est ce qui m'a permis d'être reçu à l'agrég, je l'ai passée deux fois avant d'être reçu, je n'étais pas admissible mais j'avais la moyenne, mais à l'époque pour être admissible, il fallait beaucoup plus que la moyenne. Et puis l'année où j'ai été reçu il y avait Hegel, j'ai fait mon diplôme d'étude supérieure sur Hegel, il y avait un prof ici, qui nous faisait des cours sur Hegel, qui nous avait fait aimer cet auteur, je l'avais bien compris, voilà ça m'a bien aidé à écrire»

« Quand je regarde une question j'essaie de voir comment Kant peut nous aider, je n'ai pas eu l'occasion de lire beaucoup de travaux de philosophes contemporains, d'ailleurs je ne les connais pas trop, je n'arrive plus à suivre, ça a toujours été mon point de vue d'ailleurs, en philo le fondamental c'est les grands textes, classiques. Et je pense qu'il n'y a pas de façon fondamentalement différente et nouvelle d'aborder les problèmes philosophiques, l'essentiel est d'abord de comprendre ce qu'en ont dit les grands auteurs, il y en a des tas que je ne connais pas bien. Mais ceux que je connais un petit peu, c'est très utile et suffisant pour arriver à avoir des clefs de lecture qui me rendent intelligibles des questions contemporaines, les questions que je me posais, mais je n'ai pas eu ni l'envie ni la curiosité de lire beaucoup, en dehors de... je me dis, si dans ma vie j'arrive à lire tout Descartes, ce sera déjà bien, mais j'ai pas lu tout Descartes ! Pourquoi lui, c'est écrit dans un très bon français, c'est passionnant... la question mais que dois-je faire par exemple, comment la traiter, bon on la pose à partir des problèmes d'aujourd'hui, mais comment la traiter ? Que doit-on faire... faut-il accompagner les gens ? Les aider, avec Descartes, Kant et Spinoza, ça me suffit. Voilà ce que je peux dire... moi ça me suffit... »

On aurait tort de proposer une explication intellectualisée de ce qui semble se présenter comme des « choix » philosophiques. Il serait plus juste d'évoquer les conditions d'accumulation de ce capital, toutes entières délimitées par l'institution scolaire. Son choix de maîtrise est, de ce point de vue, symptomatique : « Temps et Histoire chez Hegel ». Étudiant, il ne s'aventurait pas en dehors des

chemins balisés par ses professeurs. Si le contenu de cette maîtrise n'augure pas d'une orientation vers les questions pédagogiques mais plutôt d'une volonté de se préparer consciencieusement aux concours de l'enseignement, le choix des encadrants, en revanche, annonce une réorientation : Louis Millet et Georges Pascal. Deux enseignants qui auront un rôle déterminant dans son parcours. Si Pascal a effectué une carrière de professeur de philosophie assez classique à l'université de Grenoble, consacrant la majeure partie de ses écrits à l'œuvre d'Alain, la trajectoire de Millet est moins conventionnelle. Agrégé de philosophie, docteur ès lettres et sciences humaines, il fut le fondateur de l'institut de psychologie de l'université Pierre Mendès France, il en est le directeur lorsque CH se tourne vers lui. Une fois les concours obtenus, il commence une thèse, dirigée par les mêmes professeurs. Il s'agit d'un moment déterminant dans sa trajectoire. Fraîchement nommé en école normale, il décide de s'engager dans un travail de recherche qu'il considère, dans un premier temps, comme « purement » philosophique, mais qui le conduit bien vite aux problèmes liés à l'éducation :

« J'ai eu l'agrég en 69, on est parti aux Antilles, j'ai tout de suite pensé qu'il ne fallait pas s'arrêter, alors que faire ? Une thèse ? Voilà, je pensais être capable de faire ça... j'en ai parlé à Millet et Pascal, la première idée, c'était « crise de la morale et crise de la politique », et heu... je pense qu'on vit une crise des deux... qu'est-ce qui caractérise cette crise ? Quelles sont les questions de fond qui sont soulevées ? Et puis c'était très vaste, donc on s'est orienté vers autre chose. J'ai parlé du travail pédagogique, dans le fond, qu'est-ce que c'est que le travail pédagogique ? Qu'est-ce qu'on est en droit d'attendre, du travail d'éducation... le journal du principal syndicat de l'éducation s'appelait « l'école libératrice ». Je suis parti de là, est-ce un slogan, une idée creuse, une idée monstre ? L'école peut-elle être libératrice, voilà, c'était ça ma question. J'ai rédigé un truc. »

Il n'est pas très surprenant de voir un individu pour qui l'école a été un très puissant levier d'ascension sociale se demander si l'école peut être « libératrice ». Peut-être sans le savoir, il se consacre à une problématique très largement déterminée par sa propre trajectoire sociale. Mais ce travail est également une façon de mettre en forme théorique les questionnements ordinaires qu'a pu se poser un jeune enseignant s'adressant à des élèves instituteurs. Bref, s'il fallait retenir un moment déterminant dans sa trajectoire on le situerait en 1970, année où CH a commencé à enseigner en école normale d'instituteurs et entamé un travail de thèse.

2) Quitter la philosophie :

Comme la plupart des professeurs de philosophie de sa génération passés aux sciences de l'éducation, CH s'est initié à cette discipline par le biais d'un poste d'enseignant en psychopédagogie, tâche qu'il accomplit sans opposer de résistance à l'idée d'enseigner autre chose que sa discipline d'origine. Ce qui ne fut pas le cas de tous les enquêtés ayant eu un parcours analogue. Certainement inhibé par ses origines sociales modestes et son éloignement des institutions prestigieuses, il était sans doute plus disposé à s'identifier à la figure du « pédagogue » qu'à celle du « penseur » se penchant sur de « grandes questions ». Un autre aspect de cette disposition d'esprit se manifestant par l'intérêt qu'il porte à la sociologie de l'éducation de Bourdieu et Passeron, aucune trace de la distance hautaine que peuvent maintenir certains philosophes à l'égard de la sociologie, et en particulier de la sociologie de l'éducation, n'apparaîtra au cours de l'entretien. Moins sensible que d'autres aux hiérarchies qui pouvaient structurer le champ philosophique, ce jeune professeur en école normale n'éprouva pas le moindre dégoût à l'idée de consacrer du temps et de l'énergie à des problématiques peu prestigieuses. Toutefois, en se contentant de prendre acte de ses intérêts pour la sociologie de son temps, avant tout commandés par les exigences programmatiques de son institution d'exercice, on se risquerait à manquer l'essentiel : ce qu'il dit y trouver de « plus intéressant ».

Ici, il fallait cependant prendre certaines précautions relatives à la nature du témoignage proposé. S'il était en effet utile d'insister sur le fait que, au sein des ouvrages de Bourdieu et Passeron, notre interlocuteur souligne l'intérêt qu'il trouve à la notion de « pédagogie rationnelle », celle-ci occupant effectivement une place importante dans les conclusions proposées au sein des « Héritiers », on ne pouvait ignorer la position depuis laquelle les propos recueillis étaient tenus. En fin de carrière au moment de l'entretien, l'enquêté a derrière lui un long parcours de pédagogue ; ainsi, il n'est pas surprenant de le voir insister sur son attachement à un programme intellectuel laissant ouverte la possibilité d'un travail pédagogique démocratique et émancipateur.²³⁶

Si, à n'en pas douter, une telle période fut marquée par des hésitations relatives aux avenir envisageables, on peut considérer qu'une série de facteurs ont contribué à dessiner sa trajectoire. Ayant gravi les échelons du système éducatif jusqu'au concours de l'agrégation, on pouvait lui prêter

²³⁶ On peut en rappeler le contenu, car il pourrait résumer un cas d'idéal de travail éducatif au sein duquel il avait toutes les chances de se reconnaître : « Si l'on accorde que l'enseignement réellement démocratique est celui qui se donne pour fin inconditionnelle de permettre au plus grand nombre possible d'individus de s'emparer dans le moins de temps possible, le plus complètement et le plus parfaitement possible, du plus grand nombre possible des aptitudes qui font la culture scolaire à un moment donné, on voit qu'il s'oppose aussi bien à l'enseignement traditionnel orienté vers la formation et la sélection d'une élite de gens biens nés qu'à l'enseignement technocratique tourné vers la production en série de spécialistes sur mesure. Mais il ne suffit pas de se donner pour fin la démocratisation réelle de l'enseignement. En l'absence d'une pédagogie rationnelle mettant tout en œuvre pour neutraliser méthodiquement et continûment, de l'école maternelle à l'université, l'action des facteurs sociaux d'inégalité culturelle, la volonté politique de donner à tous des chances égales devant l'enseignement ne peut venir à bout des inégalités réelles, lors même qu'elle s'arme de tous les moyens institutionnels et économiques. »

quelques ambitions liées à une trajectoire en ascension. Mis en situation d'enseigner la pédagogie à de futurs instituteurs, il devait se doter d'outils intellectuels. Dans cette période, le développement et la diffusion des sciences de l'éducation et de la sociologie de l'éducation offrant vraisemblablement un débouché possible. Dans ces années, Charles Hadji semble donc avoir trouvé une voie intellectuelle à explorer combinant au moins deux avantages : une certaine concordance avec les problèmes que pouvaient se poser un formateur d'instituteurs et une relative « modestie » théorique accordée à son *ethos* de classe. Les sciences de l'éducation semblent incarner une voie permettant de se tourner vers un ensemble de problèmes « concrets » sans renoncer à des notions un peu indéterminées comme celle de « libération », « d'émancipation » ou « d'endoctrinement », auxquelles une sociologie comme celle de Bourdieu et Passeron laissaient relativement peu de place. Cette orientation intellectuelle, qui sera sans retour, s'accompagnant d'une orientation institutionnelle.

« Je n'ai jamais vraiment enseigné la philo, j'étais professeur de psychopédagogie. Je faisais partie de la philo de l'éducation. J'ai toujours enseigné post bac, un truc un peu hybride, qui englobait tout. Psychopédagogie c'est quoi ? On essayait de montrer à de futurs enseignants, quelle était la place des dimensions philosophiques, sociologiques, le travail de l'enseignant dans la relation enseignant enseigné, l'importance de quelques savoirs qu'il était nécessaire de maîtriser pour enseigner. Non pas que l'on puisse construire une « science » de l'éducation, mais certains éléments de savoir scientifique sont particulièrement utiles pour des éducateurs »

« Après,... faire une thèse de philo ça ne m'aurait pas déplu parce que j'aime bien la philo. Mais en raison de l'effectivité de mon travail... qui était de travailler avec des enseignants, j'ai pensé que le mieux à faire et le plus court, et le plus cohérent, était de m'intéresser au champ le plus proche, celui de l'enseignement, de la pédagogie. J'ai fait un travail sur la pédagogie, alors avec une certaine orientation philosophique, mais ça ne fait pas partie d'une carrière de philosophe universitaire, je n'ai pas fait d'histoire de la philosophie, faire une thèse sur Descartes, une thèse sur Kant... ça ne m'aurait pas déplu, mais je ne regrette pas ce que j'ai fait, ça m'a bien plu aussi. »

« J'ai dû faire quelques lectures complémentaires, j'ai lu, par exemple, une des lectures qui a été fondamentale pour moi, c'est Bourdieu et Passeron, « les Héritiers », « La Reproduction », et souvent j'y reviens. Il y a des éléments d'analyse extrêmement solides et intéressants, du travail éducatif, ce qu'ils disent de la pédagogie rationnelle en particulier, c'est remarquable, voilà. Tout ce qui peut contribuer, à l'émancipation et au développement du plus grand nombre de personnes, je crois que l'éducation peut aussi contribuer à la libération... de quoi ? De son potentiel, de ce qu'on est capable de faire. Et puis ça ne s'arrête jamais, à chaque fois que l'on peut aider quelqu'un à se développer, c'est au fondement même du travail pédagogique, et bien c'est bien... comment ne pas endoctriner, comment libérer, de vastes questions, j'y ai passé 10 ans, il me semble que c'est gouverné par cette idée là, je pense que par exemple à l'université les enseignants chercheurs sont d'abord là pour aider les étudiants à donner le meilleur d'eux même, ce qui veut dire que l'enseignement et la pédagogie sont au moins aussi importants que la recherche.»

« Donc j'ai fait une thèse sur le thème : « pédagogie et libération ». Qui est une thèse de

recherche sur la pédagogie, et ce à quoi elle peut prétendre, c'est un questionnement sur la pratique d'éducation... d'enseignement, sur ce qu'on appelle pédagogie. Après je suis resté en sciences de l'éduc. (...) Cette thèse m'a permis de rencontrer des gens, dont Guy Avanzini. C'est un des grands noms de la recherche en sciences de l'éduc, il est de l'université de Lyon. En 87, ça faisait déjà quelque temps que Avanzini souhaitait que je vienne travailler avec eux, donc j'ai passé le concours de maître de conf, j'ai travaillé comme maître de conf à l'université de Lyon, de 87 à 91, puis j'ai été nommé prof à l'IUFM à Grenoble, et puis j'ai terminé ma carrière de prof ici à Pierre Mendès France. »

3) « Je mourrai avec le français » :

Au bout d'environ une heure et demi d'entretien, deux étudiants sont entrés dans le bureau interrompant ainsi notre discussion. Ces derniers, à la recherche d'un de leurs enseignants, souhaitaient lui rendre un travail. Il nous a semblé utile de retranscrire la rapide discussion qu'ils eurent avec CH :

*« -Bonjour, heu... excusez nous, on cherche Monsieur C.
-Ah il n'est pas là... et je ne sais pas où il est.
-On doit lui rendre un devoir.
-Bah vous pouvez le poser là sur son bureau.
-Ça marche, on lui enverra un mail pour lui dire qu'on l'a déposé. »*

Tandis que les deux étudiants déposent leur petit dossier sur le bureau en question, mon interlocuteur leur fait une suggestion :

*« -Hmm, excusez moi.
-Oui ?
-Ne dites pas « mail », on a un mot pour dire la même chose en français.
-...
-Oui, en français on dit un courriel, ça veut dire la même chose et ce n'est pas un mot anglais.
-Ah, heu oui... ok
-Oui merci, dites courriel s'il vous plaît. »*

Sur cette conclusion un peu surprenante, les deux jeunes gens sortirent du bureau. S'adressant à moi, un sourire gêné sur les lèvres, conscient de les avoir quelque peu déstabilisés, CH revint sur son intervention :

« -C'est vrai ça... (silence), les gens ne connaissent pas le mot français. Tout le monde dit « mail », « mail »...

-Heu... oui, en effet, mais je dois vous avouer que je dis rarement courriel moi aussi. »

Sur cette parenthèse apparemment anodine, l'entretien suivit son cours. On a souhaité y revenir, non pas pour prêter à notre interlocuteur un chauvinisme étroit mais pour illustrer deux choses : les puissants effets du système scolaire sur sa personnalité et sa prise très au sérieux de son rôle « d'éducateur ». L'anglicisme « mail » fut désagréable à entendre pour lui, et, convaincu en cela que les étudiants écoutent toujours leurs professeurs, il n'a pu s'empêcher de les reprendre pour leur suggérer de respecter le « bon français ». Cette mission de défense de la langue française face à l'omniprésence de l'anglais dont il semble s'être lui-même investi se manifesta à nouveau, et sous une autre forme, à la fin de l'entretien :

« Je vais formuler un jugement négatif sur les collègues, c'est sans doute cavalier rapide et injuste mais hélas, les structures d'avancement de carrières font que ce sont les recherches et les publications qui comptent, aujourd'hui, les publications... qu'est-ce qui les caractérisent ? Qu'est-ce qui compte ? pour le CNU pour tout ? »

N'ayant pas réalisé qu'il me posait réellement la question, et pensant qu'il allait lui-même répondre, je reste silencieux :

« -...

-hein ! Qu'est-ce qui compte ?

-heu, je ne sais, pas... qu'il y en ait beaucoup ? D'avoir beaucoup publié.

-Oui, certainement, mais encore plus important ? »

Voyant que je reste collé, il met fin au suspense :

« -Qu'elles soient en anglais ! Il faut faire des articles en anglais maintenant ! Moi je refuse, alors maintenant, le dernier bouquin collectif qu'on a fait avec Alain et d'autres, ils l'ont publié en anglais ! C'est les presses universitaires de Grenoble, et c'est en anglais, il a fallu trouver des traducteurs, moi j'écris en français et j'écrirai jusqu'à la fin de ma vie en français. Bon je suis mauvais en anglais. J'y mets de la mauvaise volonté ! Mais si vous ne publiez pas en anglais, vous mourez. Les appels à communications pour des journées d'études, il y a que des français, c'est à Grenoble ou à Lyon, et il n'y a que des français ! Ils sont fous ! Mais bon c'est comme ça maintenant...

Notre fils celui qui est né aux Antilles, c'est un vrai chercheur, il est au CEA à Grenoble, tout est en anglais, il passe son temps à aller aux Etats-Unis, en Australie. Mais bon c'est pas le même genre de travail, moi je resterai et je mourrai avec le français, voilà, j'espère pas tout de suite...(rire). »

Non sans un certain humour, notre interlocuteur ne se lasse pas de souligner sa fidélité à la langue française. C'est sans aucun doute qu'elle est associée au souvenir heureux d'une scolarité réussie lui ayant permis d'échapper à un destin social moins enviable que celui de professeur des universités.

« Je n'ai jamais eu l'idée que je pouvais inventer quoi que ce soit »

Anne-Marie Chartier

D'abord enseignante à l'École Normale de Versailles puis enseignante chercheuse à l'Institut Nationale de Recherche Pédagogique, Anne Marie Chartier a, en tant que normalienne, accumulé un capital intellectuel plus prestigieux que Charles Hadji. Elle donne toutefois à voir un parcours et un profil qu'on a de bonnes raisons de rapprocher du sien. Originaire d'un village de Savoie, d'une mère institutrice et d'un père agriculteur, elle fut, comme lui, une élève docile dont les bons résultats la conduisirent jusqu'à l'agrégation de philosophie, concours auquel elle sera reçue première en 1969. Si sa trajectoire scolaire est, en de nombreux points, analogue à celle d'Hadji et donne à voir quelques expériences sociales tout à fait comparables aux siennes, une différence notable vient toutefois l'en distinguer : son passage par Paris.

Celui-ci donnant lieu à différentes situations de « décalage » culturel et à certaines déceptions au sujet d'un univers intellectuel qui s'est avéré moins enchanté qu'elle ne l'avait pensé. Une fois au contact des « grands savants » de son temps elle découvrira, non sans surprises, des « *gens normaux* » dont elle était loin d'imaginer les options politiques, à l'image de Martial Guérault. De plus, quoique portée par les mouvements politiques de 68, elle aura quelques difficultés à s'identifier à l'avant-gardisme politico-philosophique de ces années. Ainsi, ne se reconnaissant pas plus dans l'académisme installé que dans la subversion philosophique qui s'y opposait, notre interlocutrice a vraisemblablement été une étudiante en porte-à-faux dont la nomination, en tant qu'enseignante, en école normale a pu offrir un débouché plus en phase avec ses aspirations intellectuelles. Se décrivant comme une apprentie modeste et « besogneuse » on imagine aisément pourquoi elle s'est sentie plus à son aise dans ce type d'établissement qu'au sein de la nébuleuse avant-gardiste de l'époque.

1) Une modeste philosophe :

Ipesienne puis reçue à l'École Normale supérieure, Anne Marie Chartier présente, si l'on considère la première partie de sa trajectoire, des affinités intellectuelles et un rapport au système éducatif analogues à ceux de Charles Hadji. Travailleuse et scolaire, elle choisira son sujet de maîtrise dans la perspective de se préparer sérieusement aux concours, une fois reçue à l'agrégation, elle entamera une thèse sans mener ce projet jusqu'à son terme.

« J'ai passé les Ipes quand j'étais en prépa, on pouvait choisir les options, moi je voulais gagner ma vie, donc je me suis dit, j'irai là où on me sélectionnera, et donc j'ai été sélectionnée en lettres classiques. Mais j'étais nulle en latin et en grec, et en plus ça me faisait vomir, les profs m'ont dit « mais si vous y arriverez ». J'ai donc passé les certificats de latin et de grec.

Et donc j'ai réussi normal sup. La première chose que j'ai faite en arrivant à normal sup c'est que j'ai dit que je ne voulais plus faire de latin et de grec, j'ai choisi la philo par défaut, C'était la seule façon d'échapper aux versions et aux thèmes. C'était l'année où la directrice de l'ens était catastrophée parce que sur 24 il y en avait 10 qui voulaient faire de la philo, donc pour elle c'était une horreur. Elle pensait qu'on ne ferait pas de carrière, elle y voyait là une influence de l'existentialisme, ce en quoi elle se trompait beaucoup puisqu'on était en 65, et on était tous structuralistes. Voilà c'est comme ça que ça s'est fait, j'ai choisi « contre ». Et puis voilà, après j'ai fait des études de philo, tant bien que mal. J'ai fait mon mémoire de maîtrise avec Ricoeur. J'avais une vision très matérialiste des études, donc le problème était pour moi de réussir le capes ou l'agrég, Hegel était au programme donc j'ai pris Hegel comme sujet de maîtrise. C'était pour pouvoir travailler ça un an à l'avance, surtout que j'étais mariée et que j'attendais un bébé, et puis il y a eu mai 68. Et puis bon, j'ai soutenu quand même mon mémoire de maîtrise avec Ricoeur au mois de septembre. Et puis j'ai eu l'agrég en 69. Ensuite,

j'ai eu une année supplémentaire, comme ça se faisait à ce moment là pour récompenser les lauréats, des trucs totalement ahurissants, et puis pendant cette année-là je devais déposer un projet de thèse. Je suivais des séminaires, j'ai suivi le séminaire de Bourdieu. J'avais eu Establet comme prof en socio, en psycho rien ne me passionnait. J'ai déposé un sujet de thèse sur « jeansenisme et cartésianisme », parce qu'il fallait bien déposer un projet de thèse, auprès de qui je l'ai déposé, je ne me rappelle pas, je me disais qu'il fallait que je suive des cours de théologie, j'ai suivi des cours à la catho. Mais dans ces années 68, si on n'était pas un gourou ou un autoritaire, la philo ça fonctionnait pas, j'avais pas envie de jouer le jeu, de faire ça

2) Les écoles normales, une opportunité :

Comme dans le cas de Charles Hadji, la possibilité d'occuper un poste en Ecole Normale d'Instituteur représentait une opportunité dans la carrière de notre interlocutrice qui, dans cette période n'avait manifestement pas de « projet philosophique » bien défini ni de figure à laquelle s'identifier. Les Ecoles Normales offraient ainsi la possibilité d'explorer des objets nouveaux et plus en phase avec les préoccupations concrètes d'une jeune enseignante.

« Je me suis dit que, au moins, si j'avais un poste en école normale. J'aurais des critères d'évaluation de mon boulot qui me permettraient de former des maîtres. Alors c'était évidemment prétentieux puisque je ne savais rien. Je suis arrivée comme ça à l'école normale de Versailles, et j'ai recommencé à 0 d'une certaine façon, mais j'étais dans un milieu que je trouvais infiniment plus stimulant, intéressant, parce que je m'intéresse aux autres disciplines, donc travailler avec des profs d'éducation physique, des profs de bio, de maths c'est une bonne chose. Ça m'intéressait de comprendre ça, mais en revanche la philo... elle me servait à avoir des références « méta », un petit peu sur l'épistémologie des sciences, mais de manière très peu efficace, donc bon je suis repartie à apprendre de la psycho, puisque oui j'enseignais de la psycho de l'enfant. De manière très livresque dans un premier temps et puis après en essayant d'aller voir comment fonctionnaient les psychologues et les psychanalystes, dans des institutions, comment fonctionnent les psychologues scolaires, en essayant de voir la réalité dans l'institution, pas seulement des études à travers l'analyse des textes.

Mon idée c'était d'étudier le problème de l'analyse des pratiques, sur lequel non seulement la philosophie ne m'avait rien appris mais en plus m'avait appris des choses fausses. J'étais prof de « psycho-péda » à l'époque, c'est-à-dire prof de philo en école normale, là j'ai rencontré des gens comme Joseph Leif qui était un défenseur de la psycho-pédago, il écrivait beaucoup de littérature, de culture générale philosophique, bon... empirico gentille, et il était très favorable au maintien des philosophes en école normale. Mais il y a eu après tous les intégristes de la philo, qui trouvaient inadmissible qu'on réfléchisse à la pédagogie. Ils trouvaient que le prof de philo devait penser devant ses élèves, moi je me disais « non vraiment je ne suis pas capable », déjà que j'ai du mal à penser toute seule, alors devant les élèves, et... je me suis rendu compte d'une chose c'est que ce qui était bien en école normale c'est que l'autorité de l'inspection générale, ne pesait pas. Ils étaient, très autoritaires mais on s'en foutait, je sais pas pourquoi, alors que mes collègues qui étaient dans le secondaire étaient infiniment plus verrouillés par le système scolaire secondaire, et puis bon voilà ça s'est fait comme ça, et puis bon ensuite j'ai été intégrée dans une équipe de l'INRP.

3) Déceptions philosophiques :

Si l'on a insisté sur le passage d'Anne Marie Chartier à Paris, c'est qu'un tel déplacement géographique avait des chances de s'accompagner d'expériences biographiques déterminantes. Dans une période où régnaient, dans l'espace intellectuel, et plus particulièrement celui de la philosophie, les théories les plus audacieuses, l'avant-gardisme philosophique n'a pas incarné, pour elle, un point de fixation possible. Toutefois, le pôle qui tendait à s'y opposer, celui, plus académique, de l'histoire de la philosophie semble avoir produit son lot de désillusions. Sans doute un peu isolée au sein de l'univers philosophique de l'époque, l'étude des pratiques pédagogiques et les sciences de l'éducation naissantes, incarnaient une « troisième voie » plus porteuse.

« J'imaginai bien mon boulot comme étant ça. Faire de la recherche, en philo, ça n'existe pas, les intellectuels, les philosophes sont des gens qui inventent des idées, moi je n'ai jamais eu l'idée que je pouvais inventer quoi que ce soit. D'ailleurs en philo on nous l'apprend bien, la philo c'est « pense par toi-même », pense par toi-même avec Descartes, avec Platon, avec les voisins (rire). Penser les autres par toi-même, en fait c'est ça que j'ai retenu.

Comme profs, j'avais pourtant eu des très bons. On suivait des cours de Guérault qui avait 80 ans. Guérault c'était très impressionnant. On allait le chercher chez lui, il avait plus de 80 ans. Il ne venait que si on le transportait en voiture, on se battait pour aller le chercher, et il nous parlait des babouins obscènes de Nanterre, et que Ricoeur n'était qu'un prédicateur. C'est-à-dire qu'il pouvait avoir un niveau de maîtrise intellectuelle des systèmes philosophiques, qu'il comparait à des pièces de musique, il disait qu'on pouvait jouer du Descartes comme on pouvait jouer du Mozart, mais en même temps une espèce de, vie dans cette bulle qui était coexistante avec une analyse de la vie sociale qui est celle de quelqu'un qui vit dans un hôtel particulier, à Neuilly et qui lit Minute, ou presque, enfin c'était pas lui c'était sa femme disait-il. C'est impressionnant ça, l'endroit et l'envers, c'est vrai que pour moi les trucs de Bourdieu fonctionnaient très bien, la désillusion du bon élève qui imagine le monde de la recherche intellectuelle ou de la production intellectuelle à travers ce qu'il a lu et qui découvre la réalité de la production.

Plus tard, peut-être qu'une des cristallisations de ma rupture avec la philo ça a été les états généraux de la philo, en 81 je crois. Mais en tout cas voir ce grand amphithéâtre de la Sorbonne se conduire comme des potaches hurlant et vociférant, je me suis dit que... comment dire, c'était le contraire de... la philo se donnait en spectacle dans l'inverse que ce qu'elle dit qu'elle est, c'était très impressionnant, si on fait des études de philo pour distinguer l'opinion du savoir, la doxa de l'illusion, la logique argumentative et l'argument d'autorité ça conduit à ça alors non.

J'ai entendu deux personnes je crois qui tenaient des propos de bon sens argumenté je dirais, un prof de Lyon, de la khâgne de Lyon, mais je sais plus qui c'était. Et puis la manière dont les gens ont violemment reçu les perspectives du GREPH, ça m'a épouvantée, bon on pouvait ne pas être d'accord. L'arrivée de BHL avec les caméras de télé reculant devant lui, avec les spots de lumière, et sa chemise. Bon il y avait un côté de dérision absolument incroyable, je me suis dit « qu'est-ce que c'est ces gens ? »... moi j'avais un respect énorme pour les profs que j'ai eus, Canhuilem, Ricoeur, Desanti.

A travers ces extraits d'entretien, on voulait mettre en lumière quelques-unes des propriétés sociales et expériences biographiques qui pouvaient « pousser » certains agents en dehors des limites d'une discipline prestigieuse. Bons élèves sans doute en décalage par rapport à la figure du brillant philosophe maniant, avec brio, concepts et textes canoniques, nos deux interlocuteurs tournèrent la page de la philosophie pour s'investir dans une discipline plus modeste dont il fallait encore, à cette époque, dessiner les frontières. Portés par un certain optimisme lié à une trajectoire en ascension, le fait qu'ils embrassent les nouveaux idéaux pédagogiques de cette discipline, s'explique sans doute par la volonté de contribuer à démocratiser l'enseignement en améliorant les pratiques des professeurs.

Les enquêtés qui suivent donnent à voir des propriétés et un rapport à la culture bien différents. Leurs parcours respectifs sont autant de réorientations « stratégiques » face aux difficultés à accéder à l'univers restreint de la philosophie universitaire. Celles-ci n'allant pas sans un sentiment de déclassement. Didier Moreau, Mr H. et Mme D²³⁷., ont tous été reçus aux concours de l'enseignement dans la seconde partie des années 70, ils sont parmi les auteurs pour qui la réflexion philosophique et la « *puissance conceptuelle* », selon l'expression d'un d'entre eux, priment sur l'utilité pratique de la réflexion pédagogique. Ce sens des hiérarchies savantes les conduisant à formuler des critiques à l'égard d'une discipline dont ils cherchent à se distinguer *de l'intérieur même*. Au fond, pour ces philosophes de l'éducation, il s'agit de lutter aux frontières même de la philosophie et des sciences de l'éducation pour être reconnus par deux univers dont ils nient la séparation.

Derrida éducateur

Reçu à l'agrégation de philosophie en 1978, Didier Moreau a réalisé une maîtrise de philosophie (« *Mémoire et existence* ») sous la direction de Michel Serres et un DEA (« *Figures du silence* ») sous la direction de Jacques Bouveresse. Auteur d'une thèse de philosophie (« *Silence, présence, errance, essai pour une phénoménologie du silence en musique et en philosophie* ») sous la direction d'Olivier Revault d'Allones et Michel Guimar. Maître de conférence à l'université de Nantes de 2006 à 2011 il a rédigé une thèse de sciences de l'éducation soutenue en 2003 (« *La*

²³⁷ Dont on a souhaité préserver l'anonymat en raison des éléments personnels évoqués lors de l'entretien et des remarques critiques formulées à l'égard de leur discipline d'appartenance. Celles-ci pouvaient être mal reçues par le lecteur défendant un autre type de position. Aussi l'analyse de leur trajectoire se voyait moins développée.

construction de l'éthique professionnelle des enseignants : la genèse d'une éthique appliquée de l'éducation ») qui indique une réorientation vers des problématiques bien distinctes de ces premiers objets. Ses principaux ouvrages et articles sont voués à l'élaboration d'une « philosophie de l'éducation » et sont globalement adossés aux philosophes classiques et contemporains.

Lors d'un colloque organisé à Caen en février 2007, dont les actes ont été publiés sous la forme d'un ouvrage intitulé « *40 ans de sciences de l'éducation* »²³⁸, différents auteurs se sont efforcés de tirer un bilan des acquis de cette discipline. La question des relations à la philosophie et de la place de la philosophie a orienté certaines positions, notamment celle de cet auteur qui ne manque pas de rappeler la place centrale de la « *philosophie de l'éducation* » et le soutien que peuvent trouver ces chercheurs auprès de penseurs comme Gadamer, mais aussi Derrida. Le résumé de son intervention indique une orientation très philosophique²³⁹ :

Les recherches entreprises en philosophie de l'éducation ne bénéficient pas d'un contexte particulièrement favorable du fait de la prégnance de concepts et thématiques empruntés à la philosophie politique, lesquels sont destinés à alimenter certaines thèses d'un débat sur l'école. Notre souci sera de montrer qu'à rebours la philosophie de l'éducation, dans son moment critique, de dépasser les alternatives mythiques que ces thèses ont construites, et d'ouvrir dans l'horizon ainsi dégagé une approche spécifique de l'éducation.

Deux perspectives critiques sont ainsi présentées : la perspective déconstructive telle que Jacques Derrida l'avait offerte en faisant de la question éducative une question philosophique centrale, celle de l'herméneutique philosophique fondée par Gadamer expressément autour de la question de la *Bildung*. A travers ces perspectives, la philosophie de l'éducation retrouve la dynamique d'une philosophie sociale telle que Rousseau l'avait inaugurée, et peut entreprendre un dialogue fructueux avec les disciplines des sciences de l'éducation, en particulier, dans cette communication, en interrogeant le thème de la *différance* chez Derrida.

Ainsi, du fait de l'histoire de cette discipline, se maintient un courant affirmant la primauté de la philosophie sur les savoirs positifs.

« *J'ai toujours voulu rester philosophe* »

La trajectoire de Mr. H. est manifestement celle d'une personne qui, après différentes tentatives

²³⁸ Alain VERGNIoux, *40 ans de sciences de l'éducation*, op.cit.

²³⁹ Alain VERGNIoux, *40 ans de sciences de l'éducation*, op.cit. On notera au passage que ce texte est émaillé de multiples références philosophiques (Descartes, Derrida, Lévinas, Honneth, Ricoeur, Heidegger, Blumenberg, Harendt), très largement sur-représentées par rapport aux références « intra-disciplinaires ».

pour réaliser une carrière en philosophie, s'est finalement résignée à évoluer en sciences de l'éducation. Reçu à l'Ecole Normale Supérieure au bout de la troisième tentative, à l'agrégation de philosophie en autant de fois et ayant entamé une thèse sur un philosophe français contemporain, il serait difficile de ne pas souligner son acharnement à accéder au statut de philosophe. Ambition apparemment déçue faisant place à un parcours intellectuel relativement chaotique (abandon de sa première thèse, réalisation d'une analyse,...) qui a finalement débouché sur l'obtention d'un poste de maître de conférence au milieu des années 90 dans une université de province.

La longueur de l'entretien (environ 2H30) réalisé avec lui le 15 octobre 2014 dans un petit appartement parisien assez négligé où s'entassaient quelques livres et de vieux vinyles, le caractère assez personnel des thèmes abordés (son rapport conflictuel à sa famille et à l'école notamment) sans qu'il me faille insister dessus et la quasi absence de référence à sa discipline d'appartenance qui s'est effacée au profit de la philosophie, laissèrent l'impression d'avoir eu affaire à une personne occupant une position assez mal assurée dans l'espace académique, nourrissant probablement quelques regrets quant à son passé et éprouvant un certain besoin de se livrer.

1) Le lycée ou l'avant-garde ?

Mr H. est né dans les années 50 dans une famille sur laquelle il s'est relativement peu étendu lors de l'entretien. La décrivant succinctement comme appartenant à une certaine « bourgeoisie désargentée » on n'a pas pu obtenir d'informations précises sur la profession de ses parents. Un biais pour recueillir quelques indications consista à le questionner sur la place que ces derniers attribuaient à la culture et aux études :

« Je viens d'un milieu de haute bourgeoisie assez désargenté qui était pas du tout un milieu cultivé. Qui feignait d'attacher de l'importance à la culture mais qui, au fond, s'en foutait. C'était l'argent et les bonnes relations quoi Il n'y avait pas de goût spécifique. Mais il y avait un goût pour la notoriété, pour l'élitisme et autre. Donc forcément il fallait faire quelque chose. Pour moi, faire des études de lettres c'était forcément passer par les classes prépa. Et pas par la fac quoi. La fac c'est tout juste si ça existait. Le choix de l'hypokhâgne il n'y a pas eu de problème. Je sais que si j'avais voulu aller en fac on m'aurait dit non, c'était déchoir. Alors que ce milieu était lui-même assez inculte. Et au fond attachait peu d'importance à la culture. »

-Et durant la période de vos études, vos intérêts, vos goûts philosophiques c'était quoi ?

-Alors ça c'est vrai que... C'était peut-être aussi un effet de mon inculture initiale, c'est que je me suis intéressé à tout. J'étais ravi de découvrir aussi bien Aristote que Hegel, Nietzsche. En

un sens. Que ce soit la tradition contemporaine ou ancienne ça m'était égal bon. Je trouvais ces auteurs merveilleux comme je trouvais balzac merveilleux. Et heu... tous les auteurs quoi quels qu'ils soient. Pendant toutes mes années au fond de khagne. Et après la formation agreg. C'était le plaisir de m'intéresser à des auteurs très différents. Alors je voyais bien que j'avais plus ou moins d'affinités avec tel ou tel autre. Bon que l'épistémologie, la logique ça me branchait moins. J'étais plutôt du côté de Nietzsche... Et puis certainement Deleuze, Foucault et puis bon Derrida. Je pense à la génération de Sartre et de Merleau, pour eux, ça a été LA phéno, à une autre LE marxisme, on entrait dans une école on se formait. Je ne sais pas si c'est moi ou ma génération. J'ai eu l'impression d'une très grande ouverture au détriment d'une orientation spécifique. Il y avait même Lacan là dedans j'ai quelques amis qui sont passés du côté des psychanalystes, mais du coup qui se sont formés comme psychanalystes. Bon ils ont construit une professionnalité autour de ça quoi. Bon Castel²⁴⁰ par exemple... Ensuite, c'est une formation plus académique qui a repris le dessus, une formation plus classique. Kambouchner tout ça... des historiens de la philo quoi, qui forment à ça. C'était pas le style de Derrida. Je me souviens quand moi j'ai entamé une analyse, je ne voulais pas moi devenir analyste, quand même il y a plein de philosophes qui ont trouvé une formation comme ça. Est-ce qu'ils ont cherché là une formation, qu'ils n'ont pas trouvée ailleurs, je ne sais pas si on peut faire cette hypothèse là. Ça me semblerait probable. Moi ce n'est pas le cas, j'ai toujours voulu rester philosophe.

-Votre mémoire de maîtrise, vous le faites sur quoi ?

-Alors je fais une maîtrise sur un texte de Heidegger sur Hegel, dans « Les chemins qui ne mènent nul part », il y a un essai sur l'expérience chez Hegel. Je fais ça avec Jean Toussaint Desanti, Qu'en donne la lecture de Heidegger ? Et puis après d'emblée je prépare l'agreg, et je mets trois ans, à l'avoir au bout de 3 années d'ENS je finis par avoir l'agreg. C'est quand même lourd, 3 ans.

Deleuze, Lacan, Foucault, Heidegger,... peu d'éléments parmi ses premiers auteurs de prédilection pouvaient préfigurer une réorientation vers les sciences de l'éducation, discipline au sein de laquelle il n'a pas manqué de souligner sa position en porte-à-faux.

3)Philosopher sur l'éducation :

A l'instar de Didier Moreau, Mr. H, compte parmi les auteurs pour qui les philosophes, notamment contemporains, sont considérés comme des interlocuteurs de choix. Dans la continuité de ses affinités apparues lors de la période de ses études, il ne manquera pas de souligner son attachement aux « grands théoriciens » de la philosophie française, comme son statut de « philosophe de l'éducation ».

« Certains m'ont renvoyé le fait que j'aurais dû officialiser plus mon appartenance aux

²⁴⁰ Il s'agit de Pierre-Henri Castel, philosophe et analyste dont on présente la trajectoire au Chapitre 5.

sciences de l'éducation, du côté de la philo c'est différent, j'ai vite compris que je ne serais jamais recruté dans un département de philo en bonne et due forme. J'avais un cursus trop éclaté, j'ai vite compris que c'était impossible pour moi, d'autant quand j'étais proche de Paris 8. J'ai jamais fait le choix net, soit philo soit sciences de l'éducation.

-Aujourd'hui encore vous ne vous considérez pas comme 100% sciences de l'éduc ?

-Non je me considère comme philosophe de l'éducation. Et mon travail consiste à dire « attention les sciences de l'éducation se sont fermées à la tradition philosophique ». Ça a été coupé officiellement, X²⁴¹ disait explicitement « il faut arrêter avec la philosophie et s'intéresser aux pédagogues », il avait des positions très nettes là-dessus

Il y a eu quand même, dans les sciences de l'éduc, la volonté de couper avec la tradition philosophique, et avec la posture philosophique en sciences de l'éduc. Moi il me semble maintenant qu'on ne peut pas couper les sciences de l'éduc de cette tradition, ça me semble impossible. D'où certains colloques, là j'organise un truc sur Foucault, « Héritage et perspectives en sciences de l'éducation ». J'organise un truc sur Ricoeur, un truc sur Deleuze. Bon je considère que ma responsabilité actuelle c'est non pas de ramener la philo dans l'éducation comme elle l'a été auparavant, un peu surplombante et décidant de tout, mais au moins de ne pas couper mes réflexions sur l'éducation de l'évolution du travail philosophique. Bon parce que il y a d'autres pays ou il n'y a pas cette coupure là, je pense au Brésil où je vais souvent, la philo est très souvent utilisée. Mais en France cette part là diminue de plus en plus, il y a de moins en moins de gens qui considèrent que le développement de la philo peut les aider à propos des questions d'éducation et de formation.

C'est une partie de ma responsabilité, comme d'autres collègues, on n'est pas beaucoup en France à faire de la philo de l'éducation me semble-t-il. Je crois qu'on partage ça plus ou moins, on pense qu'il y a eu une erreur à couper les sciences de l'éduc d'une tradition philosophique, bon. Donc on essaie de corriger un peu cet aspect là. Donc je ne suis pas vraiment passé du côté des sciences de l'éducation au sens strict, et heu... ce qui suppose aussi me semble-t-il, au vu de ce que sont les sciences de l'éduc, un passage par le terrain, l'enquête...l'analyse de pratiques et tout ça. Ça moi non, je ne suis jamais allé jusqu'à faire ça quoi, il y a beaucoup de gens qui comme X passent l'agreg, passe une thèse, et se reforment entièrement aux sciences de l'éduc, elle se reforme entièrement en sciences de l'éduc, pour faire la carrière qu'elle a faite. Je pense qu'il y en a d'autres, je pense, bon certains ont fait le choix de quitter entièrement, il y en a qui ont délibérément quitté la philo.

Reçue au capes en 1975 et ayant rédigé une thèse de philosophie, Mme D a décrit, durant l'entretien le même types de difficultés à accéder à l'enseignement de la philosophie dans le supérieur, sa réorientation s'accompagnant d'un certain sentiment de « déclassement ». Issue d'un milieu relativement aisé-plus proche du pôle économique que du pôle intellectuel des classes dominantes, son père est cadre dans une banque-son parcours est, à l'instar de celui de Mr. H. marqué par une tension entre milieu d'origines et aspirations savantes qui n'est sans doute pas sans lien avec son sens incorporé des hiérarchies académiques. Celui-ci s'exprimant par ses critiques à l'égard du contenu des enseignements au sein des Écoles Normales et par une conscience aiguë du regard que peuvent porter les philosophes sur une discipline d'accueil dont elle revendiquera l'appartenance, non pas en raison de son intérêt intrinsèque mais des libertés qu'elle offre.

²⁴¹ Il s'agit d'un des auteurs présent dans le recueil cité précédemment, celui-ci défend au contraire la primauté des disciplines positives.

-Vous êtes passée par les école normale ?

-A l'époque le stage en capes comportait une année en école d'institut, il y avait un stage en école normale, un stage en lycée technique, et un stage en lycée classique, je m'étais dit « tout sauf école normale » ! Ça m'était apparu comme un bordel innommable, une négociation perpétuelle entre les profs et les élèves, je me suis dit « qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Je veux pas ça. ». Il y a des gens qui, directement à la sortie des concours, sont allés directement en école normale. X dont vous me parliez, c'est un copain on a fait toutes nos études ensemble, lui il a été nommé à l'école normale de X, il n'a jamais enseigné dans le secondaire. Moi j'avais mis dans mon affectation « tout sauf école normale et lycée technique », je voulais être en lycée classique, ce n'est qu'après, quand j'ai vu que bon ça changeait, je me suis dit « là c'est bon on a un programme je peux y aller, je peux faire de la philo », bon et puis j'en avais assez de la philo dans le secondaire, je me suis dit que ça allait me changer.

-Et malgré le fait d'avoir une thèse de philo, une carrière universitaire de philo ne vous tente pas ?

-Alors ça d'une certaine manière je me le suis interdit. Pour une raison simple c'est que je pensais, et c'était pas complètement à tort, que n'étant ni normalienne ni agrégée, je n'avais aucune chance d'être qualifiée en philo, ça a été une censure, et puis au moment de mon HDR, j'ai hésité à candidater en philo. Et puis au dernier moment j'ai pas donné mon dossier; mon rapporteur m'a dit « Mais pourquoi t'as pas donné ton dossier ? Tu aurais pu être qualifiée en philo ». Et là ça ne m'intéressait plus, parce que je trouvais que finalement en sciences de l'éduc j'étais plus libre, je pouvais moi-même produire mes interrogations, mes questions, même si c'est moins bien vu d'être en science de l'éduc dans le quotidien. Mais au niveau de la liberté de pensée, j'étais plus à l'aise.

-Vous avez perçu le côté moins prestigieux des sciences de l'éduc ?

-Ah bah oui, en France les sciences de l'éduc c'est pas prestigieux, et par rapport à quelque discipline que ce soit. C'est pas prestigieux aux yeux des sociologues, des philosophes, des psychologues, des anthropologues. Même si les sciences de l'éduc c'est polyvalent et il y a tout ça, ... on considère que ceux qui sont en sciences de l'éduc sont ceux qui n'ont pas réussi à être qualifiés ailleurs, ce qui n'est pas toujours le cas.

-Vous avez vécu votre passage aux sciences de l'éduc comme un déclassement ?

-Un peu oui quand même, mais c'est ambivalent. A la fois je le vis comme un extraordinaire terrain d'expérience et de liberté, j'ai eu beaucoup moins de contraintes que je n'en ai eu en

philo, on m'a pas recrutée parce qu'il fallait que je sois sur telle période, on m'a recrutée sur ce que j'avais fait. Et sur la manière dont je pouvais aider un département de sciences de l'éduc. Et la construction de thèse c'est pas « ah il manque un philosophe sur la période XVIIème XVIIIème, il faut trouver ça », c'est un peu fermé quoi. Même si je conçois que c'est indispensable. En sciences de l'éduc on est sur un terrain moins académique. On n'est pas sur un terrain normalisateur, ça c'est le côté positif. Mais sur la reconnaissance sociale, je le sens très souvent oui, d'ailleurs quand on me demande, je dis que je fais de la philosophie de l'éducation. Il y a un sentiment de déclassement c'est vrai, mais c'est bizarre parce que c'est un choix. »

*

Un capital incorporé

Si la formule selon laquelle la création des sciences de l'éducation fut le fait de « *philosophes qui s'oublie*nt » proposée par Jean Houssaye²⁴² est sans doute judicieuse, notre étude voudrait montrer que certains d'entre eux ont su garder bonne mémoire. Ainsi, une enquête prenant pour objet des « reconversions intellectuelles », avant d'interroger les principes qui ont pu commander les trajectoires étudiées exigeait de considérer les divers degrés d'identification possibles à une discipline d'accueil.

Constituant un lieu relativement peu déterminé de l'espace intellectuel, les sciences de l'éducation ont permis, dans une période de développement comme les années 60 et 70, à des agents porteurs de propriétés hétérogènes et guidés par des intentions intellectuelles bien différentes, pour ne pas dire opposées, de s'écarter de leur discipline d'origine. Au vu de la rareté des postes universitaires ouverts aux philosophes, un secteur à *construire* offrait le triple avantage d'exiger de ces nouveaux entrants le paiement de « droits d'entrée » moins élevés que la philosophie, d'offrir une certaine liberté dans les orientations de recherche et la possibilité de continuer à « philosopher » en dehors des limites de l'univers cloisonné de la philosophie académique. Dominés, de part leurs origines sociales, au sein d'une discipline dominante et plus identifiés à la figure du « professeur » qu'à celle du théoricien, certains ont pu trouver, et produire, dans ce nouveau secteur, des objets d'investissement plus en phase avec leurs dispositions. Quoique philosophes heureux et identifiés à leur univers d'appartenance, d'autres ont pu, face aux barrières qu'opposait l'espace universitaire à leurs aspirations, y trouver un lieu plus aisément accessible. Ces derniers tendant à perpétuer, au

²⁴² Alain VERGNIoux, *40 ans de sciences de l'éducation*, op.cit.

sein même de cet espace particulier, l'existence d'un pôle théoricien en défendant, dans le même mouvement l'utilité d'une « philosophie de l'éducation », et la valeur à accorder au capital philosophique.

Ainsi, si les sciences de l'éducation ont, à n'en pas douter, contribué à renouveler l'étude des problématiques pédagogiques en proposant des analyses plus concrètes que celles de leurs prédécesseurs théoriciens, elles ont toutefois hérité de débats ayant structuré le champ philosophique. Celui-ci, travaillé par le clivage entre la foncière vocation pédagogique de la philosophie et les ambitions théoriciennes caractéristiques de son pôle avant-gardiste, semble avoir transmis aux sciences de l'éducation certaines propriétés d'une structure que les agents, par leurs luttes même au sujet de la place à accorder à la dimension philosophique de leur discipline, contribuent à reproduire. En effet, au travers du cas étudié, c'est une lutte ancienne portant sur la valeur respective de la philosophie et des savoirs positifs que l'on voit se rejouer sous une forme nouvelle.

Vers le concret

Quels sociologues sont devenus les philosophes ?

« Quand on a la possibilité d'être philosophe et qu'on met une casquette de sociologue, on perd vraiment du capital et l'on se met à la merci de tous les professeurs de philosophie qui peuvent dire : Il n'est qu'un sociologue. Pour faire ce genre de choses, il faut avoir des propriétés particulières. Il faut être un peu bizarre. »

Pierre Bourdieu,
Sociologie Générale

A l'instar des sciences de l'éducation, la sociologie apparaît, dès le moment de sa fondation qu'il faudrait situer avec l'émergence de l'œuvre d'Émile Durkheim²⁴³, comme une discipline travaillée par différentes tensions dont les pôles antagonistes sont désignés par autant de « labels théoriques ». Tournée vers l'étude des *faits sociaux* sans basculer dans l'empirisme, nécessairement appuyée sur un appareillage conceptuel sans verser dans la pure spéculation, celle-ci a dû conjuguer ces aspects divergents du travail savant que sont l'investigation empirique et la généralisation théorique. Animée par une volonté de « dire le vrai » sans sacrifier son potentiel critique, et par un souci de suggérer une action possible tout en se distinguant du militantisme politique elle constitue également un lieu où se côtoient exigence de neutralité et engagement critique²⁴⁴. Enfin, fondée sur l'affirmation de l'extériorité du social sans embrasser un anti-psychologisme objectiviste, la sociologie a été travaillée par la question de l'articulation entre structures sociales et spécificités individuelles, objet et sujet. Bref, théorie et empirie, engagement et neutralité, collectif et individuel sont autant de couples d'oppositions désignant des lignes de tensions structurant la discipline de ses origines à aujourd'hui.

Bien que ces oppositions trouvent moins leur principe dans la logique de la science que dans celle

²⁴³ Comme le souligne Johan HEILBRON : « *Émile Durkheim fut le premier à convertir la conception comtienne de la science sociale comme discipline relativement autonome en un programme de recherches véritables. Avec Comte, la sociologie était devenue pensable en France ; mais il fallut attendre Durkheim pour qu'elle devienne praticable* » *Naissance de la sociologie*, Agone, 2006

²⁴⁴ Gérard MAUGER souligne que : « *En ce qui concerne les rapports des sociologues avec le champ politique, il semble, schématiquement, que le répertoire des pratiques puisse être distribué entre trois pôles : « expertise », « engagement » et « autonomie ».* *Pour une sociologie de la sociologie* L'Homme et la société, 1999, numéro 131, p-101-120

de la concurrence entre agents occupant des positions différentes au sein du champ de la sociologie, elles tendent à structurer leurs pratiques²⁴⁵. Ainsi, en sociologie, se sont côtoyés, et opposés, des « théoriciens », et des enquêteurs (que l'on distinguerait sans doute comme on distingue la sociologie d'inspiration allemande des courants anglo-saxons plus empiristes²⁴⁶), des auteurs dont les travaux venaient soutenir des positions politiques, et d'autres soucieux de leur autonomie, des partisans d'un objectivisme sans sujet et des défenseurs d'un psychologisme individualiste. Les termes de cette dernière opposition étant traditionnellement associés à la pensée « structuraliste » ou « holiste » d'une part et à la théorie de « l'action rationnelle », d'autre part. L'enquête entreprise venait interroger le rôle spécifique des philosophes dans la construction comme dans les avancées de la sociologie et se trouvait directement concernée par ces clivages.

En effet, fallait-il prêter *a priori* à des philosophes de formation des dispositions pour la théorie plutôt que pour le « terrain », leur attribuer plus qu'aux autres une intention de « faire science » plutôt que de s'engager dans des travaux ayant une portée critique ? Formés aux humanités, et défenseurs du « penser par soi-même », les philosophes convertis à la sociologie seraient-ils nécessairement les fidèles partisans d'un subjectivisme centré sur l'individu au détriment de ses déterminations objectives ? Fallait-il, au contraire, considérer que, pour un philosophe, un passage à la sociologie impliquait une conversion à l'empirisme ainsi qu'un sacrifice de sa « libre pensée » au profit des structures anonymes ? Fallait-il voir dans toute conversion à la sociologie un sacrifice de sa neutralité « philosophique » laissant place à une pensée « critique » ? Ces questions pouvaient difficilement obtenir des réponses qui ne soient fondées sur l'examen du comportement réel d'un nombre significatif d'individus associé à l'analyse de l'état du champ de la sociologie dans une période donnée.

Ainsi, notre enquête voudrait montrer que, bien qu'elles contiennent leur part de vérité, les propositions évoquées à l'instant étaient loin de rendre totalement compte de la réalité des parcours des agents. Il s'agira plutôt de mettre en lumière la coexistence, dans la période étudiée, de reconversions et de semi-conversions impliquant divers degrés de distanciation à l'égard de la discipline philosophique, et différents modes de conservation, de valorisation ou d'objectivation du capital et des dispositions philosophiques incorporés par les agents. De plus, leurs trajectoires n'étaient pas intelligibles si l'on se restreignait à prendre en compte leurs origines disciplinaires. Les capitaux, les expériences et les affinités politiques ayant, comme on le verra, un rôle déterminant dans l'orientation vers une discipline comme la sociologie. Encore fallait-il examiner la façon qu'ils ont eu de se faire sociologues, le type de sociologie vers laquelle ils se sont tournés, et à quelles

²⁴⁵ Voir Pierre BOURDIEU, *Le champ scientifique*, Actes de la recherche en sciences sociales, 1976, numéro 2, p.88-104

²⁴⁶ Avec des auteurs comme Weber ou Simmel du côté allemand et les auteurs associés à « l'école de Chicago » du côté des États-Unis.

conditions cela fut possible. Ce travail impliquait d'examiner l'état du champ intellectuel au sein duquel se sont opérées les reconversions étudiées, l'histoire dont il héritait et le rôle des auteurs, comme des institutions, ayant structuré cet espace disciplinaire.

*

Selon les périodes, les rapports entre les disciplines en question et les conditions qui rendaient possible le passage de l'une à l'autre n'ont pas été les mêmes. Celle que l'on a étudiée présentant des propriétés particulières qui font qu'elle est généralement présentée comme ayant eu un rôle fondateur. De la création d'une licence spécifique en 1958, à la fondation dix années plus tard du Centre de Sociologie Européenne par Raymond Aron en passant par l'émergence des premiers travaux de sociologie de l'éducation, ceux de Bourdieu et Passeron notamment, les années 60 apparaissent comme une période d'expansion et d'implantation de la sociologie dans l'espace savant²⁴⁷. C'est dire que les diplômés en philosophie que l'on s'apprêtait à étudier ont fait leurs premiers pas au sein d'un espace intellectuel marqué par une sociologie ayant accompli des progrès notables s'agissant de sa professionnalisation, de sa spécialisation et de son autonomisation²⁴⁸, quoiqu'encore marquée par une nette dispersion.

Des auteurs nés dans les années 20 et 30 comme Pierre Bourdieu (1930-2002), Alain Touraine (1925-...), Raymond Boudon (1934-2013), Michel Crozier (1922-2013) ou Henri Mendras (1927-2003) avaient, au début de la période étudiée, acquis une certaine légitimité intellectuelle. Les deux premiers étaient directeurs d'étude à l'EHESS (nommés respectivement en 1964 et en 1960), Boudon maître de conférence à l'université Paris 4 Sorbonne, Crozier professeur de sociologie à Nanterre et Mendras chercheur au CNRS. Incarnant des versions bien différentes de la pratique sociologique, tant du point de vue des méthodes que des intentions, ils se trouvaient en mesure de proposer des projets de recherches fondés sur une certaine assise institutionnelle et permettaient à de nouveaux entrants d'envisager des carrières innovantes.

²⁴⁷ Dans *Le métier de sociologue en France depuis 1945*, Gérald HOUEVILLE qualifie les années 60 d'années « fondatrices »

²⁴⁸ Sur ce point, voir Michael POLLAK, *La planification des sciences sociales*, Actes de la recherche en sciences sociales, 1976, numéro 2, p. 105, Jean-Michel CHAPOULIE, *La seconde fondation de la sociologie française, les Etats-Unis et la classe ouvrière*, op.cit. Alain DROUARD, *Réflexion sur une chronologie*, op.cit. Odile PIRIOU souligne quant à elle l'importance des années 1963 et 1964 : « En 1963, pas ses déclarations, la Société française de sociologie se donne pour mission de favoriser la constitution d'une véritable « profession de sociologue », d'être une association à la fois académique, scientifique et professionnelle sur le modèle nord-américain. Le troisième projet émane de Jean-René Tréanton en 1964 qui, à l'instar de ce qui existe en démographie, souhaite créer un diplôme d'expert-sociologue qui permettrait, d'une part de former à la recherche empirique les apprentis sociologues, d'autre part de leur offrir des débouchés professionnels » Odile PIRIOU, *La sociologie, métier ou profession ? Quand les sociologues prennent position sur l'exercice de la sociologie*, L'homme et la société, 1999, numéro 131, p43

Dans cet espace intellectuel, quels auteurs ont le plus contribué à ce que les enquêtés s'engagent en sociologie ? Se sont-ils trouvés en affinité avec les plus théoriciens et les plus abscons ou ont-ils au contraire cherché à rompre avec une formation de base en s'engageant auprès des plus empiristes ? Quel « type » de sociologie était le plus disposé à accueillir de jeunes philosophes ? Quelle part faire à la philosophie dans les différents processus de reconversion examinés et quel rôle attribuer à d'autres expériences sociales (engagement politique, trajectoire familiale, religion) ? On voudrait aborder ces différentes questions en étudiant les trajectoires d'agents qui ne s'avèrent compréhensibles qu'une fois mises en relation avec la structure du champ intellectuel qui les a rendues possible.

Pour ce faire, on soulignera la permanence des tensions que l'on évoquait plus haut durant deux moments importants du développement de la sociologie. En effet, tant à l'époque où Durkheim entreprenait ses premiers travaux que dans une période de reconstruction de la sociologie comme l'immédiat après-guerre, les différentes façons de manier, de combiner ou d'opposer empirisme et théoricisme, objectivisme et subjectivisme, engagement et neutralité ont engendré des problématiques assez constantes qui reflètent l'espace des débats et des agents au sein duquel la sociologie occupait une position particulière. Ainsi, l'accent mis sur la façon dont ces problèmes ont pu façonner l'espace des possibles intellectuels auxquels la génération étudiée se trouvait confrontée permettait d'éclairer l'évolution des rapports de force entre pôles du champ intellectuel.

I) Durkheim en héritage ?

Comme le souligne Anna Boschetti, « *l'étude du passé risque toujours de prendre comme allant de soi les principes de vision qu'elle mobilise, si elle n'effectue un retour réflexif sur la genèse et l'histoire de ses catégories et sur leurs présupposés épistémologiques* ²⁴⁹ ». La sociologie pouvant difficilement faire exception aux principes qu'elle énonce ; on se propose ici d'évoquer les traits pertinents du contexte et de l'état des rapports de force intellectuels où ont émergé les catégories de pensée à travers lesquelles la sociologie se pense et dont la routine scolaire contribue à reproduire la structure.

La prégnance des questions associées à l'opposition individu/société dans l'œuvre de Durkheim ne fait pas de doutes et, face au constat de leur permanence dans ses écrits, il faudrait évoquer au moins deux types d'explications²⁵⁰ : leur ancrage au sein de sa formation intellectuelle comme des débats savants de son temps et leur dimension constitutive de l'objet de cette nouvelle discipline. Jeune, Durkheim était fort concerné par la question des rapports qu'il fallait concevoir entre l'individu et sa collectivité, comme par les conclusions politiques qu'il fallait en tirer. Une fois acquis maturité intellectuelle et reconnaissance, il prendra position dans un espace savant travaillé par cette question et ses implications idéologiques. Une fois passée l'agrégation de philosophie, celui qui n'était pas encore le père de la sociologie française projetait de réaliser une thèse de doctorat portant sur la question des rapports entre l'individu et la solidarité sociale²⁵¹. Ses lectures s'orientant vers des penseurs politiques comme Saint-Simon, Comte, Espinas ou encore Spencer, théoricien politique et économiste libéral. Toutefois, on pourrait situer ses premières sympathies intellectuelles avec la lecture de deux auteurs dont la fréquentation fut rendu possible par un voyage d'étude en Allemagne réalisé dans la seconde moitié de l'année scolaire 1886. Il s'agit d'Albert Schaeffle, auquel il reconnaîtra le mérite de s'opposer à certains courants dominant l'économie politique de l'époque, et Wilhelm Wundt, chez qui il trouvera une formulation conforme à ses conceptions des rapports entre individu et société²⁵²

²⁴⁹ Anna BOSCHETTI, op.cit.

²⁵⁰ Ceci dès sa thèse de doctorat, Marcel FOURNIER précise : « *Durkheim aborde toute une série de problèmes qui sont au cœur de son doctorat : analogie entre organisme individuel et société, unité/multiplicité, différenciation des individus et changement social, nature de la conscience collective, rôle de la morale* » Marcel FOURNIER, op.cit.

²⁵¹ Steven LUKES, *Durkheim, his life in work*, Broché, 1985

²⁵² A la lecture de son jugement sur le premier, on reconnaît l'importance accordée à l'extériorité du social : « *la société n'est pas une simple collection d'individus, c'est un être qui a précédé ceux dont il est aujourd'hui composé et qui leur survivra, qui agit sur eux plus qu'ils n'agissent sur lui, qui a sa vie, sa conscience, ses intérêts et sa destinée* ». Et c'est à travers des commentaires portant sur le second que l'on peut déceler une première formulation de l'explication du social par le social : « *L'individu est trop peu de chose pour pouvoir ébranler la société. Sans doute les habitudes utiles, dont il est l'initiateur, sont bien capables de se généraliser un peu, mais elles ne peuvent dépasser un cercle très restreint ; elles ne peuvent guère s'étendre au delà de la famille, du petit monde des amis ou de la corporation. C'est ainsi que*

Dans l'espace savant, Durkheim et ses héritiers, Mauss et Halbwachs notamment, ont par ailleurs dû produire l'effort de situer les frontières de la sociologie par rapport à celles de deux disciplines voisines : la psychologie et la philosophie, incarnées par des auteurs comme Pierre Janet et Henri Bergson. Sans doute en raison de l'aspect encore fragile de l'implantation de la sociologie au sein des institutions universitaires, Durkheim et les durkheimiens ont formulé des critiques plus ou moins vigoureuses à leur encontre et se sont montrés plus ou moins conciliants envers ces auteurs²⁵³. Avec eux, la discussion a principalement porté sur les différents modes d'explications des *actions* des agents. Fallait-il les expliquer par des causes sociales ou par des motifs individuels ? Débat classique et fondateur au sein duquel la position adoptée par Durkheim contribue encore aujourd'hui à le faire apparaître comme le défenseur d'une sociologie « holiste » déniait toute réalité à la vie psychique. Pourtant, loin de nier l'existence de *l'individu*, sa posture antipsychologiste prend plutôt la forme d'un choix méthodologique²⁵⁴

A la fin de sa période bordelaise, sa position intellectuelle tendant à se consolider, Durkheim a, en 1895 délimité les frontières, l'orientation générale et les méthodes qu'il souhaitait fournir à sa discipline dans un ouvrage programmatique « *Les règles de la méthode sociologique* ». On pourrait les résumer à travers cinq axes essentiels :

-L'émancipation à l'égard de la philosophie :

D'abord, elle est indépendante de toute philosophie. Parce que la sociologie est née des grandes doctrines philosophiques, elle a gardé l'habitude de s'appuyer sur quelque système dont elle se trouve ainsi solidaire. C'est ainsi qu'elle a été successivement positiviste, évolutionniste, spiritualiste, alors qu'elle doit se contenter d'être la sociologie tout court. (...) La sociologie n'a pas à prendre de parti entre les grandes hypothèses qui divisent les métaphysiciens. Elle n'a pas plus à affirmer la liberté que le déterminisme. Tout ce qu'elle demande qu'on lui accorde, c'est que le principe de causalité s'applique aux phénomènes sociaux. (...)

-L'indépendance politique :

Vis-à-vis des doctrines pratiques, notre méthode permet et commande la même indépendance. La sociologie ainsi entendue ne sera ni individualiste, ni communiste, ni socialiste, au sens qu'on donne vulgairement à ces mots. Par principe, elle ignorera ces théories auxquelles elle ne saurait reconnaître de valeur scientifique, puisqu'elles tendent directement, non à exprimer les faits, mais à les réformer. Du moins, si elle s'y intéresse, c'est dans la mesure où elle y voit des faits sociaux qui peuvent l'aider à comprendre la réalité sociale en manifestant les besoins qui travaillent la société. Ce n'est pas, toutefois, qu'elle doive se désintéresser des questions pratiques. On a pu voir, au

prennent naissance les modes, les usages. Mais ce qui distinguera toujours les usages des mœurs, c'est qu'ils n'ont pas de force obligatoire. Bien loin que les individus puissent les transformer en mœurs, on voit plutôt des mœurs qui, en se contractant, retombent à l'état d'habitudes individuelles. Les mœurs, fait collectif, doivent donc avoir pour cause un autre fait collectif.»

²⁵³ Voir Louis PINTO, *Morale bergsonnienne et sociologie*, dans *Philosophie et sociologie, libres échanges*, Ithaque, 2014

²⁵⁴ *ibid*

contraire, que notre préoccupation constante était de l'orienter de manière à ce qu'elle puisse aboutir pratiquement. Elle rencontre nécessairement ces problèmes au terme de ses recherches.

-L'exigence de scientificité :

En second lieu, notre méthode est objective. Elle est dominée tout entière par cette idée que les faits sociaux sont des choses et doivent être traités comme telles. Sans doute, ce principe se retrouve, sous une forme un peu différente, à la base des doctrines de Comte et de M. Spencer. Mais ces grands penseurs en ont donné la formule théorique, plus qu'ils ne l'ont mise en pratique. Pour qu'elle ne restât pas lettre morte, il ne suffisait pas de la promulguer ; il fallait en faire la base de toute une discipline qui prît le savant au moment même où il aborde l'objet de ses recherches et qui l'accompagnât pas à pas dans toutes ses démarches. C'est à instituer cette discipline que nous nous sommes attaché. (...)

-La nécessité de traiter les faits sociaux comme des choses :

Mais si nous considérons les faits sociaux comme des choses, c'est comme des choses sociales. C'est le troisième trait caractéristique de notre méthode d'être exclusivement sociologique. Il a souvent paru que ces phénomènes, à cause de leur extrême complexité, ou bien étaient réfractaires à la science, ou bien n'y pouvaient entrer que réduits à leurs conditions élémentaires, soit psychiques, soit organiques, c'est-à-dire dépouillés de leur nature propre. Nous avons, au contraire, entrepris d'établir qu'il était possible de les traiter scientifiquement sans rien leur enlever de leurs caractères spécifiques. (...)

La sociologie n'est donc l'annexe d'aucune autre science ; elle est elle-même une science distincte et autonome, et le sentiment de ce qu'a de spécial la réalité sociale est même tellement nécessaire au sociologue que, seule, une culture spécialement sociologique peut le préparer à l'intelligence des faits sociaux. Tels nous paraissent être les principes de la méthode sociologique.

-La distance à l'égard des succès mondains :

Quand, comme condition d'initiation préalable, on demande aux gens de se défaire des concepts qu'ils ont l'habitude d'appliquer à un ordre de choses, pour repenser celles-ci à nouveaux frais, on ne peut s'attendre à recruter une nombreuse clientèle. Mais ce n'est pas le but où nous tendons. Nous croyons, au contraire, que le moment est venu pour la sociologie de renoncer aux succès mondains, pour ainsi parler, et de prendre le caractère ésotérique qui convient à toute science. Elle gagnera ainsi en dignité et en autorité ce qu'elle perdra peut-être en popularité.

Objectivité des faits sociaux, scientificité de la sociologie, rapport du collectif et de l'individuel, fonction sociale de la sociologie, autant de thèmes ayant structuré la discipline et autour desquels elle ne cesse de se recomposer, dans ses limites propres, en relation aux autres disciplines et au champ politique. L'orientation durkheimienne, prédisposée à susciter les résistances des hommes de lettres²⁵⁵ et des philosophes, sera marginalisée après 1945²⁵⁶.

²⁵⁵ Sur ce point voir notamment Gisèle SAPIRO, *Défense et illustration de « l'honnête homme », Les hommes de lettres contre la sociologie*, Actes de la recherche en sciences sociales, 2004, numéro 153

²⁵⁶ Années de crise faisant suite à une période de « rééducation », comme l'a montré Francine Muel-Dreyfus, voir Francine MUEL-DREYFUS, *La rééducation de la sociologie sous le régime de Vichy*, Actes de la recherche en sciences sociales, vol. n° 153, no. 3, 2004, pp. 65-77.

II) La sociologie en reconstruction :

Dans les années qui suivent la seconde guerre mondiale et jusqu'au début des années 60 les éléments suivants marquent l'état de la sociologie : sa relative marginalité institutionnelle, la forte politisation des pratiques de recherche, son incarnation par un petit nombre de « patrons » intellectuels et l'éclipse de l'héritage durkheimien que l'on vient d'évoquer²⁵⁷. Encore largement dominé par une philosophie personaliste, existentialiste et subjectiviste, le champ intellectuel était peu disposé à recevoir les méthodes d'objectivation proposées par la sociologie, comme le postulat durkheimien, violemment rejeté par Sartre, d'une existence autonome du « fait social »²⁵⁸. Dans la revue intellectuelle la plus prestigieuse, *Les Temps modernes*, les sciences sociales étaient totalement ignorées à l'exception de la psychologie et de la psychanalyse du fait de leur proximité avec les thèmes existentialistes. Comme le souligne Johan Heilbron, « *La revue Esprit donnait à peu près la même image, tandis que dans La Nouvelle Critique, les sciences sociales étaient combattues de manière plus « militante », la sociologie y était qualifiée de façon lapidaire de « science policière »*²⁵⁹. L'héritage durkheimien survivant grâce à la présence de deux professeurs occupant la chaire de sociologie à la Sorbonne, Albert Bayet jusqu'en 1948 et Georges Davy jusqu'en 1955.

Cantonée dans une région étroite et dominée sur le plan intellectuel, la sociologie constituait une discipline « présente, sur le plan institutionnel, seulement au titre d'un certificat de la licence de philosophie, offrant peu de perspectives de carrières universitaires. Quant à la recherche sociologique, largement ignorée, elle était encore moins attractive. Les premiers chercheurs étaient donc peu nombreux les premières années. » « *Le Centre d'Etudes Sociologiques (CES), créé en 1946, a été le premier et le seul laboratoire CNRS de sociologie jusqu'en 1968. Dirigé successivement par G.Gurvitch (1946-1949), G.Friedmann (1949-1951), M.Sorre (1951-1956) et J.Stoetzel (1956-1968)* », selon Patricia Vannier. C'est autour de ces noms, auxquels il faut ajouter Raymond Aron, que s'organise une sociologie encore nettement dominée par la philosophie sur le

²⁵⁷ Victor KARADY, *Durkheim, les sciences de l'homme et l'Université, bilan d'un semi-échec*, Revue française de sociologie, 1976, Volume 17, p 267

²⁵⁸ « *La sociologie de Durkheim est morte : les faits sociaux ne sont pas des choses, ils ont des significations et, comme tels, ils renvoient à l'être par qui les significations viennent au monde, à l'homme* » *Le processus historique dans Les écrits de Sartre*, Gallimard, 1970

²⁵⁹ Johan HEILBRON, *Pionniers par défaut ?* Revue française de sociologie, 1991, numéro 32, p 365

marché des biens savants. A l'exception de Maximilien Sorre²⁶⁰, tous ces auteurs ont réalisé des études de philosophie et trois d'entre eux sont passés par la voie royale de l'ENS et de l'agrégation.

Aron, né en 1905 à Paris est entré à l'École Normale Supérieure en 1924 où il se lie d'amitié avec Sartre et Nizan. En 1928 il est reçu premier à l'agrégation de philosophie et commence à enseigner à l'université de Cologne en 1930, puis à Berlin de 1931 à 1933. C'est là qu'il découvre la sociologie allemande à laquelle il consacrera, en 1935 un ouvrage (*La sociologie allemande contemporaine*). Trois ans plus tard, il soutient ses deux thèses : *Introduction à la philosophie de l'histoire* et *La philosophie critique de l'Histoire*.

Georges Friedmann est né en 1902, également normalien et agrégé de philosophie, il sera recruté au titre d'assistant de Célestin Bouglé au centre de documentation sociale de l'ENS. C'est en 1946 qu'il soutient une thèse intitulée « *Problèmes humains du machinisme industriel* » avec une thèse portant quant à elle sur Leibniz et Spinoza. Il occupera, à partir de 1946 la chaire d'histoire du travail au Conservatoire National des Arts et Métiers puis sera nommé 2 ans plus tard directeur d'études à l'EPHE. En 1949, il succède à Georges Gurvitch à la direction du Centre d'Études Sociologiques.

Ce dernier, né en 1894 en Russie est arrivé en France en 1925 après des études de philosophie. Il assume de 1927 à 1929 une charge de cours à la Sorbonne à l'initiative de Léon Brunschicg, puis à Bordeaux jusqu'en 1935. En 1930, il fait paraître *Les tendances actuelles de la philosophie allemande* et en 1935 *L'expérience juridique et la philosophie pluraliste du droit*. Il soutient ses deux thèses en Sorbonne en 1932 : *L'idée de droit social* et *Le temps présent et l'idée de droit social*. Après avoir fondé le CES en 1946, il est élu à la Sorbonne en 1949 et à l'EPHE en 1950.

Jean Stoetzel est né en 1910, normalien et agrégé de philosophie, il est le fondateur et directeur de l'IFOP en 1938 ainsi que celui de la section psychosociologie de cet institut. Il soutient sa thèse intitulée *Esquisse d'une théorie des opinions* en 1938. Il est nommé à l'université de Bordeaux en 1945 et à la Sorbonne en 1956 où il occupe le premier poste de psychologie sociale. Il est le directeur du CES de 1955 à 1968 et de l'institut des sciences sociales du travail jusqu'en 1970.

Mais on ne saurait se limiter à enregistrer les « origines » philosophiques de la plupart des « grands » sociologues de l'époque sans souligner que chacun incarnait une façon possible de prendre ses distances à l'égard de cette première formation. De ce point de vue, on opposerait sans doute les évolutions de Jean Stoetzel à celle de Raymond Aron et Georges Gurvitch, Georges Friedmann incarnant une posture intermédiaire.

En effet, dans les travaux de Jean Stoetzel, emprunts de sociologie américaine, la posture et le référent philosophique sont entièrement mis de côté. S'inspirant de recherches états-uniennes découvertes lors d'un séjour outre Atlantique réalisé après l'obtention de l'agrégation, il est l'instigateur en France d'une discipline nouvelle, au confluent de la psychologie et de la sociologie, la psychologie sociale. Fondateur de l'IFOP, ses principaux ouvrages, articles et communications ont influencé la pratique des sondages d'opinion. Sa posture ne le situait pas dans l'espace du débat « philosophique » et on ne lui connaît pas de divergence idéologique avec un philosophe de son temps analogue à celle opposant Sartre et Aron. Ses travaux ne témoignent pas des mêmes

²⁶⁰ Maximilien Sorre (1880-1962) est un géographe français qui a dirigé le CES de 1951 à 1956

ambitions théoriques, ou de la même hauteur de vue, que ces derniers mais se vouaient à fournir des instruments directement applicables par des instances de sondage. La sociologie de Stoetzel s'apparente plutôt à une pratique « d'expert » qu'à une pratique savante aux ambitions systématiques comme chez Aron et Gurvitch.

Ces derniers, en dépit de leurs évidentes divergences intellectuelles et politiques, se rapprochent par une posture de théoricien proposant des considérations générales sur la société et de commentateur des auteurs classiques de la sociologie et de la philosophie (Comte, Weber, Mauss, Fichte, Hegel, Marx, ce dernier constituant une référence centrale chez Aron). Ceux-ci n'ont pas réalisé d'enquête de terrain pour se consacrer à la rédaction d'ouvrages de synthèse, d'histoire de la sociologie et de la philosophie. L'ensemble des ouvrages publiés par Gurvitch pourrait se diviser en trois parties distinctes : des commentaires de philosophes classiques et contemporains (*Les tendances actuelles de la philosophie allemande, Fichtes System der concreten Ethik, Le concept de classes sociales chez Marx*), des ouvrages de théorie sociologique (*Essai de sociologie, La vocation actuelle de la sociologie*) et de sociologie du droit (*Éléments de sociologie juridique*). L'œuvre d'Aron, relevant d'une posture analogue, rédigée parallèlement à une carrière de journaliste politique, en quatre parties : des ouvrages de synthèse sur l'histoire de la sociologie et des sciences humaines (*La sociologie allemande contemporaine, Les étapes de la pensée sociologique*), des ouvrages critiques consacrés à Marx et au marxisme (*Le marxisme de Marx, La lutte des classes*), des textes polémiques l'opposant à ses adversaires intellectuels, Sartre au premier chef (*L'opium des intellectuels, Polémiques*), et des commentaires de l'actualité économique et politique (*La tragédie algérienne, De Gaulle, Israël et les juifs, La révolution introuvable*).

Georges Friedmann fut quant à lui, un des principaux inspirateurs d'une sociologie du travail orientée sur l'étude des conditions de vie de la classe ouvrière²⁶¹. Cette posture incitait à la réalisation d'enquêtes de terrain mais ses propres publications restent marquées par des ambitions théoriques corrélatives d'une mise en avant du référent philosophique, notamment dans des travaux comme *Leibniz et Spinoza* où il se confronte à des auteurs classiques et *La puissance et la sagesse* où il propose ses vues sur l'avenir des sociétés industrielles. Chez ces auteurs, la référence à Durkheim est quasiment absente et, à travers leur positionnement, on peut voir que la division du travail savant, entre « théoricien » et « praticien » est directement corrélée au mode de conservation d'un capital et d'une posture philosophique.

Du côté de la recherche empirique, comme le souligne Johan Heilbron, l'intérêt pour la classe

²⁶¹ Johan HEILBRON rapporte le témoignage d'un des anciens étudiants de Friedmann : « *Ce qui m'a sensibilisé à la sociologie c'est simplement d'avoir assisté à la soutenance de la thèse de Georges Friedmann en 1947, sur les « Problèmes du machinisme industriel ». C'était une des premières thèses marquante après la guerre, avec ce côté assez nouveau de s'inspirer à la fois du marxisme et de la sociologie américaine et de s'intéresser davantage à la classe ouvrière* »

ouvrière, lié à la politisation des agents, était général. Comme l'engagement « *constituait un élément majeur de l'identité de l'intellectuel et que les sciences sociales étaient plutôt méprisées, les recherches étaient plus souvent conçues et discutées dans le vocabulaire politique de l'époque qu'en termes proprement scientifiques. Les chercheurs jouissaient en effet à l'époque d'une liberté formelle assez grande. Ils avaient pour tâche de conduire des travaux empiriques et leurs résultats étaient jugés de temps à autre par les patrons universitaires qui dirigeaient le CES. La restriction essentielle était implicite : il fallait respecter la division du travail, selon laquelle les « grandes » questions théoriques étaient réservées aux professeurs²⁶² » ». Dans cette période, la séparation entre élaboration théorique et travail de terrain semble à son comble, situation qui tendra à changer à partir des années 60*

III) Une période fondatrice :

Les années 60 correspondent à une transformation de la position relative de la sociologie dans l'espace savant et à un bouleversement des rapports de force entre courants intellectuels. A la faiblesse des vocations pour la sociologie évoquée par Heilbron dans *Pionniers par défaut ?* fait place une plus grande attraction pour cette discipline. La reconversion des jeunes philosophes n'étant sans doute pas le moindre des indicateurs de cette évolution. Parmi eux, on notera d'abord une forte proportion d'agrégés par rapport aux certifiés (16 agrégés contre 5 certifiés). Signe de sa progression dans les hiérarchies académiques, la sociologie n'a pas seulement rencontré un écho chez des philosophes « dominés », mais bel et bien chez les plus dotés scolairement. C'est dire que, dans cette période, on ne pouvait plus la considérer comme une vocation « négative »²⁶³. Autre signe de sa transformation, elle permettait d'explorer des domaines hétérogènes (éducation, art, sciences, classes populaires, monde rural, ville...) et de mobiliser des instruments variés (statistique, épistémologie, histoire, enquêtes de terrain,...). En mesure de proposer l'étude d'univers nouveaux, la sociologie s'extirpait de l'alternative entre « grande théorie » et étude de la classe ouvrière.

²⁶² Ibid.

²⁶³ Sur la question de la perception de la sociologie par les philosophes de la génération précédente, on pourra se reporter au témoignage de Pierre BOURDIEU dans *Choses Dites* : « *L'assurance des philosophes normaliens se trouvait renforcée par le fait que les sociologues issus de l'entre-deux-guerres Jean Stoetzel ou même Georges Friedmann qui avait écrit un livre assez faible sur Leibniz et Spinoza, leur apparaissait comme le produit d'une vocation négative* ».

Les philosophes devenus sociologues (1968-1978)

Nom	Concours obtenu	Position ²⁶⁴
Jean Manuel De Queiroz	1968 (agrégation)	Université Rennes 2
Etienne Géhin	1968 (agrégation)	Université Nancy 2
Dominique Merllié	1968 (agrégation)	Université Paris 8
Yves Grafmeyer	1969 (agrégation)	Université Lyon 2
Lise Demailly	1969 (agrégation)	Université Lille 1
Bernard Picon	1969 (agrégation)	CNRS
Louis Pinto	1970 (agrégation)	CNRS
Dominique Martin	1970 (agrégation)	Université Lyon 2
Jean Michel Berthelot	1970 (agrégation)	Université Paris 4
Yvon Lamy	1972 (agrégation)	Université de Limoges
Bruno Latour	1972 (agrégation)	IEP Paris
Alain Bihr	1973 (capes)	Université de France-Comté
Olivier Schwartz	1973 (agrégation)	Université Paris 5
Jean Louis Fabiani	1974 (agrégation)	EHESS
Jean Yves Trepos	1975 (capes)	Université de Metz
François Héran	1975 (agrégation)	INED
Pierre Michel Menger	1975 (agrégation)	Collège de France
Béatrice Avakian	1976 (agrégation)	École des mines de Paris
Jean Pierre Lavaud	1976 (capes)	Université Lille 3
Alban Bouvier ²⁶⁵	1977 (capes)	Université Aix-Marseille

On a noté que les domaines de spécialité étaient extrêmement divers. En s'appuyant sur la classification de l'AFS, 13 réseaux thématiques (RT) sur 50 sont représentés au sein de cette sous-population (RT1 : Savoirs, travail, professions, RT2, Migrations, Altérité et Internationalisation, RT4, Sociologie de l'éducation et de la formation, RT9 : Sociologie de l'urbain et des territoires, RT10 Sociologie de la connaissance, RT11 : Sociologie de la consommation et des usages, RT14 : Sociologie des arts et de la culture, RT23 : Travail, activité technique, RT25 : Travail, organisation, emploi RT27 : Sociologie des intellectuels et de l'expertise : savoirs et pouvoirs, RT34 : Sociologie politique, RT36 : Théories et paradigmes sociologiques, RT49 : Histoire de la sociologie)²⁶⁶. Constat

²⁶⁴ Comme précédemment, il s'agit de la dernière position institutionnelle occupée

²⁶⁵ Reçu à l'agrégation en 1980, voir l'entretien dans cette partie.

²⁶⁶ En raison du caractère réducteur et contenant sa part d'arbitraire d'une telle division administrative, on a renoncé à associer un agent à un seul RT. De plus cette classification correspondait à un découpage de la discipline qui n'était pas celui des années 70. Toutefois, en s'appuyant sur les thèses réalisées, les principales publications et les propos des agents lors des entretiens, on pouvait saisir leurs principales orientations. Étant entendu qu'un même auteur

qui interdisait d'établir une connexion directe entre formation philosophique et objets de recherches. Toutefois on ne pouvait que noter la nette prédominance du pôle savant de la sociologie (Université, EHESS, CNRS) au sein de ce groupe de trajectoire, les philosophes étant sans doute plus disposés à évoluer du côté du « savoir » que de « l'expertise ».

Respectivement reçus à l'École Normale Supérieure en 1964, 1971, 1972, Yves Grafmeyer, François Héran et Pierre Michel Menger se sont rapidement tournés vers la sociologie après avoir obtenu l'agrégation. Leurs témoignages contribuent à mettre en lumière l'attraction que pouvait exercer cette nouvelle discipline sur les élites scolaires et l'alternative à l'enseignement en lycée qu'elle incarnait. Tous ont découvert les recherches sociologiques de cette période par le biais de séminaires proposés aux élèves de l'ENS²⁶⁷.

« -Arrivé à l'ENS, j'ai fait deux découvertes : Derrida et Bourdieu. Bourdieu je ne l'ai découvert que la deuxième année parce que Chamboredon était vraiment très discret. En fait j'avais découvert Bourdieu tout seul. J'avais aidé ma femme à faire un mémoire de maîtrise, sur le monde paysan chez Hésiode, et je tombe sur un texte de Bourdieu sur l'honneur dans le monde paysan kabyle, et je trouve ce texte absolument remarquable, très au dessus de tous les autres. Et du coup j'ai regardé ce qu'il avait fait d'autre, donc je suis tombé sur « Les Héritiers » qui m'a passionné. Le côté « socio-analyse » avait très bien marché sur moi, et j'en ai parlé à Menger, c'est un peu moi qui l'ai fait basculer dans la socio, il était bourdieusien pendant quelques mois. Donc je parle de Bourdieu autour de moi. Dans mon entourage, ils étaient quelques-un à lire « Tel Quel », moi j'étais plutôt isolé. Alors il y avait aussi X, qui a fait une carrière d'énarque, c'est la voie qu'empruntaient certains. En fait, j'avais pas beaucoup de contacts avec des philosophes, c'était plutôt avec des gens de langues anciennes ou d'histoire que j'en avais. Auparavant j'avais découvert Derrida, j'avais beaucoup aimé la « Grammatologie », donc j'ai lu un peu Derrida, dans l'ordre. J'avais aussi lu Bourdieu dans l'ordre. »

(François Héran)

« - A cette époque, il se passait des choses très intéressantes autour de la socio, Bourdieu avait un séminaire à l'École Normale. Il y avait des exposés dans son séminaire. Et puis, comme jeune philosophe, la puissance théorique de l'œuvre de Bourdieu avait tout pour m'intéresser, ou me passionner. Mais ensuite il y avait la structure du groupe, qui était inclusive, il fallait être dedans ou vraiment ailleurs, mais être proche sans être dedans ça ne marchait pas très bien. Donc j'ai été plutôt un lecteur de Bourdieu qu'un collaborateur. Plus tard j'ai fait un contrat de recherche sous sa direction avec Raymonde Moulin. Un contrat qu'il avait eu avec Beaubourg et il m'a mis dessus, ça a été très formateur. On m'avait vivement conseillé de me frotter au travail empirique. J'étais tout à fait fasciné par l'œuvre de Bourdieu, Moulin m'avait dit « il faut que vous alliez travailler avec lui ça vous aidera, ce sera utile et puis vous verrez ensuite ce que vous voulez faire ». Mais je ne voulais pas entrer dans le laboratoire de Bourdieu, je ne voulais pas appliquer stricto sensu la théorie de Bourdieu ça ne m'intéressait pas. Assez vite, j'ai ressenti comme un besoin de faire les choses moi-même. »

(Pierre Michel Menger)

pouvait appartenir à plusieurs RT selon le classement de l'AFS.

²⁶⁷ Plus âgé que les deux autres, Yves Grafmeyer s'est initié à la sociologie en même temps qu'il préparait l'agrégation.

« -La sociologie j'en ignorais à peu près tout, ni mon prof de term ni Jean Lacroix, mon prof de prépa, n'avaient... d'ailleurs ils n'avaient pas à le faire, n'avaient d'ouverture particulière vers la sociologie, je savais qui était Durkheim, qui était Auguste Comte, je n'avais pas de... d'idée préconçue, d'ailleurs c'est tant mieux, c'est sûr que la socio je la découvre essentiellement à travers des enseignements pour le petit public de normaliens, mixte philosophes et historiens, c'était les deux disciplines qui s'intéressaient à la socio, avec des enseignements très complémentaires. D'un côté c'était Touraine, qui souhaitait sensibiliser les normaliens à l'intérêt de la discipline, une très forte présence, et une volonté de séduction, je ne sais pas si vous l'avez entendu mais c'est quelqu'un de brillantissime à l'oral, à chaque fois il nous faisait un numéro. C'était tout à fait fascinant. Quand c'était Bourdieu et Passeron, comme ils étaient philosophes de formation, les cours qu'ils venaient faire à l'école mettaient beaucoup plus en relation philosophie et sociologie, Bourdieu devait revenir d'Algérie si je ne m'abuse, mais il parlait peu de sociologie empirique, alors qu'il la pratiquait, et au contraire, tenant compte du public qu'ils avaient devant eux qui était plus exclusivement philosophe, ils essayaient de mettre en relation les grands classiques de la socio et la philosophie, je m'y retrouvais aussi, ils avaient un éclairage sur la socio qui était très différent de celui de Touraine. »

(Yves Grafmeyer)

Parmi les conditions ayant rendu possible ces adhésions nouvelles il y a l'évolution de l'implantation universitaire de la sociologie et de sa diffusion, par le biais de nouvelles revues. Entre 1946 et 1965, 7 revues de sociologie ont vu le jour (Cahiers internationaux de sociologie, 1946, Archives de sociologie des religions, 1955, Sociologie du travail, 1959, Cahiers de sociologie économique, 1959, Archives européennes de sociologie, 1960, Études rurales, 1960, Épistémologie sociologique, 1964). On reprend ici les données fournies par Michael Pollak dans « *La planification des sciences sociales* »

Les caractéristiques des institutions scientifiques en 1968 :

	Ephe	Université	Cnrs	Grandes écoles	Instituts privés
Nombre de centres	6	7	2	1	10
Année de création	1958	1930	1946	1963	1945
Effectif de l'institution	135	42	112	3	290
Effectifs moyens par centre	23	6	56	3	29

Cette évolution institutionnelle était bien entendu corrélée à l'émergence de « personnalités » intellectuelles en mesure de proposer une conception de la pratique sociologique, des projets de recherche et de susciter des carrières nouvelles. Dans son autobiographie, Henri Mendras revient sur la « passation de pouvoir » dont certains professeurs de sa génération ont bénéficié dans les années 70²⁶⁸ « *La bourrasque passée, notre génération s'est trouvée aux commandes. Gurvitch était mort. Gabriel Le Bras avait pris sa retraite et Friedmann avait aussi pris la sienne prématurément. Stoetzel perdait le contrôle de tous ses instruments de pouvoir. (...) Aron s'était éloigné de la sociologie en entrant au Collège de France et par sa rupture brutale avec Bourdieu. Nous étions donc, à quarante, quarante-cinq ans, les nouveaux mandarins avant l'âge.* »

Ces « mandarins avant l'âge » dont la carrière universitaire suivait alors une pente ascendante sont Michel Crozier, Alain Touraine, Raymond Boudon, Pierre Bourdieu et lui-même. Chacun de ces auteurs, issus d'horizons intellectuels divers, signe de l'éclatement de la discipline, avançait une conception propre de sa vocation, de ses objets et de ses méthodes²⁶⁹. Après un séjour aux États-Unis, Michel Crozier proposait une sociologie orientée sur « l'analyse stratégique des organisations », Alain Touraine sur l'analyse des mouvements sociaux et Mendras était un spécialiste de la sociologie du monde rural.

Diplômé d'HEC, Docteur en Droit en 1949, Docteur d'État ès Lettres en 1969, Michel Crozier a fait sa carrière au CNRS (attaché de recherche en 1952, il y devient chargé de recherches en 1954, maître de recherches en 1964, puis directeur de recherches en 1970) et à l'université de Nanterre. Il entreprend sa première recherche empirique sur les Chèques Postaux. Les résultats de l'étude, publiés sous le titre *Petits Fonctionnaires au travail*, le font connaître du milieu des sociologues du travail réunis autour de Georges Friedmann et, dès lors, les enquêtes s'enchaînent les unes aux autres. Entre 1955 et 1959, il dispose d'une équipe à l'Institut des Sciences Sociales du Travail et mène une recherche dans une grande banque, une recherche extensive dans six compagnies d'assurances qui fournira le matériau de son livre *Le Monde des employés de bureau* publié en 1965, et surtout l'enquête dans les manufactures de tabac du SEITA. Durant sa carrière, il se présente comme le principal concepteur de « l'analyse stratégique » en sociologie des organisations²⁷⁰. Selon Michael Pollak, cet auteur se situe « à l'avant-garde de ceux qui, saluant le renforcement des sciences sociales par rapport aux disciplines traditionnelles, se font les avocats d'une collaboration entre la recherche et l'action politique »²⁷¹

Agrégé d'histoire en 1950 Alain Touraine a créé en 1958 le Laboratoire de Sociologie Industrielle, devenu en 1970 le Centre d'Études des Mouvements Sociaux de l'École Pratique des Hautes Études. Alain Touraine fonde, en 1981, et dirige jusqu'en 1993, le Centre d'Analyse et d'Intervention Sociologiques de l'EHESS. A partir de 1960, il est directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales et enseigne, de 1966 à 1969, à la Faculté des Lettres de l'Université de Nanterre²⁷². Ses principaux travaux portent sur les mouvements sociaux, la sociologie de « l'action » et sont marqués comme, on le verra plus loin, par la défense de la notion de « sujet » en sociologie.

²⁶⁸ Selon l'expression d'un enquêté, ces auteurs se sont « partagé le gâteau du CNRS »

²⁶⁹ Henri MENDRAS, *Comment devenir sociologue ? Souvenirs d'un vieux mandarin*. Actes Sud, 1995.

²⁷⁰ Voir Michel CROZIER, *Ma belle Époque* et *A contre courant*, Fayard, 2002. Voir aussi le site d'hommage à cet auteur <http://www.michel-crozier.org/home/home/>

²⁷¹ Michal POLLAK, *La planification des sciences sociales*, op.cit.

²⁷² Alain TOURAINE, *Un désir d'histoire*, Stock, 1977. Voir <http://cadis.ehess.fr/index.php?1152>

Fondateur de la sociologie rurale en France, Henri Mendras a réalisé des études à l'IEP de Paris (où il suit les enseignements de Georges Gurvitch, Georges Friedmann, Gabriel Le Bras et Jean Stoetzel). En 1949, il rejoint le Centre d'études sociologiques, créé par Georges Gurvitch et dirigé ensuite par Georges Friedmann. D'abord tenté par l'étude du monde ouvrier, il se tourne toutefois vers la paysannerie. Boursier à l'université de Chicago, il étudie pendant trois mois un village de paysans mormons de l'Utah. Enthousiasmé par les universités américaines, chez lesquelles il croit trouver le modèle de la profession de sociologue, il réintègre, à son retour en France, le Centre d'Etudes Sociologiques. En 1967 paraît son ouvrage le plus célèbre issu de sa thèse : *La fin des paysans*²⁷³.

Parmi les chercheurs balisant l'espace spécifique de la sociologie dans la période étudiée, deux ont réalisé des études de philosophie, Pierre Bourdieu et Raymond Boudon. L'opposition entre ces deux auteurs permet de mettre en contraste deux modes de conservation de la philosophie qu'autorisait une discipline à la définition et aux frontières floues. Ces auteurs ont une formation intellectuelle analogues mais des dispositions et des trajectoires sociales bien différentes, marquées notamment par un rapport distinct à leur discipline d'origine²⁷⁴.

Reçu à l'école normale supérieure en 1951, agrégé de philosophie en 1954 Pierre Bourdieu projetait de réaliser une thèse de philosophie (*Les structures de la vie affective*) sous la direction de Georges Canguilhem. Suite à sa mobilisation en Algérie, il entreprit ses premiers travaux ethnologiques. Cette expérience donnera lieu à différents ouvrages (*Algérie 60, Travail et Travailleurs en Algérie...*) et aura un rôle déterminant dans sa trajectoire intellectuelle. En effet, une fois de retour en France en 1960, celui-ci s'éloignera définitivement de l'enseignement de la philosophie pour occuper un poste d'assistant en sociologie et poser avec de nombreux collaborateurs (Jean-Claude Passeron, Jean-Claude Chamboredon, Alain Darbel, Luc Boltanski, etc...) les jalons d'une œuvre qui compte parmi les « classiques » de la sociologie française. Il a rejoint l'EPHE en 1964, a fondé la revue *Actes de la recherche en sciences sociales* en 1975 et a été élu au Collège de France en 1981. Ses travaux ont mobilisé d'une façon particulière un héritage philosophique.

Mobilisant aussi bien des auteurs classiques comme Marx, Kant ou Leibniz que des penseurs du XXème siècle comme Wittgenstein, Sartre, Merleau-Pony ou Canguilhem, la sociologie de Bourdieu est en effet adossée à une solide culture philosophique et ne cesse de susciter le dialogue avec les philosophes. Mais cet auteur ne s'est pas contenté de se référer à la philosophie, il l'a également prise comme objet. Sans doute prédisposé par sa formation, Bourdieu a proposé un programme de recherche de sociologie des intellectuels qui s'est concrétisé, notamment, dans un ouvrage comme « *L'ontologie politique de Martin Heidegger* ». Bourdieu sociologue fut, entre autres, sociologue de la philosophie. Ainsi son travail est marqué par la mobilisation de concepts et d'acquis issus de la tradition philosophique mais aussi par une volonté d'objectiver cet espace qui possède son histoire propre.

Dès les années 60 Bourdieu s'est par ailleurs fait le défenseur de la scientificité de la sociologie et de l'autonomie du champ scientifique²⁷⁵. Ses divers engagements et prises de positions publiques-relatifs à l'immigration, au système scolaire, aux médias, au champ culturel, etc...-

²⁷³ Henri MENDRAS, *Souvenirs d'un vieux mandarin*. op.cit. Voir <https://etudesrurales.revues.org/2929>

²⁷⁴ Ici, il ne s'agissait pas de s'engager dans un commentaire complet de la question du rapport de Pierre Bourdieu à la philosophie. Sur ce point voir Patrick CHAMPAGNE et Olivier CHRISTIN, *Pierre Bourdieu Mouvements d'une pensée*, Bordas, Paris, 2004. Louis PINTO, *Pierre Bourdieu et la théorie du monde social*, Seuil, 1998. Et bien entendu les textes proposés par Bourdieu (*Méditations pascaliennes, Science de la science et réflexivité* notamment)

²⁷⁵ Notamment dans un ouvrage phare paru en 1973, « *Le métier de sociologue* »

furent systématiquement fondés sur une activité de recherche préalable. Cette posture, qui le distingue d'un sociologue comme Crozier²⁷⁶, partisan de la collaboration entre chercheurs et dirigeants politiques, lui vaudra des critiques de la part d'auteurs percevant dans cette démarche un aspect stérilisant empêchant la sociologie de prendre des positions normatives.²⁷⁷

La sociologie de Raymond Boudon apparaît aussi comme une œuvre profondément marquée par une formation philosophique. Né en 1934 à Paris, cet auteur a intégré l'école normale supérieure de la rue d'Ulm en 1954 et obtenu l'agrégation de philosophie en 1958. Successeur de Jean Stœtzl à la direction de Centre d'études sociologique entre 1968 et 1971, il dirigera ensuite le Groupes d'Études des Méthodes de l'Analyse Sociologiques (GEMAS). Président du comité de rédaction de revues françaises comme *l'Année sociologique*, *La revue française de sociologie* ou anglo-saxonnes comme *The american journal of sociology* ou *Theory and decision*, il sera reçu à l'académie française en 1991.

Cet auteur s'est globalement donné pour objectif d'élaborer une sociologie adossée à une « théorie générale de la rationalité » qui, par de nombreux aspects, peut difficilement se distinguer d'un discours philosophique. Son œuvre se présente comme une réflexion sur les valeurs (*Le juste et le vrai*, *Le sens des valeurs*), les auteurs classiques de la sociologie et ses méthodes (*Traité de sociologie*, *Études sur les sociologies classiques*), les inégalités sociales (*L'inégalité des chances*, *La logique du social*) ou des thématiques politiques comme la démocratie et le libéralisme (*Tocqueville aujourd'hui*, *Renouveler la démocratie*). Les travaux de Boudon se présentent par ailleurs comme une tentative concurrente à ceux de Bourdieu pour expliquer les inégalités sociales, en mobilisant, non pas une notion identifiée comme « marxiste » comme celle de « capital culturel » ou un auteur comme Durkheim, mais la méthode de « l'individualisme méthodologique » supposant que les individus ont conscience de leurs intérêts. Dans ses travaux les courants de pensée, philosophiques, sociologiques ou psychologiques, qui mettent en question la transparence de la conscience (Freud), la prééminence des déterminants économiques (Marx) ou l'extériorité du social vis-à-vis de l'individu (Durkheim) sont régulièrement objets de critiques en raison de leur aspect « déterministe ». Cette posture savante est associée à une critique de l'humeur anti-institutionnelle des années 70 et à un engagement politique conservateur, auprès de revues libérales comme « Le Débat » ou « Commentaire ».

Ainsi, dans cette période, le champ de la sociologie était marqué par des luttes sur sa définition, ses frontières, son rapport à l'espace politique et à la philosophie comme discours théorique. C'est au sein de cet espace qui a forgé leurs dispositions que les auteurs de la génération étudiée eurent à faire des « choix » d'orientation déterminants.

²⁷⁶ Ce type de conception de la sociologie sera clairement rejeté : « *Les gouvernements ont aujourd'hui besoin d'une science sociale capable de rationaliser, au double sens, la domination, capable à la fois de renforcer les mécanismes qui l'assurent et de la légitimer. Il va de soi que cette science trouve ses limites dans sa fonction pratique. Exemple de cette science partielle, la sociologie des organisations ou la « science politique » telles qu'elles s'enseignent à l'Institut Auguste Comte ou à « Science Po ».* Pierre BOURDIEU, *Questions de sociologie*, op.cit.

²⁷⁷ En 1976, René LOURAU, fondateur avec Georges LAPASSADE du courant d'analyse institutionnelle en sociologie, écrit : « *Le sociologisme dans ses métamorphoses actuelles est fondé sur deux postulats : l'extériorité du sociologue par rapport à « l'objet » : le statut privilégié de spécialiste, d'analyste des problèmes sociaux.* » Citant, comme exemple type de ce modèle, la sociologie de Bourdieu et Passeron, l'auteur avance que le discours de cette sociologie est centré sur « *l'autojustification scientifique permanente, la théorie de la séparation entre la science et la conscience naïve des non-sociologues* ». Voir René LOURAU, *Sociologue à plein temps, analyse institutionnelle et pédagogie*, Paris, Épi, 1976, p. 58 et 61

IV) Comment devenir sociologue ?

a) Étude de cas, de la théorie au terrain. Olivier Schwartz et Yvon Lamy :

L'étude proposée ici ne saurait se limiter à enregistrer les conditions ayant rendu possible la reconversion d'une partie des philosophes à la sociologie. Ainsi, l'examen des trajectoires d'Olivier Schwartz et Yvon Lamy voudrait, à partir des traits pertinents qui les unissent, non seulement mettre en lumière les éléments ayant conduit des lauréats des concours de l'enseignement à s'écarter de la voie ordinaire du professorat en lycée, mais proposer un éclairage plus précis sur les façons de passer d'une telle position à celle de sociologue.

Fils du physicien Bertrand Schwartz et neveu du mathématicien Laurent Schwartz, Olivier Schwartz est issu d'une famille de la bourgeoisie intellectuelle comptant des savants prestigieux. Il a été élève en classe préparatoire à Nancy puis reçu à l'ENS de la rue d'Ulm en 1970. Agrégé de philosophie 3 ans plus tard, il sera par la suite nommé dans une petite ville du Nord de la France, Hénin Liétard. C'est là qu'il s'est engagé dans sa première enquête de terrain s'étalant sur plus d'une dizaine d'années et donnant lieu à une thèse dirigée par Gérard Althabe puis à un ouvrage « *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord* » publié pour la première fois en 1990.

D'une extraction plus modeste, ses parents étaient petits commerçants, Yvon Lamy n'est pas passé par la « voie royale » des classes préparatoires et des grandes écoles, mais par deux universités de province, à Toulouse et Clermont Ferrand. Nommé en Dordogne, près de Périgueux, après sa réussite à l'agrégation et un stage en région parisienne, il a également investi le terrain disponible à proximité de son lieu d'exercice pour réaliser une thèse de sociologie sur le monde rural dirigée par Henri Mendras et soutenue en 1984 (« *Travail du fer, propriétés foncières, sociétés paysannes* »). Ici, il s'agira d'élucider les causes et les raisons qui ont conduit deux professeurs débutants à exploiter la modification de leur position dans l'espace social et géographique et leur stabilisation professionnelle pour la convertir en travail sociologique.

D'abord peu enclins à étudier la sociologie, du fait de la relative marginalité de ce secteur et de leur attachement à celle qui apparaissait comme une discipline prestigieuse et fondatrice, ceux-ci furent des étudiants philosophes heureux dont l'identité et l'orientation intellectuelle n'étaient sans doute pas mises en péril par la percée des sciences humaines. Investis politiquement (l'un au Parti

Communiste, l'autre à l'Unef et dans différents courants d'extrême gauche), leurs dispositions critiques se manifestaient à travers un engagement partisan encouragé par une période de forte politisation puis, bien entendu, par les événements de Mai 68. Après des études de philosophie réussies et leurs années de stage, ils furent nommés en province pour enseigner en lycée. Cette période d'entrée dans la « vie adulte » mettant fin à cet état d'apesanteur sociale que procure la vie étudiante et correspondant, comme pour la plupart des lauréats des concours, à l'annonce d'un avenir probable : celui de professeur en lycée.

C'est dans cette période charnière que leur posture de lecteur bienveillant et autodidacte des sciences humaines tendra à se transformer pour devenir celle du praticien encadré par une institution et guidé par un projet de recherche. En effet, pour qui avait des chances d'éprouver comme un sentiment d'enfermement scolaire associé à la position de professeur de lycée et avait sans doute fait le deuil d'une carrière politique subversive dans une période de reflux militant, la voie de la recherche constituait une opportunité offrant différents avantages. D'abord, la portée critique de la sociologie entraînait en cohérence avec leurs dispositions militantes et leur permettait d'être épargnés par le renoncement douloureux à toute activité subversive tout en se distinguant du passage éclatant à un anti-marxisme militant que d'autres agents, plus célèbres, n'ont pas hésité à ériger en mission d'utilité publique. De plus, elle permettait de réinvestir de façon moins abstraite que ne l'autorisait leur formation de philosophe une culture sociologique et anthropologique autodidacte accumulée durant des années d'études marquées par une relative porosité entre disciplines. Enfin la sociologie, en progression dans l'espace institutionnel offrait des perspectives de carrière pour qui ne souhaitait pas répéter *ad vitam* le programme du bac et voyait ses croyances philosophiques s'affaiblir.

Ainsi, il s'agira de montrer qu'il n'y avait pas à parler de « choix », au sens intentionaliste, de s'engager en sociologie mais de la rencontre entre des dispositions sociales associées à des capitaux (aussi bien intellectuels que politiques) et un état du champ intellectuel.

« Je ne crois pas avoir jamais été philosophe »

Olivier Schwartz

Comment comprendre qu'un normalien de la rue d'Ulm reçu premier à l'agrégation de philosophie en 1973 s'engage dans une enquête de terrain consacrée au style de vie des classes populaires d'une petite ville du Nord de la France ? Reconversion radicale du pôle théoricien de l'espace savant à la pratique de l'enquête de terrain, la trajectoire d'Olivier Schwartz constitue un objet privilégié pour examiner l'évolution des relations entre philosophie et sciences sociales dans la période délimitée.

« *Je ne crois pas avoir jamais été philosophe* ». Cette phrase qui a servi de point final à l'entretien réalisé le 29 avril 2014 avec ce dernier a de quoi surprendre quand on connaît les titres de noblesse philosophique qu'il a accumulés durant sa période de formation intellectuelle. Reçu à l'école normale de la rue d'Ulm en 1970 et à l'agrégation 3 ans plus tard il est pour le moins paradoxal de le voir émettre quelques doutes, non pas sur son identité intellectuelle d'aujourd'hui qui ne souffre aucune ambiguïté mais sur celle de l'époque, comme voudrait le suggérer cette citation. Ainsi, pour comprendre ce qui a pu conduire un étudiant détenant tous les signes d'excellence académique possibles à effectuer un « tournant empirique » assez radical en direction de l'ethnographie de terrain il a fallu revenir sur les étapes d'un parcours où se mêlent l'influence déterminante d'une famille comptant quelques savants prestigieux, un rapport particulier à la discipline philosophique et l'actualisation des pulsions d'un militant communiste soucieux « d'aller au peuple » dans un contexte nouveau, imposé par sa nomination comme professeur de philosophie dans un lycée du Nord de la France.

Il s'agira donc de voir en quoi ce relatif détachement à l'égard d'une discipline qu'il semble moins avoir choisi en raison de son intérêt intrinsèque que pour tenter de se hisser à la hauteur d'une famille de savants peut préfigurer son choix de l'abandonner, après quelques années d'enseignement, au profit des sciences sociales. Puis on montrera que ce passage à l'enquête de terrain n'est pas sans lien avec des dispositions militantes héritées de son intense investissement au parti communiste. Cette évolution vers le travail empirique constituant également quelque chose comme une critique de la vision théorique du peuple à laquelle un jeune normalien philosophe avait toutes les chances d'adhérer et qu'il pouvait chercher à exorciser après avoir pris ses distances à l'égard du Parti, le travail sociologique n'étant jamais très éloigné d'un travail sur soi. Cette

197

trajectoire particulière ayant conduit à la rédaction d'une première œuvre, « *Le monde privé des ouvriers, Hommes et femmes du Nord* » qui n'est autre que le produit de l'expérience d'un individu ayant accumulé des ressources intellectuelles conséquentes et porteur de dispositions clivées, celles-ci trouvant une manière de s'exprimer dans une configuration particulière du champ intellectuel marquée par la percée des sciences sociales.

*

Ayant rencontré quelques difficultés pour contacter cet auteur par courrier électronique et ne disposant pas de son numéro de téléphone, je décidai de me rendre à l'un de ses cours de l'université Paris Descartes dans la perspective de prendre un rendez-vous avec lui. Avec un peu d'avance sur le début de la séance, je m'installai au fond de la classe. Les étudiants arrivant par petits groupes, un peu interloqués d'apercevoir un inhabituel auditeur alors que l'année scolaire était déjà bien avancée, occupèrent les rangs en attendant leur enseignant. Celui-ci, une fois installé à son bureau, pris acte de ma présence en plaisantant, ce qui détendit une atmosphère manifestement marquée par les angoisses d'une étudiante devant faire un exposé :

« -OS : *Bonjour, vous êtes nouveau ici ? Je ne vous ai jamais vu, j'espère que vous n'êtes pas un terroriste.*

- GF : *Non, ne vous en faites pas, je suis juste venu suivre la séance »*

Pour ne pas empiéter sur la présentation de l'étudiante en question, je décidai de ne pas en dire plus et d'attendre la fin de l'heure de cours pour proposer un entretien. Celui-ci accepta sans difficulté et la rencontre eut lieu quelques semaines plus tard.

La particularité la plus évidente de l'individu dont on relate l'interview est liée à son extraction sociale dont la notoriété dans le champ intellectuel excluait d'emblée toute tentative de dissimulation. Issu d'une famille comptant des scientifiques aussi prestigieux que le physicien Bertrand Schwartz et son frère, le mathématicien Laurent Schwartz, mon interlocuteur, en bon sociologue, prenait les devants dès les premières minutes en évoquant cette question qui, de toute façon, avait peu de chance de se voir contournée : « *Si vous voulez... (silence) Je ne sais pas trop ce*

198

que vous savez de moi et ce que vous ne savez pas de moi. Bon, je suis un héritier, je « viens de », J'ai un oncle, Laurent Schwartz qui était un des mathématiciens importants de cette partie du siècle, et puis sans ça... Quelques grands médecins, hommes politiques. Ces ascendants connus, très connus dans certains cas, c'est évidemment un poids quand on est jeune. Je veux dire par là... Voilà de toute façon on savait qu'on pouvait pas... Qu'on pourrait pas les égaler, qu'on ne pourrait pas être aussi bons qu'eux. »

Il fallait mettre en lien cette donnée avec une apparence générale et, surtout, un style d'élocution qui nous ont semblé signifiants. En effet, quoiqu'occupant une position assurée dans le champ académique et bénéficiant d'une certaine notoriété liée, notamment, à la rédaction d'un ouvrage lu et étudié par les sociologues, notre interlocuteur a témoigné, durant la discussion, d'une grande modestie, pour ne pas dire d'une certaine inhibition, dont on avait déjà perçu quelques signes dans les relations cordiales qu'il semblait entretenir avec ses étudiants. Ne cherchant pas à manifester le moindre signe extérieur d'érudition ou d'autorité intellectuelle, c'est avec des manières très simples et sans opposer de refus hautain qu'il a répondu à nos questions en soulignant régulièrement les aspects pertinents qu'il pouvait y trouver. Sans doute un peu écrasé par le poids d'une ascendance prestigieuse il nous a renvoyé, pendant le laps de temps de l'entretien, l'impression d'une personnalité plutôt humble. L'entretien réalisé commençant pas la question de son orientation scolaire.

I) Apprenti philosophe :

Tout porte d'abord à croire que son orientation a été surdéterminée par un contexte familial. Issu d'un milieu savant, il pouvait difficilement courir le risque du déclassement intellectuel. On peut ainsi considérer que la philosophie cumulait deux avantages. Celui de n'être pas incarnée par des ascendants quelque peu écrasants, et par conséquent, de ne le mettre en situation de concurrence avec aucun d'entre eux, tout en bénéficiant du prestige nécessaire à la reproduction d'une position élevée dans l'espace intellectuel. Pour se hisser à la hauteur de ses aînés, Olivier Schwartz n'avait d'autre choix que d'explorer une voie qui soit à la fois nouvelle et légitime, la philosophie présentant ces deux particularités. A ce premier type de raisons s'ajoute, de façon assez classique, la figure charismatique d'un professeur de terminale qui constitua apparemment une figure enthousiasmante. *« Le prof de philo qui m'a marqué c'est celui que j'ai eu en terminale. Lui, il était*

au PC, il ne faisait pas spécialement de propagande mais il me fascinait beaucoup, ça a été « mon » prof de philo de terminale. Voilà, 8h par semaines, à un moment où j'avais envie d'entrer dans la philo. Il avait beaucoup de charisme, j'étais très impressionné par lui. »

Ainsi, vraisemblablement conquis par la discipline, il se trouve inscrit en CPGE à Nancy, choix d'orientation prisé par les élèves d'élite. De cette période, il évoquera surtout des souvenirs anxieux liés à la pression de la réussite au concours de l'ENS et, comme beaucoup d'autres provinciaux ayant franchi cette barrière, son arrivée à Paris s'est accompagnée du sentiment d'une relative illégitimité culturelle. A ces origines provinciales, rendant plus difficiles qu'à d'autres l'accès aux modes intellectuelles de son temps, semble s'ajouter une certaine difficulté à prendre position dans l'espace des possibles théoriques. *« J'étais très ignorant. Alors ça c'est peut-être l'effet d'avoir été dans une petite khâgne. C'était une khâgne sans prétention qui ne prétendait pas être un haut lieu de la vie intellectuelle, qui prétendait préparer aux concours, point. Donc quand je suis entré à l'ENS, Je n'avais jamais lu une ligne de Derrida. Je connaissais juste le nom. Pas une ligne de Deleuze, pas une ligne de Foucault, rien du tout. Je connaissais un peu de Marx, mais pas beaucoup. Je n'étais pas du tout au fait de la vie intellectuelle et philosophique. Par rapport à d'autres normaliens que j'ai connus, qui suivaient plein de cours, et qui avaient... comment dirais-je, des... positions intellectuelles fortes, constituées, qui étaient des très grands lecteurs, moi ce n'était pas le cas. »*

Du fait de son adhésion au PC, ce sont les enseignants identifiés comme marxistes qui eurent sur lui l'emprunte la plus forte (Althusser, Balibar, Macherey). Derrida qui, quant à lui, revendiquait la création d'une œuvre plus personnelle ainsi qu'une certaine hauteur théorique n'incarnait pas un point de fixation évident pour un jeune apprenti avant tout soucieux d'être bien formé. A travers ce rapport à ses enseignants, c'est un rapport à la philosophie qui s'exprime. Plus proche du sérieux althussérien que de l'inventivité derridienne, plus soucieux de réussir l'agrégation que de méditer une œuvre personnelle, c'est avant tout en bon élève qu'il s'affronte aux textes classiques. Peu disposé à s'aventurer dans l'étude d'auteurs exotiques ou à entamer un travail de thèse marqué par l'ambition de rédiger un jour une œuvre philosophique de son cru, il choisit des auteurs appartenant au panthéon des classiques de la littérature philosophico-militante, Hegel et Marx.

« -Il y a des philosophes qui vous marquent plus particulièrement que d'autres dans cette période ?

- *Oui oui. Quelqu'un qui m'aurait, disons, structuré intellectuellement. Oui, Pierre Macherey, c'était un prof extraordinaire, pour moi en tout cas. Lui je l'avais à la Sorbonne, puisqu'à l'époque l'ENS n'avait pas d'enseignement propre. J'avais fait ma licence de 70 à 71. Puis 71 72 la maîtrise avec Balibar, ça m'a beaucoup marqué, pour moi un très grand prof. Althusser faisait très peu de cours à l'époque, il s'est mis à en faire après, c'était des années où il était en très mauvaise santé psychologiquement, voilà. Derrida faisait quelques cours mais c'était tellement peu ma tasse de thé, voilà j'ai été très peu marqué par lui (...) Althusser, lui, nous aidait vraiment à avancer, on faisait deux ou trois disserts' avec lui, pas plus, mais il faisait des corrections extraordinaires. Il y avait une page de correction, tapée à la machine, il disait ce qui allait et ce qui n'allait pas, il avait la générosité d'abandonner absolument tout prérequis à caractère théorique. Il devenait un prof, et si vous voulez, dans la logique de l'agrég il disait « ça il faut, ça il faut pas »*

« -Vous avez entamé une thèse de philo par la suite ?

-*Oui j'avais entrepris une thèse de philo, sur Hegel rien que ça (rire) ! Alors bon, c'était un moment où Hegel était une espèce de rendez-vous pour beaucoup de jeunes philosophes marxistes. Donc j'avais entrepris une thèse avec Jacques d'Hondt qui était prof de philo à Poitiers. La question c'était un peu dans le sillage d'Althusser, je voulais, travailler sur le rapport Marx-Hegel, comme beaucoup, avec comme question : « Est-ce que Marx avait rompu à ce point avec Hegel autant qu'Althusser le disait ? ». Donc je me lance dans cette thèse, j'ai dû rester en thèse deux ou trois ans.(...)*

« *Là encore j'aurais du mal à vous dire pourquoi je me lance là dedans, je crois que... C'était une histoire de famille, c'est-à-dire que... La génération de mes parents, oncles et à un niveau plus élevé encore au niveau des ascendants, des grands oncles, avait atteint un tel degré d'excellence universitaire, que de toute façon, il fallait viser haut pour espérer seulement s'approcher. Quand est-ce que j'ai entrepris la thèse... Je crois que c'était en 74, il me semble, donc la dernière année d'ENS, puisque ma scolarité à l'ENS c'est septembre 70 jusqu'à juillet 74. Donc j'ai dû m'inscrire au cours de l'année 73-74. J'ai commencé par croire que je la continuais. Outre que petit à petit je me suis rendu compte que... ma passion n'était pas vraiment là, de toute manière... J'avais des problèmes de temps considérables. Fin 77 ma fille est née, donc en plus intervient un bébé dans ma vie, entre 75 et 78, de toute façon matériellement c'était extrêmement difficile que la thèse avance. Et puis il fallait se mettre à Hegel en allemand, j'avais du mal avec l'allemand. Et puis ça s'est perdu petit à petit, j'ai fait d'autres choses qui ont commencé à m'intéresser. »*

Sa nomination en lycée correspond à une transformation de son univers social et de ses aspirations. De l'univers de l'ENS seulement animé par des conflits d'orientation politique et intellectuelle au bassin minier d'Hénin Liétard c'est un « changement de vie » considérable qui s'impose à lui. Confronté à des classes comptant, on s'en doute, un nombre important d'élèves issus de milieux ouvriers, il se trouve au contact d'un peuple bien différent de celui théorisé par les cercles savants du PC. Il serait difficile d'exagérer l'importance d'une telle expérience qui, perçue comme

relativement traumatisante dans un premier temps, aura des effets déterminants sur sa trajectoire. (« *Le choc ça a été la lettre... La collante, la lettre écrite du ministère m'informant que j'allais à Hénin Liétard, alors ça je ne l'avais pas vu venir du tout !* »)

OS abandonne petit à petit les spéculations hégéliennes et s'engage dans l'étude ethnographique d'une population à laquelle le hasard des nominations l'a mené. Ce choix est, comme on l'a vu, celui d'une personne dont l'attachement à la philosophie n'a fait que s'affaiblir mais aussi celui d'un militant communiste dont la crise de l'organisation d'appartenance, et sans doute une certaine forme de raidissement anti-intellectualiste²⁷⁸, n'a pu que nourrir quelques désillusions. Ainsi, ce sont des passions et des renoncements politiques tout autant qu'intellectuels, et qu'on aurait tort de séparer strictement, qui se mêlent dans cette période charnière du milieu des années 70. L'abandon de ce travail de thèse, au fond, c'est l'abandon de la philosophie elle-même.

II) Aller au peuple autrement :

Pour rendre intelligible son passage progressif de la philosophie au travail empirique de terrain il faut accorder une place particulière au rapport de notre interlocuteur à la politique, et ce pour au moins trois raisons : l'intensité de son engagement au parti communiste durant ses années d'études, la nette corrélation entre son évolution intellectuelle et l'affaiblissement de cet engagement partisan et, enfin, les conditions d'accès à la populations étudiée, liée à un réseau militant²⁷⁹.

Membre actif des cellules dirigeantes de l'UEC puis militant au PC, sa prise de distance à l'égard de ce parti à la fin des années 70 est contemporaine de la confirmation de son orientation vers les sciences sociales. Ici, il ne s'agit pas de dévoiler des liens de causes à effets mais de mettre en lumière les signes d'une évolution personnelle d'ordre général. C'est à la fois le philosophe et le militant qui ont opéré une reconversion au travail ethnographique.

Une fois sorti de l'univers cloîtré des classes préparatoires et reçu à l'ENS il dit en effet s'être donné corps et âme au militantisme : « *J'ai été complètement happé par l'UEC, les étudiants communistes, j'ai été happé par la politique. Je me suis mis à faire, la première et la seconde année d'ENS, de la politique 24h sur 24. D'autant plus qu'à l'époque c'était vraiment le moment de l'affrontement entre le PC et l'extrême gauche. Enfin pas physiquement, mais politiquement, en*

²⁷⁸ Sur ce point voir, Bernard PUDAL, *Un monde défait*, op.cit.

²⁷⁹ Olivier SCHWARTZ, *Le monde privé des ouvriers*, PUF, 1990

s'imaginant que c'était des problèmes dont dépendait l'avenir de la planète. Et heu... là vraiment comme beaucoup d'élèves que je connaissais, je faisais de la politique à peu près constamment, je n'ai pas vraiment lu de philosophie, alors par contre, ce qui m'a vraiment intéressé c'est le conflit Althusser-Lucien Sève, ça je l'ai suivi de près. »

Il faudrait sans doute situer les dispositions clivées de notre interlocuteur au principe d'un tel rapport au parti communiste. Se décrivant comme un militant sérieux accomplissant consciencieusement sa tâche de défense de l'appareil contre les critiques formulées par les courants concurrents, il semble avoir été plus docile que d'autres à l'égard de la discipline politique. On pourrait voir là un aspect d'une personnalité disposée à s'effacer pour le bien de l'organisation là où d'autres, rétifs à l'idée de se voir dicter leur conduite, insistaient sur la nécessaire émancipation des individus. Toutefois, occupant une position dominante dans l'espace intellectuel et bénéficiant de ressources culturelles non négligeables, ce n'est pas comme militant « de base » qu'il intervient.

Cette période d'intense investissement prend en effet fin face à l'échéance des concours. Ainsi, bien qu'ayant accompli avec la rigueur nécessaire ses tâches de dirigeant politique, le jeune OS ne pousse pas la fidélité au parti jusqu'à mettre en péril son avenir personnel. On pourrait ici percevoir le réalisme d'un étudiant couronné cherchant à maintenir sa position dans l'espace académique. Mais cette décision nous informe aussi sur le type de pulsions qui l'animaient à l'époque. Plutôt que d'entreprendre une carrière dans un appareil pouvant offrir quelques perspectives à de jeunes intellectuels²⁸⁰, il joue le jeu de la philosophie et, plus savant que politique, s'achemine avec succès vers le métier de professeur.

« C'est l'époque où vraiment je suis... où j'ai vraiment incorporé, pas seulement le marxisme, mais tout... la ligne, la politique, l'appartenance au PCF, donc là si vous voulez, beaucoup de réunions, beaucoup d'écriture de tracts, où on se répondait, entre l'extrême gauche et nous, on s'attaquait on se justifiait, on s'accusait évidemment du pire les uns et les autres. On passait du temps à écrire, et à déconstruire les positions de l'adversaire, si vous voulez, de la même manière que les théologiens de l'église ont passé beaucoup de temps à tenter de résoudre les contradictions dans lesquelles ils se trouvaient. Nous, surtout les gens du PC, il nous fallait une sacrée activité intellectuelle pour résoudre toutes sortes de problèmes, on avait à la fois sur le dos, toutes les critiques qui nous étaient faites par l'extrême gauche, et qui nous remuaient bien sûr, c'est-à-dire, pas de remise en cause réelle de l'ordre bourgeois, parti communiste légaliste, réformiste. Bon donc il fallait s'expliquer là-dessus.

« -Vous aviez des responsabilités, vous étiez élu dans des directions ?

²⁸⁰ Voir Frédérique MATONTI, op.cit.

- J'ai été responsable des étudiants communistes des ENS. A l'époque il y avait Ulm, Saint-Cloud Fontenay et Cachan, donc les étudiants communistes des 4 ENS avaient des structures communes. J'ai été pendant un moment, mais pas longtemps, responsable de cette organisation-là, heu... C'est-à-dire qu'il y avait un bureau pour cette structure-là. Et si vous voulez dans chaque ENS il y avait un cercle des étudiants communistes. Donc à Ulm, là où j'étais on a dû être une bonne vingtaine à un certain moment, bon c'est pas colossal, mais c'est pas rien. Il devait bien y avoir 20 à 30 personnes à St Cloud, il devait y avoir à l'époque, une centaine d'étudiants communistes sur les 4 écoles normales. Il y avait un cercle, c'est le mot qui me revient, bon c'était la structure de base dans chacune des 4 ENS, et ces 4 cellules étaient chapeautées, en quelque sorte par un bureau qui devait comporter peut-être une dizaine de personnes, quelque chose comme ça. Et ce bureau avait un secrétaire. J'ai été secrétaire pendant peut-être 5 ou 6 mois, et puis j'ai été pendant 5 ou 6 mois au bureau national de l'UEC, pas très longtemps mais pendant 5 ou 6 mois. Et puis j'ai lâché, parce qu'après il fallait que je prépare l'agrég évidemment (...)

Et une fois le concours obtenu, je suis nommé dans le Nord. Voilà, donc bon c'est un changement de vie complet. Quatre jours par semaines, les cours. Bon et puis c'est trois classes, des terminales difficiles, certaines vraiment difficiles, une vie de prof. De toute façon ça remplit toujours le temps une vie de prof, mais... Surtout au début, si vous voulez, mon épouse et moi on n'avait absolument pas anticipé le fait qu'on allait être dans le Nord (...)

Il y avait une ou deux classes vraiment dures donc là c'était pas facile, mais en fait... Je n'ai pas eu de problèmes. C'est pas que je n'ai pas eu de problèmes avec des classes, j'en ai eu... Mais je n'ai pas eu de problème avec le statut de prof de lycée. Je n'y serais pas resté 15 ans d'ailleurs. Si j'y suis resté 15 ans, c'est bien parce que quelque chose me convenait dans cette affaire. Enfin c'était dur parce qu'on manquait de temps. Le métier était dur à certains égards mais je crois qu'il y avait là-dedans quelque chose qui me plaisait. J'ai toujours aimé l'enseignement et la pédagogie, à l'époque, il y avait déjà un début de mouvement de normaliens pour éviter le secondaire. Il y avait des contacts qui se prenaient, j'avais été contacté pour qu'on voit à plusieurs, comment se sortir de cette situation, moi ça me concernait pas à ce moment-là.

Au vu de ses dispositions et de ses expériences politiques, le fait de s'extirper de cette situation de relatif déclassement en envisageant, comme d'autres normaliens, d'intégrer le champ du pouvoir par le biais du concours de l'ENA, par exemple, avait des chances d'apparaître comme une trahison. Issu d'une famille de savants éminents attachés aux valeurs de la science et de la raison, OS avait quelques raisons de persister à exister dans le champ intellectuel en convertissant sa nouvelle position en travail de recherche.

Moyennant un effort d'investissement dans une enquête empirique auprès de familles ouvrières rendue possible par une connaissance militante « *La personne qui m'a ouvert les premières portes s'appelle Francine Kurzawski, c'est à elle que j'ai dédié le livre, elle était prof de lettres là où j'étais* » et un investissement plus poussé dans des lectures sociologiques et anthropologiques, il intégrera ses nouvelles aspirations intellectuelles au sein d'un cadre institutionnel, grâce notamment

à des « noms » de l'anthropologie comme Gérard Althabe et Maurice Godelier. *« Comme tout bon intellectuel communiste, je lisais un hebdomadaire du PC qui s'appelait « France Nouvelle ». Et il y avait eu une interview de Godelier qui revenait de Nouvelle Guinée. Il disait « Voilà, les anthropologues ont travaillé jusque là sur les sociétés dites exotiques, mais il faudrait au fond appliquer les techniques de l'anthropologie à nos sociétés », ce qu'on faisait peu à l'époque et ça m'a complètement conquis. Alors je lui avais écrit, il était au collège de France. Il m'avait téléphoné quelques jours plus tard, il m'avait dit « écoutez venez me voir », c'est en 78, quelque chose comme ça. »*

Yvon Lamy

« Moi je suis un villageois »

Bien que doté de propriétés bien différentes de celles d'Olivier Schwartz, si l'on considère les origines sociales et la trajectoire scolaire, un auteur comme Yvon Lamy donne à voir une trajectoire permettant de mettre en lumière le même type de phénomènes liés à la percée des sciences humaines au sein du champ intellectuel.

Né en 1943 à Montauban, dans une famille de petits commerçants, il a passé son enfance dans un village situé à proximité de cette ville puis réalisé des études de philosophie à Toulouse et Clermont-Ferrand où il préparera l'agrégation. Étudiant très investi politiquement (à l'Unef et dans des courants gauchistes) il sera reçu à ce concours en 1972 puis nommé en région parisienne où il commence à exercer la profession d'enseignant dans le secondaire. Là, il sympathise avec un autre professeur qui, lui, accomplira une reconversion plus rapide en direction de la sociologie et par rapport auquel il se situera durant l'entretien du fait de leur proximité pendant cette première expérience professionnelle comme de leur relation amicale durable (*« On discutait déjà beaucoup avec X, on s'intéressait tous les deux aux sciences humaines. Mais sa conversion est plus rapide que la mienne, ensuite il est entré en CNRS, moi ça a mis plus de temps »*). A Paris, il suivra, dans la continuité de ses études et de ses engagements politiques, les cours et les séminaires proposés par les auteurs marxistes de l'époque, dans la filiation d'Althusser, ainsi que ceux de Foucault et

205

Bourdieu offrant une ouverture sur les sciences humaines. Ensuite, nommé en lycée en Dordogne, il exercera plusieurs années à proximité d'un terrain rural auquel on ne peut que prêter des analogies avec son univers social d'origine. Situation d'autant plus propice à susciter un investissement dans un travail d'enquête que la sociologie du monde rural était implantée sur le marché des biens savants.

Sous les effets conjugués d'une certaine lassitude dans l'exercice du métier de professeur en lycée, de la possession d'une culture sociologique autodidacte accumulée durant ses études et de la mise au contact d'un terrain d'enquête possible il envisagera, au bout de quelques années d'enseignement, la rédaction d'une thèse sur le monde paysan qui sera dirigée par Henri Mendras. Soutenu en 1984, cette thèse lui permettra d'intégrer l'université. Il deviendra assistant à Bordeaux puis participera à la fondation du département de sociologie de Limoges.

Ainsi, d'une façon différente de celle d'Olivier Schwartz l'étude de son parcours voudrait mettre en lumière le rôle prépondérant de la conversion de dispositions militantes en dispositions intellectuelles et du réinvestissement de certains savoirs accumulés à la faveur des connexions entre philosophie et sciences sociales dans cette période particulière. Ceux-ci étaient rendus possibles par le hasard d'une nomination à proximité d'un terrain dont les progrès d'une sociologie de la ruralité encourageait l'étude. C'est dire que, si les sociologues dont on évoque la trajectoire ont, à l'évidence, fait avec ce qu'ils avaient « sous la main », certains éléments, que l'on se propose d'objectiver, les préparaient à opérer une telle bifurcation.

I) De la vie en pension au gauchisme étudiant :

Issu d'une famille de petits commerçants, Yvon Lamy a grandi dans un univers familial et scolaire marqué par la concurrence entre Église et État. Inscrit dans un collège jésuite, il recevra une éducation catholique, donnant une grande place à la culture littéraire et aux « humanités », qui contribuera sans doute à son orientation vers la philosophie. N'étant pas porté par les mêmes ambitions que l'auteur précédent, il ne sera pas inscrit en classe préparatoire mais à l'université.

Là il est mis au contact d'un univers intellectuel et social de référence totalement différent de l'espace cloîtré d'un internat jésuite. « *Alors quand je bascule dans le monde étudiant, c'est complètement nouveau, je suis libre et je milite beaucoup. Ah oui parce qu'il faut bien vous dire que* »
206

la pension chez les jésuites c'était vraiment contraignant, et je peux vous dire que je m'ennuyais, même si parfois on faisait le mur. Mais on s'ennuyait, tous ces jésuites nous ennuyaient. Et je ne rentrais chez moi qu'à la fin du trimestre. Moi j'étais plutôt catho du fait de cette éducation, mais une fois en fac et surtout à l'occasion de Mai 68 je me suis complètement radicalisé de l'autre côté, ça a été marrant. »

A l'université, les enseignements sont marqués par la concurrence entre philosophie aux ambitions fondatrice, la phénoménologie husserlienne et heideggerienne et savoirs empiriques (anthropologie structurale, psychologie, sociologie, psychanalyse...), l'orientation marxiste étant quant à elle encouragée par l'implantation des organisations militantes et la prégnance d'événements politiques clivant comme la guerre d'Algérie.

« Alors moi je suis né en 1943, dans un bourg du Tarn-et-Garonne pas loin de Montauban. Mes parents étaient petits commerçants, mon père était un représentant de commerce en Bretagne qui s'était rapproché du sud ouest. Mes parents avaient un commerce de mercerie et de chaussures. Mon père faisait aussi les marchés. Ils ont eu des difficultés financières, à un moment donné il a été embauché dans une usine de chapeaux, elle était présente dans toute cette partie du Tarn-et-Garonne (...) Alors mes origines familiales c'est ça. Bon alors je fais toutes mes études primaires dans ce village, je me rappelle de mes premiers maîtres, c'était les instituteurs de la laïque. Mais comme mes parents étaient aussi catholiques, j'étais aussi enfant de chœur, donc j'étais entre les deux sphères, entre l'école laïque et la paroisse, il y avait sans cesse des tensions entre curés et instituteurs. C'était une vraie vie de village, il y avait des bandes de gamins, on allait à la limite des villages, on dénichait des nids, etc... Moi je suis un gamin qui a beaucoup vécu à l'extérieur. Voilà pour l'ambiance jusque dans les années 50 (...) Alors bon en 6ème je rentre chez les jésuites, je suis pris en charge par les jésuites de la 6ème à la terminale. (...) C'était une formation assez formidable, littéraire historique, et aussi musicale, à l'époque je commence à jouer un peu de piano, on m'initie à l'orgue. Je faisais du latin et du grec, c'est un peu ce que raconte Durkheim dans « L'évolution pédagogique ». Certains partent dans des vocations religieuses. Moi non, après mon bac je m'oriente vers la philo, tout de suite. Alors c'était probablement porté par cette formation, très littéraire... la philo y était très importante. Donc là, je rentre en 62-63 à Toulouse et je passe ma licence en 67. Après je me suis complètement lancé dans le travail de fac. Donc j'ai fait mes études de 62 à 69. Je passe ma maîtrise en 69 à Toulouse. (...)

Donc je deviens étudiant, mon année de propé, c'est assez formidable, il y avait de grands cours magistraux donnés par les profs de l'époque, il y avait Granel, il n'était qu'assistant à l'époque, . Il y avait des associations étudiantes très fortes, moi j'étais engagé là-dedans, c'était l'Unef quoi, la guerre d'Algérie ça a été très important. On rendait des services aux étudiants, on faisait des ronéos... sur Husserl, Descartes, Kant. Dans les études on commentait beaucoup les grands textes. Il y en avait un autre, un prof de psycho qui était communiste, c'était l'époque d'Henri Wallon, de Piaget aussi, il nous a aussi initiés à Freud, mais comme un communiste pouvait le faire à l'époque. Il y avait une tension entre pensée marxiste et pensée de l'inconscient, il mettait ça en parallèle avec Pierre Janet sur l'inconscient, il s'appelait Malrieu. Parfois dans ses cours il faisait apparaître des éléments de socio marxiste, ce que ne faisait pas un philosophe comme Granel, qui restait sur « l'être », Heidegger, etc... Et en morale et socio j'avais le père d'Antoine de Gaudemar, lui il faisait une lecture althusserienne de Durkheim, j'ai

beaucoup aimé ce cours. Les gens étaient beaucoup nourris par Althusser, le structuralisme ces choses là.

Et politiquement vous étiez où ?

J'étais à l'Unef, mais il y avait aussi la paroisse étudiante, elle était bourrée de marxistes ! Il y avait quatre aumôniers, dont un franciscain, qui était complètement marxiste ! C'était une époque assez incroyable. Moi j'étais plutôt du côté de la Gauche Prolétarienne (rire), on était tous gauchistes. Moi après je passe l'agrég en 1972, j'avais donc fait pas mal d'études., avec des connaissances en socio en psycho et histoire, pas seulement en philo. Et puis j'étais un peu âgé, j'avais 26 ans, j'avais un certain bagage. J'habitais à Clermont-Ferrand à ce moment là, car je m'étais marié et ma femme avait trouvé un travail dans cette ville. Là je trouve une ambiance intellectuelle assez différente. (...)

Ce qui dominait c'est la prépa aux concours, c'était une prépa très très sérieuse. Les profs c'était Goldschmidt, Jean Claude Beaune, Nolin aussi... plutôt un sartrien, sur l'itinéraire de la conscience, des choses comme ça. Il y avait une partie de la philo très liée au structuralisme, Goldschmidt cherchait des structures partout. Il faisait une lecture structuraliste des grands auteurs. Il avait une posture scientifique sur les œuvres philosophiques. (...) Il faisait des cours assez forts. Pariente était aussi un peu dans cette lignée. C'est à l'occasion d'un cours de Goldschmidt sur le droit que je me suis intéressé aux rapports de Durkheim au droit.

Ainsi, son expérience d'étudiant est marquée par une intense activité militante et l'accumulation de savoirs associés aux disciplines empiriques auxquels la philosophie offrait une ouverture sans nécessairement inciter à les pratiquer. Une fois en stage cette double culture politique et intellectuelle perdure, du fait de ses engagements syndicaux et de ses fréquentations savantes.

II) Philosophie scolaire et sociologie du monde rural :

Après ses études et son succès à l'agrégation, notre interlocuteur a été nommé en région parisienne pour exercer en lycée. Dans la continuité de ses engagements militants, c'est un enseignant syndiqué et participant aux activités du GREPH. Il profitera également de sa présence à Paris pour suivre des cours et des séminaires de figures intellectuelles importantes, de la philosophie, mais aussi des sciences humaines. « *Donc à Paris j'avais du temps, surtout quand je démarrai mon stage, je suivais les cours de Biraut, de Foucault sur la société punitive, j'allais voir Foucault au Collège de*

France. Mais je suivais aussi tous les cours des disciples d'Althusser, Balibar, Macherey, Pierre Raymond aussi. C'était sur ce qu'Althusser appelait les continents, le continent histoire tout ça... j'ai aussi suivi des cours de Derrida. J'en suis quelques-uns de Bourdieu... Desrosière et Bourdieu Mais à l'époque j'étais très philo, en m'intéressant à la socio bien sûr. J'avais l'impression d'une science fondatrice, surplombante. »

Nommé en province en 1977, il exercera à proximité de Périgueux puis dans cette ville. Éloigné de la capitale ou des universités de province importantes, les possibilités de s'engager dans une thèse de philosophie étaient assez réduites et sans doute perçues comme réservées aux élites scolaires. Dans cette situation, l'existence d'une sociologie du monde rural rendait possible un investissement savant dans l'étude d'un univers à la fois nouveau et familier.

Quand je suis nommé en lycée, la question de la politique reste posée, on reste politisés. A l'époque j'habitais Paris. On parlait beaucoup de sciences humaines et de politique avec X, notre lycée était très politisé, on avait plein de problèmes avec le proviseur. On refusait des signatures, on militait. (...) On avait des problèmes avec l'inspection aussi. Lui il est parti au CNRS après, moi je me suis enfoncé dans la province profonde (rire) Moi je suis un villageois !

Et puis peu à peu, au bout de quelques années je me suis dit, mais pourquoi ne pas faire de la sociologie ? Pour plein de raisons. D'abord la philo m'ennuyait. Mais enfin ça c'est une raison...

Je me rappelle que dans mes cours je faisais toujours des ouvertures sur la socio et l'anthropo, Durkheim, Mauss des choses comme ça. Je me souviens avoir fait un cours sur la notion de conscience à partir de la question de la personne chez Mauss, je faisais des cours très « sociologisant » à l'époque. Mais à l'époque j'étais vraiment philo, ma conversion à la socio est assez lente, moins brutale que celle de X. Moi je voulais éprouver les choses moi-même, pas qu'on m'incite de l'extérieur à passer à la socio. C'est quand j'ai été prof à Périgueux que ça a joué, toute cette culture socio, je me suis rendu compte que la philo j'avais pas envie de faire ça toute ma vie.

Et l'idée de faire une thèse en philo ?

Ça m'a effleuré, mais... j'avais pas de vrai tuteur et je ne savais pas trop sur quoi travailler. Il aurait fallu que j'ai un vrai tuteur. J'aurais peut-être pu continuer avec quelqu'un à Clermont, Goldschmidt n'est pas resté longtemps. Il y avait un prof aussi qui s'appelait Alain Roger, il était très esthète. Il s'intéressait surtout à Schopenhauer. Mais il avait un côté cynique, il était très mysogine, c'était un type un peu étrange. (...) Et puis bon il y avait un habitus de classe aussi, mes parents n'étaient pas universitaires, j'étais pas poussé par quelque chose, mes parents ne connaissaient pas tout ça. Mon père était content quand j'ai eu le certificat d'études vous voyez. Avec l'agrégation j'avais l'impression d'être arrivé à un espèce de sommet, c'était le maximum. C'est compliqué de parler avec un sociologue, ce n'est pas un discours complètement naïf que je vous livre. Nous même on s'est un peu analysé. Non moi la thèse de philo... Et puis j'étais sensible au discours des sciences humaines, ce que disaient des gens comme Foucault,

par rapport aux grands académiciens qui étaient emmerdants, il faut le dire. Ils ouvraient de nouvelles possibilités. Il y avait ce discours sorbonnard qui continuait et en même temps il était travaillé par les Foucault, les Deleuze, les Lyotard etc... ils travaillaient tout ça. Mais c'était pas facile d'accès, c'était très parisien évidemment. Mais c'était vers eux que ma sympathie allait, plutôt que vers l'histoire de la philo.

Et politiquement ?

J'avais pris du recul par rapport à tout ça, mais j'étais toujours engagé, dans un courant trotskiste qui s'appelait « Révolution », mais tous ces courants se bouffent entre eux, tous les courants d'extrême gauche, tout ça n'a pas beaucoup d'intérêt. Je suivais les choses mais j'avais pris du recul. J'étais syndiqué, à École Émancipée, là je militais pas mal, on se posait des questions, sur la pédagogie, que faire dans une classe. J'ai participé au GREPH aussi, on se posait des questions de pédagogie, ce groupe disait qu'il fallait faire de la philo partout dans toutes les classes. (...)

Ensuite je rentre en province en 1977. Là je tombe dans un tout petit lycée en Dordogne. C'est moi qui avait fait la demande, pour des raisons familiales, personne ne voulait trop aller là bas, alors je suis pris tout de suite. C'était un petit lycée perdu et ensuite on me propose un poste en lycée à Périgueux. J'y reste jusqu'en 1984 et c'est pendant ce temps-là que je fais ma thèse de sociologie avec Mendras. (...)

Il avait un groupe de sociologie à Nanterre, j'avais pas eu besoin de faire un DEA comme j'avais l'agrégation. Et donc je fais une thèse sur le monde ouvrier et paysan, l'articulation monde ouvrier monde rural, dans la région. Donc je suis aux antipodes de ce que je faisais en philo. Je travaille sur le déclin du monde ouvrier, j'ai fait des interviews avec les derniers ouvriers... et puis je travaille sur cette tension entre monde rural et monde ouvrier. Avec cette singularité française. Je m'intéresse à des choses que je ne touchais pas du tout quand je lisais Husserl ou Kant bien entendu. Mais c'est ça qui va me permettre de devenir prof de socio.

Et comment mûrit ce projet de thèse ?

Et bien d'abord on habite à Périgueux, on est dans un milieu rural, j'ai rencontré Mendras à ce moment-là, il m'a dit qu'il cherchait des gens pour faire des enquêtes, et puis on parle longtemps, même si au départ j'avais pas trop cette idée, c'est lui qui m'a incité à travailler sur le monde rural. Alors je me lance dans de la socio histoire. En même temps que j'enseigne la philo, je fais ces enquêtes, et je travaille beaucoup sur archives aussi, sur l'histoire des entreprises, des familles, je travaillais pas mal sur la double activité, ces ouvriers qui deviennent paysans, et inversement. Ça intéresse des historiens à l'époque. Après je candidate sur un poste de socio à Bordeaux. Mendras fréquentait beaucoup cette région, il voulait faire de la recherche. Il avait du poids au cnrs à l'époque

Chez ces deux auteurs, la rupture avec la philosophie semble actée et, si l'on se rapporte à leurs travaux, ceux-ci se situent dans la continuité de leur thèse qui constitue, dans le langage d'Abbott un

*turning point*²⁸¹. Mais ce type d'évolution ne s'est pas imposé à tous. Discipline aux contours flous, marquée par des luttes s'agissant de ses frontières et de sa définition, la sociologie autorisait la production de discours et de pratiques hétérogènes. Dans ces luttes, le rapport à la philosophie et aux ressources conceptuelles qu'elle offre constituaient, du fait de l'histoire des relations entre ces deux disciplines, à la fois un enjeu et un instrument.

V) Sujet, changement et interaction en sociologie :

L'offensive intellectuelle, qui s'accentuera dans les 80²⁸², prenant pour cible les analyses insistant sur le rôle des structures sociales, désormais tenues pour « dépassées » a recouvert des orientations diverses. Elle pouvait passer par une forme de « retour du sujet » en sociologie comme chez Alain Touraine, un « constructivisme » radical impliquant la mise en question du caractère connaissable de la réalité sociale, comme chez Bruno Latour, ou un retour à une vision « micro-sociologique » défendue par le sociologue Isaac Joseph qui s'est notamment appuyé sur la sociologie interactionniste de Goffman et sur un des principaux opposant à Émile Durkheim : Gabriel Tarde²⁸³. En dépit de leurs différences ces orientations savantes s'unissent par ce qu'elles excluent, Durkheim, Marx, Bourdieu et toutes les formes de sociologie dont il est convenable de condamner le caractère « holiste » ou « déterministe ».

La notion de « sujet », concept aux résonances multiples autorisait des usages divers au sein du répertoire des sciences sociales, le rapport de l'individu au collectif constituant comme on l'a vu une problématique structurante au sein des sciences de l'Homme, mais pas seulement. En philosophie, l'opposition entre défenseurs idéalistes du sujet souverain, de Descartes à Husserl et leurs divers adversaires, parmi lesquels on a l'habitude de classer Marx, Nietzsche, Freud ou Heidegger relève de divergences analogues dont la sociologie semble avoir hérité. De plus, les options privilégiées s'agissant de ce qu'est, ou de ce qu'il faut dire du « sujet » sont autant de prises de position au sein d'un espace de débat historiquement marqué par l'opposition entre défenseurs de la solidarité sociale

²⁸¹ Voir *A propos du concept de Turning Point*, in Marc BESSIN, Claire BIDART, Michel GROSSETTI, op.cit.

²⁸² Sur ce point, voir infra Chapitre 5 *Le tournant des années 80*,

²⁸³ Comme on peut le lire dans un texte hommage : « *Cette vocation a permis de renouveler l'espace des pères fondateurs de la discipline en faisant une large place à des auteurs dont les textes étaient indisponibles, non traduits ou oubliés (Simmel, Tarde, l'école de Chicago, et tout particulièrement Goffman. Isaac Joseph a largement participé au renouvellement des perspectives sociologiques sociologiques du tournant des années 80, en proposant une approche à la fois plus attentive aux interactions locales et à l'élaboration des liens entre les individus* ». Sylvain PARASIE, Liora ISRAËL, « *In memoriam. Isaac Joseph (1943-2004)* », Terrains et Travaux, 2004, numéro 7, p. 3

(la solidarité collective doit protéger l'individu) et tenant du libéralisme (le collectif est au contraire un frein à l'expression des talents individuels). Au sein d'une discipline traversée par des enjeux sociétaux dont beaucoup d'auteurs « classiques » ont été des acteurs politiques, difficile de séparer les positions « théoriques » de leurs homologues politiques.

L'idée que la sociologie durkheimienne ne fournit pas d'instruments de pensée suffisamment sophistiqués pour élucider les mystères de la « subjectivité », constituait comme on l'a vu un point de résistance prédisposé à rallier l'opinion de ces producteurs libres d'opinion que sont les philosophes, Sartre en tête. Mais ce type de position n'a pas seulement été défendu par des philosophes portés, par profession, à la défense du « libre arbitre ». De l'espace spécifique de la sociologie ont également émané des discours de ce type, chez un auteur comme Alain Touraine, qui s'est fait le défenseur du « sujet ». A ce projet s'ajoute l'idée que, face à la crise des « États », du « mouvement ouvrier », et des instances collectives qui, dans un monde « nouveau », ne font plus peser leur poids écrasant sur les destinées individuelles, la sociologie doit se donner pour mission de penser le « changement », la « fluidité » et autres « déclin de l'institution ».²⁸⁴

« *Penser le sujet* » ouvrage de 1995, issu d'un colloque organisé à Cerisy destiné à tirer un bilan des principaux travaux du sociologue et rassemblant des auteurs liés au monde intellectuel (Michel Crozier, François Dubet, Michel Wievorka, Didier Lapeyronnie) mais aussi politique (Michel Rocard, Harlem Désir, Daniel Cohn-Bendit) offre une vision, sous une forme condensée, des principaux axes de ce projet inséparablement politique et intellectuel. L'introduction de Michel Wievorka et François Dubet en annonce les grandes lignes :

Le sujet n'est pas un être. Il ne se donne pas à voir directement et échappe a priori à la catégorie des objets empiriques, il ne caractérise aucune conduite sociale concrète. C'est pourquoi l'idée de sujet est très largement étrangère aux projets des courants centraux de la sociologie. Dans sa tradition positiviste, qui est loin d'être homogène et réductible à la caricature qu'on en présente parfois, la sociologie s'est efforcée de combattre le sujet en réduisant l'action à une série de déterminations objectives ; dans cette perspective, l'idée de sujet et sa représentation ne sont que des illusions et des méconnaissances. Le thème critique de la « mort du sujet », en faisant du sujet l'image la plus achevée du pouvoir et de la domination, en le ramenant à une illusion nécessaire à l'ordre des choses, peut rompre avec le projet de connaissance positive sur bien des points, mais il en partage la logique du soupçon et la défiance à l'encontre d'un sujet illusoire, aveugle à lui-même et d'autant plus contraint par des mécanismes objectifs qu'il les ignore et prétend les surmonter²⁸⁵. (...)

La construction d'une sociologie du sujet, dont ce livre se veut une esquisse, passe d'abord par

²⁸⁴ Expression utilisée par un sociologue proche de Touraine, François DUBET *Le déclin de l'institution*, Seuil, 1994

²⁸⁵ *Colloque de Cerisy, Penser le sujet*, Fayard, 1995, p.1

une « critique de la modernité ». Moniste, la modernité de la sociologie classique repose sur le principe de l'identité de l'acteur et du système. (...)

L'idée du sujet implique de rompre avec cette représentation qui fut largement celle des sociologues. Elle exige d'introduire la dualité là où la sociologie classique a placé l'unité des structures et de l'histoire.²⁸⁶ L'autonomie du sujet n'est pas donnée aux individus, elle résulte d'un travail sur soi, d'un mélange de résistance et d'engagement, de solidarité et de conflit dans lequel les acteurs construisent une capacité critique, une distance et une émotion qui n'appartiennent qu'à eux²⁸⁷. (...)

Le monde occidental ne vivait-il pas la fin de la société industrielle et le déclin inéluctable de son acteur contestataire central, le mouvement ouvrier, en même temps que la naissance d'un nouveau type de société, qu'on a pu appeler programmée, avec ses nouveaux mouvements sociaux ? Pour tester une telle hypothèse, il fallait démontrer la décomposition du mouvement ouvrier, désormais incapable de prétendre piloter ou contrôler les orientations générales de la vie collective²⁸⁸. Ainsi, la notion de sujet, abstraite et théorique s'il en est, ne peut-être étrangère à la pensée et à l'action politique. La dernière partie de ce livre est consacrée à l'action politique, à l'élaboration d'une « politique du sujet »²⁸⁹.

Ici, il n'est pas difficile de voir où se trouvent les sympathies et les antipathies, inséparablement intellectuelles et politiques, des auteurs. A travers le « *thème critique de la mort du sujet* », dont il s'agit à son tour d'annoncer la mort, c'est le structuralisme qui est visé, celui là même qui, à l'instar de la « *sociologie classique* »-comprendre celle de Durkheim-reposerait sur le « *principe de l'identité de l'acteur et du système* ». Aussi, les auteurs, sans doute sous l'influence de Foucault qui, au début des années 80, semblait revenir au « souci de soi ²⁹⁰», incitent le lecteur à « se penser » en tant que sujet et non comme membres d'un groupe ou d'un sous-groupe. Les grandes instances d'intégration traversant une période de crise, il s'agirait de prendre acte de ces profondes transformations qui n'ont pas manqué d'affecter un mouvement ouvrier « *désormais incapable de prétendre piloter ou contrôler les orientations générales de la vie collective* ». Discours autant performatif que descriptif au travers duquel se trouvent ciblés, la gauche « traditionnelle », ses « archaïsmes » et le poids de l'héritage marxiste sur ses orientations.

Mais le rejet de cet héritage, comme celui de la sociologie « classique », ne se manifeste pas seulement par la défense du « sujet » et peut, comme l'a montré Louis Pinto, s'appuyer sur le répertoire de la « mutation ». Celui-ci constitue « *l'autre option utilisée pour dire que les temps ont changé : après la fin de l'État national et des ouvriers « fordistes », il y a une circulation mondiale des marchandises et des signes. Mais le mot de « mutation » exprime quelque chose de plus radical : une rupture qui ne concerne pas seulement le monde devenu post-(industriel, moderne),*

²⁸⁶ Ibid, p8

²⁸⁷ Ibid p10

²⁸⁸ Ibid. p11

²⁸⁹ Ibid. p.14

²⁹⁰ Voir notamment Michel FOUCAULT, *L'herméneutique du sujet, Cours au collège de France (1981-1982)*, Seuil, 2001

*mais aussi la pensée du monde avec ses instruments*²⁹¹. » Chez des auteurs comme Toni Negri, Jean Baudrillard ou Bruno Latour, il s'agit en effet de mettre en doute le caractère « connaissable » du social. En effet, en raison de son aspect « imprévisible », la réalité sociale échapperait à toute tentative d'objectivation et, à plus forte raison, à toute posture normative.²⁹² Aussi, l'auteur de « *La science en action* » nous invite, sous l'emblème de Tarde notamment, à prendre acte de la pluralité des constructions du monde à partir d'études d'ethnographie de laboratoire associée à une apologie des analyses « micro-sociologiques ». En effet, le constructivisme radical de Latour est indissociable d'une posture méthodologique consistant à mettre l'accent, non pas sur les « faits sociaux » de Durkheim, les « masses » et les « moyennes », mais sur les réseaux de relation entre savants sachant exploiter leurs ressources sociales pour faire valoir leurs inventions. Constructivisme et interactionnisme allant de pair pour cet agrégé de philosophie, converti à l'anthropologie de laboratoire, enseignant à l'École des Mines puis professeur et directeur scientifique à l'IEP de Paris, qui occupait une position de choix pour « *connaître les évolutions thématiques dans le champ des grandes Ecoles et notamment dans celles qui sont le plus en affinité, par les contenus et par les trajectoires, avec les fractions dominantes des classes supérieures*²⁹³ ».

A l'instar de Bruno Latour, le sociologue Isaac Joseph s'est fait le défenseur de l'œuvre de Tarde, posture synthétisée dans un texte programmatique, « *Tarde avec Park. A quoi servent les foules ?* ». Ce texte se présente comme une réflexion théorique sur les « regroupements » entre individus, vouée à démontrer que l'unité élémentaire de la science sociale ne saurait être un supposé « esprit collectif » mais bel et bien l'interaction : « *C'est avec Tarde que commence une ligne de pensée qui fait d'un public une forme d'action d'autrui sur autrui. Tarde ne veut pas d'une psychologie collective qui consisterait à concevoir un « esprit collectif », une conscience sociale ou un « nous » existant en dehors et au-dessus des esprits individuels. Alors que la psychologie, dans sa définition générique, s'attache aux rapports de l'esprit avec l'universalité des autres êtres extérieurs, la psychologie sociale qu'il veut fonder devrait étudier les rapports mutuels des esprits, leurs influences unilatérales et réciproques* ». Ainsi combinée à une lecture de la sociologie américaine, celle de Park et Goffman²⁹⁴ notamment, la sociologie de Tarde, supposée être plus attentives aux

²⁹¹ Louis PINTO, *Le café du commerce des penseurs*, Éditions du croquant, 2009

²⁹² Ainsi, dans la préface d'un ouvrage d'Ulrich Beck, *La société du risque*, Latour se distingue à la fois de la sociologie critique de Bourdieu, comme de celle de Crozier, en raison de leur rapport au réel : « *Chez Pierre Bourdieu par exemple, ou chez Michel Crozier, faire de la sociologie consiste à appliquer un petit nombre de règles scientifiques à toutes sortes de situations nouvelles. Dans cette optique, le sociologue impose sa grille d'analyse intangible à l'univers social qu'il s'agit moins de comprendre que de formater* » Ulrich BECK, *La société du risque*, Aubier, 2001

²⁹³ Louis PINTO op.cit

²⁹⁴ Ici, il est entendu que la lecture de Goffman proposée par Isaac Joseph constituait une orientation possible au sein d'un champ de force où l'interprétation légitime d'un auteur constitue un enjeu. Comme le précise Yves WINKIN :

« individus » que celle de Durkheim, autorisait la promotion du « tournant pragmatiste » de la sociologie dans les années 80 :

Au cours des années quatre-vingt, la recherche en sciences humaines et sociales s'est affranchie des grands paradigmes qui dominaient jusqu'alors la théorie, à commencer par le structuralisme, pour se focaliser sur les acteurs, leur expérience et les situations dans lesquelles ils interagissent. Nous avons voulu montrer l'ampleur théorique et empirique de ce « tournant pragmatiste » par l'analyse des travaux d'Isaac Joseph, qui en fut une figure majeure. Dans le domaine du transport urbain, sa lecture pragmatiste du réseau comme espace public lui a permis d'accompagner et d'amplifier une mutation en cours depuis la fin des années soixante-dix : celle de l'humanisation d'un réseau conçu au départ pour accueillir des flux. (...) C'est dans ce mouvement d'ensemble, que s'est dessiné un retour aux philosophes pragmatistes américains du début du siècle dont l'analyse privilégiait la considération des acteurs, de leurs expériences et des situations dans lesquelles ils interagissent.²⁹⁵

Ce conflit entre pragmatisme et « holisme » n'est pas sans rappeler celui ayant opposé Durkheim à des auteurs comme James, Bergson ou Dewey au début du XX^{ème} siècle. En effet, autour des années 1910, la pragmatisme était dans les esprits, René Berthelot, professeur à l'université de Bruxelles, lui a consacré un ouvrage de synthèse en 1911 et Bergson a usé de son aura intellectuelle pour contribuer à la consécration de William James dont il a préfacé *Le Pragmatisme*, traduit en 1911. Si l'auteur du *Suicide* a souligné les liens de parenté entre ce courant de pensée et sa conception de la sociologie qui ont en commun de produire une critique du dogmatisme platonicien consistant à postuler l'existence d'essences intemporelles pour assurer une validité à la notion de vérité, il n'a pas manqué d'émettre des réserves quant à la posture « pragmatiste ». Ainsi, Durkheim « se dit plus que réservé envers elle, et il va même jusqu'à y voir un « assaut contre la raison ». *Premier trait : la capitulation de l'intellect face à une réalité présumée livrée au devenir permanent. Deuxième trait, qui découle du précédent : l'hétérogénéité du réel et de la pensée conceptuelle, idée dont la primeur est attribuée à Bergson plus qu'à James lui-même*²⁹⁶. »

Aussi, le « tournant pragmatiste » des années 80, loin de constituer un phénomène entièrement nouveau, réactivait un débat assez ancien en mobilisant des catégories adaptées à une période

« L'anthropologie de la communication ne se laisse-t-elle pas gagner par l'illusion que la société est faite d'interaction et qu'il suffit d'observer de près quelques-unes d'entre elles pour saisir la vérité du social ? Une lecture un peu rapide de l'oeuvre d'Erving Goffman pourrait laisser croire qu'il proposait cette vision de la société. Il est vrai qu'un certain nombre « d'interactionnistes symboliques » voyaient dans l'interaction la pierre angulaire du social ; Mais Goffman aurait volontiers fait sienne cette phrase de Pierre Bourdieu « La vérité de l'interaction ne réside jamais tout entière dans l'interaction ». Yves WINKIN, op.cit.

²⁹⁵ Rémi CLOT-GOUDARD, Marion TILLOUS, *L'espace du réseau : du flux au territoire. Le tournant pragmatiste engagé par Isaac Joseph*. Tracé, Revue de Sciences Humaines, 2008, numéro 15, p.25

²⁹⁶ Louis PINTO, *Le sociologue, la raison et l'histoire*, exposé au Collège de France dans le cadre du colloque du 27 mai 2013 *La reconstruction de la raison*, <http://www.college-de-france.fr/site/claudine-tiercelin/symposium-2013-05-29-09h00.htm>

différente. Isaac Joseph, à partir d'une combinaison savante entre pragmatisme et interactionnisme souhaitait non seulement « revenir aux acteurs » que le structuralisme des années 70 tendait en effet à supprimer, mais aussi affirmer l'aspect changeant et imprévisible de la réalité sociale.

Agrégé de philosophie, militant d'extrême gauche en 1968, collaborateur au journal Libération dans sa première période, cet auteur a obtenu, à la fin des années 60, un poste d'assistant en sociologie à l'université Lyon 2 où il a enseigné jusqu'en 1994. Il a ensuite été professeur à Nanterre de 1994 à 2004. D'abord porté vers la philosophie celui-ci a, dans un premier temps, songé à la rédaction d'une thèse sous la direction de Gilles Deleuze²⁹⁷, auteur qui trouvera sa place jusque dans ses écrits sociologiques, notamment dans ses réflexions consacrées aux « foules » et aux « rassemblements » : « *Les rassemblements sont des dé-territorialisation et des re-territorialisation, dirait Deleuze. Mais c'est dans l'héritage de l'École de Chicago qu'on peut voir apparaître cette tension fondatrice en désocialisation et resocialisation.* » Rapprochement improbable entre l'auteur de « *Milles Plateaux* » et l'école de Chicago permettant de ne jamais renier sa discipline d'origine et d'entretenir un « *radicalisme philosophique et politique, en justifiant une forme de spontanéisme logique, défiante envers les totalisations closes*²⁹⁸ ». En effet, la référence à Deleuze venait soutenir une posture mêlant, sous une forme sublimée, la radicalité du militant et l'individualisme du philosophe défiant les classements.

« Retour » aux acteurs, à leur rationalité, à leurs interactions, critique de la recherche de régularités sociales et des lois qui les sous-tendent, autant de façon d'en finir avec les « grands » paradigmes de la sociologie dite « classique », coupable d'avoir noyé « l'individu » dans des totalités closes et immuables. Ainsi, le faible niveau de consensus sur la définition de la discipline sociologique rend possible, au sein de ses frontières même, la défense de postures antagonistes (objectivisme et subjectivisme, relativisme et universalisme, holisme et interactionnisme, théoricisme et empirisme...) et le reclassement de capitaux et de dispositions savantes disparates.

Du militantisme marxiste au théoricisme sociologique, de la philosophie critique au rationalisme sociologique a-critique de Raymond Boudon, Alban Bouvier donne à voir une trajectoire symptomatique des transformations de cette période. Militant maoïste reçu au capes de philosophie dans un moment charnière, la fin des années 70, il est devenu sociologue sous le patronage de l'auteur de « *La logique du social* »,

²⁹⁷ Louis PINTO, *Considérations durkheimiennes*, op.cit. On notera par ailleurs que Bergson comptait parmi les auteurs de prédilection de Gilles Deleuze, il publiera *Le Bergsonisme* en 1966

²⁹⁸ ibid

VI) Du marxisme aux théories de la rationalité, l'évolution d'un philosophe en sciences sociales :

« Bouvier, vous êtes sociologue »

Alban Bouvier

Militant maoïste à Rennes, ville où il fit ses études, Alban Bouvier a été reçu au capes de philosophie en 1977 et à l'agrégation en 1980, au début d'une période marquée par une crise des recrutements au sein de l'université. Maître de conférence puis professeur de sociologie à l'université d'Aix Marseille, il est membre de l'institut Jean Nicod et a dirigé le Centre de Recherche Sociologique de Paris 4 de 1997 à 2002.

En revenant sur son parcours, on pourrait lier son passage à un style de sociologie très théorique et foncièrement anti-objectiviste, comme celui de son directeur de thèse, Raymond Boudon, à deux séries de causes : ses prises de distances à l'égard du marxisme dogmatique et sa stratégie de survie au sein du système universitaire dans une période de transformation. Auteur d'une thèse entièrement spéculative portant sur l'argumentation philosophique chez deux auteurs classiques (« *Essai d'anthropo-sociologie de l'argumentation philosophique : hétérogénéité et dissonance dans les Méditations métaphysique de Descartes et dans le contrat social de Rousseau* ») soutenue en 1991, il se définira, durant l'entretien, comme un « philosophe en sciences sociales ».

Comment un jeune philosophe « marxisant », « althusserien » et se qualifiant lui-même de « bourdieusien » a pu se tourner vers une sociologie construite contre de telles figures de la pensée critique ? Faut-il voir là la catharsis d'un militant d'extrême gauche se tournant vers un penseur portant un regard sceptique sur l'œuvre de Marx ou la stratégie de placement d'un intellectuel à la trajectoire en ascension ? La vérité du parcours que l'on présente ici serait sans doute à trouver dans la combinaison de ces deux processus.

En effet, sans avoir la radicalité de certaines conversions au libéralisme de quelques figures de

proue du maoïsme français devenus farouchement, et publiquement, anti-marxistes (notre interlocuteur ayant pris ses distances avec le champ politique pour se consacrer à sa carrière académique) celle-ci s'apparenterait plutôt à un adoucissement de ses positions politiques associées à son vieillissement social. En effet, c'est, comme on va le voir, après avoir passé les concours de l'enseignement et quitté l'univers de l'activisme étudiant, propice aux engagements les plus radicaux, que notre interlocuteur s'est tourné vers Boudon pour réaliser une thèse de philosophie. Cette période qui est également celle de sa rupture avec l'engagement partisan donne à voir une accentuation de sa trajectoire intellectuelle en direction de problématiques d'ordre théorique propices à être développées sous le patronage du sociologue. Les travaux de Boudon, penseur des « normes », de la « rationalité » et de « l'argumentation » pouvaient en effet cumuler quelques avantages. Entretenant une distance critique sans ambiguïté avec le marxisme²⁹⁹, son œuvre manifeste également une ambition théorique toute disposée à susciter l'intérêt d'un jeune agrégé de philosophie qui, quoiqu'ayant quelque appétence pour les sciences sociales, ne semblait pas prêt à renoncer aux profits symboliques associés au statut de théoricien. Ainsi, son parcours montre que la sociologie de Boudon constituait un pôle intellectuel propice à la reconversion d'un capital philosophique tout en permettant de faire l'économie d'un passage au travail empirique.

1-Du maoïsme à la philosophie analytique :

Issu d'un milieu populaire, Alban Bouvier vient par ailleurs d'une fratrie dont tous les membres ont eu une trajectoire ascendante, il est toutefois le seul à avoir entrepris une carrière intellectuelle. Il faudrait sans doute associer ces origines sociales à ses positionnements politiques et intellectuels d'étudiant *« Je suis issu d'un milieu ouvrier, j'étais sensible, certainement, à la stratification sociale, par exemple, « La logique du social » de Boudon c'est pas du tout un ouvrage qui m'a intéressé au départ. Moi j'étais étudiant bourdieusien spontanément, une sorte de « bourdieusisme » du pauvre. J'avais lu, regardé, feuilleté « la Reproduction », spontanément ça me paraissait évident qu'il y avait des inégalités, une reproduction ».*

On peut supposer que cet engagement politique avait, sur le plan personnel, une importance non négligeable. Il s'est accompagné, classiquement, d'un investissement intellectuel assez intense. Ainsi, il faut souligner les liens étroits qui unissent sa trajectoire intellectuelle à son parcours

²⁹⁹ Mais aussi avec toutes les théories considérées comme « holistes » ou « déterministes », comme Freud ou Durkheim, et bien entendu Bourdieu

politique :

« -Mon père était ouvrier menuisier dans le bâtiment. Ma mère était dactylo avant la guerre, ensuite il y a eu la guerre, elle a bossé pour rien du tout. Elle a eu 5 enfants. J'ai une sœur qui a été secrétaire, dans un département de socio, elle avait un BEP. J'ai une autre sœur qui a été assistante éducatrice, puis éducatrice spécialisée, ensuite elle a profité de la fac de Vincennes, elle n'avait pas le bac. Et puis bon, elle a été jusqu'au DES de psycho patho, puis elle a fait une maîtrise à paris 5. Voilà, j'ai une autre sœur qui est institutrice, qui a donc juste le bac. Et puis la dernière n'a pas eu le bac, et puis elle s'est mariée à un dentiste. Je suis le seul « intello »

-Vous étiez un étudiant engagé ?

-Oui. Alors c'était à Rennes donc c'était un peu particulier. Mai 68, j'étais au collège. J'en ai quasiment pas de souvenir. Bon en 72 là oui j'y étais. Nous scandions « 5 ans déjà, c'est nous nous revoilà ! ». Nous en première année on n'avait pas fait 68. Mais il y avait cet esprit soixante-huitard.. Mais c'était pas comme à Paris ou vous aviez la GP, l'Humanité Rouge, etc.... Nous c'était très atténué. Bon moi j'étais proche de l'Humanité Rouge, enfin au début. Ils ont très rapidement pris, une rhétorique mao qui m'a exaspéré. Mais je me trouvais quand même proche de l'Humanité Rouge sur les positions. Rennes c'est très agricole, très rural. Les paysans étaient mao. Après ça veut dire quoi mao ? Ça veut simplement dire qu'ils étaient radicaux.

-Vous étiez très engagé ? Ça vous prenait du temps ?

- Oui, j'étais militant. Dans ce qu'on appelait les comités d'action. Quand il y avait des grèves j'étais toujours dans les premiers. Bon j'étais pas un grand leader mais j'étais là quoi. Et puis il y avait les comités de soutien aux travailleurs en grève. J'ai suivi une grève dans un resto-u. J'ai envoyé un compte rendu à l'Humanité Rouge. Je me rappelle, c'était juste après la maîtrise, j'avais pas de quoi partir en vacances. Je me rappelle avoir suivi une grève. vraiment tout le long. Ça m'a appris beaucoup, et puis alors c'est le seul travail sociologique que j'ai fait. J'en ai tiré un petit article. Je n'ai jamais pensé en faire un travail de recherche mais ça m'a passionné de faire ça. Donc oui, j'étais vraiment militant. (...) Et puis après il y a eu le Cambodge. Ça m'a évidemment marqué. Moi j'étais un défenseur du Cambodge. Et puis des khmers rouges, enfin... de ce que j'en connaissais. Et puis contre le Viêt-Nam qui les a envahis. La troisième chose c'est le sentiment de l'inanité de ce genre de combats. Et puis politiquement sur le fonctionnement des institutions démocratiques. Là j'ai beaucoup lu Le Monde, dans mes années d'étude. J'ai appris le fonctionnement des institutions. Et je suis devenu réformateur disons. (...). J'ai donc cessé de militer... je suis devenu PS en gros. C'est quand même un certain effondrement, mais c'est le cas pour beaucoup de gens de ma génération. »

Son premier choix de thèse témoigne de sa progressive prise de distance avec la pensée critique, d'abord inscrit sous la direction de Jean Toussait Desanti, auteur marxisant, mais aussi spécialiste d'épistémologie, la référence directe à Marx est toutefois mise de côté « *Après l'agrég je me suis*

inscrit tout de suite en thèse avec Jean-Toussaint Desanti. Le projet c'était une thèse de philo de la logique, Hintikka critique de Husserl, mais c'était un peu... c'était pas vraiment ce que je voulais faire. A l'origine, j'étais marxisant, mais très intéressé par la philo analytique. J'ai fait un mémoire sur Wittgenstein. Et j'ai voulu continuer là-dessus. » La fin des années 70, période de crise des organisations gauchistes correspond pour lui à l'entrée dans la vie active, après 3 ans d'enseignement, il obtient l'agrégation et entame une réorientation savante, sans doute vécue comme une catharsis anti-marxiste.

2- Faire carrière dans un contexte de crise

Au nombre des éléments qui ont pesé sur la trajectoire d'Alban Bouvier à partir de la fin des années 70 il faut compter la perte d'influence de la pensée critique dans le champ intellectuel, la crise des organisations issues de mai 68, la transformation du marché universitaire et la percée de la philosophie analytique³⁰⁰. Décrivant, a posteriori, l'étroitesse des avenir possibles, il évoque les trajectoires de certains pairs, diplômés de sa génération³⁰¹: *« Je fais partie d'une génération dans laquelle il n'y avait plus d'assistant, plus d'ATER au CNRS. Et il n'y avait pas de perspectives pour rentrer en fac, par exemple, j'ai passé l'agrég en 1980, on était 25. On est deux professeurs à l'université sur les 25, un est en histoire de l'art à Paris 8. Moi je suis professeur, mais de sociologie. Une seule est au CNRS, et elle n'est qu'attachée de recherche, et c'est un cas particulier puisqu'elle a été recrutée dans le labo de son propre père, c'est donc du piston. C'est en 79 que le corps des assistants a été supprimé. Mon année, et puis les années précédentes, les gens soit sont restés en lycée, soit ont fait autre chose. Par exemple les deux premiers de l'agrég. Au bout de 4 ou 5 ans dans des lycées du Nord ils ont vu qu'ils ne pourraient pas en sortir. Tous les deux ont fait science po puis l'ENA. L'un a fait carrière à la télé, l'autre est PDG d'une grande entreprise. Voilà, ça c'est le contexte général, sans ça je pense que j'aurais continué en philo. »*

Nommé pour enseigner en lycée en province après l'obtention du capes, il adaptera ses ambitions au nouvel état d'un marché. Dans cette perspective, il était possible de puiser dans un répertoire

³⁰⁰ Louis PINTO, *La vocation et le métier de philosophe*, op.cit.

³⁰¹ A partir des listes à disposition on a pu vérifier que ces informations étaient justes. Nous n'étions pas en mesure, bien entendu, de juger de la réalité du « pistonage » évoqué.

nouveau combinant le double avantage de la hauteur théorique et de la distance avec la pensée critique (Elster, Boudon, Popper etc...), le « marxisme » tendant, dans cette nouvelle configuration intellectuelle à être associé à une période désormais dépassée.

« -J'avais des lectures, Granger par exemples. J'avais lu Popper, j'étais un grand fan de « Misère de l'historicisme ». Quoique marxisant, j'étais un grand fan. J'aimais bien aussi Raymond Aron « L'opium des intellectuels ». J'aimais bien que ce soit critique sur le marxisme, c'était assez caustique. Et il y avait un ouvrage, de Jon Elster. Et il se trouve que je connaissais un peu le tout premier livre d'Elster qu'il avait écrit en français « Leibniz ou l'esprit du capitalisme », de 75, que j'ai lu en 76 en faisant ma maîtrise. Ça me plaisait, ce n'est pas étonnant car, quand Elster a fait sa thèse c'était la grande époque d'Althusser. Moi j'étais althussérien, marxisant, de province, donc avec un peu de retard ! Sûrement que si Elster avait été en France à ce moment là, j'aurais fait ma thèse avec lui. (...) J'ai donc commencé cette thèse, de philo de la logique. Qui m'a pas vraiment branché. Sans vraiment de passion. Je lisais tous azimuts... Et là j'ai rencontré par hasard, « La place du désordre » de Boudon. C'est un ouvrage critique des théories du changement social. C'est de la philo des sciences sociales, ça ne dit pas son nom. Et j'ai lu en même temps la préface qu'il avait faite à un ouvrage de Paul Lazarsfeld « philo des sciences sociales ». Avec une préface de Boudon, une grosse préface. Qui faisait bien 50 pages et qui m'a énormément plu aussi. J'étais plein d'enthousiasme en lisant « La place du désordre ». Je pense notamment à quelques pages qui étaient consacrées à la rhétorique de Marx. (...)

-Ensuite vous rencontrez Raymond Boudon ?

- J'ai rencontré Boudon oui, j'avais à peine terminé « La place du désordre », ça m'avait tellement enthousiasmé que je me suis dit, tiens... J'ai vu Boudon, et je lui ai dit « ce qui m'intéresse c'est ces quelques lignes, où vous parlez de Marx et de la logique », en même temps c'était des pages qui étaient ouvertes, pas du tout du Boudon dogmatique. (...)
« Donc je commence une thèse inscrit en philo avec Boudon. Et j'avais bien l'intention de continuer en philo. Je me suis de plus en plus intéressé à l'argumentation philosophique. Mon but étant de faire une théorie générale de l'argumentation aussi bien en philo qu'en sciences sociales. Et puis les deux dernières années, puisqu'il fallait qu'on s'inscrive 4 fois si on faisait la thèse en 6 ans. Je me suis retrouvé avec une carte inscrit, en doctorat de sociologie ! En fait c'était mécanique, c'est pas lui qui m'avait inscrit. C'est au niveau de l'institution, de Paris 4, si vous aviez un directeur de thèse qui était en socio, votre thèse elle est forcément en sociologie, sauf si vous demandez une dérogation ! Moi j'avais pas du tout l'intention de faire de la socio ! Je me considère comme un philosophe en sciences sociales. Alors quand j'ai eu la thèse, Boudon était tout content tout victorieux, il m'a dit, « vous voilà estampillé sociologue ». Boudon fait quand même partie des quatre grands noms de la socio française de la deuxième moitié du XXème. Si Boudon vous dit « Bouvier vous êtes sociologue » alors que vous n'avez même pas demandé à l'être bah très bien, s'il me baptise sociologue, ça n'enlève rien à mon identité de philosophe. Ensuite j'ai été nommé maître de conf à Paris 4 sur un poste de socio, mais j'étais considéré comme philosophe. Comme Demeulenaere³⁰², on nous appelait les

³⁰² Pierre Demeulenaere, agrégé de philosophie en 1986, professeur à l'université Paris 4 Sorbonne. Il a également réalisé une thèse sous la direction de Raymond Boudon. "Enquête sur les principes des actions économiques", soutenue en 1994.

« philosophes sociologues ».

Ainsi, l'ensemble de ses travaux sont marqués par une mobilisation fréquente de philosophes (Descombes, Dewey, Habermas, etc...) et par une relecture théorique des classiques de la sociologie (Weber, Durkheim, Pareto, Parsons...) Posture dont il soulignera, en fin d'entretien, la relative marginalité mais qui trouvait une justification dans le poids attribué à la philosophie, et plus généralement, au capital théorique, dans l'histoire de cette discipline. *« Voilà mon identité, je ne fais pas d'interview, je pourrais le faire. Par exemple j'ai beaucoup travaillé sur les groupes. Le rôle des théories scientifiques. Le rôle de l'argumentation, j'écris un bouquin depuis longtemps sur la théorie de l'argumentation. J'aurais bien pu faire des interviews mais Boudon c'était pas du tout ça. Lui c'est pas du tout le profil typique du sociologue en France. Le CNU c'est pas vraiment ça. Eux c'est enquête, enquête, enquête ! Si on fait pas d'enquête, on n'est pas sociologue. Pour moi c'est complètement réducteur. »*

*

A l'évidence, les trajectoires des agents s'inscrivaient au sein d'un espace intellectuel marqué par la concurrence entre philosophie et sociologie. Mais on a voulu montrer, en s'attardant sur certains aspects de son histoire, que celle-ci ne se réduisait pas à l'opposition de deux blocs homogènes. C'est que l'espace spécifique de la philosophie était travaillé de l'intérieur par la question du rapport aux sciences humaines ainsi qu'à l'empirie, et par l'obligation de se prononcer sur des sujets (la société, la politique, le « changement ») qu'un contexte ultra-politisé contribuait à définir comme importants, voire « brûlants ».

De la même façon, la sociologie, loin de constituer un univers intellectuel homogène était le lieu d'une lutte entre courants proposant des versions divergentes de l'activité intellectuelle associée à cette discipline. Dans cette mesure, difficile de parler d'un passage à « la » sociologie tant ce secteur autorisait des pratiques diverses et l'examen d'objets hétérogènes. Ainsi, si depuis les années 70, la sociologie a, à n'en pas douter, évolué sur le plan des pratiques de recherche, il n'est pas certain que,

comme le voulait Durkheim, cette discipline soit parvenue à « *être la sociologie tout court* ». Le travail de réflexivité entrepris voulait contribuer à lutter contre « l'oubli de l'histoire » qui fait que, d'une mode savante à l'autre, les luttes d'aujourd'hui ressemblent à s'y méprendre aux luttes d'hier.

De la philosophie à l'anthropologie

Différences et répétitions

*« Je ne voulais pas passer mon temps à philosopher sur la philo.
Je voulais philosopher sur autre chose. »*

Maurice Godelier

*« Je ne crois pas que la pensée poétique, l'anthropoésie
vienne troubler la pensée scientifique »*

Pascal Dibie

Comment je suis devenu ethnologue

Toute recherche anthropologique s'apparente à un dépaysement, et ce d'autant plus, semble-t-il, que l'on étudie une population géographiquement éloignée de sa position d'origine. Expériences plus ou moins enchantées, voire dramatisées, de découverte de « l'Autre » les investigations des anthropologues se présentent généralement sous la forme d'une mise en question radicale du « Moi » et de ses certitudes, du « Nous » et de ses impensés, face à la multiplicité des modes de vie, des croyances et des traditions³⁰³. Ainsi, cette discipline, pour être pratiquée correctement, impliquerait de détenir, selon le titre d'un plaidoyer pour l'anthropologie rédigé par Marc Augé, le « *sens des autres* » et posséderait à n'en pas douter des vertus transformatrices sur qui l'a exercée un jour³⁰⁴. De sa confrontation, savante et existentielle, à cet « exotisme » dont parlait Segalen, l'anthropologue reviendrait modifié en profondeur et armé intellectuellement pour interroger nos sociétés industrielles supposées déshumanisées³⁰⁵.

Cette invitation à « sortir de soi » constituant, si l'on y pense, le soubassement de l'intérêt public pour la discipline. Pour s'en convaincre il suffit d'observer les rayons des grandes chaînes de librairie où l'ethnologie se trouve classée « *entre les sections Ésotérisme et Mythologie, où se mêlent travaux universitaires, récits d'aventures et de voyages, traités sur le bouddhisme tibétain et*

³⁰³ Florence WEBER, *Brève histoire de l'anthropologie*, op.cit.

³⁰⁴ Sur cette dimension voir Germaine TILLION, *Fragments de vie*, Seuil, 2009, et Philippe DESCOLA *La composition des mondes*, op.cit.

³⁰⁵ Pour une critique d'une perception « romantique » de l'anthropologie voir, Jean-Loup AMSELLE, *Le sauvage à la mode*, Teraedre, 1979

recueils de la sagesse des « peuples premiers » »³⁰⁶. Par opposition à un occident froid et inauthentique, les mondes auxquels l'anthropologie donne accès nous rapprocheraient de nos racines.

En étudiant les trajectoires des philosophes formés dans les années 70 devenus anthropologues, on a été conduit à interroger cette portée supposée de la discipline et à souligner que la pratique de l'anthropologie était loin de systématiquement s'accompagner d'une mise en question de « soi », et du soi « philosophique » en particulier. Celle-ci ayant assez fréquemment incarné un secteur propice à l'expression d'aspirations théoriciennes. En effet, bien qu'elle ne se présente pas comme une discipline spéculative, l'anthropologie a constitué le réceptacle d'un ensemble de discours théoriques, de catégories issues du lexique philosophique (« l'autre », « l'identité », « l'altérité », « la différence », auxquelles il faudrait ajouter le récent « tournant ontologique » discuté par les professionnels du milieu³⁰⁷) et de tournures argumentatives qu'on avait quelques raisons de lier à la formation intellectuelle de base de la génération étudiée.

Bien qu'il fût tentant de supposer, dans un premier temps, que tout investissement dans ce nouveau secteur s'accompagnerait nécessairement d'une mise à distance critique d'une telle formation, on voudrait au contraire montrer en quoi le regard « lointain » que l'anthropologie propose bien souvent sur ses objets a contribué au réinvestissement et à la valorisation de savoir-faire intellectuels acquis. Bref, sans sous-entendre que cette discipline ne puisse rien constituer d'autre qu'une philosophie déguisée, il s'agira de souligner que le discours anthropologique s'est trouvé particulièrement disponible pour accueillir les spéculations des philosophes.

I) Claude Lévi-Strauss, philosophe déçu :

Les « origines » philosophiques d'auteurs fondateurs (Marcel Mauss agrégé de philosophie en 1895 Roger Bastide reçu au même concours en 1924 et Claude Lévi-Strauss agrégé en 1931), comme de représentants plus récents, comptent parmi les particularités de l'anthropologie française. Né en 1912, Jacques Soustelle fut d'abord un philosophe précocement couronné par les institutions puisqu'il fut reçu à l'ENS en 1929 puis cacique de l'agrégation trois ans plus tard. De quatre ans son cadet, Jean Pouillon, célèbre directeur de la revue « L'Homme » à partir de 1961, a réalisé des études de philosophie et passé un DES en 1938. Pour un sociologue de formation philosophique

³⁰⁶ Benoît DE L'ESTOILE, *Le goût des autres*, Seuil, 2007

³⁰⁷ Notamment dans le séminaire animé par Martin FORTIER *Diversité des ontologies ou diversité des vécus ?*
<https://seminairepluralisme.wordpress.com/tag/tournant-ontologique-en-anthropologie/>

comme Pierre Bourdieu l'expérience algérienne fut décisive dans son orientation vers les sciences humaines. Dans la génération suivante, viennent Jeanne Favret Saada, Maurice Godelier, Pierre Clastres nés en 1934 et Emmanuel Terray, né en 1935, tous reçus à l'agrégation à la fin des années 50.

Parmi les anthropologues français, c'est l'auteur des « *Tristes Tropiques* » qui a le plus insisté sur la relation étroite entre les insatisfactions produites par sa première formation intellectuelle, les orientations philosophiques disponibles en son temps, la profession d'enseignant en lycée et son engagement dans le travail ethnographique. Celui-ci évoquant, sur un ton ironique, l'aspect artificiel de l'exercice de la dissertation imposé aux apprentis, a, par ailleurs, décrit la possibilité de s'extirper du quotidien répétitif du métier de professeur, par le biais d'un investissement dans le travail ethnographique, comme une « voie de salut ».

« Pour préparer le concours, et cette suprême épreuve, la leçon, mes camarades et moi propositions les sujets les plus extravagants. Je me faisais fort de mettre en 10mn sur pied, une conférence d'une heure, à solide charpente dialectique sur la supériorité respective des autobus et des tramways. Non seulement la méthode fournit un passe-partout, mais elle incite à n'apercevoir dans la richesse des thèmes de réflexion qu'une forme unique, toujours semblable, à condition d'y apporter quelques correctifs élémentaires. De ce point de vue, l'enseignement philosophique exerçait l'intelligence en même temps qu'il desséchait l'esprit. (...)Au fond il s'agissait moins de découvrir le vrai et le faux que de comprendre comment les hommes avaient peu à peu surmonté des contradictions³⁰⁸. »

A ce rapport distancié aux contraintes scolaires qu'entretenait le jeune apprenti, s'ajoutait le fait qu'aucune figure à laquelle s'identifier ne semblait se dégager de son horizon intellectuel. Si l'on en croit le témoignage proposé, ses critiques à l'égard du « mood » existentialiste et de la figure de Sartre ne datent pas de sa confrontation avec ce dernier, dans les années 60, mais trouvent leurs racines dès la période de ses études, dans son rapport à la phénoménologie notamment. Enfin, le débouché professionnel de tout lauréat des concours, l'enseignement en lycée, était perçu comme une tâche répétitive, « desséchant » non moins l'esprit que les études dont il constituait l'aboutissement. Expérience apparemment malheureuse et rébarbative, venant parachever un parcours où rien n'incitait réellement à persévérer dans la voie philosophique.

« Je me montrais donc rebelle aux nouvelles tendances de la réflexion métaphysique telles qu'elles commençaient à se dessiner. La phénoménologie me heurtait, dans la mesure où elle postule une continuité entre le vécu et le réel. (...) Quant au mouvement de pensée qui allait s'épanouir dans l'existentialisme, il me semblait être le contraire d'une réflexion légitime en raison de la complaisance qu'il manifeste envers les illusions de la subjectivité. Cette promotion des préoccupations personnelles à la dignité des problèmes philosophiques risque trop d'aboutir à une sorte de métaphysique pour midinette, excusable au titre de procédé didactique, mais fort

³⁰⁸ Claude LEVI-STRAUSS, *Tristes Tropiques*, op.cit.

dangereuse si elle doit permettre de tergiverser avec cette mission dévolue à la philosophie qui est de comprendre l'être par rapport à lui-même et non par rapport à moi³⁰⁹. (...)

« Toutefois, je devine des causes plus personnelles au dégoût rapide qui m'éloigna de la philosophie et me fit m'accrocher à l'ethnographie comme à une planche de salut. Après avoir passé au lycée de Mont-de-Marsan une année heureuse à élaborer mon cours en même temps que j'enseignais, je découvris avec horreur dès la rentrée suivante, à Laon où j'avais été nommé, que tout le reste de ma vie consisterait à le répéter. D'habitude le concours d'agrégation est considéré comme une épreuve inhumaine au terme de laquelle, pour peu qu'on le veuille, on gagne définitivement le repos. Pour moi c'était le contraire, c'est ensuite que mon supplice allait commencer. »³¹⁰

Sa carrière d'anthropologue construite et sa position intellectuelle consolidée, ce refus électif d'arborer une posture théoricienne orpheline de tout référent empirique s'accompagnait, logiquement, de propos assez rudes lors des controverses l'opposant, dans les années 60 et 70, à Georges Gurvitch³¹¹, professeur à la Sorbonne, célèbre pour son hostilité à son égard, ou Jean François Revel, philosophe qui, dans un autre registre, prenait pour cible l'anthropologue au chapitre de son pamphlet de 1957 « *Pourquoi des philosophes ?* ». Aux auteurs attaquant ses travaux sans avoir opéré cette nécessaire conversion du regard que suppose l'enquête de terrain, ses réponses se montrèrent sans ambiguïté :

« De quel droit, à quel titre M. Gurvitch s'institue-t-il notre censeur ? Et que sait-il des sociétés concrètes, lui dont toute la philosophie se ramène à un culte idolâtre du concret (glorifiant sa richesse, sa complexité, sa fluidité, son caractère à jamais ineffable et sa spontanéité créatrice) mais reste imbue d'un tel sentiment de révérence sacrée, que son auteur n'a jamais osé entreprendre la description ou l'analyse d'une société concrète quelconque »³¹²

« Qu'un de mes collègue vienne me dire que mon analyse théorique des systèmes de parenté Murngin ou Gilyak est contredite par ses observations ou que j'ai mal interprété, quand je me trouvais parmi ces indiens, la chefferie des Nambikwara, la place de l'art dans la société des Caduveo, je l'écouterai avec déférence et attention. Mais quand M.Revel, qui n'a cure de la filiation patrilinéaire, du mariage bilatéral, de l'organisation dualiste ou des régimes dysharmoniques, me reproche « d'aplatir la réalité sociale » parce que pour lui, tout est plat qui ne se traduit pas instantanément dans un langage dont il a peut-être raison de se servir pour parler de la civilisation occidentale, mais auquel ses créateurs ont expressément refusé tout autre usage, c'est à moi de m'écrier cette fois : oui, certes, pourquoi des philosophes »³¹³.

En première analyse, il était tentant d'attribuer au témoignage et à la posture d'une figure occupant une place aussi importante que Lévi-Strauss dans le paysage anthropologique français une portée générale, et de prêter à tout anthropologue de formation philosophique, le même type

³⁰⁹ ibid

³¹⁰ Ibid. p 54

³¹¹ Figure connue pour son hostilité envers Lévi-Strauss, sur ce point voir Laurent JEAN-PIERRE, *Une opposition structurante pour l'anthropologie structurale, Lévi-Strauss contre Gurvitch*, Revue d'Histoire des Sciences humaines, 2004, numéro 11, p 246

³¹² Emmanuelle LOYER *Lévi-Strauss*, op.cit.

³¹³ Ibid

d'insatisfaction et d'attitude critique face au théoricisme. Il semblerait ainsi admis que le référent empirique et la pratique de l'enquête ethnographique soient deux éléments déterminants, dans la définition légitime de cette discipline comme dans sa distinction à l'égard de la philosophie.

Pourtant, ce cas ne devait pas dissimuler la diversité des trajectoires savantes associées à l'état et aux transformations de la discipline. En effet, si, pour l'auteur des « *Tristes Tropiques* », la dimension empirique de l'investigation ethnographique satisfaisait les aspirations d'un jeune philosophe lassé d'élaborer des constructions conceptuelles sans relation au réel, on voudrait montrer que les générations suivantes ne manifestent pas le même rapport à la philosophie et, au fond, à la « théorie » elle-même. Ici, il s'agira d'examiner l'état de la discipline et les éléments contextuels qui ont commandé les trajectoires des agents, comme leur rapport au travail intellectuel, en insistant particulièrement sur deux points.

On voulait d'abord montrer en quoi, à partir de la fin des années 50, l'anthropologie a acquis, malgré une relative marginalité institutionnelle, un statut de discipline prestigieuse. Consacrée par des écrivains et des philosophes (d'André Breton à Jean Paul Sartre) qui y voyaient une exploration stimulante de « l'altérité », cette discipline cumulait, à l'instar de la psychanalyse, l'avantage de manifester des signes de hauteur théorique, du fait notamment de l'exotisme de ses objets, sans sacrifier sa rigueur méthodologique grâce à la référence à la linguistique structurale. Celle-ci, de simple ressource théorique, atteignant, au cours des années 60, le statut de référence obligée susceptible de s'adapter à tout type d'objet (littérature, art, sciences, psychanalyse, marxisme, etc...) et de réunir, sous un même label, des auteurs aux démarches, aux styles et aux méthodes pourtant fort éloignées (Foucault, Barthes, Lacan, Deleuze, Althusser, Derrida). Véritable phénomène de mode intellectuelle³¹⁴, le « structuralisme » imprégnait les œuvres comme les esprits et suscitait des vocations nouvelles, chez les philosophes notamment. Ainsi, si pour le jeune Lévi-Strauss, la référence à la linguistique structurale se présentait comme un antidote au théoricisme philosophique, la donne n'était plus la même dans les années 60. Fort des succès de cette nouvelle science, elle tendait même à s'inverser puisque, s'éloignant progressivement de son référent empirique, le structuralisme se fondait en une pure théorie³¹⁵.

Ensuite, on a souligné les difficultés qu'il y avait, pour les agents qui eurent l'occasion d'explorer un terrain d'enquête, à rester durablement auprès des populations étudiées, situation que les processus de décolonisation des années 60 n'ont fait qu'aggraver³¹⁶. Les trajectoires des agents interrogés ont en effet un point commun : après leur première formation intellectuelle où se mêlent

³¹⁴ Sur ce point voir Anna BOSCHETTI, *Du réalisme au post-modernisme*, op.cit.

³¹⁵ Ce qui explique la possibilité de faire de l'anthropologie sans terrain comme on le verra

³¹⁶ Sur ce point voir Georges BALANDIER, *Tout parcours scientifique comporte des moments autobiographiques*, Actes de la recherche en sciences sociales, 2010, numéro 185, p 124

généralement des enseignements de philosophie et d'anthropologie, ceux-ci sont partis enquêter sur un terrain exotique³¹⁷ (Dom-Tom, Afrique, Amérique du Sud). Après une période de recherche excédant rarement les 5 ans et dont ils tirent leur thèse, leur retour en France et leur intégration à la cité scientifique, avec les nécessités qu'elle implique (recherche d'un poste stable, valorisation de la recherche, publications), annoncent généralement une rupture sans retour possible avec ce type d'enquête de terrain. Privés du référent empirique que constituaient ces sociétés traditionnelles désormais hors d'atteinte, différentes stratégies intellectuelles s'offraient à eux, de l'exploration de terrains occidentaux-option contribuant à donner à l'anthropologie de la fin des années 70 sa dimension réflexive³¹⁸- à la valorisation et à la généralisation théorique de leur première expérience. Choix qui, comme on le verra, incitaient à prendre une certaine hauteur de vue et à rejouer le jeu de la philosophie.

Ainsi, pour comprendre qu'au sein des processus de reconversion intellectuels étudiés, se manifeste chez les auteurs, une tendance à conserver capitaux et dispositions philosophiques, il fallait combiner l'examen des relations entre disciplines à celui des nécessités imposées par le contexte historique. Les propriétés pertinentes du champ intellectuel qui ont dessiné les trajectoires des agents étant aussi bien liées à sa logique « interne » qu'à des éléments « externes » associés au contexte socio-politique.

II) Entre prestige et marginalité :

En France, l'anthropologie a toujours occupé une position singulière dans l'espace des disciplines. La carrière d'un auteur de premier plan comme Marcel Mauss illustrant les particularités de son implantation. Professeur brillant et respecté, il effectuera une carrière en marge du pouvoir universitaire, à l'EPHE puis au Collège de France, institutions entièrement vouées à l'activité de recherche.

Dans la période étudiée, trois raisons principales président au fait que l'anthropologie ait constitué un secteur relativement peu investi (11 en tout) : l'incertitude des débouchés professionnels qu'elle offrait, la contrainte que représentait l'accès à un terrain d'enquête et sa marginalité institutionnelle. Dans un recueil d'entretiens où il revient sur sa trajectoire personnelle, Philippe Descola décrit

³¹⁷ Comme le précise Yves Winkin : « Pour être dans les normes de la profession, il faut s'immerger seul dans une société étrangère pendant un an au moins. « L'immersionnisme » exotique a beau avoir été remis en question régulièrement, rien n'y fait : un anthropologue français noble est celui qui a fait un terrain hors de France (métropolitaine : Les DOM-TOM sont déjà considérés comme suffisamment exotiques) et, d'une manière plus générale, hors d'Europe occidentale. » Yves WINKIN, *Anthropologie de la communication*, Point 1996

³¹⁸ Sur ce point voir Florence WEBER, *Brève histoire de l'anthropologie*, op.cit.

l'espace des possibles anthropologiques donné aux apprentis de sa génération comme un univers à la fois marginal et enthousiasmant, du fait des nouveaux horizons savants qu'il ouvrait :

Il faut dire que la situation de l'enseignement en anthropologie était un peu particulière du fait de la rareté des cursus en France. (...) J'ai suivi les cours de formation à l'anthropologie de la FRASE et je décidais de suivre durant cette année des séminaires plus spécialisés. Parmi les premiers, deux me sont particulièrement demeurés en mémoire : celui de Maurice Godelier et celui de Simone Dreyfus-Gamelon, l'un et l'autre à l'EPHE. (...) Il y avait aussi dans les années 70 une dynamique intéressante en France dans l'étude des rapports de toutes sortes qui se tissent entre les sociétés et leurs milieux. Il y avait là Jacques Barrau, ethnobotaniste et spécialiste de l'agronomie tropicale de l'Asie du Sud-Est et de l'Océanie. Un autre animateur de ce séminaire était Olivier Dollfuss, un spécialiste du monde andain, et en général des sociétés d'altitude. (...) Une autre personnalité a joué un rôle essentiel pour beaucoup d'entre nous, André Georges Haudricourt. C'était un chercheur atypique, à la fois linguiste, ethnologue, agronome, botaniste, technologue, géographe. Outre Maurice Godelier, il y avait donc un véritable milieu de personnalités qui étaient animées par la volonté de renouveler la compréhension des phénomènes d'interaction technique et écologique entre humains et non-humains, et qui ont constitué pour des gens de ma génération une incitation remarquable à poursuivre dans cette voie. Parmi eux je pense en particulier à Pierre Lemonier, qui est devenu un ami proche, et qui a développé ses recherches du côté de l'ethnologie des techniques.

Ainsi, les professeurs qui balisaient le champ de l'anthropologie dans cette période n'étaient pas plus d'une vingtaine si l'on ajoute ceux qui ne sont pas évoqués ci dessus. Louis Dumont, spécialiste de l'Inde et directeur d'étude à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes depuis 1955. Pierre Clastres était, dans le premier quinquennat des années 70 en mission en Amérique du Sud et obtiendra le même statut en 1975. L'africaniste Georges Balandier était professeur à la Sorbonne à l'instar de Roger Bastide. Ils étaient les seules personnalités implantées au sein de l'institution universitaire, l'existence de l'anthropologie dépendant très nettement de l'EPHE, lieu relativement marginal et dispensant des enseignements spécialisés.

D'après nos résultats d'enquête, 11 philosophes ont réalisé une carrière en anthropologie

1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975	1976	1977	1978	1979	Tot
0	2	1	3	0	2	1	1	1	0	0	0	11

Les philosophes devenus anthropologues :

Nom	Concours	Poste
Michel Tibon Cornillot	1969 (agrégation)	EHESS
Jacques Goldberg	1969 (agrégation)	Université Paris Descartes

		(Laboratoire Canthel)
Marcel Henaff	1970 (capes)	Université de San Diego
Francis Affergan	1971 (capes)	Université Paris Descartes Laboratoire Canthel
Bruno Martinelli	1971 (capes)	Université Aix-Marseille
Alain Pierrot	1971 (capes)	Université Paris Descartes Laboratoire Canthel
Jean Pierre Albert	1973 (capes)	EHESS
Marc Abélès	1973 (capes)	EHESS
Philippe Descola	1974 (capes)	Collège de France
André Mary,	1975 (agrégation)	CNRS
Lucien Scubla	1976 (agrégation)	CREA (Centre de Recherche en Epistémologie Appliquée)

Comme on l'a suggéré plus haut, les agents ayant effectué une part de leur carrière de chercheur « sur le terrain » rencontrèrent des difficultés pour prolonger cette expérience. Les entretiens réalisés³¹⁹ furent autant de témoignages relatant les diverses nécessités conduisant ces chercheurs à retourner en métropole (intégration au champ intellectuel, rédaction d'une thèse, échec dans l'investissement d'un nouveau terrain, conflits locaux, construction personnelle...)

« Après ma première enquête je reviens en France, je suis restée en tout 18 mois en Papouasie Nouvelle Guinée, j'aurais bien aimé rester plus. Cette idée de me dire, « Ce que tu as connu c'était extraordinaire », j'avais peur que ce soit une sorte d'apogée dans ma vie, c'était l'aventure, j'étais dans des montagnes, je crapahutais, je découvrais tous les jours des choses nouvelles, c'était cette fascination. Je me suis dit « je vais rentrer en France ça ne pourra être qu'un déclin en fait ». Mais je suis quand même rentrée, mes parents me le demandaient pas spécialement... mais je voyais pas comment je pouvais rester là bas, et j'ai fait heu... ma thèse quoi. J'ai fait ma thèse tout en faisant un enfant. Je suis rentré et 2 ans après j'ai rencontré l'homme qui est devenu mon mari, on a fait un enfant tout de suite, je travaillais chez moi, je faisais ma thèse et je m'occupais de mon bébé. J'étais rattachée à mon laboratoire pour la durée de ma thèse, c'était à Nanterre. Voilà j'ai mis 4 ou 5 ans à faire ma thèse. Je n'aurais pas pu la rédiger sur le terrain. »

(anthropologue, femme, 1 an et demi sur le terrain)

«- Une question, que je me posais, vous avez travaillé sur d'autres sociétés ?

³¹⁹ En raison du caractère réduit de l'effectif étudié, on a été conduit à interroger des agents ayant réalisé des études de philosophie sans passer par le passage des concours de l'enseignement

-Que la Martinique ? Non, j'ai tenté et puis ça a échoué. J'ai tenté à Bali, j'ai échoué, parce que... sans doute la barrière de la langue, épouvantable, ce... Cet indonésien spécifique à Bali, le balinais, qui n'est pas de l'indonésien, le balinais je ne m'y suis jamais fait... j'ai essayé un peu au Maroc aussi, il y a longtemps quand j'ai voulu me mettre à l'arabe, il y a longtemps, après mon retour de la Martinique, et puis ça n'a pas marché, je n'avais fait que deux ans d'Arabe. J'ai éprouvé des difficultés en arabe, si vous ne connaissez ni l'arabe ni le berbère, et bien ce n'est pas la peine d'aller faire du terrain au Maroc, voilà, ça a échoué. »

(Anthropologue, homme, 5 ans sur le terrain)

« En fait, à cette époque là, je devais faire mon service militaire, j'ai donc demandé à faire de la coopération, et donc je pars au Tchad, ce que je trouvais très bien, puisque c'était le premier terrain de Robert Jaulin, j'avais des contacts sur place grâce à lui. Et donc je pars avec un sujet de thèse avec Robert Jaulin, j'avais plusieurs idées de thèse en même temps. Donc je vais en Afrique, éventuellement pour rester longtemps, car la veille du jour de mon retour je rencontre un conseiller qui me dit qu'il y a un financement pour créer un département de philo à N'Djamena, et que la semaine suivante, je serai affecté à ce département. Là j'étais dans un lycée, je faisais de la philo et un peu de français. Mais rapidement, il y a eu la guerre civile, donc je rentre en France en urgence, vous imaginez bien. »

(Anthropologue, homme, 1 an sur le terrain)

Mais cette voie empirique, avec les difficultés qu'elle posait, ne concernait pas toutes les trajectoires. Cette discipline laissant la possibilité d'adopter une posture consistant à commenter les œuvres classiques et les « grandes notions » du lexique anthropologique (le « don », l'« échange », la « parenté », la « structure », le « mythe », etc...) ou à faire converger des univers théoriques (psychanalyse, analyse littéraire, sémiologie, etc...). Les travaux de Marcel Hénaff, reçu à l'agrégation de philosophie en 1970, et enseignant l'anthropologie aux États-Unis, illustrent de façon exemplaire ce type de posture.

Titulaire d'un doctorat de philosophie de l'université de Copenhague, il a été directeur de programme au Collège International de Philosophie au début des années 80 pour ensuite devenir professeur d'anthropologie à l'université de San Diego à partir de 1988. Ses travaux les plus récents se présentent comme des commentaires des notions classiques de l'anthropologie comme le « don » (*Le prix de la vérité 2002, Le don des philosophes 2012*) et du structuralisme de Lévi-Strauss (*Claude Lévi-Strauss et l'anthropologie structurale 1991, Claude Lévi-Strauss, Le passeur de sens 2008*). Ceux-ci font suite à une période de publication mêlant analyse littéraire et réflexions philosophiques, qui comptent notamment un commentaire des travaux de Julia Kristeva.

- Texte/censure/subversion, ou, L'hétéro-scène: lecture de Sade*, Romansk institut, 1973
- La littérature n'existe pas: introduction à la sémanalyse de Julia Kristeva* Romansk institut, 1973
- Sade, l'invention du corps libertin*, Paris, PUF, 1978
- Les âges de la lecture sadienne*, Romansk Institut 1979.
- Claude Lévi-Strauss et l'anthropologie structurale*, Paris: Pocket, 1991
- Public Space and Democracy*. University of Minnesota Press, 2001.
- Le Prix de la Vérité: Le don, l'argent, la philosophie*, Paris, Seuil, 2002
- La Ville qui vient*, Paris, L'Herne, 2008
- Claude Lévi-Strauss, le passeur de sens*. Paris, Perrin, 2008.
- Le Don des philosophes. Repenser la réciprocité*, Paris, Le Seuil, 2012.
- Naissance du monde global. Actualité de Michel Serres*, Paris, Bourin, 2012.
- Violence dans la raison? Conflit et cruauté*, Paris, L'Herne, 2014

Ainsi, il est clair que, dans le cas de la génération étudiée, le « tournant » empirique que semble exiger l'anthropologie pouvait ne s'avérer que de courte durée, voire inexistant. Situation qui s'explique, comme on le verra plus en détail, par les contraintes ayant pesé sur les trajectoires des agents, mais aussi par les quartiers de noblesse théorique accumulés par cette discipline.

III) Une discipline en expansion :

Dans la période étudiée, l'anthropologie occupait ainsi une position dominée du point de vue de son implantation institutionnelle mais bénéficiait, dans un contexte d'essor des sciences humaines, de l'aura intellectuelle du nouveau « paradigme » structuraliste, auquel furent associés les noms de Foucault, Barthes, Lacan, Althusser et bien entendu Lévi-Strauss qui contribuait à en faire un objet digne d'être débattu, examiné et critiqué. Prédisposés à ce type de tâches savantes, les philosophes furent les premiers à réagir aux percées scientifiques de cette discipline audacieuse et fascinante, porteuse d'un discours nouveau consacré à des populations lointaines. Emmanuelle Loyer souligne, que dans les années 60, « *désormais implanté dans l'esprit d'un large public le structuralisme lévi-straussien fascine et irrite, voire inquiète. Il opère un type de séduction particulier, dans un contexte historique et sociologique favorable à sa cristallisation, tout en se positionnant fermement, par de grands « duels » philosophiques, sur la scène intellectuelle française. Le paradigme structuraliste-sa méthode, sa vision du monde, ses types de questions et de manières de voir-est désormais partagé par d'autres penseurs de nouvelles disciplines-Roland Barthes, Michel Foucault, Jacques Lacan-, mais Lévi-Strauss en incarne indiscutablement l'essence*

même »³²⁰

Avec la publication de l'« *Anthropologie Structurale* », cette discipline a en effet réalisé une avancée déterminante au sein de l'espace savant et du monde étudiant, à l'été 1961, 4500 exemplaires ont été vendus. La référence aux « structures » devenant omniprésente dans les sciences humaines et organisant « *les façons de poser les problèmes autant que de les résoudre, propose des méthodes, des styles d'approche et repose in fine sur une certaine vision du monde* »³²¹ Ici, il s'agira de souligner les aspects qui permettent d'attribuer à l'anthropologie une position élevée dans les hiérarchies savantes et ses liens avec la perception positive qu'en ont eu bon nombre d'intellectuels d'abord formés à la philosophie. Celle-ci constituant une condition de possibilité des transferts disciplinaires étudiés.

a) Anthropologie et philosophie, sœurs ennemies ?

-
Parmi les éléments qui ont conféré à l'anthropologie un statut d'objet noble il faut d'abord souligner l'attitude de philosophes aussi connus que Ricoeur, Sartre, Merleau-Ponty et Simone de Beauvoir. Ces trois derniers, à travers l'outil d'expression publique que constituaient les « Temps Modernes » et avant que les dissensions internes à la revue et le départ de Merleau-Ponty ne les séparent, ont contribué à la consécration de l'anthropologie structurale. Tout se passant comme si ces auteurs consacrés avaient également un pouvoir consacrant :

« Simone de Beauvoir salue comme un événement « Les Structures élémentaires de la parenté », en 1949, et croit y reconnaître une concordance évidente avec les thèses de l'existentialisme. Lorsque Roger Caillois publie dans la Nouvelle NRF une critique sévère de *Race et Histoire*, c'est la revue de Sartre qui publie la réplique véhémement de Lévi-Strauss. (...) Les Temps Modernes publient des Bonnes feuilles de *Tristes Tropiques* qui fait accéder Lévi-Strauss à la grande consécration, en conquérant un public exceptionnellement vaste pour un spécialiste des sciences humaines. Sartre lui-même enthousiaste, charge de la recension Jean Pouillon, l'un de ses plus anciens fidèle et disciple³²².

Mais au début des années 50, après avoir été l'objet d'une attention bienveillante, les sciences humaines tendaient à incarner un élément de cristallisation des désaccords entre Sartre et Merleau-Ponty. En effet, suite à leur rupture intellectuelle et à son départ de la rédaction en 1952³²³, celui-ci

³²⁰ Emmanuelle LOYER, op. cit.

³²¹ Ibid.

³²² Anna BOSCHETTI, *Sartre et les temps modernes*, op.cit.

³²³ Ibid.

tendait à se rapprocher des sciences humaines tandis que Sartre maintenait, notamment dans la controverse l'opposant à l'anthropologue, le primat de la raison philosophique sur les savoirs positifs. C'est grâce au soutien et à l'amitié de Merleau-Ponty que Lévi-Strauss est élu au Collège de France après une première tentative infructueuse. La biographe de l'anthropologue décrit les liens personnels et intellectuels entre les deux hommes et les étapes de l'évolution du philosophe qui le conduiront à proposer, devant l'assemblée des professeurs de la prestigieuse institution, la création d'une chaire « d'anthropologie sociale » :

« Il fallait toute l'amitié « aussi franche que tardive » et toute la patiente conviction de Merleau-Ponty pour faire en sorte que Lévi-Strauss revienne sur sa décision de renoncer à toute « carrière » et de ne rien solliciter. Strictement contemporains (nés tous les deux en 1908, bien que Lévi-Strauss fasse plus vieux), les deux agrégés de philosophie se sont connus en 1930, dans un stage pédagogique commun au lycée Janson de Sailly (en compagnie de Simone de Beauvoir) puis entrevus en 1945, et enfin fréquentés au début des années 1950 dans le cercle amical de Lacan, des Leiris et de Jakobson. Les membres de ce petit groupe sont également liés par leurs femmes respectives, Sylvia Bataille-Lacan, Suzanne Merleau-Ponty, Louise Leiris et Monique Roman-qui connaissait déjà « Merleau » de son côté. Merleau-Ponty incarne le projet phénoménologique, qui domine la philosophie française d'après guerre. Mais contrairement à Sartre, il montre un intérêt de plus en plus vif pour les sciences de l'homme, la psychologie et aussi l'ethnologie, dont il espère qu'elles pourront lui fournir les matériaux pour bâtir une « nouvelle manière de voir l'Être ». La rupture avec Sartre (à propos du communisme) et le rapprochement avec Lévi-Strauss au début des années 1950 sanctionnent cette espèce de « compagnonnage de route » avec les sciences sociales. C'est également sur ce programme d'ouverture qu'il conduit, de main de maître, une efficace opération de lobbying au Collège de France, emmenant derrière lui des hommes comme Gaston Bachelard et Martial Guérault. Car c'est Merleau-Ponty qui, le 30 novembre 1958, présente le « Rapport pour la création d'une chaire d'anthropologie sociale » devant l'assemblée des professeurs »³²⁴.

Ainsi, dès la fin des années 50 il devenait difficile de faire sans l'anthropologie, ses méthodes, et la conception de l'Homme qu'elle venait proposer. Son aura grandissante, celle-ci venait faire de l'ombre à ceux qui avaient contribué à la consacrer. Sartre, figure paradigmatique de « l'intellectuel total », que la trajectoire prédisposait à se constituer en porte parole d'une discipline mise en cause à ses frontières, a, logiquement, occupé un rôle prépondérant dans la défense de l'honneur des philosophes. Ce dernier tendant à se confondre avec son honneur individuel. Dans la polémique, en partie provoquée par Lucien Sebag, jeune philosophe au destin tragique³²⁵ et passionné d'anthropologie autant que de psychanalyse, l'opposant à Lévi-Strauss, sa posture le distingue nettement de Merleau-Ponty. Pour lui, il s'agit de sauvegarder un sujet souverain, dont l'existentialisme s'était fait l'héroïque défenseur et que le structuralisme tend à congédier au titre « d'effet » de structure, mais aussi de réaffirmer le primat de la dialectique historique dans l'évolution des sociétés, phénomène auquel l'objectivisme structuraliste n'attribue pas, à ses yeux, la

³²⁴ Emmanuelle LOYER op.cit.

³²⁵ Il se suicide à l'âge de 31 ans

place qui lui est due. Sa vaste « *Critique de la Raison Dialectique* » publiée en 1960, constituant, en dépit de l'estime qu'il manifeste envers Lévi-Strauss, une réponse à l'offensive de l'anthropologie sur le terrain de la philosophie et une façon de se distinguer de la posture conciliatrice de Merleau-Ponty :

« Lucien Sebag est l'un des protagonistes de la confrontation intellectuelle majeure de ce début des années 1960 entre le magistère sartrien, inentamé depuis la fin de la guerre, et la proposition structurale orchestrée par le challenger anthropologue. (...). Claude Lévi-Strauss le choisit, en compagnie de Jean Pouillon, autre homme passerelle, pour animer son séminaire à l'École pratique, consacré, pendant toute une saison à la lecture collective du livre de Sartre publié en 1960, *Critique de la Raison Dialectique*. Cette réponse aux arguments de Merleau-Ponty, tentant de concilier existentialisme et marxisme en un tout cohérent, est le deuxième (et dernier) grand opus théorique du philosophe après *L'être et le Néant*. Sartre en a envoyé un exemplaire à Lévi-Strauss, avec une dédicace amicale : « A Claude-Lévi-Strauss en témoignage de fidèle amitié, ce livre dont il verra, que les principales positions s'inspirent de celles qui l'occupent et surtout de sa manière de les poser. En toute estime. » Lévi-Strauss est d'ailleurs cité à plusieurs reprises dans la *Critique* et toujours de façon laudative. »

La position qu'adopte Lévi-Strauss vis-à-vis du philosophe, symptomatique de la crise du « magistère sartrien », est celle d'un auteur décomplexé qui, non content d'en recevoir les signes de reconnaissance, peut se payer le luxe de l'englober dans une théorie plus puissante. Il affirmera en effet que la philosophie de son interlocuteur peut-être comprise et interprétée comme un « *document ethnographique de premier ordre dont l'étude est indispensable si l'on veut comprendre la mythologie de notre temps*³²⁶ ». Philosophie d'une époque, le discours sartrien n'est au fond qu'une généralisation ethnocentrique de la vision du monde de l'Homme occidental que l'anthropologue se voue justement à déconstruire et à relativiser. La nature de cette confrontation n'était pas une première dans l'histoire des rapports entre philosophie et sciences humaines puisque Émile Durkheim avait déjà mis en lumière, au sein d'un cadre sociologique, les soubassements scolaires, et nationaux, de l'exercice philosophique, mais elle constituait un signe indéniable de l'inversion du rapport de force en faveur des sciences sociales.

La position de Ricoeur et de la revue *Esprit*, moins polémique que celle de Sartre, manifeste toutefois l'inquiétude de voir la méthode structurale s'étendre jusqu'à mettre en péril la notion de « sens » elle-même. A l'hiver de l'année 1963, paraît en effet un numéro de la Revue « *Esprit* » consacré au structuralisme. Cette démarche est certes reconnue comme « originale et féconde », mais porteuse de certains périls. Cette voix inquiète s'exprimant, de façon exemplaire, à travers les considérations de Ricoeur :

« L'article de Ricoeur, « structure et herméneutique » met en cause l'extension progressive des

³²⁶ Claude LEVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale tome 1*, Paris, Plon, 1961

savoirs impliqués par l'analyse structurale qui vaudrait pour tous les domaines de la connaissance humaine. (...) Pour Ricoeur, herméneute, chrétien, il y a bien un « sens du sens » ; pour Lévi-Strauss, le sens n'est jamais premier et une telle quête n'a pas de sens. La discussion se clôt sur une inquiétude exprimée par Ricoeur : Pour vous il n'y a pas de « message » ; vous êtes dans le désespoir du sens ; mais vous vous sauvez par la pensée que, si les gens n'ont rien à dire, du moins ils le disent si bien qu'on peut soumettre leur discours au structuralisme. »

Ainsi, malgré la diversité des postures, de l'attaque frontale à l'intérêt sincère, en passant par l'invitation à la modestie et à la prudence, les philosophes furent des acteurs non négligeables dans le processus d'implantation de l'anthropologie au sein de l'espace savant. Après une période de relative marginalité, cette discipline se trouve au centre du débat intellectuel, jusqu'à déclencher une véritable mode structuraliste qui échappera au contrôle de son principal introducteur et provoquera l'adhésion de nouveaux entrants comme Julia Kristeva, ou Tzvetan Todorov animés par la volonté de proposer une lecture structurale de la littérature.

b) Entre science et littérature :

On pourrait s'étonner de voir une discipline à vocation scientifique, armée de l'appareillage intellectuel de la linguistique structurale, être d'abord reçue et discutée par ces esprits « littéraires », ou tenus pour tels, que sont les philosophes. Paradoxe apparent, la réception littéraire de l'anthropologie est pourtant une constante de son histoire. A propos de l'œuvre de Lévi-Strauss, Anna Boschetti écrit que :

« La dimension littéraire garde, comme dans toute la tradition philosophique française, une importance essentielle, qui explique l'enthousiasme avec lequel ses livres sont accueillis par nombres d'écrivains et de critiques littéraires. Il ne s'agit pas seulement de la recherche formelle et des références qui caractérisent son écriture, reconnues par lui-même : « C'est des surréalistes que j'ai appris à ne pas craindre les rapprochements abrupts et imprévus comme ceux auxquels Max Ernst s'est plu dans ses collages. L'influence est perceptible dans « La Pensée Sauvage ». Dans les « Mythologiques », j'ai aussi découpé une matière mythique et recomposé ses fragments pour en faire jaillir plus de sens ». Il prétend appliquer sa démarche aux objets les plus sacrés de la tradition lettrée, en s'amusant à défier sur leurs terrains les spécialistes les plus célèbres : en 1962, il rivalise avec Jakobson comme commentateur des « Chats » de Baudelaire ; et, lorsque Barthes publie S/Z, il lui écrit pour lui présenter une autre interprétation possible, focalisée sur le thème de l'inceste, qui s'oppose implicitement à la démarche barthesienne ».

Aux dispositions esthètes de l'anthropologue, il faut associer son héritage culturel familial et à la réception littéraire de son œuvre, l'histoire des relations entre champ littéraire et anthropologie. Isaac Strauss, arrière grand-père de l'anthropologue, était un chef d'orchestre réputé, son père Raymond Lévi-Strauss, était un homme cultivé qui entretenait de vastes collections d'objets d'art.

Toutes les biographies s'accordant pour attribuer à l'auteur des Mythologies, une enfance marquée par une fréquentation précoce de l'art et une vénération de la culture et de la connaissance³²⁷. Le style de l'anthropologue fut non seulement marqué par les ambitions scientifiques associées à la démarche linguistique, mais aussi par la fréquentation précoce et constante d'artistes et d'écrivains. Fréquentation, qui ne s'est pas cantonnée aux œuvres, puisque Lévi-Strauss a, dans sa période américaine des années 40 notamment, côtoyé des artistes comme Breton, Max Ernst ou André Masson alors établis à New-York³²⁸.

Ayant suscité un net engouement parmi les écrivains et les artistes de l'entre-deux guerres, à l'image d'André Breton, collectionneur d'art primitif ou du « Collège de Sociologie » de Georges Bataille, groupe littéraire sensible à la production des anthropologues³²⁹, l'anthropologie a par ailleurs été perçue comme un terrain propice à l'examen de « l'altérité » grâce aux matériaux rapportés par les explorateurs et à leur compte-rendus d'enquête, mais aussi du « Moi », comme l'illustrera dans les années 50 et 60 l'œuvre de Michel Leiris où se mêlent ethnographie, littérature et « écriture de soi ».

Les travaux de Vincent Debaene ont également mis l'accent sur la propension des anthropologues français à rédiger, en plus de leurs travaux scientifiques, une œuvre d'allure plus personnelle, reçue avec bienveillance dans le champ littéraire. Celui-ci souligne d'abord cette tendance chez les ethnologues ayant suivi l'enseignement de Mauss à l'institut d'ethnologie « *qui partirent sur le terrain avec ce modèle en tête et publièrent à leur retour un livre-il s'agissait généralement de leur thèse-qui en respectait, à peu de choses près, le canevas. Mais à côté de cela, presque tous donnèrent un récit, sinon « littéraire », en tout cas non savant de leur expérience qui, à la différence de leur travail scientifique, fut publié chez un auteur généraliste : Grasset, Gallimard ou Plon.* »

Les principaux exemples sont ceux de Leiris, qui écrit l'« *Afrique fantôme* » (1934) et « *La possession et ses aspects théâtraux chez les Ethiopiens du Gondar* » (1958), et de Lévi-Strauss, qui publie « *La vie familiale et sociale des Indiens Nambikwara* » (1948) et « *Tristes Tropiques* » (1955). Après « *Silhouettes et griffitis abyssins et Jeux et divertissements abyssins* », deux textes issus de sa première mission menée en Ethiopie en 1929, Marcel Griaule remporte le prix Gringoire avec « *Les flambeurs d'hommes* », paru chez Calmann-Lévy en 1934. En même temps qu'il soutient sa thèse de doctorat, Jacques Soustelle écrit pour les éditions Grasset « *Mexique, terre indienne* »,

³²⁷ A un auteur qui disait : « Lévi-Strauss sait ce qu'il doit au fait qu'il est juif » « C'est vrai : je le sais avec exactitude. Autant mes parents étaient complètement irrégieux, autant ils avaient cette tendance qui me semble caractéristique de bien des familles juives : le culte de la religion et de la culture ». Voir Emmanuelle LOYER, op.cit.

³²⁸ Ibid.

³²⁹ Denis HOLLIER, *Le collège de sociologie*, Gallimard, 1979

livre qui, selon les commentaires de l'époque « *allie l'émotion de l'homme à l'observation du savant* »³³⁰. Dans les générations suivantes il y a l'« *Afrique ambiguë* » de Georges Balandier, « *Nous avons mangé la forêt* » de Georges Condominas, « *la Mort Sara* » de Robert Jaulin et les « *Chroniques des Indiens Guayaki* » de Pierre Clastres. Autant d'exemples contribuant à montrer que la frontière entre anthropologie et littérature n'a pas toujours été d'une grande netteté. L'investigation anthropologique pouvant constituer un prétexte à l'expression littéraire.

*

Région propice à l'expression des artistes comme à l'exploration de l'Inconscient et de ses « structures universelles », l'anthropologie avait donc quelques chances d'attirer des apprentis philosophes soucieux de prolonger leurs réflexions relatives aux « grands problèmes » de l'existence sans contrarier leurs pulsions créatrices. Mais malgré sa réception et sa portée littéraire, l'anthropologie conservait des ambitions scientifiques. C'est dire que cette discipline était travaillée par des tensions analogues à celles qui structurent le champ philosophique.

En effet, comme l'ont montré les travaux de Louis Pinto, les oppositions entre art et science, ainsi que celles entre figure du « professeur » et celle du « créateur », constituent autant de lignes de partage récurrentes dans l'histoire du champ philosophique :

L'espace des positions philosophiques qui commande les prises de position s'organise selon deux axes distincts. Le premier, déterminé par le degré d'ésotérisme, peut-être caractérisé par l'opposition entre un pôle de production savante et un pôle de production mondaine. L'enjeu fondamental mettant aux prises les agents est la question de l'autonomie des discours philosophiques par rapport aux discours profanes mais aussi à d'autres discours savants (politiques, religieux...) : il en va de l'existence même du champ. Le second axe, déterminé par le degré auquel un produit défini remplit soit des fonctions de reproduction institutionnelles soit des fonctions proprement internes de production philosophique, permet d'opposer un pôle scolaire et un pôle intellectuel. Les agents proches du premier pôle participent au privilège statutaire de la pensée « libre » et « personnelle », élevée au-dessus des contingences sociales et scolaires. Les agents proches du second pôle entendent faire valoir les exigences d'autonomie intellectuelle, indifférentes aux contraintes institutionnelles et aux frontières nationales et disciplinaires.(...) Aux agents relevant du pôle scolaire s'opposent tous ceux dont la production intellectuelle obéit au modèle de « l'œuvre », définie moins par les contraintes d'institution que par les exigences internes du champ philosophique.

Le clivage principal, homologue à l'opposition entre savants et professeurs, reflète l'opposition entre l'art et la science. Aux généralistes qui visent à atteindre la « profondeur » et « l'originalité » à l'aide de la culture humaniste et des seules ressources de la pensée « pure » offertes par la tradition lettrée, s'opposent des auteurs qui, associant leur compétence

³³⁰ Voir Vincent DEBAENE, *L'adieu au voyage*, op.cit.

philosophique à la maîtrise de savoirs procurés par la culture scientifique, admettent, voire revendiquent, la spécialisation, l'argumentation, l'échange critique.

C'est dire qu'au sein de l'espace que constitue l'anthropologie, pouvait se rejouer une lutte entre science et lettres ayant déjà eu un rôle structurant au sein de cette discipline canonique qu'est la philosophie. Ici, on voudrait souligner que les transferts disciplinaires étudiés étaient rendus possibles par ce rapport d'homologie entre deux espaces sociaux et qu'ils contribuaient à reproduire la structure d'un débat déjà ancien qui semble survivre aux transformations générales du champ.

4) Manières de voir l'anthropologie :

A travers l'examen des trajectoires et de la production de trois auteurs il s'agira de montrer qu'un investissement dans cette nouvelle discipline pouvait s'inscrire dans la continuité des aspirations théoriciennes fournies par une formation philosophique, mais aussi que les affinités intellectuelles issues de cette première formation tendaient à commander la conception du travail anthropologique des agents. En effet, les entretiens réalisés permettaient de mettre en avant des connexions assez étroites entre affinités philosophiques et rapport à cette discipline d'accueil. N'importe quel philosophe ne devenant pas n'importe quel anthropologue, on voulait montrer qu'il était possible de saisir l'unicité d'un même *habitus* savant, en dépit des diverses ruptures et processus de reconversions impliquant un changement de statut institutionnel et d'identité intellectuelle.

Les deux premiers auteurs (Francis Affergan, Professeur à l'Université Descartes et François Flahaut, chercheur au Centre de Recherche sur les Arts et le Langage au moment de l'enquête) furent d'abord des étudiants en phase avec les modes dominants en leur temps, marxisme théorique pour le premier, psychanalyse, notamment sous sa forme lacanienne, pour le second. L'un et l'autre ont réalisé des études de philosophie à la Sorbonne avec une forte appétence pour les sciences humaines, l'anthropologie plus particulièrement. Tous deux ont souligné lors de l'entretien, leur faible identification à la figure du professeur ordinaire, l'un profitant d'une nomination en Martinique, au lycée Schoelcher, pour s'investir dans un terrain d'enquête et l'autre renonçant au passage des concours pour s'investir directement dans la rédaction d'un doctorat. Travail s'apparentant à une analyse structurale des contes, emprunt des réflexions de Vernant, Détiene, Goldschmidt et Lévi-Strauss. Plus identifiés au personnage du philosophe comme « créateur »

intellectuel, ces deux aspirants virent dans l'anthropologie un univers plus en phase avec leur rapport au travail savant que la voie de l'enseignement en lycée ou du conformisme académique. N'ayant pas acquis les titres de noblesse académique nécessaires (ENS, agrégation) celle-ci leur était, par ailleurs, plus difficilement accessible qu'à certains héritiers couronnés, alors que les sciences humaines, en plein développement, offraient des perspectives de carrière à qui savait saisir sa chance.

Le troisième (Lucien Scubla, chercheur au Centre de Recherche en Épistémologie Appliquée de l'Ecole Polytechnique au moment de l'enquête) se distingue par des origines populaires et une certaine distance, sociale aussi bien qu'intellectuelle, vis-à-vis des modes dominantes en son temps. Sa posture rationaliste et sa défiance vis-à-vis de ce qu'il qualifiera, lors de l'entretien, d'aspect « esthétisant » d'une région du champ philosophique, mais aussi anthropologique, se manifestant, de façon continue, dans sa carrière savante. La plupart des modèles savants des deux agents précédents furent pour lui, autant de repoussoirs, si l'on excepte les grands anthropologues, bien entendu. A ces derniers, Lévi-Strauss notamment, il a toutefois entretenu un rapport bien spécifique qui se manifeste à travers une interprétation scientifique du structuralisme orientée sur l'élucidation logico-mathématique de la « formule canonique du mythe »³³¹. Celle-ci tendant, par la même occasion, à rejeter la dimension littéraire de l'œuvre que l'on évoquait plus haut.

Étudiant en philosophie à la Sorbonne, ses sympathies allèrent à l'histoire des sciences, à l'épistémologie (incarquée par des professeurs comme Guérault, Vuillemin ou Desanti auxquels il a rendu hommage durant l'entretien) et à la logique. Il réalisera une maîtrise sous la direction de Jacques Bouveresse au milieu des années 70. Moins distant que les précédents à l'égard de la figure du professeur il ne rechignera pas à passer les concours de l'enseignement et se décrit, lors de l'entretien, comme un enseignant consciencieux, travailleur et soucieux de préparer correctement ses élèves à l'épreuve du baccalauréat. Après quelques années d'enseignement et une réussite au concours de l'agrégation, il tentera de s'investir, sans succès, dans des travaux de terrain dans la région du Frioul en Italie, puis rédigera un travail qu'il valorisera comme une thèse : « *Lire Lévi-Strauss* ». Lecture théoriciste et scientifique de l'œuvre de l'anthropologue laissant peu de place aux questionnements existentiels et aux improvisations esthétiques³³². Ensuite, dans la continuité de cette carrière il collaborera au CREA (Centre de Recherche et Epistémologie Appliquée de l'Ecole Polytechnique), institution fondée en 1982 par Jean-Pierre Dupuy et Jean-Marie Domenach. Ce centre, devenu une UMR (Unité Mixte de Recherche) en 1987 proposant des réflexions et des recherche portant « *aussi bien sur la modélisation en sciences humaines (modèles d'auto-*

³³¹ Voir Lucien SCUBLA, *Lire Lévi Strauss*, Odile Jacob, 1998

³³² On notera que lors de l'entretien il a également relevé chez Lévi-Strauss certaines tendances « esthétisantes ».

organisation de systèmes complexes tant cognitifs, qu'économiques et sociaux) que la philosophie des sciences et, en particulier, l'épistémologie des sciences cognitives³³³ ».

Ainsi, en s'appuyant sur ces extraits d'entretien, on voudrait montrer que les tensions relatives à la définition de l'anthropologie n'étaient pas sans lien avec le type de capital philosophique détenu par les agents. Il serait sans doute possible d'élargir cette perspective à l'ensemble du champ de l'anthropologie, et de mettre en lumière les relations entre rapport entretenu à la discipline et trajectoire sociale. Le cas particulier des philosophes présenté ici pouvant être inclus à une investigation plus vaste.

« On peut appliquer des catégories philosophiques à l'anthropologie, pas le contraire »

Francis AFFERGAN

Né en 1945 dans un milieu de petits commerçants oranais, celui dont on décrit la trajectoire a migré, avec sa famille, sur le territoire français au début des années 60. Son investissement dans des études supérieures apparaît comme une tentative pour s'extirper d'un milieu d'origine relativement peu doté sur le plan culturel et avant tout préoccupé par la réussite économique des siens. Ainsi, on a toutes les raisons de considérer que son parcours a été marqué par une situation de double tension. En porte-à-faux vis-à-vis d'un univers familial dont il a contredit les valeurs en s'investissant dans le secteur a priori désintéressé des études universitaires et dans des groupuscules anarchistes cherchant à subvertir l'ordre bourgeois, on peut également supposer l'existence de situations de décalage vis à vis d'un système scolaire qu'il intègre sur le tard, à la fin de l'adolescence. Son attirance précoce pour l'anthropologie et « l'exotisme » étant sans doute un aspect, voire un effet, de cette position. Étudiant en philosophie, ses affinités, liées à une période de militantisme intense, allèrent au marxisme, dans sa variante althusserienne notamment. La figure de François Châtelet, auteur, entre autres, de travaux consacrés à la philosophie marxiste (« *Logos et praxis* », « *Les marxistes et la politique* », « *Profil d'une œuvre, Le Capital* »,) et professeur en lycée dans cette période se détachant parmi ses enseignants.

Les concours obtenus et le soufflet des « événements » retombé, il optera pour un poste en Martinique, moins dans la perspective d'enseigner la philosophie, emploi dont il souligne l'aspect alimentaire, que de s'aventurer sur un terrain exotique pour réaliser un projet qu'il s'était précocement

³³³ Voir description du CREA : <http://www.sps-philoscience.org/informations/lien.php?id=25>

donné sans pouvoir l'accomplir du fait de la marginalité institutionnelle de la discipline : faire de l'anthropologie. De retour en France, après une période de terrain de 5 ans dont il tirera un ouvrage (« Anthropologie à la Martinique »), il obtiendra un poste à l'université de Nice, puis collaborera régulièrement au Collège International de Philosophie, dont il sera directeur de programme dans les années 80. La suite de sa carrière aura lieu en métropole, il obtiendra un poste d'enseignant-chercheur en anthropologie à l'université Paris Descartes. Ses travaux restant marqués par sa première formation philosophique³³⁴, posture savante qu'il confirmera lors de l'entretien en affirmant trouver dans la philosophie, les « bonnes catégories » de pensée pour travailler.

-Lorsque vous commencez vos études de philo, quels courants vous intéressent ?

-D'abord il faut savoir que je voulais faire de l'ethnologie. Or à l'époque, il n'y avait pas de licence d'ethnologie à la Sorbonne. Il faut savoir que la première licence d'ethnologie a été créée à Nanterre en 68, hors moi je n'étais pas à Nanterre. Ça s'appelait encore la Sorbonne. Donc j'arrive là en 65 ou 66, quelque chose comme ça et je voulais faire de l'ethnologie. Il y avait des enseignants d'ethnologie à la Sorbonne, dont Balandier et Bastide. Mais comme il n'y avait pas de licence d'ethno pure, il fallait faire une licence, et dedans, on avait le droit de choisir des certificats mais qui ne devaient pas dépasser un certain niveau, sans quoi on transformait la licence en quelque chose d'autre. Donc moi j'ai choisi la philo. Pourquoi je sais pas... parce qu'en terminale j'avais eu de très bons enseignants de philo peut-être. Alors vous me demandez quels étaient les courants dominants à l'époque quand moi j'arrive en licence... hmmm... bah... il y avait les deux grands courants classiques... le marxisme qui venait de normal sup, d'ulm, avec « lire le capital ». Ça ça a marqué les étudiants... Et puis face à cela, il y avait les débuts..., en philo c'est dur à dire, mais en ethno c'était les débuts de l'implantation assez forte du structuralisme lévi straussien... et puis il y avait la phénoménologie derridienne, Derrida je ne sais pas ce qu'il faisait à ce moment là. (...) Un personnage qui m'a beaucoup marqué aussi c'est Châtelet. Je l'avais eu en terminale... il y a longtemps, j'étais encore au lycée, enfin au lycée, j'étais dans une boîte privée, il m'a beaucoup guidé... mais il est mort prématurément, c'était un marxiste critique et ça me plaisait beaucoup, un marxiste à la manière de Rubel. J'avais du goût pour cela, on avait des discussions extrêmement intéressantes, j'appréciais beaucoup cet homme là, très fin, bon je partageais pas tout ce qu'il disait. Michel Deguy aussi. Beaucoup. Que j'ai rencontré dès la term, car j'ai commencé au lycée à Buffon. Ils m'ont aidé... mais pas dans ma carrière, mais ils m'ont orienté vers des... problématiques, des questionnements de interrogations.

-Vous militiez dans ces années là ?

- Pas au lycée, mais à la fac oui, beaucoup, c'était 68. Donc en 68, je suis étudiant à la Sorbonne. J'allais suivre mes cours, et puis tout à explosé le 3 mai, je m'en souviendrai toujours, jusqu'à ma mort. On était là, place de la Sorbonne à fumer une cigarette. Et puis une charge de CRS épouvantable, qui nous défonce la tête à coups de gourdins, j'ai mes copains qui tombent en sang. Là on s'est mis à s'énerver, et on a commencé à participer à toutes les manif, et on est devenus violents. Moi j'étais anarchiste, j'étais conseiller. Pour moi le modèle d'une société entièrement

³³⁴ Voir Annexe 3

libre et démocratique, par laquelle le petit peuple... On voulait pas offrir une société nouvelle, nous on voulait détruire la société molle, ennuyeuse comme la pluie, gaullienne, où il n'y avait pas de chômage... On s'en fout qu'il n'y ait pas de chômage ! On ne veut pas d'une société comme ça, que les gens soient heureux avec leur voiture et qu'ils partent consommer, ça ne nous intéresse pas. Nous on voulait la détruire, et quand on nous demandait ce qu'on voulait à la place, les communistes nous demandaient, les trotskystes, les socialistes, et bien on répondait... rien !

-Après vous passez les concours en philo

-Alors je rate l'agrégation, je réussis le capes, comme je rate l'agrég, bon je me suis dit... Je vais véritablement me tourner vers l'ethnologie et je suis parti aux antilles, sur le terrain... et heu... j'avais pas tellement envie de faire une carrière de prof de philo à l'université. J'avais pas envie... malgré tout ce que la philo m'a apporté, mais elle m'a apporté quelque chose qui est une formation de base. De base et capable de forger des catégories, ou je ne trouvais pas la qualité... et la détermination épistémologique en anthropologie. J'ai toujours pensé que les bonnes catégories, il fallait aller les chercher, d'abord en philo, chez Aristote, chez Rousseau, chez Spinoza pourquoi pas, et ensuite tenter de les adapter au discours anthropologique. Pas l'inverse, on peut pas faire l'inverse. Je ne crois pas, prenons un des grands concepts. Un des grands concepts qui fonctionne aujourd'hui en anthropologie c'est l'« identité », l'« identité » si vous ne connaissez pas tout l'historique... de Aristote jusqu'à Heidegger puis jusqu'à aujourd'hui, vous n'arrivez pas à comprendre et à l'adapter en anthropologie.

-Alors pourquoi je me suis tourné vers l'anthropologie et surtout vers les Antilles, sans doute que je voulais aller chercher à la Martinique, puisque j'y ai travaillé pendant assez longtemps, 5 ans... je voulais aller chercher un contre-exemple à ce que le discours dominant du structuralisme était en train de nous raconter. J'ai pensé trouver à la Martinique le métissage, ce qu'on appelle les sociétés créoles, la notion d'hybridité, surtout ce que bastide m'avait enseigné sur le syncrétisme, notion dont le structuralisme et particulièrement celui de Lévi-Strauss se sont particulièrement méfiés, parce que ce sont des concepts assez faibles du point de vue théorique, mais tout de même que l'on voit très bien illustrés dans la réalité sociale de ces îles. C'est que ce sont des catégories sans doute floues, pour parler comme Peirce, mais tellement riches du point de vue empirique, alors cette richesse empirique, j'ai voulu la travailler comme contre exemple... mais je pourrais dire... comme une espèce de violation cognitive de ce qu'ont fait les anthropologues structuralistes de l'époque, avec en tête Lévi-Strauss, pour parler vite.

-J'avais une autre question, qu'est-ce qui vous permet de partir faire du terrain ?

-Et bien je n'avais pas eu l'agrég mais j'avais eu le capes. Donc j'ai fait un choix, quand j'ai eu le capes, en 70, j'avais... on reçoit une liste de postes où on veut être affecté, qui s'appelle une affectation première, et il y a quand même un choix, si mes souvenirs sont bons... l'immense majorité c'était en France, au lycée de Châteauroux par exemple. Le choix, c'était de rester et de repasser l'agrégation, ou de s'en aller, donc je suis parti faire du terrain là bas, et de faire une thèse, j'enseignais la philo en classe de terminale, ce qui m'a permis de vivre, j'ai pas eu de bourse CNRS, mais ça m'a permis de vivre et de m'entretenir moi et ma femme à l'époque. La vie est chère là bas, ça m'a permis de rester 5 ans prof dans le grand lycée Schœlcher, à Fort de France. Donc je m'arrangeais pour avoir des cours le matin, et l'après midi. Et le soir je faisais du terrain, et puis je suis rentré.

-L'enseignement de la philo vous plaisait ?

-Ça me plaisait ? En classe terminale... oui et non, je faisais ça mécaniquement, à l'aveugle, ce qui m'intéressait c'était la façon dont la société antillaise fonctionnait, les élèves passaient le bac, il fallait bien les former, faire des disserts, des cours de méthode, en revanche, je dois dire qu'il y a des auteurs de philo qui m'ont aidé à problématiser des questions anthropologiques. Wittgenstein par exemple, Rousseau, Montaigne. Peirce par exemple, m'a beaucoup aidé, dans des investigations. (...)

-Je continue de lire des philosophes d'ailleurs, qui peuvent m'aider à comprendre des réalités qu'on peut appeler, pour aller vite, complexes. Mais la passion de l'enseignement en philo je ne l'ai jamais vraiment eu. Mais j'ai été passionné par les cours que je faisais à la fac quand je suis devenu prof à Nice. Avant je suis passé au Collège International de philo, j'avais un séminaire au début des années 80. J'avais fait un programme d'anthropologie. Ça fait longtemps aussi ça... ça m'a permis d'avoir du temps libre, de constituer, des questions, des problèmes nouveaux que je n'avais pas eu le temps de faire quand j'étais à la fac. Le collège je ne sais pas ce qu'il est devenu maintenant, mais j'ai rencontré plein de gens, j'ai revu Michel Deguy, j'ai rencontré Derrida, Jean Claude Milner, donc si vous me parlez de philosophes, enfin Milner n'est pas philosophe, c'est un linguiste. J'ai rencontré beaucoup de gens, certains sont devenus célèbres, pas d'autres, j'ai rencontré Ricoeur aussi une fois ou deux, il y avait une activité à l'époque, je crois qu'aujourd'hui ça bat de l'aile, mais à l'époque il y avait des gens connus, célèbres, Lyotard qui venait faire des conférences. Bon il faut dire que le collège à l'époque était très derridien. Aujourd'hui je ne sais pas ce qu'il est devenu. J'ai beaucoup fréquenté Janicaud qui a été mon collègue à Nice, il était à coté du département d'ethno, son approche de la phéno m'intéresse beaucoup, qu'on peut appeler réduite ou matérialiste, je ne sais pas comment on peu appeler ça. Voilà et puis des noms qu'on peut rencontrer aujourd'hui, avec lesquels on peut entrer en dialogue.

Anthropologie, métaphysique et psychanalyse

François Flahaut

C'est dans un appartement orné de statuettes exotiques, de tableaux et d'objets d'art que l'on a réalisé, au cours de l'année 2014, un entretien biographique avec François Flahaut, auteur refusant de trancher entre philosophie et anthropologie. En cohérence avec ses déclarations et ses écrits, il faudrait attribuer à cet auteur aux travaux protéiformes, voués à faire converger des influences diverses (philosophie, psychanalyse, anthropologie, sémiologie), une double identité intellectuelle. Indétermination socialement fondée que l'on voudrait lier à une trajectoire savante qui s'est, globalement, déroulée en marge de l'université et s'est stabilisée, sur le plan institutionnel, de façon tardive, avec son intégration au CNRS, à l'âge de 37 ans. (« J'ai quand même passé 7 ou 8 ans dans la formation adulte, en travaillant dans une boîte. Avoir un mode de vie tout à fait différent du mode de vie académique, ça a aussi joué un très grand rôle pour moi. Je pouvais plus trop réintégrer l'université ensuite, je suis entré au CNRS à l'âge de 37 ans, J'ai du bénéficier d'une dispense d'âge... heu, je pouvais plus

revenir, je pouvais plus me mouler complètement dans le cadre académique dont j'étais sorti. »)

Né en 1943 à Rennes, cet auteur a d'abord entrepris des études de philosophie, avec un certain détachement, pour rapidement se tourner vers les sciences humaines et l'anthropologie. Apparemment influencé par des figures comme Claude Lévi-Strauss, Victor Goldschmidt, Jean Pierre Vernant et Marcel Détiéne, il rédigera une thèse proposant une lecture anthropologique d'un certain nombre de contes célèbres (publié en 1988 sous la forme d'un ouvrage intitulé « *L'interprétation des contes* »). Autant attiré, durant ses années de formation, par l'anthropologie que par la psychanalyse, discipline qu'il enseignera à l'université de Vincennes, sa trajectoire est marquée une relative indétermination dans la définition de son identité intellectuelle. Il occupera pendant plusieurs années des postes de maître auxiliaire en philosophie, situation précaire qui l'incitera à s'orienter vers le secteur privé où il trouvera un « *emploi dans la formation des adultes* » à propos duquel il sera difficile d'obtenir beaucoup plus d'information lors de l'entretien. Celui-ci consistant vraisemblablement à intervenir au sein de groupes de parole dans des entreprises.

Soutenu et encouragé par des figures comme Roland Barthes et Tzvetan Todorov il intégrera le CNRS au début des années 80, ce qui lui permettra de développer plus amplement des réflexions auxquelles il n'a jamais cessé d'attribuer une « portée » philosophique et existentielle, comme en témoigne son ouvrage le plus récent (« *Le sentiment d'exister* »), voué à proposer une vue générale sur l'ensemble de ses recherches.

« En fait j'ai, assez vite, obliqué vers les sciences humaines. J'avais fait ma maîtrise, à Paris, avec Jankélévitch, j'en ai profité pour m'inscrire à l'école du Louvre et suivre les cours de Lévi Strauss, je commençais à obliquer même si je continuais à suivre les cours de philo à la Sorbonne. Il y avait par exemple les cours de Ricoeur, sur Husserl, pffff je comprenais pas grand-chose, et je me sentais plus à l'aise avec des cours dont le contenu était plus concret ou plus parlant pour moi. Histoire de l'art, histoire des religions, je suivais des cours d'Égyptologie à l'école du Louvre. Dans lequel la religion occupait évidemment une place très importante, bon Lévi-Strauss aussi, ça me paraissait être tout à fait nouveau et passionnant. (...)

Plus tard, j'ai essayé de passer l'agrég, mais c'était pas mon truc, pffff... j'étais pas un étudiant vraiment sérieux, l'agrég ça se prépare quoi, voilà. Donc je me suis orienté très vite vers ce qu'on appelait une thèse de troisième cycle, que j'ai faite sous la direction de Victor Goldschmidt, que j'avais eu comme prof à Rennes, et il a accepté que cette thèse de troisième cycle soit philosophique à certains égards, mais déjà tournée vers l'anthropologie sociale, l'analyse des mythes. J'ai soutenu cette thèse avec Victor Goldschmidt au jury, mais aussi Jean Pierre Vernant dont j'avais suivi le séminaire, donc voilà. En fait vous savez, quand on était étudiant à la fin des années 60, ou au début des 70, il y avait des gens tellement passionnants en sciences humaines que c'était difficile de rester en philo. On avait le sentiment à l'époque qu'il allait se passer des choses formidables en sciences humaines, et ma conviction à l'époque... c'est que la philo allait en être transformée, j'étais convaincu que... le fonctionnement spéculatif de la philo, la grande idée,

philosopher c'était penser par soi même, je pensais que ça avait fait son temps.(...)

Et puis alors il y a eu la psychanalyse, il y avait Lacan, cet espèce de... chamane... un personnage curieux mais intéressant. Donc j'ai fréquenté le milieu analytique, j'ai fait une analyse, on m'a présenté des collègues analystes qui m'ont donné des séminaires dactylographiés, que j'ai lus, j'ai vu qu'il y avait des trucs assez passionnants, et que ce type assez curieux qu'était Lacan, il y avait quand même des trucs tout à fait intéressants. Je me suis aussi intéressé à la linguistique, j'ai fait un diplôme de linguistique à l'école des hautes études, bon voilà... en gros.

-Oui, à un moment donné, la psychanalyse vous intéresse

-Ah oui, oui, heu... oui parce que pfff.... Je m'étais déjà... quand j'étais en licence de philo, les cours de psycho m'intéressaient. Donc, vous voyez, la question philosophique, de comment conduire sa vie, et tout ça. Je me suis rendu compte assez rapidement qu'on conduisait pas sa vie comme on voulait. Qu'on est peut être amené à vivre, et à avoir des relations avec les autres d'une façon qu'on ne maîtrise pas, et qui se révèle défavorable, et la clinique est remplie d'exemples qui illustrent ça. Donc d'un côté vous avez des philosophes qui présupposent qu'on peut conduire sa vie, clairement et délibérément, et qu'on a sur soi même, une maîtrise suffisante pour orienter sa vie dans la direction qu'on a choisie, mais si on s'intéresse un peu aux gens autour de soi, on se rend compte que c'est pas tout à fait comme ça que ça marche. Donc, ... la, psychanalyse, enfin la psychologie d'abord, mais ensuite la psychanalyse, m'ont intéressé, et puis en discutant à l'occasion avec des analystes. (...) Bon tout ça m'a intéressé, tout ça m'a moi-même... J'étais pris dans des difficultés, j'ai compris que je ne pouvais pas du tout les résoudre par moi-même, donc j'ai... aussi commencé une analyse. (...) Alors oui, par la suite j'ai aussi enseigné au département de psychanalyse de Vincennes. Et en sciences humaines clinique à P7 Censier, voilà. Faut sortir de son trou quoi, c'est une démarche... c'est une démarche que... certainement, quand j'étais jeune, j'étais ambivalent par rapport à ça, et puis peu à peu je me suis mis à l'eau, et j'en ai éprouvé les bénéfices, voilà...

-Vous avez enseigné la psychanalyse à Vincennes ?

-Oui, comme j'étais... je connaissais des analystes lacaniens, et puis... c'était le milieu des années 70, Lacan jouissait d'un prestige tout à fait étonnant, c'est assez curieux comme phénomène, et dans le fond pffff... ouais il y avait un effet de mode évidemment, ça miroitait, je me disais oui, il faut aller voir ça, heu...j'ai proposé de faire des cours qui étaient à la fois des cours sur des contes que j'étudiais. En rapport avec la psychanalyse, j'ai fait ça pendant un moment, après je me suis éloigné des lacaniens, parce que... Miller par exemple, c'est un mec, heu... c'est-à-dire que lui, c'était pas très difficile de voir que c'était le pouvoir qui l'intéressait et qu'il fallait qu'il fasse marcher son petit monde. (...) En plus c'est une époque où je travaillais, pour un organisme de formation d'adultes, dans le domaine relationnel, donc j'avais beaucoup d'activités qui consistaient à écouter des gens, essayer de comprendre ce qui se passe, dans leurs relations. C'était donc un travail proche du travail clinique, ça c'est important parce que... la vie académique se déroule essentiellement sur la base d'un matériel qui est fait de livres. En philo évidemment à plus forte raison, il n'y a que des livres, il n'y a que des textes. Mais écouter des gens parler, en chair et en os, on apprend à fonctionner autrement, c'est autre chose. Faut sortir de son trou quoi, c'est une démarche, c'est une démarche que... certainement, quand j'étais jeune, j'étais ambivalent par rapport à ça, et puis peu à peu je me suis mis à l'eau, et j'en ai éprouvé les bénéfices, voilà.

J'ai enseigné la philo en terminale, comme maître aux pendant 5 ans, mais on est comme l'oiseau sur la branche, et puis j'ai trouvé ce boulot stable et beaucoup mieux payé dans la formation,

d'adultes... C'était un créneau qui se développait à l'époque... je continuais à faire de la recherche, et puis quand j'ai eu un dossier suffisamment consistant, pour me présenter au CNRS, bon voilà je me suis présenté, j'ai eu la chance d'être pris, c'était formidable...

-En anthropologie donc ?

En fait non parce que les gens qui me soutenaient, étaient plus... littéraire disons. Parce que j'avais été beaucoup encouragé par Barthes, et donc... les gens qui me soutenaient étaient plutôt du côté littérature, Todorov aussi. Donc je me suis retrouvé dans un centre où il y avait... à l'époque la sémiologie était encore assez, consistante, elle s'est ensuite dissoute, donc voilà c'était plutôt ça les gens avec qui je faisais affaire, plutôt des gens qui... voilà plutôt un milieu de gens qui faisaient de la sémiologie, mais j'ai gardé un lien avec des anthropologues. Et actuellement je suis au conseil de rédaction de la revue l'Homme, donc voilà aujourd'hui, philo et anthropologie, c'est vraiment mon truc, les études littéraires, je trouve que c'est quand même très vaseux, bon, voilà. (...)

Mais j'avais quand même gardé l'idée de... comment dire, de revenir à la philo, revenir, enfin... En fait j'avais jamais quitté les préoccupations philosophiques. Mais il me semblait qu'il fallait que je passe beaucoup de temps à faire des recherches en sciences humaines, si je voulais pouvoir revenir à des questions philosophiques en ayant des ressources, des moyens de penser suffisants. Lévi Strauss avait utilisé, pour évoquer son analyse des mythes, l'expression de « philosophie en germe », on voit ça sur la quatrième de couverture de « Le cru et le cuit », il n'a pas d'ailleurs bien expliqué quel genre de philo pouvait bien appliquer les mythes, mais il y avait au départ cette idée là. Et c'était clair chez Vernant, quand il parlait des mythes grecs, il y avait une sorte de vision de la place de l'homme, bon.

Je crois que... j'ai fait mon tour encyclopédique en quelque sorte. Et donc, les livres que j'ai écrits, jusqu'à présent sont... tout à fait nourris par les sciences humaines, et depuis le début des années 2000, j'ai écrit des trucs plus philosophiques. J'ai écrit un truc dernièrement, qui s'appelle, « le sentiment d'exister », une brique assez épaisse, c'est un bouquin de philo, mais adossé à des connaissances dans différentes sciences humaines, voilà, j'ai rompu avec l'idée « je pense par moi-même, et ma pensée va être un truc formidable ». Mais mon travail conserve une portée philosophique.

Défendre la science en anthropologie :

Lucien Scubla

L'auteur dont il est question se distingue des précédents par une posture et des affinités intellectuelles liées, en partie, à une trajectoire de miraculé scolaire. Issu d'un milieu populaire et provincial, ses parents, d'origine et de profession modeste ne possédaient pas de diplômes, il nous a expliqué, lors

d'un très long entretien (2H45), avoir été encouragé par ses enseignants à continuer ses études au vu de ses bons résultats, notamment en mathématiques. Celles-ci constituant, selon sa propre formule ses « premières amours » intellectuelles, il décidera cependant de s'orienter vers l'étude de la philosophie sous l'influence, notamment, de son professeur de lycée, Michel Deguy avec lequel il gardera des contacts personnels.

Étudiant en philosophie, il se tiendra vraisemblablement à distance des gloires intellectuelles de son temps pour se tourner vers les représentants, moins subversifs, de l'histoire de la philosophie et préparer les concours de l'enseignement avec sérieux. Après quelques années de pratique et suite à un échec pour s'engager dans des travaux de terrain il réalisera une maîtrise de logique sous la direction de Jacques Bouveresse et parviendra à combiner ses orientations intellectuelles de prédilection (l'épistémologie, l'anthropologie et les mathématiques) en se spécialisant dans l'examen du structuralisme de Lévi-Strauss. Ce travail, consistant à en proposer, comme on l'a dit plus haut, une lecture logiciste et scientiste orientée sur l'élucidation mathématique de la « formule canonique du mythe », le conduira à se spécialiser dans l'examen épistémologique des doctrines anthropologiques. Statut savant, sans doute plus en phase avec ses sympathies à l'égard de la rationalité scientifique et son impatience vis-à-vis de l'irrationalisme revendiqué de certaines régions de la pensée française, qui le conduira à collaborer au CREA, institution se vouant notamment à examiner la formalisation des théories en sciences humaines³³⁵.

A travers cet extrait d'entretien, il s'agissait de mettre en lumière la façon dont une proximité avec le pôle rationaliste de l'espace philosophique pouvait se manifester à travers son approche de l'anthropologie.

« -On pourrait commencer en parlant des études que vous avez faites

-Oui... je n'ai rien fait d'exceptionnel. Mes premières amours c'est les maths au lycée, et puis à l'époque, il y avait un programme de maths qui n'était pas très intéressant, c'est à dire que quand on était bon en math, ce qui était mon cas, très vite on avait fait le tour de la question. A l'âge de 15-16 ans, bien que je sois né dans un milieu où il y n'y avait pas du tout de culture... je suis fils de parents immigrés, des parents très pauvres, il n'y avait pas de livres à la maison, je me suis mis à lire les philosophes et finalement au lieu de faire math élèm, à l'époque, au lieu de faire ce bac, j'ai fait le bac « philosophie ». Par intérêt pour cette discipline et ensuite j'ai fait des études de philo et en faisant ces études, à l'époque c'était un enseignement par certificats. Il fallait 4 certificats, il fallait un certain nombre d'unités. Donc il y avait un certif qui s'appelait morale et sociologie. J'avais lu avec beaucoup d'intérêt « Le suicide » de Durkheim, un ouvrage remarquable par sa méthode. Et puis « Les structures élémentaires de la parenté » de Lévi-Strauss. J'ai vraiment eu un coup de cœur. Et je me suis dit « lorsque j'aurai ma licence, je vais

³³⁵ Pour plus d'informations sur le CREA, voir le site : <http://www.sps-philoscience.org/informations/lien.php?id=25>

faire de l'ethnologie ». Mais cependant, je n'en n'ai pas fait carrière, j'ai du faire mon service militaire. J'ai commencé à enseigner à ce moment, j'ai fait mon service dans la coopération, en Mauritanie. J'ai enseigné un peu tout, c'est peut-être ce que j'ai fait de plus intéressant car on était en même temps auteurs des programmes. (...)

Et donc après cette première expérience qui m'a donné le goût d'enseigner, je me suis dit que j'allais faire ça, enseignant. Donc j'ai enseigné la philo longtemps, ça a été mon gagne-pain. Mais parallèlement j'ai commencé en amateur à faire de l'ethnologie, je suis parti de Lévi-Strauss, j'ai travaillé sur la parenté. Il fallait passer aux structures complexes, prendre des sociétés un peu à cheval entre les deux. Des villages ruraux, un en île de France, un dans les Alpes, un dont sont originaires mes parents qui est à la frontière de l'Italie et de la Slovénie. Une partie en haut où c'est le slovène et une partie en bas où c'est le « furlang » langue locale du Frioul. Et je me suis rendu compte au bout de 2 ou 3 ans qu'il n'y avait pas grand chose à trouver de ce côté là. Ça a été une période de crise intellectuelle. Et je suis revenu à mes premières amours. J'avais déjà fait une maîtrise de logique avec Jacques Bouveresse qui faisait un cours de logique techniquement très au point. Et en même temps très intéressant car il ne s'intéressait pas à la logique pure comme l'aurait fait un matheux, mais il s'intéressait aussi au côté conceptuel. (...)

-Vous étiez parisien ou vous êtes allé à Paris ?

-Non je ne suis pas de Paris. Je viens de l'Oise. Donc je venais à Paris. C'était l'époque où il y avait Alquié. Il y avait Ricoeur aussi. J'ai fait mon diplôme sur Pascal. « Géométrie et connaissance de l'homme » chez Pascal. Il y a un cadre conceptuel qui se retrouvait dans la pensée philosophico-religieuse qui vient des maths. J'étais content j'avais fait ça en 64 et en 68 quand Serres a publié son Leibniz. Il y a un passage sur le paradigme pascalien. Bon c'est plus brillant que ce que j'avais fait, mais il retrouve les mêmes choses. L'essentiel des travaux mathématiques et physiques, on comprend mieux les pensées si on voit ces schèmes. (...)

Mais je n'ai pas passé l'agrégation tout de suite. C'est-à-dire que j'ai un parcours un peu... Comme mes parents étaient très pauvres, j'ai travaillé tout en faisant mes études, donc je les ai faites lentement. Quand je suis arrivé, après le diplôme je voulais faire de l'ethnologie. Et après il fallait faire le service militaire. Donc au retour du service je passe le capes. J'avais découvert que l'enseignement qui ne m'attirait d'abord pas tellement au premier abord, finalement c'était un bon métier. Je ne suis pas sûr qu'aujourd'hui je ferai le même choix. Donc j'ai passé le capes et ensuite, c'est après quelques années d'enseignement, j'ai eu une période de doute. J'ai passé l'agreg en 76 seulement, j'ai eu une période de doute où je voulais me tourner vers l'ethnologie, donc je m'éloignais des philosophes qui me paraissaient verbeux.

-Vous trouviez les philosophes verbeux ?

-Vous disiez tout à l'heure qu'il y a des gens qui se tournent vers l'esthétique, l'art. Il y a une conception de plus en plus esthétisante de la philo, et ce qui me frappe c'est que jusqu'en 1939, si vous regardez la « Revue de métaphysique et de morale », il y a un dialogue de haut niveau entre des philosophes comme Ruyer et des scientifiques comme Louis Debreuil. Des savants à l'époque, comme on les appelait, qui écrivaient dans la « Revue de métaphysique ». J'ai l'impression qu'après la guerre, la philo française a été terriblement influencée par la philo allemande, Hegel Husserl, Heidegger, alors oui Husserl avait une formation scientifique, mais après c'est devenu une discipline littéraire ou l'on dit un peu n'importe quoi. Et ce verbalisme m'a toujours gêné. Lorsque j'enseignais par exemple. On est obligé de préparer les élèves au bac. C'est intéressant mais on est toujours un peu dans la sophistique. J'ai toujours été gêné d'apprendre aux élèves à

finalement... faire de la rhétorique plutôt qu'à travailler réellement. Pour le programme du bac, en principe tout est au programme, ce qui est dément par ailleurs. Puisque la plupart des collègues sont totalement ignares en matière de science par exemple, donc il y a des sujets qui ne sortent jamais. Moi je me suis toujours senti obligé de traiter le programme à peu près complètement. C'est-à-dire que année par année on apprend beaucoup de choses, je ne regrette pas du tout d'avoir été enseignant. (...) Lorsque je faisais des exposés au CREA, on avait parfois besoin de recourir, à des notions philosophiques. J'avais l'impression d'être avantagé par rapport à certains collègues. Par le fait que j'avais étudié Kant pendant très longtemps. C'était pas un expo de philo que je faisais, mais le fait d'avoir cette culture. Je ne regrette pas ce parcours un peu mixte que j'ai suivi. Voilà en quelques mots mon parcours. (...)

-Vous vous êtes toujours intéressé aux sciences

Un auteur qui m'a beaucoup influencé c'est René Thom, le mathématicien. Il a un parcours exemplaire je trouve. Il a commencé par faire des maths purs. Ce qui lui a valu la médaille Fields, ensuite il a fait une théorie générale de la morphogénèse qu'il a essayé d'appliquer aux êtres vivants... aux structures linguistiques et finalement il débouche sur une philo de la nature inspirée par Aristote. Il s'est mis à lire Aristote dans le texte, c'est la bonne direction je trouve.

Donc si je fais le bilan de ma carrière, je crois que j'ai réussi à réunir les différents brins. Les sciences, en particulier les maths, la philo que j'ai étudiée, qui m'a fasciné, et puis l'anthropologie. Ça reste ma discipline principale, en lien avec les autres sciences. Avec une ouverture philosophique mais qui ne soit pas contaminée par le verbalisme. Ce que Lévi-Strauss appelle quelque part, dans la fin des « Mythologie », la « prostitution esthétique des problèmes ». Il reproche à ses anciens collègues philosophes leur verbalisme. Même s'il a malgré tout un côté très esthète. Ce qui fait que son œuvre n'est pas aussi rigoureuse qu'on pourrait le souhaiter. Mais il voit bien ce vice des philosophes. Je n'ai jamais été tenté de bifurquer de ce côté-là. Je suis resté de ce côté, celui de la philo rigoureuse. Pas du côté esthétisant.

-Qui représentait le pôle que vous qualifiez d'esthétisant ?

Ah bah de toute façon, sur le côté passion émotion... Le grand refuge de beaucoup de collègues c'est l'art. C'est un peu la religion des gens sans religion. Une religion de l'art qui vient sacraliser n'importe quoi de nos jours. La philo c'est la chose la plus sérieuse, pour moi la philo c'est l'ontologie. Comme Vuillemin le montre bien, le problème de Diodore c'est « comment définir le possible ». Il y aurait plusieurs définitions non contradictoires du possible. Tout grand philosophe prend position sur ce problème. Moi je ne pense pas avoir des choses vraiment très originales à dire là-dessus. Je pense que pour faire vraiment de la philo il faut avoir des choses intéressantes à dire. (...) Je ne lis plus trop de philo. Derrida, la carte postale, pffffff... je trouve que c'est plus intéressant de lire autre chose. Vous savez, il y a un mot de Leibniz qui dit, dans une lettre à Huygens : « Je préfère entendre un Leeuwenhoek qui me dit ce qu'il voit qu'un cartésien qui me dit ce qu'il pense ». Leeuwenhoek, vous savez c'est celui qui a découvert un tas de trucs avec son microscope. Je suis comme ça aussi. Je préfère un ethnographe qui me dit ce qu'il voit, qu'un heideggerien ou un lacanien qui me dit ce qu'il pense. Donc j'ai souvent cette impression de verbalisme. Je vois les normaliens que j'écoute. Ce sont des gens brillants. Mais ils font ce que Lévi-Strauss raconte de la philo, c'est brillant mais c'est souvent creux !

La sociologie de la philosophie est fondée sur l'idée que les capitaux détenus par les agents, associés à leurs dispositions sociales tendent à commander leurs pratiques et leurs prises de position philosophiques selon une partition fondamentale, celle séparant le pôle lettré et le pôle scientifique. Ici, il s'agissait de montrer que les mêmes types de déterminations pouvaient être mises en lumière pour des agents n'appartenant plus à l'espace des professionnels de la philosophie mais ayant hérité d'un clivage essentiel venant définir leur posture dans l'espace particulier de l'anthropologie. Espace d'autant plus disposé à reproduire la structure de l'univers philosophique qu'il contraint rarement les agents à cette rupture avec la posture philosophique qu'est le travail de terrain. Situation qui s'explique par l'histoire particulière de cette discipline.

V) De l'entreprise coloniale à la critique réflexive :

Dans son ouvrage consacré à l'histoire de l'anthropologie, Florence Weber évoque le tournant réflexif accompli par l'anthropologie au début des années 80 :

« A partir des années 1980, l'anthropologie sociale émerge de cette période critique pour se recomposer autour de l'ethnographie réflexive. En France, la génération née dans les années 1930 était restée attachée à la méthode ethnographique, justement parce qu'elle était d'importation récente. (...) C'est à l'échelle mondiale que les années 1990 ont vu se renforcer des recherches conduites par des anthropologues indigènes des sociétés étudiées : en France l'anthropologie du proche ; aux Etats-Unis et plus rarement en Grande Bretagne, une anthropology at home, dans les anciennes colonies les subalterne studies. P288 (...) A rebours des théories du Grand Partage qui risquaient d'enfermer l'anthropologie dans l'étude de sociétés disparues, les anthropologues des années 80 et 90 ont développé massivement des travaux sur leurs propres sociétés. Ce fut le cas d'abord des anthropologues français, nombreux à ouvrir des terrains en France, dans le sillage de Pierre Bourdieu, Gérard Althabe ou Jeanne Favret-Saada et aux Etats-Unis avec Bruno Latour qui étudia l'ethnographie d'un laboratoire de neuroendocrinologie à San Diego, ou Marc Abélès qui travaillait sur la Silicon Valley³³⁶ ».

Cette présentation a le mérite de situer le débat dans une période intellectuelle donnée mais omet de mettre en évidence les conditions sociales auxquels ce tournant était possible. Ici, on voudrait montrer que l'émergence de cette anthropologie du « proche » n'était compréhensible que si l'on prenait en compte les nécessités pratiques imposées aux agents qui l'ont portée.

Il est admis que l'histoire des disciplines que l'on désigne généralement par les termes « anthropologie » ou « ethnologie » est marquée par un glissement. Foncièrement liée, dans un

³³⁶ Florence WEBER, op.cit.

premier temps, à l'expansion des empires occidentaux elle fut d'abord dominée par des catégories de pensée dont l'ethnocentrisme sera progressivement mis en cause au cours du XX^{ème} siècle³³⁷. Selon Florence Weber, au XVII^{ème} siècle, la « volonté de savoir » spécifique qui a commandé le développement de l'anthropologie fut marquée par le poids de trois institutions : « *le cabinet des curiosités, prémisse d'un système du monde, l'art de voyager, prémisse de l'exploration scientifique, la mission religieuse, prémisse de l'ethnographie culturelle* », toutes trois sont liées à la domination occidentale sur le reste du globe.

D'abord vouées à définir la vérité de la culture des « Autres », armées de catégories aussi naïvement intellectualisées que celle de « mentalité primitive » et de l'intime conviction que l'Occident bénéficiait d'une indiscutable supériorité culturelle, elles en sont progressivement venues à interroger la leur et la possibilité d'établir une hiérarchie des civilisations. Comme le souligne par ailleurs Benoît de l'Estoile, disciplines savantes et musées coloniaux ont, dans un premier temps, « *à travers la mise en scène de l'Autre, participé à la construction d'une image positive du Nous* ³³⁸ ». C'est qu'ils ont longtemps eu une fonction de *légitimation* de l'entreprise occidentale de colonisation : « *L'exposition se veut une leçon d'humanité au sens où l'on parle de leçon de chose : elle présente l'humanité coloniale dans sa diversité. Elle définit ainsi un nous, une identité colonisatrice, caractérisée par son attitude à l'égard des Autres : l'humanité du colonisateur consiste précisément à prendre en compte « l'humanité coloniale »*. Bref, le goût des Autres s'est, dans un premier temps, affirmé sur fond d'empire colonial.

Ce rapport savant, corrélat d'un rapport de domination politique et culturel de l'Europe sur le reste du monde, a progressivement laissé place-tandis que les indigènes tendaient à ne plus être des colonisés en raison de la réduction des empires mais aussi de la diversification des zones explorées-à un rapport réflexif venant aussi bien interroger le sujet anthropologue que son objet. A la question de savoir « *qui sont les autres ?* », l'anthropologie était vouée à remplacer un « *qui sommes-nous ?* ». Débarrassée de son inconscient, de ses réflexes de pensée et de son ethnocentrisme d'occidental conquérant, celle-ci a cessé de réduire l'indigène à un « primitif » aux mœurs comparables à celles de l'homme préhistorique mais a vu un alter-ego qui reflète une humanité possible, dans toute sa dignité.

Ainsi, la période étudiée, marquée par la décolonisation entérinée également un « déclin du rayonnement de la culture française », selon la formule de Thomas Brisson. Dans la récente « *Histoire des intellectuels en France* » coordonnée par Christophe Charles et Laurent Jean-Pierre, ce dernier écrit que l'on peut :

³³⁷ Sur ce point voir aussi Emmanuelle SIBEUD, *Les sciences sociales à l'épreuve de la situation coloniale*, Revue d'Histoire des Sciences Humaines 2004/1 (n° 10), p. 3-7.

³³⁸ Benoît DE L'ESTOILE, *Le goût des autres*, op.cit.

« Aller jusqu'à faire l'hypothèse que la décolonisation a eu des effets sur la culture et la pensée française (en permettant un retour critique sur leur vocation prétendument universaliste) et que ce retour, par l'effet libérateur qu'il produisit, en a permis de nouvelles formes d'appropriation à l'étranger. Les traditions nationales façonnent des *habitus* et donc des formes d'inconscient. Or c'est probablement quelque chose de cet inconscient universaliste de la culture française qui se voit brutalement exposé après 1962. L'effet a été évident, et thématiqué comme tel, pour les savoirs portant sur les mondes non occidentaux. Ici la décolonisation s'est traduite par un renouvellement du corpus scientifique, libérant ce domaine de réflexion de ses pesanteurs et préjugés coloniaux. Georges Balandier, Pierre Clastres, Jacques Berque, Maurice Godelier et tant d'autres : on ne saurait énumérer l'ensemble des chercheurs dont l'œuvre doit à la révolution épistémologique déclenchée par l'effondrement du regard occidental sur la pluralité humaine. On ne saurait non plus oublier combien la décolonisation a influé sur certains des projets scientifiques les plus importants de l'après-guerre : elle conforte Claude Lévi-Strauss dans son rejet déjà ancien de tout ethnocentrisme, de même qu'elle incite Pierre Bourdieu à réfléchir aux continuités paradoxales entre village kabyle et champ du pouvoir français et à forger des concepts inédits pour en rendre compte. Tout cela a contribué à rendre les savoirs français sur les mondes non occidentaux lisibles dans ces mêmes mondes, au moment où ces derniers se devaient de (re)constituer des formes de culture nationale. (...) A un tout dernier niveau enfin cet examen critique d'une culture française qui se pensait universelle coïncida avec un autre événement qui suivit la décolonisation : le redéploiement de la France vers l'Europe, conçue comme une manière de compenser le rétrécissement brutal aux frontières hexagonales.³³⁹

Ainsi, la décennie étudiée réservait aux futurs anthropologues quelques difficultés pour accéder à un terrain d'enquête du fait, notamment, de la dislocation des empires coloniaux. Si la plupart des pionniers de l'anthropologie, aussi bien français qu'anglo-saxons, avaient en leur temps bénéficié de la domination occidentale sur le monde, et sur le continent africain plus particulièrement, pour entreprendre leurs investigations, il en a été tout autrement pour des agents formés dans une période où les longues explorations comme celles de Malinowski en Mélanésie ou Balandier au Sénégal, n'étaient plus d'actualité. Le « redéploiement » du regard anthropologique français sur l'Europe, et sur « l'occident » plus généralement, qu'évoque Thomas Brisson contribuant à dessiner les trajectoires des individus. On a ici choisi d'illustrer ce mouvement à travers la trajectoire d'un auteur : Marc Abélès.

De l'Éthiopie à l'Europe

Marc Abélès

Reçu à l'agrégation de philosophie en 1973, Marc Abélès a eu, après quelques hésitations à s'engager

³³⁹ Thomas BRISSON, *Le rayonnement déclinant de la pensée française ?*, dans Christophe CHARLES Laurent JEAN-PIERRE *La vie intellectuelle en France (tome 2)*, Le Seuil, 2016, p. 785-786

dans une carrière de philosophe, eu l'opportunité de s'investir dans une formation anthropologique qui débouchera sur une recherche située en Éthiopie. Après 4 ans d'enquête, il soutiendra une thèse dirigée par Claude Lévi-Strauss, issue de ce terrain. On notera que, une fois revenu en métropole, il s'investira dans une étude focalisée sur un département français dont il tirera un ouvrage (« *Jours tranquilles en 89* »). Par la suite, ses travaux seront axés sur la vie politique française (« *Un ethnologue à l'Assemblée* ») et sur les institutions européennes (« *La vie quotidienne au parlement* ») pour ne plus quitter le terrain « occidental », jusqu'à ses travaux plus récents portant sur la Silicon Valley (« *Les nouveaux riches, un ethnologue dans la Silicon Valley* »). Comptant parmi les porteurs de ce qu'il est convenu d'appeler tournant « réflexif » de l'anthropologie française, sa trajectoire, intellectuelle et sociale illustre les reconfigurations de cette discipline dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle. Cette trajectoire ne pouvant se voir réduite à une pure évolution « intellectuelle », il fallait la mettre en relation avec les contraintes propres à la période étudiée.

-Après les concours, vous hésitez à entamer une thèse avec Desanti ?

-Oui dans cette période là j'hésite, je ne saurais pas vous dire précisément. Il me semble même que j'ai retrouvé un papier où je m'étais inscrit en thèse. En fait quand j'ai fait cette formation d'anthropo, ça m'a tout de suite intéressé, bizarrement ce qui a déclenché le truc c'est... en fait l'anthropo théorique m'attirait comme j'étais philosophe, mais je n'étais pas très attiré par les voyages, ça ne m'avait jamais vraiment bluffé. Mais j'ai fait une expérience, c'est-à-dire qu'on faisait des « terrains didactiques », en principe on devait aller à la campagne, on faisait des sortes de stages de terrain. Et moi, pour des raisons X et Y il se trouve que je ne pouvais pas aller loin de Paris. Donc j'ai fait un travail... à cause de gens qu'on m'a présentés, sur les bistrotts aveyronnais à paris. Et j'ai commencé à travailler sur les bistrotts aveyronnais à paris. Et ça a été un truc tellement fort, tellement intense, moi qui étais parisien... à la fin je ne reconnaissais plus Paris tellement je tournais entre ces gens. On parlait de choses très complexes, les échanges, les prêts, enfin bref, pour moi ça a validé l'idée que cette ethnographie c'est quelque chose qui produisait un type de savoir, et un type de questions. Et j'ai compris ce qu'avait d'original le travail ethnographique, et moi ça me plaisait, alors que vraiment c'est pas un truc qui m'intéressait beaucoup a priori, et voilà comment je suis devenu quelqu'un qui s'intéresse au terrain. Et après je me suis dit « oui j'ai envie de faire ce boulot ».

-C'est après l'agrégation ?

-Je l'ai passée en 72 ou 73, c'est à peu près dans ces eaux là.

-Vous n'avez pas enseigné dans le secondaire ?

- Non, j'ai juste fait un stage et ensuite je suis parti en Éthiopie. C'était aussi un peu par hasard,

c'est-à-dire que je me suis inscrit pour une thèse sur des questions d'anthropologie politique, et Lévi-Strauss était mon directeur de thèse, Jean Pouillon s'y intéressait aussi. Vous connaissez Jean Pouillon qui s'occupait de la Revue « L'homme ». Et il m'a dit « Vous pouvez pas seulement faire un truc théorique »... j'étais d'accord mais techniquement je ne savais pas où j'allais aller... et il m'a dit « pourquoi vous ne viendriez pas en Éthiopie », il allait là-bas, il avait également travaillé au Tchad, mais il avait eu plein de problèmes, avec une française, Françoise Claustre qui avait été prise en otage, et donc après, c'est un des premiers terrain, ou il y a eu des prises d'otage. Et lui il travaillait au Tchad et donc il a arrêté. Il a décidé d'aller en Éthiopie parce qu'il en avait entendu parler par Dan Sperber. Et il m'a dit « bah venez avec moi » et très généreusement il m'a permis de faire un premier travail, ça devait être en 73. On est descendu dans le Sud de l'Éthiopie, ça devait être juste au début de la révolution éthiopienne. (...)

En fait j'ai enseigné pas mal quand je suis rentré d'Éthiopie. Et à l'époque il commençait à y avoir plus d'enseignement à l'école des hautes études, il commençait à y avoir pas mal de choses. Ça devait être à la fin des années... et puis je suis allé en Espagne aussi. Ca devait être en 78-79... j'ai dû enseigner... je sais plus si c'était avant ou juste après. Après je me suis mis à enseigner à peu près régulièrement. En tant que directeur d'études. J'ai un statut qui est aussi un statut d'enseignant. Je ne sais pas comment c'est pour les sociologues. Mais en anthropologie il y a quand même beaucoup de gens qui avaient une formation de philo. On peut dire que c'est des gens... une fois qu'ils avaient tâté au terrain ça ne leur disait plus trop de devenir des profs. Il y avait deux réactions, certains qui après avoir essayé n'ont pas dû continuer et puis des gens comme moi, Claustre aussi a du faire pas mal de philo... mais bon on était quand même dans un autre univers. L'anthropologie c'est un truc qui quand même... c'est une profession... ou une occupation... c'est vraiment un mode de vie...

Votre thèse porte sur quoi ?

Elle s'intitule « Le lieu du Politique », elle porte sur l'espace politique du Sud de l'Éthiopie qui s'appelle les Ochiolo, environ 8000 habitants sur un piton rocheux qui avaient la particularité, comme pas mal de populations de ce coin-là de se gérer par assemblée. Ça s'est avéré... que toute la vie collective était organisée autour de ces assemblées, alors comme il y avait un espace assez restreint, c'est pour ça que je l'ai appelé « le lieu du politique », ça se joue dans un espace très précis... avec des tas de délimitations, des assemblées en bas, et puis en haut du village une énorme assemblée qui rassemble tous les citoyens... avec le problème que les femmes sont exclues, elles peuvent parler mais du bord de la place... j'ai travaillé sur tous ces processus politiques, il y avait ça et puis il y avait toutes sortes de rites sacrificiels qui m'intéressaient beaucoup.

-En France vous avez travaillé sur quoi ?

-J'ai fait un long terrain de plusieurs années, sur la vie politique locale dans le département de l'Yonne, et je l'ai sorti en 89, c'était un doctorat d'Etat en fait, ça s'appelait « jours tranquilles en 89 », 89 c'était le numéro du département. C'est tout un travail sur... à propos de l'élection, des élus, des réseaux politiques locaux, un gros truc. Ça m'a amené à circuler dans cette vie politique locale. Sur une chose notamment qui ne m'avait jamais frappé et qui finalement a plus d'importance que je pensais. En fait la politique ça tourne beaucoup autour de l'élection. Moi je voyais plus la politique dans la première période de ma vie à travers les partis ou les grandes assemblées générales de 68, et puis après, j'ai découvert quelque chose... pour nous en 68 on allait pas manifester devant l'assemblée, pour nous c'était zéro, il y avait De Gaulle... et puis je me suis

aperçu que la vie politique en France elle était en réalité polarisée par ces processus d'élection... par ces figures locales, par ces réseaux, qui travaillent en longue durée, depuis la troisième république, et sans que les gens en soient forcément conscients... il y a des dynasties, ou même pas de choses visibles, et puis quand on y regarde de plus près on s'aperçoit qu'untel est le cousin de machin, que machin est dans l'autre canton, qu'il s'est marié à etc etc... et j'ai donc fait toute une géographie des réseaux qui était très intéressante. Notamment dans un petit endroit qui s'appelle Caraix les tombes, dans le Sud du département. Pour faire vraiment un terrain comme en Éthiopie. Je parlais de ce point là et petit à petit j'agrandissais le cercle, et puis je tombais sur un certain nombre de figures ou de cas de figures. Et voilà... ça a été important pour moi et en anthropologie ça a fait pas mal de débats, parce que ceux qui se demandaient si c'était encore de l'anthropo si on travaillait sur des choses proches, en science politique, ce que ça donnait... c'est quand même les partis, les sondages. Des débats, est ce qu'on peut parler de rituels... pourquoi j'importais des notions, des termes issus de l'anthropologie.

Ainsi, pour mettre en lumière les principes ayant commandé les trajectoires des agents, il fallait prendre en compte deux logiques distinctes : les relations d'homologie entre l'espace de la philosophie et celui de l'anthropologie d'une part et la configuration particulière d'une discipline n'offrant plus, dans un contexte de mise en question de l'imperium de la raison occidentale sur le reste du globe, les mêmes facilités pour accéder au terrain qu'à certains de ses auteurs pionniers. La trajectoire de Philippe Descola constituait un objet privilégié pour mettre en lumière la coexistence de ces deux logiques.

b) Une carrière exemplaire : Philippe Descola

La trajectoire, la carrière et l'évolution des travaux de Philippe Descola sont autant d'illustrations des connexions entre philosophie et anthropologie dans la période étudiée, comme de l'évolution de cette dernière. Son parcours apparaissant comme « exemplaire », au moins en deux sens. Élu au Collège de France (chaire d'anthropologie sociale), en 2000, sa carrière constitue un exemple de trajectoire ascendante au sein de l'espace académique français rendue possible par l'accumulation de titres de noblesse académique (ENS, thèse, seul son statut de certifié et non d'agrégé le distingue du « modèle d'excellence » universitaire français). De plus, elle cumule tous les aspects des reconversions précédemment évoquées : des études de philosophie réalisées sur la base d'affinités intellectuelles littéraires, un attrait pour la hauteur théorique associé à une certaine distance à l'égard de la figure du professeur, une période de terrain suivant le passage des concours de l'enseignement puis un retour définitif en métropole.

Symptomatique des relations étroites entre anthropologie et philosophie, la présence d'un « ex-philosophe » au sein d'une instance de consécration scientifique comme le Collège de France méritait un examen détaillé, d'autant plus que ce dernier est connu pour être à l'origine du « tournant ontologique » de l'anthropologie française contemporaine, projet accompli sur la base de la mobilisation d'un certain nombre d'acquis philosophiques, qui se cristallisent dans un ouvrage phare : « *Par delà Nature et Culture*³⁴⁰ ». Titre programmatique à la lecture duquel on reconnaîtra une référence au « *Par delà le bien et le mal* » de Nietzsche et un projet que se donne habituellement les philosophes : dépasser les termes d'une opposition canonique.

« *Certains considèrent que je fais de la philosophie d'une autre manière* »

Philippe Descola

Successeur de Françoise Héritier au Collège de France, Philippe Descola est une figure importante de l'anthropologie française contemporaine. Reçu à l'ENS de St Cloud en 1970 et au capes de philosophie en 1974, il s'orientera rapidement vers l'anthropologie, au Mexique, dans un premier temps, puis en Amazonie où il étudiera la communauté des indiens Achua. La majeure partie de ses travaux (« *Les lances du crépuscule* », « *Par delà nature et culture* »³⁴¹) sont issus de cette expérience de terrain. A l'instar de celles d'autres anthropologues de sa génération, le reste de sa trajectoire a majoritairement eu lieu en métropole et, comme les agents évoqués plus hauts, le référent philosophique conserve un rôle prépondérant dans ses travaux, notamment dans leur dernière phase qu'il présente comme une vaste synthèse théorique, aboutissement d'un cheminement inséparablement géographique, intellectuel et institutionnel, du terrain à la théorie, de la forêt amazonienne au Collège de France.

A partir d'une interview réalisée dans cette institution et des éléments biographiques évoqués dans un ouvrage d'entretiens, « *La composition des Mondes* », on a pu recomposer les étapes de sa trajectoire institutionnelle et effectuer une genèse de ses dispositions, sociales et savantes, en soulignant, dans un premier temps, le rôle de l'héritage culturel familial dans la constitution de son « projet » savant.

³⁴⁰ Philippe DESCOLA, *Par delà nature et culture*, Gallimard, 2006

³⁴¹ Philippe DESCOLA, *Les lances du crépuscule*, Pocket, 2006.

D) Le goût du verbe et des voyages :

Issu d'un milieu relativement favorisé sur le plan économique et culturel, l'auteur propose d'abord un témoignage au sujet de son enfance qui n'est pas sans rappeler celui de Sartre dans « Les mots » ou de celui, évoqué plus haut, de Claude Lévi-Strauss. Très tôt mis au contact des livres et du savoir, son père était un historien spécialiste de l'Espagne, et son grand-père un médecin humaniste et polyglotte, le jeune Descola entretient un rapport heureux à la culture au sein d'un univers familial où « *le savoir est vénéré* » et les voyages une tradition. Ces derniers lui permettant de rencontrer, assez tôt, cette altérité au principe de tant de vocations pour l'anthropologie, discipline décrite comme « *un monde à cheval entre le plaisir de la langue et la curiosité pour les lieux et les usages inconnus* », formule qui illustre assez nettement les liens entre son héritage culturel et sa carrière savante.

« Je viens du milieu de la bourgeoisie catholique établie à Paris depuis plusieurs générations, d'une lignée de gens de plume, de médecins et de serviteurs de l'État caractéristiques des élites intellectuelles françaises. De ce point de vue, je n'ai jamais eu le sentiment d'être à l'écart du monde social dominant, notamment dans mon enfance et dans ma scolarité, même si l'on cultivait chez nous une méfiance, pour ne pas dire un mépris, envers l'argent et ceux qui y attachent trop d'importance, sans doute un héritage d'une inflexion janséniste de la tradition religieuse familiale. On ne m'a donc jamais renvoyé à une altérité quelconque, et dans mon cas, le choix de se tourner vers l'étude des réalités sociales reflète sans doute plutôt cette disposition personnelle que j'ai déjà évoquée à se sentir en retrait, mais disponible. (...) L'autre source de mon attrait pour la distance vis-à-vis du monde commun, c'est le goût pour les voyages et pour la différence manifeste, qui lui aussi est venu assez tôt. Enfant, j'avais-et j'ai toujours-les volumes annuels brochés de la collection « Le tour du monde », qui fut dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle une sorte de National Geographic à la française, (...)

J'ai donc assez tôt voyagé. Cela a d'ailleurs été facilité par le fait que mon père, Jean Descola, était historien, spécialiste de l'Espagne et de l'Amérique Latine. Il m'a, à plusieurs occasions, emmené avec lui lors de voyages professionnels. Assez jeune, j'ai donc accompagné mes parents à l'étranger, en particulier en Espagne, mais aussi au Royaume-Uni ou au Canada. J'ai voyagé peut-être plus couramment que ne le faisaient les jeunes gens de mon âge à l'époque. Et comme par ailleurs mon père était hispaniste, l'espagnol était dans la famille une langue couramment employée, sur un mode un peu ludique. Il faut ajouter que mon grand-père était un médecin humaniste à l'ancienne, un homme austère et cultivé qui lisait une demi-douzaine de langues vivantes et trois au quatre langues mortes. (...)

J'ai donc très tôt baigné dans une combinaison de savoirs classiques et de goût pour le spectacle du monde, et plus précisément de la beauté de la nature. Je dois dire que j'ai grandi dans une famille où le savoir était vénéré, et j'ai toujours été environné de livres et de tableaux, ma grand-mère paternelle et son père ayant été des artistes peintres. Mon père était un brillant causeur et un homme d'esprit, mais aussi un gros travailleur et j'ai le souvenir qu'il passait le plus clair de son temps lorsqu'il était à la maison ou lors des vacances à écrire ou à corriger des manuscrits et des épreuves. J'ai aussi très tôt pris un goût vif à écrire, mon seul talent scolaire pendant longtemps. Bref il ne faisait guère de doute dans mon esprit que j'allais habiter un monde à cheval entre le

plaisir de la langue et la curiosité pour des lieux et des usages inconnus. (...)

Et c'est comme cela que s'est formée, petit à petit, l'idée que l'observation des habitudes, des mœurs, des usages du monde, était non seulement agréable et facile, car il suffisait de se dépouiller d'une partie de soi-même et se laisser glisser dans le flux de la vie des gens, mais que cela pouvait aussi devenir un vrai métier. Je savais ce qu'était un ethnologue, car j'avais lu Tristes Tropiques très tôt-à seize ou dix-sept ans. Mais c'était Lévi-Strauss qui m'avait frappé et qui avait soulevé mon admiration, plutôt que sa profession : on avait l'impression qu'elle émanait du personnage, non qu'il l'ai embrassée.

II)Apprenti philosophe :

Durant ses études supérieures, les affinités littéraires qui s'étaient assez logiquement manifestées, au vu des pratiques culturelles familiales, lors du cycle secondaire s'affirmeront à travers un attrait pour la philosophie. Discipline offrant l'avantage d'appartenir au secteur des lettres tout en proposant une ouverture sur d'autres univers savants. C'est que les possibles philosophiques étaient marqués par l'intervention et la concurrence des sciences humaines qui, sans emporter l'adhésion de toute une génération, ne manquaient pas d'attirer certains de ses pairs. Élève en classe préparatoire puis à l'ENS de St-Cloud, il participera « *avec une pointe de dandysme* », terme désignant le rapport cultivé à la politique des élites estudiantines, aux mobilisations politiques de l'époque. L'enseignement en lycée ne constituant pas la perspective la plus prisée par les agents les plus dotés en capital culturel et scolaire, les sciences humaines présentant l'avantage de s'inscrire dans la continuité d'affinités militantes, tout en permettant d'échapper au destin de professeur dans le secondaire.

-Dans les deux dernières années de ma scolarité au lycée Condorcet, j'ai commencé à m'intéresser à la politique, notamment en fréquentant les comités d'action lycéens qui militaient contre la guerre du Vietnam, le point de départ de la prise de conscience politique d'une partie de ma génération. L'opposition à cette guerre a en effet été pour nous le catalyseur d'un mouvement plus général où se combinaient la détestation de l'ordre moral et de son hypocrisie, le rejet des structures politiques figées dans un conservatisme hors d'âge, la lutte contre l'impérialisme et le néocolonialisme, mais aussi peut-être et surtout l'enthousiasme pour la contre-culture, en particulier américaine, sous ses formes les plus exubérantes, de la musique au cinéma en passant par la bande dessinée. Dans sa variante fougueuse, brouillonne et relativement peu politisée, cette tendance a culminé dans le mouvement de Mai 68 auquel j'ai participé avec alacrité et une pointe de dandysme, notamment en occupant le lycée Condorcet comme s'il s'était agi du palais d'Hiver. (...)

Cela allait de pair avec une certaine attirance pour le défi intellectuel qu'il fallait relever en s'imposant un cursus universitaire exigeant. Au contraire du mythe populiste qui fait de la « génération 68 » des jouisseurs épris de facilité, beaucoup d'entre nous étions stimulés par la nécessité un peu grandiloquente de manifester une intelligence à la hauteur des circonstances.

D'où mon choix de faire une classe préparatoire. Ce choix était d'autant plus paradoxal que j'ai longtemps été un élève assez médiocre, mal à l'aise dans le rabâchage caporaliste du système scolaire de l'époque, et sauvé d'un renvoi définitif par mes excellentes notes en français. La situation s'est améliorée quand je suis arrivé dans les « grandes classes » où l'on faisait plus confiance à l'imagination et au talent naturel des élèves qu'à leur capacité à régurgiter verbatim ce qu'ils avaient appris.

C'est ce qui m'a permis de rentrer en hypokhâgne, toujours à Condorcet. C'est à ce moment là que j'ai dû faire un choix, et la pente la plus naturelle pour moi aurait consisté à étudier la littérature. Mais cette voie m'ennuyait un peu car j'ai toujours préféré le plaisir de lire et d'écrire à l'analyse littéraire. (...) La philosophie s'est alors imposée à moi comme une sorte d'étape intermédiaire vers quelque chose d'autre que je ne discernais pas encore véritablement. Même si j'avais déjà un intérêt pour l'ethnologie, je n'avais pas pensé à l'époque en faire une carrière.

III) Devenir anthropologue :

Comme on l'a vu plus haut, les possibles anthropologiques étaient marginaux mais, pour qui savait s'orienter dans la pensée, offraient des perspectives de carrière nouvelles. Si la figure de Lévi-Strauss exerçait une indiscutable attraction sur les apprentis de l'époque, c'est Maurice Godelier qui, dans le cas présent, a ouvert la voie à l'investigation ethnographique. L'orientation marxiste qu'il proposait avait en effet des chances d'entrer en résonance avec les affinités politiques d'une génération politisée et son ancienneté dans le champ de l'anthropologie lui permettait d'orienter des aspirants sur des projets de recherche. Philippe Descola fera sa connaissance en fréquentant son séminaire et, après avoir réalisé une maîtrise de philosophie marquée par les sciences humaines-celle-ci se présentant comme une reprise des travaux de Georges Labica sur « l'idéologie Inca » mobilisant le marxisme althusserien et la sociologie de Bourdieu et Passeron- ainsi qu'une licence d'ethnologie à l'université de Nanterre, il réalisera ses premières enquêtes de terrain.

-A St-Cloud, j'ai fait la connaissance de Maurice Godelier qui avait été élève à l'École une quinzaine d'années auparavant, philosophe aussi au départ et qui, après avoir été assistant de Fernand Braudel à l'EPHE et s'être intéressé à l'économie, était devenu assistant de Lévi-Strauss.

Il avait publié peu de temps auparavant « Rationalité et irrationalité en économie », une critique des concepts et des méthodes de l'économie politique classique en même temps qu'une lecture du Capital, et il faisait un séminaire à St-Cloud sur ce thème. Nous étions à l'époque très engagés dans la lecture des textes économiques de Marx, notamment le Capital, qui fournissait l'un des repères majeurs de toute une génération. (...)

Au cours de son séminaire à St-Cloud, Maurice Godelier m'a fait comprendre que l'on pouvait faire de l'ethnologie, que cela n'était pas réservé à quelques personnalités d'exception, mais qu'il fallait partir sur le terrain. J'ai donc décidé à ce moment-là, ce devait être à la fin 1971, de faire

une licence d'ethnologie à Nanterre, à l'époque la meilleure formation de second cycle dans la discipline, en même temps qu'une maîtrise de philosophie, qui était en réalité une maîtrise d'ethnologie déguisée. Il s'agissait d'un travail sur les Incas que Georges Labica, alors professeur à Nanterre avait accepté de diriger, mais qui fut de fait supervisé par Maurice Godelier. Ce travail portait sur la nature de l'idéologie Inca et il était très composite : j'y utilisais la notion d'idéologie telle qu'Althusser l'avait développée dans son analyse des appareils idéologiques d'Etat, mais aussi le travail de Bourdieu, La Reproduction en particulier, et l'anthropologie structurale. (...) C'est pendant l'été qui a suivi, en 1973, que nous sommes partis pour une enquête préliminaire au Mexique, dans le sud de l'Etat du Chiapas.

Cette première expérience de terrain s'est avérée être un échec et sera suivie de son obtention du capes et d'une tentative avortée pour obtenir l'agrégation. Après une courte expérience d'enseignement, peu convaincante, comme professeur de psycho-pédagogie en École Normale³⁴², l'expérience amazonienne soutenue par Claude Lévi-Strauss, marquera son passage définitif à l'anthropologie. (*« Après l'enquête ethnographique avortée au Mexique, j'ai passé avec succès le capes de philosophie et l'année suivante j'ai dû préparer l'agrégation. Au terme des épreuves écrites j'étais admissible, mais je me suis fait coller à l'oral. (...) J'ai été d'abord envoyé dans une École Normale d'instituteurs à Saint-Germain-en-Laye comme professeur de « psycho-pédagogie », je n'y connaissais rien, en dehors d'un peu de Piaget. Mais je n'ai pas vraiment d'expérience de jeune professeur de philosophie, puisque je m'en suis tenu à cette année comme stagiaire. En effet, j'ai immédiatement décidé de demander à Claude Lévi-Strauss s'il accepterait de diriger ma thèse sur une société amazonienne, et j'ai pu obtenir un congé de l'éducation nationale qui m'a permis de repartir sur le terrain au terme de mon année de stage. Ce qui m'a éloigné des cours de philosophie pour toujours puisque l'ensemble de ma carrière a découlé de cette seconde enquête ethnographique, aboutie cette fois ».*

IV) Du terrain à la théorie, de l'Amazonie au Collège de France. D'une élévation à l'autre :

Après ce séjour en Amérique du sud, Philippe Descola reviendra en France en 1979 pour rédiger une thèse sous le patronage de Claude Lévi-Strauss, soutenue en 1983 (*« En réalité, j'avais un projet mégalomane que je n'ai pas mené à bien et dont la thèse que j'ai finalement présentée sous le titre « La Nature domestique » n'était à l'origine que la première partie. Je me suis attaché dans ce travail à rendre compte des rapport que les indiens Achua entretiennent avec les êtres de la nature en donnant un poids égal aux réalités matérielles et aux réalités idéelles, pour reprendre le vocabulaire inspiré de*

³⁴² Cette position était, à n'en pas douter, peu adaptée à ses dispositions et à ses ambitions, durant l'entretien notre interlocuteur a souligné sa distance à l'égard de cette discipline naissante *« A l'époque en École Normale, on était profs de « psycho-péda », c'est à dire n'importe quoi ».*

Godelier au moyen duquel j'avais alors défini mon entreprise ») Il sera par la suite nommé maître de conférence à l'École des Hautes Études en 1984, étape déterminante dans son intégration à la cité scientifique³⁴³ qui le conduira jusqu'au Collège de France en 2000 («*A la suggestion de Françoise Héritier, qui avait succédé, on m'a donné très tôt des responsabilités académiques, comme la coordination pédagogique du DEA de sciences sociales que l'EHESS venait de créer. Je m'en suis occupé pendant 2 ans puis j'ai codirigé ce DEA avec Christian Baudelot de 1992 à 1995. Entre-temps en 1987 Françoise Héritier m'avait demandé de devenir le directeur adjoint du laboratoire d'anthropologie sociale* »).

Cette trajectoire ascendante au sein de l'espace savant s'accompagne d'une prise de distance avec un terrain de moins en moins accessible du fait, sans doute, de la plus grande place associée aux responsabilités scientifiques et à l'occupation de positions académiques. Aussi, « l'élévation » institutionnelle de notre interlocuteur n'est pas allée sans une « élévation » savante analogue qu'il décrira comme le passage de « l'ethnographie », comprise comme l'observation de terrain à « l'anthropologie » définie comme « *le dernier moment de la synthèse, sur la base des enseignements de l'ethnographie, elle aspire à produire une connaissance globale de l'humain en proposant des principes d'intelligibilité de la diversité des façons de composer des mondes et de les habiter* ». Du terrain à la théorie, de l'Amazonie au Collège de France, c'est dans le même mouvement que cet auteur s'est élevé dans le champ scientifique et a opté pour un regard sur l'Homme plus englobant, pour proposer, non pas des observations ordinaires mais toute une « philosophie » vouée à interroger les différents modes de distinction entre « humains » et « non-humains » (« *Le troisième projet relève, lui, véritablement de l'anthropologie. « Par delà Nature et culture » est une synthèse de mon parcours réflexif sur la question du rapport entre humains et non-humains. C'est un travail anthropologique car, au lieu de procéder par généralisation successives, il part d'hypothèses quant à des dispositions de la nature humaine et explore comment ces dispositions sont actualisées dans des institutions très diverses* ».)

Pierre Charbonnier : Lorsqu'on regarde la progression d'ensemble de votre travail on s'aperçoit qu'on a d'abord une monographie de terrain, *La Nature Domestique*, en 1986, ensuite un récit ethnographique, *Les Lances du crépuscule* en 1993 et en 2005 une synthèse comparative, *Par delà nature et culture*. Ces trois étapes principales de votre travail correspondent assez bien à un schéma très classique du parcours anthropologique, mais qui a rarement été réalisé sous une forme aussi

³⁴³ « Cette nomination en 1984 a été pour moi une prodigieuse occasion d'entreprendre le type de travail que je souhaitais mener à bien. D'abord parce que l'École des Hautes Études avait cette caractéristique remarquable de réunir le gotha des sciences sociales et des humanités en France, avec des personnalités aussi diverses que Bourdieu ou Touraine, Lévi-Strauss ou Balandier, Derrida ou Greimas, Dumont ou Godelier, Vernant ou Le Roy Ladurie ».

canonique ? Avez-vous eu conscience d'incarner d'une certaine manière le parcours idéal de l'anthropologue ?

-On a pris l'habitude, en effet, de distinguer ces trois étapes de la connaissance anthropologique. L'ethnographie est analytique et correspond aux premiers stades de la recherche : c'est l'enquête de terrain et la collecte de données de toutes sortes sur une société particulière, aboutissant d'ordinaire à une étude monographique, descriptive circonscrite dans le temps et dans l'espace. L'anthropologie peut-être vue comme le dernier moment de la synthèse : sur la base des enseignements de l'ethnographie et de l'ethnologie, mais aussi de l'archéologie et de l'histoire, elle aspire à produire une connaissance globale de l'humain en proposant des principes d'intelligibilité de la diversité des façons de composer des mondes et de les habiter. (...) Cela dit beaucoup de chercheurs ne sautent jamais le pas de l'anthropologie et restent des ethnographes ou des ethnologues toute leur vie, par goût pour ce type d'enquête ou par attirance pour une aire culturelle dans l'espoir parfois d'atteindre la pleine maîtrise d'un objet ou par manque d'affinité pour le degré d'abstraction que la théorisation anthropologique exige. (...) Comme d'autres anthropologues français j'ai quitté la philosophie parce que j'avais un goût très vif pour l'infinie complexité du monde empirique, mais tout en conservant une prédisposition à la réflexion abstraite. Et comme les deux aspects n'ont jamais été dissociés, le fait de pouvoir changer constamment de registre a été une chance et un plaisir.

D'un registre à l'autre, de l'ethnographie à une interrogation plus « ontologique », de la forêt amazonienne au Collège de France, si le passage fut relativement fluide, c'est sans doute que l'anthropologie française n'a jamais réellement rompu avec sa proche parente, la philosophie.

*

Philosophie et anthropologie :

Libres échanges

Au dernier chapitre de sa récente biographie de Lévi-Strauss, Emmanuelle Loyer souligne le regain d'intérêt de la philosophie française pour l'anthropologie structurale durant la dernière décennie et en propose, à partir du témoignage du premier concerné, une explication possible qui, de notre point de vue, ne prend pas en compte tous les aspects de la question.

Ce n'est pas du côté de l'ethnologie que vient l'étonnante vitalité des études lévi-straussiennes en ce début de XXI^{ème} siècle. Paradoxalement, et par « un frappant retour des choses », c'est de

la philosophie, mais non pas la *philosophia perennis* que l'ethnologue a fuie dans les années 30, c'est à dire une philosophie sûre de ses catégories, spéculant en toute autonomie et ignorante des découvertes des sciences de la nature ou de la société. Le mouvement vient d'une nouvelle génération de philosophes ayant compris la leçon du siècle et pris acte de la fin du primat de la philosophie comme discipline. « *Face au progrès des sciences modernes, la situation du discours philosophique ne peut plus être la même* » admet ainsi Bruno Karsenti, un des artisans du nouveau dialogue entre philosophie et sciences sociales. Celui-ci est rendu visible dans plusieurs numéros de revues généralistes ou plus spécialisées dans le champ philosophique : Archives de philosophie (2003), Esprit (2004), Philosophie (2008). Jocelyn Benoist, Michaël Foessel, Frédéric Keck, Patrice Maniglier, Jean Claude Monod, Gildas Salmon figurent au rang des signatures de ces différentes contributions interrogeant les effets de l'anthropologie structurale sur la philosophie. (...)

Le « retour à la philosophie » peut donc s'interpréter de plusieurs manières : d'une part, Lévi-Strauss, qui a toujours déclaré n'avoir pas voulu faire œuvre philosophique même s'il ne s'interdisait pas de « braconner » sur ses terres, abandonne en partie cette position polémique pour s'avouer « philosophe en creux » dans les dernières années, interprète de l'enseignement des sciences selon une conception relativiste et modeste de la philosophie : « *Désormais, la science a une fonction métaphysique beaucoup plus efficace que n'importe quelle philosophie : non seulement elle accroît notre champ de connaissances, mais dans cet effort d'accroissement, elle nous fait aussi comprendre que notre connaissance a des limites* ». D'autre part, c'est la discipline philosophique elle-même (ou une partie d'entre elle) qui, révolutionnée, régionalisée et relativisée, revient vers l'anthropologie structurale comme un savoir situé prêt à en reconnaître d'autres. Aussi n'est-ce que trente ans après la fin des « *Mythologiques* » que Lévi-Strauss tire une leçon de sa grande entreprise et annonce une troisième interprétation de ce retour à la philosophie : « *Qu'on s'en réjouisse ou qu'on s'en inquiète, la philosophie occupe à nouveau le devant de la scène anthropologique. Non plus notre philosophie, dont ma génération avait demandé aux peuples exotiques de l'aider à se défaire, mais par un frappant retour des choses, la leur* »³⁴⁴

Mais ce retour des choses est-il au fond si frappant ? En effet, faut-il s'étonner de voir deux disciplines reprendre un dialogue qui, de notre point de vue, n'avait jamais réellement cessé tant l'anthropologie apparaît, au vu des informations rassemblées ici, comme une extension particulière de la philosophie.

³⁴⁴ Emmanuelle LOYER op.cit. P 759

Malaise dans la philosophie
Les philosophes devenus psychanalystes

*« La philosophie n'a rien à attendre des services de la psychologie,
d'une discipline dont Husserl a pu dire que la manière dont elle est
entrée en scène, au temps d'Aristote, en a fait « une calamité permanente »
pour les esprits philosophiques. »*

Georges Canguilhem
« Le cerveau et la pensée »

*« La psychanalyse est une expérience qui se vit au singulier,
c'est peut-être l'accomplissement du projet philosophique »*

Entretien

Le cas du passage à la pratique analytique présente des propriétés particulières liées à la position occupée par la psychanalyse dans l'espace intellectuel et aux caractéristiques de l'activité clinique qui lui est associée. Il était toutefois regrettable de le laisser de côté étant donné le nombre important de philosophes devenus analystes et le poids prépondérant des courants de pensée inspirés des idées de Freud dans les débats de l'époque.

Comme on a pu le suggérer précédemment, la psychanalyse se distingue des autres disciplines savantes examinées jusqu'à maintenant par un statut double. Pratique clinique, elle peut être exercée à temps plein de façon indépendante ou dans le cadre d'institutions hospitalières. Univers théorique rattaché aux sciences humaines, elle est également intégrée à des enseignements de psychopathologie, au sein d'universités comme Paris 8 ou Paris 7. Il faut donc situer la psychanalyse à l'intersection du champ médical et du champ intellectuel. Ainsi, parmi les individus de formation philosophique liés à cette discipline on pouvait distinguer des types de trajectoires divers : des professeurs de philosophie en lycée ou à l'université ayant une activité annexe d'analyste, des analystes enseignant dans des UFR de psychopathologie et des praticiens

indépendants n'ayant aucune activité d'enseignement. Elles concernent, dans la décennie étudiée, 34 agents. Ce qui fait de la psychanalyse un des principaux secteurs d'investissement intellectuel des philosophes.

On pouvait trouver au moins deux types d'explications *a priori* qui, sans être totalement infondés ou à rejeter, n'ont pas résisté très longtemps aux informations recueillies lors de notre enquête et ont dû être nuancés. Le premier consisterait à mettre l'accent sur les multiples connexions existant entre philosophie et psychanalyse, visibles dès sa fondation, et sur les éléments contextuels qui rendaient cette discipline assez incontournable pour les apprentis philosophes de la fin des années 60 et du début des années 70. Le second, à insister sur les intérêts, matériels et symboliques, qu'il y avait à envisager une carrière d'analyste.

En effet, on pouvait premièrement trouver dans le corpus freudien, le principe de cet intérêt manifesté par les philosophes. Quiconque s'interrogerait sur leurs rapports à la psychanalyse s'empresserait d'évoquer la portée proprement « philosophique » de l'œuvre du penseur viennois et sur la richesse des références philosophiques auxquelles il fit appel³⁴⁵. Hypothèse difficile à contredire tant la philosophie a constitué un objet de préoccupation pour Freud, et inversement. Ayant, dans ses jeunes années, côtoyé le séminaire de Franz Brentano³⁴⁶, il ne se séparera jamais complètement de la philosophie ni des auteurs classiques, son œuvre étant parsemée de références à Platon, Kant, Schopenhauer, Nietzsche ou même Schelling. De plus, il est tout à fait frappant de voir que les philosophes contemporains se sont rapidement emparés de la théorie analytique pour la discuter, l'examiner, l'embrasser ou la réfuter. La France étant, sur ce point, loin de faire exception. Qu'il s'agisse de Sartre, Derrida, Foucault, Ricoeur ou Deleuze, dont on connaît la collaboration avec Félix Guattari, celle-ci a constitué un objet de débat, de polémique, et sans doute, de fascination. Ainsi, on alléguera probablement que les individus rencontrés étaient tout à fait préparés à se plonger dans l'étude et la pratique de la psychanalyse de par leur formation intellectuelle, et à plus forte raison, lorsqu'on étudie la période post-68. En effet, s'il y a des années où la psychanalyse était dans « l'air du temps » intellectuel, c'est celles-ci³⁴⁷. Qu'elle soit associée à l'œuvre de théoriciens de la « libération sexuelle » alors en vogue, au corpus théorique de différents groupes politiques d'extrême gauche (UJCML, Gauche Prolétarienne, etc...) ou à la pensée de Marx comme en témoignent certaines tentatives de synthèse freudo-marxiste (Marcuse, Reich, Fromm), la pensée analytique imprégnait les esprits et avait quelques chances d'ouvrir un avenir possible.

³⁴⁵ On notera que ce point a fréquemment été évoqué sous diverses formes lors des entretiens « *Pour moi philosophie et psychanalyse sont nécessairement connectées* », « *Freud s'intéressait à la philosophie, il développe une forme de philosophie de la culture* » etc...

³⁴⁶ Paul Laurent ASSOUN, *Freud, la philosophie et les philosophes*, Puf, 1976. Ernst JONES *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Puf, 2006

³⁴⁷ Samuel LEZE, *L'autorité des psychanalystes*, Puf, 2010

A ce type d'explication intellectualisé, et sans doute un peu naïf, on serait tenté d'opposer une conception moins enchantée en insistant sur les intérêts spécifiques potentiellement procurés par un investissement dans cette discipline, et ce à la faveur des différentes polémiques relatives aux modes de rémunération des analystes comme à sa scientificité douteuse. Il ne fait pas de doute qu'à une pratique d'analyste, sont associés des intérêts symboliques et matériels non négligeables qui font défaut au statut de professeur de lycée. La diffusion rapide et massive qu'elle a connue, soulignée par Ernst Gellner dans « *La ruse de la déraison* », pouvant attirer des intellectuels soucieux d'acquérir une certaine notoriété ou de toucher un vaste lectorat. Traitant de sujets profonds et universels (la conscience, l'âme, l'identité, la religion, la sexualité etc...), bénéficiant d'une légitimité intellectuelle solidement assise sur la notoriété internationale de l'œuvre de Freud et pouvant faire l'objet de diverses lectures profanes fondées sur sa vulgarisation (une vie ne suffirait pas à faire le compte des ouvrages, magazines, dossiers et articles où un psychanalyste livre ses conseils pour « bien vivre », « penser sa vie » ou éduquer ses enfants, la psychanalyse offre sans doute plus de chance d'accéder au grand public cultivé que des travaux de spécialistes d'histoire de la philosophie. De plus, en tant qu'elle s'accompagne d'une dépense d'argent de la part des patients, la psychanalyse ne saurait être seulement présentée comme une activité purement savante. Les pratiques des analystes relatives à leur rémunération étant régulièrement l'objet de critiques (on pense bien entendu à des traditions comme le paiement des séances manquées et le règlement en espèce³⁴⁸) on aurait tort de mettre de côté les intérêts pécuniaires que pouvaient trouver nos enquêtés à se former à l'analyse, bien que, pour des raisons que l'on comprendra aisément, ceux-ci aient été difficilement évaluables lors de notre investigation.

Mais entre ces deux visions apparemment opposées, il n'y avait pas à choisir. En effet, tenter de reconstruire la *logique pratique* au fondement des actions des agents demandait de se tenir à l'écart d'une alternative un peu simpliste opposant désintéressement savant et bas intérêts matériels, pour prendre en considération logiques de carrière et intérêts théoriques. Éléments auxquels s'ajoutait, comme on le soulignera par la suite-car ce point constitue un trait distinctif de la psychanalyse-la nécessité affirmée par certains de réaliser une thérapie pour s'extirper de déboires personnels. Le fait de s'engager dans une *analyse*³⁴⁹ conduisant certains à embrasser cette profession. Ainsi, on a constaté, en enquêtant, que l'intérêt des philosophes pour la pratique analytique n'avait pour principe ni la pureté que l'on prêterait sans doute aux actions des « savants » ni le rationalisme d'un supposé

³⁴⁸ Sur les critiques relatives aux pratiques de Lacan, voir Elisabeth ROUDINESCO, op.cit.

³⁴⁹ On notera au passage que l'usage du terme « d'analyse » ou de « cure » est l'enjeu d'une lutte qui oppose certains analystes. Les partisans du second terme insistant sur la dimension médicale de la pratique analytique et ceux du premier sur sa portée « existentielle ». Ici, l'usage de ce terme relevant plus d'une convention que d'une prise de position pour ou contre l'un des camps.

« agent calculateur ». Encore fallait-il élucider ce qui, dans cette discipline a pu séduire, fasciner, aider et *intéresser* (dans tous les sens du terme) les individus auprès desquels on a enquêté.

*

Il fallait donc, dans un premier temps, revenir sur les éléments qui ont fait de la psychanalyse une interlocutrice privilégiée pour les philosophes. Quelques thèmes principaux pouvaient être développés, que l'on songe aux ressources proprement philosophiques que Freud a mobilisées pour élaborer son œuvre, aux différentes lectures et interprétations qu'en ont proposé bon nombre de philosophes français contemporains, aux multiples connexions entre courants politiques subversifs, dernières « innovations » psychanalytiques (notamment accomplies par une figure comme Jacques Lacan) et avant-gardes philosophiques ou aux tentatives d'implantation de la psychanalyse au sein d'une université innovante comme Vincennes. Il s'agissait d'un préalable indispensable à notre enquête qui fournissait des éléments éclairants mais devait se trouver complété par l'examen d'un nombre significatif de trajectoires.

Parmi elles, il est apparu qu'on pouvait établir des groupements qui recoupaient différents aspects de la théorie psychanalytique et venaient en éclairer ses possibles usages sociaux. Discours à vocation subversive et émancipatrice le corpus analytique a été investi par des philosophes ayant eu par ailleurs une forte activité militante. Qu'ils cherchent à sortir d'une crise personnelle suite au reflux politique du milieu des années 70 ou qu'ils conçoivent l'activité d'analyste comme le prolongement d'engagements personnels passés, celle-ci est chez eux, indissociable de leur parcours politique. Secteur savant revendiquant un certain décalage vis-à-vis des normes académiques et universitaires³⁵⁰, la psychanalyse a également permis à certains d'envisager une carrière intellectuelle tout en évitant les pesanteurs liées à la structuration de la philosophie dans l'enseignement supérieur. Corpus théorique offrant une ouverture sur les arts et l'esthétique, l'œuvre de Freud, comme ses prolongements, ont constitué pour d'autres un univers propice à l'expression de dispositions esthètes et à l'élaboration de réflexions savantes sur la création artistique. Pensée du « soupçon » en mesure de révéler, comme celles de Nietzsche et Marx, les intérêts, les bas instincts et les pulsions qui sont au fondements des discours apparemment désintéressés, dont ceux des philosophes, la psychanalyse a également constitué un univers d'accueil pour de jeunes intellectuels entretenant un rapport conflictuel à leur discipline comme à l'académisme philosophique. Enfin, pensée foncièrement orientée sur la compréhension de « l'individu » et de sa « psyché », elle a pu se trouver investie par des agents soucieux de penser l'Homme en tant que sujet isolé dont toute

³⁵⁰ Voir Maia FANSTEN, op.cit.

détermination collective présenterait une menace pour une affirmation de soi qui ne peut se faire qu'en première personne. La psychanalyse prenant ainsi la forme d'une philosophie de substitution pour qui voulait penser le sujet humain comme entité autonome sans rien lui ôter de sa « complexité ».

Capital intellectuel accumulé dans une logique de carrière ? « Supplément d'âme » analytique ? Engagement militant ? Aventure intellectuelle venant suppléer à la réalité un peu terne du métier de professeur de lycée ? Radicalisation d'un « projet » philosophique personnel ? Notre enquête voudrait mettre en lumière les différents usages que les philosophes ont pu faire de la psychanalyse et, pourquoi pas, en proposer quelques explications.

I) Psychanalyse et philosophie, évolutions d'une relation

Les analystes ayant eux-même, et ce en cohérence avec l'orientation subjectiviste de leur discipline, une forte tendance à présenter leur trajectoire, et toute trajectoire individuelle, comme un cheminement « personnel » irréductible à tout déterminant institutionnel, il fallait d'abord se départir des versions indigènes proposées lors de la plupart des entretiens pour souligner les éléments historiques et contextuels ayant pesé sur les trajectoires des agents. A ce propos on pouvait distinguer différents thèmes : les rapports particuliers du fondateur de la psychanalyse à la philosophie, le statut d'interlocutrice auprès des philosophes progressivement acquise par cette discipline dans la France contemporaine, sa hauteur théorique associée à une dimension « anti-psychologique » qui en faisait un objet noble, voire un allié de choix à leurs yeux, les tentatives d'implantation universitaire dont elle fut l'objet, son inscription dans un espace politisé et militant et, bien entendu, l'influence d'un personnage atypique dont l'aura était propice à susciter quelques reconversions : Jacques Lacan. Ensemble ils permettent de comprendre ce qui a rendu possible les différentes formes d'adhésion à la psychanalyse que l'on se proposait d'étudier.

Remarques préalables sur les sources utilisées :

Comme le souligne Samuel Lézé dans « *L'autorité des Psychanalystes* », les travaux d'histoire relatifs au mouvement freudien ont souvent une fonction de légitimation de ce même mouvement³⁵¹. Ainsi, en s'appuyant, dans les lignes qui suivent, sur les ouvrages de Paul Laurent Assoun (*Freud la philosophie et les philosophes, Freud et Nietzsche, Introduction à l'épistémologie freudienne, Freud et Wittgenstein*), Elisabeth Roudinesco (*Histoire de la psychanalyse en France, Jacques Lacan, Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*) et d'un des biographes de Freud, Ernst Jones, il fallait prendre acte de cette limite. En dépit de leurs qualités indiscutables, ceux-ci, du fait de la position des auteurs dans l'univers savant et de leur rapport à la discipline, avaient des chances de proposer une approche quelque peu intellectualisée de la question ou d'envisager des débats liés à des polémiques internes à la profession.

Dans les travaux d'Ernst Jones, psychiatre et psychanalyste anglais proche de Freud, fondateur de la « Société britannique de psychanalyse » en 1919, on ne pouvait pas ne pas déceler une certaine admiration pour ce dernier, celle-ci ne l'inclinant évidemment pas à porter un regard critique sur une discipline dont il était lui-même un acteur central en son temps. De même s'agissant d'Assoun, psychanalyste membre « d'Espace Analytique », professeur à Paris 7 et de Roudinesco, enseignante dans la même université, figure assez incontournable de la psychanalyse française associée à de nombreuses revues et institutions (Société Internationale d'Histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse, *Cliniques méditerranéennes, History of psychiatrie, etc...*). Dans sa biographie de Lacan, ses orientations et préférences sont patentes et la dernière partie de l'ouvrage constitue une polémique ouverte contre Jacques-Alain Miller, ses pratiques et certains membres de son entourage, qui ne concernait que très indirectement notre recherche. Il y a même fort à parier que la rédaction de cet ouvrage était liée à des débats entre psychanalystes « lacaniens » en lutte pour s'approprier l'héritage du « maître ». C'est ce qui nous a conduit à user d'une telle référence avec précaution. Ces travaux sont avant tout ceux d'analystes actifs et engagés dans un espace de débats. S'ils constituaient des ressources utiles, ils pouvaient difficilement se suffire à eux-même et les approches qu'ils proposaient devaient se voir contrebalancées par celles d'auteurs extérieurs au champ délimité de la psychanalyse si l'on voulait porter un regard instruit sans être complaisant.

Ainsi, on s'est appuyé sur des travaux sociologiques comme ceux de Robert Castel (*Le psychanalysme*), Samuel Lézé (*L'autorité des psychanalystes*), Maia Fansten (*Le divan insoumis*), Sherry Turckle (*La France Freudienne*) mais aussi sur ceux, plus philosophiques, de Jacques Bouveresse (*Philosophie, Mythologie et Pseudo-science*) ou Ernst Gellner (*La ruse de la déraison*), proposant des analyses critiques de la profession d'analyste, de l'appareillage conceptuel de la discipline, de ses usages sociaux et de la construction progressive de sa légitimité.

³⁵¹ Samuel LEZE, op.cit.

a)Freud et la philosophie :

S'agissant de la question des rapports de Freud à la philosophie, les travaux de Paul Laurent Assoun comptent parmi les plus documentés mais marqués par un parti pris consistant à insister sur la centralité des références philosophiques dans la construction de son œuvre et à lui prêter une ligne de pensée « irrationnaliste ». Assoun tend en effet à présenter un Freud plus proche de Nietzsche ou Schopenhauer que de Descartes ou Kant, de l'intuition que du concept et aussi prompt à formuler des critiques à l'égard des prétentions de la « raison » qu'à souligner l'importance de l'auteur des « *Considérations inactuelles* ». Ainsi, le père de la psychanalyse apparaît beaucoup plus proche des philosophes du soupçon, de l'instinct, du corps et de la sensation que des défenseurs de la conscience, du concept et du raisonnement. Sans discuter ici de ce point de vue, il fallait toutefois rappeler qu'il s'agit d'un parti pris possible parmi d'autres tendant à mettre de côté la vocation du penseur viennois à fonder une science sur des bases rationnelles et constituant certainement une prise de position au sein des débats entre analystes.

Évoquer ici l'œuvre de Freud constituait donc un exercice dont on ne doutait pas des limites. En effectuant un tel détour historique on s'exposait en effet à tous les biais associés à l'examen de textes aussi éloignés dans le temps, et, comme on l'a souligné, l'abondance des sources n'était pas un gage de leur « objectivité ». Toutefois, en faire l'économie revenait à laisser dans l'ombre un aspect important de la discipline en question : sa fondation et sa construction a eu lieu dans un espace savant où la « pensée philosophique » occupait une place non négligeable. Dans le milieu culturel au sein duquel le jeune Freud a grandi, les philosophes ont en effet occupé une place importante, à commencer par Franz Brentano qui fut vraisemblablement le premier auprès duquel il s'initia à la philosophie, et à la logique d'Aristote notamment. Inscrit à la faculté de Vienne à partir de 1873 le jeune étudiant en médecine était soumis à l'obligation de suivre une formation qui comptait trois heures de philosophie par semaine, son choix portant sur le séminaire de Brentano.

Dans les textes freudiens, il est aussi fait référence aux philosophes classiques et ce, sans doute en vertu de la nécessité de trouver d'illustres prédécesseurs qu'exigeait le projet d'élaborer une théorie aussi ambitieuse et universelle que celle de Freud. Platon intervient dans l'élaboration de la théorie de la sexualité où est repris le mythe selon lequel la séparation des sexes serait postérieure à une unité primitive. Les relations entretenues avec Kant prennent la forme d'une confrontation portant

sur la question de la subjectivité. Tandis que, chez celui-ci, il est admis, que l'espace et le temps constituent des structures universelles de l'esprit humain, la psychanalyse affirme l'existence de processus psychiques a-temporels, les processus inconscients. Descartes étant, dans la même logique, tenu pour le fondateur du type de « conscientisme » philosophique que les découvertes de la psychanalyse viendraient contredire. Ainsi, des auteurs critiques vis-à-vis du type de rationalisme défendu par Descartes ou Kant auraient constitué des références toutes trouvées pour le père de la pensée analytique, que l'on songe à Nietzsche ou Schopenhauer. Si l'on suit Assoun, ce dernier constituant la figure philosophique dont Freud fut le plus proche. L'auteur de « *Freud, la philosophie et les philosophes* » insistant sur les multiples références à Schopenhauer visibles dans la théorie des rêves, du refoulement et des névroses, « *Le monde comme volonté et comme représentation* » apparaissait comme une œuvre porteuse d'anticipations déterminantes.

Ces éléments tendaient à confirmer le fait que Freud considérait comme une sorte de nécessité la confrontation avec la tradition philosophique et qu'il était assez important pour lui de trouver dans des textes classiques, des anticipations de sa pensée ou des systèmes que ses investigations viendraient contredire. Rapport qui, si l'on y pense, était appelé par les grands thèmes qu'il a abordés : la conscience, l'âme, le Moi, la morale, la religion, la civilisation, l'art etc... Ceux-ci, faisant déjà partie du panthéon des questions canoniques habituellement traitées par les philosophes, ont contribué à faire de Freud une lecture de choix, et de son œuvre un chapitre incontournable des programmes scolaires imposés aux apprentis. Aussi, le plupart des enquêtés ont souligné la nécessité pour un apprenti philosophe de s'initier à la pensée de Freud :

« Vous me demandiez les références de l'époque. Moi j'étais déjà très nietzschéen, très freudien et un peu marxiste. Très dans... ce qu'était le freudomarxisme, Marcuse, Reich, toutes ces choses là. Heidegger évidemment, pour moi c'était l'ennemi juré. En philo, on lisait pas mal Freud. A Nanterre il y avait Lyotard qui faisait un cours dessus. La formation en philo était tout de même assez ouverte, et puis la psychanalyse pose des questions... aborde des thèmes philosophiques, c'est connu. Que vous dire d'autre, j'étais dans une position, j'avais de l'intérêt pour tout ce qui était...philo critique interprétative, pas au sens herméneutique, de Ricoeur, au sens interprétation critique. J'ai très vite accroché à la psychanalyse, avec Jacques Gagey notamment, le fondateur de paris 7, et c'est devenu un ami. »

(Psychanalyste, agrégé de philosophie, Paris)

b) Le basculement des années 60 :

« Au cours des années 60, l'attitude française à l'égard de la psychanalyse bascula, le dénigrement et la résistance firent place à l'engouement, par un retournement spectaculaire »

Sherry Turkle, *La France freudienne*

Bien que les éléments soulignés prédisposaient la psychanalyse à être reçue et étudiée par les philosophes, celle-ci n'a pas toujours été incluse à l'espace des problématiques légitimes, comme son succès dans les années 60 et sa présence dans le paysage intellectuel contemporain pourraient le faire croire. A l'observateur de l'histoire de la psychanalyse en France, un fait ne peut échapper : tandis que ce pays a opposé de fortes résistances aux idées de Freud durant la première partie du XX^{ème} siècle, cette attitude a fait place à des mouvements de sympathie et d'adhésion qui se sont accentués après 1968. Ainsi, comme le souligne Samuel Léze, la période des années 60 et 70 correspond à « *l'apogée médiatique du contrôle des problèmes personnels* » par la psychanalyse et à « *l'explosion des demandes de psychologues*³⁵² ». Pourtant il n'en a pas toujours été ainsi. Qu'elles proviennent du champ médical, intellectuel et politique, nombreuses furent les résistances à l'implantation du freudisme³⁵³.

Il faut voir en premier lieu que, au moment où Freud élabore ses théories et, plus tard, lorsqu'il s'agit de les importer en France, les problématiques liées au « psychisme », au « mental », à « l'inconscient » et à la psycho-pathologie ont déjà été investies par des figures aussi importantes que Pierre Janet et Henri Bergson. La pensée psychanalytique, intervenant sur un terrain qui n'était pas vierge, eut à surmonter certains obstacles, comme en témoignage l'hostilité affirmée à son égard par Janet dans un ouvrage publié en 1913, « *La psychanalyse de Freud* ». Élément de polarisation des débats de l'époque, le marxisme était loin d'offrir le même type de synthèse théorique que celles proposées dans les années 60. Le PCF étant plus disposé à condamner les dérives narcissiques d'une théorie centrée sur l'individu qu'à saisir ses potentialités subversives. Dans cette logique, des intellectuels liés au PCF comme Aragon ou Politzer prirent des positions critiques vis-à-vis de la théorie freudienne. Le premier, emporté, selon Elisabeth Roudinesco, par le sectarisme de parti, en

³⁵² Samuel LEZE, op.cit.

³⁵³ La psychanalyse ayant apparemment rencontré moins d'obstacles à sa diffusion aux États-Unis, sur ce point voir Sherry TURCKLE, op.cit.

raison d'affiliations supposées avec le trotskysme³⁵⁴, le second rédigeant en 1939, dans « La Pensée », un article intitulé « La fin de la psychanalyse », où il condamne son « confusionnisme philosophique », son « obscurantisme » et sa conception « psychologiste » de l'histoire, contredisant les présupposés du matérialisme dialectique. A cela s'ajoutaient les résistances d'une psychiatrie française restant, jusque dans les années soixante, « résolument anti-psychanalytique et gardant toute confiance en l'autorité morale, en l'argumentation rationnelle, en la référence à des principes sociaux communs à tous, prônant par ailleurs les tranquillisants, les cures de sommeil, les antidépresseurs et les électrochocs³⁵⁵ »

Ces différents obstacles à la réception de la psychanalyse étaient toutefois contrebalancés par des mouvements de sympathie et d'adhésion au sein des avant-gardes littéraires, notamment surréalistes. En effet, parmi ses rares partisans dans cette période, il faut compter André Breton. L'écrivain, lecteur bienveillant de l'œuvre de Freud, qu'il rencontra en 1921, voyant moins, dans la découverte et l'exploration de l'inconscient, un processus thérapeutique qu'une démarche de libération du potentiel créatif des artistes. Le groupe surréaliste publiant, par ailleurs, un texte collectif intitulé « Lettre aux médecins-chefs des asiles de fous », plaidoyer contre la psychiatrie de l'époque et favorable aux innovations freudiennes³⁵⁶.

Ainsi, d'abord rejetée par la communauté scientifique et par l'intelligentsia marxiste, le freudisme s'est implanté en France par la voie littéraire. Les philosophes des générations suivantes prenant en quelque sorte la suite d'un travail d'incorporation à l'espace savant d'abord entrepris par les écrivains.

En effet, pour les philosophes français contemporains, la psychanalyse a, malgré des premières conditions de réceptions difficiles, fait assez tôt partie des thématiques obligatoires. Évoquant la période de ses études, Raymond Aron affirme que « la psychanalyse faisait partie de la formation normale des philosophes à l'époque » et qu'elle a longtemps constitué « un de ses thèmes de discussion les plus permanents et les plus passionnés avec Sartre³⁵⁷ ». Si, dans les écrits du premier, le freudisme n'a pas eu de rôle très important, le second était quant à lui beaucoup plus préoccupé par ses principaux présupposés. Il est en effet assez connu que l'élaboration d'un concept comme celui de « mauvaise foi » représente une réponse possible aux critiques formulées par Freud à l'encontre du consensualisme cartésien. Les efforts qu'il produit pour réfuter l'existence de processus psychiques *inconscients* offrent un assez bon témoignage de l'implantation de la théorie analytique dans le champ intellectuel et de la nécessité, pour un philosophe éminent, de prendre

³⁵⁴ Elisabeth ROUDINESCO, op.cit.

³⁵⁵ Sherry TURCKLE, op.cit.

³⁵⁶ Elisabeth ROUDINESCO, op.cit.

³⁵⁷ Raymond ARON, *Le spectateur engagé*, op.cit.

position par rapport à elle. Qu'il s'agisse de s'en distinguer, ou de s'en inspirer, comme en témoigne son projet de « psychanalyse existentielle » commandant la rédaction de « *L'idiot de la famille* », l'œuvre de Freud était difficilement contournable.

Chez Michel Foucault, la confrontation à la psychanalyse était liée à un intérêt précoce pour la question de la maladie mentale structurant la première partie de son œuvre³⁵⁸. Dans les écrits de Gilles Deleuze (« *L'anti-oedipe* ») et Paul Ricoeur (« *De l'interprétation* ») la discussion avec la psychanalyse, occupe une place notable. Occupant une position centrale dans la pensée marxiste de l'époque Louis Althusser, a contribué à légitimer l'œuvre de Lacan et se donnait pour tâche de faire converger freudisme et marxisme, dans une théorie ambitieuse marquée par le structuralisme. Si Jacques Derrida n'a pas rédigé d'ouvrage sur la psychanalyse, il lui a consacré une longue conférence, publiée en 1967 sous le titre « *Freud et la scène de l'écriture* ».

Ainsi, si bon nombre de figures éminentes de la philosophie française a contribué à imposer la présence de la psychanalyse au sein des problématiques légitimes de la période étudiée, les critiques et les objections formulées avaient pour point commun de s'en tenir à une posture distante de lecteur. Mais il ne s'agissait pas du seul type d'attitude possible. Une partie des auteurs ayant occupé une place importante au sein de l'espace de la psychanalyse était de formation philosophique. Didier Anzieu (1923-1999), théoricien du « moi-peau » et auteur de nombreux ouvrages portant sur la théorie et la pratique analytique (« *L'auto-analyse de Sigmund Freud* », « *Les méthodes projectives* », « *Le travail psychanalytique dans les groupes* ») a été professeur à l'université de Strasbourg et à Nanterre. Pierre Fédida (1934-2002) auteur du « *Dictionnaire abrégé, comparatif et critique des notions principales de la psychanalyse* » était professeur à l'université de Paris 7. Jacques Gagey (1923-...) auteur d'une « *Introduction générale à la clinique psychopathologique* » était professeur à l'université Paris 7. Jean Laplanche (1924-2012), également professeur à Paris 7 fut l'auteur avec Jean Bertrand Pontalis (1924-2013) du « *Vocabulaire de la psychanalyse* ». Tous sont agrégés de philosophie et ont exercé une influence déterminante sur la constitution de la psychanalyse en France.

Ainsi, dans l'histoire intellectuelle du pays, les philosophes apparaissent aussi bien comme des interlocuteurs critiques de la psychanalyse que comme des importateurs incontournables. Situation contribuant sans doute à ce que cette discipline ait une place de choix au sein de l'espace mental des apprentis d'une génération comme dans les possibilités d'avenir qui s'offraient à eux.

³⁵⁸ J.L.M. PESTANA, op.cit.

Stratégies institutionnelles et pulsions savantes :

A travers ces deux extraits d'entretien, il s'agit d'insister sur deux aspects de la psychanalyse qui en faisaient un secteur propice à susciter des vocations nouvelles chez les philosophes : sa progressive implantation universitaire et sa cohérence avec certaines orientations philosophiques. A la façon d'un auteur comme Nietzsche dont on a tour à tour fait un auteur élitiste, d'extrême-droite ou anarchiste³⁵⁹, la psychanalyse permettait d'investir des intentions et des pulsions hétérogènes, qu'elles soient subversives ou individualistes :

Patrick Guyomard

Professeur à Vincennes puis à l'université Paris 7, Patrick Guyomard s'est rapidement orienté vers l'enseignement et la pratique de la psychanalyse après avoir obtenu l'agrégation de philosophie en 1969. Lors d'un entretien réalisé à son cabinet de praticien, il soulignait le fait que la psychanalyse, comme discipline « subversive », constituait un débouché possible pour des aspirants entretenant un rapport conflictuel à la philosophie académique mais porteurs d'ambitions suffisantes pour ne pas simplement se vouer à une carrière de professeur dans le secondaire. La psychanalyse présentant l'avantage d'offrir une voie créative et subversive, mais aussi une porte d'entrée dans l'espace universitaire.

« - Dans ces années, le rapport à la philo était assez...

-Assez conflictuel oui, et critique... La philo, une partie de la philo représentait soi des questions qui n'avaient aucun intérêt, Bergson et autres... soi, l'establishement universitaire, un ensemble de rationalisations, d'idéologies, qui... méprisaient aussi bien Freud que Nietzsche et Marx, alors que nous c'est ça qui nous intéressait. Ils avaient une proximité très grande avec la théologie, la domination, et privilégiaient un rapport technique au monde, comme si la technique, la mainmise sur le monde était au fond... le but ultime de la philo. On connaissait pas tellement Husserl, on connaissait bien Heidegger, enfin moi je connaissais pas tellement... je crois que le plus vrai, comme c'était à une époque, de... bon de crise... bon on a abusé du mot... où ça bougeait partout et nous même nous bougions là dedans. C'est une époque où il a fallu faire des choix décisifs, c'est ça le plus vrai. Il fallait décider, on avait envie de décider, donc plutôt que de passer une année de plus à lire Husserl, dans l'urgence de notre jeunesse, on est partis... dans la

³⁵⁹ Sur les multiples appropriations de Nietzsche en France voir Louis PINTO, *Les Neveux de Zarathoustra*, Seuil, 1995

politique... dans des actions... moi je suis parti dans la psychanalyse comme pratique, et dans la question de la folie... Aussi comme question pratique, c' était quand même ça, le mouvement de fond. C'est que la philosophie soit toujours référée à autre chose qu'elle-même, et autre chose que la philo qu'on avait pratiquée ou qu'on connaissait. C'est ça qui était vraiment déterminant, sauf pour ceux qui voulaient faire de l'histoire de la philo.

-Oui c'est-à-dire que pour vous la confrontation de la philo avec le réel est importante

-Ah c'est essentiel, qu'est-ce qu'on pense, pourquoi on le pense comme ça et comment on le pense. Ça veut dire qu'on a laissé tomber complètement un certain nombre de questions que les philosophes se posaient, « l'essence », « l'existence », les preuves de l'existence de dieu on s'en foutait, on laissait ça à la théologie. C'était pas notre perspective, mais on pensait pas que, une fois passée l'agrégation, que certains d'ailleurs n'ont pas passée, c'était vraiment pas la peine de... ça n'avait aucun intérêt de chercher une reconnaissance académique, des professeurs de philo qui n'étaient pas nos maîtres...voilà c'est comme ça que ça se posait. J'ai organisé et dirigé la grève contre l'agrégation de philo qu'on a refusé de passer. Il y avait une profonde... une profonde révolte... on voulait faire de la recherche, on voulait pas passer l'agrégation, on voulait pas se retrouver prof de philo... Moi j'ai pas fait des études de philo pour devenir prof de philo, ça ne m'intéressait pas du tout. J'aurais sans doute été un bon prof de philo mais ce n'est pas la question. Ça ne m'intéressait pas, j'étais ravi de connaître la philo, ravi des études que j'ai faites... mais il s'agissait de savoir à quoi ça allait me servir et ce que j'allais en faire, et surtout pas de faire carrière. Là-dessus, surtout pas, ça ça m'était totalement étranger, et je pense qu'à ma façon je suis pas le seul.

- Dans les perspectives d'avenir qu'offrait la philo vous ne vous reconnaissiez pas...

-Ah pas du tout, la raison de la grève contre l'agrég était vraiment l'absurdité d'avoir fait des études, enfin quand même assez difficiles et prestigieuses dans le bon sens du terme et d'avoir très peu d'autres issues que de repasser par le secondaire. Ce qui nous paraissait, nous philosophes, absurde, bon je dis pas dans d'autres disciplines, ça peut peut-être se présenter autrement. Alors ceux qui, un certain nombre d'entre eux, mais c'était plutôt les littéraires, ce sont mis à faire l'ENA, de la politique et autre, que ce soit Fabius ou Juppé, on est de la même promotion... c'est plus des littéraires qui font ça, je connais pas tellement de philosophes qui ont fait l'ENA, enfin j'ai un copain philosophe qui a fait l'ENA, mais après avoir été prof de philo, heu... il a passé le concours interne de l'ENA, ça l'intéressait plus d'être prof de philo, et donc il a quitté la philo, mais c'est plus vrai pour les philosophes que pour les autres.

-Donc si je comprends bien, il y avait un attachement à la discipline mais une distance vis-à-vis des institutions...

-Ah oui complètement, ça correspondait pas aux valeurs de notre vie, enfin de ma vie et au sens que pouvait avoir la face... la pensée et ce qu'on voulait penser, bien que d'autres

comme Rancière, n'ont pas été dans ce conflit, mais c'est quelque chose qu'on partageait aussi chez nos maîtres, regardez la difficulté du trajet de Derrida, Lyotard Châtelet ils ont eu la chance que Paris 8 soit créée, s'il y avait pas eu Paris 8, ils auraient eu du mal à s'inscrire dans une université, bon même s'il y avait... la solidarité normalienne qui existe, mais enfin ça suffisait pas quoi.

Alain Juranville.

Psychanalyste et métaphysicien conservateur

Reçu à l'agrégation en 1972, professeur de philosophie à l'université de Rennes, psychanalyste et auteur d'ouvrages portant sur l'œuvre de Lacan (« *Lacan et la philosophie* »), le cas d'Alain Juranville illustre, au sein de la génération étudiée, une façon de faire converger une orientation philosophique profondément individualiste et anti-rationnaliste avec le corpus psychanalytique. Cet auteur proposant également des travaux où s'affirme une philosophie politique fondée sur un individualisme intransigeant et un rejet affirmé de toute instance collective (« *Capitalisme et fin de l'histoire* », « *Bréviaire pour la fin des temps* ») associé, selon lui, à la pensée scientiste, rationaliste et totalitaire.

*

C'est chez l'auteur, dans un appartement cossu situé boulevard St-Michel, que l'entretien s'est déroulé. Assez vaste, très bien tenu, orné d'une quantité impressionnante de petits bibelots et de statuettes dorées disposés un peu partout sur les meubles, celui-ci semblait visiblement organisé par des personnes déterminées à ne pas vivre avec leur temps. Il contrastait fortement avec les intérieurs un peu négligés et encombrés de livres d'autres intellectuels rencontrés chez eux au cours de l'enquête.

Ici, pas non plus la moindre trace de design moderne ou épuré que l'on trouve parfois dans les appartements de certains interlocuteurs cultivés mais de multiples décorations au style rococo, des tableaux champêtres foisonnants de détails, des marbres blancs et des angelots accrochés aux murs. Les livres sont soigneusement entreposés dans une grande bibliothèque parfaitement rangée trônant au fond du salon. Dès mon arrivée, je sus ne pas être reçu par un partisan forcené de l'innovation et regrettai de ne pas pouvoir prendre quelques photos. Ses convictions esthétiques dont on pouvait saisir les principes de base en jetant un simple coup d'œil au mobilier m'apparurent pleinement congruentes avec ses positions politiques et ses orientations philosophiques. Souriant, vêtu d'un pantalon de velours marron très usé et légèrement trop court et d'un pull aux couleurs passées un peu trop grand pour lui, il

m'accueillit et me proposa de m'asseoir à la table qui se trouvait dans le salon. Après avoir écouté avec attention les grands axes de mon projet, il proposa que nous commencions l'entretien que j'orientai dans un premier temps sur son parcours scolaire. Ainsi, dès le début, un aspect déterminant de sa trajectoire fut évoqué : sa volonté de s'opposer à un univers familial, issu du monde enseignant, engagé à gauche et dominé par des valeurs progressistes et rationalistes :

« -A la base je devais faire des études scientifiques, j'étais en maths élem à l'époque et puis j'ai fait math sup, j'étais prévu pour réussir polytechnique l'année suivante et puis j'ai quitté, je suis pas entré à polytechnique, je suis entré en hypokhâgne, alors ça a été une conversion, ça a été très intérieur, je suis entré en hypokhâgne, je suis rentrée à l'École Normale dans la section lettre classique et j'ai choisi la philosophie, pendant mes études à l'école normale, c'est comme ça que ça s'est fait, (...) En philosophie, tout ce qui est scientifique je déteste, j'étais bon en mathématique si vous voulez par structure, bon parce que mes parents étaient profs de maths, j'avais des facilités pour ça, mais j'ai rejeté tout ça (...) Je voulais quitter l'univers des sciences pour intégrer celui des lettres, c'est un choix profond puisque mes deux parents étaient prof de maths tous les deux, mon père en prépa, c'est un univers que je connaissais bien. La découverte de la psychanalyse ça s'est fait par la vérité de Freud, que j'avais éprouvée, découverte en moi et finalement que j'ai approfondie petit à petit (...). A l'époque, la lecture de Heidegger était extrêmement importante pour moi, j'avais l'impression d'un philosophe qui parlait de l'époque, parce que pour moi la philo est inséparable de l'histoire et de la politique, j'avais affaire à un philosophe qui était en prise avec les choses, Heidegger a une très grande importance pour moi, pour moi on est Heideggerien ou pas. Nietzsche a aussi été très important pour moi, par rapport à Heidegger, j'ai fait mon mémoire sur Nietzsche.

-Et l'épistémologie du coup ?

-Ah pas du tout, pas du tout ça me rappelait trop les sciences, dans les sciences je n'aimais que les maths, l'épistémologie ne m'a pas du tout intéressé (...)

-Et vous étiez investi politiquement ?

-Pas du tout, j'étais extrêmement opposé à mai 68, je le suis toujours d'ailleurs, pareil j'ai pas changé, mais j'étais très investi dans les problèmes de l'époque. Pour moi le problème fondamental c'est l'holocauste, et tout se fait à partir de ça, l'époque actuelle est une époque qui doit tirer les conséquences de ça, alors grâce à Derrida j'ai pu faire la connaissance de Lévinas, mais pas sous l'angle Husserl, c'était trop scientifique pour moi Husserl,

Bon et puis ensuite il y a eu la découverte de Lacan, quand j'étais prof en lycée à Tours j'ai un stagiaire qui a fait un cours sur Lacan, c'était incompréhensible pour les élèves, mais ça m'a beaucoup intéressé, et le soir j'ai relu 80 pages de Lacan, et j'ai refait le cours le lendemain, j'étais lancé. Ça a eu son importance, j'ai fait un livre sur Lacan qui a eu pas mal de succès, c'est comme ça que s'est noué mon rapport à la psychanalyse. Au niveau de la vérité de la psychanalyse, Lacan était un heideggerien aussi, il y avait un lien possible entre Lacan et Heidegger; ça a été une rencontre très importante de ma vie. C'était lié à Nietzsche, j'étais très marqué par Nietzsche, Heidegger c'est le fond. et Nietzsche, c'est la découverte de la vraie philosophie, de ce point de vue là, je suis en sympathie avec Alain Badiou quand il dit que Heidegger a requalifié la philosophie ; il a séparé la philosophie

des sciences, en faisant comprendre que la philosophie se déployait dans un autre univers que celui des sciences, donc là Heidegger est très important pour moi, mais Nietzsche est plus important encore, chez Nietzsche la question c'est quelle autonomie peut-on penser pour l'homme quand on a accepté une hétéronomie fondamentale, ce qui m'intéresse c'est le concret de l'autonomie possible pour chacun (...) En philo politique, un personnage qui m'a énormément intéressé ces dernières années, c'est Carl Schmidt, donc là j'ai fait beaucoup de choses là-dessus. C'est une sorte de face politique de Heidegger, c'est un penseur extrêmement intéressant, très clair. Et puis une découverte récente c'est Michel Foucault, parce que... je craignais le gauchisme de Foucault, ce qui fait que pendant très longtemps je le prenais avec des pincettes, et puis ensuite j'ai découvert que les derniers séminaires de Foucault, c'est pas du tout ça, donc ça m'a extrêmement intéressé.

Ainsi, la psychanalyse présentait le double avantage de constituer un espace théorique où pouvaient s'exprimer des pulsions philosophico-théorique diverses et un débouché institutionnel pour qui ne comptait pas s'en tenir à évoluer au sein du pôle profane de la reproduction philosophique.

c) La psychanalyse comme anti-psychologie :

Parmi les éléments qui expliquaient l'intérêt des philosophes pour la psychanalyse, il fallait tenir compte de sa dimension « anti-psychologique ». Là où la psychologie tendait à apparaître comme une discipline « basse », « empirique » et « répressive », la psychanalyse était au contraire un secteur « élevé » sur le plan théorique et « émancipateur ». Pascal Engel, évoquant cette période, résume la posture majoritairement adoptée par les apprentis philosophes de l'époque à l'égard de cette discipline :

« Le credo officiel du structuralisme était que les sciences sociales ne peuvent devenir scientifiques qu'en prenant modèle sur une discipline qui, comme la linguistique, s'occupe de structures objectives indépendantes de la manière dont les sujets humains et les individus concrets pensent, et donc pour laquelle les propriétés psychologiques des agents sont de peu d'importance ou illusoire au regard des causes structurales réelles de leurs actions. Le marxisme althusserien nous apprenait que les idéologies sont par définition des causes non mentales des actions et des pensées des gens, inaccessibles aux individus qui en subissaient les effets. La psychanalyse, promue du fait de la défaite de la psychologie comme seule théorie véritable du psychisme, n'était elle-même en rien une psychologie, car elle s'élevait au rang de *métapsychologie*. Comme « science du sens intime » la psychologie était désuète, vouée aux illusions de l'introspection, d'un mentalisme cartésien dépassé et soumise à l'impitoyable « critique du sujet ». (...) Dans sa partie « scientifique » la psychologie expérimentale nous

paraissait être intégralement behavioriste, et ne valoir guère mieux que le pavlovisme, qui, comme on le savait, pouvait au mieux servir à la psychologie canine et avait directement inspiré les projets dictatoriaux de Staline. (...) Mais il y avait d'autres raisons, pratiques et institutionnelles, de douter que le psychologue puisse jamais se ressaisir et remonter la rue St-Jacques vers le Panthéon. L'un des lecteurs les plus attentif de Canguilhem, Michel Foucault, nous apprenait que les formations de savoir étaient *de facto* des formations de pouvoir. (...) La psychologie n'était pas seulement un instrument de domination et de pouvoir d'une classe, mais dans son essence et ses projets les plus « théorique elle était un « savoir-pouvoir » au service d'un quadrige social global des individus. Les soupçons de Canguilhem se trouvaient ainsi radicalisés³⁶⁰.

Ainsi, la psychologie présentant le triple inconvénient d'être mal fondée, empiriste et répressive, se trouvait par ailleurs classée du côté de la pensée « objectivante ». Celle-ci constituait en quelque sorte l'antithèse de la psychanalyse, vouée à « faire parler » le sujet. A la faveur de la rudesse des critiques formulées par Canguilhem à l'égard de la psychologie, l'inconscient philosophique de l'époque semblait mieux préparé à embrasser le théoricisme analytique que l'empirisme de sa concurrente. Dans la plupart des entretiens réalisés auprès de psychanalystes professionnelles, la psychologie apparaissant comme une discipline repoussoir.

« -La critique de la psychologie par la psychanalyse, c'est important ?

-Oui absolument, parce que la psychologie c'est une objectivation du sujet. Un refus du sujet que la psychanalyse justement défend, qui est la question de la psychanalyse. Qu'est-ce qu'un sujet une fois qu'on a pris compte de l'inconscient ? Donc oui, une critique de la psychologie comme fausse science. Mais surtout en tant que technique au service de l'état ou du capitalisme. La critique des faux concepts était très importante, dans le cadre d'une épistémologie.

- Pour vous psychologie et psychanalyse, c'est deux choses antithétiques.

-Oui, tout à fait antithétiques, ce qui n'excluait pas certaines recherches psychologiques dans certains domaines. Mais c'est une manière de dire « l'être humain n'est pas un animal qu'on va comprendre en faisant des tests ». C'est pas ça un sujet humain, c'est quelqu'un qui parle, qu'on peut pas objectiver. C'était absolument majeur.

(Psychanalyste, certifié, Paris)

Contrainte d'obtenir des diplômes de psychologie pour envisager une carrière universitaire, l'une des enquêtés, a exprimé tout son dédain pour un tel exercice.

³⁶⁰ Pascal ENGEL, *Philosophie et psychologie*, op.cit.

« -Après j'ai dû faire des études de psycho, pour avoir les diplômes qu'il faut, après les études de psycho... C'est vraiment lamentable, c'est tout sauf une formation. C'est de l'abêtissement J'ai fait ça rapidos'. Comme j'étais déjà prof je savais ce qu'il faut dire à un prof. Il faut lui dire qu'il a raison, peut-être plus qu'il ne le pense. »

(Psychanalyste, agrégée, Paris)

Discipline « policière », « répressive », objectivante, sans profondeur ni portée « existentielle », la psychologie avait peu de chance de séduire les philosophes de cette génération, d'autant qu'elle fut fréquemment la cible d'un personnage incontournable de la décennie 70 : Jacques Lacan.

d) Jacques Lacan et son école :

*« Disons pour être tout à fait clair que le nom « Mai 68 »
et le nom de Lacan désignent à l'évidence la puissance
d'un réel tel que personne depuis ne s'en est tout à fait remis »*

Bernard Sichère *Le moment lacanien*

Ici, on voulait mettre l'accent sur une question particulière : l'attraction provoquée par Jacques Lacan sur les philosophes de son temps. En effet, durant nos investigations on a constaté qu'il incarnait un point de fixation intellectuel pour de nombreux philosophes. Animant un pôle attractif et dynamique de la psychanalyse dans les années 60, il a attiré de jeunes aspirants dont certains des enquêtés firent partie. Créateur d'une pratique analytique « rénovée », et contestée, venant bousculer l'orthodoxie de l'IPA³⁶¹ (International Psychanalytic Association), il a joué un rôle important dans la plupart des scissions qu'a connues le mouvement analytique. Ses multiples « innovations », ses extravagances, sa personnalité fantasque et son maniement libéré d'un certain nombre de concepts issus du lexique philosophique³⁶², ont fait qu'il a suscité de fortes adhésions mais aussi des réactions de répulsion, voire de haine. Ainsi, on pouvait difficilement faire l'économie d'un examen de sa place dans le champ intellectuel. Celui-ci demandant de mettre l'accent sur un élément important : sa notoriété acquise le plaçant parmi les « grandes figures » de cette époque n'aurait sans doute pas été la même sans la reconnaissance, voire le soutien, des philosophes de l'époque, et ce, en dépit de ses discours critiques sur la philosophie comme « discours du maître »³⁶³

³⁶¹ Maia FANSTEN, op.cit. p 51

³⁶² Jacques LACAN *Le Séminaire Livre X*, Seuil, 1986

³⁶³ Ibid.

Né en 1901 à Paris, Jacques Lacan a d'abord réalisé des études de médecine et soutenu une thèse de psychiatrie en 1932. Il s'orientera rapidement vers la psychanalyse et intégrera la SPP (Société Psychanalytique de Paris) en 1934 pour en être élu membre titulaire 4 ans plus tard. Après avoir été membre de différents groupes d'analystes, il créera sa propre école en 1964 : « L'école Freudienne de Paris ». Celle-ci, à l'image des séminaires animés par le maître, rencontrera un franc succès, suscitant de nombreuses adhésions, jusqu'à son entrée en crise à la fin des années 70. Ces quinze années d'activité intellectuelle placées sous le signe de l'influence et du prestige conduiront Gilles Deleuze à porter un regard bienveillant à propos d'un « *maître de la pensée actuelle* » et Claude Lévi-Strauss un jugement plus sceptique : « *Ce qui était frappant, c'était cet espèce de rayonnement qui émanait de la personne physique de Lacan et de sa diction, de ses gestes. J'ai vu fonctionner pas mal de chamans dans des sociétés exotiques et je retrouvais là une sorte d'équivalent de la puissance chamanistique. J'avoue franchement que moi-même, l'écoutant, au fond je ne comprenais pas. Et je me trouvais au milieu d'un public qui semblait comprendre.* »

Dans la stratégie de consécration de cet auteur, le rôle des philosophes s'est manifesté à deux niveaux : l'exploitation régulière de ressources philosophiques et la fréquentation des philosophes les plus en vue dans cette période. Ceux-ci apparaissant comme les interlocuteurs les plus dignes d'une œuvre porteuse de telles ambitions. Malgré sa formation de psychiatre, Lacan a exploité, dès son travail de thèse, les ressources offertes par le panthéon philosophique (Jaspers, Bergson, Spinoza, Nietzsche, Husserl³⁶⁴). En 1963, Louis Althusser publiera dans « La revue de l'enseignement philosophique » un article intitulé « Philosophie et sciences humaines » qui contribuera à attirer l'attention sur le psychanalyste : « *Marx, écrivait-il, a fondé sa théorie sur le rejet du mythe de l'Homo Oeconomicus. Freud a fondé sa théorie sur le rejet du mythe de l'Homo Psychologicus. Lacan a vu et compris la rupture libératrice de Freud. Il l'a comprise dans le sens plein du terme, le prenant au mot de sa rigueur et la forçant à produire sans trêve ni concession ses propres conséquences.* » L'année suivante, sur l'intervention du philosophe, il obtiendra, de Fernand Braudel, une charge de conférence à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes et put tenir un séminaire à l'ENS où se côtoyèrent de jeunes intellectuels animés par le projet ambitieux de faire converger structuralisme, marxisme et psychanalyse. Elisabeth Roudinesco décrivant cette situation dans les termes suivants :

« Althusser proposait à ses élèves de travailler sur son œuvre. Déjà pour l'année 1962-1963, il avait organisé un cycle d'exposés sur le thème « Les origines de la pensée structuraliste ». Lui-même y avait parlé de Lévi-Strauss, de Foucault, et de Montesquieu. Jacques-Alain Miller avait « planché » sur l'archéologie du savoir chez Descartes, Pierre Macherey sur les origines du

³⁶⁴ Elisabeth ROUDINESCO, op.cit. p 56

langage. Jacques Rancière, Etienne Balibar et Jean-Claude Milner avaient participé à ce séminaire où l'on prévoyait un exposé de Michel Tort sur Lacan. Miller et Milner suivaient aussi l'enseignement de Roland Barthes à l'EPHE, où André Green était venu parler de l'œuvre lacanienne. L'exposé par lequel en cette fin d'année 1963, Althusser initia ses élèves à Freud et à Lacan contrastait singulièrement avec ce que sera ensuite sa position théorique. Lui qui voulait à la fois lutter contre le subjectivisme et l'historicisme se livra à une étourdissante présentation du mouvement psychanalytique français depuis ses origines. Il rappela les noms de Dalbiez, d'Hesnard, de Wallon, de Sartre, d'Henri Ey et de Politzer. Il parle des œuvres de Mélanie Klein, de Françoise Dolto, de Franz Alexander et de René Spitz. Par ailleurs, tout en affirmant vouloir faire abstraction de tout élément historico-biographique, il racontera l'histoire de sa propre rencontre avec la pensée freudienne³⁶⁵. »

Constituant ainsi un élément de polarisation d'un débat intellectuel excédant les limites de la psychanalyse, le lacanisme, fort de ce succès auprès des élites savantes, progressa encore à partir de juin 1964, année où Lacan fonda l'Ecole Freudienne de Paris (EFP)

En quelques années, l'EFP fut atteinte d'un prodigieux gigantisme : son succès auprès de la jeunesse française la fit chavirer. La progression vers une massification incontrôlable commença entre septembre 1966 et janvier 1967. L'école compta alors 80 adhérents et passa le cap des 200 membres. Après mai 1968 et la terrible scission qui vit partir Aulagnier, Perrier et Valabrega, la croissance s'accéléra. En 1971, l'école regroupait 276 membres ; en 1975, 401 ; en 1977, 544 et en décembre 1979, à la veille de sa dissolution, elle avait atteint le chiffre record de 609 membres³⁶⁶.

Ainsi, du milieu des années 60 à celui des années 70, la figure de Lacan avait des chances de susciter quelques mouvements d'adhésion, notamment chez les philosophes.

De la philosophie au lacanisme

Danièle Levy

Pour Danièle Levy, psychanalyste aujourd'hui établie à Paris, la fréquentation du séminaire de Lacan fut un événement tout à fait déterminant. Jeune diplômée en philosophie ayant obtenu l'agrégation en 1969, celle-ci ne se reconnaissait pas dans une discipline vers laquelle elle s'était tournée sans grande conviction ni intention de devenir un jour enseignante. Ainsi, si elle nous a dit avoir eu pour la philosophie un « *amour platonique* », sa découverte de la psychanalyse à travers l'enseignement de Lacan fut en revanche une sorte de révélation. A travers son cas particulier, on pouvait mettre en lumière certains des aspects du personnage et de son entourage qui ont attiré et charmé de jeunes philosophes.

³⁶⁵ Elisabeth ROUDINESCO, op.cit.

³⁶⁶ Ibid. p

- J'étais perpétuellement déçue car mon amour pour la philo était platonique. Sauf de temps en temps. Au fond, j'ai fait des études de philo parce que c'était le plus facile pour moi. Les maths ça me plaisait mais là c'était encore plus platonique ! Voilà et puis la philo ça marchait tout seul, enfin, jusqu'à un certain degré. Mais je m'ennuyais. Sauf un coup de foudre de temps en temps, pour Descartes, pour Kant... Mais je n'étais pas à mon aise en philosophie. J'étais triste en khâgne, j'avais pas très envie de bosser. Et les normaliennes que j'avais rencontrées, Fontenay, Sèvres, c'était des polardes ! Jalouses ! C'était insupportable comme ambiance, les profs nous avaient raconté qu'il fallait gratter du latin, du grec. Alors je suis partie en fac de philo c'était facile, on avait 5h de cours dans la semaine, c'était pas pénible, il y avait peut-être deux dissert' dans l'année. Je fais donc un an de prépa à Nancy, ma licence à Nancy. Pour ma maîtrise, je traduis un texte d'un logicien, Reichenbach, un truc sur la perception de l'espace. Ensuite je me débrouille pour partir à Paris. Et là je fais trois ans de cinéma, 64, 65, 66. J'ai fait une cure de cinéma, la vie des étudiants à Paris, à l'époque où les étudiants ça ne travaillait pas. Alors je vous fais pas un dessin, les cours n'étaient jamais là où ils étaient, je m'endormais. Lagache, c'est le plus grand somnifère que je connaisse. Alors il y avait Canguilhem, mais il faisait presque pas de cours, il faisait des entraînements au grand oral de l'agrégation, mais il était vache, avec les gens qui n'avaient pas la tête précise, il était sanglant ! Mais je ne faisais pas attention, je dormais. Mais je ne faisais rien. Jusqu'à ce que quand même... il fallait préparer l'agrégation. C'est donc là qu'il a fallu travailler.

-Plus tard, c'est le côté philo de Lacan qui a pu vous...

-Bah c'est son maniement rigoureux mais original des notions philosophiques, il maltraitait un peu les philosophes quand même, il les maltraitait, mais il les respectait. Et puis au séminaire de Lacan à l'époque quand j'y suis allée, c'était la grande époque, 1967. Enfin non il n'y avait pas tout à fait tout le monde puisque la vraie scission était faite. Mais Green y allait encore, Perrier était là, Granoff, Leclerc, Hippolyte venait de temps en temps. Il y avait des gens qui avaient quarante ans, qui étaient beaux et bien habillés, ou pas très bien habillés d'ailleurs. Mais ils avaient tous quelque chose. Il y avait beaucoup de monde, c'était plein. Des étudiants, des psy, des gens... Il y avait des gens à qui je faisais le crédit, a priori, qu'ils étaient intéressants. J'ai toujours eu besoin de trouver des choses intéressantes.

-D'accord, et Lacan lui-même ?

-J'ai pas été en analyse chez lui, j'ai suivi le séminaire régulièrement, je le connaissais il me connaissait, mais il était trop... impressionnant, il me faisait peur, il me donnait envie d'aller chez quelqu'un d'autre quoi, mais comme parole, c'était extraordinaire. Et puis il ne vous cachait pas le fait qu'il fallait bosser pour arriver à quelque chose, bosser mais pas seulement gratter comme pour apprendre à l'université, mais sortir de sa tête les idées qu'on a déjà. Sortir de soi même quoi. Moi j'étais tout à fait conquise par ce que raconte

Lacan, tout de suite je me dis « c'est là que je veux aller ! ». Tout de suite. La deuxième fois je vais au séminaire, en me disant « bon sang mais c'est ça ! ». La troisième fois il parlait de Pascal, il disait « Pascal finalement c'est une escroquerie ! ». C'est une phrase qu'il a dite... Il avait pas peur des provocations, mais c'est pas des provocations, ce qu'il dit sur Descartes, c'est d'une justesse extraordinaire, c'est à partir de là que je retourne voir la vie de Descartes et que je réalise à quel point Descartes allait mal dans son enfance, et dans sa jeunesse, surtout dans sa jeunesse d'ailleurs. Lacan permettait d'apercevoir ce qu'il y a de dramatique dans la vie des philosophes, que c'est pas juste de jus de crâne. Que c'est une façon de répondre, de se sortir de... Une espèce de guérison, qui guérit pas forcément leurs névroses mais qui les débarrasse de leurs angoisses en tout cas, qui leur donne quelque chose à faire. Qu'ils peuvent s'autoriser de quelque chose, à fabriquer des choses, à faire tourner leur tête plutôt que de les faire tourner sur des pensées obsessionnelles, comme la névrose obsessionnelle quoi. Enfin la philo trouve de l'emploi dans tout ça.

-Et vous faites votre analyse à quel moment ?

-Oh bah tout de suite, dès que je gagne ma vie, dès que je suis prof, je m'arrange pour aller à Paris toutes les semaines. J'ai été à l'hôpital psy au CMPP, comme on fait comme quand on est apprenti J'étais en analyse avec un monsieur qui s'appelait René Tostin, dans le cadre de l'école de Lacan. Un type qui avait du goût pour les surréalistes. Ça a duré 17 ans. Mais on commence toujours à pratiquer avant. Et je suis allée au séminaire de Lacan jusqu'à la fin, on n'arrête jamais en fait. (...) Mais j'ai quand même enseigné deux ans en lycée. Et puis en même temps je nouais des contacts avec des psychanalystes, et puis par piston.. J'ai eu la chance d'être nommée à Vincennes au moment où ça ouvrait, donc j'ai fait 7 ans à Vincennes, au département de psychanalyse.

A travers cet extrait d'entretien on voulait mettre en lumière un aspect du climat intellectuel qui pouvait, à l'époque, régner dans l'entourage de Lacan. Peu en phase avec l'académisme philosophique notre interlocutrice était vraisemblablement à la recherche d'une pensée originale et subversive mais sachant donner sa place au référent philosophique. S'il fournit une idée de la forte impression qu'un séminaire fréquenté par quelques uns des analystes, psychiatres et philosophes les plus célèbres de l'époque pouvait produire chez une philosophe débutante, il montre également le type de réseaux de relations qu'il permettait de construire du fait des étroites relations établies entre élites savantes.

Animés par le cercle d'épistémologie de l'École Normale Supérieure, les « *Cahiers pour l'analyse* » incarnaient cette convergence entre radicalisme politico-philosophique, épistémologie, marxisme et psychanalyse. Publiée pour la première fois en 1966 cette revue rassemblait des signataires consacrés comme Georges Canguilhem, Claude Lévi-Strauss et Georges Dumézil et des figures montantes comme Alain Badiou, Jacques Bouveresse ou Jacques-Alain Miller, militant maoïste inclinant par ailleurs à une lecture « logiciste » de la théorie analytique inspirée par la philosophie

formaliste du philosophe Frege et la linguistique de Jakobson ou Chomsky³⁶⁷.

Ainsi, la psychanalyse apparaît, dans cette période particulière de l'histoire intellectuelle française, comme un secteur bénéficiant d'un certain rayonnement intellectuel mais tiraillé entre des orientations divergentes (marxisme, logicisme, linguistique, lacanisme, freudisme, etc...) Du fait, notamment, de l'hétérogénéité des lieux de sa réception, des luttes internes au champ délimité de la psychanalyse et des rapports des professionnels de ce milieu aux institutions universitaires, son unité n'allait pas de soi. La psychanalyse étant, par ailleurs, divisée entre différents courants se revendiquant de « l'orthodoxie » freudienne ou de l'innovation lacanienne (SPP, APF, EFP...) et défendant des positions diverses quant aux possibilités d'institutionnalisation de cette pratique comme de son enseignement. Cette inclusion particulière, travaillée par des orientations conflictuelles et un rapport houleux à l'espace académique mais offrant également des possibilités de carrière pour de nouveaux entrants, a déterminé les stratégies de reconversions envisageables par les philosophes de la génération étudiée.

II) Comment et pourquoi devenir analyste quand on est philosophe ?

Les éléments contextuels évoqués permettaient d'expliquer le nombre relativement élevé de carrières d'analystes mais ils laissaient dans l'ombre au moins trois problèmes. Premièrement, ils ne permettent pas de comprendre le fait que, au sein d'une même génération, certains philosophes ont été attirés par cette discipline au point d'en faire leur métier, tandis que d'autres s'en sont tenus à un regard distant, voire hostile, à des lectures théoriques d'amateurs cultivés ou à une pure et simple ignorance. Deuxièmement, ils fournissent une vue générale à laquelle échappe la diversité des trajectoires possibles, des façons de devenir analyste et des manières de combiner cette position avec un statut, un héritage, une formation philosophique.

Enfin, sans plus d'examen, ils tendraient à dissimuler la réalité de l'implantation institutionnelle de

³⁶⁷ Elisabeth Roudinesco souligne les convergences entre anti-psychologismes lacanien et frégéen : « Une partie de l'opération frégéenne consiste à exclure le sujet psychologique des opérations de pensée, qui relèvent alors d'une logique formelle ou symbolique. A partir de là on imagine aisément quel intérêt la psychanalyse peut porter en 1965 à cette « révolution » logique qui par certains côtés rappelle l'opération freudienne de décentrement telle que Lacan l'a élaborée dans un « après-coup » de la seconde topique. » op.cit.

cette discipline et des hiérarchies associées. En effet, du professeur d'université publiant des ouvrages sur Freud et la théorie analytique, à l'enseignant en lycée recevant des analysants parallèlement à sa profession, il existe diverses positions que l'on pouvait distinguer à partir de critères objectifs (établissement d'enseignement, publications, direction de thèse, etc...). Ainsi, après avoir examiné les éléments qui, au sein du champ intellectuel, rendaient possible le fait de devenir analyste, il fallait étudier ce qui prédisposait certains agents à « sauter le pas », les différentes façons d'accéder à cette position et de l'associer, ou pas, à un statut de philosophe.

Dans son ouvrage précédemment cité, Ernst Gellner résume le processus qui peut conduire un individu à entamer une analyse dans les termes suivants :

« Un éventuel patient prend contact avec un analyste, à moins qu'il ne lui soit adressé par un médecin. A l'appui de sa démarche, il peut invoquer, à part soi ou par l'extérieur, divers mobiles. Il peut souffrir d'un mal dont on soupçonne qu'il a une composante psychosomatique. Mais peut-être ne souffre-t-il d'aucun véritable problème physique et vit mal certains aspects de son existence personnelle et professionnelle-il va d'échec en échec dans ses relations avec ces collègues ou avec sa famille, par exemple, et il espère qu'une analyse peut l'aider à arranger les choses. Il peut aussi espérer que l'analyse l'aidera dans son activité professionnelle-notamment s'il est médecin, travailleur social ou praticien des sciences sociales. Peut-être même vit-il dans un milieu social à l'intérieur duquel la psychanalyse est pratiquement devenue la norme. Il peut encore éprouver la nécessité de venir à bout des tensions qui marquent sa vie. Toute combinaison de ces mobiles et d'autres semblables peut le conduire à entrer en analyse : ou, plus exactement, il peut en invoquer n'importe quelle combinaison, avec plus ou moins de sincérité, de conviction ou de doute au moment de s'engager dans cette voie³⁶⁸. »

Une telle description, qu'on ne saurait contredire à partir des données rassemblées lors de notre enquête, permet de mettre l'accent sur une chose importante : dans la grande majorité des cas, le fait de réaliser une analyse n'est pas présenté, y compris chez les philosophes, comme étant lié à un pur intérêt théorique ou au « projet » de pratiquer un jour la psychanalyse, mais à des déboires personnels. On serait, par conséquent, tenté de proposer une réponse simple à la problématique formulée : certains sont devenus analystes car, traversant une période difficile, ils ont eu besoin d'une thérapie, ce qui leur offrait, par la suite, la possibilité d'intégrer le milieu. A moins de prêter aux philosophes une mélancolie particulière, une telle approche laissait inexplicite le nombre plus important de psychanalystes issus de cette discipline que des secteurs voisins et ses variations en fonction des années. De plus, elle tendait à laisser de côté ce sur quoi on voulait mettre l'accent : *l'investissement intellectuel* que représente le fait de réaliser une analyse.

En effet, une fois soulignés les éléments historiques précédents, il semblait assez clair que, dans la période étudiée, la psychanalyse avait des chances de représenter tout autre chose qu'un univers thérapeutique ouvrant la possibilité d'un travail salvateur sur soi. Comme on va maintenant le

³⁶⁸ Ernst GELLNER, op.cit.

montrer en s'appuyant sur les entretiens réalisés, cette dimension, dont on ne saurait bien entendu nier l'existence, vient toutefois s'ajouter à certains intérêts institutionnels, matériels et symboliques. On a donc été conduit à nuancer, voire à contredire, la définition que l'univers des professionnels renvoie volontiers de la carrière analytique et que Maia Fansten résume sous les trois catégories de *pureté, de liberté et d'extraterritorialité*³⁶⁹. Porte ouverte sur un enseignement à l'université, possibilité d'une pratique savante moins répétitive que le métier de professeur de lycée, la psychanalyse, au profit d'une indéniable « aura » intellectuelle, ne s'est pas limitée à un engagement désintéressé ou à l'issue possible d'une crise que la plupart des enquêtés ont, en toute bonne foi, évoquée lors des entretiens.

a) Les philosophes devenus analystes :

Au sein de la génération de philosophes étudiée, 34 agents sont liés à l'univers professionnel de la psychanalyse. De la reconversion complète impliquant l'abandon de l'enseignement de la philosophie à la pratique annexe, parallèle à l'exercice du métier de professeur de lycée, leurs degrés d'identification à cette profession sont variés. Comme vu précédemment on pouvait distinguer quatre « types » de trajectoire, globalement définis par la dernière position occupée :

- professeurs d'université N=9
- professeurs en école normales N=7
- professeurs en lycée³⁷⁰ N=4
- psychanalyste (sans enseignement) N=13

<u>Université</u>	<u>École Normale</u>	<u>Lycée</u>	<u>Psychanalystes</u>
Serge Cottet	Nicole Beaume	Pierre Boismenu	Claudie Frangne
Monique David Ménard	Emmanuel Diet	Jacques Ruff	Edith Berthé
Jacques André	Monique Charles	Patrice Fabrizi	Liliane Bussy Fendler
Sophie de Mijolla	Françoise Francioli	Jacques Ponnier	Danièle Levy
Paul Laurent Assoun	Emmanuel Koerner		Fabienne Biegelman
Patrick Guyomard	Tony Brachet		Marie Hélène Brousse

³⁶⁹ Maia FANSTEN, op.cit.

³⁷⁰ Certains d'entre eux se sont consacré pleinement à la pratique de la psychanalyse une fois en retraite, mais la quasi totalité de leur carrière a eu lieu en lycée. Contrairement aux agents que l'on a classé dans la quatrième colonne qui n'ont pas enseigné la philosophie dans le secondaire, ou seulement quelques années, 5 ans au maximum.

Bertrand Ogilvie	Raymond Bénévent		Annette Laget
Alain Juranville			Roland Chemama
Françoise Coblence			Sylvie Dreyfus
			Patrice Fabrizi
			Danièle Le Dantec
			Jean Claude Giabicani
			Sabine Prokhoris

Enseignant en lycée, en classe préparatoire, chargé d'enseignement dans différentes universités, collaborateur au Collège International de philosophie dans les années 90, auteurs de plusieurs ouvrages croisant philosophie et psychanalyse (*Structure, logique et aliénation, Dieu, le sexe et la vérité, Le nom, la loi, la voix*) François Balmès, agrégé de philosophie en 1968 présentait la trajectoire institutionnelle la plus sinueuse et sur laquelle on a peiné à s'informer. Cet auteur incarnant, par un positionnement difficilement saisissable, une forme « d'extraterritorialité » savante et institutionnelle corrélative d'une propension à se situer en dehors des classements ordinaires (n'être ni vraiment philosophe ni vraiment psychanalyste, c'est être les deux à la fois). Aussi, on ne l'a pas situé dans une colonne. Mais sa posture constituait, comme on le verra plus loin, un exemple typique de l'avant-gardisme académique des philosophes-psychanalystes.

b) Premiers rendez-vous avec les psychanalystes :

Une observation s'est imposée lors des premiers contacts avec certains analystes: leur relative méfiance à l'égard de l'investigation sociologique. Celle-ci s'est soit manifestée, dans le pire des cas, par un refus pur et simple de rencontrer l'enquêteur, soit par une série de questions destinées à s'assurer de sa fiabilité et d'avoir affaire à un interlocuteur digne de confiance.

On pourrait attribuer cette attitude au contexte intellectuel du moment. Si la psychanalyse a, dès son origine, été contestée on ne saurait toutefois mettre de côté l'impact des dernières polémiques initiées par des auteurs manifestant une certaine hostilité à son égard, que l'on songe à un ouvrage collectif comme « *Le livre Noir de la psychanalyse* », publié en 2005, ou au récent « *Crépuscule d'une idole* » de Michel Onfray (2010). De plus, celle-ci se trouve mise en question du fait de la multiplication des courants concurrents qui viennent contester sa place sur le terrain de la psychothérapie tout en mettant en cause ses fondements théoriques. Le jargon lacanien a constitué, assez tôt, un sujet pour certains pamphlets, comme celui de François Georges, « *L'effet 'Yau de*

poète : de Lacan et des lacaniens » (1979) et, plus tard, les auteurs d'*Impostures Intellectuels*, Alan Sokal et Jean Bricmont, en firent une de leurs cibles. Bref, si la psychanalyse bénéficiait d'une aura indiscutable dans la période étudiée, il en est tout autrement aujourd'hui. Ainsi on avait des chances d'être perçu comme un individu hostile dont l'enquête visait, une fois de plus, à révéler quelques impostures, supercheries ou abus de pouvoir dont seraient responsables les analystes.

Au-delà d'un tel contexte, on pouvait également attribuer certains refus à la notoriété d'interlocuteurs comme Serge Cottet ou Jacques-Alain Miller. Le hasard a voulu que notre premier contact avec un analyste soit également le moins concluant. Procédant chronologiquement, nous fîmes le choix de contacter Serge Cottet par téléphone après avoir trouvé le numéro de son cabinet accessible sur le site des pages jaunes. L'échange fut assez bref :

GF : Allô bonjour, Serge Cottet ?

SC : Oui

GF : Oui, je me présente, je m'appelle GF. Je suis actuellement en thèse de sociologie et je réalise une enquête qui porte entre autre sur les philosophes devenus psychanalystes.

SC : Vous voulez faire une analyse ?

GF : Heu non... c'est-à-dire que je vous contacte dans le cadre de mon travail de recherche...

SC : Dans ce cas je ne vous rencontre pas.

Avant d'avoir pu argumenter ou insister, le téléphone était raccroché. On peut supposer que l'éthique professionnelle de notre interlocuteur impliquait de n'entrer en contact qu'avec de futurs analysants. Celui-ci ayant acquis une certaine notoriété on peut aussi penser que, de son point de vue, une discussion avec un doctorant ordinaire n'était pas d'un grand intérêt. A son instar, Jacques-Alain Miller, figure célèbre et parfois controversée dans le milieu des analystes, refusa l'entretien proposé. Ayant trouvé l'adresse de son cabinet rue d'Assas, on a pu s'y rendre et entrer en contact avec son assistante qui nous a fourni son adresse mail. Le soir même on le contactait et essayait un refus poli.

A l'image des deux précédents, une personnalité comme Sophie de Mijolla trouva une stratégie pour éviter la rencontre physique. Alors qu'on lui avait précisé qu'il s'agissait de la rencontrer pour un entretien, elle nous interrogea sur les grandes thématiques que l'on souhaitait aborder. Aux exemples de questions fournis, elle répondit succinctement, pour ensuite, rester silencieuse :

-S de Mijolla : Pouvez-vous m'envoyer des exemples de question ?

-GF : J'aborde par exemple la question de la scolarité, du contexte dans lequel les gens ont fait leurs études. Ce qui pouvait les attirer dans l'étude de la philosophie, s'ils ont eu des enseignants marquants. S'ils ont enseigné la philosophie, à quel moment ils se sont intéressés à la psychanalyse.

-S de Mijolla : Lycée Molière puis Sorbonne jusqu'à l'agrégation dans le contexte des années 68. J'ai eu de « bons » enseignants intéressants et formateurs : Misrahi, Simondon, Backès,

Desanti. Oui, j'ai enseigné la philosophie en stage après agrégation et deux années obligatoires dans un lycée. Début de mes enseignements à l'université Paris 7.

Suite à cette réponse laconique vraisemblablement destinée à mettre de côté l'éventualité de se rencontrer, on ne put obtenir d'autres informations. Ces quelques tentatives peu concluantes ne durent pas nous décourager car au fur et à mesure des prises de contact, les enquêtés se firent plus disponibles. Malgré quelques échecs on a toutefois pu rencontrer ou questionner par téléphone un échantillon de ce sous-groupe (n=15).

Une fois dépassés certains obstacles pour accéder à la population que l'on se proposait d'étudier, restaient quelques efforts à fournir pour récolter des données exploitables. En effet, une partie des analystes rencontrés se distinguaient des autres enquêtés par des interventions inattendues lors des entretiens, vouées à interroger l'enquête, mettre en question ses fondements, déstabiliser l'enquêteur ou, comme l'a constaté Samuel Lézé lors de ses propres recherches, convertir la proposition d'entretien en demande de soin³⁷¹. On relate ici, les premières étapes d'une prise de contact et la rencontre avec une analyste parisienne illustrant ce type d'attitude.

« Vous êtes marxiste ? »

Madame B.

Bien que l'entretien réalisé le 27 novembre 2014 avec la personne présentée ici se soit déroulé de façon tout à fait satisfaisante pour nous du point de vue des informations rassemblées, il faut préciser que notre premier contact était loin de préfigurer un rapport serein entre enquêteur et enquêté. Au vu du déroulé de notre première discussion téléphonique où il s'agissait de proposer une date pour un entretien, on a même douté de la possibilité d'une rencontre. Celle-ci ayant été, comme les autres, enregistrée par nos soins, il est utile de la relater car elle livre quelques informations sur le type de présentation de soi adopté par notre interlocutrice, visiblement animée par la volonté de déstabiliser et de tester l'enquêteur auquel elle avait affaire. Attitude confirmée lors de notre premier contact physique qui, une fois certaines barrières franchies, a laissé la place à une bienveillante et sincère participation à l'exercice d'objectivation proposé. L'entretien s'achevant même sur une discussion tout à fait informelle à propos de divers sujets un peu décalés par rapport à ma recherche (politique, fonctionnement de l'université, rapports et conflits entre courants de pensée psychanalytique), et un geste assez généreux de sa part : celle-ci m'offrant, avant que je prenne congé, un ouvrage collectif auquel elle a participé, le tout accompagné d'encouragements pour

³⁷¹ Samuel LEZE, op.cit.

la réalisation de ma thèse. Ce qui, comme on va maintenant le voir, était loin d'être annoncé par notre premier échange téléphonique.

*

Conversation téléphonique du 01/10/2014

MHB : Allô

G : Allô, oui bonjour, Mme B. ?

B : Oui.

G : Oui, bonjour. Je me présente je m'appelle GF et je suis actuellement en thèse de sociologie. Je réalise une enquête sur les diplômés en philosophie qui ont, à un moment donné de leur parcours, changé de discipline. Comme je m'intéresse aux philosophes devenus analystes, je prends contact avec vous pour savoir s'il serait possible de réaliser un entretien à propos de votre parcours personnel. *(ici je lui laisse la parole)*

B : ... *(silence)*

G : ...*(ayant laissé passer quelques secondes, je reprends la discussion)*. Voilà, donc comme je m'intéresse aux diplômés en philo devenus psychanalystes, j'aimerais pouvoir vous rencontrer pour savoir un peu comment ça s'est passé pour vous.

MHB : ...*(après quelques secondes sans répondre)*. Vous êtes marxiste ?

G : *(un peu décontenancé par une réponse assez inattendue)*. Oui, heu... enfin... c'est assez compliqué, disons que je pense que Marx est important... mais après, en sociologie...

B : *(me coupe la parole)* Vous êtes bourdieusien ?

G : *(n'ayant aucune idée de l'opinion que peut avoir mon interlocutrice sur le sociologue et conscient des multiples usages que peut avoir le qualificatif un peu vague de « bourdieusien » selon les contextes, j'hésite à répondre par l'affirmative et tourne autour de la question)*. Hmm, disons que j'ai du mal à m'inscrire franchement dans un courant, mais... après, s'il fallait en choisir un, c'est sûr que...

B : *(me coupe à nouveau la parole et prend un ton légèrement plus détendu que précédemment)*. Ouais enfin, plus Bourdieu que Boudon quoi.

G : *(quelque peu rassuré par cette intervention qui permet de deviner où vont les sympathies de l'analyste)*. Ah oui, ça par contre, c'est sûr, je ne me reconnais pas dans la sociologie à la Boudon, donc oui. Plus Bourdieu que Boudon.

B : Ok.

G : Donc voilà, l'idée, ce serait de vous rencontrer pour que je puisse vous poser quelques questions à propos de votre parcours.

B : Et vous, vous êtes en socio, mais vous avez fait de la philo ?

G: Oui, j'ai fait une partie de mes études en philo.

B : Ahah, il n'y a pas de hasard !

G: Oui, en effet, disons que la recherche que je fais a une dimension réflexive.

B : ... (*silence*)

G: Hmm, du coup, vous seriez disponible, enfin... ça vous intéresserait ?

B : Ouais bof, je sais pas si ça m'intéresserait, mais là bon... je vais pas être en France pendant un moment, il faudrait que vous me rappeliez début novembre.

G: Ah d'accord, donc je vous rappelle début novembre et nous pourrons trouver une date ?

B : Oui, a priori oui.

G: Ok, merci. A bientôt donc.

B : A bientôt.

*

Ainsi pris fin notre première discussion téléphonique qui laissa des sentiments assez mitigés. En effet, tandis que certains enquêtés ont pu manifester leur intérêt pour ma recherche lors des premiers contacts mails ou téléphoniques c'est, comme on peut le voir, d'un détachement assez évident dont témoigna mon interlocutrice. Je m'attendais donc à une disponibilité assez réduite de sa part et à un entretien relativement court. Sa date fut fixée lors de mon second appel au début du mois de novembre.

Celui-ci devant avoir lieu à son cabinet d'analyste situé dans le Xème arrondissement de Paris, je me rendis sur les lieux, comme convenu. Une jeune femme entra en même temps que moi dans l'immeuble et, quand je la vis sonner à l'interphone situé dans le hall, je compris qu'il s'agissait d'une de ses patientes. Comme elle constatait que je me rendais au même endroit, elle en conclut assez logiquement que j'étais aussi un patient, malentendu que je dissipai alors que nous patientions ensemble dans la salle d'attente. Habitée des lieux, elle déposa sa veste sur le porte manteau et me posa quelques questions relatives à ma recherche. Tandis que j'expliquais m'intéresser, entre autres, aux diplômés en philosophie d'une génération devenus analystes, elle témoigna d'une certaine connaissance des psychanalystes parisiens et de leurs parcours intellectuels, me demandant par exemple si j'avais eu l'occasion d'interviewer Jacques-Alain Miller, dont la formation philosophique de base est assez connue, et acquiesçant à l'écoute de noms un peu moins célèbres comme ceux de Patrick Guyomard ou Jacques André que j'avais précédemment rencontrés. Le fait qu'elle sache que Mme B. fut agrégée de philosophie me fit supposer qu'il existait une certaine complicité entre les deux personnes et que l'analyse devait durer depuis un certain temps. Ce qui se confirma lorsque celle-ci entra dans la salle

d'attente pour accueillir sa patiente.

Vêtue d'une grande robe bleue plutôt élégante, le petit cigarillo qu'elle portait à la bouche offrait un certain contraste avec son apparence générale et expliqua pourquoi la voix que j'avais entendue au téléphone était si faible et cassée. Après avoir reçu un très bref salut sans formules de politesse excessive de sa part, la jeune femme s'engouffra sans perdre de temps dans le couloir qui menait au cabinet de l'analyste. Avec un signe de tête rapide et sans retirer le petit cigare de sa bouche, elle me proposa, un petit sourire au coin des lèvres, d'attendre la fin de la séance qui, par chance pour moi, fut relativement courte³⁷². Comme les murs étaient assez fins et les lieux plutôt exigus, je pus entendre, aux rires qui éclatèrent de temps en temps, qu'elle se déroula dans une ambiance relativement détendue.

Au bout de quelques minutes, une seconde patiente entra dans la salle d'attente. Bien plus inhibée que la précédente, elle me salua à peine et s'assit aussi loin de moi que la disposition des chaises le rendait possible. L'heure tournant, je me demandais si cette patiente serait reçue avant moi et si mon attente serait encore longue. Ce fut le cas.

En effet, au bout d'une vingtaine de minutes, les voix se turent et firent place à quelques pas dans le couloir. Celle avec qui j'avais patienté entra, récupéra sa veste et quitta l'endroit en me souhaitant bon courage dans mes recherches. Assez logiquement, un malaise s'installa entre la seconde patiente et moi-même puisqu'aucun des deux ne savait qui allait être reçu. Le doute fut rapidement levé quand la porte s'ouvrit à nouveau et que la psychanalyste, d'un bref « *non, pas vous* », me fit comprendre qu'il était inutile de me lever et que je devrais encore patienter la durée d'une séance. Seul dans la petite pièce, quarante minutes étaient maintenant passées depuis mon arrivée, j'ignorais si d'autres patients étaient susceptibles d'arriver, éloignant encore l'interview puisqu'il apparaissait tout à fait clair que les analysants avaient la priorité sur l'enquêteur.

Ici, il serait peut-être exagéré de prêter à la psychanalyste la volonté de retarder le moment de notre rencontre. Toutefois, on peut supposer que l'heure du rendez-vous dont nous avons convenu correspondait à un moment habituel d'accueil de patients et qu'elle savait m'exposer à une attente qui, potentiellement, se trouverait prolongée par des séances d'analyse. Conscient de cela, et gardant en tête son attitude un peu surprenante lors de la discussion téléphonique décrite plus haut, je supposais qu'elle voulait me voir franchir un certain nombre d'obstacles et fis le choix d'attendre encore en espérant que le jeu en vaille la peine. Ce fut le cas, mais j'eus une dernière barrière à surmonter.

En effet, une fois la seconde séance terminée (celle-ci dura environ une demi-heure), Mme B. m'invita à la suivre dans son cabinet. D'une taille minuscule, il ne devait pas mesurer plus de dix mètres carrés, encombré d'une quantité impressionnante de livres, notamment une imposante collection des œuvres complètes de Freud, et plongé dans une semi-pénombre, celui-ci laissait assez peu de distance entre elle et moi. Je me trouvais inconfortablement assis sur la chaise de son petit bureau tandis qu'elle se tenait

³⁷² On notera que les séances de courtes durées sont fréquemment pratiquées par les analystes lacaniens.

face à moi sur son fauteuil d'analyste. Les meubles, les bibliothèques pleines à craquer et le sofa sur lequel s'allongeaient les patients ne laissant quasiment pas d'espace libre dans la pièce ce qui provoqua chez moi l'étrange impression d'être dans un espace entièrement clos et coupé du monde.

Au vu de l'accueil relativement froid et distant que l'on m'avait fait, je supposais qu'il faudrait franchir certaines résistances pour réaliser un entretien riche d'informations. Ainsi, avant de mettre mon dictaphone en route, je revins sur mon projet de recherche et sur les raisons qui m'avaient conduit à la contacter. Ce passage, que je notais de mémoire après avoir quitté les lieux, constitua sans doute l'instant le plus délicat de l'entretien. Après avoir allumé un nouveau cigarillo, elle formula d'un ton sec, une critique acerbe de la façon dont je formulais les choses.

*

G : Oui donc, comme je vous l'avais un peu expliqué par téléphone, ma recherche porte sur une génération de diplômés en philo qui ont changé de discipline. Je m'intéresse à ceux qui se sont tournés vers les sciences de l'éducation, la sociologie, l'anthropologie et, comme vous la psychanalyse.

B : ... *(silence)*

G : En gros voilà je m'intéresse aux reconversions intellectuelles des diplômés en philo. *(ce terme de reconversion déclencha ses critiques)*

B : Vous parlez de reconversions... moi c'est un terme qui ne me va pas.

G : Oui en fait j'utilise ce terme, mais il ne faut pas l'entendre dans un sens religieux, il sert à décrire les changements de discipline.

B : Alors pourquoi vous dites reconversion ?

G : Disons que c'est le moins mauvais que j'ai trouvé pour l'instant.

B : Il n'est pas bon, dites plutôt changement de discipline. Vous êtes attaché à ce terme ?

G : Non pas spécialement.

B : Alors pourquoi vous l'utilisez. Moi je ne suis pas d'accord pour qu'on utilise ce terme pour décrire ma trajectoire. Donc... je n'ai pas très envie de vous parler.

G : *(un peu décontenancé par de tels propos, je ne sais pas quoi répondre)*

B : en plus c'est un terme religieux, regardez aujourd'hui on ne parle que de conversion, reconversion, déconversion... à l'islam à la religion catholique, à je ne sais pas quoi. Si vous l'utilisez ça veut dire que vous êtes... perméable aux signifiants de l'époque. Et donc pas très critique... pas très sociologie critique quoi.

G : *(conscient que ces propos un peu déstabilisants avaient toutes les chances de constituer une sorte de test destiné à évaluer ma capacité à argumenter, je cherchais la meilleure réponse à faire. Le fait qu'elle précise ne pas vouloir voir le terme de « reconversion » utilisé pour décrire son parcours avait attiré mon attention, craignant sans doute que la théorie analytique soit ainsi considérée comme une forme de catéchisme. Ainsi, j'allais dans son sens.)*

Mais vous savez, je m'intéresse aussi à ce que les gens disent eux-mêmes de leur trajectoire. Donc si vous me dites que le terme de reconversion ne vous convient pas, je n'oublierai pas de le préciser en transcrivant l'entretien. Le rapport des personnes à leur propre trajectoire est important pour moi.
(il me parut de cette façon que je rassurai mon interlocutrice sur sa crainte de voir son entrée en analyse comparée à une entrée dans les ordres)

B : ok, dans ce cas ça me va *(d'un ton beaucoup plus détendu que précédemment)*. Mais pourquoi vous vous embêtez avec ce terme de reconversion ? Dites « changement de discipline » tout simplement. On dirait que vous parlez de croyants ! Vous êtes attaché à ce terme de reconversion ? Si je vous avais en analyse je ne vous lâcherai pas là-dessus...
(le ton bien plus relâché avec lequel elle s'adressait à moi était là pour indiquer que j'avais eu la bonne attitude. Il s'agissait simplement de lever ses craintes sur l'usage que j'allais faire du travail d'objectivation. La transcription ici présente me rendant ainsi fidèle à ma promesse. Après avoir répondu à sa plaisanterie sur le fait de me voir parmi ses analysants, elle proposa que nous commençons)

G : Pour l'instant je n'ai pas l'intention de faire une analyse.

B : ok, pas de problème... bon, et bien allons-y, je vous écoute.

c- Positions académiques et dispositions savantes :

Les chances d'accès à une position intellectuelle dépendent étroitement des ressources détenues par les agents. La psychanalyse, en dépit de ses revendications « d'extraterritorialité » ne faisant pas exception à la règle. Ici, on voudrait montrer que l'univers des professionnels de la psychanalyse constitue un espace hiérarchisé où l'on peut distinguer des positions dominées, des positions dominantes et des façons d'y accéder.

Au sein du sous-groupe étudié, les parcours étaient divers mais on pouvait en effet distinguer des types de trajectoire. Ceux-ci se différenciant selon leur degrés d'intégration au champ académique et à leur position dans cet espace, mais également au sein de l'espace délimité des psychanalystes professionnels. Ici, on voulait montrer que ces deux éléments étaient étroitement liés, l'occupation d'une position de pouvoir universitaire s'accompagnant généralement d'une position analogue dans l'espace des professionnels de la psychanalyse et, corrélativement, les psychanalystes les moins « influents » occupant des positions académiques dominées.

De plus, les stratégies de reconversion possible se différencient par leur temporalité. En effet, il apparaissait assez nettement que le prestige de la position d'arrivée et l'intégration à l'espace intellectuel était lié à la précocité de l'investissement dans une analyse. Ainsi, tout se passe comme si les agents les plus dotés sur le plan culturel et académique avaient un sens du jeu plus aiguisé et un rapport plus stratégique à l'espace savant dont la psychanalyse peut-être considéré comme une région particulière qui autorise la conversion d'un capital philosophique acquis.

Tableau 1 :

On pouvait premièrement regrouper des agents occupant des positions dominantes au sein d'institutions parisiennes (PVII et PVIII) ou provinciales et cumulant tous les signes de l'implantation et du pouvoir universitaire (agrégation, rédaction d'une thèse, publications abondantes sous forme de livres, direction de thèses). Leur thèse ont été rédigées sous le patronage d'auteurs occupant à l'époque une place importante dans le champ de la psychanalyse (Pierre Fédida, Jean Laplanche) mais aussi de la philosophie (Jean Toussaint Desanti). Durant les entretiens réalisés, ceux-ci déclaraient fréquemment que leur engagement dans une analyse était corrélé à un intérêt précoce pour ce domaine et à l'idée de pratiquer l'analyse (« *Tout de suite après les concours, j'ai commencé mon analyse* », « *J'étais attiré par la profession d'analyste* », « *Il y avait la possibilité de prendre cette place* », etc...). Celles-ci, entamées assez tôt dans leur parcours, dès le début ou après quelques années de thèse, ouvrant la possibilité d'une intégration au milieu des professionnels de la psychanalyse mais aussi à l'université, par le biais d'enseignements dans des UFR de psychopathologie et de psychanalyse. Intégré au milieu analytique, ils sont presque tous liés à des groupements (ECF, SPP, APF...) et y ont occupé, ou occupent encore, des positions de pouvoir.

Tableau 1 :

	Poste	Concours	Thèse	Publications ³⁷³	Thèses dirigées	Appartenance psy ³⁷⁴
--	-------	----------	-------	-----------------------------	-----------------	---------------------------------

³⁷³ Ici toutes les publications ne sont pas indiquées, seulement les plus représentatives des orientations intellectuelles des agents.

³⁷⁴ Les agents ont pu appartenir à plusieurs groupes, ici on indique seulement le dernier. SPF=Société de psychanalyse Freudienne APF=Association Psychanalytique de France ECF=Ecole de la Cause Freudienne AIIP=Association Internationale Interaction de la Psychanalyse SPP=Société Psychanalytique de Paris

Monique David Ménard	Professeure de psychopathologie Université Paris-VII. Directrice du Centre d'Etudes du vivant (Paris VII) Professeure de philosophie en classe préparatoire au Lycée Jeanson de Sully	Agrégation	Thèse 1, psychopathologie clinique et psychanalyse « Les métaphores biologiques et psychanalyse » 1978 (dir : Pierre Fédida) Thèse 2 philosophie « Délire et Raison » 1990 (dir : Jean Marie Beyssade)	-«La folie dans la raison pure. Kant lecteur de Swedenborg » 1990 -«Les constructions de l'universel » 1997 -«Tout le plaisir est pour moi » 2001	20	SPF
Jacques André	Professeur de psychopathologie Université Paris VII	Agrégation	Thèse psychanalyse « L'inconscient focal : la famille noire antillaise, structure et conflit » 1986 (dir : Jean Laplanche)	« La sexualité féminine » 1994 « L'imprévu en séance » 2004 « Psychanalyse, Vie quotidienne » 2015	37	APF
Sophie De Mijolla	Professeure de psychopathologie Université Paris VII	Agrégation	Thèse psychanalyse « Psychanalyse et plaisir de la pensée, l'évolution de la notion de sublimation dans l'oeuvre de Freud » 1986 (dir : Jean Laplanche)	-«Le plaisir de pensée » 1992 -«Penser la psychose » 1998 -«Le besoin de savoir » 2002	30	AIP (présidente) Quatrième Groupe
Paul Laurent Assoun	Professeur de psychopathologie Université Paris VII	Agrégation	Thèse science politique « Idéologie politique et luttes de classe dans le discours historiographique du « fatalisme historique » en France sous la restauration 1987 (dir : Georges	-«Freud, la philosophie et les philosophes » 1995 -«Corps et symptôme » 1997 -«Freud et la femme » 1983	40	Espace Analytique

			Lavau)			
Patrick Guyomard 1969	Professeur de psychopathologie Université Paris VII. PVIII	Agrégation	Thèse de psychologie « Recherche sur les rapports entre la théorie et la pratique en psychanalyse » 1999 (dir : Pierre Fédida)	-«La jouissance du tragique. Antigone, Lacan et le désir de l'analyste »(1992) - « Le désir d'éthique »1998 -«Lacan et le contre-transfert » (direction) 2011	11	SPF (président)
Serge Cottet	Professeur de psychopathologie Université Paris VIII	Agrégation	Thèse Lettres et sciences humaines « L'inconscient de Freud à Lacan » 1994 (dir : Jean Toussaint Desanti)	Articles	12	ECF
Bertrand Ogilvie	Professeur de Philosophie Université Paris 8	Agrégation	x	-«L'homme jetable : essai sur l'exterminisme et la violence extrême » 2012 -«Lacan et le sujet » 1993 -«L'amitié » 1995	x	x
Alain Juranville	Professeur de philosophie Université de Rennes	Agrégation	Thèse philosophie « Lacan et la philosophie » (dir : Emmanuel Lévinas)	« Lacan et la philosophie » 1984 « La philosophie comme savoir de l'existence » 2000 « Inconscient capitalisme et fin de l'histoire » 2010	5	x
Françoise Coblence	Professeure d'esthétique Université	Agrégation	Thèse philosophie « Le	-«Le dandysme, obligation	10	SPP

	d'Amiens		dandysme et la question de l'identité » 1985 (dir : Gilbert Lascaux)	d'incertitude » 1988 -«Sigmund Freud 1886-1897 »2000 -«Lyotard et les arts »2014		
--	----------	--	--	--	--	--

1) Audaces savantes et carrières académiques :

Psychanalyse lacanienne et avant-garde philosophique

François Balmès et Monique David Ménard

Créé en 1983 sous l'impulsion de Jacques Derrida, François Châtelet, Jean-Pierre Faye et Dominique Lecourt, le Collège International de Philosophie a offert « *les conditions institutionnelles d'une reproduction collective de secours* ³⁷⁵ » à un ensemble de producteurs savants occupant une position en porte-à-faux vis-à-vis de l'université. Appartenant au pôle avant-gardiste du champ philosophique, cette institution innovante s'est définie par sa capacité à contester les frontières académiques pour faire converger des domaines divers³⁷⁶, la philosophie, l'anthropologie, la littérature, les sciences, et bien entendu, la psychanalyse.

Les parcours respectifs de François Balmès et Monique David-Ménard sont marqués par un investissement au sein de cette institution, encouragé par leur double identité de psychanalyste et de philosophe. Praticiens d'une discipline phare de l'humeur subversive des années 70 que le Collège s'est efforcé de sauvegarder dans une période de démobilisation politique, ceux-ci détenaient également le capital nécessaire pour proposer des propos « élevés » sur le plan théorique et difficilement classables. Reçus aux concours de l'enseignement à la fin des années 60, ceux-ci sont tous deux des héritiers de la bourgeoisie intellectuelle parisienne qui pouvaient difficilement se contenter d'un « simple » statut

³⁷⁵ Louis PINTO, *L'inconscient scolaire des philosophes*, op.cit.

³⁷⁶ Comme le précise Louis Pinto : « Définie avant-tout par ce qu'elle exclut, la nouvelle institution adoptait un emblème, « Sciences, intersciences, arts », témoignant de son caractère « ouvert », « expérimental ». La contestation des classements étant érigée en méthode de pensée et programme de travail, tout cloisonnement demandait à être transgressé : c'est ainsi que science et art, philosophie et littérature, concept et métaphore, étaient destinés à être diversement combinés »

d'enseignant dans le secondaire. A la fois analyste et philosophe, sans être complètement l'un ni complètement l'autre, leur posture consiste à maintenir un dialogue entre leur discipline d'origine et la psychanalyse, notamment lacanienne. Membres du collège international de philosophie (François Balmès a été directeur de programme au sein de cette institution de 1997 à 2000, et Monique David Ménard de 1992 à 1995 puis vice présidente du Collège de 1995 à 1998) ceux-ci ont su marier avant gardisme philosophique, profondeur psychanalytique et carrière savante.

Différents textes d'hommage³⁷⁷ au premier auteur permettaient d'illustrer les propriétés d'univers culturel d'origine au principe d'un habitus savant au principe de ses ambitions et de sa posture intellectuelle. Les informations sur la carrière de Monique David Ménard ont quant à elle été rassemblées lors d'un entretien réalisé à son cabinet d'analyste en octobre 2015.

-Un héritage savant :

« La philosophie, nous étions tombés dedans quand nous étions petits : notre père, Raymond Balmès, était agrégé et normalien, notre mère agrégée de lettres, classiques comme il allait de soi en ce temps. François était le troisième garçon des trois-garçons-trois-filles que nous étions, j'en suis le second. La traduction de Socrate à livre ouvert faisait partie de nos exercices familiaux de préparation au bachot. François s'était illustré dès son âge de dix ans par la lecture du *Télémaque* de Fénelon : nous pouvions nous servir dans la bibliothèque de la maison, moi j'y prenais plutôt Shakespeare ou Balzac, et pas encore à dix ans. Notre père enseignait à Janson de Sailly et espérait une khâgne pour la rentrée suivante, notre mère professait au CNTE, lycée par correspondance de Vanves, notre aîné était à polytechnique et moi en médecine, François en khâgne à Louis le Grand, nos sœurs en secondaire au lycée Marie Curie de Sceaux³⁷⁸.

-Psychanalyse et philosophie :

« Ainsi après Freud et après Lacan, François Balmès est sensible à « l'événement qui change la structure » : d'un côté Moïse, événement suscitant l'événement du *Moïse* de Freud, d'un autre côté Socrate, celui de Platon et celui de Lacan. La minutieuse étude des textes repose donc sur le repérage de ce que François Balmès appelle des « époques » (celle de la linguistique, celle du symbolisme, pour Lacan) et ailleurs des « temps » (1964 et 1967-1968 pour l'élaboration de l'aliénation). Cette dimension historique est à mon sens le premier de ces « principes de lecture », comme l'écrit François Balmès. Ce qui en fait l'intérêt capital à mes yeux, mais qui suscite un ensemble de questions problématiques, auxquelles il s'affronte : comment penser l'historicité d'un concept, à la fois le rapport à un « contexte », c'est son mot, et l'aspect structural indépendant de la détermination historique ? Question qu'il nous oblige, nous aussi, à nous affronter.

La seconde dimension, qui peut paraître évidente et qui domine tout le travail de François Balmès, c'est la philosophie, et c'est sans doute le plus important, mais aussi paradoxalement ce qui est le plus problématique, comme si on devait reconnaître la richesse d'un travail moins au nombre de questions qu'il résout qu'à celui des problèmes, voire des apories, qu'il soulève. Il ne s'agit pas ici de constater que François Balmès est philosophe *et* psychanalyste, mais de penser le lien *nécessaire*, lien non contingent, entre philosophie et psychanalyse. Car ce travail nous renvoie à chaque page au lien, chez Lacan (et aussi, mais de tout autre façon chez Freud), entre philosophie et psychanalyse, au rôle de la philosophie (Aristote, Descartes, Spinoza, Hegel, Heidegger) dans la

³⁷⁷ Celui-ci est décédé en 2006. Ces textes ont été rédigés par son frère Vincent Balmès et par Bernard Sichère, philosophe et écrivain prolifique sur Jacques Lacan, la psychanalyse et la période des années 70.

³⁷⁸ http://epsf.fr/wp-content/uploads/2016/01/Vincent-Balmes_88.pdf

pensée de Lacan, non pas à côté, mais au cœur de l'élaboration psychanalytique. D'où quelques fils que tire ici François Balmès : l'être, l'aliénation. Mais, loin de lire Lacan à la lumière d'un savoir étranger, en l'occurrence la philosophie, François Balmès se place au cœur de l'expérience de pensée de Lacan.³⁷⁹

« Pour moi ce n'était pas une conquête de devenir professeure »

Monique David Ménard

Issue d'un milieu doté sur le plan culturel, ses deux parents étant professeurs d'université, Monique David-Ménard a indiqué, au cours de l'entretien, qu'elle n'avait pas perçu le fait de devenir enseignante dans le supérieur comme une conquête. L'occupation d'une telle position qui, pour d'autres, apparaîtrait comme un aboutissement ou une consécration correspondait, dans son cas, à la reproduction de la position de sa famille dans l'espace savant. Ainsi, on a de bonnes raisons de considérer que son investissement dans la réalisation d'une analyse, débouchant sur une pratique clinique et la rédaction d'une thèse en psychopathologie ne sont pas sans lien avec le projet d'accumuler, par le biais d'une discipline extra-académique, des ressources intellectuelles autres que son capital philosophique acquis. Sa double identité de philosophe et de psychanalyste est sans doute à comprendre comme celle d'une personne pour qui la réalisation d'une carrière de « simple » philosophe, quoi qu'incarnant une perspective attirante, avait aussi des chances de produire quelques déceptions.

Professeur de philosophie en classes préparatoires au lycée Jeanson de Sailly, professeure de psychopathologie à l'université Paris 7, directrice du « Centre d'études du vivant » de Paris 7, ancienne collaboratrice au Collège International de Philosophie. Ces titres universitaires accumulés et la position qu'elle occupe témoignent d'une forte intégration universitaire. Auteur de différents ouvrages croisant philosophie et psychanalyse (« *Deleuze et la psychanalyse altercations* ») et d'un ouvrage grand public (« *Tout le plaisir est pour moi* »). Chez elle, la pratique de la psychanalyse, loin de contredire une posture très académique est, au contraire, venu encourager l'ascension de sa carrière.

D) Une carrière exemplaire :

Né en 1947 à Lyon, MDM a d'abord réalisé une scolarité exemplaire au lycée Claude Monnet. On pourrait situer le début de son parcours philosophique avec l'obtention d'un prix au concours général. Agrégée en 1968, sa carrière commencera par un enseignement en classes préparatoires,

³⁷⁹ http://epsf.fr/wp-content/uploads/2016/01/Jacques-Le-Brun_88.pdf

l'investissement dans une analyse apparaissant à la fois comme le moyen d'accéder à cette profession et à l'enseignement dans le supérieur : « De 85 à 87 j'ai été détachée au CNRS. De 69 à 85 j'ai été prof de khâgne, d'abord à Reims puis au lycée Lakanal. Et en 74, j'ai eu l'impression que je commençais à avoir quelque chose à dire aux philosophes, donc j'ai demandé un détachement au CNRS, à l'époque il y avait Serge Leclair qui était à la commission de philo. J'ai donc été chargée de recherche. Et puis après je suis retournée dans ma khâgne. Puis j'ai fait ma thèse en psycho-patho, aujourd'hui je suis professeure de chaire supérieure. »

« -Au départ vous vous intéressiez surtout à la philo ?

-Au lycée je crois que j'étais déjà décidée à faire de la philo. J'avais l'impression que c'était mon terrain, c'était peut-être un peu lié à ce bonheur un peu mégalomane après un prix de philo. Mes années de khâgnes puis l'université, j'avais l'impression de découvrir un univers dans lequel c'était passionnant d'entrer. J'ai toujours su que je ferais de la philo, j'ai passé l'agrég à 22 en 69. Des gens m'ont dit que quand je faisais mes études de philo j'avais déjà les écrits de Lacan sous le bras, mais j'étais sur des rails qui ont fait que je me posais pas la question. Un truc, comme ça, on se prend pour un génie parce qu'on a eu un prix de philo au concours. Ensuite j'ai fait une hypokhâgne et une khâgne, mais je n'ai pas passé le concours de l'ENS. J'étais pas assez forte en thème latin, et puis j'avais des copines très fortes qui s'étaient faites collées. Moi je voulais juste faire de la philo, je suis donc entrée à la Sorbonne l'année d'après. J'ai passé très jeune l'agrégation et j'ai été prof de khâgne tout de suite. Il y a un poste qui s'est ouvert à Reims. J'ai découvert que c'était passionnant de faire ces cours dans ces classes avec des gens remarquables.

-Ensuite, dès que j'ai gagné ma vie j'ai pu me payer une analyse, la deuxième année, à l'automne 70. Pour moi ça a toujours été associé à l'idée de devenir analyste. Mais sans quitter la philo. C'était les années du lacanisme triomphant. Enfin, la fin de ces années. Et j'ai découvert d'autre part que cet enseignement en classe prépa était passionnant. Et comme je gagnais ma vie j'ai pu me payer une analyse. Depuis je suis prof de philo en prépa et psychanalyste. Enfin, au bout de 10 ans de ma propre analyse, j'ai pu commencer à recevoir. Moins que mes collègues qui ne font que ça bien entendu., parce que je suis philosophe. Alors c'était mal vu à l'époque. C'était mal vu de tous les côtés. Dans ce sens que, chez les analystes il fallait tout sacrifier à l'analyse. Et chez les philosophes même s'il y a eu quelques années où les profs de philo faisaient de la psy dans leurs cours à tour de bras. Mais au fond, à partir du moment où ça donne quelque chose... Je dois dire que dans l'appareil académique j'ai toujours trouvé des gens qui m'ont dit « Ce que vous faites est bien allez-y » Ça me convenait parce que je voulais pas enseigner l'œdipe comme j'ai dit plus tard à Pierre Fédida. Je pense que la psychanalyse n'est pas une discipline d'enseignement. Je voulais pas être prof de psycho non plus, prof de philo ça m'allait. Bien que j'aie deux thèses, une en psycho une en philo, plus une habilitation. Mais j'ai assez vite compris que j'étais pas obligée de publier pour ma carrière. (...)

-Et pourquoi ne pas avoir fait une carrière de philosophe, disons... ordinaire ?

-Non... alors pourquoi non... parce que j'ai senti. (silence) J'ai commencé à travailler en 69, j'ai senti que quelque chose allait se défaire à l'université. Et puis à l'époque je me disais... Je suis fille d'universitaire, c'était pas une conquête pour moi d'être prof d'université. Alors que... être prof de khâgne c'était compatible avec une analyse et un début d'activité analytique. Ça m'aurait rien donné d'être prof d'université. Je suis prof de chaire supérieure Ça m'a pas tenté parce qu'il y avait une crise dans l'université. Et puis les départements de philo commençaient à se refermer. Si... après la mort de Sarah Kaufman, ça aurait été logique que je me présente. Mais je voulais pas me présenter à la place de Sarah Kaufman qui s'était suicidée.(...) Voilà et puis après j'ai continué. Après le CNRS, j'ai été au Collège International de philo, dans l'intersection « psychanalyse et philosophie ». Et puis j'ai changé de lieu d'enseignement après Lakanal, j'ai eu un poste à Jeanson de Sailly, dans la khâgne B/L, là où ils sont à la fois sciences sociales et matières traditionnelles quoi.

Mais je savais que pendant 6 ans j'allais avoir ce détachement partiel, j'étais directrice de programme au collège international, puis vice présidente de l'assemblée collégiale tout en restant prof de khâgne. Et d'ailleurs quand on m'a demandé... A l'époque on était allé chercher François Jullien pour diriger le Collège. Lui me disait plutôt de prendre un détachement complet. Entre-temps j'avais fait une thèse de philo à Paris 4.

Chez les deux auteurs dont il sera ici question, la pratique de la psychanalyse forme également une pièce constituante de leur trajectoire académique. Si François Balmès et Monique David Ménard se revendiquaient d'une inscription au sein des courants analytiques lacaniens, Jacques André et Françoise Coblence s'en différencient par une approche plus portée à l'esthétisation du travail intellectuel et une certaine distance vis à vis du lacanisme-visible dans des travaux ne faisant qu'exceptionnellement référence à cet auteur, comme dans leurs propos durant les entretiens (« *Je suis allé voir Lacan une fois, pour le cirque* », « *Lacan ce n'est pas vraiment de la psychanalyse* », « *Cette mode lacanienne m'a toujours fait doucement rigoler* » etc...). Toutefois, ils s'en rapprochent par leur usage de la psychanalyse comme capital savant intégré à leur trajectoire universitaire. D'une façon distincte des précédents, la posture de ces deux auteurs incarne une façon possible de combiner philosophie et psychanalyse, « vocation » apparemment encouragée par une figure éminente du post-modernisme qui n'a pas été étrangère à la création du Collège International de Philosophie : Jean-François Lyotard, professeur à l'université de Nanterre dans les années 70. Là où les auteurs précédents combinaient les postures du philosophe et de l'analyste, ceux-ci ajoutent à ce « pluralisme » intellectuel, celle de l'artiste créateur.

L'art d'être psychanalyste

Jacques André et Françoise Coblence

On examinera dans un premier temps le parcours de Jacques André en soulignant l'assez nette continuité unissant des goûts philosophiques de jeunesse qui sont ceux d'un amateur d'art et de littérature, en cela assez peu orienté vers l'argumentation rigoureuse, et une approche de la psychanalyse apparaissant moins comme celle d'un scientifique besogneux que comme celle d'un esthète raffiné. Professeur de psychopathologie à l'université Paris Diderot aujourd'hui à la retraite, il est l'auteur d'ouvrages se destinant à un public de spécialistes et traitant de problèmes classiques de la psychanalyse (« *Les sexes indifférents* », « *Incestes, Fatalité du féminin* »³⁸⁰) mais aussi de livres se présentant comme des recueils d'essais ou de nouvelles (« *L'imprévu en analyse* », « *Psychanalyse, vie quotidienne* »³⁸¹) Rédigés dans un style très littéraire, dont le ton et le registre rompent avec le style, plus académique, des précédents, ceux-ci se proposent de faire saisir au lecteur certains aspects de « *l'expérience analytique* »

On a rapproché son parcours et sa posture de ceux de Françoise Coblence, professeur d'esthétique à l'université de Picardie et psychanalyste, pour au moins deux raisons : leurs positions actuelles au sein de l'espace savant sont analogues et leurs trajectoires sont marquées par des expériences du même type. Tous deux étudiants à Nanterre à la fin des années 60, ils ont affirmé l'un et l'autre une dette envers la figure de Jean François Lyotard, premier penseur les ayant, semble-t-il, introduits à la psychanalyse.

II-De l'avant-garde philosophique à l'esthétique analytique, Jacques André :

Né en 1946 en région parisienne mon interlocuteur ne fut pas particulièrement loquace sur ses origines sociales, il fut difficile d'obtenir beaucoup plus d'informations au sujet de ses parents que leur statut de « fonctionnaires ». Toutefois, quelques données purent être récoltées s'agissant de l'éducation reçue et de l'orientation scolaire proposée (« *Pour mes parents le bac qu'il fallait passer c'était le bac*

³⁸⁰ Jacques ANDRE, *Les sexes indifférents*, PUF, 2005. Jacques ANDRE *Incestes*, PUF, 2004, Jacques ANDRE *Fatalité du féminin*, PUF, 1999

³⁸¹ Jacques ANDRE, *L'imprévu en analyse*, Folio, 2009, Jacques ANDRE, *Psychanalyse, vie quotidienne*, Folio, 2007

scientifique parce qu'il fallait devenir ingénieur. Mon frère aîné avait suivi cette voie-là, je devais la suivre moi-même et puis après il y a eu le goût de la philo. J'aurais pu faire un bac math élèm', S aujourd'hui, mais c'est moi qui avais demandé à faire un bac littéraire. Mes parents n'y étaient pas favorables. ») En porte-à-faux avec les valeurs dominant la cellule familiale, celui-ci fit le choix de s'engager dans des études littéraires. Étudiant à Nanterre, investi politiquement dans des mouvements gauchistes, il fut influencé par des figures intellectuelles comme Ricoeur, Lévinas et, plus particulièrement, Lyotard dont l'œuvre autorisaient certains croisements avec la pensée de Freud en mettant l'accent sur son versant esthétique³⁸².

-Moi, ma rencontre avec la philo c'est la classe de philo. Avec un prof de philo qui s'appelait Pierre Morhange³⁸³. Qui avait la particularité d'être un poète de la période surréaliste, pas très connu mais quand même. C'était... un bon poète, si l'on peut dire. D'ailleurs peut-être plus poète que philosophe (rire). Mais il était aussi résistant, il avait une longue histoire. On avait donc un homme qui m'avait... c'est pas qu'il m'ait particulièrement marqué, mais il y avait quelque chose d'assez séduisant dans son trajet. Il était vieux, donc il parlait beaucoup de son expérience. Il y avait là une expérience singulière. Quand j'entre en fac c'est un choix de philo déjà. J'en avais marre de l'école, il y avait une aspiration... à une autre vie, je voulais vivre la vie d'étudiant, je voulais pas la vie de khâgneux. Après, le hasard a fait les choses très bien, puisque je suis étudiant à Nanterre. Uniquement parce que j'habitais dans l'ouest de Paris, donc par sectorisation et pas du tout par choix personnel.

-Il y avait des figures marquantes, parmi les enseignants ?

-Lyotard, Lévinas, Ricoeur, c'était vraiment les trois. Avec trois personnes... Lyotard était très pris dans la discussion avec Freud, Ricoeur est quand même l'auteur de « De l'interprétation » pour qui la question de la psychanalyse n'était pas étrangère du tout. Et Lévinas, toute la question de l'« Autre », c'est pas un dialogue direct mais c'était des choses présentes. Jean François Lyotard rédigeait à ce moment-là sa thèse qui va paraître sous le titre du « Discours Figure », Freud y occupe une position maximum. J'avais entendu parler de psychanalyse en classe de philo sans que ça m'accroche... je n'y avais rien entendu. La seule personne qui m'a parlé de psychanalyse de façon à ce que j'y entende quelque chose c'est Jean François Lyotard. Il mettait beaucoup de textes de Freud comme ça, au travail, sur la question des textes, de la négation. Et puis la question esthétique a très vite pris beaucoup d'importance. La question de l'art, Lyotard avait cette particularité d'être très érudit et très attentif à la peinture, je dois beaucoup à Lyotard, je lui dois un premier intérêt pour la psychanalyse et un premier intérêt pour la peinture, les deux choses étaient très présentes, il y a quelque chose comme ça qui est vite passé de ce côté là.

³⁸² Notamment dans *Discours Figure*, Broché, 1971

³⁸³ Né en 1901 en mort en 1972, Pierre Morhange était écrivain, poète et professeur de philosophie. Résistant, militant au parti communiste jusqu'en 1925 et proche d'Henri Lefebvre, il était en effet affilié, sur le plan littéraire, au mouvement surréaliste auquel il a contribué à travers plusieurs recueils (*La vie est unique, Bouquet de poèmes pour mes amis de Bigorre, Le Blessé...*). Il n'est pas anodin de voir que cette figure a eu son importance dans le choix fait par notre interlocuteur de s'orienter vers des études de philosophie. Le premier philosophe rencontré par notre interlocuteur et qui l'a, dit-il, « séduit » était un poète.

-C'est là que ça naît et ça s'impose très vite, même si j'ai pas fait d'analyse à ce moment là. Je n'en entreprendrais une que plus tard, donc il y a quelque chose qui reste malgré tout assez intellectuel dans l'approche de la psychanalyse. Une forte séduction pour l'œuvre de Freud, après l'analyse à proprement parler... il n'y a pas l'idée de devenir psychanalyste à ce moment là pour l'instant. Ensuite je pars rapidement en Guadeloupe, c'était pour faire la forme civile du service militaire, et ensuite je vais enseigner en école normale, j'ai très peu enseigné la philo. Par le biais des écoles normales je me suis retrouvé dans un réseau... il y avait des gens qui recevaient une formation en psychanalyse, dans leur formation pour intervenir auprès de l'enfance inadaptée notamment, ce qui fait que moi je vais me retrouver dans ce circuit là. Je ferai ma thèse plus tard avec Jean Laplanche, de l'intérieur des prisons avec des criminels. Je vais donc me retrouver dans un circuit à la fois, de prison d'hôpitaux psy, assez loin de la philo en fait, et déjà dans un enseignement qui est très imbibé de psychanalyse

-Et vous entamez une analyse quand ?

-Je dois avoir à peu près 35 ans, j'étais encore enseignant de philo, en école normale et dans des centres spécialisés. Là j'entre en analyse, il y a l'idée de devenir analyste, et en même temps je deviens universitaire, je passe une thèse, qui est une thèse en psychanalyse et anthropologie avec Jean Laplanche, je deviens maître de conf dans une UFR de psycho, et ensuite je suis devenu prof voilà. Voilà donc mon enseignement... je suis à la retraite depuis septembre, ma vie de prof est longue, je crois que je suis maître de conf à partir de 1989 quelque chose comme ça, jusqu'à maintenant, dans un enseignement qui était un enseignement de psychanalyse, mais destiné à de futurs psychologues cliniciens, à Paris Diderot.

II-Dandysme et psychanalyse. Françoise Coblence :

Professeur d'esthétique à l'université d'Amiens et psychanalyste, François Coblence présente de fortes affinités intellectuelles avec Jacques André. Étudiante à Nanterre dans la même période, elle a, comme lui, affirmé avoir une certaine dette envers Jean François Lyotard au cours de l'entretien. Celui-ci sera présent au jury de sa thèse de philosophie de l'art, dirigée par Gilbert Lascaux et portant sur le dandysme. Sa pratique d'analyste est ainsi associée à la possession d'un capital intellectuel littéraire et sa trajectoire d'enseignante chercheuse la situe assez nettement du côté du pôle esthétisant du champ philosophique. A l'instar de Jacques André, ses publications se divisent entre des travaux traitant de problématiques classiques (« *Sigmund Freud 1886-1897* »³⁸⁴) et des ouvrages où se manifestent les dispositions esthètes de l'auteur (« *Le dandysme, obligation d'incertitude* », « *Lyotard et les arts* »³⁸⁵)

Issue d'un milieu parisien aisé, elle nous a indiqué avoir bénéficié assez tôt de fréquentations intellectuelles, ses parents côtoyant Serge Lebovici. Elle effectuera sa scolarité au lycée Saint James de

³⁸⁴ Françoise COBLENCE, *Sigmund Freud 1886-1897*, PUF, 2004

³⁸⁵ Françoise COBLENCE, *Le dandysme, obligation d'incertitude*, Gallimard, 2007, Françoise COBLENCE, *Lyotard et les arts*, PUF, 2001

Neuilly et cultivera semble-t-il un rapport assez ambigu à la profession de son père : médecin. On pourrait situer cette dernière au principe d'une attirance pour les professions médicales tout en constituant un pôle dont il fallait se distinguer, la psychanalyse constituant, si l'on y pense, une solution possible permettant de faire converger ces aspirations contradictoires :

« -Moi je voulais être médecin quand j'étais petite, médecin et psychiatre, mon orientation ultérieure n'est pas surprenante à cet égard. Sinon j'ai fait de la philo, après l'année de term, après la découverte de la philo. Voilà ce qui m'a orientée. Bon, les raisons profondes que j'ai pu reconstituer on laisse ça de côté mais... Les raisons qui m'ont poussée à être psy, mon intérêt pour le fonctionnement psychique, les questions anthropologiques concernant l'homme, j'ai trouvé que la philo offrait un champ plus vaste. Voilà c'est ça qui m'a donné envie de faire de la philo en term'.

-Après vous étiez donc à Nanterre.

-Oui c'était à Nanterre. Je voulais faire que de la philo, j'ai pas fait d'hypokhâgne par exemple. J'étais obstinée. Donc j'étais à Nanterre parce que géographiquement c'était le moins loin et donc j'ai eu Lyotard comme prof en première année. Et puis bon Nanterre, 68, tout ce qui s'est passé quand même... Ça a fait bouger les choses, on a eu des cours sur Freud en troisième année, ce qui n'aurait pas été le cas avant 68. Celui qui m'a vraiment fait lire Freud c'est Lyotard.

-Jacques André m'a dit la même chose

-On est tous les deux très marqués par Lyotard qui est... Enfin en tout cas c'est à lui que je dois ma lecture de Freud, c'est très simple. Et... je sais pas si Jacques dirait la même chose, pour Lyotard c'était pas vraiment utile de lire Lacan, il fallait lire Marx, il était pas marxiste, mais je pense qu'il m'a fait lire Freud d'une façon qui m'a marquée très durablement, c'est à lui que je dois la découverte de la psychanalyse. C'est quelqu'un qui a beaucoup marqué ses étudiants parce que... d'abord il était très ouvert à des philosophes... et à des non philosophes, et puis il avait une exigence de lecture de précision que l'on ne trouve pas toujours chez les psychanalystes.

-Et le métier de prof de philo ?

-J'ai bien aimé mais c'était un peu dur parce que, en fait, j'ai continué à vivre à Paris, j'arrivais pas à m'installer à Troyes. Je faisais beaucoup d'allers-retours en train, j'ai bien aimé la philo en term', les élèves etc... Mais j'en avais marre de corriger des copies.

Et puis j'ai fini par penser que si je voulais être analyste plus tard c'était pas indispensable de faire psychiatre. J'ai donc commencé mon analyse personnelle, à Paris, c'était aussi une des raisons qui faisait que j'étais dans des allers-retours permanents entre Troyes et Paris. J'ai commencé mon analyse assez jeune quoi, j'avais 24 25 ans... j'étais prof et en même temps je faisais mon analyse avec quelqu'un de la SPP. »

-C'était lié au projet de devenir analyste un jour ?

- Alors c'était pas... (courte hésitation) absolument absent parce que...Mais ça faisait quand même partie des interrogations. Je me demandais si je n'allais pas reprendre des études de médecine. Après j'aimais bien être prof de philo mais j'avais pas non plus envie de faire ça toute ma vie, c'est quand même très répétitif de recommencer tout le temps la même chose, j'ai commencé comme ça pour des raisons personnelles, je dirais les deux, les deux ont participé. Et c'était lié à mon histoire, à la mort de mon père de choses qui sont, il y avait à la fois la question, la base continue est-ce que je voulais être psy ou pas ? Et puis c'était aussi mes difficultés perso... »

Ici, il est utile de noter que la question des *raisons* qui ont pu la conduire à réaliser une analyse était relativement délicate. Sans doute du fait des préceptes soulignés plus haut qui poussent à insister sur le nécessaire désintéressement qu'il y a à s'engager dans cette profession, il était apparemment difficile d'assumer sans plus de nuances le lien entre sa lassitude à l'égard de la profession d'enseignant et la possibilité d'en envisager une nouvelle. Ainsi, ce n'est pas sans hésitation qu'elle a répondu à ma question apparemment naïve s'agissant du rapport existant entre le fait d'entreprendre une analyse et celui d'embrasser cette pratique.

- Ensuite j'ai fait une thèse sur le dandysme, avec Lyotard et Gilbert Lascaux, je me suis donc orientée vers la philo de l'art. Alors, j'ai fait des études de psycho mais c'est quand j'ai voulu vraiment devenir analyste. C'était essentiellement pour faire des stages, surtout pour la partie clinique, la psycho m'a toujours prodigieusement embêtée. Dès que je suis devenue élève à la SPP, dès que j'ai pu en trouver un... j'ai travaillé au centre de psy de la rue Saint-Jacques, et à l'époque ils ne demandaient pas un diplôme de psycho, donc en fait j'ai pas de cursus de psychologue, je crois que maintenant ce serait pas possible de rentrer à la SPP en étant ni psychologue ni médecine, moi je faisais partie des « ni -ni », ni psy ni médecin. Par contre j'ai fait un doctorat de philo en esthétique, et après j'ai enseigné à la fac mais pas du tout en psycho, en esthétique. J'ai poursuivi les deux parallèlement, j'ai enseigné dans une fac d'art plastique la philo des arts, et j'étais psychanalyste en même temps.

- Pourquoi faire une thèse en philo de l'art finalement ?

« Alors, j'ai fait une thèse sur le dandysme qui n'était pas à proprement parler une thèse de philo de l'art, c'était une thèse, c'était un sujet... à la fois métaphysique, littéraire, vraiment à cheval sur beaucoup de choses, et finalement souvent mes objets de travail n'étaient pas forcément faciles à classer dans un domaine ou dans un autre, et puis après c'est le hasard des postes à la fac, ce qui fait qu'avec la thèse que j'avais je pouvais postuler soit dans un département de philo, dans un département d'art plastique, et le hasard des nominations a fait que j'ai continué à travailler en art plastique, avec une orientation esthétique et philo de l'art, alors peut-être que si j'avais été nommée dans une ufr de philo peut être que j'aurais bifurqué autrement. Progressivement j'ai complètement abandonné la philo pure, ça m'est apparu... entre la psychanalyse et l'esthétique, la philo m'est apparue comme quelque chose de très abstrait, dont je me suis progressivement déagée. Ça peut paraître bizarre de dire ça mais l'esthétique et la médecine c'est une façon de retourner vers des choses plus concrètes. Par opposition au discours philosophique, alors enseigner dans une fac d'art j'ai beaucoup aimé, j'ai travaillé avec des artistes, des historiens de l'art, et d'une certaine façon il y avait un objet qui n'était

pas la pure spéculation, donc voilà, d'une certaine façon j'ai bien aimé enseigner. J'ai donc enseigné tout en faisant parallèlement mon cursus d'analyste

Tableau 2 :

Les agents ici rassemblés occupent des positions plus périphériques dans l'appareil académique, leur trajectoires sont moins linéaires que celles des précédents et liés à des institutions dominées, les Ecoles Normales d'Instituteurs, et provinciales. Ils n'ont pas tous rédigé de thèse et, ceux l'ayant fait ont soutenu plus tardivement que les précédents. Celle-ci ne débouchant pas sur un poste universitaire stable. Ils n'ont pas rédigé d'ouvrages et leurs publications, constituées uniquement d'articles, sont moins abondantes. Lors des entretiens réalisés ils déclaraient plus souvent que le fait d'entamer une analyse était lié à des problématiques personnelles (« *Je traversais un moment de crise* », « *Je ne m'intéressais pas à la psychanalyse avant ma propre analyse* », « *C'est en tant qu'analysant que je me suis intéressé à cette pratique* » etc...). Dans l'espace professionnel des psychanalystes, certains occupent des positions plus périphériques, liées à des groupes locaux notamment, et n'ont pas de rôle dirigeant tandis que d'autres ont rompu tout lien institutionnalisé. Leur parcours étaient marqués par l'occupation de positions diverses au sein de différentes institutions (charges d'enseignement à l'université, enseignement en lycée, intervention dans le secteur privé...), ce qui témoignait d'une moindre intégration, et sans doute d'un rapport moins stratégique, au champ académique que les précédents.

	Concours	Thèse	Publications	Appartenance
Nicole Beaume	agrégation	Thèse lettres et sciences humaines « Approche psychanalytique des états limites » 2002 (dir : Jacques André)	Articles	Aparté
Emmanuel Diet	agrégation	Thèse psychopathologie clinique 2000 « L'aliénation sectaire : répétition et emprise de l'incestuel » (dir : René Kaës)	Articles	CIPA

Monique Charles	agrégation	Thèse de psychologie 1996 Un trajet créatif : la recréation de l'illusion à travers les fictions de Borges, approche psychanalytique de l'usage du travail psychique engagé par la création (dir : René Kaës)	Articles	x
Françoise Francioli	agrégation	x	Articles	Quatrième Groupe
Emmanuel Koerner	agrégation	x	Articles	x
Tony Brachet	agrégation	x	Articles	x
Raymond Bénévent	capès	Thèse de philosophie « L'archéologie du discours critique de Kant : lecture de la dissertation de 1770 » 1989 (dir : Alain Renaut)	Articles	x

Tableau 3 :

Professeur de lycée ayant exercé parallèlement une activité d'analyste, les agents rassemblés ici présentent les positions les plus dominées. A l'instar des précédents, ils ont rarement rédigé des thèses, ont seulement publié des articles et sont plus souvent liés à des groupes d'analystes locaux. Ils n'ont aucun pouvoir sur le plan académique.

	Poste	Concours	Thèse	Publications	Appartenance psy
Pierre Boismenu	Lycée province	capès	x	Articles	Le cercle freudien
Jacques Ruff	Lycée province	capès	x	Articles	ECF

Patrice Fabrizi	Lycée province	capés	x	Articles	x
Jacques Ponnier ³⁸⁶	Lycée province	agrégation	Thèse psychologie « Narcissisme et théorie de la séduction » 1997 (dir : Jean Laplanche)	« L'autre en question » 2000, « Nietzsche et la question du moi », 2001, « Narcissisme et séduction » 2002	x

2) De la cause politique à la cause freudienne :

« Mais 68 et Lacan, Ce que continuent de dire ces deux noms est une chance la chance qu'eut une génération, la mienne, d'être soulevée par autre chose que l'amour du maître et le veule service des biens »

Bernard Sichère, Le moment lacanien

Les multiples déceptions, désillusions, reconversions auxquelles ont donné lieu les « retombées » de Mai 68 sont assez connues. Il serait donc vain, ici, de reproduire un récit à propos duquel le lecteur a de grandes chances d'être déjà bien informé. Nos questionnements portent sur des problèmes assez différents et partent du constat que faisait déjà Sherry Turckle au début des années 80 : « *Non seulement nombre d'anciens militants de Mai sont entrés en analyse mais beaucoup sont eux-mêmes devenus analystes* ». A cette observation difficilement discutable on s'empresserait de fournir une explication assez simple. Face à la réalité d'un monde qui n'a pas voulu accoucher de la révolution qu'ils espéraient, nos militants, désemparés, sont entrés en analyse pour sortir d'une

³⁸⁶ Cet auteur se distingue des précédents par sa proximité avec le champ universitaire. Malgré les titres accumulés, il n'a pas intégré cet univers, restant en lycée. Sur son site personnel, on peut lire l'interprétation qu'il fait de cette trajectoire : *Après deux ans de passion pour la critique littéraire, j'ai été séduit pour la vie par la philosophie en terminale. J'ai suivi le cursus français jusqu'à l'agrégation. Parallèlement, j'ai effectué une psychanalyse de dix ans, tout en redevenant étudiant en psychopathologie fondamentale et psychanalyse à l'université de Paris VII, jusqu'à la soutenance, en 1997, d'une thèse de doctorat dirigée par le regretté Jean Laplanche, sous le titre Narcissisme et théorie de la séduction, à propos d'une lecture de Nietzsche. J'ai donc une formation psychanalytique complète (dix ans d'analyse, une thèse de doctorat, et huit ans de formation au Centre Psychanalyse et Ecriture), mais je n'ai pas exercé, préférant me consacrer à l'enseignement de la philosophie. Simplement, cette formation m'aide à penser* ». <http://jponnier-philosophie-psychanalyse.com/>

impasse où se mêlaient désillusions politiques, déroute intellectuelle et crise personnelle. Une telle explication semble avoir pour elle l'évidence du bon sens, et les témoignages des enquêtés eux-mêmes viendraient sans doute la confirmer. A l'appui, on ne manquera pas d'évoquer les témoignages d'anciens militants rapportés par Elisabeth Roudinesco³⁸⁷ :

« J'ai commencé mon analyse avec Lacan en 1972 après la dissolution de *Vive la Révolution*. J'étais un chef politique et je voulais voir un chef. Brassens et Ferré avaient vieilli, Pompidou était au pouvoir, Godard était aphasique et Sartre avait failli. Il était fasciné par Mai 68 et donc inefficace. Dans ce merdier, seul Lacan continuait à penser. Il était snob avare et mondain, mais il pensait. « *J'attends mais n'espère rien* », avait-il dit, et : « *La révolution est faite pour maintenir l'ordre.* » Le concept de prolétariat s'effondrait et Lacan était une vérité qui surnageait. Fin 1971, le mouvement déclinait et se radicalisait. La question de forcer le destin se posait, la question du terrorisme. Le discours de Lacan, qui traînait m'a donné une bouée. C'était la drogue, le divan ou le suicide, pas encore le cynisme. »

(Roland Castro)

« A partir de 1968, à l'âge de dix-sept ans, j'étais engagé dans l'ultragauchisme. J'avais commencé de lire Lacan au lycée à cause d'un professeur maoïste, membre du PCMLF. J'ai fait partie de la première génération des groupes autonomes, donc l'orientation se situait dans la mouvance situationniste : radicalisme, esthétisme, provocation, activisme suicidaire... Nous nous étions fixé pour mot d'ordre de prendre en compte le désir dans la vie quotidienne, partager le luxe avec les masses, vivre intensément, imposer la guérilla urbaine, tout casser... Nous faisons par exemple dégénérer les manifestations en pillage d'armurerie. Nous nous voulions avec arrogance et fanatisme l'avant-garde du monde nouveau. (...) En 1973, j'ai subi un grave accident de voiture. Je ne pouvais plus marcher et je savais que je ne supporterais pas cette infirmité. Je ne pensais dès lors qu'au suicide, quand l'idée que Lacan était la seule personne à qui je puisse parler. Il me fallait parler à un personnage historique répondant à la dimension hystérique du gauchisme. La puissance symbolique de cet homme contrebalançait le caractère mortifère du gauchisme. (...) Ma rupture avec le gauchisme s'est accomplie en trois temps : d'abord le sentiment de l'avoir échappé belle, ensuite l'analyse de son ressort névrotique, enfin la mise au jour du fantasme dont s'était soutenu mon activisme. »

(Jean Michel Ribette)

Sans être systématiquement comparées à une « maladie » dont il fallait guérir, comme le suggère ce second extrait, les multiples variantes du « gauchisme » politique avait toutefois produit un certain nombre d'espérances bien vite remplacées par de cruelles désillusions. Pourtant, se limiter à une telle perspective pour expliquer le recours que pouvait incarner la psychanalyse revenait à mettre de côté un élément : l'investissement culturel que peut représenter, malgré les apparences et les

³⁸⁷ Elisabeth ROUDINESCO, op.cit.

discours indigènes, le fait de réaliser une analyse. Notre enquête voulant justement mettre l'accent sur cette dimension, en général éludée et parfois, au mieux, assumée du bout des lèvres.

En effet, les personnes interrogées les plus politisées durant cette période évoquant bien souvent, et ce assez sincèrement, le milieu des années 70 comme un moment où se posait la question de leur équilibre personnel, de leur santé mentale, voire de leur « survie » face à l'effondrement de tant d'espoirs, on voulait, quant à nous, s'interroger sur la question de leur survie *en tant qu'intellectuels*. Sans sous-entendre, bien entendu, que la psychanalyse ne puisse rien incarner d'autre qu'un « bon placement » on voudrait toutefois montrer qu'il s'agissait d'une solution adéquate pour *perpétuer sa position* acquise de savant en la renouvelant à partir des possibilités qu'offrait l'état du marché des biens culturels, tout en restant fidèle à certains engagements subversifs de jeunesse tournés vers « l'émancipation ». Bref, la psychanalyse nous a semblé incarner un possible engagement contre-culturel analogue à ceux qu'évoque, d'une autre façon, Gérard Mauger³⁸⁸, tout à fait en phase avec les ambitions, les dispositions et les capitaux accumulés par de jeunes philosophes politisés.

« Il y a un troisième sujet à ajouter, c'est la politique »

Le cas particulier présenté ici illustre une façon possible de concevoir la psychanalyse comme un investissement en phase avec des aspirations savantes de philosophe et des engagements politiques de jeunesse. Installé, depuis le début des années 2000 comme psychanalyste dans une ville de province, notre interlocuteur a d'abord, durant une dizaine d'années, combiné cette activité à celle d'enseignant de philosophie avant de pouvoir s'y consacrer entièrement, sa carrière de professeur prenant fin. Fortement investi au sein de courants militants radicaux comme la Gauche Prolétarienne et l'UCML à la fin des années 60 et attiré par les dernières innovations intellectuelles de Lacan, il fut particulièrement affecté par le reflux politique qui succéda à l'explosion sociale de Mai et vint contredire les espoirs de changements qu'elle autorisait. On voudrait montrer ici que, dans cette période difficile, la psychanalyse, perçue dans un premier temps comme un recours personnel, est ensuite apparue comme un secteur de reconversion professionnelle possible permettant de rester fidèle à un certain esprit de subversion.

³⁸⁸ Gérard MAUGER, *Gauchisme, contre culture et néolibéralisme*, in CRESPA et CURAPP, *L'identité politique*, PUF, 1994, p.206

Issu d'un milieu d'enseignants modestes, ses deux parents étaient instituteurs, et provinciaux, sa scolarité fut, dans un premier temps, orientée vers cette même profession. En raison de ses bons résultats il sera guidé par ses professeurs vers la préparation du concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure de St-Cloud auquel il sera reçu en 1967. Négligeant quelque temps ses études au profit du militantisme ouvrier, il s'établira temporairement en usine selon les préceptes de son courant politique d'appartenance. Le milieu des années 70 s'apparente à un assez brusque « retour à la réalité » où se mêlent désillusions, crise personnelle et nécessité d'assurer son avenir. Ainsi, il passera le capes (mais participera au boycott de l'agrégation), plus par souci de stabiliser sa situation personnelle que par « vocation » pour l'enseignement. Tandis qu'il lui apparaissait de plus en plus net que la position de professeur de philosophie n'était pas ajustée à ses aspirations, la psychanalyse a pris, à partir de 1979, une place moins « théorique » qu'auparavant dans sa vie.

Ainsi, on voudrait souligner en quoi son parcours a été marqué par différents moments de « conversion ». A la politique, dans un premier temps, ses dispositions de bon élève se transformant, à l'occasion des grandes vagues de mobilisations de Mai, en hyperactivité militante, marquée par une certaine obéissance à l'égard de la discipline de parti. Ensuite, alors que les explosions de 68 faisaient place, au milieu des années 70, à un décevant retour à l'ordre des choses, et que les ouvriers se refusaient à accomplir leur « tâche historique » il s'orientera vers un autre type d'activité « libératrice », auprès de sujets nouveaux : les enfermés de la clinique de la Borde. Cette orientation vers la psychothérapie venant enfin, à l'occasion d'une période de crise personnelle surgissant à partir de 1979, se concrétiser par un investissement dans une analyse personnelle qui débouchera à son tour sur une pratique d'analyste. Celle-ci apparaissant si l'on y pense, comme une façon, qu'il qualifiera lui-même « *d'un peu folle* », de rester fidèle à ses engagements passés. Bref, il s'agira ici de montrer que la psychanalyse permettait de résoudre une problématique qui semble s'être posée en pratique à certains enquêtés : comment rester un intellectuel subversif quand l'air du temps ne s'y prête plus vraiment ?

D) Une période subversive :

Si la période de ses études, tout comme ses débuts professionnels, furent marqués par une forte politisation associée à un rapport conflictuel à l'ordre social et aux institutions, il faut d'abord souligner qu'ils suivirent une scolarité réussie d'élève relativement docile. Produisant les efforts nécessaires pour ne pas décevoir les attentes d'une famille, et surtout d'un père, projetant sur son jeune fils des ambitions intellectuelles contrariées, notre interlocuteur a d'abord été un « bon élève ». Reçu à l'Ecole Normale de St Cloud, son arrivée à Paris a constitué une modification profonde de son environnement social qui n'a pas été sans effets. Porté par une époque où la philosophie se mêlait au maoïsme et à la psychanalyse, notre interlocuteur est passé, dans cette période, du statut d'élève studieux à celui de

militant de terrain. Docile à l'égard du système éducatif, il se montrera tout aussi docile face à la discipline imposée par son courant politique, acceptant notamment de « s'établir », au risque de mettre en péril ses études. Sans présenter, à l'époque, un avenir probable, la psychanalyse était partie prenante de l'univers culturel au sein duquel il évoluait. Perçue comme « subversive », et sans doute révolutionnaire, cette discipline, sous sa forme lacanienne notamment, faisait partie des types de discours émancipateurs qu'il fallait prendre au sérieux. Comme en témoigne son sujet de maîtrise, dirigé par Henri Lefebvre et d'orientation marxiste, les tâches intellectuelles du moment consistaient à faire converger philosophie, psychanalyse et politique, au sein d'une entreprise de subversion généralisée, tendant à mettre en cause toutes les « orthodoxies » de l'époque, qu'elles soient académique, stalinienne ou psychanalytique.

A la suite de cette période d'intense politisation et de dilettantisme intellectuel où il semblait plus concerné par l'organisation de la révolution que par la planification de son avenir, il fallut se résoudre à envisager une profession stable. Au vu de sa trajectoire scolaire, la préparation du capes s'imposait comme le choix le plus raisonnable, sans que la perspective d'enseigner la philosophie en lycée n'incarne un avenir particulièrement souhaitable. Le concours passé, c'est une seconde période qui s'enclenche au milieu des années 70, celle de l'entrée dans la vie active et des premiers renoncements. Son organisation politique en crise et les bouleversements de Mai faisant place à un retour inattendu à l'ordre des choses, il fallut, semble-t-il, répondre à un double problème : comment accéder à une situation personnelle stable sur le plan professionnel sans trahir ses engagements passés ?

« Je suis originaire du Charolais, j'étais dans ce qui s'appelait un cours complémentaire, à l'Ecole Normale de Macon, Mes parents étaient instits', dans la petite école de campagne où j'étais, c'est évidemment ce qui m'a poussé à faire les Ecoles Normales. Mon père a été en captivité pendant 5 ans, il a été instit alors qu'il aurait voulu faire plus, son frère avait fait plus, il avait fait ingénieur. J'étais quelque part voué à faire une carrière, c'est ce qui m'a fait pousser dans les études. J'étais porté par... Si j'avais été le fils du cordonnier du coin j'aurais certainement fait autre chose, tous les meilleurs étaient systématiquement orientés pour passer le concours d'entrée des EN. Ensuite deuxième sas, les meilleurs des meilleurs allaient en classe prépa, St Cloud quoi, ça s'est trouvé comme ça, moi c'était une prépa en école normale, à Nancy. C'est pour ça que j'étais à St Cloud et pas à Ulm. »

« -J'ai été reçu en 67, c'était quelques mois avant 68 évidemment. Ce qui fait que j'ai été embarqué là-dedans. Il y a tout un détour qui tient à l'époque. J'ai été pris dans le mouvement de 68. Et même pris au point que... J'ai suivi le parcours, je sais pas si vous connaissez, de l'UJCM à la Gauche Prolétarienne. J'ai été dans la GP à partir de là, et jusqu'à sa dissolution en 74. Donc j'ai un peu quitté tout le milieu universitaire, pour m'établir en usine, j'étais très loin des préoccupations de métier ou même de discipline. Voilà c'est passé par ce détour-là.

-Et au moment où vous êtes étudiant en philo, vous vous intéressiez déjà à la psychanalyse ?

-Alors d'abord, est-ce que j'ai été étudiant en philo ? Déjà c'est une question ! (rire). Bon c'était vrai pour les années de prépa. Mais après, une fois à St Cloud, j'ai été quelques mois en cours à Nanterre, j'ai fait ma maîtrise avec Lefebvre, mais Nanterre bon... Ceci dit à cette époque, je n'étais pas spécialement intéressé par la psy, enfin c'est vrai quand même que... J'étais plus interpellé, par le biais de mon organisation politique, par Althusser, comme j'avais été amené à adhérer à l'UJCML quand elle s'est créée. Bon bref, c'était sur cette base de... C'était assez étonnant d'avoir des écrits comme ceux d'Althusser, et il y avait une ouverture du côté de la psy proprement lacanienne, il y avait une espèce de renouveau, il y avait une espèce de parallélisme entre ce qui se jouait dans la psy et ce qui se jouait dans le mouvement communiste disons, le PC etc... c'était le même mouvement que faisaient Lacan, Althusser et la GP. De remettre en question les orthodoxies, Lacan mettait en question l'orthodoxie de l'IPA, avec la création de l'école freudienne, et ce qui se jouait du côté d'Althusser, il mettait en question l'orthodoxie communiste, Bon à ce niveau-là il y avait un lien, une mise en question des orthodoxies, donc c'est pas un hasard si je me suis trouvé à côtoyer ce milieu. Je me suis trouvé à aller au séminaire de Lacan en touriste, c'est par ce biais, par un côté coté subversif, que ça s'est joué. Ça touchait à la psy, à la politique et à la philo. Alors pendant un temps, effectivement ça se joue. »

«- Et votre maîtrise avec Lefebvre portait sur quoi ?

-Ahah, je ne sais plus le titre exact. « Critique du révisionnisme », un truc comme ça. C'était un mot d'ordre de la révolution culturelle chinoise (rire). C'était à l'époque hein, en plein dans les questions politiques qui se posaient, j'avais fait un truc, bon c'est pas clef mais il se trouve... quand même qu'à l'époque. Dans l'élaboration que j'avais faite j'avais introduit du Lacan, qui me venait comme ça, bon déjà là, il y avait déjà un intérêt. Bon, j'avais déjà un intérêt pour ça, Ça montre bien que j'étais dans un champ complètement politique mais en même temps, tout était lié. Si votre sujet c'est les philosophes qui lisent de la psy, il y a un troisième sujet à ajouter c'est la politique quoi, qui n'est pas seulement une médiation, je ne suis pas un repentir, je suis pas Serge July, bien que je l'ai hébergé à l'époque. Alors après, dans la retombée des choses, je me suis trouvé un peu dans l'errance, comme beaucoup, mais bon j'ai rattrapé le coup. J'avais déjà fait un mémoire de maîtrise avec Lefebvre. Mais j'étais pas dans le coup quoi. J'étais en usine quand des copains m'ont dit qu'il fallait passer le capes. Vous imaginez bien qu'à l'époque on n'avait pas du tout l'idée de sa carrière, enfin en tout cas pour moi, et pour beaucoup d'autres qui étaient militants de base. Donc j'ai passé le capes. Je l'ai eu, ce qui m'a permis d'avoir un diplôme. J'ai pas passé l'agrégé, j'ai participé à son boycott

pour des raisons politiques. »

«- Alors à partir de là effectivement, je suis revenu. Un peu à mon corps défendant au départ. J'ai d'abord été enseignant en EN. Je me suis laissé tenter. J'ai été prof d'école normale pendant 6 ans, c'était intéressant parce qu'il y avait peu d'heures de cours ! (rire). Et j'en suis venu enfin à être prof de philo en lycée. Donc j'ai fait le travail de prof de philo. Alors la psychanalyse là-dedans... Au départ j'avais pas spécialement d'accointance du côté de la psychanalyse. Mais il y a un tiers entre ça qui est tout ce mouvement politique. C'est en 73, 74, quand j'ai quitté l'établissement. Alors il y a quand même quelque chose c'est que le milieu analytique n'était pas étranger au milieu politique où j'étais. Ne serait-ce qu'à l'origine avec l'UJCML, avec les gens qui ont été au départ avec Althusser et Lacan. Il y avait un certain voisinage, même si après ça s'est bien éloigné. Et puis la retombée de l'activité militante a consisté à se retrouver dans un lieu communautaire. Dans ce qu'on appelait des communautés. Politiques, pas des trucs hippies quoi. Et là il s'est trouvé que cette communauté où j'étais, était à côté de Blois, très près de la clinique de la Borde, cette fameuse clinique dirigée par Jean Houry et Félix Guattari. C'est une clinique de psychothérapie institutionnelle, et en même temps très liée à Lacan. Une clinique assez particulière. Et là comme j'étais à côté, je suis venu à travailler dans cette institution, j'ai fait ce qu'on appelait moniteur, c'est quelque chose qui n'existe pas dans le service psychiatrique habituel. C'est en gros comme infirmier. On a fait un travail auprès des psychotiques. Et j'ai rencontré des gens, notamment Jean Claude Polack (nbp). Avec lequel on a fait un groupe qui s'appelait « Psychanalyse et politique ». Mais du point de vue professionnel, j'ai fini par retourner dans le giron scolaire, donc pendant un certain nombre d'années, la psychanalyse n'était pas vraiment à l'ordre du jour. »

L'expérience « communautaire » ayant été, vraisemblablement, peu concluante, l'activité de psychothérapeute amateur avait toutes les chances d'apparaître mieux fondée intellectuellement puisque légitimée par l'aura d'une personnalité comme Guattari, et bénéficiant d'un ancrage institutionnel. Il est très probable, par ailleurs, qu'elle présentait à ce moment une occasion de se tourner vers un type nouveau de catégories dominées : les fous et les marginaux. En effet, les aspirations messianiques fondées sur une conception du prolétariat comme sujet porteur d'une mission historique ayant fait long feu, il était toutefois possible de militer pour une cause nouvelle, celle des enfermés, de ces nouveaux damnés de la Terre dont un auteur comme Foucault avait fait un de ses objets. Les ouvriers français s'étant montrés réfractaires aux types d'émancipations proposées par les

avant-gardes politiques de l'époque, il fallait, en bon militant, trouver une nouvelle population à libérer de ses chaînes. Sans doute guidé par un tel projet, notre interlocuteur a donc effectué ses premiers pas au sein d'une institution psychiatrique orientée vers des thérapies « expérimentales ». Mais, probablement par manque de formation, ceux-ci ne purent le mener beaucoup plus loin qu'à une pratique occasionnelle. Ainsi, jusqu'en 1979, il demeura un ordinaire professeur de philosophie, animé, toutefois, par une forte volonté de militer pour « l'émancipation ». Celle-ci s'affirmant, paradoxalement, à l'occasion d'une période de crise personnelle débouchant sur la nécessité d'entamer une analyse.

II) Rester fidèle à 68 dans une période de crise :

Au cours de l'entretien qui dura environ deux heures, la question de Mai 68, de ses causes et de sa portée a occupé une place prépondérante, ce qu'il faut expliquer par des investissements affectifs et personnels forts. Ainsi, en abordant la question des suites et des « retombées » des mobilisations, notre interlocuteur a progressivement adopté un ton dont la gravité montrait, sans beaucoup d'ambiguïtés, qu'il s'agissait d'un thème associé à des souvenirs douloureux.

Plus encore que le milieu des années 70, la période du début des années 80 correspond à un moment où se nouent crise personnelle et désillusions politiques. En effet, n'incarnant pas seulement un retour à l'ordre social mais un moment de réaction assez brutale signant, selon toutes vraisemblances, l'expansion victorieuse d'un libéralisme débridé dans les pays capitalistes et la défaite de ceux qui tentèrent de s'y opposer, les années 80 ont accouché d'un monde nouveau. Malgré l'arrivée, deux ans plus tard, de la gauche au pouvoir, la subversion n'était plus vraiment dans l'air du temps et les différentes issues « contre culturelles » envisagées par les militants donnaient à voir quelques signes d'épuisement. Ainsi, ceux qui ne pouvaient se résoudre à se plier à ce nouvel ordre du monde se trouvèrent bien isolés, politiquement et intellectuellement, situation qui eut certaines conséquences sur le plan psychologique.

En thérapie durant 10 ans, ce travail sur soi prendra fin au début des années 90. Sans doute conscient

d'avoir affaire à un analysant « intellectuel » et mieux armé qu'un autre pour manier les textes théoriques issus du corpus freudien ou lacanien, l'analyste de notre interlocuteur lui proposera d'intégrer le milieu par le biais d'un travail en commun. S'il est certes assez difficile d'avoir accès aux types de relations qui se sont tissées entre les deux individus rendant possible une telle proposition, on peut toutefois supposer qu'un patient professeur de philosophie, normalien de surcroît, avait plus de chance qu'un autre d'attirer l'attention.

Ainsi, il apparaît que la possibilité d'envisager la profession d'analyste fut associée à son statut de professeur de philosophie à au moins deux niveaux. Celui-ci, en tant qu'il était lié à la possession d'un capital savant et impliquait une certaine aisance dans le maniement des concepts, facilitait un investissement dans un nouvel univers théorique. De plus, il s'agissait d'une reconversion possible pour un professeur commençant à éprouver quelque lassitude. Toutefois, ce n'est, comme on va le souligner à présent, pas seulement l'enseignant qui s'est converti à la psychanalyse, c'est aussi le militant.

« -La fin des années 70, c'était pas facile à vivre. Je ne sais pas si à votre âge on peut encore saisir ça, comment... Ce qui s'était inauguré en 68, cette espèce d'élan. Comment dans ce décours des choses, on avait l'impression de sortir d'un... Je dirais pas d'un rêve, mais de sortir d'un élan et de se dire « bon, mais comment on va survivre ? », grosso modo. Là-dessus j'ai toujours le projet d'écrire quelque chose qui s'appellerait « 68 sens », en jouant sur le mot « jouissance ». Professionnellement j'avais quand même rétabli la situation, mais psychiquement et intellectuellement, c'était pas si évident. Je me suis plongé dans les livres. Je vous dis tout ça parce qu'il y a une double série de causes pour expliquer comment j'en suis venu à entamer une analyse à partir de 79. »

« -C'est d'une part... Bon, c'est pas souvent dit, mais ça concerne des gens. C'était peut-être une façon de travailler cette chute, ce retour à cette case départ, le monde inauguré par les années 80. Et puis aussi, j'avais des grosses difficultés avec l'épouse que j'avais à l'époque. Bon c'est pas le lieu d'en parler, mais simplement, c'était quelqu'un d'extrêmement suicidaire. Il y avait une impasse psychique, c'était quand même la raison déterminante. J'ai pas fait une analyse pour me donner un surcroît de vernis analytique, et m'autoriser quoi que ce soit, mais parce que j'en avais besoin, d'abord pour ça. Il y

avait ce fond de dérélition lié à ce discours historique. J'ai donc fait une analyse à X, et puis quelques années plus tard, elle est arrivée à son terme, ou à « un » terme. Après bon, l'analyse prend d'autres formes. Bon il se trouve qu'une analyse ne se termine pas forcément par la pratique d'analyste. »

« -Le psy avec qui j'étais m'a proposé de fonder une association analytique sur X, c'était après la mort de Lacan, on savait plus trop où on en était au niveau de la psy. J'étais amené à fonder avec mon analyste la Bibliothèque de psychanalyse de X, il y avait tout un travail sur les textes. Mais d'un côté ça me coinçait d'une certaine manière. En 91 il a fallu que je prenne mes distances avec ce lieu, et puis je me suis plus branché sur ce que se passait à Paris et enfin je me suis installé comme analyste, voilà le parcours. Alors au départ j'étais encore dans l'enseignement, j'ai donc continué à faire enseignant mais en prenant un mi-temps quoi, j'étais à cheval sur les deux, jusqu'au point où j'ai pu larguer l'enseignement,

-Mais au départ la perspective de devenir analyste n'existe pas.

-Ah pas du tout, non non ça m'est venu après mon analyse, j'avais pas du tout cette idée à la base, bon je dirais pas que « je » suis analyste parce que c'est idiot de dire « je suis », mais on s'efforce de favoriser des actes analytiques. Mais heu... D'être dans cette position-là, il me semble que, quelqu'un qui se dit « je vais faire une analyse pour devenir analyste », c'est plutôt suspect. Enfin j'en reçois des gens, des psychologues par exemple, et ils se disent « bah ouais forcément, il faut faire une analyse ». Et après, il y a cette idée saugrenue comme dirait Lacan. Moi j'ai d'abord fait une analyse pour m'en sortir, et après voilà, au terme d'une analyse, si on l'emmène jusqu'à un certain point, on peut pratiquer. »

III) « La psychanalyse, c'est comme un engagement, un peu fou peut-être »

Ici, on voudrait montrer qu'une pratique d'analyste présentait quelques propriétés jugées positives. En

rupture avec un conformisme universitaire auquel il s'était opposé durant ses études, elle pouvait incarner une survivance de l'esprit de cette époque. Offrant un débouché possible sur un nouveau métier, il s'agissait, par ailleurs, d'une solution pour rompre avec un quotidien jugé répétitif de professeur de lycée. Associée à la cause de l'émancipation humaine, elle incarnait par ailleurs, une façon de rester militant d'une cause, tout en s'appuyant sur une tradition de pensée débarrassée des naïvetés, et sans doute du dogmatisme, de l'extrême gauche maoïste.

Ici, l'idée d'abandonner l'enseignement par le biais d'une activité d'analyste est assumée. Durant 10 ans notre interlocuteur a combiné ces deux activités, commençant à recevoir des analysants à l'issue de sa propre thérapie et participant à différents travaux théoriques collectifs, à Paris et en province. Ainsi, si l'on peut supposer qu'il disait vrai en affirmant ne pas avoir eu d'autre « projet » en entamant ce travail que de trouver du soutien, les intérêts spécifiques qui pouvaient lui être associés sont apparus progressivement. Toutefois, et comme on pouvait s'en douter, cette nouvelle profession fut loin d'impliquer une rupture totale avec la philosophie ou ses investissements politiques passés. Il s'agissait même d'un de leurs prolongements possibles.

« -Et avant la psy, vous aviez des critiques à formuler à l'égard de la philo ? Le fait d'être prof de philo, ça vous allait ?

-A la philo, non. J'avais des critiques à l'égard de l'université, même si pour moi ça se posait pas tellement à l'époque car on avait autre chose à faire qu'à penser à notre carrière, Mais il y avait une certaine jouissance des textes, j'avais la critique qui se portait contre les notables, les mandarins comme on disait. J'étais à Nanterre quand on a foutu la poubelle sur la tête à Ricœur, que j'aime bien par ailleurs. J'étais au mouvement du 22 mars, bon même si j'étais pas trop là, l'UJCML nous emmenait plutôt du côté de l'usine. Ceci dit Ricœur j'ai pu en lire des trucs, c'était pas la philo comme telle qui posait problème. J'ai pu l'accepter parce que la discipline m'intéressait, mais les consignes académiques... J'ai passé mon temps avec les élèves à lire et à parler, mais

j'ouvrais pas mon cartable, il s'agissait pour moi de philosopher, non de faire de la philo. J'engageais les élèves à travailler avec moi, le philosophe en soi ne m'a jamais posé problème. Je l'ai pas rejeté comme tel, en revanche le discours universitaire, ça oui, dans un premier temps j'étais contre au sens politique, et dans un deuxième temps, je l'étais en vertu de la psychanalyse. On s'efforce d'être dans un dispositif sans maître, enfin dans le meilleur des cas, et ça c'est pas contradictoire avec une façon de philosopher, quoique ce soit pas sur le même terrain non plus

-Et le métier de prof de philo ?

-Le métier de prof ? Ça m'emmerdait royalement d'avoir les contraintes, de corrections etc..., d'être dans une position institutionnelle difficile, ça je l'ai mal vécu. Plus ça allait plus c'était dur. Mais en même temps j'ai beaucoup aimé être dans cette position qui m'obligeait à être dans un exercice de pensée constant, certains ça faisait trente ans qu'ils lisaient le même cours, moi c'est un exercice de pensée qui m'a fait tenir le coup. Mais les corrections de copie quand on est en term' c'est énorme en philo, moi je passais un temps infini, je pouvais passer une heure ou deux sur une copie. Mais en revanche la position elle-même de prof, ça me gêne pas de parler, mais pas dans les conditions dont c'était donné. Et puis dans la psy on est dans une position inverse, comme prof on parle et comme psy on se tait quoi. Mais enfin on est dans une toute autre position, j'ai toujours aimé être dans un écart comme ça. De pas mettre tous mes œufs dans le même panier, je pense d'ailleurs qu'un psy doit toujours être dans un écart par rapport à ce qu'on attend de lui. Il y a des psy qui viennent me voir, pour savoir s'ils sont bien dans la norme, c'est bizarre.

-Et donc pendant un temps vous étiez prof de philo et analyste.

-Oui à partir de 91. Ça a duré quand même une dizaine d'années, alors j'ai joué d'un subterfuge pour partir plus tôt. J'ai joué d'une retraite anticipée, comme j'avais eu 4 enfants, j'ai eu ma retraite 4 ans avant. Et puis j'avais de moins en moins envie de faire le prof, bon ça a quand même duré une dizaine d'années. »

« -Et aujourd'hui vous suivez ce qui se passe en philo ?

-Oui, enfin je lis des tas de truc, philo ou pas philo, mais en philo oui. Bon par exemple Derrida évidemment, après c'est pas un nouveau, certains disent qu'il y a une psychanalyse derridienne. Bon actuellement je lis Badiou, je trouve que Badiou est intéressant, pour des tas de raisons. Je vais pas dire que je suis d'accord avec tout ce qu'il dit. Bon pas du tout les philosophes médiatiques, Onfray et compagnie.

-Et vous, politiquement, vous n'avez plus rien fait ?

-Non non je ne suis pas dans une orga quelconque, en revanche je participe à des choses, des manif, mais j'ai pas d'activité organisationnelle. Il n'y a pas grand-chose qui corresponde à ce que j'aimerais, je suis resté une espèce de... J'aurais surtout envie de transmettre quelque chose aux générations futures. De ce que signifie, cette espèce d'élan, cette impulsion politique qu'il y avait à l'époque, j'ai écrit des trucs là-dessus... Bon j'écrirai sans doute jamais vraiment, c'est comme un rhizome qui court qui court, c'est pas une « fidélité » ça c'est un terme de Badiou. Ce qui me semble assez triste à cette époque, c'est qu'il n'y a plus vraiment de désir qui emporte et qui fait tenir debout, enfin on fait avec et de la manière la moins con possible. Mais quand il y a un mouvement quelque part comme en 95, je replonge là-dedans La psy c'est comme un engagement, un peu fou peut-être. C'est pas raisonnable quelque part, quand on a passé des années à payer pour raconter des trucs, et puis qu'à la fin on se dit que le mec qui est en face on s'en fout et qu'on se dit « tiens je vais occuper cette place », faut être un peu givré, de même qu'il faut être un peu givré pour descendre dans la rue, faire des barricades. C'est ce que j'appelle, une vie qui vaut la peine d'être vécue, plutôt que la recherche d'un plaçou quoi, bon ça s'accompagne de beaucoup de mélancolie évidemment, mais il me semble que, dans une analyse, on amène quelqu'un à pouvoir tenir sans se faire d'illusion, à pouvoir se tenir. Il y a un patient qui me disait, « je suis là pour pouvoir tenir de rien dans l'ouvert », une belle formule, c'est un peu fou »

Cet engagement « un peu fou », associé à la lecture d'Alain Badiou, auteur pour qui la défense de l'esprit philosophique de Mai 68 est apparemment un cheval de bataille, est à n'en pas douter une façon de rester fidèle au militant que l'on a été. Successivement déçu, ou lassé, par la philosophie universitaire, le prolétariat, la révolution et la profession d'enseignant, notre interlocuteur a sans doute trouvé dans la psychanalyse, une façon de « se tenir, sans se faire d'illusions », en permettant à d'autres de sortir d'impasses analogues à celle qui s'est présentée à lui dans les années 80.

Peut-on analyser des analystes ?

Pourquoi s'engager dans une analyse et s'installer, par la suite, de l'autre côté du divan ? A ces questions, on tendrait à apporter toutes les réponses de bon sens qu'encouragent la définition ordinaire de ce style thérapeutique, comme les discours des agents concernés, la plupart du temps fondés sur la dénégation des intérêts spécifiques qui lui sont associés. Exploration libératrice de son inconscient, quête individuelle vouée à faire émerger la « vérité du sujet »³⁸⁹, tentative pour s'extirper de difficultés personnelles, l'expérience analytique se présente d'abord comme un processus conforme aux canons dessinés par ses principaux théoriciens.

Pourtant, à y regarder de plus près, et en étudiant le rapport particulier d'agents dotés culturellement à cette exploration de soi, il apparaissait que se limiter à l'échelle de « l'individu » revenait à ignorer l'essentiel tant les savoir-faire acquis, les réseaux de connaissances, la légitimité, intra et extra-académique, bref, les différents types de capitaux accumulés lors d'une analyse, pouvaient se trouver valorisés, dans cet espace professionnel comme à l'université.

Ainsi, s'en tenir à mobiliser les instruments, inclinant aux explications psychologues, que propose la psychanalyse elle-même pour élucider le « *désir d'analyse* » des agents, c'était s'exposer à mettre de côté, d'une part, la diversité des rapports à une position qui, du fait de son ancrage institutionnel n'est jamais indépendante d'une position de pouvoir, et d'autre part les facteurs « externes » liés au contexte politique, aux rapports de forces entre disciplines, aux pulsions et aux dispositions qu'importent les agents dans un espace relativement autonome. L'enquête réalisée tendait à montrer que ces investissements ne trouvent pas seulement leur principe dans les troubles d'une « intériorité » en crise mais dans la logique d'un espace social disposé à susciter des avènements possibles et à engendrer des croyances nouvelles.

³⁸⁹ Selon une formule fréquemment utilisée par Jacques LACAN dans son séminaire, et souvent reprise lors des entretiens.

Chapitre 5

Le tournant des années 80

« Une des choses qui nous a beaucoup étonné-moi un peu moins parce que, en tant que sociologue professionnel, il me faut bien être un peu spinoziste, accepter les tendances immanentes du monde- c'est le renversement qui a conduit d'une doxa radicale, subversive, révolutionnaire, à une doxa néolibérale, tout aussi radicale et oppressive »

Pierre Bourdieu³⁹⁰

I-La transformation du marché des biens savants :

Les données relatives à la période de la fin des années 70 et du début des années 80 permettent de mettre en évidence deux phénomènes concomitants : une baisse notable du nombre de postes ouverts aux concours de l'enseignement et une diminution de la proportion de reconversions intellectuelles opérées par les individus reçus. Une telle situation pouvait recevoir des explications offrant toutes les apparences du bon sens : comme il était plus difficile qu'auparavant d'être admis au capes ou à l'agrégation, les agents ayant franchi cette barrière eurent à produire des efforts plus importants que leurs prédécesseurs. Les diplômés de cette nouvelle période étant, à n'en pas douter, les plus travailleurs et les plus attachés à leur discipline d'appartenance, ils furent, par conséquent, les moins disposés à l'abandonner. Un tel type d'explication souffrant bien entendu du défaut de

³⁹⁰ Cité dans Jacques BOUVERESSE, *Bourdieu, savant et politique*, Agone, 2003

laisser de côté l'ensemble des modifications contextuelles associées à cette période. Ainsi, on voudrait mettre l'accent sur les transformations de l'espace savant qui ont déterminé, bien plus que le degré d'attachement des individus à la philosophie, les carrières possibles.

Comme le souligne Anna Boschetti « *les études sur le structuralisme situent le déclin du phénomène au milieu des années 1970, en s'appuyant sur des indicateurs divers : percée des « nouveaux philosophes » ; reflux de l'althusserisme, de l'anthropologie, de la psychanalyse, de la linguistique, crise de la transdisciplinarité et de l'aspiration à une science de l'homme unitaire ; retour du sujet, de l'humanisme, du religieux, de la conception traditionnelle de la philosophie (questionnement éthique et métaphysique, quête de sens, « herméneutique ») aboutissant à la récupération de philosophes comme Lévinas et Ricoeur³⁹¹ »*. Si la philosophie du début des années 70, dans son ouverture à de multiples courants de pensée semblait offrir un espace de liberté permettant de laisser libre cours à sa créativité et à toutes formes de métissages, y compris les plus improbables, la décennie suivante fut marquée par un repli de la discipline sur elle-même.

A cela s'ajoutaient des évolutions qui peuvent sembler purement « théoriques » mais qui recourent en réalité des reconfigurations idéologiques. Tandis que les figures principales de la pensée française des années 70 se donnaient pour mission de produire un discours à vocation subversive, le paysage des années 80 est radicalement différent. L'heure n'étant plus à l'engagement, à la « déconstruction » ou à la critique sociale mais, pour une partie importante des auteurs mobilisés et acquérant une certaine visibilité dans cette période, à la dénonciation des errances du « marxisme » et à un nouveau mode de justification de l'ordre social fondée sur une redéfinition de la fonction des intellectuels. Sous la bannière de Kant notamment, on assiste à un « *retour à l'idéalisme moral le plus traditionnel et à l'humanisme moralisateur qui l'accompagne : il s'agit de rendre leur lustre aux philosophies de la conscience en récusant la barbarie de ces philosophies irresponsables qui, au nom de Marx, Nietzsche et Freud, avaient sapé le fondement de la raison* »³⁹². Évolutions idéologiques auxquelles s'ajoutaient le phénomène institutionnel de l'autonomisation des disciplines d'accueil étudiées précédemment qui, ayant commencé à produire leurs propres diplômés à la fin des années 60 se trouvèrent, dix ans plus tard, moins disposées à accueillir des transfuges issus de la philosophie.

Ainsi, on cherchera à mettre en lumière les modifications qu'a connu le champ philosophique au sein d'un espace intellectuel lui-même en transformation et à les mettre en lien avec les trajectoires des apprentis de cette génération. Les attaques répétées contre les sciences humaines notamment,

³⁹¹ Anna BOSCHETTI, *Du réalisme au post-modernisme*, op.cit.

³⁹² Bernard SICHERE, *Le moment lacanien*, Grasset, 1983

mais aussi contre les audaces politiques de ce qui a été qualifié par certains de « pensée 68 »³⁹³ ont apparemment découragé une partie non négligeable d'individus de mobiliser leur savoir philosophique pour étudier autre chose que les auteurs de la tradition, dialoguer avec d'autres courants de pensée ou prendre position politiquement. Situation apparemment paradoxale puisque, tandis que, du champ philosophique, et du champ intellectuel en général, n'ont cessé d'émaner des discours faisant la part belle à la liberté des individus et dénonçant, sans beaucoup de nuances, les errances « totalitaires »³⁹⁴ de ceux qui tentèrent de penser les contraintes qui pèsent sur les hommes, les marges de liberté des philosophes eux-mêmes se sont fortement réduites par rapport à une période soupçonnée de ne laisser que peu de place à l'autonomie individuelle.

Cette réduction des possibles ouverts aux individus dans cette période sera illustrée par les trajectoires de deux philosophes formés au début des années 80 : Pierre Henri Castel et Mme A³⁹⁵. Ceux-ci, au delà de leur formation de base, font partie des rares individus de cette génération à être liés, de façon plus ou moins étroite, à deux disciplines, la psychanalyse et les sciences de l'éducation. Les entretiens réalisés avec eux ont permis d'établir que leurs parcours relativement chaotiques et, surtout pour la seconde, leurs positions institutionnelles mal assurées, ne sont pas sans liens avec la fermeture du champ philosophique coïncidant avec le début de leur carrière. Celles-ci furent marquées par des moments de crises et de tension psychologique qui trouvaient moins leur principe dans les troubles de « l'intériorité » que dans le décalage entre leurs dispositions et l'état du marché. Une dizaine d'année seulement après l'effervescence intellectuelle post 68, s'ouvrir à une discipline concurrente semblant exposer un jeune philosophe à quelques sanctions. Ces deux études de cas seront autant d'illustrations des propriétés de cette nouvelle période philosophique.

II) Agrégés et certifiés au début des années 80, une génération sans perspective ?

Tandis que les années 70 avaient, comme les chapitres précédents l'ont montré, tous les aspects d'une ouverture des avenir possibles, la plupart des entretiens réalisés avec des enquêtés issus de la génération suivante (N=20) tendaient à révéler des types de trajectoire marqués par une réduction

³⁹³ Luc FERRY, Alain RENAUT, *La pensée 68*, op.cit.

³⁹⁴ Michael Scott CHRISTOFFERSON, op.cit.

³⁹⁵ Enquêtée dont on a conservé l'anonymat en raison de la dimension personnelle des thématiques abordées durant l'entretien.

des possibilités de carrière, les agents se décrivant la plupart du temps comme des étudiants entretenant un rapport anxieux et incertain à l'avenir.

« J'ai passé les concours l'année où il y avait le moins de poste en 79, je les avais ratés en 78. Alors je vous le dit quand même, il y avait 20 poste à l'agrég et 20 au capes, moi je n'ai eu que le capes et beaucoup n'ont eu rien du tout. Alors voilà c'était la pire des années, après ça a augmenté un peu. C'était vraiment une période noire, et j'avoue que je regrettais de m'être engagée là dedans, au fond de moi, dans la philo et puis dans l'enseignement, mais dans la philo particulièrement. Alors c'était pas tellement pour la philo, c'était par rapport à ça, ce problème de postes, après bon bah je me suis rattrapée en faisant de la philo en école normale, mais bon c'était une institution décadente en 81. A deux ou trois ans près on n'a pas les mêmes histoires. Je suis pile dans les mauvaises années. Pour moi le repère c'est le bac en 73, on a commencé à voir le chômage monter en flèche. Tout le monde nous a dit « tout est bouché », rien n'est possible ! C'était le discours, « vous aurez rien vous pourrez rien faire » ! C'était comme ça partout. Même dans le domaine de la culture, moi je voulais être bibliothécaire, dans les bibliothèques il n'y avait pas de poste, tout était toujours très difficile, bon et puis moi j'étais pas du genre à aller dans le commerce, c'était pas du tout ma culture. Et de fait depuis 73, j'ai toujours tout vécu dans la difficulté, absolument tout »

(Femme, certifiée en 1979, ENS Sèvre)

« Les années 80 c'est le début d'un moment extrêmement réactionnaire. Tous les gens cannent, Lacan, Barthes, Sartre... Foucault plus tard, c'est le moment du « Débat » par exemple, c'est le moment du bilan des années 70. Moi, si je peux dire des choses comme ça, j'ai vraiment eu l'impression que c'était le retour des grincheux, une époque de grincheux. Bon je suis d'accord il y avait tout et n'importe quoi dans cette effervescence de la philo, dans la « french theory », que j'ai aussi vue aux États-Unis. J'ai failli partir à une époque m'installer aux États-Unis, tellement je trouvais que Paris était sinistre, il y avait un retour à cette curieuse médiocrité élitiste dans le milieu philosophique, les petites guéguerres entre les analytiques et ceux qui considéraient que c'était le démon, le diable, sans rien lire, et puis, il n'y avait plus de... pour des raisons politiques, une sorte de deuil de l'utilisation de la théorie pour changer la vie. Et donc déjà le déclin de l'intérêt pour les sciences humaines qui paraissaient à la fois irrationnelles, stupides, vieilles. »

(Homme, agrégé en 1982, ENS Ulm)

Ces extraits d'entretien voulaient illustrer deux aspects fondamentaux de l'évolution du contexte intellectuel : la réduction des perspectives de carrière liée à une diminution de la demande institutionnelle et le mouvement de réaction politico-intellectuelle, globalement hostile à l'humeur anti-institutionnelle des années 70. Double mouvement se reflétant, comme on va le voir, dans les flux de trajectoires des agents diplômés avant la « seconde explosion scolaire » dont la plupart des auteurs situe le début autour de 1985. Dans le « *Destin des générations* » Louis Chauvel souligne les particularités des carrières des diplômés dans cette période spécifique. Si la perspective de cet ouvrage est plus globale que la nôtre, elle met en lumière une logique présente au sein du champ

intellectuel.

Pour les gens d'une quarantaine d'année d'aujourd'hui³⁹⁶, issus des cohortes situées entre les deux explosions scolaires, nés à la charnière des années 50 et 60, la situation pourrait n'être guère confortable. Ils sortirent du système éducatif à la fin des années 70 avec à peu près autant de titres que leurs aînés de 10 ans (16% de diplômes du supérieur dans les deux cas). A leur entrée dans le monde du travail, ils étaient dénués d'avantages scolaires sur leurs aînés qui, eux, avaient l'expérience en plus. (...) Le restant de la carrière de ces quadragénaires d'aujourd'hui, on peut le craindre, risque d'être confrontée à une nouvelle concurrence inattendue : leur situation difficile à l'entrée dans la vie risque fort de se prolonger pour la fin de leur carrière professionnelle.

Ici, on a donc fait le choix d'axer notre examen sur les agents diplômés entre 1980 et 1985. Le début de ces 5 années est marqué par un nombre de postes ouverts aux concours exceptionnellement bas (25 agrégés et autant de certifiés en 1980, 33 agrégés et 45 certifiés en 1981) puis par une forte augmentation des postes ouverts au capes (110 en 1985) et par un progrès, plus modeste, des postes ouverts à l'agrégation (47 en 1985). A partir de 1985, le nombre de poste dans son ensemble tend à augmenter (60 agrégés en 87 et 88, 72 en 89, 100 certifiés en 1989). Cette évolution des recrutement étant liée à la seconde explosion scolaire qui a bouleversé l'économie de l'enseignement, plus particulièrement du secondaire.

« Les observateurs attentifs de l'école française n'ont pas tardé à le signaler : c'est bien à une seconde explosion scolaire que l'on assiste dans l'enseignement secondaire entre 1985 et 1995, comparable à celle qui a eu lieu dans les années soixante. À l'époque en effet, la fréquentation du collège s'est très rapidement généralisée. Si un peu plus de la moitié seulement d'une classe d'âge entre en 6^e en 1962, c'est le cas dès 1973 de la quasi-totalité des élèves à l'issue du primaire. Au lycée, la proportion de bacheliers dans une génération a elle aussi doublé en dix ans (de 10 % en 1959 à 20 % en 1970). Et dans le même temps, les effectifs des universités ont triplé (de 215 000 en 1960 à 640 000 en 1970). Vingt-cinq ans plus tard, la seconde explosion scolaire ébranle elle aussi plusieurs étages du nouveau système éducatif. Sa conséquence la plus frappante est sans doute la massification des lycées, qui s'accompagne d'un nouveau doublement du taux d'accès au baccalauréat (de 31 % d'une classe d'âge en 1986 à 63 % en 1995). Les transformations de l'enseignement professionnel y ont beaucoup contribué : les effectifs des classes préparant au CAP s'effondrent vite (de 460 000 en 1980 à 70 000 en 2000) au profit des classes préparant au BEP (440 000 en 2000) et au nouveau baccalauréat professionnel (175 000 en 2000). Enfin, l'enseignement supérieur connaît lui aussi sa seconde explosion, en passant d'un million d'étudiants en 1980 à deux millions en 2000³⁹⁷. »

Aussi, on pouvait avancer que les diplômés de la première moitié de la décennie 80 ont fait leur entrée dans les conditions les moins propices au développement de leur carrière.

³⁹⁶ Louis CHAUVEL, *Le destin des générations*, PUF, 1998

³⁹⁷ Tristan POUILLAEC, Claire LEMAITRE, *Retour sur la seconde explosion scolaire*, Revue française de pédagogie, 2009, numéro 167

Durant ces 5 années, 148 agents ont été reçus au concours de l'agrégation, 41 ont obtenu les deux concours la même année et 38 certifiés ont obtenu l'agrégation. 358 agents ont été reçus au concours de capes, parmi eux, 48 ont obtenu l'agrégation dans les années suivantes. Au total, 585 agents ont donc été reçus à un concours ou aux deux.

	1980	1981	1982	1983	1984	1985	Tot
Agrégés	17	19	27	25	30	30	148
Agrégés+ certifiés	6	4	10	11	4	6	41
Agrégés certifiés précédemment	2	10	4	6	5	11	38
Tot	25	33	42	42	38	47	227

	1980	1981	1982	1983	1984	1985	Tot
Certifiés	10	40	79	72	55	102	358
Agrégés+ certifiés	6	4	10	11	4	6	41
Certifiés agrégés années suivantes ³⁹⁸	9	1	10	6	10	2	38
Tot	25	45	99	89	69	110	437

Si l'on considère la question des reconversions intellectuelles, la première moitié de la décennie 80 donne à voir une situation bien différente de la période précédente. Sur l'ensemble des agrégés et certifiés, on a seulement pu dénombrer 10 reconversions intellectuelles soit seulement 1,7% du total³⁹⁹. Cette situation nouvelle s'expliquant par la convergence d'éléments liés aux transformations du champ intellectuel : l'autonomisation des disciplines ayant accueilli des philosophes dans la

³⁹⁸ Ici on n'a considéré que les agrégés jusqu'à l'année 1985

³⁹⁹ On a par ailleurs pu noter que le nombre d'agents ayant passé le concours de l'ENA est resté quant à lui relativement constant.

décennie précédente, la réduction de la demande institutionnelle et la vague d'hostilité aux sciences humaines contribuant à transformer les rapports entre disciplines. Dans le tableau suivant apparaissent, comme précédemment, les cas de reconversion avec la dernière position institutionnelle occupée par les agents ainsi que la date d'obtention des concours.

<u>Nom</u>	<u>Date</u>	<u>Poste</u>
Frédérique Matonti	1980	Professeur Sociologie/Science politique Université Paris 1
Sabine Prokhoris	1980	Psychanalyste
Sophie Ernst	1981	Maître de conférence Sciences de l'éducation IUFM de Créteil
Nadia Lamm	1982	Maître de conférence Sciences de l'éducation Université de Rouen
Jean Pierre Marcos	1983	Psychanalyste/Maître de conférence en philosophie Université Paris 8
Daniel Calin	1983	Maître de conférence Sciences de l'éducation IUFM de Picardie
Stéphane Thibierge	1983	Psychanalyste/Maître de conférence en psychopathologie Université de Poitiers
Marc Agostini	1984	Maître de conférence Sciences de l'éducation IUFM de Lorraine
Dominique Méda	1985	Professeur Sociologie Université Paris Dauphine

Philippe Foray	1985	Maître de conférence Sciences de l'éducation Université de Saint-Étienne
----------------	------	---

Ainsi, tout se passe comme si le début des années 80 constituait, dans la continuité du milieu des années 70, une période où le désarroi militant s'est approfondi et la condamnation des sciences humaines s'est faite de plus en plus visible.

III) Des changements dans l'air du temps :

« Années d'hiver » ou « grand cauchemar »⁴⁰⁰, la décennie 80 est fréquemment présentée comme un mouvement global de réaction signant la fin d'un cycle politique. S'il n'est pas certain qu'on pourrait lui opposer un supposé « grand rêve » des années 70, il demeure assez clair que, sous de nombreux aspects, celui-ci s'apparente à un brusque « retour de bâton » venant sanctionner les optimismes et décevoir les espoirs produits par une période libertaire et subversive. A bien des niveaux, le nouveau monde qui s'ouvre à partir de 1978 n'a pas grand chose de commun avec celui qu'avait imaginé la génération des barricades, des grèves et des usines occupées. Sur le plan culturel, politique, économique et, bien entendu, intellectuel, il en est même l'opposé. Politiquement, d'abord, cette période inaugure, pour une partie non négligeable des élites militantes, un moment de conversion collective au « réalisme » politique et économique :

« Serge July a conduit peu à peu Libération de « Sartre à Rothschild », avant d'en faire finalement les frais. Alain Geismar a été Monsieur Informatique à la Direction générale des télécommunications. François Ewald a si bien théorisé le libéralisme « assurantiel » qu'il s'est fait tête pensante du Medef. Jean-Pierre Bamberger est devenu le bras droit d'Agnès b., et Benny Lévy, fondateur de la GP et le plus redouté de ses dialecticiens s'est consacré jusqu'à sa disparition récente à l'étude du Talmud. Chez les anarcho-maoïstes, le docteur René Frydman a conçu Amandine, le premier bébé éprouvette, et Blandine Kriegel s'est faite la philosophe de l'État de droit préféré par l'Élysée (avec des rapports pour Mitterrand puis Chirac). Ancien de Vive La Révolution, Roland Castro est passé urbaniste en chef de la gauche de pouvoir, pendant que Stéphane Courtois affûtait une rage anticommuniste qui en fera le maître d'œuvre du tristement célèbre « Livre noir du communisme » en 1998. Les trotskistes ne sont pas en reste, d'Henri Weber devenu sénateur socialiste, et désormais habilité à pourfendre les « illusions de l'extrême gauche », à Edwy Plenel longtemps à la tête du Monde ou même Michel

⁴⁰⁰ Félix GUATTARI, *Les années d'hiver*, Les prairies ordinaires, 1986 François CUSSET, *Le grand cauchemar des années 80*, La Découverte, 2006

Field glissant du militantisme lycéen au pouvoir médiatique. La suite est à l'avenant, Michel-Antoine Burnier et Jean-François Bizot sont passés de l'UJCM à Actuel, Bernard Kouchner de l'UEC à Médecins sans Frontières et au ministère de la République, Henri Vacquin de la même UEC à la communication politique d'État, André Glucksmann de La Cause du Peuple à la défense des fusées Pershing américaines, Philippe Sollers du maoïsme littéraire de Tel Quel aux cercles balladurien des années 90 et Pierre André Taguieff de l'anarcho-situationnisme au chevènementisme patriote de la Fondation du 2 mars. Sans oublier les ex-communistes plus orthodoxes Catherine Clément, Annie Kriegel ou Alexandre Adler, devenus les plus violents ennemis de toute critique sociale, du Figaro à France Inter⁴⁰¹.

S'agissant de la redéfinition de l'espace intellectuel dans cette période, on pouvait distinguer un certain nombre d'éléments déterminants. D'abord, il fallait voir qu'ils ne se limitaient pas à la sphère philosophique mais étaient liés à un mouvement politique général englobant les secteurs économiques et culturels⁴⁰². Ensuite, au sein de l'espace savant, il fallait mettre en avant les liens entre des évolutions apparemment indépendantes mais présentant une cohérence globale dans leur commune opposition à l'humeur idéologique des années 70.

D'abord, la fin de cette décennie est marquée par l'apparition d'une « nouvelle philosophie » portée par des auteurs comme Maurice Clavel, André Glucksmann ou Bernard Henri Lévy se donnant pour mission de dénoncer les errances, tant intellectuelles que politiques, de leurs prédécesseurs et inaugurant de nouveaux rapports entre producteurs de biens savants et grands médias. L'année 1977 est celle de la publication de deux ouvrages : « *Les Maîtres penseurs* », d'André Glucksmann et « *La barbarie à visage humain* » de Bernard Henri Lévy. Qui veut comprendre le type de doxa intellectuelle que ces « nouveaux philosophes » ont contribué à renforcer, tout en en constituant le produit, ne saurait laisser échapper la ligne philosophico-politique qui se dégage de tels textes. Selon Michael Scott Christofferson, celle-ci est à mettre en lien avec un moment de l'histoire intellectuelle française où une bonne partie de l'*intelligentsia* du pays s'est recentrée sur la lutte contre le *totalitarisme* tout en inaugurant un nouveau type de rapports entre intellectuels et médias⁴⁰³. En effet, des hebdomadaires comme *L'Express* ou *Le Nouvel Observateur* ont eu un rôle décisif dans l'implantation de cette nouvelle mode savante au sein de l'espace public. Sous couvert du statut proclamé de porte-parole d'une gauche rénovée que lui a procuré le parrainage initial de Sartre, *Le Nouvel observateur* n'a cessé de prôner le « dépassement du marxisme », idéologie qui n'a fait qu'entraver une gauche désormais archaïque et démodée. En offrant une tribune publique à ces penseurs d'un genre nouveau, ce journal contribuait au brouillage des frontières entre les

⁴⁰¹ François CUSSET, op.cit.

⁴⁰² Sur ce point, voir Laurent MARTIN, *Vers un régime intellectuel des arts ? Dans* Christophe CHARLES, Laurent JEAN-PIERRE, op.cit.

⁴⁰³ Michael Scott CHRISTOFFERSON, op.cit.

intellectuels devant leur prestige à la reconnaissance par le champ scientifique et des prétendants impatients, dont la position « d'outsider » incitait à emprunter la voie détournée du plébiscite public.

Dans le même temps, un courant moins visible sur le plan médiatique que les « nouveaux philosophes » comme la phénoménologie, a opéré ce que Dominique Janicaud a qualifié de « tournant théologique »⁴⁰⁴. Ce dernier, porté par des auteurs comme Jean-Luc Marion, Jean François Courtine ou Jean Louis Chrétien, venait s'inscrire en réaction contre les tentatives de synthèses entre phénoménologie et marxisme proposées par des penseurs critiques et liés à la gauche politique comme Sartre, Merleau Ponty ou Jean Toussaint Desanti. Nouvelle donne intellectuelle contribuant à un « retour du sujet », prophétisé, sous la bannière d'un kantisme rénové, par un auteur comme Alain Renaut dont la plupart des écrits s'attachent à dénoncer la collusion, consciente ou non, entre le dogmatisme structuraliste des années 70 et le gauchisme irresponsable des militants de Mai. Écrit en collaboration avec Luc Ferry et publié en 1985, « *La pensée 68* » constitue, comme le souligne Olivier Orain :

Une machine de guerre (tardive) contre « le » structuralisme et cette « pensée 68 » qu'il désignait pour la délégitimer, en même temps qu'une restauration de la primauté philosophique sur les sciences sociales. S'il intéresse, au delà de ses faiblesses désormais bien établies et de son traitement presque exclusivement philosophico-philosophique de la « question » qu'il soulève par son titre c'est au nom de la performativité de celui-ci.

On signalera que le titre n'est pas motivé dans l'ouvrage : il flotte en quelque sorte au dessus du propos des auteurs. Après un premier chapitre « Le type idéal des « sixties philosophante » qui prétend dégager un certain nombre de caractéristiques communes aux dites « sixties » (« fin de la philosophie », « paradigme de la généalogie » idéologico-formaliste, dissolution de l'idée de vérité, historicisation des catégories). (...) Le reste de l'ouvrage, soit environ les deux tiers du tout, consiste à porter successivement le fer contre « le nietzschéisme français (Foucault) », « l'heideggerianisme français (Derrida) », « le marxisme français (Bourdieu) » et le « freudisme français (Lacan) », avant un ultime retour au sujet célébrant Kant et un humanisme tempéré bien français, par contraste avec cet « anti-humanisme allemand font la pensée 68 n'aura été trop souvent que le prolongement épigonal »

Mais avant Ferry et Renaut, Richard Senett avait annoncé, dès 1974, *The fall of public Man* suivi en 1979, du best seller de Christopher Lasch : *The culture of narcissism* puis des *Essais sur l'individualisme contemporain* de Gilles Lipovetsky publié en 1983 et de *La société du Risque* d'Ulrich Beck en 1986. Autant d'ouvrages contribuant à imposer l'idée que « l'ancien monde », statique, propre à fournir aux individus de confortables certitudes quant à leur avenir, n'est plus, et qu'il vaut mieux inciter chacun à effectuer le « grand saut » de l'individualisme contemporain que tenter d'élucider les lois qui régissent le monde social.

En effet, ce moment de restauration et l'espace laissé inoccupé par la disparition de Sartre en 1980, l'internement d'Althusser la même année, la mort de Lacan un an plus tard et la crise de la

⁴⁰⁴ Dominique JANICAUD, *Le tournant théologique de la phénoménologie française*, PUF, 1991

psychanalyse qui l'a suivie⁴⁰⁵, étaient propices à diverses tentatives de redéfinition du rôle des intellectuels.

Les historiens Pierre Nora et François Furet ou le sociologue Raymond Boudon ont contribué de façon déterminante à cette redéfinition, à travers des instances de mobilisation intellectuelle comme la revue *Le Débat* ou *Commentaire* qui, créée en 1978, a relancé la figure de Raymond Aron comme modèle antagoniste à Sartre. Dans l'article-manifeste du *Débat* publié en tête du premier numéro de cette revue, Pierre Nora « énonce clairement les principes de la révolution conservatrice que prône sa revue, en vue d'un régime de démocratie intellectuelle qui ne soit plus l'esclave des maîtres du soupçon⁴⁰⁶ »

C'est dire que des orientations de pensée relativement marginales, dans les années 70 (théologie, libéralisme, individualisme méthodologique, etc...) bénéficiaient de conditions propices à imposer une nouvelle doxa, libérale et individualiste. Ainsi, en dépit de leurs différences, l'ensemble de ces acteurs constituaient un front rassemblés autour d'un petit nombre de *schèmes*, relativement cohérents entre eux, disposés à fonctionner au sein d'univers distincts. L'étude menée par Bourdieu et Boltanski en 1976 offre un éclairage sur cette transformation générale qui, loin d'être le produit de la communication des « consciences », fournit au discours dominant une cohérence approximative qui doit son efficacité « proprement symbolique (de méconnaissance) au fait qu'il n'exclut ni les divergences ni les discordances » :

Les effets conjugués de l'orchestration spontanée et de la concertation méthodique font que les opinions politiques peuvent varier à l'infini d'une fraction à une autre et même d'un individu à un autre selon les privilèges particuliers qu'elles ont à justifier et les compétences spécifiques qu'elles engagent, mais que, étant le produit de schèmes générateurs homologues et subordonnés à des fonctions pour l'essentiel identiques, elles renvoient indéfiniment les unes aux autres selon des lois simples de transformation. Le point d'honneur libéral se nourrit de cette diversité dans l'unité⁴⁰⁷

Ainsi, cette période de révolution conservatrice était régulièrement présentée, durant les entretiens, comme une phase où se nouaient désillusions politiques et crise personnelle (« *La fin des années 70, c'était comme un retour à la réalité, on se réveillait de quelque chose* », « *En fait on s'est vraiment mis à plus y croire du tout* », « *C'était le retour des grincheux* ») quant elle ne constituait pas un moment

⁴⁰⁵ Cette période est aussi celle de la disparition de 4 autres grands noms de la psychanalyse, en 1979 décède Wilfred Bion, en 1980, Erich Fromm, en 1981, Heinz Kohut, en 1982, Anna Freud

⁴⁰⁶ Anna BOSCHETTI, op.cit.

⁴⁰⁷ Pierre BOURDIEU, Luc BOLTANSKI, op.cit.

de conversion au libéralisme⁴⁰⁸. Mais les divers rapports possibles à la transformation de ce contexte étaient bien entendu liés aux expériences, personnelles et collectives, des agents et à leur rapport à la décennie précédente. Aussi, on ne pouvait les confondre avec ceux des agents qui, diplômés à la fin des années 70, sont entrés dans un espace en transformation. Leurs habitus et leurs trajectoires étant par conséquent, le produit de ces transformations, comme on va le voir à présent.

IV) Des philosophes enfin libérés ?

L'examen des trajectoires de Pierre Henri Castel et Mme A. voudrait contribuer à illustrer les reconfigurations de l'espace savant dans les années 80. Respectivement reçus à l'Ecole Normale de la rue d'Ulm en 1982 et à l'agrégation en 1985 et à celle de Fontenay en 1978 puis au capes en 1981 Pierre Henri Castel et Mme A. ont des trajectoires dont l'aspect chaotique s'explique par la discordance entre leurs affinités intellectuelles et le nouvel état du marché savant.

Le parcours chaotique d'un couronné

Pierre Henri Castel

Directeur de recherche au CNRS au moment de l'entretien, Pierre Henri Castel occupe la position institutionnelle la plus assurée. Très tôt intéressé par la psychanalyse et par l'œuvre de Jacques Lacan, ses recherches actuelles se présentent comme une réflexion théorique sur cette discipline, adossée à des auteurs contemporains comme Wilfred Bion, Karl Popper ou Wittgenstein. Il étudie notamment, dans une perspective divergente à celle de Foucault, les modes de rationalités à l'œuvre

⁴⁰⁸ Sur ce point voir Gérard MAUGER, op.cit.

dans la psychiatrie. Intégré au milieu lacanien, il est membre de l'Association Lacanienne Internationale (ALI) et exerce une activité d'analyste. Ainsi nous avons pu le rencontrer dans son cabinet de praticien situé dans le 9^{ème} arrondissement de Paris. En évoquant son parcours, il s'est présenté comme un étudiant tout à fait passionné par la décennie 70 (il rédigea, entre 1988 et 1992, une thèse sur le structuralisme imprégnée de « french theory » sous le patronage de Jacques Derrida⁴⁰⁹) et en cela peu préparé au retour en force de l'orthodoxie académique qui l'empêchera d'accomplir la carrière de philosophe dont il a vraisemblablement rêvé pendant un temps.

Reçu à l'ENS en 1982 et classé deuxième à l'agrégation 3 ans plus tard, son parcours, malgré la détention d'un fort capital philosophique, est marqué par des moments de crises. Celui où il fut mis devant le fait accompli du caractère « invendable » de sa thèse au vue du nouvel état du marché des biens savants, ce qui le conduira à en réécrire une seconde, en psychologie, en est sans doute l'exemple le plus flagrant. Dirigé de façon extrêmement distante par Jacques Derrida dont le nom n'agissait plus comme un marqueur positif à un moment où il avait pris ses distances avec le système académique français⁴¹⁰, il fut contraint de voir ses ambitions philosophiques à la baisse et de s'engager dans une entreprise plus modeste sur le plan théorique : une thèse de psychologie qu'il soutiendra en 1995. Ajoutée à différentes interventions en tant que psychologue dans des hôpitaux de la région parisienne, cette dernière a concrétisé son abandon d'une carrière philosophique tout en lui permettant de rester au contact des cliniciens et du milieu analytique qui lui offriront une perspective plus porteuse que la philosophie universitaire. Il nous a semblé qu'une telle trajectoire permettait d'illustrer les modifications à l'œuvre au sein du champ philosophique à partir de la fin des années 70.

En effet, successivement professeur de français à l'université de Columbia, moniteur en philosophie à Paris X, chargé de cours en psychologie clinique à l'université Paris-Nord, professeur de philosophie en lycée, psychologue stagiaire aux hôpitaux de Saint-Anne, Montreuil et Ville Evrard, chargé de recherche au CNRS et finalement intégré à une équipe de recherche en 2001 (le Centre d'Etudes Santé Mentales et Société), notre interlocuteur n'a pas eu la trajectoire linéaire que pouvait laisser espérer les titres d'excellence académique possédés⁴¹¹. Son ambition initiale consistant, semble-t-il, à accomplir une carrière de philosophe entretenant des rapports étroits avec les sciences humaines tout en maintenant une certaine hauteur théorique, à l'instar de Deleuze ou

⁴⁰⁹ « *Structure et écriture, question d'esthétique du signe en analyse structurale* » Thèse EHESS, dir. Jacques DERRIDA

⁴¹⁰ Voir Benoit PEETERS, op.cit

⁴¹¹ A l'image de celles de deux de ses condisciples, Marc Crépon et Frédéric Worms ayant opté pour une voie plus classique d'historien de la philosophie et de commentateur des auteurs classiques, qu'il citera, pour s'en distinguer, durant l'entretien.

Foucault (deux maîtres à penser sur lesquels il réalisera sa maîtrise et son DEA), il a finalement dû se résoudre, non sans renoncements affectifs, à s'extirper d'une institution philosophique qui n' était plus en état de recueillir un chercheur aux intérêts si exotiques.

Du structuralisme mâtiné de french theory à l'épistémologie des sciences, en passant par l'enseignement de la psychologie et une analyse personnelle, sa carrière pourrait se diviser en deux parties. Premièrement, nous reviendrons sur les conditions dans lesquelles se sont formées des dispositions et des appétences philosophiques mal accordées à l'air du temps du début des années 80. Puis, nous décrirons les efforts d'adaptation qu'il a dû fournir pour atteindre le statut de chercheur, produire une œuvre personnelle et échapper à un sort qui, semble-t-il, ne l'enchantait guère au vue de ses ambitions : demeurer professeur de philosophie en lycée ou en classe préparatoire.

1- De la province bourgeoise au Paris théorique :

Brillant élève, en particulier dans les disciplines littéraire, Pierre Henri Castel a été inscrit dans un collège jésuite et nous a dit avoir très tôt bénéficié d'un traitement particulier dans sa scolarité. *« J'ai fait mes études en province dans un collège de jésuites. Il y avait un vrai respect pour la dimension théologique, philosophique, et la dimension morale. Dans ce contexte-là, j'ai bénéficié de quelque chose dont j'ai compris la signification après coup, j'ai eu droit à un traitement tout à fait particulier. Scolairement quand j'étais un jeune garçon j'étais... heu... extrêmement fort... surtout dans les matières littéraires, il n'y avait rien qui m'arrêtait et donc, très tôt, ils ont pensé qu'il fallait que j'aie une liberté particulière, enfin j'étais pensionnaire, mais il fallait que j'aie du temps à moi. (...) Tout de suite je me suis considéré comme (rire).... Discutant d'égal à égal avec le prof de philo ! »*

Cette situation ne fut sans doute pas sans conséquence sur la production de ses ambitions intellectuelles et son goût pour la hauteur théorique. A ce traitement de faveur, s'est ajoutée la place particulière attribuée à la spéculation philosophique et à la spiritualité au sein d'une institution religieuse. Obtenant un baccalauréat littéraire avec la meilleure mention, il se trouve inscrit en classe préparatoire à Henri 4, son arrivée à Paris s'accompagne d'une baisse relative de son niveau *« Là, ça a été une espèce de traumatisme, parce que j'ai découvert l'abîme qu'il y avait entre... un bon niveau scolaire, quand on venait d'un lycée d'élite en province, et puis ce que c'était que les lycéens parisiens, qui depuis la seconde lisaient Roland Barthes ! (rire). Donc ça a été un*

traumatisme absolument incroyable de... d'effondrement de mon niveau, et puis finalement j'ai eu de la chance, j'avais quand même des bonnes bases » Mis au contact d'une atmosphère philosophique bien différente, et sans doute plus riche qu'auparavant, ses premières affinités intellectuelles apparaissent, Foucault, Deleuze, Derrida et les différentes théories structuralistes constituant, assez rapidement, des références. Sa thèse consistant à faire dialoguer Derrida avec le structuralisme linguistique en est le résultat direct. On pourrait par ailleurs déceler dans ce projet privilégiant le chic philosophique au détriment de la besogneuse érudition académique, une volonté de se distinguer du khâgneux parisien « standard » :

« -J'ai été élevé de façon très catho en province, je viens d'un milieu bourgeois, très catho... assez engagé par moment, conservateurs, notables de province. Mon père était un ingénieur de centrale, qui était aussi docteur; il avait fait une thèse de chimie. Il était issu d'un milieu extrêmement modeste, c'était le premier à devenir; grâce à l'école publique, ingénieur, centralien, un milieu très modeste du côté de mon père. Au contraire du côté de ma mère, des grands propriétaires, de vignobles du midi, de la région de bordeaux... Avec une très bonne éducation, catholique, très bourgeoise,

-Et dans votre famille il n'y avait aucun exemple ?

-Absolument pas, c'était un milieu très modeste du côté de mon père, et du côté de ma mère... Oui, il y avait des exemples, mais personne n'était enseignant, intellectuel ou écrivain. C'est vraiment la bourgeoisie moyenne-supérieure de province, plutôt supérieur d'ailleurs... Mais complètement déconnectée des enjeux intellectuels parisiens, d'où le choc quand j'arrive à Paris. A Henri 4 les gens sont... Leurs parents sont conservateurs de musée, des intellectuels reconnus, des directeurs de recherche au CNRS. (...)

-A cette époque, j'ai beaucoup lu Lévi-Strauss, la linguistique structurale, les trois piliers, la linguistique, l'anthropologie et la psychanalyse. Dans cette thèse avec Derrida, c'était l'idée qu'il y avait des motifs... En fait ce que dit Derrida sur l'écriture comme moyen de critiquer une certaine théorie du signifiant, dans les conceptions structuralistes de l'époque. Je voulais, moi, montrer que c'était un mode opératoire, et que ça permettait de reconstituer systématiquement toutes sortes de corrélations conceptuelles. Je prenais le structuralisme en gros... un peu comme l'idéalisme allemand, comme une grosse construction conceptuelle dont j'essayais de tirer des choses (...) J'ai fait ma maîtrise sur Deleuze et mon DEA sur Foucault, voilà, c'était pas du tout commun. Généralement les gens faisaient leur maîtrise ou leur DEA sur un des auteurs de l'agrégation, c'était tout à fait exceptionnel de proposer un auteur de ce genre-là.

-C'était assez original

-Ah c'était carrément... C'était plus que déviant, ça donne d'ailleurs, alors je ne sais pas si c'est l'aveuglement mégalomane de la jeunesse, ou une indication des souplesses du système.

- Et le choix de travailler sur le structuralisme, c'était peut-être une manière de ne pas faire

comme les autres.

-Voilà ! Et puis surtout que ce n'est pas du tout une thèse qui ressemble à une thèse de philo. Un de mes textes fétiches de l'époque, c'était la phénoménologie de l'esprit de Hegel, ça ressemble plus à des choses comme ça. C'est écrit dans un langage complètement idiosyncrasique... c'est-à-dire écrit dans un langage... c'est d'ailleurs pour ça que je n'ai pas fait de carrière universitaire... c'était complètement illisible... c'était tellement aberrant ! Mais c'était ma façon de ne pas être scolaire... ma façon de ne pas être scolaire c'était non pas d'être quelqu'un qui étudie les textes sacrés, mais quelqu'un qui cherche à en produire un (rire) ! Une sorte d'inversion, je ne m'en suis pas rendu compte avant qu'on m'explique que j'étais fou. »

Cette « folie » qui lui vaudra une remarque cinglante de Claude Imbert, membre de son jury de thèse lui signifiant qu'il n'avait qu'à « jeter sa thèse à la poubelle » (souvenir douloureux qu'il aurait sans doute évoqué avec moins d'ironie et de recul s'il n'était pas parvenu à rebondir), il faudrait également l'attribuer à sa perception faussée, et sans doute trop optimiste, de l'évolution du contexte intellectuel. Des condisciples normaliens comme Marc Crépon ou Frédéric Worms en choisissant d'investir dans des valeurs philosophiques plus classiques ont vu moins d'obstacles se dresser devant eux. Auteurs de thèses centrées sur Hegel et Leibniz pour le premier et Bergson, dont il deviendra un spécialiste reconnu, pour le second, ceux-ci ont sans doute été plus lucides que lui s'agissant du fonctionnement du champ universitaire, ce qui leur a épargné, une fois la thèse soutenue, un douloureux moment de lucidité intellectuelle :

Affirmant, non sans une pointe d'humour, détenir un record de candidature à différents postes de maître de conférences en philosophie, notre interlocuteur s'est vu contraint, après avoir soutenu cette thèse « invendable », d'infléchir sa trajectoire.

«- Ça faisait tellement aucun doute pour moi que le structuralisme était un événement comparable à l'idéalisme allemand, que... il ne m'a jamais traversé l'esprit que ceux qui gagneraient au bout du bout ce seraient les grincheux... ça m'a jamais traversé l'esprit. Je pensais vraiment que Deleuze, Derrida, Althusser tout ça... continueraient à rayonner; je n'imaginai pas que seul Foucault tirerait son épingle du jeu mais par le biais de son investissement international. Mais en réalité le début des années 80, ça a été le retour des grincheux.

-Ça faisait de vous quelqu'un d'un peu décalé

-Oui maintenant je peux dire que j'étais en décalage complet, mais bon sur le moment j'étais persuadé de ça et je pense qu'autour de moi les gens étaient persuadés de ça aussi... Si vous interrogez Marc Crépon ou Frédéric Worms, ils vous diront ça, pour eux on avait affaire à la grande philosophie, dans la tradition de la philosophie occidentale... que nous étudions et que... l'idée que ça pouvait être des artefacts parisiens voués à la marginalisation, ça ne nous a

jamais traversé l'esprit avant le milieu des années 80 ou des années 90. »

« -Donc je me suis retrouvé sur le marché du travail, j'avais écrit une thèse totalement spéculative. Vraiment c'était un truc, ça n'existe pas... et qui était écrite dans une langue conceptuelle, idiosyncrasique, ça n'avait absolument rien à voir avec ce qui était vendable sur le marché universitaire. Donc ça n'a pas du tout du tout marché ! J'ai été obligé de réécrire une deuxième thèse, qui était un travail suffisamment standard, et là les choses sont allées un petit peu mieux. Mais ce qui s'est passé, c'est que ça a complètement glacé l'idée de faire de la philo qui irait vers les sciences sociales, avec la crise du recrutement, le durcissement réactionnaire de l'establishment philosophique qui a duré quand même une dizaine d'années. On est revenu, autant chez Kant, à Husserl, Heidegger, on est revenu à la possibilité de traiter les auteurs de la philosophie canonique dans un cadre... historial, une onto théologie, tout ce qui se faisait à l'époque. Et ça a duré comme ça très longtemps. »

2 – Le tournant psychologique :

La période suivant sa soutenance correspond à un fort infléchissement de sa carrière vers la psychologie clinique, orientation savante constituant un compromis entre ses affinités intellectuelles et une situation difficile imposée par un contexte nouveau.

Avant d'avoir achevé son travail de thèse, il avait seulement fréquenté, durant deux ans, le séminaire de psychiatrie et de psychanalyse des hôpitaux Henri Rousselle et Sainte-Anne. Il suivra, finalement, ce séminaire pendant encore 5 années. Le fait que cette activité ait commencé avant la fin de sa thèse renvoie à son intérêt précoce pour la pratique clinique et, peut-être, à l'anticipation de sa reconversion. Ainsi, on pourrait supposer que l'électrochoc qu'a certainement été une soutenance quelque peu dramatique, malgré une bonne mention, n'a fait que rendre plus tangible un avenir possible auquel il avait déjà songé : l'abandon de la philosophie universitaire au profit d'une pratique de psychologue en hôpital et, pourquoi pas, d'analyste. A partir de l'année 1992, ses liens avec la pratique hospitalière se font de plus en plus étroits.

Parallèlement à cet investissement institutionnel, son analyse personnelle, aussi bien liée à ses difficultés du moment qu'à son intérêt pour la discipline contribue à son intégration à l'ALI . Ainsi, tandis que la perspective d'intégrer l'université devient de moins en moins plausible, ses relations à l'univers de la psychanalyse et aux psychologues hospitaliers s'intensifient. On notera par ailleurs que, suite à un contrat d'ATER en philosophie à l'université de Paris X qui prendra fin en 1993, ses interventions dans le supérieur auront surtout lieu dans des départements de psychologie. Cette

expérience le conduisit à s'engager dans la rédaction d'une œuvre propre (un commentaire philosophique de la *Traumdeutung* de Freud) qui finira par lui ouvrir quelques portes :

« - J'ai travaillé à l'hôpital de Ville-Evrard, j'ai obtenu au milieu des années 90, d'être accueilli dans un service fermé dans cet hôpital, par quelqu'un qui est devenu un ami, le docteur Lallart. J'ai été accueilli là-bas à bras ouverts, je suis monté... Je me suis occupé de patients dans le service pendant de nombreuses années, c'était difficile parce que j'étais prof de lycée, mais je me débrouillais toujours pour faire, deux ou trois demi-journées par semaine. (...) -La psychanalyse m'a aussi accompagné dans ces moment-là. En dehors de l'aspect personnel de la chose, elle m'a accompagné comme... je crois que je n'aurai pas tenu le coup pendant ces 10 années d'absolue non reconnaissance, d'indifférence à l'égard de ce que je faisais, voire d'hostilité, évidemment. (...) J'ai donc fait une analyse pour des raisons personnelles. Et puis bon ensuite, je pense que c'est la sociologie de l'analysant parisien qui ensuite devient analyste, c'est-à-dire que j'ai fait plusieurs tranches, ça a duré une bonne quinzaine d'année, ce qui est en gros ce qui se passe dans ce milieu. Avec une association de psychanalystes qui s'appelle l'ALI. On m'a confié des patients très délicats, et puis je me suis fait adresser, progressivement, des gens, à gauche et à droite, j'ai aménagé des plages de temps à gauche et à droite. (...)

« -Et puis il y a eu un miracle... j'ai écrit des livres, j'avais des choses dans ma besace, j'avais écrit un commentaire de la *Traumdeutung*, qui est un commentaire philosophique. Et puis le livre sur la querelle de l'hystérie, qui a été un four commercial total, je crois qu'on en a jamais vendu plus de 100, bon... ce qui s'est passé c'est que j'ai eu un prix pour ce livre et que dans le comité du prix il y avait une partie de la section du cnrs qui recrutait les philosophes, et heu... l'année d'après, j'ai été pris au cnrs »

Les deux premiers textes qui ont contribué à le faire connaître, *La querelle de l'hystérie* et *l'Introduction à l'interprétation des rêves*, sont parus en 1998. L'année suivante il obtiendra en effet un poste de chargé de recherche au CNRS à l'Institut d'Histoire et de Philosophie des Sciences et des Techniques (IHPST). Cette période correspond à un moment de stabilisation de son identité et de sa position institutionnelle. Il pourra à la fois mobiliser son capital philosophique accumulé sans faire le deuil de ses premières amours intellectuelles.

« J'étais dans le malentendu permanent »

Mme A.⁴¹²

Des deux cas présentés ici, Mme A. présente le parcours le plus chaotique, sur le plan intellectuel et personnel, et la position institutionnelle la moins assurée. Professeure de philosophie dans différents lycées de la région parisienne, auteure d'articles portant sur des problématiques pédagogique et de textes sur la mémoire de la Shoah, parus notamment dans les Temps Modernes, son identité intellectuelle actuelle-enseignante dans une IUFM de la région parisienne, institution autorisant à jouer de l'ambiguïté de la définition du statut de « philosophe de l'éducation »- est l'aboutissement d'une trajectoire parsemée d'accidents, de virages et d'échecs.

Considérant qu'une rencontre pouvait aboutir à quelques éclaircissements et disposant de son numéro de téléphone référencé dans l'annuaire des normaliens, je la contactais pour proposer un entretien. Son besoin de se confier, sa relative satisfaction à trouver un interlocuteur pour évoquer son parcours et ses innombrables critiques à l'égard de l'institution universitaire apparurent dès cette première conversation. Sur un ton très naturel, et sans avoir aucune connaissance de mon identité ni de la nature d'une recherche dont je n'avais pas encore eu le temps d'explicitier l'objet dans le détail, celle-ci a, très vite, évoqué des expériences personnelles douloureuses liées à un rapport malheureux à l'univers savant. 1H30 plus tard, je lui rappelai que mon appel était destiné à trouver une date pour un rendez-vous et, après quelques excuses de sa part sur sa propension à trop « bavarder », nous trouvions un moment adéquat pour se rencontrer.

Le jour convenu, je me rendais à son domicile parisien pour un entretien fleuve de plus de 5H30 où quasiment tous les aspects de sa trajectoire personnelle furent abordés. Rapports à son père et à ses origines juives, critiques à l'égard de ses anciens professeurs et condisciples, périodes de doutes s'agissant de son orientation scolaire, épisodes dépressifs et problèmes psychologiques, investissement politique aussi bref que malheureux, c'est avec peu de distance et de censure que mon interlocutrice s'est racontée. A l'évidence, son parcours fut celui d'une personne peu armée pour affronter un espace académique en pleine transformation et, du fait, probablement, d'un besoin d'orientation auquel n'ont pas répondu la plupart de ses professeurs, éprouvant de grandes difficultés à lire le jeu intellectuel.

⁴¹² En raison des éléments personnels évoqués, on a anonymisé cet entretien

*

L'appartement, situé au premier étage d'un petit immeuble du Xème arrondissement donnait l'impression d'une personne de passage, mal installée. Assez exiguë, l'endroit était encombré de livres, de jouets pour enfants et de quelques revues culturelles. Comme un certain froid y régnait, mon interlocutrice, s'excusant d'avoir quelques difficultés à chauffer l'appartement, me proposa de porter une petite couverture pour me réchauffer, invitation que je déclinai, un peu surpris et gêné. Au cours de la discussion, tandis que l'heure du déjeuner approchait, elle prépara quelques frites qu'elle sortit d'un grand sac de surgelé et qu'elle fit cuire au micro-onde. Après cette modeste collation elle continua d'évoquer son parcours sans rester assise à la même place beaucoup plus de quinze minutes. Se levant régulièrement, traversant l'appartement, préparant du thé ou déplaçant des piles de revue tout en continuant à parler, elle renvoyait l'image d'une personne ayant quelques difficultés à se concentrer sur la discussion.

En plus d'une très longue durée, l'entretien que l'on présente ici a une particularité : l'enquêtée n'a pas suivi, comme d'autres, le cours chronologique de sa trajectoire mais a abordé, au fur et à mesure que les idées lui traversaient l'esprit, une multitude de sujets. Ces nombreux retours en arrière, parenthèses et autres digressions ont demandé, pour que la mise en forme qui suit ait une certaine intelligibilité, un effort de réorganisation. Ainsi, pour rester fidèle à la réalité de la situation d'enquête on rappellera que c'est à l'initiative de l'enquêteur que celui-ci se présente selon une partition en quatre grandes thématiques. Certains passages que l'on a fait le choix de rapprocher ayant, par exemple, été séparé de plus de deux heures dans le cours réel de la discussion.

Il s'agira, dans un premier temps, d'étudier son rapport au système scolaire sur lequel a apparemment pesé une problématique familiale assez lourde, puis nous décrirons ses difficultés à s'orienter dans l'univers de l'enseignement supérieur du fait, entre autre, de fortes inhibitions sociales et d'appétences intellectuelles mal accordées à l'air du temps philosophique du début des années 80. Ensuite, nous verrons qu'une fois les concours de l'enseignement passés, ses difficultés à se positionner intellectuellement et professionnellement ont continuées, donnant lieu à différentes tentatives de reconversions intellectuelles et professionnelles qui se trouveront mises en échec. Celles-ci confirment et éclairent d'une façon différente la fermeture des possibles offerts aux jeunes philosophes de cette génération mises en avant à travers l'analyse de la trajectoire de Pierre Henri Castel.

Ainsi, sa nomination en école normale d'instituteurs au milieu des années 80 constitue un moment

clef dans son parcours. Ce virage professionnel lui a en effet permis de s'écarter, pendant un temps, de l'enseignement secondaire et d'entrer au contact des sciences de l'éducation. Cette discipline aux contours un peu flous offrant un débouché pour des écrits personnels longtemps mis de côté du fait de son instabilité institutionnelle. Ainsi, au bénéfice du caractère assez vague de la distinction entre sciences de l'éducation et philosophie de l'éducation, elle a pu proposer et valoriser, en dehors du circuit académique traditionnel, des réflexions relatives à la laïcité qui, sans être « purement » philosophiques, manifestent son attachement à une discipline à laquelle elle continue, apparemment, d'attribuer une position dominante dans la hiérarchie intellectuelle.

Ainsi, à la façon de celle de Castel, la trajectoire de Mme A. illustre le nouveau contexte des années 80 mais donne aussi à voir une importante différence entre les reconversions opérées par les philosophes de cette génération et ceux de la décennie précédente. Tandis que dans les années 70, beaucoup de reconversions pouvaient être interprétées comme des tentatives d'ajustement de la position institutionnelle aux dispositions intellectuelles, celles que l'on étudie à présent semblent bien plus liées à des tentatives avortées pour effectuer une carrière philosophique. L'investissement de Mme E. dans des réflexions théoriques à propos d'enseignement et de laïcité, en tant qu'il peut être compris comme un succédané à une production philosophique reconnue comme telle, est, de ce point de vue, assez symptomatique.

1) « La philo... c'était les garçons » :

Si l'on en croit le témoignage proposé, la scolarité de l'enquêtée a été marquée, dans un premier temps, par trois difficultés principales : un manque de détermination dans ses choix d'orientation, un fort intérêt pour la psychiatrie et la psychanalyse qu'elle n'arrive pas à concrétiser dans ses études et un grand intérêt pour la philosophie et les lettres apparemment frustrée par de fortes inhibitions sociales. Se décrivant comme une élève très scolaire, timide et « pas sexy », elle témoigne d'un rapport ambivalent au système éducatif lié, notamment, au surinvestissement de son père dans la réussite intellectuelle de sa fille. (*« Je me sentais investie d'une mission parce que mon père n'avait pas pu faire d'étude. Il fallait être l'intellectuel qui sauve le monde, à la Gramsci tout ça. Il était marxiste, il avait été au PC. Il n'avait pas pu faire d'études, il avait été ouvrier, et je devais faire les études qu'il n'avait pas faites. Donc il y avait une haute idée du rôle de la culture. Mais moi, je ne me sentais pas à la hauteur. J'étais dans une mystique comme ça... on doit quelque chose aux morts, à ceux qui ont lutté, qui se sont battus »*)

Apparemment condamnée à réussir, elle se sent porteuse d'une responsabilité intellectuelle liée à deux déterminants auxquels elle attribue un rôle très important, une histoire familiale sur laquelle pèse un passé douloureux et une figure paternelle fragile sur le plan psychologique. Ainsi, ce n'est pas, la philosophie ou les études de lettres qui déterminent son orientation dans un premier temps, mais les études médicales, portées par le projet de devenir psychiatre. Après quelques hésitations et un échec à l'université en filière scientifiques, elle se réoriente vers une classe préparatoire littéraire. Il s'agit, semble-t-il, d'un univers qui lui convient mieux en raison de ses facilités à réaliser des exercices scolaires et lui permettant par ailleurs de se rendre à Paris :

«- Je viens d'une famille juive. Et une grande partie de ma famille a été déportée. J'étais habitée par ça, il y avait des parts d'ombre, de non-dits. Mon père était hanté par ça. (...) Du coup je voulais être psychiatre pour soigner mon père. Ou alors psychanalyste. J'avais dû lire « Les merveilleux triomphes de la psychanalyse ». Et là je suis tombé sur un médecin qui m'a dit, « il faut être psychiatre donc il faut faire médecine ». Donc j'étais restée sur cette idée-là, je voulais faire médecine parce que je voulais faire psy. (...) Quand j'ai vu que les études de médecine duraient très longtemps j'ai été terrifiée, je me suis dit, je peux pas ! Je peux pas ! Il faut que je fasse des études plus courtes. J'ai pas osé aller en médecine, parce que j'ai découvert à ce moment-là que c'était des études longues. En plus, faire médecine ou droit, c'était quand on était riche, c'était impensable pour une fille de mon milieu. Et j'ai été mal orientée. Je suis allé en fac de science. Mais j'étais très théoricienne, et dans les premières années on passait notre temps à faire des dosages. Je faisais ça n'importe comment, j'étais celle qui faisait des TP lamentables. Et puis bon franchement j'avais pas envie de faire ça dans la vie quoi. (...) J'avais entendu parler de Normal Sup', et je savais qu'on était payé, moi je pensais à ça. En plus, ça correspondait au seul métier que je connaissais, celui de ma mère, prof. Et il faut savoir un truc c'est que, tant qu'il y avait un cadre j'étais très forte, pour faire des trucs scolaires j'étais la meilleure, tant qu'on m'expliquait ce qu'il fallait faire.

-Mais pourquoi faire une prépa littéraire ?

-Alors pourquoi prépa littéraire ? Je voulais me casser de Rouen, c'était la province, il n'y avait rien rien rien... je voulais aller à Paris c'était un rêve, Paris c'était le théâtre, le cinéma. La culture, alors qu'à Rouen il n'y avait rien. En plus il y avait mes parents, on s'engueulait tout le temps. Je voulais partir à Paris. Et à cette époque-là il y avait cette idée qui était rattaché à Sartre, Simone de Beauvoir tout ça...l'idée que c'est à Paris que ça se passe. Donc j'ai dit « je veux faire une prépa littéraire ». Tout ce que je savais c'est que c'était des études en lycée, plutôt du côté littéraire, ce qui me plaisait plus. Parce que je trouvais qu'en science c'était plan plan quoi. Alors pourquoi je suis passé en prépa, c'est aussi parce que j'avais besoin de retrouver le cadre sécurisant du lycée. Où on vous dit quoi travailler, je voulais travailler en étant mieux guidée. J'étais pas assez autonome. (...)
J'ai beaucoup aimé les études en khâgne, j'ai eu de très bons profs. Et grâce à ces études j'ai pu... grâce à ce cadre rigide de la prépa, j'allais bien. Ça m'a quand même beaucoup aidé les études de philo. De comprendre ce qui m'arrivait, grâce à l'histoire tout ça... Mais en philo, c'est pas difficile, c'était les garçons, ils causent, ils causent bien et moi je comprends rien à ce qu'ils racontent. Je suis plan plan. C'est plutôt que je faisais de très bons devoirs sur tout ce

qui exigeait de la modestie. Les trucs scolaires. Je me trouvais quand même parmi les premières de la khâgne en philo. Mais moi je me sentais... c'est comme en maths quoi, les maths c'est les garçons, la philo c'est les garçons. Ils comprennent, dès qu'ils lèvent la main ils disent des trucs on comprend pas. Bon voilà, les heideggériens. Vous voyez je me sentais comme une technicienne quoi. J'avais aucun prestige, j'étais timide, maladroite, j'ouvrais pas le bec, Pas bien habillée, pas très jolie. J'étais vraiment la caricature de fille matheuse, pas sexy, ça compte ça pour les filles J'étais parmi les premières mais j'osais pas me poser. Les garçons, eux ils osaient, c'était à la fois des philosophes, des meneurs gauchistes et des objets d'adoration du reste de la classe. Une fille pas du tout, j'avais beau être la première. J'avais absolument pas... j'avais aucun charisme, je me faisais petite souris, le moins visible possible. Les profs s'adressaient aux garçons comme si c'était des philosophes, et nous on était des élèves. Et ça a beaucoup joué pour qu'on soit pas capable d'élaborer un projet professionnel en philo⁴¹³. »

2) « Vous voyez, tout ça est incohérent » :

Plus encore que la première partie de sa scolarité, le parcours universitaire de Mme A. a été ponctué de difficultés et de conflits. Tirillée entre sa haute estime pour la pensée philosophique, son intérêt pour la psychanalyse et un souci de penser le monde social qui la conduira à s'orienter, brièvement, vers la sociologie, elle éprouve de grandes difficultés à s'engager dans une voie précise. Se décrivant elle-même comme une « fille des années 70 », et sur ce point assez proche de Castel, ce fut une étudiante séduite par une conception politisée, subversive, ouverte sur les arts et la littérature de la philosophie qui, malheureusement, n'était plus vraiment en vogue lors de son arrivée à Sèvres. Ainsi, ce n'est pas sans une certaine déception qu'elle découvre l'univers de l'enseignement supérieur.

Parmi les philosophes auxquels il était possible de s'identifier, c'est en effet un auteur abordant ce qu'elle nommera les « grands problèmes » qui retient son attention, Cornelius Castoriadis. C'est sans doute la double identité de philosophe critique et de psychanalyste qui la conduit à s'identifier à cet auteur. Ce dernier, nommé directeur d'étude à l'EHESS en 1980, aurait probablement été accessible, mais, manquant certainement de l'audace intellectuelle nécessaire, elle ne s'adresse pas à lui. Ces complexes qui l'entravent dans ses projets sont confirmés et redoublés par la cruelle réalité de l'inégal prestige des ENS. Entre Sèvres, pôle féminin et Ulm, pôle masculin, la différence ne lui a pas échappé (« Il y a un truc dramatique quand on réussissait Sèvres. C'est que Sèvres avait une très mauvaise réputation. On croit qu'on a réussi quelque chose de bien et on s'aperçoit

⁴¹³ On notera au passage que sa description des normaliens philosophes discutant d'égal à égal avec les professeurs et n'ayant aucune difficulté à se « poser » comme philosophes est assez congruente avec le témoignage proposé par Castel à son propre sujet

que sévrienne c'est à la limite du péjoratif. Parce qu'en khâgne on était... c'était fluide entre garçons et filles. Mais dès qu'on était rentré à l'école, eux étaient à Ulm, nous on était à Sèvres. Et Sèvre c'était vraiment beaucoup plus bas. Eux ils étaient rentrés à Ulm, donc considérés comme des quasi philosophes, et nous on était des besogneuses, tout juste bonnes à traduire du thème grec.

)

« -Pour moi la philo ça servait à se saisir des grands problèmes. Et ce que je trouvais un peu triste dans la discipline c'est que n'étaient légitimes que les citations de untel, untel, untel. Je me souviens très bien d'une discussion que j'avais eue avec un prof. Je lui demandais, mais pourquoi en philo on ne parle jamais des choses importantes ? Je voulais dire de politique. Je sais pas moi, de l'État ! Et donc toute cette passion politique qui avait été celle de la génération d'avant, pouf ça avait été... supprimé. Dans le discours, les préoccupations. Du coup c'était décevant la philo. On n'avait plus du tout l'impression que c'était un outil pour se saisir des problèmes graves du monde quoi. C'est à cette époque que j'ai rencontré les textes de Castoriadis. Pour moi, c'était LE philosophe de mes rêves. Il reste pour moi un modèle intellectuel, il avait une gourmandise intellectuelle tous azimut. Pour tout. Il parlait très clair. Il savait appeler un chat un chat. Il savait faire des analyses conceptuelles puissantes. Il avait tout pour moi. C'était politique. Pour moi, le philosophe de la deuxième partie du 20^{ème} siècle c'est lui. (...)

-J'ai aussi fait une maîtrise en théâtre. Sur le théâtre en liberté de Victor Hugo. J'ai aussi assisté au séminaire de science sociale d'ULM, vous voyez, tout ça est incohérent. J'avais pas de stratégie. Mais les sociologues avaient plus le sens de la politique, du sang, de la sueur et des larmes. Alors que les philosophes pas du tout. Ils avaient l'air d'avoir oublié les grandes ambitions de la génération d'avant. A l'époque j'avais toujours l'idée que je voulais devenir psychiatre ou psychanalyste. Alors j'étais allé voir Devereux. Je l'ai rencontré vraiment à la fin de sa vie. Un vieux juif comme ça... alors il y avait des livres partout, des entassements. On était admis au séminaire qu'après un entretien avec lui. Je suis allé le voir, on a bavardé de choses et d'autres. (...)

-Ensuite, j'ai eu du mal à définir mon sujet de maîtrise. Je voulais travailler sur Adorno, les années 30. J'avais pas la moindre idée de ce qu'il fallait faire dans une maîtrise. J'avais pas envie de faire de l'histoire de la philo. Je voulais faire absolument tout en même temps. Et je cherchais à atteindre une vérité, la vérité qui sauve le monde quoi. Je pensais qu'il fallait que je fasse une œuvre philosophique. C'est vous dire comme j'étais givrée ! (...) Alors j'ai demandé aux autres « qui est gentil ? ». J'ai demandé aux autres, ils m'ont dit Reveault d'Allones, il est cool ! Il est cool ça voulait dire qu'il en foutait pas une rame.(...) Alors j'ai fait un mémoire bizarre, très adornien, très marqué par les Minima Moralia d'Adorno, un truc sinistre... et ça s'est appelé « Quel est le sujet de ce mémoire de maîtrise ? ». En gros c'était en trois parties, le sujet il n'y en a plus, il est clivé de tous les côtés, la mémoire est hantée par les... Oui vous comprenez pas, mon non plus ! (rire). La mémoire est hantée par le souvenir de la violence, et la maîtrise il y en a strictement aucune, il faut justement penser la non maîtrise d'un non sujet, hanté par la mémoire de la violence...Un truc sur la mort du sujet quoi. C'était un objet non identifié, que personne n'a lu. Comme j'étais à côté de la plaque, je l'ai donné en retard à Reveault d'Allones qui n'a pas mis le nez dedans, parce que j'étais en retard. J'avais l'impression d'être une moins que rien avec un truc usurpée, méprisable. »

Le style du travail entrepris confirme son décalage vis-à-vis d'une période intellectuelle moins portée à affirmer la mort de sujet que son autonomie. Ce mémoire soutenu et ces différentes tentatives pour s'engager dans une nouvelle discipline abandonnées, une solution demeurait

envisageable et réaliste : passer les concours de l'enseignement. Plus poussée, semble-t-il, par la logique du système que par une volonté d'enseigner un jour, elle passe le Capes sans grandes convictions.

3) « *Là encore, j'ai pas osé* »

Évoquant ses débuts dans le nord de la France, elle témoigne de soucis de discipline, des difficultés à parler devant les élèves et une certaine lassitude liée à l'isolement de ce nouvel univers provincial. Cette difficulté à endosser l'habit du professeur de secondaire la conduit à tenter d'accéder à une autre position moins inconfortable. Cette volonté se manifeste de deux façons : par le biais de la rédaction d'une thèse et par différentes tentatives de reconversions professionnelles. Elle a évoqué plusieurs projets de thèse, en philosophie, en théâtre, en sociologie, et en philosophie de l'éducation, elle n'en concrétisera aucun. Ces différentes tentatives témoignent toutefois d'une chose : sa volonté de conserver un statut « d'intellectuelle ». Celle-ci ne peut que se trouver confirmée si l'on considère les secteurs de reconversions professionnels envisagés, la critique artistique ou l'ingénierie culturelle.

Ces tentatives de reconversions témoignent de son attachement au monde de la culture comme à son statut d'intellectuel. Celui-ci semble confirmé par son incapacité à envisager un passage, opéré par d'autres, vers le pôle du pouvoir (« *Alors la directrice nous disait de passer l'ENA. Moi dans mon ignorance totale, quand elle nous disait « Vous pourriez peut-être faire l'école nationale d'administration. » Je répondais « mais pourquoi vous voulez que je sois secrétaire ? ». Non mais vous voyez où j'étais... je me disais « Mais pourquoi je me suis tapé du latin, des langues, de la philo, tout ça pour faire du secrétariat ». J'avais pas compris que c'était le pouvoir. Et puis quand bien même j'aurai compris, ça ne m'intéressait pas du tout* »

« - Je me faisais chahuter, bon j'aimais bien les élèves, ils étaient attendrissants mais j'avais du mal à parler. Et puis Condé-sur-L'escaut, il fallait prendre un train, un car, c'était épuisant. Je me voyais pas prof en fait. J'aurai du faire une thèse, mais là encore je partais avec les mêmes idioties. Je croyais que faire une thèse de philo, c'était avoir une thèse philosophique. Quand je serai Rousseau, je ferai une thèse, et moi, j'avais pas d'idée quoi. C'est un exercice en fait une thèse, on nous demande pas d'être original. Je croyais qu'il fallait être original. Je m'en sentais pas vraiment capable en fait. J'hésitais aussi à faire une thèse en théâtre, dans la continuité de ma maîtrise. Et puis avec mon capes, je suis envoyé à trente kilomètre de la frontière belge. Les représentations théâtrales ou les bibliothèques vous imaginez bien. C'était irréaliste comme projet de thèse.(...) Et puis après j'ai voulu faire une thèse en sociologie. J'ai eu une idée formidable. Je me suis dit que j'allais faire une thèse de sociologie sur Halbwachs. J'avais une idée de mon sujet... je suis allé voir Noiriel, Baudelot (...) Finalement, je suis allé

voir Gauchet, pour travailler sur des questions d'éducation. Alors J'aurai du aller voir Boltanski, avec Boltanski ça aurait peut-être marché. Mais je pensais que j'étais plus proche des objets de Gauchet. (...)

Alors il y a quelque chose... Comme j'osais pas être artiste. J'aurai bien aimé être critique de théâtre, mais ça c'est les bourgeois, c'est les riches, moi j'étais pas capable. J'aurai été un critique de théâtre formidable, c'est tout à fait le type de talent que j'ai, metteur en scène je crois pas, mais critique de théâtre c'est exactement le talent que j'ai. Mais j'étais incapable de hisser mes ambitions au-dessus de prof du secondaire, ce qu'était ma mère. Elle était certifiée dans un lycée technique. Je me voyais bien critique de théâtre ou de cinéma. Il y avait des grands critiques à l'époque. Et puis c'était un très beau genre. Mais comment dire... journalisme c'était le privé. J'avais le sentiment de devoir quelque chose à l'Etat. (...) J'ai aussi fait un passage par Beaubourg, je me suis dit que, comme je pouvais pas être artiste, je pouvais être dans l'accueil du public. J'avais envie d'être dans l'ingénierie culturelle. Et puis je trouvais que normal sup' me préparait tout à fait à ça. Mais là encore j'ai pas osé. En fait j'aurais tout à fait pu. Mais il aurait fallu que je sache faire. J'ai bien vu, tout un tas de gens ont été attachés culturels, à Prague à New-York tout ça, tous les ulmiens, qui étaient un peu issus de la bourgeoisie, ils n'allaient pas être prof dans le Nord ! Donc en fait ils se la jouaient philosophes péteux, et ils utilisaient leur savoir-faire de dissertation, pour postuler sur des postes prestigieux, dans la culture et tout. Ce dont moi j'étais incapable. Je l'ai pris par le bas. J'ai fait un stage à Beaubourg. J'ai fait des enquêtes de sociologie dans le sillage de Nathalie Heinich, j'ai réfléchi aux problèmes... Mais j'avais une telle humilité sociale... Partout où je vais on m'utilise pas comme la normalienne agrégée de philo, brillante, qu'il faut utiliser au mieux. Je voyais les autres se reconverter, gnia gnia, crâner. (...) Et puis on nous disait, y a pas de poste, y a pas de poste, y a pas de poste...

Ces différentes tentatives pour atteindre un jour l'enseignement supérieur ou changer de métier témoignent de ses difficultés à assumer le rôle de professeur de philosophie en lycée. Ainsi, la possibilité d'intégrer une École Normale et de collaborer avec des chercheurs de l'INRP sera présentée comme un « miracle » (*« J'étais à la MGEN, dans une maison de repos. Et j'ai sympathisé avec quelqu'un qui avait fait une crise cardiaque. Et qui se trouvait être un astrophysicien qui cherchait quelqu'un pour travailler avec lui sur les questions d'enseignement des sciences. Lui, en fait, je savais pas qui c'était. On discutait comme ça, entre malades. Il a trouvé que ma passion pour l'enseignement des sciences était intéressante. Lui il m'a traité avec respect. Du coup il m'a parlé de l'INRP, il voulait pousser la question de l'enseignement des sciences dans le primaire. Du coup je me suis mise à fond dans l'enseignement des sciences. J'ai travaillé avec Lénat, Charpak, et ils m'ont demandé d'expertiser des trucs. Je savais ce que c'était que l'enseignement scientifique. Je me suis donc mise à travailler avec « la main à la pâte »⁴¹⁴*

⁴¹⁴ Impulsé en 1996 par les physiciens Georges Charpak, Pierre Lénat et Yves Quéré, « La main à la pâte » est un projet visant à promouvoir l'enseignement des sciences et à proposer des méthodes pédagogiques innovantes, notamment en école primaire. En partenariat avec l'Académie des sciences et l'INRP, celui-ci a mobilisé, durant les années 90, des enseignants dans plus de 300 écoles françaises et a donné lieu à différentes manifestations récompensant l'investissement scientifique des élèves comme le « Prix la main à la pâte », encore décerné aujourd'hui. Mme A a participé à ce projet en rédigeant différents textes à l'aspect programmatique, ceux-ci, constituant ses premières publications, l'ont sans doute incité à continuer dans cette voie.

L'accès à ce nouveau statut lui permettra , dans le même temps, de se rapprocher de la région parisienne, de rompre avec l'enseignement en lycée et de mettre au point quelques publications personnelles sans avoir besoin de passer par la réalisation d'une thèse. Cette dernière période correspond, comme on va le voir à présent, à une certaine stabilisation de son habitus intellectuel. Accédant par la bande à un univers jusque-là inatteignable elle parvient enfin à valoriser dans l'espace savant des réflexions personnelles qu'elle n'hésite plus à qualifier de « philosophique » et qui paraîtront sous forme d'article dans « *Les temps modernes* » ou « *Le débat* »

4) « *Il y a eu un miracle* »

Cette « reconversion intellectuelle de rêve » semble en effet cumuler quelques avantages. Au-delà de la réalité sans doute plus confortable pour elle de cette position par rapport à l'enseignement en lycée elle semble éprouver un sentiment d'élévation dans la hiérarchie intellectuelle. Celui-ci ayant un aspect suffisamment décomplexant pour qu'elle commence à proposer des réflexions personnelles, sur l'enseignement des sciences notamment, suite à sa nomination à l'INRP. Cette accentuation de sa trajectoire en direction des sciences de l'éducation et des questions pédagogiques

Probablement débarrassée de certaines inhibitions, elle propose une série de textes et de réflexions dont nous décrirons le contenu dans la partie suivante. Cette première période sera suivie d'un investissement intellectuel relatif à la question de la laïcité à l'école et de la mémoire de la Shoah. Au-delà du lien évident de ces textes avec son histoire personnelle, ceux-ci lui permettent de travailler sur une problématique plus noble, ayant une plus importante profondeur historique et sans doute plus valorisante sur le plan symbolique. Ils lui permettront d'accéder, un temps, à une certaine visibilité médiatique, sans doute inespérée au vue du caractère chaotique de sa carrière :

« Chevènement était devenu ministre, j'avais des copains qui étaient profs d'école normale, ils avaient l'air de vachement aimer ça. Et en fait c'est une époque où l'inspection a placé tous les premiers de la classe, les Ferry, les Renault... Ils se foutaient de la pédagogie et des insists' mais ils faisaient les philosophes. Moi j'y ai vu une façon de rembourser ma dette. J'avais une mentalité sociale Sèvres, pas du tout Ulm. Et puis ça m'allait bien quoi. On formait les instits. Et le miracle a fait que.... C'était la reconversion professionnelle de rêve. Parce que, en tant que prof de philo... on avait vraiment un impact. Et puis on n'avait pas tout ce qui faisait la plaie du secondaire. On avait des petits effectifs. Quand on commençait dans le secondaire c'était 38, là c'était 24 au plus. (...)

Donc j'ai été prise dans cette aventure et j'ai fait mon trou à l'INRP, j'étais devenue

« Madame enseignement scientifique ». J'ai travaillé, je me suis beaucoup amusée à cette époque-là. C'était la seule fois de ma vie où j'étais traitée avec respect et gentillesse. C'est comme ça que j'ai fait ma place. Vous voyez comment je suis rentrée hein. Par la fenêtre.(...)

La question de la laïcité m'intéressait, j'avais écrit un petit livre dessus. Et puis en même temps il y avait toute la question juive qui ressortait. J'ai commencé à écrire des trucs sur l'histoire juive de ma famille. Je me suis mise à écrire des textes, ça a été pris dans « Le Débat », les « Temps Modernes ». En gros il y a eu plusieurs périodes. Une période enseignement des sciences. Je me suis mise à écrire parce que je voulais vraiment aider l'école. Et finalement l'éducation m'a permis de me rendre utile. Et puis des trucs justement sur ma mémoire, ma mémoire juive. Ça a eu un peu de succès, on m'a fait passer à la télé, à la radio. C'était un peu plus personnel. Je trouvais que j'étais aussi bonne philosophe que finkiel ou debray (...) Alors moi aussi je me dis philosophe. J'ai fini par dire « philosophe » quand j'étais invitée à la télé ou à la radio. Mais c'est vrai que ça paraît très prétentieux de se dire philosophe.

Notre interlocutrice est-elle philosophe, philosophe de l'éducation, professeur de philosophie ? Sa position dominée dans l'espace académique et la modestie de la majeure partie de ses publications l'empêchent sans doute de revendiquer la production d'une réelle « œuvre philosophique ». Toutefois, sa relative distance à l'égard des sanctions institutionnelles lui permet de s'attribuer la qualité de philosophe à peu de frais. Sans être nettement identifiable à l'une des trois positions, son parcours est, comme on vient de le voir, suffisamment tortueux pour qu'elle se sente autorisée, selon les contextes, et sans doute selon les interlocuteurs, à se revendiquer des trois à la fois. Notre recherche n'ayant pas vocation à définir les critères permettant aux agents de revendiquer le statut de philosophe mais d'étudier les transformations d'une région de l'espace intellectuel il faut souligner en quoi sa trajectoire éclaire le contexte de la fin des années 70.

Son parcours, à la façon de celui de Castel donne à voir, de façon assez flagrante, les difficultés guettant les jeunes philosophes de cette génération n'ayant pas des intérêts en accord avec le retour en force d'un certain académisme et la vague de dénonciation de la subversion philosophique décrits plus haut. Par ailleurs, il semble assez net que, avant sa nomination en école normale, la carrière lui apparaissant la plus prestigieuse et la plus souhaitable n'était pas celle d'une personne traitant de questions pédagogiques mais de problématiques plus nobles comme peuvent l'illustrer ses différents projets de thèses. Ainsi, c'est une propriété des reconversions opérées par les philosophes dans cette période qui se trouve éclairée. En effet, c'est moins poussée par son estime pour les sciences de l'éducation que par une volonté d'atteindre, par un biais détourné, un nouveau statut, et d'acquérir une certaine légitimité académique que Mme A. s'est investie dans des réflexions pédagogiques.

CONCLUSION GENERALE

1) Les philosophes se moquent-ils de la philosophie ?

L'enquête réalisée conduisait à nuancer un tableau quelque peu idéalisé présentant les philosophes comme les intellectuels les mieux disposés à « se moquer » de leur formation d'origine, pour s'investir dans de nouvelles tâches savantes. C'est qu'il existait, du fait de la relative indétermination des frontières séparant les différentes régions de l'espace intellectuel étudié, divers *degrés* d'identification possibles aux disciplines d'accueil. La diversité des pratiques et des trajectoires conduisant à souligner la coexistence d'éléments de rupture et de continuité liés au caractère progressif de tout ajustement entre position et disposition et à l'indétermination de la définition de certaines positions comme aux façons de les occuper. Bref, tout changement de position institutionnelle n'équivalait pas nécessairement à une transformation nette et sans retour des pratiques intellectuelles.

Ainsi, nos résultats d'enquête conduisaient à se déprendre de l'idée que l'orientation vers une discipline empirique s'identifiait nécessairement à une mise à distance critique de la philosophie. Vision que les positions adoptées à l'égard de leur discipline d'origine par des philosophes reconvertis aux sciences humaines ayant insisté sur la nécessaire rupture qu'impliquait le passage au travail empirique comme Durkheim, Lévi-Strauss ou Bourdieu auraient sans doute contribué à tenir pour acquise. Le champ intellectuel n'étant pas une structure rigide, mais un espace en transformation où la définition des frontières entre disciplines n'est jamais inscrite une bonne fois pour toute dans l'ordre des choses mais dépend des luttes et des représentations des agents.

C'est dire que, si les années 70 se présentaient en effet comme une période où la mise en cause de la philosophie académique a profité à de nouvelles disciplines, celles-ci ont toutefois hérité de problématiques, de pratiques, de formes de *doxa*, de schèmes de pensée, d'ambitions et de références savantes issues de la tradition philosophique importés par des agents peu disposés à sacrifier le statut de « théoricien » que la philosophie procure et les croyances qu'elle contribue à

reproduire. Bref, si les quatre disciplines dont il a été question ont en effet été façonnées par des philosophes, c'est en partie à leur image.

Enfin, s'est ouverte, autour de l'année 1978, une période marquée par un repli de la discipline sur elle-même et par une crise de la transdisciplinarité. A cela s'ajoutaient des évolutions pouvant sembler purement « théoriques » mais recoupant en réalité des reconfigurations idéologiques. Tandis que les figures principales de la pensée française des années 70 se donnaient pour mission de produire un discours à vocation subversive, le paysage des années 80 est radicalement différent. L'heure n'étant plus à l'engagement, à la « déconstruction » ou à la critique sociale mais, pour une partie importante des auteurs mobilisés et acquérant une certaine visibilité dans cette période, à la dénonciation des errances du « marxisme », à la promotion de « l'individu » et à un nouveau mode de justification de l'ordre social fondé sur une redéfinition de la fonction des intellectuels.

Sur le plan institutionnel, les trajectoires des aspirants formés dans cette période furent marquées par un conformisme évident. Contraints par les difficultés d'une période de stagnation des recrutements universitaires, par un retour d'une définition étroite de l'activité philosophique et par la vague d'hostilité à l'égard de l'humeur anti-institutionnelle qui caractérisait les années précédentes, les obstacles rencontrés par les nouveaux entrants qui tentèrent de s'éloigner des sentiers balisés par l'institution philosophique tendaient à montrer que l'état du champ n'était plus aussi propice à l'innovation qu'auparavant. Situation apparemment paradoxale puisque, de ce même espace, ne cessaient d'émaner des discours faisant la part belle à la liberté des individus et dénonçant les errances « totalitaires » de ceux qui tentèrent de penser les contraintes qui pèsent sur les hommes. Par rapport à une période soupçonnée ne laisser que peu de place à l'autonomie individuelle, les marges de liberté des philosophes eux-mêmes se réduisaient fortement. Ainsi, à travers la comparaison entre ces deux périodes, on voulait montrer que la liberté des intellectuels, loin d'aller de soi, avait des fondements institutionnels qu'un ensemble de discours « libéraux » tendaient à refouler au nom d'une conception toute philosophique de la liberté.

2) Perspectives de recherches :

Parmi les projets de recherche possibles ayant émergé durant la rédaction de cette thèse, on souhaitait ici en évoquer trois qui pouvaient en constituer un prolongement. Le premier se fondait sur les données relatives aux trajectoires des diplômés en histoire de la génération étudiée. Ceux-ci ont per-

mis de mettre en lumière une relative fréquence des carrières effectuées au sein du champ du pouvoir, par le biais du passage du concours de l'ENA notamment, mais pas seulement. En effet, un ensemble de données biographiques rassemblées, que l'on a seulement évoquées en première partie pour leur valeur comparative, a aussi révélé la fréquence d'investissements politiques partisans chez les historiens de formation. Ainsi, d'autres problématiques de sociologie des intellectuels pouvaient être élaborées s'agissant de l'usage du capital histoire, de cette culture spécifique que procurent des études d'histoire et de ses potentiels usages sociaux⁴¹⁵.

Ensuite, notre enquête auprès des psychanalystes, tendait à mettre en évidence le fait que cet univers professionnel était travaillé par son rapport au champ intellectuel et à sa position vis-à-vis de l'université. Comme l'ont montré les travaux de Maia Fansten, la question de la *formation* des analystes constitue l'enjeu d'une lutte autour de laquelle cette profession se redéfinit constamment :

Comment devient-on psychanalyste ? Quelle est la méthode de formation la plus appropriée ? Ces questions sont particulièrement problématiques en psychanalyse, et ont d'ailleurs été au cœur des affrontements qui ont divisé le mouvement psychanalytique. La formation psychanalytique est, en effet, conçue comme un paradoxe. Les débats qu'elle suscite sont emblématiques d'une conception idéaliste de la psychanalyse-conception très française-en vertu de laquelle le processus analytique, pur et désintéressé en essence serait fatalement perverti par des intérêts extra-analytiques⁴¹⁶.

En effet, une profession qui, au moins depuis Lacan dont on a montré l'influence dans les années 70, n'a cessé de souligner la contradiction entre « *le fait d'entreprendre une analyse dans le but d'obtenir l'autorisation de devenir analyste et la nature de l'analyse*⁴¹⁷ » s'exposait nécessairement à entretenir un rapport houleux aux institutions, et à l'université plus particulièrement. Ainsi, il est assez probable que les psychanalystes de formation philosophique aient eu un rôle particulier dans l'histoire du mouvement analytique (qu'il s'agisse de son implantation institutionnelle ou de la réception de l'œuvre de Freud qui, on l'a vu, a bien souvent été lue à travers des catégories philosophiques⁴¹⁸). Cette situation incitant à intégrer notre population au sein d'une enquête plus vaste incluant les analystes issus du milieu médical comme d'autres professions « non-savantes »

Enfin, les données relatives à la période des années 80 incitaient à s'engager dans une recherche sociologique portant sur les conditions d'apparition du discours, à la fois intellectuel et politique sur

⁴¹⁵ A première vue, les historiens semblaient plus « conservateurs » que d'autres. Ainsi, il y aurait sans doute une problématique à élaborer s'agissant de la vocation « historique » et de cette tendance à vouloir « conserver ».

⁴¹⁶ Maia FANSTEN, op.cit.

⁴¹⁷ Ibid.

⁴¹⁸ De ce point de vue, les problèmes que soulève la réception proprement philosophique de l'œuvre de Freud pourraient susciter une recherche autonome.

la notion de « sujet ». En effet, cette catégorie dont l'ampleur et la polysémie autorisent des usages dans des lexiques multiples, a été portée et défendue par des auteurs aux propriétés diverses (philosophes, historiens, sociologues, politistes, essayistes, etc...) dans un contexte de réaction générale au structuralisme, aux sciences humaines et à la pensée critique. Ainsi, il serait instructif d'examiner ce qui a pu encourager l'apparition d'un mot d'ordre aussi vague sur lequel peu d'auteurs, ont daigné s'attarder pour lui attribuer un sens précis, y compris parmi ses défenseurs les plus acharnés. Le flou qu'entoure cette notion étant à la mesure de son succès.

Les usages incontrôlés, ambigus, politiquement intéressés de la notion de sujet incitaient donc à l'examiner avec plus d'attention et de prudence que ses héros les plus fascinés sans toutefois la congédier comme un terme gênant. Dans cette perspective, le répertoire sociologique-offrant différentes notions (habitus, disposition, etc...)-pouvait se combiner au type de posture, axée sur l'examen thérapeutique de nos usages linguistiques, défendue par le philosophe Ludwig Wittgenstein⁴¹⁹ qui, si l'on en croit Jacques Bouveresse « *aura été beaucoup plus radical que les pourfendeurs continentaux de la métaphysique du sujet : ceux-ci tranchant de façon à la fois abrupte et facile, congédient une notion qui est tenue comme allant de soi et dont ils ne nous donnent pas les moyens de voir de quoi il retourne, un tel rejet trahissant certainement une forme de concession à ce qui est rejeté, sinon une part de fascination*⁴²⁰ ».

3) Philosophie et sociologie du sujet :

Parmi les mouvements de balancier affectant périodiquement la philosophie et les sciences humaines, mis en lumière par le travail de Bourdieu et Passeron, celui, entamé à la fin des années 70, a, comme on l'a vu, toutes les propriétés d'une réaction subjectiviste à la « mort du sujet » que prônait l'humeur précédente⁴²¹. Difficile de dire s'il sera suivi d'une réaction en sens inverse et s'il faut se résigner à voir les modes savantes osciller entre deux extrêmes également discutables, mais une chose reste claire, la période actuelle s'inscrit dans la continuité du tournant des années 80 : la vie sociale, nous dit-on ne se laisse pas enfermer dans des déterminismes ou des mécanismes, elle est plus complexe, plus imprévisible. De la même façon, « l'individu contemporain », inclassable, disruptif, résiste aux catégories trop étroites qu'on voudrait lui imposer. Sans que l'on sache trop s'il

⁴¹⁹ Ce qui nous permettait de renouer avec nos travaux de M2 déjà évoqués.

⁴²⁰ Louis PINTO, op.cit.

⁴²¹ Pierre BOURDIEU, Jean-Claude PASSERON, op.cit.

existe des façons diverses d'être un « individu » ou s'il est possible de dater ce processus général d'individualisation des existences à propos duquel beaucoup semblent s'accorder, il serait temps pour chacun d'assumer son statut de « sujet ».

Parmi les instruments permettant de se prémunir face à ce type d'incitations intellectualistes, l'approche wittgensteinienne du sujet « *apparaît comme l'occasion privilégiée de mettre en œuvre une posture philosophique de type thérapeutique ayant pour objet principal de déceler les mythologies déposées dans le langage* », comme le suggère Louis Pinto. D'après l'auteur du *Tractatus* en effet, la critique du sujet métaphysique passe par l'analyse de la vraie fonction du « je » dans le langage. Cette dernière consiste à cadrer notre langue autour d'un point qui est à l'origine d'un système de coordonnées et la grammaire de « je » doit mettre en évidence le fait « *que son énonciation se déplace d'un locuteur à l'autre et « tourne » chacun pouvant être le centre à son tour, si « je » indique quelque chose c'est l'origine d'un système*⁴²² ». L'existence du pronom « je » dans notre langage n'est pas la preuve de l'existence du sujet métaphysique, mais un simple instrument permettant de faire varier d'un locuteur à l'autre le centre d'un système de coordonnées.

On rétorquera peut-être que dire « je suis x » peut servir à affirmer l'identité d'une personne, en l'occurrence moi-même, si je suis x, ce qui pourrait nous mener à considérer que tout usage de ce pronom revient à exprimer un fait sur soi. Mais ce n'est en réalité qu'un cas particulier des usages de la première personne. En effet, en comparant, par exemple une formule comme « j'ai mal » et « je m'attribue une douleur », on s'aperçoit qu'elles manifestent deux usages différents d'un même terme. La première intention de « j'ai mal » n'est pas une auto-attribution de douleur, il ne s'agit pas de parler de soi. Il s'agit en réalité d'une extension verbale d'un cri de douleur ou d'un gémissement qui sort de notre bouche : « *dire j'ai mal n'est pas plus un énoncé sur une personne particulière que ne l'est le fait de gémir*⁴²³ ». Il faut ici voir que l'attribution de douleur n'est qu'un *effet secondaire* d'une telle formule, dont la première fonction est expressive. L'emploi de « je » montre à l'auditeur « *ce que l'énoncé égologique ne dit pas, à savoir qui parle ; l'identité du locuteur se laisse voir dans son occurrence même, sans qu'il y ait un rapport de désignation*⁴²⁴ ». Les occurrences de la première personne n'ont pas pour fonction de *dire* quelque chose sur soi mais bien de *montrer*. Et c'est en ne faisant pas cette distinction que les philosophes de la conscience sont tombés dans l'illusion de l'introspection. S'il y a bien quelque chose comme une réflexivité chez Wittgenstein, ce n'est pas celle d'un sujet comme instance fondatrice se donnant à elle-même dans l'évidence.

⁴²² Christiane CHAUVIRE, *L'immanence de l'ego*, PUF

⁴²³ Ludwig WITTGENSTEIN, *Le Cahier bleu*, Gallimard

⁴²⁴ Christiane CHAUVIRE, *L'immanence de l'ego*, op. cit.

Cette critique du « mythe de l'intériorité »⁴²⁵ est très proche de la critique sociologique de la phénoménologie, notamment celle de Bourdieu. En effet, si le sociologue, lecteur de Husserl et Heidegger, cherche à intégrer les acquis de la phénoménologie comme discipline attentive à la relation immédiate et tacite au monde de sens commun, celle-ci reste, selon lui, limitée par son parti pris subjectiviste. Il s'agit de compléter cette démarche par une interrogation sur les conditions de possibilité d'accès à soi et au monde. Il faut reprendre l'analyse de la présence au monde « *mais en l'historicisant, c'est-à-dire en posant la question de la construction sociale des structures ou des schèmes que l'agent met en œuvre pour construire le monde*⁴²⁶ ». Il s'agit de défendre l'idée selon laquelle les agents sont porteurs de schèmes de perceptions mis en œuvre *en pratique*, sans théorie ni concept, et que l'analyste doit tenter de saisir, ce qui ne signifie nullement qu'il s'efforce de « *mimer ou de reproduire pratiquement l'expérience pratique de la compréhension - même si la maîtrise explicite des schèmes qui sont engagés en pratique dans la production, et la compréhension, peut conduire à la possibilité d'éprouver l'expérience pratique de l'indigène sur le monde du quasi*⁴²⁷ ». Ainsi, le sociologue réintègre l'agentivité pour rendre compte de la dimension à la fois créatrice et acquise des formes de classification mises en œuvre par les hommes dans un contexte donné. Dire que ces formes sont créatrices c'est critiquer le recours à des notions comme celles d'*inconscient* ou de *catégories universelles*, mais dire qu'elles sont acquises c'est voir que la conscience n'est pas celle d'un ego transcendantal, transparente à elle-même et fondatrice. Le sujet pratique bourdieusien se trouve à mi-chemin entre l'ego fondateur, de type sartrien, construisant le sens du monde, et le sujet lévi-straussien porté par des structures physiques⁴²⁸. Contre les différentes formes de subjectivismes en vogue actuellement, il est donc utile de rappeler que les principes de construction et de compréhension du monde ne sont pas socialement indépendants et librement choisis par les agents et contre l'innéisme structuraliste, que les structures de l'esprit sont acquises, historiquement situées et créatrices.

Ainsi, dans l'ordre de la connaissance « *la réflexivité demande à être considérée autrement que comme un débat intérieur de soi avec soi : elle consiste dans un exercice de distanciation et de décentrement par lequel un individu prend pour objet non pas soi mais ses propres actes et ses croyances, soit en les envisageant selon leurs présupposés, leurs effets, leur dimension sociale, politique, soit en les rapportant aux propriétés de l'agent social qu'il est*⁴²⁹ ». C'est dire que le résultat

⁴²⁵ Selon le terme choisi par Jacques Bouveresse

⁴²⁶ Pierre BOURDIEU, *Méditations pascaliennes*,

⁴²⁷ Ibid

⁴²⁸ Pierre BOURDIEU, *Le sens pratique*, op.cit.

⁴²⁹ Louis PINTO, op.cit.

d'analyses de ce type ne saurait s'avérer seulement négatif, puisqu'il incite à un effort permanent d'objectivation qui, si l'on y pense peut commencer par soi.

4) Parenthèse réflexive n°2 : Qu'a-t-on appris sur nous même ?

« Il semble universellement reconnu que la connaissance de soi est le but le plus élevé de la recherche philosophique. Dans tous les conflits opposant les différentes écoles philosophiques, cet objectif s'est maintenu avec fermeté : il s'est avéré être le point d'Archimède, le centre fixe et immuable de toute pensée »

Ernst Cassirer, Essai sur l'homme

« Il faut être très naïf, surtout après plus d'un siècle de sociologie de la connaissance, pour ne pas s'interroger sur ce qui, dans l'intérêt que l'on peut avoir pour un objet de recherche particulier et dans la manière de l'aborder (...) peut tenir aux préjugés ou plus subtilement aux présupposés liés à un certain type d'expérience sociale et aux dispositions acquises à travers cette expérience »

Pour une histoire des sciences sociales, Hommage à Pierre Bourdieu

Au terme d'un travail d'enquête dont on a souligné la dimension réflexive, il n'est pas inutile d'évoquer les enseignements que le sujet de la recherche pouvait en tirer à son propos. Comme plusieurs hypothèses pouvaient être proposées s'agissant des éléments qui ont conduit des philosophes à opérer un « tournant empirique », on était en effet conduit à nous interroger sur notre propre trajectoire et à faire le point sur le type de *conscience de soi* que l'on a pu atteindre. Tandis que nous avançons dans nos recherches un élément paraissait déterminant : prendre les intellectuels comme objet a permis de lutter contre la vision idéalisée de l'univers savant que l'on a eu pendant quelque temps et, peut-être, de s'en libérer. Plus jeune, on avait, pour des raisons que l'on va maintenant indiquer, une perception naïve, parce qu'intellectualisée, des intellectuels. Le travail ici présent constituant le produit de l'acquisition d'une vision plus réaliste, parce que mieux informée, de ce que sont les intellectuels en France.

Cette perception distante de profane s'est manifestée pour la première fois, autant qu'on s'en souvienne, à l'occasion d'une expérience sociale qu'il est utile de relater en ce qu'elle nous a paru illustrer le rapport à la

philosophie de quelqu'un qui, à l'époque, n'en connaissait pas grand-chose mais faisait un effort pour lui accorder une certaine importance. Posture un peu étrange puisqu'au lycée, nous n'avions pas manifesté d'intérêt particulier pour cette discipline et l'avons découverte, entre autres, par le biais du militantisme politique. Ces points méritant également d'être soulignés car ils complètent les faits décrits au début de cette recherche.

Âgé d'une petite vingtaine d'année, encore inscrit dans une filière professionnalisante, et commençant à risquer quelques lectures savantes, c'est avec un ami militant que l'on est allé, au cours de l'année 2007, écouter une conférence d'Alain Badiou. Ce dernier, qui nous était à l'époque complètement inconnu, était présenté comme un philosophe contemporain important et devait parler des événements de Mai 68. Cette manifestation, organisée par une association locale, avait lieu dans un amphithéâtre de l'école de commerce de Clermont-Ferrand qui, en cette occasion, se trouvait quasiment plein. Deux cents personnes environ étaient présentes. On identifiait l'individu comme un théoricien marxiste, étiquette qui cumulait le double avantage de l'inscrire dans la mouvance de la pensée critique et de l'auréoler d'une certaine hauteur de vue. Le sujet abordé ayant par ailleurs toutes les chances d'intéresser un jeune étudiant s'initiant à la vie politique et soucieux d'en savoir plus sur un moment perçu comme fondateur.

Cette expérience provoqua en nous les sentiments contrastés du profane qui n'ose s'avouer sa propre déception. En effet, le prestigieux conférencier s'étant contenté d'expliquer à son attentif auditoire que les événements de Mai 68 furent le produit de la rencontre entre le mouvement des étudiants et celui des ouvriers, on ne pouvait qu'être frappé par la banalité du propos. Impression toutefois contrebalancée par des considérations métaphysiciennes enveloppant les réflexions d'un ancien maoïste avouant qu'à l'époque il ne savait pas vraiment ce qu'il faisait et qu'au fond, les grands événements sont assez imprévisibles. Ce vernis théorique appliqué à la notion « d'événement » contribua à nous convaincre que, derrière une apparente simplicité, se dissimulait une grande profondeur. A celle-ci, on s'était persuadé que notre inculture philosophique nous avait barré l'accès et qu'il aurait suffi d'en savoir un peu plus pour comprendre que ce qui venait d'être dit avait de l'importance. Cette expérience ordinaire a eu son rôle en ce qu'elle a contribué à déclencher en nous quelque chose comme une « volonté de savoir », effet inattendu mais probablement salvateur de la violence symbolique qu'accompagne bien souvent la circulation des biens culturels, et qui n'a fait que s'accroître par la suite à l'occasion de rencontres, de discussions et de lectures provoquant fréquemment des sentiments analogues. On était souvent déçu mais on se persuadait que c'était dû au fait de ne pas en savoir assez et l'on voulait, par conséquent, en savoir plus⁴³⁰.

Activement investi, par la suite, sur le plan politique et cherchant à défendre quelque chose comme la construction d'une gauche de gauche on a été fréquemment conduit, pour participer à des réunions diverses, à se rendre à Paris. Ces déplacements furent autant d'occasions de découvrir les biens culturels valorisés par ces petites écoles de formation intellectuelle et politique que sont les partis et les syndicats étudiants et, dans

⁴³⁰ Ainsi, ce n'est pas sans un certain sentiment de familiarité que l'on a découvert le témoignage de Jacques BOUVERESSE à propos de son attitude face à la mode « structuraliste » des années 70 : « *ma réaction spontanée était de dire la plupart du temps c'est du non sens, mais le « non sens » ce peut être ce qu'on a tout simplement pas été en mesure de comprendre.* » Jacques BOUVERESSE, *Le philosophe et le réel*, op.cit.

le même temps, d'éprouver le contraste entre la richesse culturelle des milieux parisiens et la réalité assez terne de son équivalent provincial dominé par une capitale qui, qu'on le veuille ou non, suscite légèrement d'envie. Ainsi, on a été sensible, assez tôt, aux rapports de domination culturelle qui s'engendraient dans le cadre de ces longues réunions où il s'agissait de montrer que sa fraction politique défendait la ligne la plus juste, la plus en phase avec « l'intérêt des étudiants » et, bien entendu, la plus subversive. Ces rapports de force politiques se manifestaient, on s'en doute, par des joutes oratoires où les ressources culturelles, l'expérience accumulée, le statut social, l'aisance à se mettre en scène, sont autant de ressources mobilisables dans un jeu parfois cruel où les coups les plus bas sont bons pour prendre le dessus sur la tendance concurrente⁴³¹.

Sans s'étendre sur ces différentes expériences on pourrait, simplement, souligner deux de leurs propriétés : leur caractère extra-scolaire⁴³² et leur inscription dans des rapports conflictuels caractéristiques du champ politique. Il faudrait voir là le premier aspect d'un rapport à la philosophie qui explique qu'on ait pu l'abandonner sans grands renoncements. En effet, on n'avait pas tant choisi cette discipline par intérêt pour elle-même que poussé par l'envie de vérifier si certains militants un peu trop sûrs d'eux savaient vraiment ce qu'ils racontaient. Ainsi, il est assez clair, si l'on jette un regard rétrospectif sur cette période, qu'il s'agissait moins d'apprendre à « faire le philosophe » que d'accumuler des ressources culturelles valorisables sur un marché local. La question du choix de la philosophie se pose donc. Il n'était, en effet, pas inévitable de se tourner vers cette dernière plutôt que l'histoire ou la sociologie.

En plus des éléments circonstanciels décrits au début de cette recherche, un autre facteur a sans doute compté : la place particulière occupée par cette discipline, et, plus généralement par la « théorie », au sein des courants politiques critiques dans lesquels nous évoluions. En effet, les différents courants politiques d'aujourd'hui qui se revendiquent du marxisme ont toujours accordé une certaine importance aux « théoriciens ». Ainsi, tandis que nous commençons à militer et à nous intéresser à la vie politique du pays par le prisme de l'organisation qui cadrerait notre activité jusqu'à sa disparition en 2009, la LCR, l'univers intellectuel qui s'imposait à nous comptait un nombre non négligeable de philosophes. Rancière, Negri, Hardt, Badiou, Žižek, Butler, Gramsci, Althusser, Benjamin... Des plus chics aux plus orthodoxes, des « fondateurs » aux derniers « innovateurs », des plus austères aux plus lettrés, les philosophes brillaient par leur présence dans les rayons des librairies militantes (La Brèche notamment) et dans les différentes revues critiques que nous consultions de temps en temps, sans toujours y comprendre grand-chose ou percevoir l'intérêt de certaines spéculations dont les plus lyriques avaient parfois un aspect agaçant. Une certaine préciosité nous semblait transparaitre ce qui n'était pas pour attirer notre sympathie, mais aiguillait notre curiosité. Par ailleurs, la figure apparaissant comme « l'intellectuel organique », du parti, n'était autre qu'un philosophe : Daniel Bensaïd.

Ces différents événements nous conduisirent à nous engager dans des études de philosophie, choix qui n'eut

⁴³¹ Il est évident que, à l'époque, on ne formulait pas les choses en ces termes.

⁴³² Ainsi, on s'est également reconnu dans un texte comme celui de Claude POLIAK, *Ascension sociale, promotion culturelle et militantisme*, 1990, Volume 3, p117

pas l'effet escompté. Naïvement persuadé qu'une meilleure maîtrise de la dialectique philosophique nous ouvrirait les portes de ces pensées profondes qui, à leur tour, nous ouvriraient les yeux, c'est au contraire une forme de lucidité, mêlée de déception, qui fut acquise. Les astuces rhétoriques devenaient visibles, les ficelles un peu trop grosses et le beau style n'exerçait plus la même fascination. Mieux, en tentant d'en discuter avec des amis militants, et en posant simplement la question du *sens* de ce qui se trouvait écrit, on se heurtait, bien souvent, à des résistances passionnées qui relevaient plus de la réaction épidermique caractéristique des groupes soudés autour d'une figure idéalisée que de l'accord intellectuel. Parallèlement à cela, la réalité pratique de la position d'intellectuel investi dans un parti politique qui nous avait semblé, un temps, assez exemplaire, perdait progressivement de son brillant. En effet, ce n'est pas sans une certaine déception que l'on a vu l'auteur en question mettre de côté une précieuse autonomie de pensée et faire peser un capital intellectuel accumulé pour légitimer la ligne du parti⁴³³. A quoi bon lire et se cultiver si, en dernière instance, celui-ci impose son orientation ? L'intellectuel qui, d'après nous, devait se donner pour rôle de rester fidèle aux faits et, autant que possible, de *dire le vrai* nous semblait avoir de moins en moins de place au sein de tels collectifs dominés par la logique de la lutte politique où chacun, qu'il le veuille ou non, se voit bien souvent contraint de déformer et de reconstruire la réalité des faits au gré des intérêts et des enjeux du moment.

Ainsi, tandis que la sociologie critique mordait, de plus en plus, sur notre vécu ordinaire tout en offrant des outils d'analyse pour le comprendre, le coup de grâce fut donné lors d'une journée organisée en hommage au philosophe le 24 janvier 2010 et à laquelle la discipline de parti invitait à participer. Quelques personnalités étaient venues témoigner de leur respect et des militants s'emparaient de l'occasion pour réaffirmer la nécessité de faire vivre une organisation révolutionnaire en mesure de transmettre la flamme de la subversion politico-philosophique. Alain Badiou, encore lui, prononça une sorte de poème en prose honorant ce « compagnon lointain », d'autant plus éloigné qu'il nourrissait quelques illusions s'agissant du rôle des élections dans la vie politique. Seulement, trois années plus tard, le « grand penseur » apparaissait pour ce qu'il était et, en présence de ce parterre de militants, si disposés à proclamer la nécessité de renverser l'ordre existant, venus s'incliner quelques instants devant l'ordre culturel pour écouter, presque religieusement, un philosophe d'une telle importance, on ne pouvait plus percevoir autre chose qu'une certaine dérision.

La pratique sociologique, et la sociologie des intellectuels en particulier, constituaient ainsi une tentative pour répondre à trois préoccupations : approfondir les choses qui nous intéressaient vraiment, évoluer dans un univers où la critique sociale est existante mais étrangère aux propos théoriques inconsistants que nous n'hésitions plus à fuir, et ne plus s'incliner devant les producteurs de théorie les plus visibles. Le travail ici présent, et qui tend maintenant à trouver sa conclusion, constituant une tentative pour accorder nos dispositions, que l'on pourrait à la fois qualifier, avec les précautions qu'il faut, de rationaliste et critique, à notre position dans l'espace social. Difficile, pour l'heure, de savoir si celle-ci aboutira, quoiqu'il en soit, on ne pourra pas regretter de ne pas avoir essayé.

⁴³³ On notera au passage que ce n'est pas sans un certain agacement que l'on a vu ce types de pratiques se mêler à des déclarations très anti-intellectualistes.



Bibliographie

Philosophie, histoire de la philosophie :

ARISTOTE, *Seconds analytiques*, Paris, Vrin, 1995

Jacques BOUVERESSE, *Le philosophe chez les autophages*, Paris, Minuit, 1984

Jacques BOUVERESSE, *Philosophie, mythologie et pseudo science : Wittgenstein lecteur de Freud*, L'Éclat, 1992

Gilles DELEUZE, Félix GUATTARI, *Qu'est ce que la philosophie ?* Paris, Minuit, 1991

Vincent DESCOMBES, *Le même et l'autre*, Paris, Minuit, 1979

Vincent DESCOMBES, *Les institutions du sens*, Paris, Minuit, 1996

Jacques DERRIDA, *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit, 1972

Pascal ENGEL, *Philosophie et psychologie*, Folio, Essais, 1996

Michel FOUCAULT, *L'herméneutique du sujet, Cours au collège de France (1981-1982)*, Seuil, 2001

Michèle Le DOEUFF, *L'étude et le rouet*, Seuil, 1989

Jean François LYOTARD, *Réponse à la question, qu'est ce que le post moderne ?* Galilée, 1988

Maurice MERLEAU-PONTY, *Résumés de cours, collège de France, 1952 1960, 1968*

Jacques RANCIERE, *Le spectateur émancipé*, La Fabrique, 2008

Frédéric WORMS, *La philosophie en France au XXème siècle, moments*, Folio, 2009

Ludwig WITTGENSTEIN, *Recherches philosophiques*, Gallimard, 2005

Sociologie :

Howard BECKER, *Les Mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 1988

Jean Michel BERTHELOT, *Itinéraire d'un philosophe en sociologie*, Paris, PUF, 2011

Claire BIDART, Marc BESSIN, Michel GROSSETTI, *Bifurcation, les sciences sociales faces aux ruptures et à l'événement*, La découverte, 2010

Anna BOSCHETTI, *Du réalisme au post-modernisme*, CNRS, 2014

Anna BOSCHETTI, *Sartre et les temps modernes*, Paris, Minuit, 1985

Pierre BOURDIEU, Luc BOLTANSKI, *La production de l'idéologie dominante*, Raisons d'Agir, 2008

Pierre BOURDIEU, *Les règles de l'art*, Paris, Minuit, 1992

Pierre BOURDIEU, *Homo academicus*, Paris, Minuit, 1984

Pierre BOURDIEU, *Choses Dites*, Paris, Minuit, 1987

Pierre BOURDIEU, *Esquisse pour une auto-analyse*, Cours et Travaux, 2004

Pierre BOURDIEU, *Science de la science et réflexivité*, Raisons d'agir, 2001

Pierre BOURDIEU, *Méditations pascaliennes*, Points, Essais, 2003

Jean BOUTIER, Jean-Claude PASSERON, Jacques REVEL, *Qu'est ce qu'une discipline ?* EHESS, 2006

Robert CASTEL, *Le psychanalysme*, Broché, 1973

Louis CHAUVEL, *Le destin des générations*, PUF, 1998

François CUSSET, *La Décennie, le grand cauchemar des années 80*, La découverte, 2006

Colloque de Cerisy, *Penser le sujet Autour d'Alain Touraine*, Fayard, 1995

Émile DURKHEIM, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 2013

Émile DURKHEIM, *L'enseignement philosophique et la dissertation de philosophie*, dans *Textes Paris*, Les Éditions de Minuit, 1975

Jean Louis FABIANI, *Les philosophes de la république*, Paris, Minuit, 1988

Jean Louis FABIANI, *Qu'est ce qu'un philosophe français ?*, Paris, EHESS, 2010

Erving GOFFMAN, *Les moments et leurs hommes*, Seuil, 2016

Johan HEILBRON, *Naissance de la sociologie*, Agone, 2006

Albert HIRSCHMAN, *Bonheur privé action publique*, Fayard, 1983

Denis HOLLIER, *Le collège de sociologie*, Gallimard, 1979

Gérald HOUEVILLE, *Le métier de sociologue en France depuis 1945*, PUF, 2007

Jean Marc JOUBERT, Gilbert PONS, *Portrait de maître*, CNRS, 2008

Bernard LAHIRE, *La condition littéraire*, La Découverte, 2006

Gérard MAUGER, Claude POLIAK, Bernard PUDAL, *Histoires de lecteurs*, Éditions du Croquant, 1999

Gérard MAUGER, *Droits d'entrée, modalités et conditions d'accès aux univers artistiques*. Éditions de la MSH, 2007

Marc JOLY, *Devenir Norbert Elias*, Fayard, 2012

Brigitte MAZON, *Aux origines de l'École des Hautes Études en sciences sociales*, Le Cerf, 1988

José Luis MORENO PESTANA, *En devenant Foucault*, Éditions du Croquant, 2006

Laurent MUCCHIELLI, *La découverte du social*, La découverte, 1998

Louis PINTO, *Le collectif et l'individuel*, Raisons d'Agir, 2009

Louis PINTO, *Philosophie et sociologie, libres échanges*, Ithaque, 2014

Louis PINTO, *La théorie souveraine*, Le Cerf, 2009

Louis PINTO, *Bourdieu et la théorie du monde social*, Paris, Seuil, 1998
Bernard PUDAL, *Un monde défait*, Éditions du Croquant,
Jacques REVEL, Nathan WATCHEL, *Une école pour les sciences sociales*, EHESS, 1996
Olivier SCHWARTZ, *Le monde privé des ouvriers*, PUF, 1990
Alain TOURAINE, *La fin des sociétés*, Claude CALAME (dir.) *Identités de l'individu contemporain*
Textuel, coll. La discorde, 2008

Psychanalyse :

Paul Laurent ASSOUN, *Freud la philosophie et les philosophes*, PUF, 1976
Paul Laurent ASSOUN, *Freud et Nietzsche*, PUF, 1980
Laurent DANON-BOILEAU, Jean Yves TAMET, *Des psychanalystes en séance*, Gallimard, 2016
Maia FANSTEN, *Le divan insoumis. La demande d'extraterritorialité de la psychanalyse française*,
Hermann, 2006
Jacques LACAN *Le Séminaire Livre X*, Seuil, 1986
Jacques LACAN, *Écrits I II*, Points, 1971
Elisabeth ROUDINESCO, *Histoire de la psychanalyse en France*, Tome 1, Paris : Broché, 2009
Bernard SICHERE, *Le moment lacanien*, Grasset, 1983

Sciences de l'éducation :

Jacqueline GAUTHERIN, *Une discipline pour la république*, Berne, 2002
Jean CHATEAU, *Prélude à une philosophie de l'éducation*, Enfance, Volume 44, 1991
Gaston MIALARET, *Introduction à la pédagogie*, PUF, 1964
Henri PEYRONNIE, *Le mouvement Freinet*, PUF, 2013
Olivier REBOUL, *Qu'est ce qu'apprendre ?* PUF, 1980
Olivier REBOUL, *La philosophie de l'éducation*, PUF, 1971
Alain VERGNIoux, coll. *40 ans de sciences de l'éducation*, Presses Universitaire Caen, 2009

Anthropologie :

- Jean Loup AMSELLE, *Le sauvage à la mode*, Tetraedre, 1979
Vincent DEBAENE, *L'adieu au voyage*, Gallimard, 2010
Philippe DESCOLA, *La composition des Mondes*, Flammarion, 2014
Vincent DEBAENE, *L'adieu au Voyage*, Gallimard, 2010
Robet DELIEGE, *Une histoire de l'anthropologie*, Seuil, 2006
Claude LEVI-STRAUSS, *Tristes Tropiques*, Plon, Terre Humaine, 1955
Claude LEVI-STRAUSS, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962
Florence WEBER, *Brève histoire de l'anthropologie*, Seuil, 2015

Biographies, autobiographies :

- Raymond ARON, *Le spectateur engagé*, Paris, Juillard, 1981
Jacques BOUVERESSE, *Le philosophe et le réel*, Hachette Littérature, 1998
Didier ERIBON, *Foucault et ses contemporains*, Fayard, 1994
Marcel FOURNIER, *Émile Durkheim*, Paris, Fayard, 2007
Ernst JONES, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, I II, PUF, Quadrige, 2006
Steven LUKES, *Émile Durkheim, life and work*, Stanford University Press, 1972
Emmanuelle LOYER, *Lévi-Strauss*, Flammarion, 2015
Henri MENDRAS, *Comment devenir sociologue ? Souvenirs d'un vieux mandarin*. Actes Sud, 1995.
Elisabeth ROUDINESCO, *Jacques Lacan, esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Paris : Broché, 1993
Germaine TILLION, *Fragments de vie*, Seuil, 2009

Articles :

- Georges BALANDIER, *Tout parcours scientifique comporte des moments autobiographiques*, Actes de la recherche en sciences sociales, 2010, numéro 185, p 124
Luc BOLTANSKI, *Sociologie critique et sociologie de la critique*, Politix, 1990, numéro 10, p.124
Luc BOLTANSKI, *Erving Goffman et le temps du soupçon*, Information sur les sciences sociales, 1973, numéro 12, p 127

- Pierre BOURDIEU, *Le champ scientifique*, Actes de la recherche en sciences sociales, 1976
- Pierre BOURDIEU, *L'illusion biographique*, Actes de la recherche en sciences sociales, 1986, Volume 62, p. 69
- Pierre BOURDIEU et Luc BOLTANSKI, *Le titre et le poste*, Actes de la Recherche en sciences sociales, 1975, Vol 1, num 2, p. 95-107
- Jacques BOUVERESSE, *La connaissance de soi et la science*, Actes de la recherche en sciences sociales, 2003, numéro 150, p.59
- Jean-Michel CHAPOULIE, *La seconde fondation de la sociologie française, les États-Unis et la classe ouvrière*, Revue française de sociologie, 1991
- Rémi CLOT-GOUDARD, Marion TILLOUS, *L'espace du réseau : du flux au territoire. Le tournant pragmatiste engagé par Isaac Joseph*. Tracé, Revue de Sciences Humaines, 2008, numéro 15, p.25
- Alain DROUARD, *Réflexion sur une chronologie*, Revue Française de sociologie, 1982, Volume 23, p.55
- Christophe GAUBERT, *Révolution culturelle et production d'un « intellectuel de proposition » (Pierre Rosanvallon)*, dans *Reconversions militantes*, PULIM, 2005
- Johan HEILBRON, *Pionniers par défaut ?* Revue française de sociologie, 1991, numéro 32, p 365
- Johan HEILBRON, Anaïs BOKOBZA, *Transgresser les frontières en sciences humaines et sociales*, Actes de la Recherche en Sciences Sociales, 2015, num 210, p.128
- Johan HEILBRON Yves GINGRAS, *La résilience des disciplines*, Actes de la recherche en sciences sociales, 2015, numéro 210
- Laurent JEAN-PIERRE, *Une opposition structurante pour l'anthropologie structurale, Lévi-Strauss contre Gurvitch*, Revue d'Histoire des Sciences humaines, 2004, numéro 11, p 246
- Victor KARADY, *Durkheim, les sciences de l'homme et l'Université, bilan d'un semi-échec*, Revue française de sociologie, 1976, Volume 17, p 267
- Gérard MAUGER, *Gauchisme, contre culture et néolibéralisme*, in CRESPA et CURAPP, *L'identité politique*, PUF, 1994, p.206
- Gérard MAUGER, *Pour une sociologie de la sociologie*, L'Homme et la société, 1999, numéro 131
- Dominique OTTAVI, *La pédagogie comme science*, Les sciences de l'éducation, pour l'ère nouvelle, 2006, Vol.39, p.140
- Olivier ORAIN, *Une fertilisation paradoxale*, Revue d'Histoire des Sciences Humaines, 2015, numéro 26
- Louis PINTO, *L'inconscient scolaire des philosophes*, Actes de la recherche en sciences sociales, 2000, numéro 135, p 48

Louis PINTO, *Un héritage devenu projet : La philosophie sociale de Sartre*, Revue d'Histoire des Sciences Humaines, 2008, num 18, p. 224

Michael POLLAK, *La planification des sciences sociales*, Actes de la recherche en sciences sociales, 1976, numéro 2, p. 105

Gisèle SAPIRO, *Défense et illustration de « l'honnête homme »*, *Les hommes de lettres contre la sociologie*, Actes de la recherche en sciences sociales, 2004, numéro 153

Fernande SECLET-RIOU, *La psychopédagogie et les réformes de l'enseignement*, *Enfance*, 1951, volume 1, p 77

Charles SOULIE, *Profession Philosophe*, *Genèse*, 1997, num 26, p.103-122

Charles SOULIE, *Anatomie du Goût philosophique*, Actes de la recherche en sciences sociales, 1995, vol.109, p.3-28

Charles SOULIE, *La pédagogie charismatique de Gilles Deleuze*, Actes de la Recherche en Sciences Sociales, 2017, num 216, p.42-63

ANNEXE :

Partie 1 :

De la philosophie à l'ENA

Données biographiques :

1968 : Pierre Soutou

Pierre Soutou, quarante-huit ans, ancien élève de l'ENA et agrégé de philo, fut directeur départemental de la DASS de l'Aude, de 1982 à 1985, conseiller technique au cabinet du ministre des Affaires sociales de 1987 à 1988 et directeur général de la Caisse nationale d'assurance-vieillesse des commerçants et industriels indépendants.

1972 : Jean Louis Lesquins

Jean-Louis Lesquins, cinquante-deux ans, titulaire d'une maîtrise et d'un Capes de philosophie, ancien élève de l'ENA, a fait l'essentiel de sa carrière à la Direction générale de la concurrence, de la consommation et de la répression des fraudes (DGCCRF), où il est entré en 1987. Il y fut notamment chargé de mission auprès du directeur général de la concurrence, de la consommation et de la répression des fraudes (1993-1994) et chef du bureau politique de concurrence et pratiques anticoncurrentielles (1994-1998). Il fut également conseiller technique du ministre du Commerce et de l'Artisanat de 1991 à 1993, conseiller auprès du directeur des clientèles financières de La Poste (1993) et chargé d'enseignement de l'histoire des idées politiques à l'université Paris Dauphine. Il était, depuis 1998, sous-directeur santé industrie et commerce et membre du comité économique des produits de santé à la DGCCRF ainsi que commissaire du gouvernement auprès du Conseil de la concurrence.

Daniel Parfait

Daniel Parfait, cinquante-sept ans, titulaire d'une maîtrise et d'une capes de philosophie, ancien élève de l'ENA (promotion Solidarité), a exercé de 1983 à 1986 en tant que chargé des questions économiques pour l'Amérique du Nord au ministère avant de devenir conseiller d'ambassade au Pérou. Envoyé en 1988 comme premier secrétaire aux Etats-Unis, il part en 1991 en Allemagne au poste de conseiller culturel. Revenu à Paris en 1994 en qualité de sous-directeur de la non-prolifération puis du désarmement et de la non-prolifération nucléaire, il est nommé en 2000 ambassadeur en Colombie. Il était, depuis quatre ans, directeur des Amériques et des Caraïbes au ministère

1973 : Denis Delbourg

Cinquante-cinq ans, agrégé de philosophie, ancien élève de l'ENS et de l'ENA (promotion Pierre Mendès France), a commencé en 1978 au centre d'analyse et de prévision du ministère des Affaires étrangères. Appelé en 1981 comme conseiller technique au cabinet du ministre des Relations extérieures Claude Cheysson, il devient en 1984 celui du ministre de la Culture Jack Lang, avant d'exercer à partir de 1989 auprès du Premier ministre Michel Rocard en tant que conseiller technique chargé de la communication et chef du service de presse. De 1992 à 1993, il remplit des fonctions identiques auprès du Premier ministre Pierre Bérégovoy puis part pour New York en qualité de conseiller culturel, représentant permanent des universités françaises aux Etats-Unis. Nommé en 1996 consul général à Rio de Janeiro, il revient en France en 2000 pour être conseiller diplomatique du Premier ministre Lionel Jospin. Il avait été promu en 2002 ambassadeur en Suède.

1974 : Eric Spitz

Pierre-Eric Spitz, soixante-trois ans, agrégé de philosophie, diplômé de l'IEP Paris, est un ancien élève de l'ENA. Après des débuts dans l'enseignement, il a poursuivi sa carrière au sein des tribunaux administratifs. Nommé conseiller technique au cabinet de la ministre de la Justice Elisabeth Guigou en 1997, il a conseillé ensuite Raymond Forni à la présidence de l'Assemblée nationale entre 2000 et 2001. Dernièrement, il dirigeait les affaires juridiques de la Ville de Paris

1976 : Patrick Farçat

Quarante ans, ancien élève de l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud, agrégé de philosophie, fut affecté à sa sortie de l'ENA en 1984 au ministère de la Culture et de la Communication, où il occupa le poste de chef du bureau du budget et de la programmation. Détaché à partir de 1988 auprès de la CNCL puis du CSA, il exerça les fonctions de chef du service des autorisations et des analyses économiques et, à partir de 1990, celles de chef du service des études. Il fut nommé en septembre 1991 directeur des autorisations et des études du Conseil

Patricia Willaert

Patricia Willaert, cinquante-huit ans, titulaire d'une maîtrise et d'un capes en philosophie, est administratrice civile hors classe, jusqu'à présent détachée en qualité de sous-préfet hors classe. Elle fut successivement sous-préfet au cabinet des préfets de la Savoie (1993-1995) et sous-préfet d'Altkirch, avant de rejoindre, en 1997, le SCTIP au poste de sous-directrice de l'administration et des finances. Nommée sous-préfet de Fontainebleau en 2000, puis des Sables-d'Olonne en 2004, elle est devenue ensuite secrétaire générale de la préfecture de l'Oise (2008-2013)

1978 : Yannick Blanc

Né en 1955, ancien élève de l'Ecole normale supérieure (ENS) de Saint-Cloud, agrégé de philosophie, titulaire d'un diplôme d'études approfondies de sciences économiques, ancien élève de l'Ecole nationale d'administration (promotion Condorcet, 1990-1992), Yannick Blanc a notamment été, au ministère de l'Intérieur, conseiller technique du directeur général de la Police nationale (1994-1995), chef du bureau des groupements et associations (1996-1998), conseiller technique au cabinet de Jean-Pierre Chevènement (ministre de l'Intérieur) (1998-2000), chef du service des affaires politiques et de la vie associative (2001-2005), puis directeur de la police générale à la Préfecture de police de Paris (2005-2008). Après une période comme consultant en fondations et gouvernance associative, il devient directeur adjoint du cabinet du président du conseil régional d'Ile-de-France, fonction qu'il exerçait depuis 2010.

De l'ENA au champ politique :

1969 : Jean marie delarue

Elève de l'ENA après avoir passé les concours de l'enseignement. Sa carrière le conduira jusqu'au conseil d'Etat en 1977. Il a été conseiller politique auprès de Jacques Delors et Michel Delebarre. Il a été délégué interministériel à la ville de 1991 à 1994 et directeur des libertés publiques et des affaires juridiques au ministère de l'intérieur jusqu'en 2001. En 2008, il sera nommé contrôleur général des lieux de privation de liberté par le gouvernement Fillon. Poste qu'il occupera jusqu'en 2014.

1970 : Gérard Chesnel.

Il a été diplômé de l'Institut National des langues et Civilisations Orientales (INALCO) et de l'Institut des Hautes Etudes de Défense Nationale. Il a été ambassadeur au Laos de 1994 à 1997 et directeur de l'Institut français de Taipei de 1997 à 2000. Directeur adjoint Asie et Océanie à l'administration centrale du ministère des affaires étrangères de 2000 à 2002, il a ensuite été nommé ambassadeur chargé de l'action pour le déminage et l'assistance aux victimes des mines antipersonnelles.

Daniel Cadoux

Elève de l'ENA et diplômé de l'IEP de Paris. Il a été nommé sous-directeur de l'administration territoriale à la Direction de l'Administration territoriale et des affaires politiques du ministère de l'Intérieur en 1989. Il a été préfet de Charente de 1992 à 1994, d'Indre et Loire de 1994 à 1996, de la Sarthe en 1996 et 1997, du Pas de Calais de 1997 à 1999, de la région Picardie et de la Somme entre 1999 et 2002, de la région Bourgogne et de la Côte d'Or de 2002 à 2004.

1971 : Michel Daudé

Elève de l'ENA. Auditeur puis conseiller référendaire à la Cour des comptes, il a été chargé de

mission et adjoint auprès du directeur général de l'énergie et des matières premières à l'Industrie. Entré à France télécom au début des années 90, il a été chef du service du budget et du financement à la direction des programmes et des finances.

Patrick Warin

A été élève de l'ENA, entré en 1980 à la caisse des dépôts, il a été directeur de l'IRCANTEC, membre du directoire de CNP assurance puis directeur des assurances AGF/Allianz.

1972 : Gabriel Keller

Elève de l'ENA, il a d'abord été conseiller d'ambassade en Malaisie à partir de 1982. Il a été directeur adjoint à la direction des nations unies de 1989 à 1993 et directeur du cabinet de Lucette Michaux-Chevry, ministre déléguée à l'action humanitaire. Nommé en 1996 ambassadeur en République Fédérale de Yougoslavie, il devient, deux ans plus tard, adjoint au chef de la mission de vérification de l'OSCE au Kosovo. Ambassadeur de l'Union de Serbie Monténégro en 2003, il s'est vu confier, à partir de 2005, la fonction d'ambassadeur chargé des questions de bioéthique.

Bernard Legendre

Cinquante-trois ans, ancien élève de l'Ecole normale supérieure (Saint-Cloud) et de l'ENA, agrégé d'histoire, a notamment été administrateur au Conseil économique et social puis, entre 1993 et 1995, conseiller technique au cabinet d'Alain Madelin, alors ministre des Entreprises et du Développement Economique, et enfin, en 1995 et 1996, conseiller de Jacques Barrot, qui était ministre du Travail et des Affaires sociales. Depuis 1996, Bernard Legendre était chef de service à la Délégation générale à l'Emploi et à la Formation professionnelle.

Bernard Penisson

Pierre-André Peyvel, soixante ans, agrégé et docteur en histoire, ancien élève de l'ENA (promotion Michel de Montaigne), devient en 1996 sous-préfet de Brive-la-Gaillarde. Nommé en 1999 secrétaire général de la préfecture des Hauts-de-Seine, il se voit confier en 2004 la préfecture du Territoire de Belfort. Secrétaire général chargé des affaires régionales de la préfecture de la région Ile-de-France de 2006 à 2008, il était, depuis, conseiller chargé de l'administration territoriale, de la sécurité civile, des professions réglementées et des jeux.

1974 : Yves Saint Geours

Né en 1953, agrégé d'histoire, titulaire d'un diplôme d'études approfondies d'études hispaniques et latino-américaines, Yves Saint-Geours est ministre plénipotentiaire de 1re classe. Il a été enseignant en histoire et géographie en lycée (1974-1977 et 1979-1985), pensionnaire (1977-1979), directeur (1985-1989) de l'Institut français d'études andines à Lima (Pérou), responsable de l'Agence nationale française du programme européen de mobilité étudiante Erasmus au Centre national des oeuvres universitaires et scolaires (CNOUS) (1989-1990), sous-directeur des sciences sociales et humaines au ministère des Affaires étrangères (1990-1993), délégué adjoint aux relations européennes, internationales et à la francophonie (1993-1995) et délégué adjoint aux relations internationales et à la coopération (1995-1996) au ministère de l'Education nationale et de la Recherche. Nommé en 1996 conseiller technique au cabinet d'Hervé de Charette (ministre des Affaires étrangères), il devient ensuite adjoint au directeur général des relations culturelles, scientifiques et techniques (1997-1998), directeur de la coopération scientifique, universitaire et de recherche (1999-2000), directeur général adjoint de la coopération internationale et du développement (2000-2003) au ministère des Affaires étrangères. Conseiller auprès de Dominique de Villepin (ministre des Affaires étrangères) de 2003 à 2004, il est ensuite ambassadeur en Bulgarie (2004-2007), président de l'Etablissement public du Grand Palais des Champs-Élysées (2007-2009) et enfin ambassadeur au Brésil (depuis 2009).

Carrières politiques :

François Ewald, reçu à l'agrégation en 1969 a d'abord été Membre de la Gauche prolétarienne durant les

années 70. Docteur ès lettres, il a également été l'assistant de Michel Foucault au Collège de France. Aujourd'hui professeur au Conservatoire nationale des arts et métiers et directeur de l'Ecole Nationale d'Assurance, il est par ailleurs membre du comité éditorial de la revue « Risques » dont il est un des fondateurs. Suite à sa rupture avec l'extrême gauche et le marxisme à la fin des années 70, son parcours est marqué par la défense d'idées libérales propres au monde de l'entreprise et des instances dirigeantes du patronat plus particulièrement. Trajectoire qui le conduira à collaborer avec des dirigeants du Medef comme Denis Kessler ou Ernest Antoine Seillière. Ses ouvrages sont autant d'éléments de la promotion d'une philosophie fondée sur l'idée de « risque » (Aux risques d'innover : les entreprises face au principe de précaution), mais il a également participé à la publication des « Dits et Ecrits » de Michel Foucault, avec Daniel Denfert. François Ewald a par ailleurs publié de nombreuses chroniques dans Les Echos, et est membre de la Fondation pour l'Innovation Politique, de l'Académie des Technologies et du conseil scientifique et Ethique du groupe Areva. Rosine Lapresle a été reçue à l'agrégation en 1975 et a enseigné en lycée pendant quelques années avant de se spécialiser dans l'activité de conseil auprès du patronat. Elle effectuera ensuite l'ensemble de sa carrière dans ce secteur qui l'a conduira jusqu'aux instances de direction du Medef où elle exercera une activité de « coaching » auprès de Laurence Parisot. Alain Etchegoyen (1973) a commencé sa carrière comme professeur de lycée puis au CNRS à partir de 1978 où il crée le CRIN (Club de relations industrielles). Il collaborera avec Laurent Fabius au ministère de l'Industrie et de la Recherche entre 1982 et 1984 avant d'effectuer un passage au Commissariat au Plan comme conseiller scientifique. En 2003, il est sollicité par Jean Pierre Raffarin pour diriger le commissariat général au plan. Il est par ailleurs l'auteur de nombreux ouvrages d'allure philosophique portant sur le monde de l'entreprise, la politique et l'économie (« Les entreprises ont-elles une âme ? » « Économiste en désordre : consensus et dissension... »)

D'autres personnalité ont également donné à voir des relations diverses avec le champ politique. Elisabeth Badinter, reçue à l'agrégation de philosophie en 1973 est la compagne de Robert Badinter. Elle a rédigé différentes biographies littéraires (« Madame du Châtelet, Madame d'Epinais ») et des ouvrages d'histoire intellectuelle (« Les Passions intellectuelles »). La plupart de ses publications et interventions publiques ont notamment porté sur la question du féminisme et des rapports entre les sexes (« XY, de l'identité masculine », « Fausse route : Réflexions sur trente années de féminisme »). Elle est fréquemment intervenue dans l'espace public pour réagir à des questions d'actualité comme « l'affaire » du foulard islamique. Elisabeth Badinter est par ailleurs membre du conseil de surveillance et deuxième actionnaire du groupe publicitaire Publicis, fondé par son père Marcel Bleustein Blanchet.

Blandine Kriegel, reçue à l'agrégation de philosophie en 1968 a été professeure de philosophie politique à l'Université de Nanterre. Elle est l'épouse de l'historien et journaliste Alexandre Adler. Militante maoïste à la fin des années 60, elle rompt avec ses orientations politiques marxistes dans les années 70. Auteure d'ouvrages de philosophie politique (et d'histoire, elle a été présidente du Haut conseil à l'intégration en 2002, conseillère de Jacques Chirac, dont elle a soutenu la candidature en 1995 et membre du Comité consultatif national d'Éthique.

Roger Pol-Droit, reçu à l'agrégation de philosophie en 1972, a été professeur en lycée, chargé de recherche au CNRS, directeur de programme au Collège international de philosophie et directeur de séminaire à Science Po. Auteur d'ouvrages de vulgarisation philosophique (101 expériences de philosophie quotidienne, La philosophie expliquée à ma fille, Petites expériences de philosophie entre amis) il a régulièrement publié articles et tribunes dans des journaux comme Le Monde, Les Echos, Le Point, Le Monde des Livres. Entre 1994 et 1999, il a été conseiller du directeur général de l'Unesco et membre du comité consultatif national d'éthique entre 2007 et 2013.

Luc Ferry, reçu à l'agrégation en 1975 a été professeur en lycée et en Ecole Normale de 1976 à 1979, attaché de recherche au CNRS de 1980 à 1982, il a ensuite été chargé de cours aux universités de Reims, Paris X et Paris I. Docteur en sciences politiques en 1980 et agrégé de sciences politiques en 1982, il a été professeur à l'IEP de Lyon de 1982 à 1988 puis de philosophie à l'université de Caen de 1989 à 1996 et à l'université Paris VII à partir de 1996. Ce parcours intellectuel étant bien entendu marqué par une présence médiatique et politique, Luc Ferry ayant été chroniqueur et éditorialiste à l'Express, L'Événement du Jeudi, Le Point ou Challenge, président du Conseil National des programmes au ministère de l'Éducation nationale de 1994 à 2002 et ministre de l'Éducation Nationale de 2002 à 2004. S'il a publié des ouvrages de philosophie (« Système et Critique », « Heidegger et les modernes ») et de vulgarisation philosophique (« Philosophe à 18 ans ») certains de ses ouvrages se présentent comme des réflexions sur des thèmes liés à l'actualité du moment (« Le nouvel ordre écologique », « Le religieux après la religion », « Face à la crise, matériaux pour une politique de civilisation »)

Carrières artistiques :

1970 : Denis Guenoun. Professeur de littérature française et de théâtre à l'université Paris IV Sorbonne, celui-ci a, dans un premier temps, abandonné l'enseignement de la philosophie, pour se consacrer à la comédie et à la mise en scène. Il a fondé deux compagnies de théâtre (« L'attroupement », « Le grand nuage de Magellan ») et a été nommé en 1986 directeur du centre dramatique national de Reims et président du Syndicat des directeurs d'entreprises artistiques et culturelles). Il recommencera à enseigner la philosophie à l'université de Strasbourg de 1991 à 1997 et soutiendra une thèse de philosophie en 1994. Ensuite, il sera nommé maître de conférence en littérature française à l'université de Nantes en 1997 et soutient une HDR en philosophie en 1998, pour ensuite être nommé professeur à l'Université Rennes 2 puis à Paris 4.

1971 : Marc Belit a rédigé une thèse portant sur l'œuvre d'Antonin Artaud. Il a enseigné la philosophie et le théâtre en France et à l'étranger (Dakar). Il a été chargé de mission au ministère de la culture au début des années 80 et dirigé une scène de Théâtre, « le Parvis », à Tarbes. Il a mis en scène des pièces d'auteurs étrangers et publié de nombreux articles et ouvrages sur le théâtre et la politique culturelle (« Le défi culturel », « Fragment d'un discours culturel », « Le malaise de la culture »), un livre sur Gérard Granel (« Granel, l'éclat, le combat, l'ouvert ») et un roman (« Le philosophe amoureux »)

1972 : Christian Delacampagne, reçu à l'agrégation de philosophie en 1972, docteur ès lettres et sciences humaines a été professeur en lycée et directeur des instituts français de Barcelone, Madrid, Le Caire, Tel Aviv et attaché culturel à Boston. Il a été professeur d'Études françaises et de littérature aux Etats Unis de 1998 à 2006. Il est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages de philosophie (Figures de l'oppression, Philosopher : les interrogations contemporaines, La philosophie politique aujourd'hui) d'esthétique (La louve baroque, L'aventure de la peinture moderne) et d'histoire (Immortelle Egypte, D'une république à l'autre, Une histoire de l'esclavage).

1973 : René de Ceccaty est éditeur, romancier, traducteur et auteur de théâtre. Il a publié une vingtaine de romans et recueils de nouvelles (Personnes et personnages, Jardins et rues des capitales, Esther, etc...), adapté et écrit des pièces de théâtre (L'ange de l'information, Concha Bonita) et traduit une cinquantaine d'ouvrages étrangers, italiens pour la plupart (Adulte ? Jamais, Amado moi, etc...). Il a fondé les collections « Haute Enfance », « Solo » et « Réflexion »

1977 : Claude Ribbe a réalisé une carrière d'enseignant, de philosophe, de romancier et d'auteur de théâtre, tout en rédigeant des ouvrages d'histoire, généralement consacrés à l'esclavage, et en maintenant des engagements politiques. Il a siégé de 2005 à 2008 à la Commission consultative des droits de l'Homme.

Histoire :

Agrégation Masculine 1973 (N= 106)

Parmi ces 106 individus, les trajectoires atypiques sont plus rares que celles des philosophes de la même génération, elles concernent 7 individus, soit 6,6% de cet échantillon. Parmi elles, les reconversions intellectuelles sont inexistantes. Les historiens se distinguent en revanche par une disposition relativement forte à envisager des carrières politiques. Celles-ci concernent 5 individus : Dominique Boché, Marc Espalieu, Roger Karoutchi, Marc Maupas Oudinot et Jean

Jacques Pignard.

Dominique Boché, Marc Espalieu et Marc Maupas Oudinot ont tous été élèves de l'ENA après avoir passé les concours de l'enseignement. Le premier a effectué une carrière de diplomate au Moyen-Orient. Il a ensuite été ambassadeur en république centrafricaine de 2001 à 2003 puis conseiller au cabinet du ministre des affaires étrangères de l'époque, Dominique de Villepin⁴³⁴. Marc Espalieu a, quant à lui, effectué une carrière au ministère de l'Industrie, à la Direction des Hydrocarbures et Marc Maupas Oudinot à la Direction des relations économiques extérieures (Dree). Ce dernier a été nommé inspecteur général des services à la Dree en 1999 et ministre conseiller pour les affaires économiques et commerciales au ministère de l'Economie en 2004⁴³⁵. Jean Jacques Pignard, sans passer par l'ENA, a été chargé de mission auprès du secrétariat d'Etat au tourisme, puis élu maire de Villefranche sur Saone en 1989 sous l'étiquette UDF, jusqu'en 2008. Il a été vice-président du conseil général du Rhône et président de l'Association des maires du Rhône. En 2009, il devient sénateur du Rhône pour le groupe de L'Union centriste, poste qu'il quitte en 2012, pour redevenir sénateur deux ans plus tard. Roger Karoutchi est une figure assez connue dans le paysage politique français. Professeur d'histoire et d'économie à Goussainville et à Paris de 1975 à 1989, il a d'abord été délégué national du RPR chargé de la jeunesse de 1981 à 1985. Il est devenu, en 1986, chargé de mission auprès du ministre des affaires sociales et de l'emploi, puis chef de cabinet de Philippe Séguin de 1993 à 1997. Président du groupe RPR puis du groupe UMP au conseil régional d'Ile de France il a été secrétaire d'Etat chargé des relations avec le parlement au sein des deux gouvernements de François Fillon entre 2007 et 2009 et vice président de l'UMP en 2013⁴³⁶.

Si un individu comme Pascal Gauchon a en effet réalisé un parcours universitaire, sa carrière est par ailleurs marquée par un fort ancrage au sein de la droite radicale. Ancien rédacteur en chef de « Défense de l'occident », revue nationaliste arrêtée en 1982, il fut membre de la direction « d'Ordre Nouveau » puis du Comité d'Initiative pour la Construction d'un Parti Nationaliste (CICPN).

L'année 1973 est, par ailleurs celle où Alexandre Adler, personnalité ayant collaboré à des médias comme Libération, Le Figaro, Courrier International, Europe 1, France Culture, ou Arte, a été reçu au concours de l'agrégation. D'abord universitaire, il a été enseignant à l'université Paris-VIII, sa carrière a par la suite opéré une inflexion plus forte en direction de l'intervention dans les médias, du commentaire de l'actualité et de questions géopolitiques.

Historiens engagés :

1968 : Pierre Vial

Professeur d'histoire médiévale à l'université de Lyon III jusqu'en 2004 est une figure de l'extrême droite française. Membre du « Mouvement Nationaliste du Progrès » dans les années 60, il a également été un des membres fondateurs du Groupe de Recherche et d'Etude pour la Civilisation Européenne (GRECE) en 1969. Il a été membre du Front National à partir de 1988, parti sous l'étiquette duquel il a occupé des postes de conseiller municipal et de conseiller régional. Il a rompu avec ce parti à la fin des années 90 et soutenu Bruno Mégret à partir de 1998. Il a été membre de la direction d'organisations comme le « conseil représentatif des associations blanches » ou la « Nouvelle Droite Populaire ». Il signe régulièrement des chroniques dans l'hebdomadaire Rivarol.

1971 : Jacques Grasser

⁴³⁴ Source, les échos

⁴³⁵ Source les échos

⁴³⁶ Source wikipédia

Professeur en lycée à Epinal, il a été adjoint au maire de cette ville en charge de la Culture, du Patrimoine et des Manifestations patriotiques. Il a également été chargé des relations avec l'armée et le 1er régiment des tirailleurs, membre du Haut conseil des musées de France et de la Commission Régionale du Patrimoine et des Sites en Lorraine.

1972 : Roger Martelli

professeur en lycée jusqu'à 2008 est un ancien membre de la direction du PCF. Historien du communisme il a publié de nombreux ouvrages sur le sujet (« Communisme français : Histoire sincère du PCF », « Le Rouge et le bleu : essai sur le communisme dans l'histoire française », etc...). Après avoir quitté la direction du PCF il continue de collaborer à « L'humanité » et anime aujourd'hui la revue Regards.

André Lardeux

Professeur en lycée dans le Maine-et-Loire, a été président UMP du conseil général de Maine-et-Loire, conseiller municipal d'Angers et sénateur UMP.

Jacques Delhy

Professeur de lycée en région parisienne a été député socialiste de la dixième circonscription de la Seine-Saint-Denis de 1988 à 1993.

1974 : Pierre Conesa

ancien élève de l'ENA a réalisé une carrière d'enseignant à l'IEP de Paris, fut le rédacteur du premier plan stratégique de soutien aux exportations d'armement. Il a rédigé plusieurs ouvrages traitant de géopolitique (« Dommages collatéraux », « Mécanisme du chaos : bushisme, terrorisme et prolifération », « La fabrication de l'ennemi, ou comment tuer avec sa conscience pour soi »)

Agrégation Masculine, Lettres Modernes 1973 (n=105)

Deux membres de cette promotion ont embrassé la profession de journaliste : Pascal Bouchard et François Rabaté. Parallèlement à une carrière d'enseignant Pierre Bénard a régulièrement collaboré au Figaro de 1997 à 2006. On notera également qu'une formation en lettres pouvait déboucher sur la pratique et l'enseignement de la linguistique et des sciences du langage comme l'illustre la trajectoire de Dominique Maingueneau Professeur en Sciences du Langage à l'université Paris IV Sorbonne et auteur de différents manuels de linguistique (« Manuel de linguistique pour le texte littéraire », « La syntaxe du français »), ou des études théâtrales comme l'illustrent celles de Luc Boucris, professeur à l'université de Montpellier, puis à Grenoble et auteur d'ouvrage portant sur la théorie scénique (« L'espace en scène », « De l'écrit à l'écran », « La scénographie »), et Joseph Danan professeur à l'université Paris 3 Sorbonne Nouvelle, auteur de « Qu'est ce que la dramaturgie », « L'atelier d'écriture théâtrale »)

Sur l'ensemble de cette décennie, on a pu dénombrer certaines carrières politiques.

1968 : Roland Riès a été sénateur socialiste du Bas Rhin de 2005 à 2014 et maire de Strasbourg à partir de 2008.

1969 : Laurent Fabius

1970 : Roland Hodel a été préfet du jura de 1985 à 1990 et préfet du cher de 1990 à 1993.

Stanislas Lefebvre de Laboulaye a été ambassadeur de France à Madagascar dans les années 2000, directeur général des affaires de sécurité au ministère des affaires étrangères de 2002 à 2006 et ambassadeur à Rome de 2008 à 2012.

1971 : Jean Louis Bourlanges a été conseiller municipal de Dieppe entre 1983 et 1989, conseiller régional de haute normandie de 1986 à 1998, membre du parlement européen en 1989 et 1994, président de la commission du contrôle budgétaire de 1993 à 1994 et rapporteur du budget général de l'Union européenne pour l'année 2000.

1972 : Guy Hermier a été député communiste des Bouches-du-Rhône de 1978 à 2001

Partie 2 :

Chapitre 1

L'espace des revues en sciences de l'éducation :

Titre	Thématique	Année de fondation	Parution(s) par an
Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs	Éducation, savoirs Sud-Nord, sociohistoire	2002	1 + 1 Hors-série
Cahiers pédagogiques	Pédagogie, enseignement, école	1945	8
Carrefours de l'éducation	International, éducation-étude critique	1996	2
Histoire de l'éducation	Histoire - éducation - enseignement.	1978	4
L'orientation scolaire et professionnelle	Orientation scolaire.	1972	4
Le Télémaque	Philosophie de l'éducation, société	1995	2
Les Dossiers de sciences de l'éducation	Éducation, formation, savoirs.	1999	2

Titre	Thématique	Année de fondation	Parution(s) par an
Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle	Éducation, formation, socialisation	1967	4
Mesure et évaluation en éducation	Mesure, évaluation, éducation.	1978	3
Penser l'éducation	Pédagogie, histoire, philosophie.	1996	2
Recherche et formation	Recherche, formation, formation de formateurs.	1987	3
Recherches et éducation	Éducation, formation, recherche. Ancienne revue <i>Éduquer</i> , revue Binet-Simon	1899/2008	2
Recherches en didactiques (Les Cahiers Théodile)	Didactiques, enseignement, apprentissage	2000/2010	2
Recherches en éducation	L'AERES la référence sous le nom de <i>Revue Recherches en éducation</i>	2006	2
Revue française d'éducation comparée	Raisons, comparaisons, éducations.	2007	1
Revue française de pédagogie	Recherches en éducation.	1967	4
Revue internationale de pédagogie de l'enseignement supérieur (RIPES)	Pratiques pédagogiques de l'enseignement supérieur	2009	2
Revue internationale d'éducation de Sèvres	Éducation, formation	1994	3
Savoirs. Revue internationale de recherches en éducation et formation d'adultes	Formation, adultes, recherche	2003	3
Spiral	Recherches en éducation et formation	1989	2 + 1 suppl. num.
Éducation comparée	Comparaisons internationales, éducation, formation	1973/2008	2
Education et socialisation. Cahiers du CERFEE	Apprentissage, enseignement, socialisation.	1988	3
Education et société	Sociologie de l'éducation, sociologie de la formation.	1998	2

Le télémaque :

<p><u>Directeur technique :</u> Alain Vergnoux se ph</p> <p><u>Rédactrices en chef :</u> Dominique Ottavi se ph Brigitte Frelat-Khan se ph</p> <p><u>Rédaction :</u> Laurence Cornu se ph Stéphane Douailler ph Maurice Andreu François Jacquet Francillon se ph Jean Marc Lamarre se ph Didier Moreau se ph Pierre Stadius se ph</p> <p><u>Comité de lecture :</u></p> <p>Philippe foray se ph Laurent Fedi ph Alain Trouvé se ph Youenn Michel Daniel Raichwarg Hervé Touboul ph Anne Marie Drouin Hans se ph Michel Le Du ph Frédéric Mole se ph Laurence Loeffel se ph Pierre Kahn se ph Henri Peyronnie se ph Graciela Frigerio Marie Claude Blais ph Pierre Merle Pierre Clanché Sandra Laugier ph</p>	<p><u>Comité scientifique :</u> Denis Kambouchner ph Michel Fabre se ph Pierre Damien Huygues ph François Hartog Jorge Larrosa ph Jan Masschelein ph Mona Ozouf Daniel Parrochia ph Patrice Vermeren ph David Hansen ph Alberto Dias de Carvalho Gabriela Diker Walter Kohan France Jutras</p>
---	--

Penser l'éducation :

<p><u>Comité scientifique :</u></p> <p>Miriam APARICIO Huguette DESMET Gérard FOUREZ Jean-Pierre POURTOIS Bernard REY se ph Inès BARBOSA DE OLIVEIRA France JUTRAS Jorge LARROSA ph Marc BRU Loïc CHALMEL Michel FABRE se ph Philippe FORAY</p>	<p><u>Comité de rédaction :</u></p> <p>Diane BEDOIN Pascale DENEUVE Émilie DUBOIS Nicolas GUIRIMAND Martine JANNER-RAIMONDI Jean-Marc LANGE Laurence THOUROUDE Alain TROUVE se ph</p>
--	--

<p>Michèle GUIGUE Jean HOUSSAYE se ph Pierre KAHN se ph Alain KERLAN se ph Philippe MEIRIEU Roger MONJO se ph Didier MOREAU se ph Dominique OTTAVI se ph André PACHOD Jean-Bernard PATURET Eirick PRAIRAT Michel SOËTARD Georges STAMELOS Elena THEODOROPOULOU Chiara BIASIN Luisa SANTELLI Tsuneyo ISHIDO Adalberto DIAS DE CARVALHO Antonio NOVOA Pierre-Philippe BUGNARD</p>	<p><u>Responsable de la rubrique « Recensions » :</u> Judith VARI</p> <p><u>Rédactrice en chef :</u> Marie-Louise MARTINEZ</p> <p><u>Secrétaire de rédaction :</u> Claudie BOBINEAU</p> <p><u>Directeur de la publication :</u> Jean-Luc RINAUDO</p>
--	--

Revue française de pédagogie :

<p><u>Direction de la publication :</u></p> <p>Jean Marie Barbier Anne Barrère Stéphane Bonnéry Gilles Brougère ph se Jean Marie Ketele Benoît Galand Bruno Garnier Dominique Glasman Siegfried Hanhart François Jacquet Francillon ph se Claire Lemêtre Brigitte Marin</p>	<p>Nathalie Mons Xavier Pons Tristant Poullaouec Jean Yves Rochex Andrée Tiberghien Agnès Van Zanten Isabel Voirol Rubido Richard Wittorski</p>
--	--

Les sciences de l'éducation, pour l'ère nouvelle :

<p>Comité de rédaction :</p> <p>Jacques ARVEILLER Marc BAILLEUL Jean-Yves BODERGAT ph se Françoise CHÉBAUX Julie DELALANDE Nathalie DUPONT Laurence FILISETTI Jean-Philippe GEORGET Isabelle HARLÉ Maude HATANO-CHALVIDAN Leandro DE LA JONQUIÈRE Pierre KAHN ph se Maria KREZA Anne-Laure LE GUERN Philippe MAZEREAU Youenn MICHEL Dominique OTTAVI ph se Anne PELLISSIER FALL Henri PEYRONIE ph se Thierry PIOT Christine SEUX Alain VERGNIoux ph se</p>	<p>Comité de lecture</p> <p>M. ALTET ph se G. AVANZINI ph se J. BAILLE J.-M BARBIER M. BATAILLE B. CADET C. CARRE B. CHARLOT ph se P. CLANCHE Y. DUTERCQ ph se D. FABLET † M. FABRE ph se M. FAYOL L. AVARINI M. GUIGUE J. HOUSSAYE ph se J. KELLER V. DE LANDSHEERE C. LELIEVRE ph se J.-L. MARTINAND G. MIALARET ph se J.-P. MIALARET NGUYEN XUAN Tu Huyen M. PAVONE J.-P. POURTOIS E. PRAIRAT P. RAYOU ph se M. SARMENTO A. SAVOYE R. SUE M. ARDIF H. TERRAL</p>
--	---

Chapitre 3 :

Bibliographies :

Francis Affergan :

- 1987, *Exotisme et Altérité*, Paris, Presses Universitaires de France.
- 1991, *Critiques anthropologiques*, Paris, Presses de la Fondation des Sciences Politiques.
- 1997, *La pluralité des mondes*, Paris, Albin Michel.
- 1999, (sous la dir. de), *Construire le savoir anthropologique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- 2002, Direction d'un n° d'*Ethnologie française* consacré aux "Outre-Mers : statuts, cultures, devenir", Oct.-Dec.2002-4, Tome XXXII(Paris, P.U.F.)
- 2003, (et *alli*), *Figures de l'humain*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- 2006, *Martinique. Les identités remarquables*, Paris, Presses Universitaires de France.
- 2007, "L'anthropologie cognitive existe-t-elle?" dans *L'Homme*, Revue française d'Anthropologie, n°184, Oct-Dec 2007:pp.85-106'(Paris,Éditions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales)
- 2012, co-direction (avec E.Dianteill) du volume 62/2012-N°1 de l'*Année sociologique* consacré à Sociologie et Anthropologie. Convergences, croisements et dissonances (Paris, P.U.F.)
- 2012, *Le moment critique de l'anthropologie*, Paris, Éditions Hermann.

- 2015, *Souffle accouru, Poésies, Paris, Belin*(préface de Michel Deguy)
- 2015, Coordonnateur(avec Erwan Dianteill) du n°53-2/2 de la *Revue européenne des sciences sociales", Les symboles et les choses*

François Flahaut :

- *Le crépuscule de Prométhée*, novembre 2008
- *Adam et Ève. La condition humaine*, Mille et une nuits, novembre 2007
- *Be Yourself, Au-delà de la conception occidentale de l'individu*, Mille et une nuits, octobre 2006
- *Le paradoxe de Robinson. Capitalisme et société*, Mille et une nuits, coll. « Les petits livres n° 59 », septembre 2005
- *Pourquoi limiter l'expansion du capitalisme ?*, 2003.
- *Le Sentiment d'exister. Ce soi qui ne va pas de soi*, avril 2002
- *La Pensée des contes*, Anthropos (Economica), octobre 2001
- *La méchanceté*, Descartes & Cie, avril 1998
- *Face à face, histoire des visages*, 1989.
- *L'interprétation des contes*, 1988 , nouvelle édition en 2001.
- *La scène de ménage*, 1987
- *Jeu de Babel. Où le lecteur trouvera matière à inventer des fictions par milliers* 1984
- *La parole intermédiaire*, 1978
- *L'extrême existence. Essai sur des représentations mythiques de l'intériorité*, 1972.

Lucien Scubla :

- « Diversité des cultures et invariants transculturels », *Revue du MAUSS* (trimestrielle), n° 1, 1988, p. 96-121, et n° 2, p. 55-107.
- « Classification des sciences et philosophie de la nature. Prolégomènes à une épistémologie des sciences de l'homme et de la société », *cahiers du CREA* n° 15, 1992, p. 49-91.
- « Sciences cognitives, matérialisme et anthropologie », in ANDLER D. (sous la dir. de), *Introduction aux sciences cognitives*, Paris, Gallimard, 1992, p. 421-446.
- « Est-il possible de mettre la loi au-dessus de l'homme ? Sur la philosophie politique de Jean-Jacques Rousseau », in DUPUY J.-P. (1992), *Introduction aux sciences sociales. Logique des phénomènes collectifs*, Ellipses, Paris, 1992, p. 105-143
- « Identité, appartenance et altérité : quelques aspects du problème du même et de l'autre en anthropologie », *cahiers du CREA* n° 16, 1993, p. 229-275.
- « Raymond Ruyer et la classification des sciences », in VAX L., WUNENBERGER J.-J., *Raymond Ruyer, de la science à la théologie*, Paris, Kimé, 1995, p. 75-90.
- « Repenser le sacrifice. Esquisse d'un projet d'anthropologie comparative », *L'Ethnographie*, 91 (1) 1995, p. 133-146.
- « Histoire de la formule canonique du mythe de ses modélisations », thèse de l'EHESS, Paris, 1996
- *Lire Lévi-Strauss, Le déploiement d'une intuition*, Odile Jacob, Paris, 1998
- « Françoise Héritier et l'avenir du structuralisme », in JAMARD J.-L., TERRAY E., XANTHAKOU M. (dir.), *En substances. Textes pour Françoise Héritier*, Paris, Fayard, 2000, p. 37-45.
- « Il mito individual revisitado. Respuesta a J. P. Lucchelli », *El caldero de la escuela*, 2001, 84, p. 83-85.
- « L'anthropologie a-t-elle fait des progrès depuis Hocart ? », *Revue du MAUSS* 2001/2 (no 18), p. 338-360
- « L'anthropologie a-t-elle fait des progrès depuis Hocart ? (II). », *Revue du MAUSS* 1/2002 (n° 19), p. 201-220. URL : www.cairn.info/revue-du-mauss-2002-1-page-201.htm
- « Le structuralisme et ses transformations. Des Mythologiques aux logiques du rite », *L'Homme* 2003/3

- (n° 167-168), p. 297-306
- « Le symbolique et le religieux : analyse comparée de la formule canonique de Lévi-Strauss et du schéma L de Lacan », *Diacritica*, 2009, n° 23/2, p. 27-55
 - « Le symbolique chez Lévi-Strauss et chez Lacan », *Revue du MAUSS* 2011/1, (n° 37), p. 253-269

Table des matières

Partie 1

Introduction

A quoi mène la philosophie ?

<u>1) Pourquoi la philosophie ?</u>	p.2
<u>2) Les reconversions des philosophes</u>	p.4
<u>3) Quelques hypothèses de départ</u>	p.6
<u>4) Où s'arrête et où commence la philosophie ?</u>	p.12
<u>5) Une mise en question de nos prénotions</u>	p.15
<u>6) Délimiter une période et une population</u>	p.18
<u>7) Théorie souveraine ou discipline en crise ?</u>	p.24

Parenthèse réflexive

Naissance d'un projet de recherche

<u>1) L'étonnement philosophique</u>	p.27
<u>2) Doubter</u>	

p.29

3)Choisir

p.31

Une théorie de l'action mise en pratique

1)Outils sociologiques

p.34

2)L'espace des possibles philosophiques à la fin des années 60

p.38

3)Agréés et certifiés de philosophie d'une génération (1968-1979)

p.47

4)L'essor des sciences humaines et sociales

p.51

5)Les reconversions : objet problématique pour la sociologie ?

p.52

6)Trajectoires biographiques et « périodes historiques »

p.54

Données morphologiques

A)Définir et étudier les reconversions des philosophes

1)Qu'appelle-t-on « reconversion intellectuelle » ?

p.59

2)L'espace des trajectoires possibles :

p.61

3)L'exemple d'une promotion

	p.62
<u>4)Les professeurs de philosophie par année</u>	p.66
<u>5)Le marché des biens savants</u>	p.68
<u>B)La politique et les arts : reconversions, doubles parcours et pluri activité</u>	p.78
<u>1)Les trajectoires politiques : militants, élus, énarques et « philosophes engagés »</u>	p.79
<u>2)Activités et carrières artistiques</u>	p.85
<u>3)Philosophie, théologie et engagement religieux</u>	p.92
<u>C)Les professeurs d'histoire et de lettres, données comparatives</u>	p.9

L'enquête

Nos choix méthodologiques et leurs évolutions

<u>1)Les disciplines d'accueil</u>	p.100
<u>2)Comment définir une « rupture » intellectuelle ?</u>	p.110
<u>3)Organiser une recherche</u>	p.115
<u>4)Les entretiens, pour quelle approche a-t-on opté ?</u>	p.119
<u>a)Comment se présenter ?</u>	p.120

b)Les thématiques abordées

p.122

Partie 2

Chapitre 1

Du ciel des idées à l'étude des pratiques éducatives

Les professeurs de philosophie et les sciences de l'éducation

Introduction

p.129

1) L'émergence d'un nouveau marché

p.132

a) Une discipline nouvelle aux problématiques anciennes

p.132

b) Une discipline en tension depuis les années 60

p.138

c) La présence des philosophes

p.140

2) Pédagogue ou philosophe de l'éducation ?

p.143

a) Un clivage récurrent

p.143

3) Études de cas

	p.148
a) « <i>L'école peut-elle être libératrice, au fond c'est ça ma question</i> »	p.149
b) « <i>Je n'ai jamais eu l'idée que je pouvais inventer quoi que ce soit</i> »	p.160
c)« <i>J'ai toujours voulu rester philosophe</i> »	p.165
Conclusion : Un capital incorporé	p.169

Chapitre 2

Vers le concret

Quels sociologues sont devenus les philosophes ?

Introduction :	p.172
<u>1)Durkheim en héritage ?</u>	p.176
<u>2)La sociologie en reconstruction</u>	p.179
<u>3)Une période fondatrice</u>	p.182
<u>4)Comment devenir sociologue ?</u>	
a)Études de cas, de la théorie au terrain, Olivier Schwartz et Yvon Lamy	p.189
<u>5)Sujet, changement et interaction en sociologie</u>	

p.204

6)Du marxisme aux théories de la rationalité, évolution d'un philosophe en sciences sociales

p.210

Conclusion

p.215

Chapitre 3

De la philosophie à l'anthropologie

Différences et répétitions

Introduction

p.217

1)Claude Lévi-Strauss, philosophe déçu

p.218

2)Entre prestige et marginalité

p.222

3)Une discipline en expansion

p.226

4)Manières de voir l'anthropologie

p.233

a) « *On peut appliquer des catégories philosophiques à l'anthropologie, pas le contraire* »

p.235

b) Anthropologie, métaphysique et psychanalyse

p.238

c)Défendre la science en anthropologie

p.241

5)De l'entreprise coloniale à la critique réflexive

p.245

a)De l'Éthiopie à l'Europe, Marc Abélès

p.247

b)Une carrière exemplaire : Philippe Descola

p.250

Conclusion : Philosophie et anthropologie, libres échanges

p.257

Chapitre 4

Malaise dans la philosophie ?

Les philosophes devenus psychanalystes

Introduction

p.259

I)Psychanalyse et philosophie, évolutions d'une relation

p.263

a)Freud et la philosophie

p.264

b)Le basculement des années 60

p.267

c)La psychanalyse comme anti-psychologie

p.274

d)Jacques Lacan et son école

p.276

II) Comment et pourquoi devenir psychanalyste quand on est philosophe ?

p.281

a) Les philosophes devenus analystes

p.283

b) Premiers rendez-vous avec les psychanalystes

p.284

c) Positions académiques et dispositions savantes

p.291

1) Audaces savantes et carrières académiques

p.295

2) De la cause politique à la cause freudienne

p.307

Conclusion : Peut-on analyser les analystes ?

p.317

Chapitre 5

Le tournant des années 80

1) La transformation du marché des biens savants

p.322

2) Agrégés et certifiés au début des années 80, une génération sans perspective ?

p.323

3) Des changements dans l'air du temps

p.328

4) Des philosophes enfin libérés ? Études de cas

p.332

a) Le parcours chaotique d'un couronné

p.332

b) « *J'étais dans le malentendu permanent* »

p.339

CONCLUSION

1) Les philosophes se moquent-ils de la philosophie ?

p.349

2) Perspectives de recherche

p.350

3) Philosophie et sociologie du sujet

p.352

4) Parenthèse réflexive n°2 : Qu'a-t-on appris sur nous même ?

p.355

Bibliographie

p.360

Annexe :

p.366

